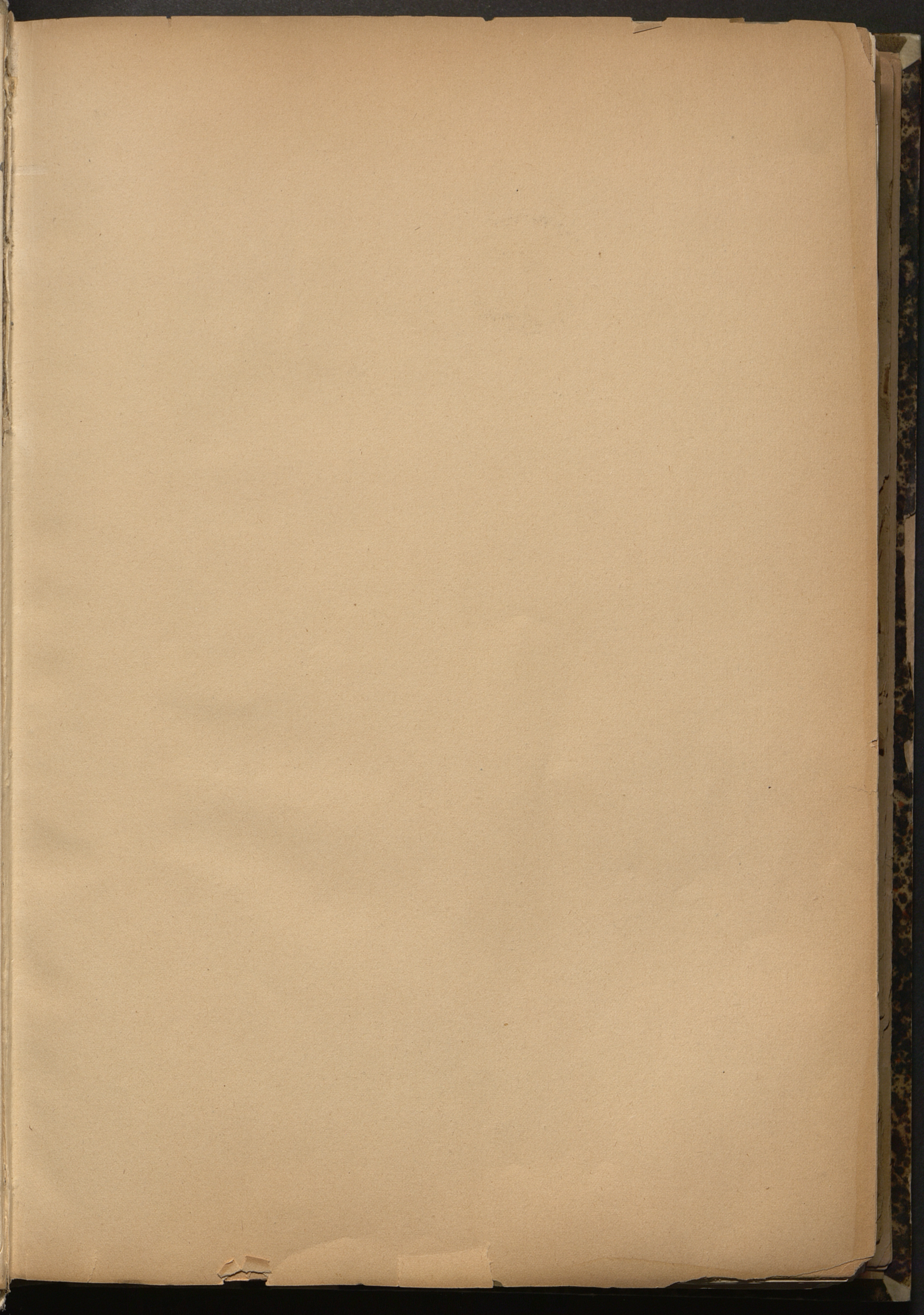
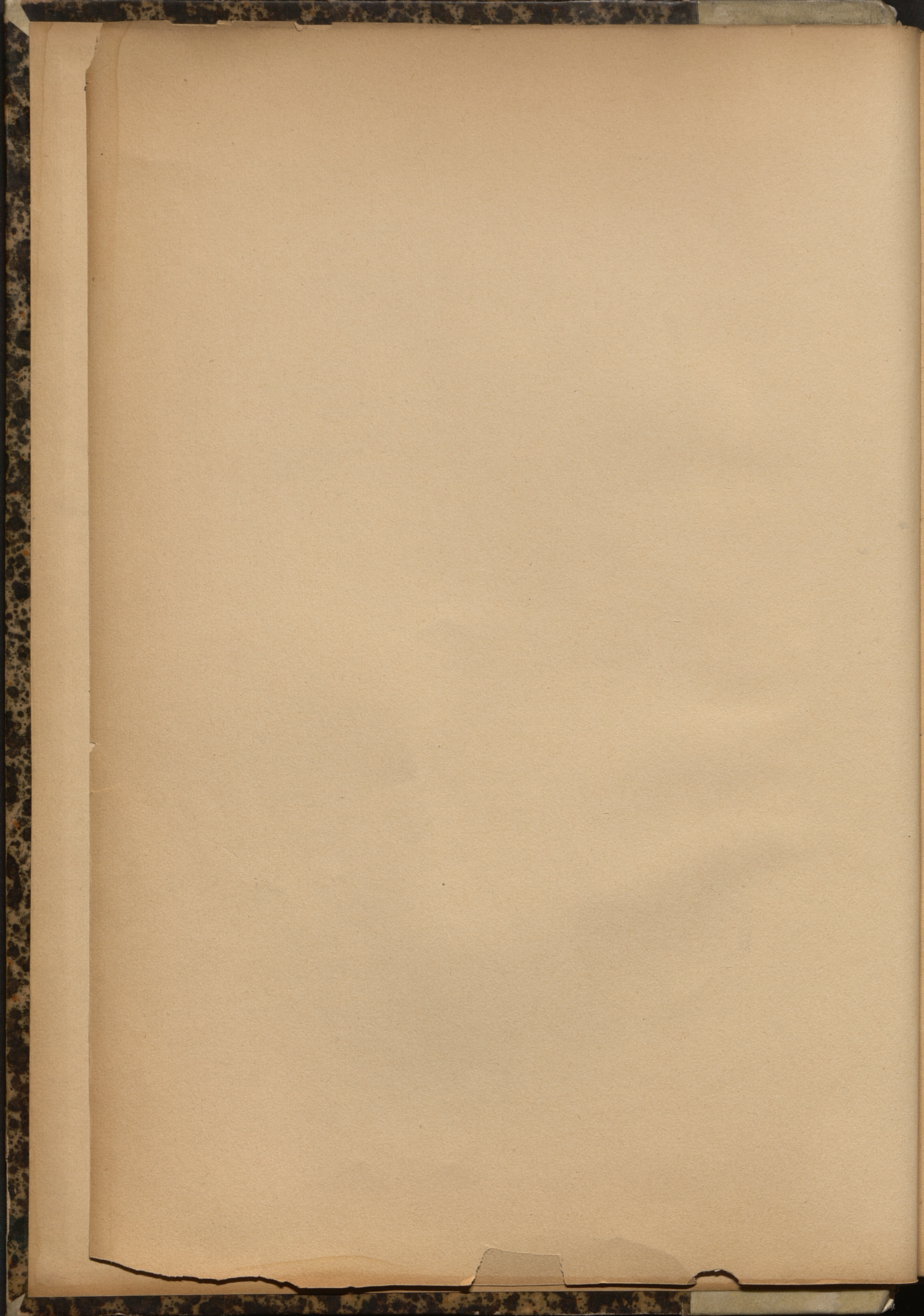
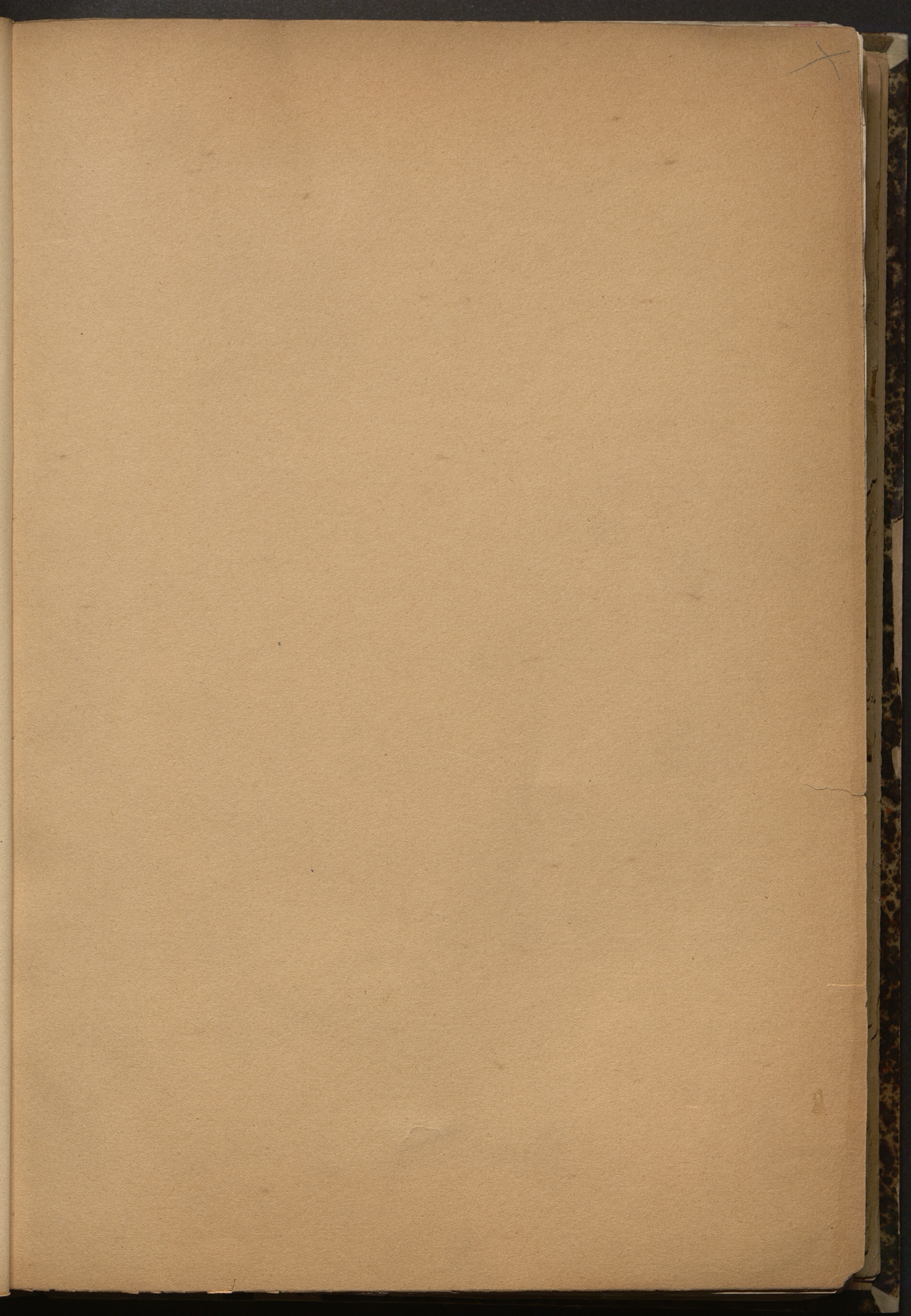
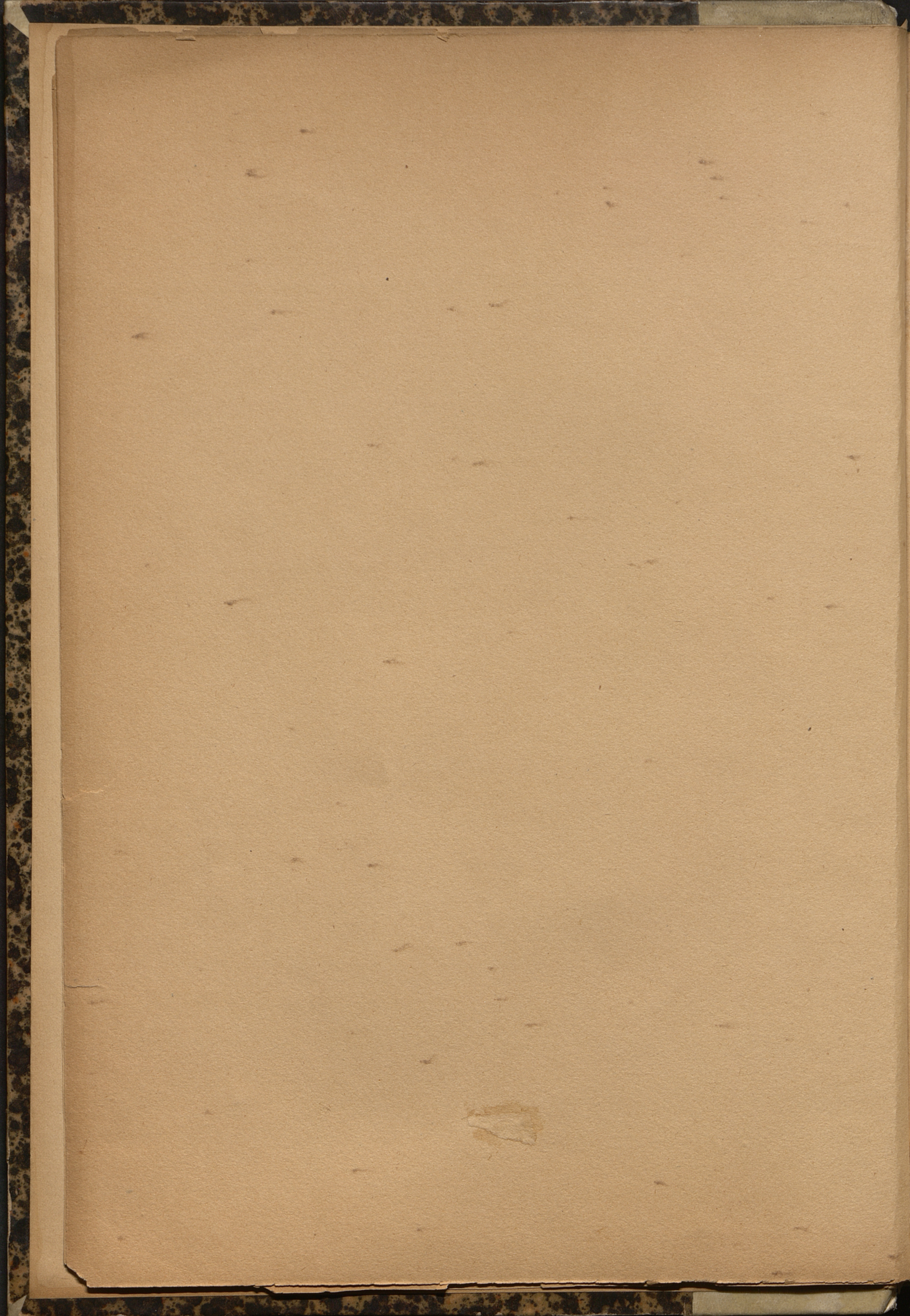


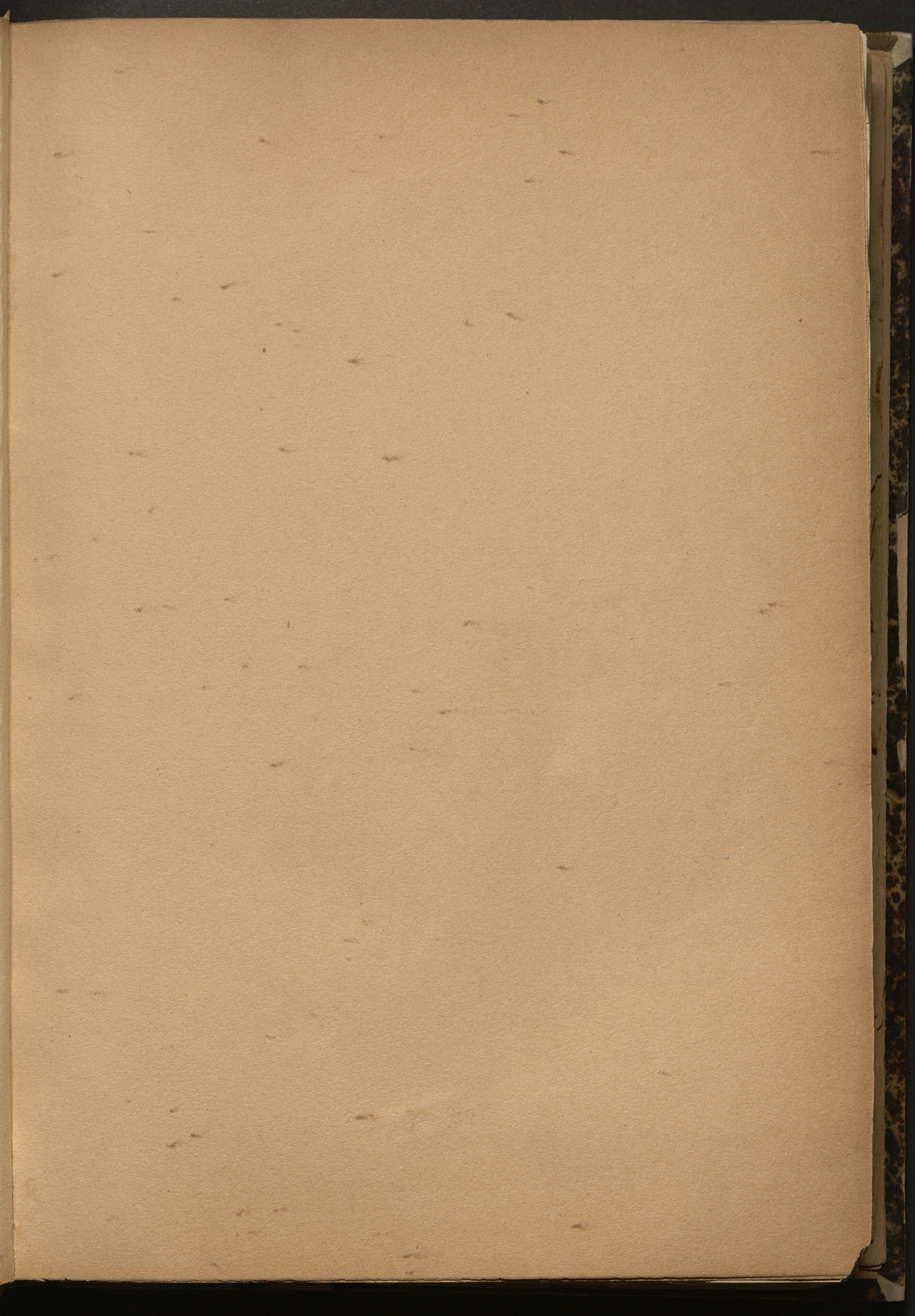

3.426

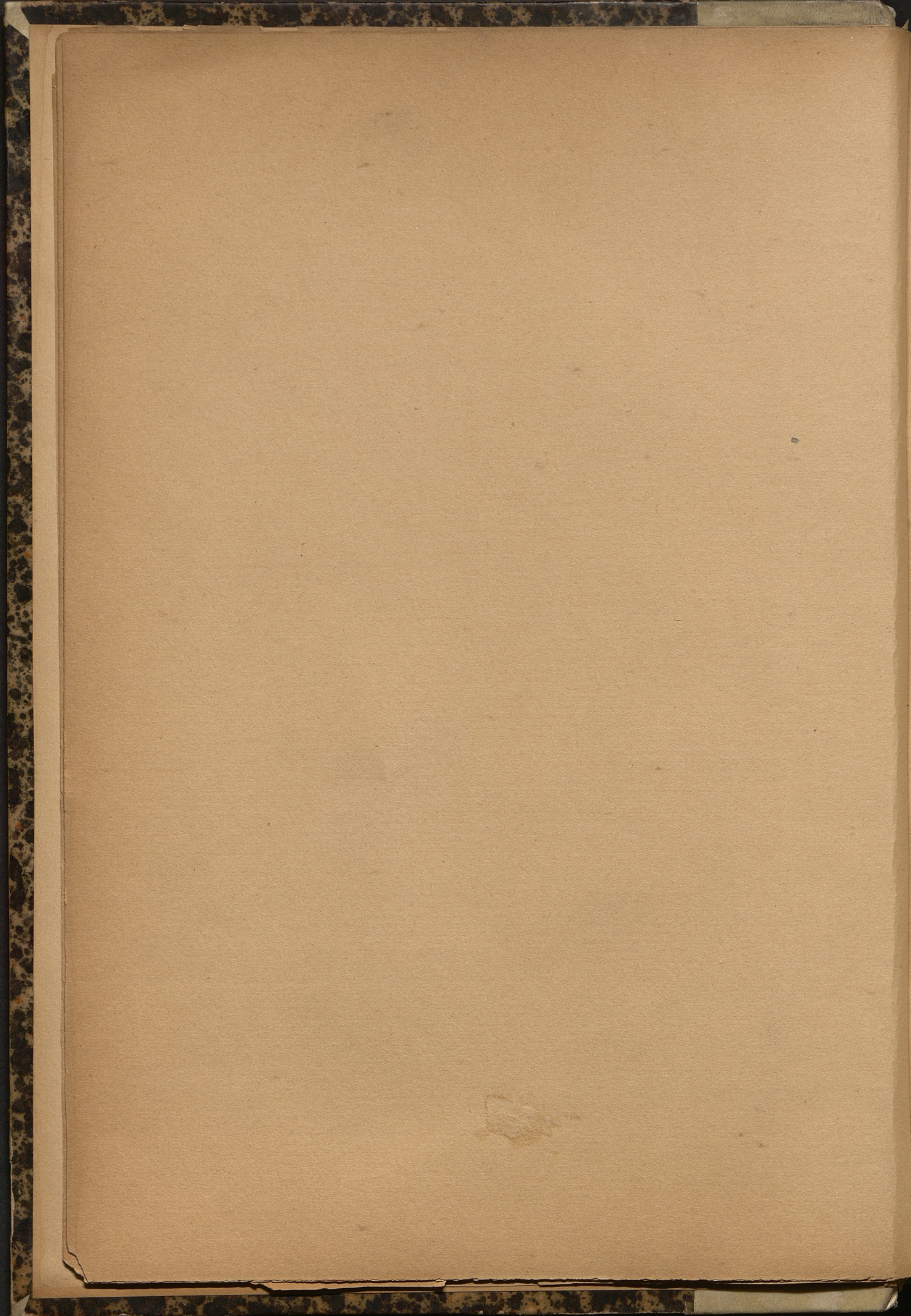


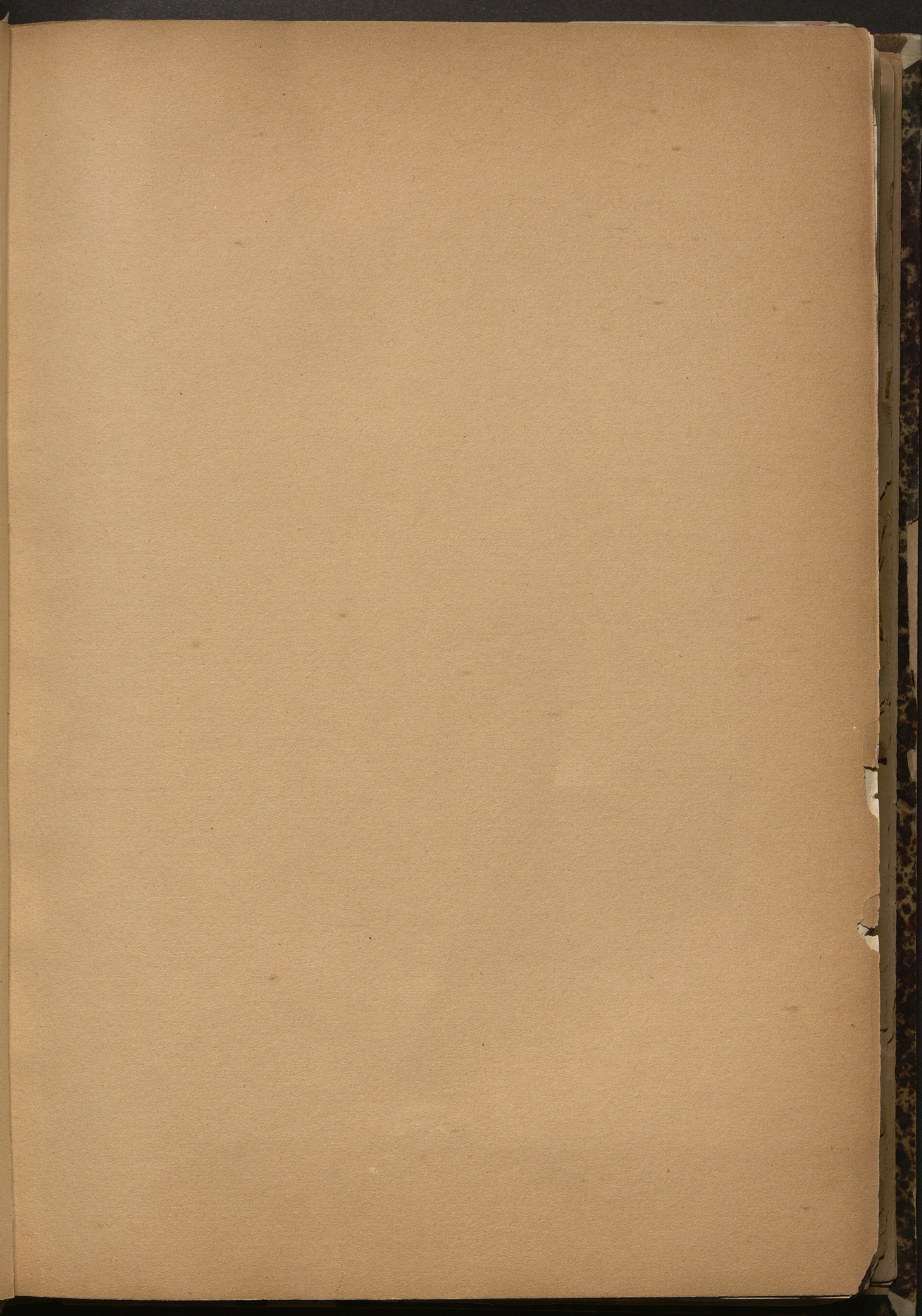


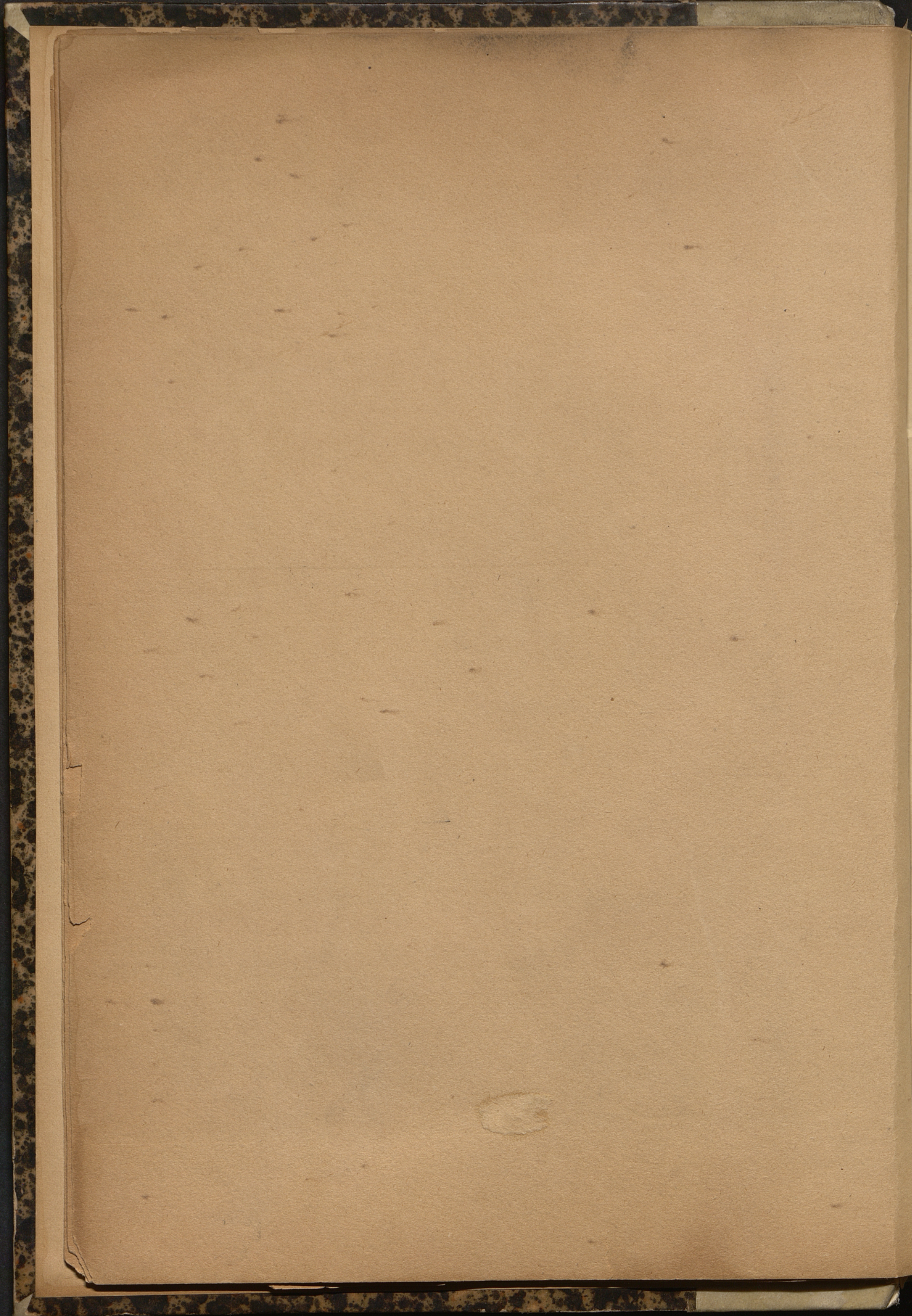












Peintures des Manuscrits.

Note sommaire sur la Publication.

(Mai 1853.)



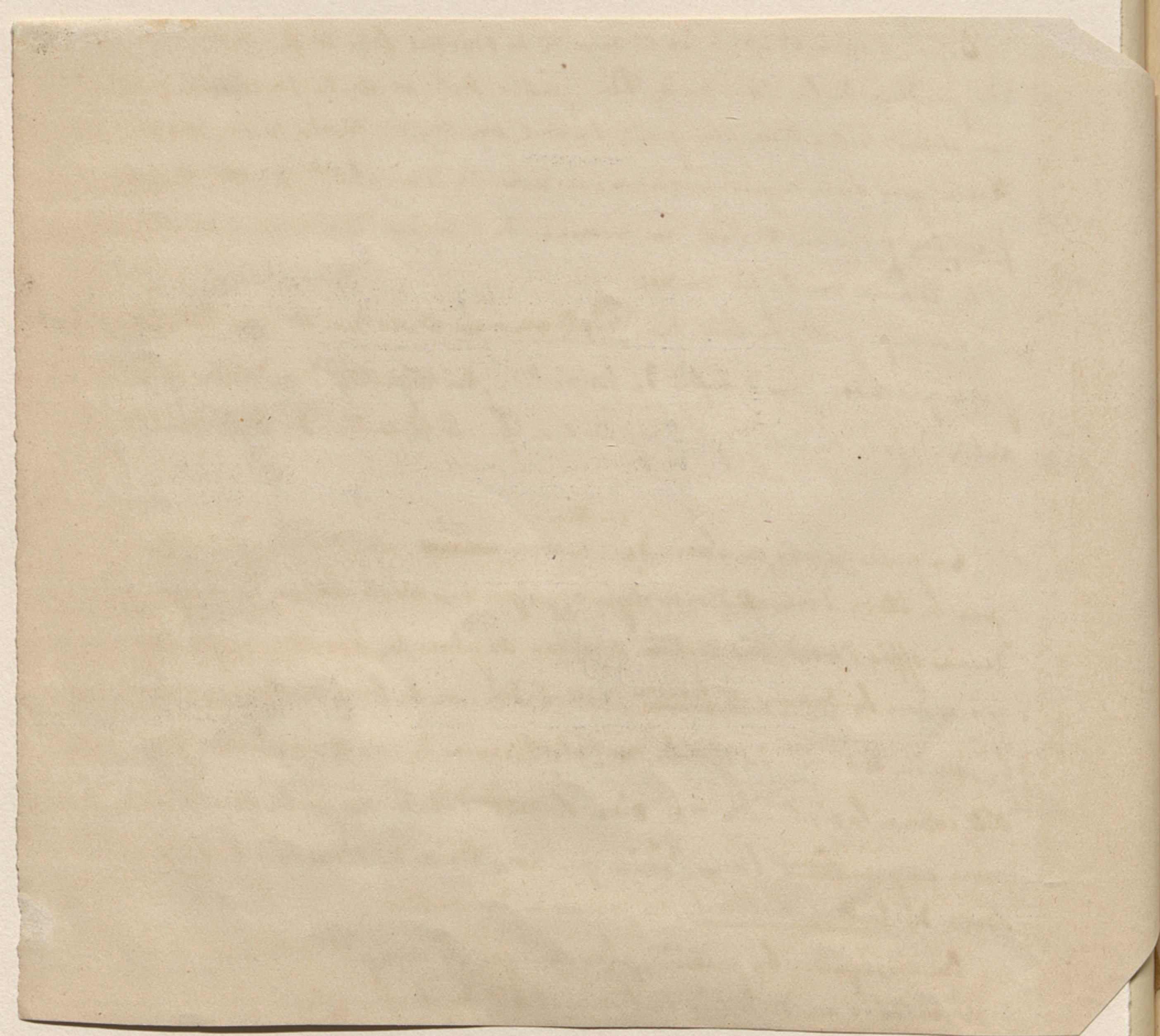
Cette Note est extraite d'un Exposé de la Publication, remis, en 1839, à la Direction des Beaux-arts, et lu devant une Commission d'enquête, appelée à donner un Avis, au Ministre de l'Intérieur, au sujet des allocations nécessaires pour la continuation de l'entreprise.

Depuis l'année 1836, le comte Auguste de Bastard, frère du feu comte de Bastard, vice président de la Chambre des Pairs, publie, sous les auspices du gouvernement français et comme section d'un plus grand travail, une histoire figurée de la peinture en France, par écoles et par provinces. Ses recherches remontent, quant à la nationalité française jusqu'au Ve siècle, au moment où l'Empire d'Occident a cessé d'exister; et il les termine vers la fin du XVIe.

L'ouvrage porte le titre de Peintures et Ornements des Manuscrits, parcequ'il se compose à la fois de miniatures, de vignettes, d'initiales historiées et autres détails de calligraphie, reproduits en fac-simile et tirés des livres manuscrits.

La paléographie, ou science des écritures anciennes, ~~...~~ étant d'un puissant secours pour les études d'art et d'archéologie appliquées aux miniatures, la Section française devait offrir d'abord un certain nombre de planches d'écritures et de lettres initiales prises dans les manuscrits francs; c'est-à-dire dans les livres nationaux écrits après les dernières invasions des Gaules et l'établissement des rois Mérovingiens. D'un autre côté, comme la civilisation nous vint surtout d'Italie et que les peuples conquérants nous empruntèrent l'art d'écrire que nous tenions des Romains, les écritures romaines, source des écritures nationales, ne pouvaient être oubliées.

En conséquence, les premières planches qui servent d'Introduction, offrent la représentation, en manière de trompe-l'œil, de plusieurs volumes ouverts, choisis





Note sommaire sur l'Ouvrage intitulé
Peintures et Ornements des Manuscrits;
ou
Histoire figurée de la peinture au moyen âge, par les Miniatures et les Vignettes des anciens Livres manuscrits, reproduites en fac simile et rangées, pour la première fois, selon l'ordre géographique et chronologique.

Depuis l'année 1834, le comte Auguste de Bastard, ~~chef d'Escadron d'Etat-Major~~, frère du feu comte de Bastard ~~d'Estang~~, Vice-Président de la Chambre des Pairs, publie ~~fait paraître~~, sous les auspices du Gouvernement Français, et comme section d'un plus grand travail, une Histoire figurée de la Peinture en France, par écoles et par provinces. Ses recherches remontent, quant à la Nationalité Française, jusqu'au ~~L'ouvrage commence avec le~~ VIe siècle, au moment où ~~à la chute de~~ l'Empire d'Occident a cessé ~~et se~~ d'exister; où il les termine ~~à~~ vers la fin du XVIe. L'ouvrage ~~Il~~ porte le titre de Peintures et Ornements des Manuscrits, parcequ'il se compose ~~présente~~, à la fois, de~~s~~ Miniatures, de~~s~~ Vignettes, ~~des~~ Initiales historiées et autres détails de calligraphie, reproduits en Fac-simile et exclusivement tirés des Livres manuscrits.

La Paléographie, ou Science des écritures anciennes, étant ~~étant, sous plusieurs rapports,~~ d'un puissant secours pour les études d'art et d'archéologie appliquées aux miniatures, la Section Française devait offrir d'abord un certain nombre ~~s'ouvrir par une serie~~ de planches d'Ecritures et de Lettres Initiales, prises dans les Manuscrits Francs; c'est-à-dire dans les Livres nationaux écrits après les dernières ~~exécutés par les Francs, après l'~~ invasions des Gaules et l'établissement des rois Merovingiens. D'un ~~D'un~~ autre côté, comme la civilisation nous vint ~~fut apportée~~ surtout d'Italie, et que les peuples conquérants nous empruntèrent l'art d'écrire que nous tenions ~~était venu~~ des Romains, les Ecritures Romaines, source des Ecritures Nationales, ne pouvaient être ~~complètement~~ oubliées.

En conséquence, les premiers ~~Fac-simile~~ planches, qui servent ~~en quelque sorte de frontispice à cette~~ d'Introduction, offrent la représentation, en manière de trompe-l'œil, de plusieurs volumes ouverts, choisis parmi les monuments célèbres de la calligraphie latine, antérieurs au VIe siècle: ils font connaître, au début du travail,

les plus beaux modèles de Livres Romains parvenus jusqu'à nous, et les Caractères d'écritures usités dans les Gaules pendant l'occupation romaine.

A partir du règne de Clovis, ce cours de Paléographie figurée est poursuivi méthodiquement dans ses principales ramifications scientifiques et sous différents aspects pittoresques (Initiales, vignettes, papyrus, palimpseste, chrysographie, &a), mais seulement jusqu'à la fin du IXe siècle: car, dès le temps de l'empereur Lothaire, les Ecritures Romaines, complètement renouvelées, prennent le nom générique d'Ecritures Carolines; et l'étude de la Paléographie n'a plus le même intérêt, ni la même utilité par rapport aux miniatures.

La série des Fac simile de peintures commence avec Charlemagne, (la plus ancienne miniature connue, sortie d'un pinceau français, remontant à l'an 778,) et ils se continuent sans interruption, jusqu'à la fin du XVIe siècle. La vieille école palatine Gallo-Franque ~~d'Aix-la-Chapelle~~, l'école renouvelée au temps d'Alcuin par l'arrivée des Grecs-Byzantins et des Scots-Irlandais, l'école centrale de Saint-Martin de Tours, qui crée ou conserve le nouveau style Gallo-Franc, l'école de Reims dont les enseignements semblent apportés d'Italie, l'école Franco-Germaine de Metz et l'école caractérisée par le style Franco-Saxon, celles d'Autun, d'Auxerre, d'Arras, de Saint-Martial de Limoges, de Mont-Majour en Provence, de Saint-Sever d'Aquitaine, de Saint-Denis en France, du Mans, de Chartres, et de Paris aux XVe et XVIe siècles, figurent tour à tour dans ce recueil; et la simple inspection des planches, soit qu'on les range chronologiquement ou qu'on les présente par écoles et par provinces, montre suffisamment, sans le secours d'aucun Texte, le grand intérêt qui s'attache aux miniatures durant le moyen âge.

On voit que, tout en consacrant un nombre considérable de feuilles à la Paléographie des Livres Francs, dans ses divisions les plus importantes, le but principal du comte de Bastard a été de continuer l'histoire de l'art, qu'il reprend à l'époque où Winckelmann l'abandonne; et s'il a cherché de préférence les matériaux de son œuvre dans les Manuscrits, c'est que les miniatures qui les embellissent sont presque les seuls monuments de peinture demeurés jusqu'ici intacts et sans altération; les seuls faisant autorité par eux mêmes; les seuls dont la suite ne soit pas interrompue, et dont l'authenticité d'origine et de date ne puisse maintenant être mise en doute.

Pour la première fois, on possèdera les peintures des Livres reproduites avec fidélité, soumises aux règles d'un classement à la fois géographique et chronologique, et réunies en corps d'ouvrage facile à consulter, puisqu'il se trouve aujourd'hui dans la plupart des grandes bibliothèques publiques. Aussi, les miniatures seront-elles désormais assimilées aux peintures monumentales: elles auront même sur celles-ci, dont le nombre est d'ailleurs si restreint, l'insigne avantage d'être comme une mine inépuisable de documents très variés, où l'art n'est pas seul intéressé, et qui se rattachent d'une manière intime à la science des antiquités de l'Europe chrétienne. Très souvent, en effet, elles placent sous nos yeux ce que la lecture des écrivains nous fait à peine comprendre, et c'est avec raison qu'elles ont été nommées « les flambeaux du moyen âge, le guide indispensable du peintre et de l'antiquaire, le code des usages et des mœurs de nos ancêtres. (1) »

Telle a été la pensée dominante du comte de Bastard; tels les résultats divers qu'il attendait de ses recherches, lorsqu'il commença l'histoire pittoresque et inédite de nos livres manuscrits. Envisageant, le premier, ces produits spéciaux de l'intelligence à l'instar des autres monuments de l'art; procédant avec les miniatures, les vignettes ou les initiales, à peu près comme on a fait avec les médailles, les vases antiques, les sculptures en ivoire, les sarcophages, les fresques et les mosaïques, il ne craignit pas en 1832, seul et alors sans collaborateurs, de mettre à exécution une entreprise gigantesque, qui approche pas à pas de son terme, et dont les matériaux littéraires sont déjà rassemblés.



(1) Indépendamment du secours indispensable qu'on trouve dans les Manuscrits, lorsqu'on veut étudier chacun des chapitres qui composent le vaste répertoire des recherches archéologiques (Coutumes, mœurs et usages, — Arts et métiers, — Costumes, — Iconographie, — Histoire naturelle, — Symbolique chrétienne; &c &c), c'est encore les miniatures qu'il faut consulter, dès qu'il s'agit de préciser l'époque et la patrie des artistes auxquels on doit les faibles restes de mosaïques ou de fresques que la France possède. Elles prouvent aussi, que les Grecs du Bas-Empire conservèrent dans la peinture, jusqu'au XIIIe siècle, une constante supériorité; que les arts du dessin ont été à diverses reprises, directement apportés de Byzance aux nations de race germanique; et que le sol fertile mais agreste, où fut jetée cette semence précieuse, donna bientôt des fruits si éloignés de leur type primitif et si différents les uns des autres, que c'est à tort qu'on a longtemps désigné et qu'on désigne encore ces produits sous la dénomination absolue d'art Byzantin.

Ajoutons, en finissant, que les Peintures et Ornements des Manuscrits ont d'abord paru sous le nom de Librairie de Jean de France, premier duc de Berry; mais, qu'en 1835, à la demande du Gouvernement, le titre de la publication fut changé; et, depuis, elle a reçu un plus grand développement. La plupart des Livres célèbres ou remarquables du VIIIe et du IXe siècle qui n'entraient pas dans l'ancien travail, figurent à présent sur les Planches de la Section Française; cependant on peut affirmer à l'appui du mot inédite employé plus haut, que presque toutes ces miniatures, nouvellement choisies à cause de leur grand intérêt archéologique, n'avaient jamais vu le jour dans aucun recueil.

Les Ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique ont encouragé ces efforts, en souscrivant pour soixante-six exemplaires destinés aux principales bibliothèques de France. Le comte de Bastard a déjà touché, sur le budget de l'Etat, la somme de plus d'un million de francs, votée par allocations annuelles; et c'est, à propos de ces allocations que le Ministre de l'Instruction publique de 1847, parlant à la tribune de la Chambre des Députés, faisait, des Peintures et Ornements des Manuscrits, un éloge qu'on ose à peine rapporter: les engagements pris par l'Etat, disait le Ministre, « ont produit l'un des plus beaux ouvrages et l'un des plus vastes monuments que l'art peut créer. » (Moniteur Universel du 13 Mai 1847; page 1160, col. 3.)

LL. MM. les rois des Pays-Bas et de Prusse, et S. M. l'Empereur de Russie peuvent être aussi comptés parmi les soutiens de l'œuvre. Le roi de Prusse a même demandé à son illustre Beau-frère d'accorder son suffrage à la Section Byzantine, comprenant les peintures Grecques, Arméniennes, Russes, Slaves, &c.; mais les planches de cette section n'ont pas encore été données au public, quoique un certain nombre d'entre elles soient terminées; le Gouvernement Français, fondateur et protecteur de l'entreprise actuelle, ayant voulu appliquer en premier lieu les ressources disponibles à la section qui traite des monuments nationaux.

Jugement porté, en 1837, sur les Peintures et Ornements des Manuscrits par le Ministre de l'Instruction publique; et, en 1839, par une Commission d'enquête appelée à donner un Avis au Ministre de l'Intérieur, au sujet des allocations nécessaires pour la continuation de l'entreprise.

1° Lettre du Ministre de l'Instruction publique au Ministre de l'Intérieur, en date du 26 Décembre 1837.

« Monsieur le comte et cher collègue, je viens rappeler à votre souvenir, et
» à l'intérêt que vous portez au magnifique ouvrage publié par Mr le comte
» Auguste de Bastard, la conversation que nous avons eue à son sujet au mois
» de Septembre dernier: à cette époque, je vous demandai de prendre une mesure défi-
» nitive au sujet des trente mille francs qui lui sont annuellement alloués par nos
» deux ministères. En signant l'arrêté du 5 Août dernier, par lequel j'ai décidé
» qu'une somme de trente mille francs serait annuellement ordonnancée au
» nom de l'éditeur des Peintures et Ornements des Manuscrits, j'avais sous les
» yeux votre lettre, en date du 30 Juillet 1836, et c'est elle qui m'a déterminé à mettre
» en harmonie les allocations des deux ministères, et à diminuer ainsi les chances
» qui, dans le cours de vingt-quatre ans (terme des premiers arrêtés), pouvaient
» suspendre ou embarasser une publication toute nationale et exécutée avec une consci-
» ence et un désintéressement dont on trouverait peu d'exemples.»

» Les Peintures des Manuscrits sont une source de travail pour un grand
» nombre d'artistes et de gens de lettres; cette considération ne vous a pas échappé, Mon-
» sieur le comte et cher collègue; et cet ouvrage se recommande, d'ailleurs, par une importance
» peu commune, puisqu'il embrasse l'histoire complète d'une branche de l'art pendant
» le cours de douze siècles.»

» J'ajouterai que, depuis le commencement de ses travaux, Mr de Bastard a
» montré la plus grande déférence pour les désirs du Gouvernement: à sa demande, il
» a fait paraître les premières livraisons avant l'époque projetée par lui et le change-
» ment du titre de son ouvrage, en modifiant le plan primitif et en augmentant son
» prix et son étendue, lui a causé l'abandon de la plupart de ses premiers sous-
» cripteurs.»

» Je vous prie donc, Monsieur le comte et cher collègue, dans l'intérêt de

» cette belle publication, de prendre d'urgence une mesure semblable à la mienne,
» et d'accorder à Mr de Bastard un traité qui lui assure définitivement, dans votre
» ministère, l'allocation annuelle de trente mille francs, qui seront ordonnancés égale-
» ment au ministère de l'Instruction publique, sur les fonds de souscription. »

» Agréez, Monsieur le comte et cher collègue, l'assurance de ma haute
» considération et de mon sincère attachement. »

Le Ministre de l'Instruction publique (Signé) Salvandy. — Par le Ministre, le Chef de la Division du Secrétariat et du Cabinet, (Signé) Désiré Nisard.

2° Extrait d'un Rapport adressé au Ministre de l'Intérieur, en Mai 1840, par Mr Ludovic Vitet, membre de l'Institut, député, conseiller d'Etat, &a au nom d'une Commission d'enquête appelée, par arrêté du 24 Août 1839, à donner un Avis au sujet des allocations nouvelles réclamées par Mr le comte de Bastard, pour continuer sa publication.

Nommée dans l'intérêt du Trésor public et non dans celui des Peintures et Ornements des Manuscrits, la Commission s'est occupée du prix coûtant des Planches, de la suffisance ou de l'insuffisance des sept cent vingt mille francs primitivement alloués par le Gouvernement, et fort peu de l'exécution de l'ouvrage considéré sous le point de vue de l'art et de son utilité scientifique. Toutefois, elle déclare par l'organe de son Rapporteur, qu'elle « a reconnu avec satisfaction
» la belle exécution des Planches publiées par Mr le comte de Bastard. — Elle s'est convaincue
» que, loin de rester au dessous des promesses de son prospectus, il les a dépassées; — qu'il a beaucoup
» plus dépensé qu'il n'a reçu; — et qu'une entreprise aussi importante, — conduite jusqu'ici
» avec zèle et persévérance, — offre très réellement un côté utile et applicable, &a » (Pages 4, 9, 19 et 10 du Rapport.)

Relativement au Texte qui doit accompagner les Planches, les paroles de la Commission sont encore plus explicites. « Le Texte, dit le Rapport, ne sera pas
» seulement un recueil de notes explicatives: les recherches persévérantes de Mr le comte de
» Bastard, le zèle consciencieux qui n'a cessé de l'animer dans une aussi vaste entreprise, l'im-
» portance et la beauté du sujet l'ont conduit à composer une œuvre scientifique, une sorte de
» Glossaire des arts au moyen âge, qui doit faire la matière d'environ dix volumes. Un tel ouvrage
» ne peut manquer de trouver de nombreux lecteurs; &a » (Page 16 du Rapport.)

Publication.

Planches. *La Section Française des Peintures et Ornements des Manuscrits* sera composée de deux cent quarante planches grand Jésus, qui paraissent par Livraison de huit feuilles.

Texte Le texte explicatif formera deux ou trois volumes in folio, enrichis d'un grand nombre de dessins au trait, gravés sur bois, qui serviront de complément aux peintures et permettront de publier une foule de compositions, de figures symboliques ou autres, intéressant l'archéologie, empruntées spécialement aux Manuscrits, et qu'il était inutile de donner en couleur.

Papier. Le papier fabriqué d'avance pour tout l'ouvrage par MM. Canson d'Annonay, est composé de chiffons de lin ou de chanvre préparés et blanchis à l'eau simple, sans mélange d'acide. Il pèse soixante-quinze Kilos à la rame, y compris le poids du papier rose végétal qui recouvre chaque planche; et le prix de ces deux papiers, (en tenant compte des essais et des pertes inévitables,) revient, environ, à sept cent cinquante francs la rame.

Exécution. Le mode de peinture adopté est celui de *Fac-simile*; c'est-à-dire, la copie exacte et sincère des originaux, l'imitation servile de la page du Manuscrit, texte, vignette et miniature; sans addition, ni restitution, ni restauration: l'or, et le platine moins oxidable que l'argent, sont appliqués en feuilles ou en poudre, en relief ou sans relief, suivant les diverses époques. En un mot, on s'est attaché à la reproduction identique du monument lui meme, dans sa richesse ou dans sa pauvreté, selon son état actuel de conservation ou de délabrement (1).



---

(1) Il importe de bien comprendre ce qu'on entend ici par fac-simile: rien n'est en effet si commun que le mot, rien de si rare que la chose. Il faut donc savoir qu'une peinture à la gouache, exécutée comme il a été défini, est au prix demandé en Librairie pour les estampes coloriées, dans la proportion, environ, de 1 à 300. Nous connaissons un ouvrage moderne, dont chaque planche coûte, en moyenne, à l'éditeur, trente centimes ou quarante-huit francs, selon qu'il la veut coloriée ou peinte à la gouache; et, cependant, malgré cette élévation de prix de 1 à 160, il ne s'agit pas de fac-simile; encore moins, de l'exécution rigoureuse suivie dans les Peintures et Ornements des Manuscrits. La poursuite des mêmes teintes sur tous les exemplaires présente de graves difficultés: elle oblige, planche par planche, à des tatonnements couteux, et appelle une inspection permanente, déjà nécessaire pour le contrôle des détails. Ces questions assez complexes, difficiles à débattre, et nouvelles quant à leur application dans les ouvrages d'art et les publications littéraires, ne peuvent être traitées avec fruit que devant les peintres de portraits en miniature, seuls juges compétents de pareille matière.

Note
Sur quelques Manuscrits remarquables par leurs caractères, et par les ornemens qui les embellissent qui se trouvent en Portugal

par

Le Vicomte de Santarem

Paris

15 Janvier 1836

Les Manuscrits que nous avons dans nos Archives et dans nos Bibliothèques, ne remontent point à l'époque reculée de ceux des Bibliothèques de Vienne, de celle du Roi à Paris, de ceux du Vatican, et d'autres de l'Italie.

L'état continuel, pendant plusieurs siècles de conflits et de guerres au temps des Romains, spécialement de celles de Viriatus, de Sertorius, et du temps de Pompée, l'invasion des peuples du Nord qui suivirent après, et surtout de celles du temps de la domination, et expulsion des Arabes, ont peut être été la cause d'une grande perte de Mss. qui devaient exister en Portugal.

Dans Strabon, et dans Appien, nous trouvons quelques notions, qui nous montrent que les Lusitaniens, et surtout les Turdétains n'étaient point plongés dans une complète ignorance, et qu'ils non seulement connaissaient l'art d'écrire, mais qu'ils avaient de livres, les poèmes &c.

Le premier de ces Manuscrits

nous dit que les Turditains avaient un grand nombre de lois écrites en vers, et qu'ils possédaient des ouvrages de la plus haute antiquité, et qui remontaient à plus de 2,000 ans. Le second nous dit = Lusitani par alia Hispanorum Juris Legibus viventium. Il est donc indubitable aussi d'après ce qui nous dit Plutarque (1) que Sertorius non seulement fonda l'école célèbre d'Osca, mais aussi une autre pour la jeunesse Lusitanienne, où on enseigné le Grec, et le Latin. Cette école devraient précisement répandre la connaissance de tous les auteurs grecs et latins, et en former d'autres écrivains parmi cette jeunesse dont les ouvrages se sont malheureusement perdus.
Il parait donc probable que des Mss. devaient exister à ces époques reculées qui ont été perdus ou détruits. Durant la domination des Romains les Lusitaniens devraient avoir leurs Mss. déposés dans les temples, dans ceux de Mars, de Minerve, d'Hercule, de Venus, et de Diane, de même que leurs dominateurs gardaient les leurs dans l'intérieur du Temple de Saturne.
Je dirai donc, que je ne pense pas que nous possédions aucun Codex antérieur au X siècle, quoique Mr. Balbi cite un parchemin du IX.me parmi les Mss. de la Bibliothèque de l'Université de Coimbre, néanmoins quand j'ai examiné cette Bibliothèque avec son savant Conservateur, qui a servi beaucoup

---

(1) Plutarchi vitae. Edit. Xilandri = Francforte 1599. 6. 29 p. 575

de peine pour me faire connaître tout ce que la Bibliothèque avait de plus précieux, e rare, je n'ai vu aucun Ms. du IX.me siècle. Le plus ancien est du X. Ce n'est donc que de cette époque que l'on trouvait deux Bibles parmi les Ms. de la Collection de la Bibliothèque du Convent ~~das~~ Necessidades à Libonne.

À cette époque les caractères, les Onciales, et les peintures étaient en general grossières. On peut en juger par celles des plantes qu'on voit dans le Ms. 6: 862 de la Bibliothèque du Roi à Paris, et dont Mr Schmitt estime l'écriture comme étant du IX.me et que M. E. Quatremère, avec plus d'exactitude fixe au X.me

Les Ms. du XI.me (1) et même du XII.me (2) que

(1) Parmi les Ms. de la Bibliothèque du Monastère d'Alcobaça s'en trouvait un seul du XI.me Après avoir examiné ce Codex, j'ai pensé que ce n'était qu'une traduction de la Règle de St. Benoît faite par le Moine Martinho d'Aljubarrota d'après l'ordre de l'Abbé (A. 1270); traduction faite alors d'un codex du XI siècle.

(2) Le Monastère d'Alcobaça possedait 10 Codex du XII siecle, parmi lesquels se trouvait une Bible donné par Alphonse Henriques 1.er Roi de Portugal, et un Codex assez curieux des Donations faites par les Maures, et par les Chrétiens au Monastère de Lorvão.



j'ai vu n'offrent rien de très remarquable sous le rapport de l'art, et de la beauté, si l'on en excépte quelques onciales curieuses, mais en général de mauvais gout.
Ceux du XII qui se trouvent aux Archives da Torre do Tombo à Lisbonne n'offrent non plus rien de remarquable sous le rapport de l'art; cependant ceux du XIII siècle offrent déjà quelques beautés, et d'autres corrections dans les onciales, dans les dessins, dans leurs caractères, entre autres le Fuero Juzgo avec les caractères enluminés, et qui est d'une beauté parfaite. Ce Mss se trouve à la Bibliotheque Publique de Lisbonne.
De ce Siècle, la Bibliotheque du Monastère d'Alcobaça possédait 72 Codes, et parmi lesquels se trouvaient deux Dictionnaires Géographiques Latins écrits par Bartholomeu moine d'Alcobaça au XIII.[me] Siècle, et un Vocabulaire Latin composé par Alphonse de Pourical moine de la même Abbaye, et un autre Codex = Confessiones Aurelii Augustinii, parchemin in fol. ce codex à été écrit par le Père Thotone de Condeixa.
Du XIV Siècle, entre autres codes, j'en examiné un aux Archives da Torre do Tombo dont la conservation est parfaite, ou l'on voit les dessins

de toutes les villes fortifiées du Royaume à cette époque.
Du même Siècle existe à la Bibliothèque Publique de Lisbonne une copie magnifique du Dante en parchemin avec des peintures, in fol.
Le Portugal possède aussi de ce Siècle plusieurs ouvrages thalmudistes d'une grande beauté. À la Bibliothèque Publique de Lisbonne, on remarque parmi les Mss. celui sur velin d'une Bible hebraïque avec son commentaire rabbinique, qui par la manière dont il est écrit représente au premier coup-d'oeil un cadre d'arabesques de couleur rouge autour du texte. Les peintures en or, et en argent sont extrêmement belles.
Parmi les Mss. d'Alcobaça on voyait 70 codes de ce Siècle, et on y remarquait la Bible prise par le Roi Jean le 1.er à la bataille d'Aljobarrota au Roi Jean 2.d de Castille, avec l'autel portatif qui se trouve dans le fameux pantheon de ce Roi au Monastère da Batalha.
Je ne parlerai point ici de la superbe Bible Mss. qui se conservait au Monastère de Belem dont le Pape Jules 2.d fit présent au Roi Emmanuel en reconnaissance du premier or des Indes que ce monarque lui avait envoyé, puisque plusieurs écrivains se sont occupés d'en donner la description.
Le plus magnifique de tous les Mss. du Siècle suivant que j'ai vu, c'est un Livre de prières

avec les armoiries du Portugal en émail et diamants. Le Mss. était orné de miniatures d'une admirable beauté, et d'une correction parfaite. Dans quelques unes on ~~~~ remarquait la cérémonie du service funèbre du Roi Jean 1er. dans l'intérieur de l'Eglise du célèbre monastère gothique de Batalha, le portrait du Roi Eduard, et d'autres très remarquables dont je ne me souviens plus l'ayant vu il a plusieurs années. Ce Mss. se conservait au trésor de la Couronne.

Le XVme. Siècle nous presente déjà un plus grand nombre de Mss. d'une beauté plus admirable que ceux que le précèdent.

A la Bibliothèque Publique de Lisbonne on remarque un Codex = L'Ethica d'Aristotelis traduite en Espagnol par D. Carlos Prince de Navarre (1468) en parchemin in fol avec des miniatures.

L'Archive du Monastère d'Alcobaça possedait 23 Codes de ce Siècle.

Du XVIme. se trouvent plusieurs Codes très remarquables dans l'archive Général da Torre do Tombo. Non seulement les anciennes Chroniques, mais aussi les Livres precieux qu'on appelle de la = Reforma des anciens documens qui furent écrits par ordre du Roi Emmanuel, et qui sont en grand parchemin in fol. avec des miniatures,

et vignettes admirablement coloriées par le célèbre Vasco élève de Perugino, et compagnon de Raphael, (1) mais on y voit encore le magnifique code des Blasons de la Noblesse de Portugal enluminés que le Roi Emmanuel fit faire d'après toutes les regles de l'art héraldique, et des notions que les artistes Portugais avaient obtenu de Bourgogne, et d'Allemagne. Le code precieux fut terminé à Lisbonne le 15 Aout 1509. Il y en à un autre plus précieux, celui que le même souverain donna à la Maison de = Costas-Armeiros Mores, et qui possede encore le Comte de Mesquitella, et que j'ai examiné plusieurs fois.

Du commencement du XVIIme. le plus précieux que j'ai jamais vu en Portugal est le Missel qui se trouvait parmi les MSS. du couvent de Jesus à Lisbonne. Le cod. superbement enluminé par Estevaõ Gonçalves Neto était d'une grande beauté.

Telles sont les notices que je puis donner dans ce moment sur les Mss. plus curieux par les ornemens qui les embellissant; notices trop imparfaites sans doute me trouvant à prés de 500 Lieues de distance de celles que j'ai prises de ces Manuscrits.

---

(1) Sur ces codes on peut consulter = Memorias para a Historia do Real Archivo = par J. P. Ribeiro, e les additions que j'ai fait =

Litteratura

Breve noticia d'alguns monumentos litterarios, ineditos, existentes em Portugal, notaveis pela forma dos caracteres e pela belleza das illuminuras.

por

ANDRADE

Copia do jornal "A Opinião" de 15 de Janeiro 1857

Litteratura

Breve noticia d'alguns monomentos litterarios ineditos, existentes em Portugal, notaveis pela forma dos caracteres e pela belleza das illuminuras.

Desde o meado do seculo X.V.I.I., muitos varões eruditos se tem occupado em dar noticia de manuscriptos antigos, desenterrando assim d'entre o pó das bibliotheccas e archivos não poucas riquezas litterarias e ineditas e algumas inteiramente desconhecidas.

Taes esforços teem sido de incalculaveis vantagens para todas as sciencias, e com especialidade p.ª os conhecimentos historicos, que d'elles teem tirado os mais uteis resultados.

Em França, na Allemanha, na Italia na Suecia, e até mesmo em Hespanha, é onde estes trabalhos teem tido maior impulso; porem em Portugal, posto que alguma cousa se tenha feito n'este sentido, resta ainda muito a fazer.

No seculo passado os auctores da Monarchia Lusitania, foram os primeiros, póde dizer-se, que começaram a trazer á luz estas riquezas: a Academia da historia, fundada nos principios do X.V.I.I.I. seculo, deu maior impulso a estas tão proficuas lucubrações, o que bem se evidencia pelas suas memorias, e ainda mais pelas publi-

cações de José Soares da Silva, de Barbosa Machado e do laborioso padre D. Antonio Caetano de Sz.ª

A academia real das Sciencias, creada depois em 1780, proseguindo n'aquelle tão nobre caminho, fez com que os archivos das cathedraes, dos conventos e das municipalidades das provincias, fossem examinados pelos habeis diplomaticos João Pedro Ribeiro França, e pelo padre Santa Rosa de Viterbo, os quaes dando-se por annos a tão importante trabalho, conseguiram colleccionar um avultado numero de preciosos manuscriptos.

Outros socios da academia visitaram os archivos e as bibliothecas de Lisbôa e o monsenhor Joaquim José Ferreira Gordo, foi commissionado para ir a Madrid fazer o mesmo.

Em 1736 pretendia dar-se á luz uma classificação d'estes importantes materiaes, que deviam servir para a verdadeira historia de Portugal; diversas causas porem fizeram, com que isto não podesse ir por deante.

Se o publico não tirou d'esta importante collecção, filha de tantas viagens e de tantas indagações trabalhosas, o proveito que ella lhe podéra haver ministrados, e certo que sempre ganhou, e não pouco, com o transumpto de alguns trabalhos, que foram mandados fazer pela academia, taes como os documentos arabes dos archivos reaes, em arabe e portuguez, pelo padre João de Souza, os vestigios da lingua arabe em Portugal; as observações a'cerca das causas da decadencia dos portuguezes na India, ma-

nuscripto do celebre historiador Couto, portuguez o mais instruido nos negocios d'aquelle paiz, em que vivêra tantos annos, e emfim a publicação das antigas chronicas e documentos ineditos, assim como grande numero de outros manuscriptos extremamente preciosos e de epochas mui remotas.

E fallando de epochas remotas, é mister dizer aqui, que os manuscriptos, que até então se acharam nos nossos archivos e bibliothecas não iam tão longe geralmente fallando, como não poucos que se encontram nas bibliothecas de Vienne, de Paris, do Vaticano e outras d'Italia

O estado continuo de guerras, que duraram seculos, durante o periodo da dominação romana, especialmente as de Veriato e Sertorio, e as do tempo de Pompeo; a invasão dos povos do Norte, que sobreveio depois, e mais do que tudo os conflictos durante a dominação dos arabes até á sua inteira expulsão, foram sem duvida a causa da lamentavel perda de muitos manuscriptos, que na peninsula deviam existir.

Em Strabão, e em Appiano se lê, que os Lusitanos, e sobre tudo os povos da Turdetania, não viviam affundidos no pelago da ignorancia, quando os romanos invadiram esta parte da peninsula iberi-rica.

O primeiro d'estes escriptores diz que os turdetanos tinham um grande numero de leis escriptas em verso, e que possuiam obras de remota antiguidade; o segundo afferma que os lusitanos se regiam por leis proprias.

E' fora de duvida, segundo o que diz Plutarco, que

Sertorio não somente fundou a celebre eschola d'Osca, mas tambem uma outra para a mocidade lusitana, na qual se ensinava o grego e o latim; esta eschola tão celebre devia ramificar o conhecimento de todos os auctores gregos e latinos, e formar outros entre aquella mocidade, porem as producções que infallivelmente d'aqui deviam provir perderam-se infallivelmente.

Ao observar os admiraveis monumentos comprovativos do estado da arte, na epocha em que nós estamos referindo, entre os povos da antiga Lusitania, taes como o aqueducto de Sertorio, e o famoso templo de Diana em Evora, que apresenta um frontispicio ornado com seis columnas d'ordem corinthia, cuja distribuição parece pertencer ao genero, que os gregos chamaram pygnostilo, semelhantes aos de Julio Cesar e aos de Venus, citado por Vitruvio, e que existia no forum; quando se nota que os lusitanos levantaram bellas estatuas áquelles dos seus compatriotas, que por feitos insignes mereciam similhantes distincções como os habitantes de Evora fizeram a Lucio Voconio e a Quinto Cecilio Voloslano, cujas inscripções recolheram e nos transmittiram os nossos antiquarios Resende e Vasconcellos: quando lêmos que o lusitano Marco Arterio se ostentou assás celebre como sculptor no reinado de Trajano: quando se notam, repetimos, taes monumentos em similhantes epochas, inclinamos-nos a acreditar, com bom fundamento, que da mesma sorte deviam existir na Lusitania preciosos monumentos escriptos.

Ter como possivel, que se podessem construir

n'aquelles tempos os mais admiraveis monumentos d'arte, sem que houvesse conjunctamente, no paiz em que elles se levantaram, um só documento escripto, um homem instruido, um unico escriptor, parece-nos absurdo!

Quando se examina, entre outros monumentos, o famoso sarcophago, descoberto em 1780 na provincia da Estremadura, e que existia em Alcobaça; monumento construido com marmore das nossas pedreiras, e cujos relevos representam Apollo e as Musas, seria erro pensar que os que conheciam Clio, Thalia, e Terpsichore; os que representaram Calliope com os poemas de Homero na mão, e Urania medindo os astros, ignorassem as sciencias, e as bellas artes.

Na verdade a ignorancia não podia levantar templos a Minerva e a Apollo, na Estremadura e quasi junto ás margens do Tejo; a ignorancia não podia construir o magnifico theatro romano dedicado a Nero, descoberto em Lisbôa em 1798; a ignorancia não podia conhecer a arte monetaria, a arte que faz apparecer aquelles typos historicos, que se notam em muitas das medalhas da antiga Lusitania. Quando os povos da peninsula Iberica levantaram taes monumentos, quando construiam templos a Jupiter, a Cupido, ao imperador Augusto e a outras personagens, é de crer que não somente cultivaram as bellas artes como os seus dominadores, mas tambem que não eram alheios na cultura das sciencias, e da litteratura d'aquelle seculo tão illustrado.

N'aquella epoca tão notavel, em que as artes e as sciencias floresciam em todo o imperio, os lusitanos conheciam Horacio, Virgilio e Ovidio, e não podiam nem deviam por consequinte ignorar a arte de ornar os manuscriptos; deviam estar iniciados no luxo bibliographico das miniaturas com que se ornaram os pergaminhos, luxo que teve a maior voga no seculo de Augusto.

Os lusitanos deviam pois conhecer n'aquella epocha, em que elles cultivavam com tanto fructo, não somente as sciencias mas ainda bellas-artes, o methodo d'ornar os livros com figuras emblematicas e até com retratos; methodo que Varrão poz por obra na vida dos setecentos romanos illustres, ornada com os proprios retratos: methodo que Pomponio Attico auctor d'um tractado ácerca dos grandes homens da republica romana seguio tambem, enriquecendo aquelle escripto com os retratos dos referidos personagens.

Em consequencia do que fica exposto, é natural pensar-se que, durante o tempo do dominio romano, e sobre tudo na epocha d'Augusto, epocha de paz, de sciencia, e de grande desenvolvimento das bellas-artes em Hespanha, os habitantes d'este paiz, deveriam ter as suas obras manuscriptas, como que depositadas nos templos de Minerva, de Venus ou de Diana, assim como os seus dominadores guardaram as suas nos templos de Saturno, de Apollo e de Vesta, imitando n'isto a pratica dos gregos.

Estes, nas colonias que fundaram em alguns

pontos da Lusitania, de certo introduziram o costume de guardar as suas leis, os seus documᵗᵒˢ e os seus archivos no interior dos templos.

Os lusitanos, de que falla Appiano, e os turdetanos, de quem Strabão refere o que nós acima dissémos, por certo deviam imital-os, guardando nos templos os seus documentos, assim como os gregos guardavam dos originaes das suas leis e os decretos dos amphictiões no templo de Delphos e de Délos, que era ao mesmo tempo o thesouro e o cartorio da Grecia.

Depois da introducção do Christianismo, os lusitanos conservavam decerto os seus documentos nos conventos, que se estabeleceram na Lusitania, um seculo aproximadamente, depois que se haviam estabelecido no Egypto, isto é, no segundo seculo; e assim devia ser, porque os conventos, durante a edade média, foram sem contestação o deposito e o refugio das lettras e das sciencias.

O que levamos dito conduz-nos a crêr, como indubitavel, a existencia dos manuscriptos gregos e latinos na Lusitania, na epocha a que nos referimos, assim como na perda dos mesmos causada pela ignorancia e barbaria dos vandalos, capitaneados por Gonderico, e dos suevos conduzidos por Harmenerico.

Nada equala com effeito ás devastações, que estes barbaros fizeram em toda a Hespanha, durante o periodo do quarto seculo.

Á cerca d'este facto possuimos testimunhos os mais authenticos e interessantes no Concilio de

Braga, onde se reuniram os bispos da Lusitania, e não menos no famoso discurso de Pancraciano, que presidiu ao referido Concilio; offerece-nos este discurso, um quadro interessante da distribuição, que sobreveio a um grande numero das nossas riquezas manuscriptas.

"Vedes, diz aquelle veneravel prelado, como os barbaros arrasam as egrejas, perseguem e matam os verdadeiros fieis, profanam-se logares destinados p.ª a sua sepultura e irreverentes insultam os tumulos."

Depois do estabelecimento de Eurico até á invasão dos arabes, isto é, durante um periodo de quasi dois seculos e meio; gozou a Peninsula a mais inteira segurança; e uma paz profunda foi a sua partilha sob o dominio dos vinte e cinco reis godos, que precederam a Rodrigo.

Durante aquelle periodo, é de crer, que se fizessem alguns trabalhos litterarios, e se conservassem com cuidado nos conventos, que por então se fundaram em Portugal, os monomentos escriptos, que se tivessem salvado dos anteriores cataclysmos; porem não é menos para crer, que a maior parte d'elles se perderiam em consequencia das devastações, que no VIII. seculo os normandos fizeram em Portugal; em consequencia dos estragos feitos pelas tropas de Abdallah, que no mesmo seculo vieram sobre Lisbôa; em consequencia das incursões, que Ordonho II fez no seculo IX contra os mouros de Portugal; em consequencia da expedição de Ramiro II, que em 935 penetrou até Lisbôa, assim como da do tão celebre Almanzor, que

tomou Lamego, Braga e Coimbra, tres das mais antigas cidades de Portugal, nas quaes se achara a maior e melhor parte dos nossos mais ricos monomentos. Não é menos para crer, repetimos, que de certo se poderiam em consequencia da distribuição e roubos, que os Almoravides fizeram no paiz, e mesmo dos estragos, que os proprios exercitos christãos faziam nos monumentos e bibliothecas fundadas pelos arabes.

Posto isto inclinamo-nos a crer que não possuimos codices anteriores ao IX seculo, posto que nos diga o auctor da memoria ácerca do catalogo dos manuscriptos da livraria de Alcobaça, inserta no tomo V das de litteratura portugueza, que o que vem apontado no referido catalogo com o numero XVII. pertence ao VI, porque estamos mais pela opinião do auctor do indice, que o attribue ao seculo XII.

Em quanto a documentos cremos que existem em nossos cartorios alguns de muito maior antiguidade; e quando não tivessemos outro fundamento, bastava-nos a auctoridade de Viterbo, que diz existira no cartorio da Universidade de Coimbra uma carta original com data do anno 897.

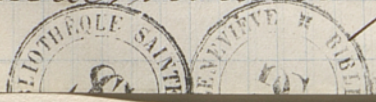
Em breve o nosso historiador philosopho, o profundo analytico, o archeologo consciencioso, o vulto litterario mais eminente d'este paiz revelando-nos os resultados das suas afadigosas pesquizas, collocará nas circumstancias de podermos assentar juizo ácerca deste tão importante objecto.

Entre os manuscriptos do Convento das Necessidades parece que havia duas biblias do seculo XI e na collecção d'Alcobaça um unico codice do mesmo tempo, o qual continha uma traducção da regra de S. Bento, feita pelo monge Martinho de Aljibarrota.

No seculo XII, existiam n'esta ultima collecção dez, sendo os mais notaveis uma biblia doada pelo senhor D. Affonso I, e um outro assás curioso, por conter algumas doações feitas por mouros e christãos ao mosteiro de Lorvão.

N'esta epocha, e já no seculo anterior, as iniciaes, as capitaes, as miniaturas e illuminações, quando as havia, eram geralmente muito grosseiras, podendo dizer-se, que nada offerecem de notavel sob o ponto de vista de bellesa, ou de arte. Isto porem não admira, porque assim como é certo, que desde o V até ao X seculo o gosto, pelo que diz respeito á forma dos caracteres e delicadesa das miniaturas e illuminações, fôra assás fino e depurado, não é menos certo, que d'alli em diante até ao meado do seculo XIV, quasi tudo quanto n'este genero apparece dá documento da barbaria d'aquelles tempos.

Comtudo é mister confessar que, alguns manuscriptos do seculo XII e XIII já apresentam certa correcção e bellesa nas iniciaes, nos caracteres e em alguns desenhos, como se vê de dous codices da nossa Bibliotheca Nacional, intitulado um Biblia Sacra, notavel pela finura do



velino, pela egualdade dos caracteres e frescura da tinta; e outro Fuero Juzgo, cujos caracteres e illuminuras são já de bastante perfeição. Deste seculo possuia a bibliotheca de Alcobaça um não pequeno numero, sendo os mais notaveis dois diccionarios geographicos escriptos em latim por Bartholomeu, monge d'aquelle mosteiro um vocabulario latino, composto por Affonso de Louriçal, e as Confessiones Aurelii Augustini, escriptas por Theotonio de Condeixa, ambos do referido convento.

Entre os manuscriptos do XIV seculo, que possuem as nossas bibliothecas e archivos, julgamos como digno de especial menção, olhados pelo lado da arte, um que existe na Torre do Tombo em perfeita conservação, e no qual se vêem os desenhos de todas as cidades fortificadas, que o reino então possuia; assim como a excellente copia do Dante, escripta em pergaminho, com miniaturas, existentes na Bibliotheca Nacional de Lisbôa; uma biblia em pergaminho finissimo, com lettras illuminadas, existentes no mm.mo estabelecimento, e alguns volumes da obra intitulada Specula Maxima, de Vicente Bellovacense.

Déste mesmo seculo possue Portugal mt.as obras Talumdicas de elevada bellesa, porque o que sobretudo se torna digno de especial menção pela riqueza e finura do ouro e das tintas, correcção do desenho e variado dos arabescos é a preciosa Biblia Hebraica com um commentario rabbinico, que possue a bibliotheca; e mais do que esta ainda a que pertenceu ao mosteiro de Belem, e se conserva hoje na Torre do Tombo, offerecida ao magnanimo

rei o senhor D. Manoel, pelo reverendo papa Julio I.I., a qual já tem sido tão devidamente apreciada por Balbi, Haevel e outros, que bem dispensa a pobreza dos nossos encomios.

Do mesmo seculo parece que existia no thesouro da Casa real um riquissimo livro de oração, ornado com miniaturas admiraveis, representando algumas o funeral de D. João I no interior da egreja do convento da Batalha; o retracto de el-rei D. Duarte seu filho, e de outros personagens d'aquella epoca.

O seculo X.V. offerece já um muito maior numero de monumentos admiraveis d'esta ordem. Na bibliotheca nacional de Lisbôa sobre-sahem pela perfeição dos caracteres, delicadesa das miniaturas a Ethica Aristoteles, traduzida em hespanol por D. Carlos, principe de Navarra; — o Liber tertius Canonis Abohalibanicem (Canon Avisencoe); — o Livre de la Toison d'or, de Guilherme Filatre; — o Liber Missarum secundom Rothomagi usum, com duas miniaturas, uma do Salvador no Calvario, outra do Omnipotente, designado por uma figura assentada e coroada, com o globo na mão, e nos quatro cantos os jeroglyphicos e nomes dos quatro Evangelistas: — o Speculum Universale Distinctionum, de Raoul Ardente, prégador de Guilherme III, duque de Aquitania, o qual, alem das lettras illuminadas, tem no principio de cada livro um ornato mui fino, sobresahindo porem mais do que tudo pelo trabalho manual dos mappas, ou taboas, nos quaes em circulos concentricos, tirados a compasso de

grandesa diversa e proporcionada ao numero de palavras, que encerram, expõe o auctor as suas distincções, ou divisões das sciencias, vicios e virtudes de que falla:— o Livre des faits et dits memorables (de Valerio Maximo) commenté en François, em caracteres e linguagem franceza da epoca, com illuminação rica, e uma delicada vinheta no principio de cada um dos nove livros:— o Romae Triumphantis liber, de Flavio Blondo, em excellente velino, com iniciaes coloridas, e primorosamente douradas, e uma magnifica miniatura, representando o auctor offerecendo a sua obra ao papa, rodeado de cardeaes:— o Liber officiorum de Santo Ambrosio, bispo de Milão:— os quatro differentes exemplares da Biblia Sacra;— e finalmente o magnifico codice intitulado Trivel = Sur Tite Livre, com miniaturas, orlas e lettras de muita elegancia.

N'este mesmo seculo existiam na livraria dos padres de S. Caetano dous exemplares da Santa Biblia, que el-rei o senhor D. Manoel lhes legára em seu testamento: eram aquelles codices encadernados em veludo, segundo a noticia que, d'elles nos deixou o reverendo padre Souza, no tomo 3.º da Historia genealogica da casa real portugueza, com ornatos e as armas portuguezas esmaltadas; com miniaturas de superior belleza, representando algumas o proprio rei, e outras, variadas allegorias.

Pelo que diz respeito ao XVI seculo, é assás crescido o numero de manuscriptos notaveis, que possuimos. Na Torre do Tombo não sómente se encontra a preciosa collecção dos documentos antigos transcriptos por ordem do senhor D. Ma-

noel, pergaminho em folio com iniciaes, vinhetas e arabescos de elevada belleza, obra, segundo se crê do nosso celebre pintor Gram Vasco, discipulo de Perugino e condiscipulo do immortal Raphael; mas tambem o magnifico codice dos brasões da nobreza de Portugal, que o magnanimo monarcha, o senhor D. Manoel mandou fazer, o qual, não obstante a sua riqueza, parece ser inferior a um outro, com que aquelles monarchas, presenteou a casa dos armeiros móres.

Entre os da Bibliotheca Nacional, pertencentes a este seculo, sobresahem um que se intitula: Psalterium sive Manuale Chori, e outros, Chronicas dos Senhores Reis de Portugal.

Porém o mais precioso, que temos visto, e com cuja discripção terminaremos esta breve noticia, é um que se intitula Horae, com uma infinidades de miniaturas de superior correcção e elegancia, com riquissimos dourados de ouro fino, e grande numero de lettras colleridas, representando uma das miniaturas o enterro do Senhor D. Manoel, e contendo a orla de outra, que representa a adoração dos Reis Magos, diversas moedas portuguezas e hespanholas. Pertencia á selecta livraria do Ex.mo Snr D. Francisco de Mello Manoel, e foi offerecida pelo representante d'aquella illustre casa a Sua Magestade Fidelissima a Augusta Rainha a Senhora D. Maria II, da saudosissima e nunca esquecida memoria.

ANDRADE.

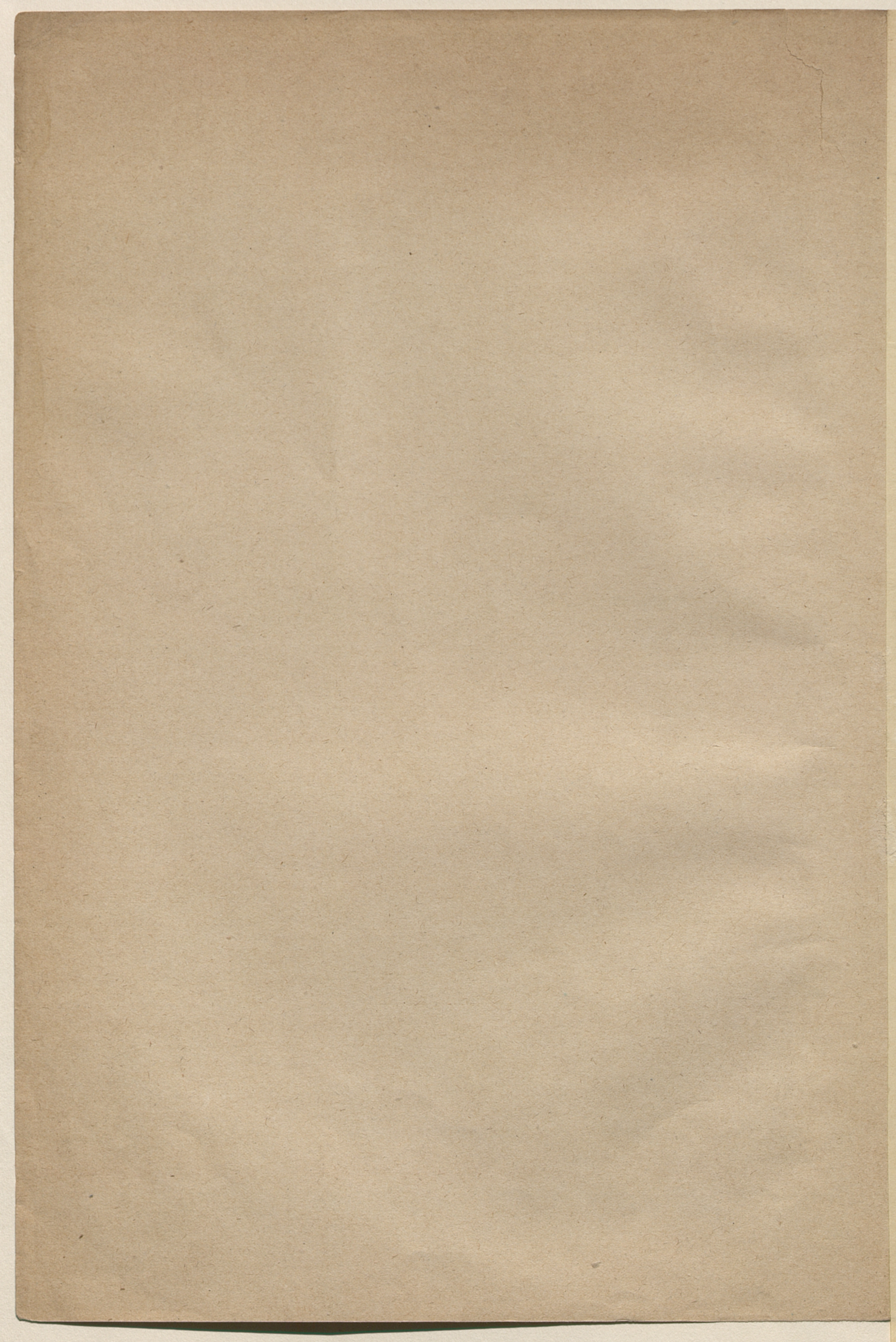
Rapports

sur un projet d'Exposition permanente d'Ethnographie et d'Histoire naturelle de l'Afrique

par



E. Bertrand Bocandé.



Paris, le 1er Août 1878.

A Monsieur le Baron de Watteville,

Directeur des Sciences et Lettres au Ministère de l'Instruction publique.



Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous remettre un rapport que j'adresse à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique au sujet de la mission qui m'a été confiée sous vos auspices, le 15 Avril dernier.

Dans ce rapport, je rends compte à Monsieur le Ministre, de mes démarches pour recueillir les matériaux d'un Musée Ethnographique Africain. Un grand nombre de Collaborateurs, influents par leur position, leur commerce ou leurs relations, nous enverrons pour ce musée, des diverses parties des Côtes d'Afrique, les éléments que je leur ai demandés.

Nous pourrons ainsi reproduire les divers types des populations qui habitent le contour du Continent Africain et cette exposition permettra aux visiteurs de faire, en quelque sorte, un voyage de circumnavigation autour de l'Afrique.

Le nom du donateur sera inscrit sur chaque objet de la collection et signalé à l'estime du public et à la reconnaissance de l'Etat. Les exposants d'objets de valeur pourront, à leur gré, en conserver la propriété.

Je propose, comme introduction à l'Exposition d'Ethnographie,

le projet d'un Musée rétrospectif des connaissances acquises dans l'antiquité et au moyen âge, sur la Géographie et l'Ethnographie de l'Afrique ; Ce Musée, je l'espère, offrirait un grand intérêt scientifique.

Puis, viendront, d'après l'ordre géographique, les documents, relations de voyages & découvertes des courageux explorateurs qui nous ont révélé les régions inconnues de l'intérieur du Continent Africain et, en même temps, seront exposées les collections dont ils auront bien voulu gratifier le Museum Ethnographique.

Je m'attache ensuite à démontrer combien il serait utile et intéressant de faire connaître les principaux dérivés obtenus par l'industrie des produits naturels exportés de l'Afrique. L'exposition de ces produits, à l'état brut, n'apprendrait rien de nouveau au petit nombre d'hommes initiés aux affaires & laisserait complètement indifférents, faute d'indication suffisante, ceux qui ne sont pas renseignés d'avance ; par conséquent, elle servirait peu & n'aurait point d'utilité pratique pour le Commerce et l'Industrie.

Au contraire, en suivant les indications que je donne, l'exposition d'Ethnographie et d'histoire naturelle de l'Afrique deviendra un intermédiaire utile entre le producteur, le commerçant et l'industriel ; elle servira à la fois à accroître, à multiplier les transactions sur les produits déjà exploités par le Commerce et à provoquer l'attention et les recherches des savants et des industriels sur les autres produits dont la valeur et l'importance ne sont pas suffisamment appréciées ; Elle fera connaître ceux qui sont susceptibles d'offrir de nouveaux éléments à la spéculation, elle révèlera des sources encore ignorées de richesses à ceux qui, sur le sol africain, ont voué leur existence et les efforts de leur intelligence à la cause du progrès et de la civilisation.

Mais ce qui me paraît tout particulièrement important pour compléter les renseignements, c'est d'exposer, à côté des produits récoltés en Afrique, celles de nos marchandises dont on a enseigné l'usage aux Noirs, ou dont on leur a imposé le besoin et que ces Noirs achètent en échange de leurs récoltes, transformant ainsi leurs moeurs et leurs habitudes; ainsi, auprès des produits d'exportation, seraient exposées les marchandises d'importation qui s'échangent contre ces produits.

Il y a quelques jours, le Congrès Ethnographique à l'Exposition Universelle avait posé dans le programme de ses séances cette question d'Ethnographie politique: "Concours du Commerce et de „ l'Industrie pour créer et répartir entre les peuples les „ forces productives de la nature." Aucun Membre du Congrès n'a abordé cette question.

L'Exposition que je propose en préparerait la solution.

Aujourd'hui, tous les Gouvernements, les Sociétés savantes, les Congrégations religieuses, les Sociétés philantropiques & particulièrement l'Association internationale sous la Présidence de Sa Majesté le Roi des Belges, s'occupent à grands frais de l'amélioration sociale et de la civilisation des peuples qui habitent le Continent africain; aucun moyen n'est plus propre que ce Musée permanent d'Ethnographie et d'histoire naturelle Africain à conduire à ce résultat si ardemment recherché, il sera obtenu par le concours du Commerce et de l'Industrie, dont l'exposition aura facilité la concurrence.

Les dépenses et les efforts des peuples civilisés ne seront pas employés en vain, les avantages qu'ils recueilleront seront la récompense des bienfaits qu'ils auront apportés à la race noire.

Ainsi, outre l'intérêt de science et de curiosité que

présentera l'exposition Ethnographique Africaine, il en est un autre encore plus grand qui ne manquera pas de s'y rattacher, c'est un intérêt d'utilité publique & générale.

Dans ce moment où, de toutes parts, l'industrie et le commerce sont en souffrance parce que bien des débouchés qui s'ouvraient au trop plein de leur activité, ont été fermés à la suite de bien des événements et des circonstances, c'est au monde entier que la France rendra service en facilitant et en dirigeant les relations industrielles et commerciales vers le vaste continent Africain, si riche en matières premières encore inconnues, ou insuffisamment exploitées. En même temps, en échange de ces matières premières, les produits fabriqués trouveront un immense écoulement qui, chez des peuples restés encore aujourd'hui à l'état primitif, s'augmentera à proportion du progrès que la civilisation sera parvenue à leur apporter.

Les premiers bénéfices de ces heureuses transformations appartiendront, sans aucun doute, à ceux qui, sur le Continent africain, les auront facilitées par leurs renseignements; ils s'en trouveront, par leur position et leurs connaissances, les intermédiaires habiles et nécessaires. Ce sera la juste récompense de leur dévouement et des services qu'ils auront rendus.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.



E Bertrand Bocandé

Bertrand Bocandé,
134 rue de Rivoli.

Paris le 1er Août 1878.

A Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique.

Monsieur le Ministre,

Par un arrêté en date du 15 Avril 1878, vous avez bien voulu me confier la mission de recueillir, sur les côtes d'Afrique, des objets intéressant l'Ethnographie & l'histoire naturelle & destinés au Museum Ethnographique.

Vous m'avez engagé, en même temps, à adresser à votre Ministère de fréquents rapports sur tout ce qui me paraîtrait intéressant au point de vue de l'art ou de la science.

J'ai l'honneur de vous rendre compte des premiers résultats dus à mes souvenirs & à mes efforts.

J'ai sollicité cette mission gratuite, inspiré par le goût que m'ont donné, pour tout ce qui touche aux questions de géographie & d'Etnographie Africaines, mes explorations pendant un séjour de plus de vingt ans dans certaines parties de l'Afrique et mes études sur les contrées que je n'ai pu visiter.

J'étais en même temps persuadé que, par mes relations, je parviendrais à trouver de nombreux collaborateurs que je mettrais à contribution & que, par leur entremise, je réunirais les matériaux d'une collection assez complète pour permettre à ceux qui la visiteront de faire, en quelque sorte, dans l'espace restreint consacré à l'Exposition, un voyage de circumnavigation autour de l'Afrique.

Mes sollicitations ont été accueillies par de nombreuses adhésions et par des promesses qui, je l'espère, produiront prochainement leur effet.

Le concours dont j'ai le plus à me féliciter & qui sera pour moi le plus efficace, m'a été accordé par

la direction des Colonies.

Mr. le Ministre de la Marine a daigné signer lui-même des invitations adressées aux administrations locales, les engageant à réunir, d'après les indications que j'ai fournies, tout ce qui pourra figurer avec intérêt dans notre Muséum.

Ces invitations ont été envoyées à M. le Gouverneur du Sénégal, puis à MM. les Commandants de Mayotte & de Nossi-Bé & à M. le Résident de Ste Marie de Madagascar.

Semblable concours m'a été promis de la part de la Congrégation du St-Esprit auprès de tous les centres des missions établies sur les Côtes d'Afrique.

Mr. E. Cazalis, Directeur de la Société des Missions Evangéliques m'a fait les mêmes promesses.

Je compte aussi beaucoup sur Mr. de Andrade Corvo, Directeur de l'Exposition permanente des Colonies portugaises à Lisbonne, en ce moment Commissaire des Colonies portugaises à l'Exposition Universelle; il me procurera les objets & renseignements qui intéressent les Colonies d'Angola & de Mozambique.

Mr. Rabaud, Consul de Zanzibar à Marseille, ami particulier & chargé des affaires du monarque africain chef d'une grande maison de Commerce, m'a informé: "qu'il s'estimera heureux si ses relations avec l'Afrique peuvent m'être utiles dans l'accomplissement de ma mission

Mr. V. Barrère, Agent Consulaire de France à Ste Marie de Bathurst en Gambie, m'a informé qu'il s'occupe de réunir des collections pour le musée d'Ethnographie

La maison Fabre & Cie de Marseille, m'a répondu: "Nous allons soumettre votre demande à nos
" agents de la Cote Occidentale d'Afrique, en leur recom-
" -mandant de réunir tous les renseignements qu'ils
" pourront se procurer, en vue de concourir à l'œuvre inté-
" -ressante dont il s'agit."

La même promesse m'a été faite par MM. Daumas & Lartigue, dont la maison établie à Paris, au Hâvre & à Marseille, fait le commerce du Côté du Congo.

MM. A. Verdier & Cie Armateurs à La Rochelle & Négociants sur les Côtes d'Afrique, m'ont écrit: "Nous allons nous mettre à l'œuvre, nous serons
" heureux si nous réussissons à vous aider". Leur représentant à Grand Bassam et à Assinie, Mr. Moreau, Capitaine

au long cours, m'a confirmé verbalement ces promesses.

J'attends des réponses non moins favorables d'autres maisons par les prochains courriers.

Je me suis en même temps adressé à tous mes correspondants & amis en Afrique; ils sont occupés aujourd'hui à réunir les objets que je leur ai demandés pour servir à l'Exposition préparée par le Ministère

A tous, j'ai distribué, avec une copie de l'arrêté qui me confie la mission dont vous m'honorez, les cartes-adresses du Ministère de l'Instruction publique qui doivent être apposées sur les colis destinés à l'administration.

Après des promesses aussi formelles, j'ai désormais lieu d'attendre de nombreuses collections qui seront expédiées en France, depuis le Sénégal jusqu'aux Côtes de Zanzibar.

Quand ces collections seront coordonnées et classées en suivant l'ordre géographique qu'elles doivent garder entre elles, elles offriront le spectacle intéressant des divers types des populations Africaines restées à l'état primitif, succédant aux merveilles de la civilisation, réunies à l'Exposition Universelle.

Mais, à mon point de vue, l'intérêt que pourra présenter cette exhibition serait pour la science beaucoup plus grand encore, si l'œuvre était complétée par l'adjonction d'un musée retrospectif rappelant les traditions et les connaissances acquises sur l'Afrique dans l'Antiquité & le Moyen Age jusqu'au XV siècle, époque des grandes découvertes.

Ce musée servirait d'introduction à l'Exposition Etnographique des peuples qui habitent la circonférence du Continent Africain.

On rappellerait, par des peintures murales, les périples entrepris dans l'antiquité. L'expédition que Tyr, dans son génie commercial & aventureux, avait exécutée autour de l'Afrique serait représentée par des marins phéniciens partis de la Mer Rouge sur une flotte Egyptienne, pour le compte du Pharaon Nechao, rentrant dans la Mediterranée par le détroit de Gadès, tandis que le Carthaginois

Hannon serait représenté partant en sens contraire de Carthage avec une flotte nombreuse et allant fonder des Colonies sur les côtes occidentales de l'Afrique.

On compléterait le souvenir de ces voyages incontestés en inscrivant le nom d'Eudoxe de Cyzique, Navigateur Grec du 2e. Siècle avant Jésus Christ qui, ainsi que l'affirment Posidonius & Cornelius Nepos serait parvenu à effectuer, après de premières tentatives infructueuses de navigation, le tour entier de l'Afrique, sous les règnes de Ptolémée Physcon & de Lathyre.

On mentionnerait également les périples des Grecs, ou plutôt les reconnaissances nautiques qui étaient le but de leurs voyages; ceux de Scylax de Caryandre, sous les ordres de Darius 1er, roi de Perse, d'Isidore de Charax; On inscrirait les noms d'Arthémidore, de Pythéas de Marseille, de Marcien d'Héraclée, qui écrivirent les périples du monde, d'Arrien, auteur d'un périple de la mer Erythrée, d'Hecatée de Milet, auteur d'un Traité de Géographie intitulé: « Périége », d'Anaximandre, inventeur des globes célestes & des Cartes géographiques.

Les marins de Tyr, de Sidon & de Carthage ne communiquaient point aux peuples étrangers les connaissances nautiques qu'ils avaient acquises par leur commerce au delà de la Méditerranée & de la Mer Rouge, mais on essaierait de les constater.

Il ne nous reste point de monuments de la géographie des anciens, il faut les chercher dans leurs livres & non dans leurs cartes.

Les systèmes de Géographie ancienne ont été formulés par des cartes dressées dans les temps modernes d'après des principes scientifiques; il est vrai que ces cartes ne peuvent donner une idée exacte des représentations graphiques des anciens, mais elles reproduisent leurs connaissances géographiques. Elles devraient être exposées et, en même temps, il serait utile de mettre dans un salon de lecture, à la disposition des visiteurs, les principaux ouvrages des savants qui ont été les auteurs de cette restauration de la Géographie Africaine, créée par l'Antiquité.

Les théories systématiques de la Géographie ancienne

peuvent se diviser en quatre catégories successives, caractérisées par des noms célèbres: Homère, Hérodote, Strabon, Ptolémée, c'est-à-dire les théories des poëtes, des historiens, des géographes descriptifs, des Géographes mathématiciens.

Le disque terrestre d'Homère est la représentation de la Géographie des poëtes; au centre s'élève l'Olympe & plus tard le Parnasse, le fleuve Océan en forme le contour. Dans ce système l'Afrique ou plutôt la Lybie n'est qu'une dépendance de l'Asie.

L'orbe céleste s'agrandit dans les planisphères d'Hérodote, le centre du monde est transporté vers le Sud-Est, l'Europe constituant l'hémicycle boréal est presque égale à l'Asie & à la Lybie qui forment ensemble l'hémicycle austral, l'Asie équivaut à peine aux deux tiers de l'Europe et l'Afrique n'en atteint pas les deux cinquièmes.

La mappemonde de Strabon ne représente plus un disque imaginaire, la sphéricité de la terre enseignée par Aristote n'est plus contestée, la terre habitable y est séparée en deux fractions, l'une Orientale formée tout entière par l'Asie, l'autre Occidentale subdivisée par la Méditerranée en deux parties, l'Europe & la Lybie; celle-ci comptait pour un quart du monde habité.

L'école d'Aristote proclamait que notre monde était une grande île au sein de l'Océan. Eratosthènes affirmait la possibilité de naviguer de l'Ouest de l'Ibérie à l'Inde, & Strabon objectait, dix sept siècles avant Christophe Colomb partant pour la découverte de l'Inde Occidentale, que des terres pouvaient occuper la zône tempérée à travers laquelle eût dû s'accomplir cette navigation.

Pomponius Mela qui écrivait vers le milieu du premier siècle, se préoccupait de l'existence d'un monde habité sous la zône tempérée opposée à la nôtre. Il exposait que les terres habitées, émergées de l'Océan sont partagées par la zône torride en deux hémisphères dont la partie inconnue est habitée par les Autochthones. Il présumait que le Nil prenait chez eux sa source

et se rendait dans notre hemisphère par des voies sonterraines

L'Arabie était, dans le Sud, la limite des terres habitées

Dans la mappemonde de Ptolémée, ce géographe, dont les premiers travaux scientifiques qui ont duré quarante ans, datent de l'an 128 de notre ère, le cercle des connaissances constatées par Strabon s'est agrandi. Ptolémée emprunta sa nouvelle théorie scientifique à Marin de Tyr & à Hipparque.

La grandeur relative de la Lybie avait été reconnue, on considérait cette région comme moins grande que l'Asie, mais plus grande que l'Europe, elle ne se terminait plus au nord de l'Equateur; on était persuadé qu'au Sud & à l'Ouest attenaient des terres inconnues, mais on les faisait contourner à l'Est & renfermer entre elles la mer des Indes, comme une autre Méditerranée.

La mappemonde de Ptolémée a servi de modèle aux Cosmographes Arabes du Moyen-Age.

Après Ptolémée, les auteurs des compilations de la décadence romaine, Proclus, Macrobe, Orose, Ethicus, au Cinquième siècle, n'ajoutèrent rien aux connaissances géographiques que l'on tenait de la véritable antiquité, & ces écrivains secondaires ignoraient entièrement la vraie forme & le contour de l'immense continent africain; ils étaient persuadés que l'Afrique, pour la partie Orientale, s'étendait au plus loin vers le 10.e dégré de latitude Sud & que ses bornes à l'Occident, se terminaient au mont Atlas & aux îles Fortunées; ils étaient convaincus que les régions voisines des tropiques brûlées par le soleil, ne pouvaient pas être habitées & que l'Océan remplissait la région équatoriale.

La Géographie rétrograde après Ptolémée vers l'imperfection des âges antérieurs, on fait un retour grossier aux idées d'Eratosthènes & de Strabon; on nie la sphéricité de la terre, on revient au Disque plan d'Hérodote & à l'idée homérique de l'Océan environnant la terre.

On divisait la terre en cinq zônes, dont deux

seulement étaient habitables : la zône tempérée boréale était le séjour des Romains, des Grecs & des Barbares la zône australe était habitée par des hommes dont les variétés, presque toujours fantastiques, appartenaient surtout au domaine de l'imagination.

L'histoire des cartes du Moyen-Age se trouve tout-entière, non seulement dans les ouvrages des auteurs de cette période, mais aussi dans les cartes qui nous restent, depuis le VIIe, jusqu'au XVe siècle, époque des grandes découvertes des Portugais.

Les cartes du Moyen-Age étant les propres oeuvres des cartographes des différents siècles, nous font connaître l'état véritable de la cartographie & de la science pendant cette longue période.

Plusieurs savants, à force d'érudition, de patience & de persévérance, ont fait de précieux recueils de ces cartes disséminées dans les collections particulières & dans les grandes bibliothèques.

Quelques rares échantillons de globes terrestres ont été conservés ; comme ils résument dans une synthèse générale les idées de nos aïeux sur la répartition des terres & des mers à la surface de notre globe, on pourrait en reproduire quelques-uns & particulièrement le plus célèbre entre tous, celui qui porte la signature de Martin de Behaim & le millésime de 1492.

Des fac-simile de quelques-unes des principales mappemondes & planisphères du Moyen-Age, du VIe, jusqu'au commencement du XVI siècle, devraient necessairement offrir un grand attrait à la curiosité. Cette exposition faite depuis plusieurs années dans les Atlas de MM. de Santarem, Lelewel & Jomard, démontre par quelle route longue & pénible l'esprit humain sortit des ténèbres de l'incertitude & parvint à des connaissances étendues & positives sur le globe que nous habitons.

La mappemonde la plus remarquable, en date du VIe siècle, serait celle du moine grec **Cosmas**, surnommé **Indicopleustes**, le voyageur Indien, elle est inscrite dans un parallélogramme : la terre des **Anthocthones** de **Pomponius Mela** y reparaît au-delà de l'Océan. Aux

extrémité orientale de la terre, apparaît dans un lieu inaccessible, où commence le monde & se joignent les confins de la terre & du ciel, le Paradis terrestre avec les sources de ses quatre fleuves, le Gion ou Nil, l'Euphrate, le Tigre & le Physon.

Les Cosmographes chrétiens & Juifs placent constamment Jerusalem au centre de la terre tandis que la pierre noire encastrée dans les murs de la Kaaba est regardée par les musulmans comme le centre du monde, comme le point où toutes les choses célestes doivent aboutir.

Grâce aux auteurs cités plus haut, on fait suivre la mappemonde de Cosmas par d'autres mappemondes des Xe, XIe XIIe XIIIe & XIVe siècles des bibliothèques de Turin, Leipzig, Copenhague, Londres, Paris, Reims &^a

La mappemonde de l'année 1314 de Richard de Haldingham, conservée à Hereford, serait particulièrement intéressante: son rayon est d'environ 66 centimètres, l'Afrique y est représentée d'une extrême petitesse. On la voit clairement indiquée dans le beau travail de Mr Jomard.

Dans la mappemonde des frères Pizzigani de l'an 1367, laquelle se conserve dans la bibliothèque de Parme, la côte d'Afrique se termine au cap Bojador On y trouve aussi la note suivante:

„Caput finis Africæ et terræ occidentalis„

On y remarque en outre, une de ces statues dont Edrisi & d'autres géographes arabes font mention, ayant à la main un petit drapeau symbole de la tradition de ces géographes qui avertissaient les navigateurs qu'au delà des îles Canaries (Khalidat) il était impossible de naviguer.

Alboufeda citant Edrisi dit: „Suivant „le scherif Edrisi, l'eau de la mer environnante, „du côté du Midi est épaisse, &, dit-il, parce que le „soleil lançant directement ses rayons sur cette „partie du monde & les lançant de plus près, „evapore les atômes subtils qui se trouvent dans „l'eau, ce qui la rend à la fois épaisse, très salée

„ et très chaude. C'est pour cela qu'aucun animal n'y
„ peut vivre et que les vaisseaux n'y naviguent pas.

La carte catalane de 1375 serait également intéressante à publier dans son intégralité pour compléter la collection. — On réunirait à ces cartes la carte du globe par Mohammed-ebn-Aly-ebn-Ahmed al Scharfy de Sfax, de l'An 1009 de l'hégyre & quelques autres cartes arabes.

Vers l'époque du commencement des grandes découvertes, on aurait la mappemonde de Martin de Behaim qui accompagnait son globe terrestre de l'année 1492 ;

Celle de Jean de la Cosa, pilote de Christophe Colomb, de la fin du XVᵉ siècle ;

La mappemonde peinte sur parchemin par ordre de Henri II, roi de France, exécutée en 1542 ;

La mappemonde de Sébastien Cabot, pilote major de Charles Quint, de la première moitié du XVIᵉ siècle et dont l'unique exemplaire connu existe à la Bibliothèque de la rue Richelieu.

On pourrait réunir à ces cartes, les mappemondes conservées au musée britannique : celle de Martelli 1489, de Diogo Homem 1558, de Antonio Sanchez 1623, publiées par le Comte de Lavradio en 1860.

Enfin, on terminerait par la mappemonde de Gérard Mercator, de l'année 1569 où l'auteur a employé pour la première fois la célèbre projection à latitudes croissantes dont il est l'inventeur & où il a inscrit des légendes nombreuses & étendues.

Aucun document authentique ne nous permettant d'affirmer les découvertes problématiques des navigateurs Normands sur les Côtes d'Afrique qui auraient précédé celles des Portugais, on constaterait du moins, par une peinture ou toute autre représentation, qu'en 1402 Bethencourt effectuait la conquête des Canaries, avant le grand

mouvement maritime qui a valu au Portugal une si magnifique page dans l'histoire du monde.

Mr. Ferdinand Denis, qui a consacré une partie de ses travaux à des recherches sur l'histoire des illustrations du Portugal, a découvert à la Bibliothèque Nationale le seul manuscrit connu de la Chronica de Guinée, par Gomez Eannes de Azurara, où sont exposées les premières explorations des Portugais en Afrique. Cet ouvrage a été imprimé en 1841 par les soins de Mr. le Vicomte de Santarem. Mr. F. Denis, en outre, a publié dans un de ses ouvrages sur le Portugal, les portraits de quelques-uns des principaux personnages qui ont figuré dans ces découvertes au XV.e & au XVI.e siècles.

On pourrait donc enrichir la collection rétrospective des cartes de l'Afrique, de l'Iconographie de ces principaux personnages & inscrire à mesure qu'on avancerait dans le Musée Etnographique de l'époque moderne, l'année de la découverte de chaque principale localité en inscrivant le nom du premier Navigateur qui y avait pénétré & quelquefois son image.

Le chroniqueur officiel de la conquête de Guinée, Gomes Eannes de Azurara, nous donne des détails précieux sur les efforts opiniâtres de l'infant Don Henrique, fils de Jean 1.er roi de Portugal, qui, à dater de l'année 1415, fonda cette célèbre école de navigation à Sagres, d'où il fit partir ses navires à la recherche d'un nouveau passage vers les Indes, par le Sud de l'Afrique.

L'infant Don Henrique dont on possède le portrait authentique serait représenté, en avant du Cap Bojador, que Gil Eannes, après d'autres tentatives infructueuses, parvint enfin à doubler en 1434. Cet événement fut regardé comme l'un des plus décisifs de l'époque, tant il fallait de hardiesse pour surmonter les terreurs qui en avaient jusqu'alors empêché l'accomplissement.

Après Gil Eannes, viendraient les navigateurs

qui continuèrent son œuvre, Gonçalves Baldaya, Nunez Tristan, Cadamosto, Gonçalves Zarco, Diego Cam, Bartholomeu Dias, Vasco da Gama..

Avec le nom de ces navigateurs qui ont ouvert à la navigation la route de tout le littoral de l'Afrique on inscrirait celui de ces courageux voyageurs qui, dans les temps modernes, ont fait connaître les diverses parties intérieures du Continent Africain.

Mais en rendant hommage aux illustres & courageux explorateurs modernes qui ont traversé l'Afrique de la Côte Orientale à la Côte Occidentale, les Livingstone, les Stanley, les Cameron, on devra, dans l'intérêt de la vérité historique, rappeler les noms moins connus de voyageurs Portugais beaucoup plus anciens qui firent plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Afrique Australe, entre Angola & Mozambique.

Dans l'histoire des guerres angolanes dont un manuscrit en trois volumes, in folio, est conservé à la Bibliothèque Nationale, Antonio de Oliveira Cadornega, rend compte des guerres entreprises par le Gouverneur Cerveira Pereira, dans le but d'ouvrir des communications avec la Côte Orientale.

Le Docteur Francisco Jose de Lacerda & Almeida, dans un mémoire écrit en 1798 fait le récit d'un voyage entrepris en 1794 par José Maria de Lacerda, voyage qui a été continué par le P. Francisco João Pinto, de la côte d'Angola à la côte de Mozambique, en 1799.

Il est suivi, hâtons-nous de le dire, par une multitude d'explorateurs inconnus appartenant à des races mêlées, dont on n'a pas assez constaté les efforts & qui sont restés dans l'oubli.

Les commerçants Gonçalo Caëtano Pereira et son fils Manuel Caëtano Pereira, entreprirent le même voyage en 1796.

En 1806, Pedro João Baptista & Anastacio José commencèrent un voyage entre Angola et Mozambique, dont nous avons le journal et l'itinéraire, aller et retour.

Le Capitaine Antonio Candido Pedroso Gamitto a écrit la relation d'un voyage commencé dans le même but, en 1831, en Compagnie du Major Jose Manuel Corrêa Monteiro.

On pourrait ajouter à ces noms ceux de beaucoup d'autres voyageurs, commerçants ou missionnaires Portugais, antérieurement aux explorations de Livingstone, ainsi que le voyage du hongrois Ladislas Magyar, en 1849.

Les relations de voyages & les itinéraires des voyageurs qui se sont le plus illustrés par leurs découvertes dans l'intérieur de l'Afrique devraient être mis à la disposition des visiteurs dans le salon de lecture.

L'Etnographie et l'Ethnologie de l'Afrique ancienne, pour acquérir une certaine exactitude présentent d'immenses difficultés, & les monuments qui doivent servir à les rendre palpables aux regards sont malheureusement d'une rareté prodigieuse! En ces derniers temps, néanmoins, un orientaliste plein de savoir, M. l'abbé Bargès a su réunir tous ceux dont l'archéologie moderne a pu faire la conquête: on les trouvera réunis avec de sages explications dans le volume intitulé: Recherches archéologiques sur les Colonies Phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie. Paris 1878. 1 Vol. de 158 pages.

Pour le moyen âge & comme sentinelle avancée des immenses découvertes qui commencent au XVe Siècle, on possède les précieuses planches du grand ouvrage de Web & Berthelot sur les Canaries.

Comme sur le point qui nous préoccupe, la fidélité des gravures est un objet de la plus haute importance & qui doit préoccuper avant tout l'Etnographe, il faudra faire un choix méticuleux, pour ainsi dire, dans l'immense quantité d'ouvrages dont on pourra invoquer le témoignage. S'agit-il, par exemple, de l'Abyssinie avant l'usage de la photographie dont la découverte change pour ainsi dire la question, nous invoquerons le témoignage qui nous est offert par le vaste ouvrage publié grâce aux efforts réunis de Lefebre & de Petit.

Nous essayons ici de poser quelques jalons, qui

ont pour base première la conscience et le talent du dessinateur; mais, sur ce point, la découverte de la photographie exerce une telle supériorité qu'il devient impossible d'établir une comparaison entre les planches constituées d'après l'ancien système et la gravure hélio-graphique qui lui a succédé. Ainsi, par exemple, dans le grand ouvrage du commandant Guillain intitulé: "Documents sur l'histoire, la Géographie & le Commerce de l'Afrique Orientale, Paris, 3 volumes in 8°. & Atlas, les têtes humaines obtenues par la photographie présentent une supériorité dont l'anthropologie doit faire son profit & laissent à un rang secondaire, malgré tout son mérite, l'ouvrage précédemment cité.

Quant à cette portion de l'Afrique (la partie Orientale) dont le monde savant se préoccupe avec tant de raison, l'Ethnographie n'en est pas négligée absolument par les Portugais, comme quelques personnes semblent le supposer; l'un des derniers Gouverneurs de ces régions, Mr. Gamitto, nous en fournit la preuve dans son ouvrage trop peu connu. Aucun livre cependant ne met mieux à même de contrôler les publications Anglaises qui remplissent le monde de leur célébrité. Cet ouvrage porte au titre: "O Muata Cazembe e os povos Maraveis, chevas, Muisas, Membas, Lundas & outros da Africa Austral, Diario da expedição portugueza commandada pelo Major Monteiro e dirigida aquelle imperador nos annos 1831 & 1832, redigido pelo Major A. C. P. Gamitto, secundo Commandante da expedição com um mappa do paiz observado, entre Tete & Lunda". - Lisbonne 1854, in 8°.

C'est dans ce livre qu'on acquiert la certitude des étonnants voyages du Dr. Francisco Joze de Lacerda & Almeida, ancien Gouverneur de Sena & mort vers 1798, à Lunda, capitale du royaume de Cazembe.

Avant même que la photographie put offrir son puissant secours à la science, dont nous voudrions établir les principes, il s'est trouvé des artistes aussi consciencieux qu'habiles qui ont étudié les races noires de l'Afrique avec un soin scientifique, qu'on nous passe le terme, dont on ne trouve pas d'exemple avant le dix-

neuvième siècle ; telle est entre autres l'œuvre de Rugendas que nous recommandons sans hésiter à ceux qui s'occupent de l'Etnographie des races Africaines. Ce livre est intitulé :

"Voyage pittoresque dans le Brésil, par Maurice Rugendas (Strasbourg) 1827-1833, ann. suivantes, impie de Levrault, un volume in-folio."

L'habile artiste, profitant de son séjour au Brésil au moment où toutes les races Africaines se trouvaient réunies par la loi cruelle de l'esclavage, a dessiné avec une rare perfection les types divers dont se compose la race noire.

Un fait analogue s'est produit nombre d'années après la publication du grand ouvrage trop peu connu que nous aimons à signaler ici. Lorsque les Etats-Unis songèrent à former la grande expédition qui devait faire le tour du monde sous le commandement du commodore de Wilkes, les savants organisateurs de ce voyage de circumnavigation, comprirent mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à cette époque, les exigences de la science Ethnographique. Des études spéciales furent faites alors sur la race noire & des dessins habilement exécutés dans ce sens ornèrent les sept énormes volumes dont se compose l'œuvre entière.

Une foule d'ouvrages de ce genre pourraient être signalés, mais cet examen spécial, quant à l'Afrique, exige un long travail, il est singulièrement facilité par l'ouvrage suivant :

Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique & à l'Arabie, catalogue méthodique de tous les ouvrages français & des principaux en langues étrangères traitant de la Géographie, de l'histoire, du commerce, des lettres & des Arts de l'Afrique & de l'Arabie, par Jean Gay à San Remo, Italie, 1875, 1 Vol. in 8° de 312 pages.

Quatre siècles se sont écoulés depuis que de hardis & persévérants navigateurs ont osé affronter les périls et les monstres chimériques de la mer ténébreuse & franchir les limites assignées à la terre habitable.

Depuis cette époque, la race blanche est en contact avec la race noire ; elle a fondé sur les principaux points

du littoral Africain, des établissements & des factoreries. Néanmoins, tant que la race blanche n'est pas en relation intime & journalière avec les nègres, elle n'a presque rien changé dans les mœurs et les coutumes qui constituent le caractère distinctif de chaque peuplade.

Il sera intéressant d'étudier les causes morales de cette immutabilité, mais laissant le côté spéculatif de la science pour diriger les investigations vers un but d'utilité pratique, je voudrais prendre en considération non pas l'influence de la race blanche sur la race noire, mais les résultats que la race blanche obtient de ses relations avec les peuples de l'Afrique, et examiner, dans quelles proportions ces peuples sont utiles à la vie des autres nations.

Il serait d'un grand intérêt d'étudier les éléments qu'ils procurent à la Marine, au commerce, à l'industrie des nations qui les fréquentent.

Chaque année des navires nombreux qui, réunis, formeraient plusieurs flottes, viennent charger les produits de l'Afrique.

Ces produits sont transformés par l'industrie en denrées de diverses natures & toutes d'une grande utilité.

On les a achetés en Afrique, en échange d'objets fabriqués dans nos manufactures.

Ainsi les noirs fournissent de doubles aliments au travail & des sources doubles de bien-être et de richesse aux nations civilisées.

C'est sous ces deux points de vue différents, des marchandises qu'on importe en Afrique & des produits qui en sont exportés que je voudrais grouper des renseignements nombreux dans le but de procurer à l'industrie & au Commerce toutes les indications qui leur permettraient de créer ou d'agrandir leurs exploitations.

Je désirerais pouvoir inscrire le nombre & le tonnage des navires qui fréquentent chaque localité de la Côte Africaine, la nature des chargements d'importation & d'exportation, le prix des frais de transport, afin de bien faire apprécier les ressources du pays, la valeur, la qualité & la quantité du produit qu'on peut y récolter.

En exposant quels sont les produits divers de l'Afrique, il serait indispensable d'en indiquer l'usage & d'en signaler en même temps les diverses transformations pour en bien faire comprendre l'utilité. Ainsi, en passant devant des échantillons d'ivoire ou de coton, tout le monde devine à merveille l'importance et l'emploi de cette marchandise, mais on passerait indifférent devant un échantillon d'orseille, si l'on ne savait pas d'avance que ce lichen donne une belle teinture violette & rose. – Ajoutons qu'avant la découverte d'un autre lichen à Angola, ayant le même principe tinctorial, lorsque le Gouvernement Portugais conservait le monopole de la vente des Orseilles des îles du Cap Vert, ce privilège produisait au Gouvernement un revenu considérable & permettait de subvenir à tous les frais que nécessitait l'administration des îles désignées plus haut & à ceux qu'exige le littoral de la Guinée.

Combien peu de personnes pourraient supposer en examinant quelques graines d'arachides réunies dans un flacon, que cette graine a réellement créé la richesse de nombreux négociants, d'armateurs, d'industriels appartenant à des villes commerçantes & manufacturières. Cependant des centaines de navires sont employés de nos jours au transport de cette amande oléagineuse que l'on appelle parfois la pistache terrestre; elle est devenue indispensable pour la savonnerie, l'huile qu'on en retire sert à mille usages, c'est celle qui se vend le plus à Paris, comme huile comestible, sans qu'on la débite jamais en détail sous son nom véritable.

La gomme copal récoltée en Afrique sert dans toutes les imitations d'ambre & de corail & dans la fabrication des vernis; si l'on n'en connaît pas l'emploi, on passe & on ne la juge digne d'aucune attention.

En voyant à côté des matières premières, les dérivés que l'industrie sait en tirer, on en comprend mieux la valeur & l'importance.

On ouvre aux industriels des aperçus nouveaux qui peuvent les déterminer à toutes les spéculations utiles.

Mais ces spéculations ne seraient pas possibles si ces renseignements n'étaient pas complétés, si l'on ne

produisait pas en même temps des échantillons de toutes les marchandises qu'on transporte pour les faire servir à l'achat des produits Africains.

D'ailleurs, c'est encore de l'Etnographie que de faire connaître tous les objets provenant de nos fabriques dont on est parvenu à introduire l'usage ou à imposer le besoin chez les peuplades de l'Afrique.

Toutefois, il faudrait indiquer avec soin le lieu de provenance de chaque marchandise, ses différentes qualités, son prix d'achat en fabrique, le coût du transport & le prix de vente quand elle est arrivée à destination; en un mot le bénéfice qu'elle peut produire.

De cette manière, le Ministère de l'Instruction publique, en empiétant peut-être un peu sur les attributions des autres Ministères, créerait, à côté d'un musée scientifique, une sorte d'école de Commerce appelée à rendre de grands services. Tout le monde pourrait venir y rechercher des indications & des renseignements, tandis qu'aujourd'hui les quelques initiés aux affaires de l'Afrique dont le nombre restreint peut aisément se compter, sont seuls à même de profiter des connaissances que des circonstances leur ont permis d'acquérir.

Le museum Etnographique installé dans ces conditions, en ce qui concerne les contrées Africaines, présenterait dans son ensemble un caractère scientifique et un attrait à la curiosité qui en sont le principe, il deviendrait en même temps une oeuvre d'utilité publique et d'intérêt général, surtout grâce à son Exposition permanente.

Dans cette Exposition, les producteurs, les fabricants & les commerçants trouveraient des renseignements sur les matières premières à exporter de l'Afrique & sur les marchandises qu'on y peut importer.

La grande publicité attachée à ces renseignements permettra de provoquer le concours du commerce et de l'industrie pour répartir, entre les peuples, les forces productives de la nature, en échange des forces productives du travail & de créer ainsi & de développer la plus grande somme possible de bien-être, but essentiel & définitif de toutes les études Ethnographiques.

Ainsi, cette Exposition servira à entretenir & accélérer

ce double courant producteur du travail, du bien être & de la richesse pour la race blanche & de l'amélioration de la condition sociale de la race noire.

Le principal bienfait, pour la race noire, qui résulte de cette double action du commerce & de l'industrie dans les contrées où elle s'est le plus particulièrement exercée depuis quelques années, a été la destruction complète du trafic des esclaves & l'impossibilité absolue de le rétablir.

C'est une question que je me propose de développer dans un second travail, mais dont je crois, en attendant, ne pouvoir me dispenser de donner un aperçu

Autrefois, des traitants arrivaient de l'intérieur de l'Afrique à la tête de caravanes d'esclaves qu'ils vendaient dans les factoreries sur les côtes de Guinée. Ces traitants ont appris aujourd'hui que chaque esclave qu'ils auraient vendu, pouvait, pendant une seule saison, en cultivant des arachides, leur rapporter par son travail une somme double de celle qu'ils auraient reçue comme prix de la vente de sa personne. En outre l'esclave, tout en travaillant pour son maître, parvient encore, à son temps perdu, à acquérir un petit pécule qui lui permettra un jour de racheter sa liberté.

Chaque année, quand l'époque de la saison de la culture approche, des troupes de cultivateurs arrivent de l'intérieur, elles s'établissent dans les alentours des établissements Européens, à proximité des voies de communication, elles y trouvent d'avance tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, des vivres, des vêtements, des instruments de travail; la récolte faite, les comptes réglés, les uns s'en retournent dans leur pays et reviennent plus nombreux l'année suivante, les autres se fixent définitivement auprès des terrains qu'ils ont mis en culture & forment de nouvelles populations dans les localités que des guerres antérieures avaient autrefois dépeuplées.

Les chefs de villages qui offraient des esclaves aux négriers dans un autre temps les emploient maintenant à la récolte des divers produits recherchés par le commerce & désormais les négriers qui viendraient proposer

à ces Chefs de vendre des esclaves seraient fort mal accueillis. Je pourrais mentionner plusieurs faits à l'appui de mon assertion.

A proportion de l'impulsion donnée aux noirs dans cette voie de travail & de production notre marine marchande a augmenté son activité et le développement de ses opérations.

Ces renseignements sont le résultat de mes observations, de mes études & d'une expérience commerciale acquise par le travail pendant un grand nombre d'années. Après 12 ans d'études & d'explorations dans la Guinée, j'avais commencé en 1849 a créer de grands Etablissements de commerce dans la Sénégambie méridionale, je les ai cédés en 1867 à une grande maison de Marseille; j'employais alors un capital d'environ 4.000000 de francs. J'avais été nommé, dans cette même année 1849, représentant du Gouvernement Français ou Résident de France en Casamance. J'exerçais donc une double influence & comme commerçant & comme agent du Gouvernement Français. Mon exemple a entraîné la concurrence & une nouvelle Colonie dépendante du Sénégal a été créée.

Je crois être en droit d'affirmer que dans cette contrée que j'ai fait connaître en partie aux Géographes (Bulletin de la Société de Géographie, Mai, Juin Juillet & Août 1849) mes travaux & mes efforts ont, sous tous les rapports, contribué à produire les résultats dont je viens de faire mention.

Ce n'est pas seulement les arachides que l'on a appris aux noirs à cultiver pour les vendre au Commerce, les forêts de palmiers qui couvrent le sol de l'Afrique & principalement l'Elaïs Guincensis offrent des trésors à l'exploitation, les noirs n'en retiraient que le vin de palmier & un peu d'huile de palme pour leur consommation. Les commerçants leur ont appris à fabriquer assez d'huile de palme pour en charger de grands & nombreux navires. Cependant chaque noix contient au plus une ou deux gouttes d'huile de palme dans la pulpe fibreuse qui l'enveloppe. Le chargement de ces navires représente donc une grande somme de

travail; mais les noirs rejetaient la noix ou le petit coco extrêmement dur & difficile à concasser renfermant une amande oléagineuse grosse comme une noisette, la paresse les empêchait d'en tirer aucun parti. On est cependant parvenu à leur persuader de se mettre au travail et aujourd'hui on exporte en même temps que des arachides, des huiles & des amandes de palme.

Pour donner un exemple de ce que l'on peut obtenir des noirs de l'Afrique avec de la persévérance & des soins assidus, je demande la permission de citer un fait qui m'est personnel. J'avais appris qu'un territoire vers l'Archipel des Bissagots, à Picis, avait été ravagé par les sauterelles quelque temps avant la récolte & que la population était en proie à la famine, je m'empressai de faire acheter du riz cultivé dans un autre pays, chez les Floups; j'en fis charger des embarcations que j'expédiai à Picis à ces noirs tourmentés par la disette, je leur persuadai de s'occuper avec leurs femmes & leurs enfants à retirer l'amande de ces noix de palmier qu'ils laissaient perdre & de venir échanger une mesure d'amandes de palme contre une mesure de riz. La faim & la nécessité ont vaincu la paresse, la population a été sauvée de la famine. L'habitude de recueillir cette amande de palme a été prise; les tribus voisines ont imité cet exemple; on a continué dans toute la contrée à échanger les amandes de palme, non plus seulement contre du riz, mais contre toute espèce de marchandises & le commerce d'amandes de palme qui offre de grands avantages a été créé.

L'Exposition permanente d'Ethnographie africaine vulgarisera tous ces renseignements, destinés à rendre d'importants services & qui sont restés à la connaissance d'un petit nombre d'observateurs.

C'est tellement vrai que dans un grand journal, un critique plus familiarisé avec les choses littéraires & ingénieuses qu'avec les objets utiles au Commerce & à l'industrie, rendant compte des Colonies Françaises à l'Exposition Universelle disait en parlant de l'exposition du Sénégal, qu'on y voit "la gomme arachide, produit utile, mais peu intéressant pour la curiosité".

Ainsi, ces deux substances se confondent pour ce critique en un seul produit, il connaissait la gomme arabique, il inventait la gomme arachide; il confondait donc la gomme dont le commerce a été la principale raison d'être de la Colonie du Sénégal, jusque dans ces derniers temps, avec l'arachide produit nouveau, mais important, puisque les transactions auxquelles il donne lieu représentent la valeur de bien des millions.

Il n'y a pas à s'étonner de ces erreurs, en France, on y est généralement bien mal renseigné; j'en donnerai pour preuve une citation tirée d'un autre Journal dont la rédaction devrait être plus exactement informée & qui a pour devoir l'obligation de ne donner que des renseignements d'une entière exactitude

L'Union nationale du Commerce & de l'industrie, organe des Chambres Syndicales, exposait dans un de ses derniers numéros, en rendant compte de l'Exposition du Portugal : que le commerce d'exportation de la Colonie Portugaise de la Guinée est le caoutchouc que l'on y cultive. Or, il y a bien dans la Guinée des arbres & arbustes de diverses essences dont la sève fournirait du caoutchouc, les noirs en recueillent pour le mettre au bout de leurs baguettes de tambour, & c'est le seul usage auquel on l'applique; on n'a pas encore appris dans la Guinée à en faire le commerce, non plus que de l'orseille qui existe de tous côtés sur les arbres des forêts aussi bien qu'à Angola, c'est seulement l'arachide que l'on cultive comme plante annuelle & dont on fait l'exportation dans la Guinée Portugaise.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les observations que j'ai l'honneur de soumettre à votre appréciation pour la formation d'un muséum Ethnographique, & que je m'empresserai de compléter

si mon travail peut mériter votre approbation.

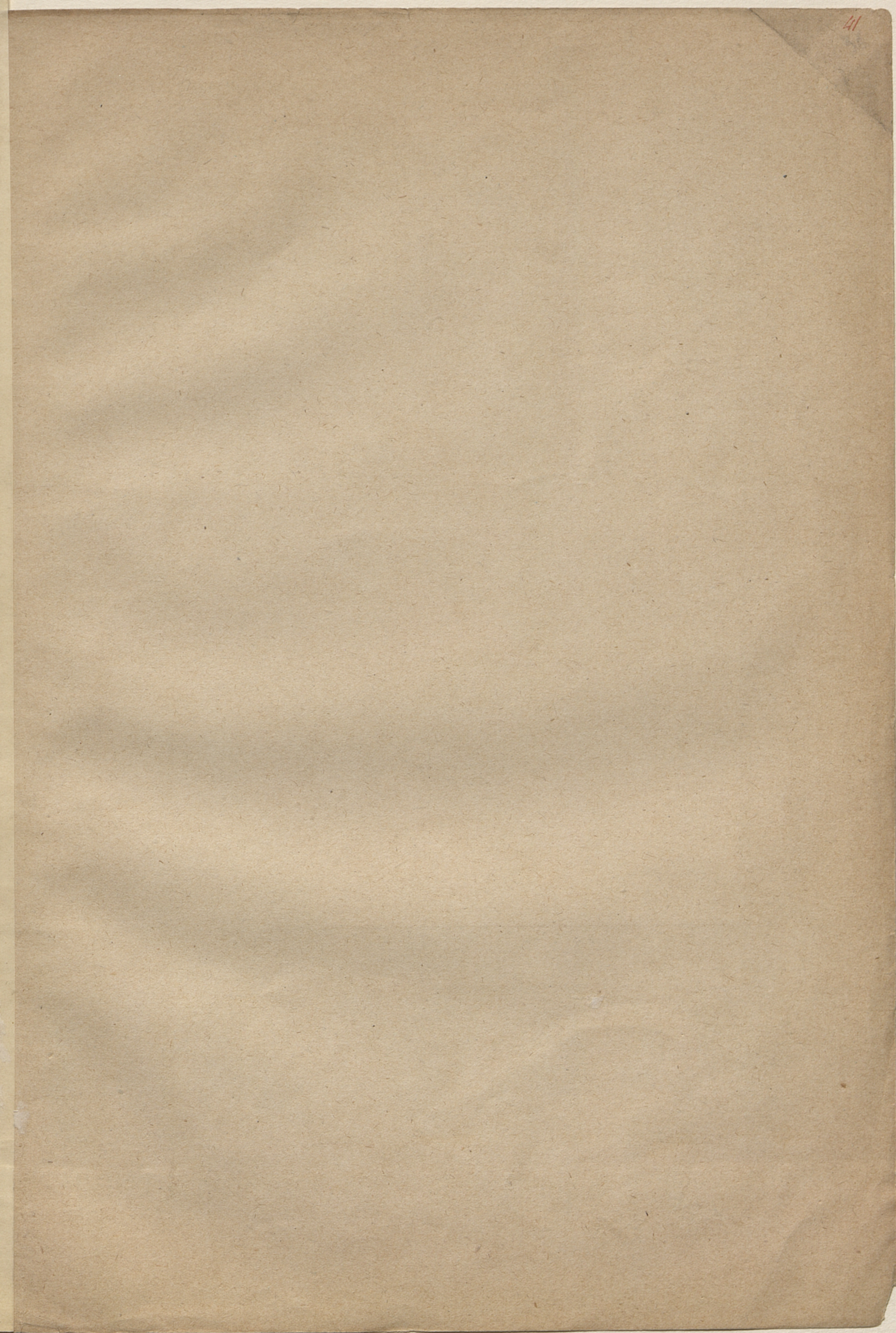
Veuillez agréer Monsieur le Ministre l'expression de mon respectueux dévoûment.

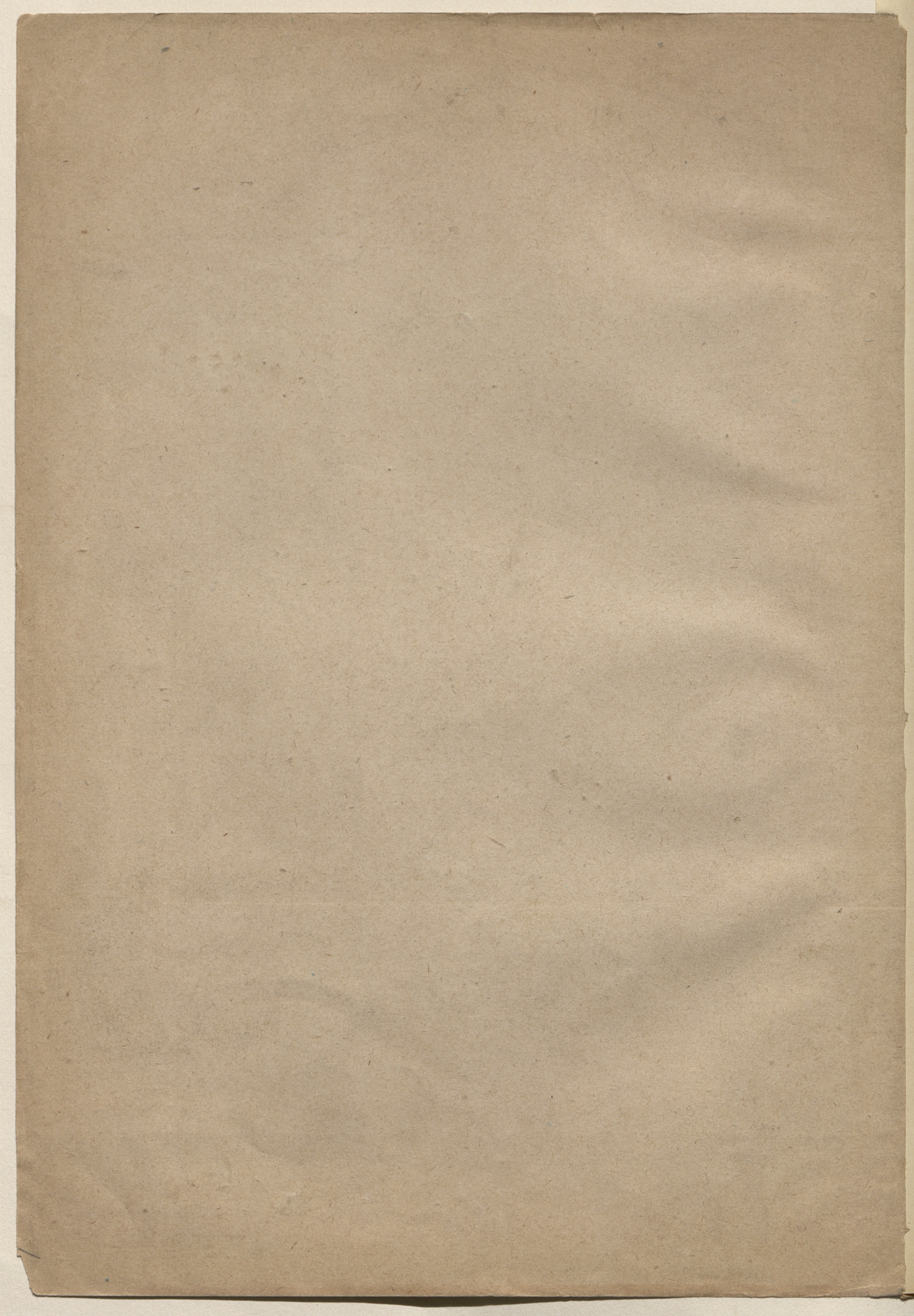


E. Bertrand Bocandé

E. Bertrand Bocandé
134, rue de Rivoli.

Imp. Bastien & Brondeau 4 Place Valois Paris.





Os ciumes do Bardo

Poema

Dedicado ao Snr.

Fernando Dinis



por

Antonio Feliciano de Castilho



Ao amigo

da Litteratura portugueza e dos Portuguezes

o Snr. Fernando Dinis



como Portuguez e Poeta

em tributo de respeito e estima

Dedica

Antonio Feliciano de Castilho

Os ciumes do Barda,

Poema

— Soltêmos esta barca; ao lago, amigos,
Ao lago, e breve — Assim dizia o Barda,
Do manto escuro sacudindo a chuva:
Os pescadores no rochedo immoveis
O escutavão sorrindo; e pego escuro
Começava a bramir troando os ventos;
Negro era o Céo, e proxima a borrasca
— Ao que ousar dar a vela! — e nisto á areia
Harpa e bolça arrojou — Ao lago Amigo
Ao lago; Diz hum Velho, — e solta o barco
— Onde iremos? — Affasta-me da terra,
Abre a vela aos tufões, o resto... á sorte —
— Vê quão sinistro o Sol transluz no Ocaso!
Do sul a escuridão! O horror das vagas!
Cantor não se resiste a iguaes tormentas.
— Velho, dás nimio aprêço ao ar da vida!
Morrer aqui, alem, agora, ou logo,
Que importa? he sempre hum sonho esta existencia;
Hum sonho horrivel, que se esvae na morte.
Tu, que dos annos teus colheste a farto,
Flor e fruto; hoje o resto de teus annos
Espinhos só, com tanto amor affagas?
No Mundo envelhecer... e amar o Mundo!...
Delirios vãos! delirios vãos dos homens! —
— Mas, Barda, e a terna esposa? e os filhos tenros
Vivem por mim, adorão-me, sou d'elles —

Nos labios do Mancebo a taes palavras
Luziu fugaz ironico sorriso.
Após silencio curto alevantou-se,
E abrindo todo o pano aos ventos bravos—
—Podes nadar quando o baixel se affunde;
Volver á Praia, á Esposa, aos Filhos: toma
O timão, volve o leme, evita as rochas:
Morte, que odeias tanto, ali referve
Em vagas doudas horrida espumando,
Do relampago ethereo á luz sinistra.
Revôlto o undoso abysmo, os Ceos fechados,
Neste theatro inhospito de horrores
Corra indomito, e cego o amor trahido;
Sumão-se á vista os ultimos outeiros
D'essa terra falaz, terra maldita,
Que deo, que nutre, que não sorve o monstro.
Vêde-o immovel nas barbaras encostas!
Que paz desesperadora entre as borrascas!...
Comtigo, insano pelago, comtigo
Sympathisa, atormenta-se, rebrama,
Ferve, arqueja, combina-se minh'alma:
Sobre ambos pesa o Ceo; vai morte em ambos.
Podesse eu pôr na voz, do odio a furia
Mudado em turbilhão lançar meu grito
Por lago, serras, bosques, de repente
Gelar a ingrata, fulminar o indigno.

Velho, alem, sob a extrema do horisonte
Lá, onde mais negreja, he la o Inferno.
«Ali, á luz d'horoscopo maligno,
«Nasci, amei, amarão-me, fui morto!
«Ai! d'hora a hora o sou! d'instante a instante!
«Agora mesmo que me crês comtigo,
Lá m'estão novamente apunhalando:
Tu nada vês! e eu vejo tudo, ah! tudo!!
Em vão lhes muge o bosque ameaças feias,
Debalde o valle treme, e os Ceos retrôão;
Lá vai o impio feliz! lá chega occulto...
Bate... ninguem o ouvio, ouvio a ingrata!
Volveo-se a chave cumplice no crime!
Entra! fechão-se! os passos tenebrosos
Lhes guia Amor nefando ao leito horrivel;
Longe o pudôr e os veos, cresce o delirio,
Fervem beijos de furias e demonios,
Tornou-os hum do crime a sympathia!
A tella suttoposta ao jôgo infame
Cobre este coração, que espesinhado
Veneno, sangue, e lagrimas escorre.
Julgão-se immunes, sós n'este Universo!
Insensatos!... Meus olhos os contemplão;
Os meus ouvidos por seus labios roção:
E eu vago inteiro pela mente d'ambos.
Deos, que o vil, como a mim, trahio jurando,

Não m'os fulmines! Fôra leve a pena;
Torna-os immoveis, sem tirar-lhe a vida;
Muros tectos subverte, expostos jazão
Por toda a Eternidade, exemplo ao Mundo;
Em quanto olhos e mãos houver na Terra,
Bons, e máos apedrejem-nos passando;
Vendo perpetua a dor, sem fim o ultrage,
Surdo o Céo, surda a morte, o amôr convertão
Em maldições de fel, em mutuos odios;
Parecendo gosar, mordão-se uivando;
Engula hum do outro os olhos desvendados...
Ai perfida!!! O' vingança!! O' minha sede!!
Viras, quaes pungem nas entranhas d'alma
Punhaladas de mão que se adoráira.
Mulher, quanto eu te amei... quanto has perdido
Nem o sabias tu, nem o eu sabia,
Veio a voz de teu crime revelar-mo;
Era amor, qual meu odio, amor sem termo!
Sim: nesta hora solemne, inda o confesso;
Qual mil vezes m'o ouviste, inda m'o ouviras,
E houvera ao repetir-to acerbo gosto;
Meus primeiros, meus unicos amores
Tu, tu foste, só tu: mudada a essencia,
Pensamento, querer, memoria, vida,
Tudo em mim foi paixão, ternura, incendio!
Menor quinhão que o teu n'esta alma tinha

Eu mesmo, o Mundo inteiro, o Deus que o rege...
Vê se eu te amei ou não! Guarda-os na mente,
Merecem plena fé taes votos hoje;
Guarda-os na mente, e morrerei vingado.
Deos! Deos! Aceito o calix do infortunio,
Bem que amargôso, e transbordando o encheste,
Castiga meus sacrilegos affectos;
Dei á preversa... amor, que te bastára;
Ultrajei-te; mas ella!... ella opprimir-me!
Que lhe fiz eu? senão amal-a? e muito?!
Bem vindas, minhas lagrimas, bem vindas
Precisava de vós; tardaveis tanto!
Bom velho, foi-se o perigo; o vento afrouxa:
Toma a flauta, e modula-ma saudosa,
Que eu fico em teu lugar, volvendo o leme.
Vai fugindo a tormenta; em vindo a Lua,
Será todo pacifico este lago.
Só para a minha dor... não ha bonança!
Não! não! jamais!! jamais!... houve entretanto
Um tempo... em que os seus labios me sorrião;
Em que hum seu volver d'olhos me entranhava
Pela alma um ceo d'amor! um ceo d'esperança;
Ah! sonhava eu então? ou sonho agora?
Não; não sonhei; presentes m'estremecem
Inda agora no ouvido os seus protestos:
Que protestos! que voz! inda palpita

Sobre este peito o seu n'hum meigo abraço;
Inda esta dextra está sentindo a sua;
Inda esses olhos languidos me escaldão
Com lagrimas d'amor... e hoje he perjura...
E hoje zomba de mim nos braços d'outrem,
Rouba-me hum coração, que era o meu tudo...
Encantos que erão meus, palavras minhas,
1 Os meus bejos, meus extases.... perdoa!...
4* O Mundo mente sempre, e os Anjos nunca,
5× Eu te estou vendo.... esse ar... não he d'hum Tigre!
2 × Não; não me roubas nada era impossivel
3 Creio em ti, só em ti, que importão vozes?
6× Não me horroriso olhando-te; meu peito
Pulsa a teus pés, como pulsava outróra:
Vem; senta-te outra vez nos meus joelhos;
Assim, assim! reclina-te em meu seio!
Cinge-me ao cóllo o braço do costume!
Aperta a minha mão! mais forte muito!
Esconde-ma em teu seio! hum bejo agora...
Deixa que o manto meu nos roube á lua;
Bom!... Neste estreito escuro sanctuario
Somos só nós e amor; ninguem mais cabe,
Não se quer mais ninguem; toma outro bejo
Mais oitenta; mais tres; paga-mos todos
Com hum d'aquelles... que resumem centos!
Une o teu rosto ao meu! fallemos baxo;

Minha Irmãa, filha, mãi, amiga, esposa
Anjo, nympha, mulher, vem nos meus braços,
Voemos d'este Mundo ao Mundo novo;
D'esses astros do Céo algum vagueia
Ermo e fecundo á espera d'habitantes:
Ao planeta d'amor amor nos leve.
Teu fui, sou teu, tu minha foste, hes minha,
Sel-o-hemos sempre; unidos se embalarão
Nossos berços; cresciamos unidos;
Foi huma a nossa infancia, iguaes os gostos:
A' luz do mesmo Céo na mesma quadra
Nos floria a razão, medravão forças;
Ninhum amou primeiro: em nós o affecto
Foi huma idea innata, um sentimento,
Que não pode ter fim, não tendo origem.
Pelo vago d'ancïosas incertezas
Correo nossa infantil curiosidade
Sempre igual sempre a par; communs nos forão
A duvida, a suspeita, as descubertas:
Mestre hum do outro, e discipulos a hum tempo
Pouco a pouco avançavamos na vida
Da natureza aos ultimos misterios;
De longe em longe a fonte dos prazeres
Nos vinha em sonhos leves revelar-se:
Mais sabios, mais audazes d'hora em hora,
Mais transparente a venda da innocencia,

Voavamos bejando-nos, ao termo;
Da natureza o véo rasgámos ambos,
E entrámos juntos pelo Céo d'amores.
O afago, a dor, as lagrimas, as queixas,
Transporte, pejo, esperança iguaes nos forão
De nossa vida aos fios, côr de rosa
Deo hum só nesse instante a Natureza;
Testemunhas.... o Céo, a Lua, a Terra!
Vai, traidora, vai perfida, eu te arrôjo
Deste seio não teu, desaparece
De chófre entre essas ondas. A escriptura
Do nosso ajuste está rasgada agora!
Vem, seductor, malvado, impuro verme,
Ja que da rosa empeçonhaste o seio
Morre com ella... em vão te oppões a hum Tigre
Pela bôca ~~boca~~ fatal heide arrancar-te
Hum coração que palpitou como este...
Toma este golpe nos crueis ouvidos,
Que beberão... arquejas inda? vôa!
Vôa após ella ao fundo dos abismos.
Velho estolido e algôz calla essa flauta
Não vês que as minhas lagrimas secárão?
Calla-m'a, ou toca as musicas do inferno;
O inferno todo, todo anda n'est'alma!
O infeliz sou só eu na Natureza!
Nesta hora mais ninguem. Quanto eu daria

Por me vêr onda ou rôcha ou tronco ou vento!
Vento, eu fora ao seu bosque... eu lhe fugira!
Que iria eu ver ao bosque? eu sei já tudo;
Não he profeta hum coração zeloso?
 Pescadôr, quando a lua descobria
Saião de seu lar, vinhão cobertos
De suor e de rubôr: quando esta nuvem
Cobrio a lua, entrárão no arvoredo;
Agora... entre arguições, desculpas, beijos,
Raspão do Olmeiro os versos, as promessas,
As cifras que entalhavamos; não querem
Testemunhas incomodas... oh louca,
Onde irás tu que o meu amor não vejas!
Se podes tanto, da memoria risca
A infancia, a Mocidade, e ficas sôlta.
 Versos, que ella inspirou, qu'ella cantava,
Que tinheis de viver, morrer comigo,
Saí! despedaçai-vos! tu com elles
Vai-te ao lago e perece, indigna trança!
Não poder eu.... cuspir-vos de meus labios,
Beijos da infame, e aos pés calcar-vos todos...!
 Mulher que mixto horrendo hes tu na terra,
Para unir crimes taes com tantas graças?!
Que nome te convém?! cruel?... perjura?...
Infame?... desleal?... impia?... blasfema?...
Ah! São tudo vãos sons que exprimem nada;

Amor, como eu senti, não tinha nome:
Qual posso eu dar-te? O teu... só o ha no Abismo,
Nunca foi revelado, o Mundo o ignora.
Ham ha, que abjecto e sordido reune
Vicio, frieza, amor, traição, mentira...
Os mais to dizem! não to darão meus labios.
De que Céo em que barathro cahiste,
Bella estrella de luz. Eu mesmo, eu mesmo
Procuro n'este instante aborrecer-te!
Recebe as minhas lagrimas, recebe-as,
Outras talvez não mais verão teus olhos;
Pobre infeliz, quebraste, perjurando,
O talisman, que te encantava o Mundo!
Do futuro os jardins trocaste em ermos!
Nosso amor corrêria na existencia,
Como candida vela em mar tranquillo,
De zefiro enfunada, ao som de cantos:
"Affunde-se„ disperta, e jaz no fundo.
Na estação em que tudo ressuscita
Para gosar d'amor, o amor suave
Que respirar no halito das flores,
No murmurinho d'agoa, ou da folhagem,
Ou da rôla fiel no arrulho meigo,
As brandas noites, o luar saudoso,
Hão-de affrontar-te, sentirás em tudo
Da natureza amargas ironias.

Sim, tudo isto era bello, e bello achâmos
Mas... não ha para ti já dias bellos;
São juntos com os meus, e os meus são mortos.
Se n'este horror profundo hum raio ao menos
D'esperança nos luzisse!... e inda era tempo,
Inda este coração te perdoára,
Fora ainda teu! vem, solta-te dos laços
Com que essa astuta serpe te rodêa;
Vem desgrenhada, tremula, chorósa,
Arrojar-te a meus pes, beijar a terra;
Pedir perdão, jurar... jurar!!! quem?! ella?!
Já nem juras, nem lagrimas me bastão;
Quero, preciso, devo-o, derrame
O sangue vil do coração perverso;
A morte a purifique, e serei d'ella.
Mas se tu eras pura, se pensavas
N'este momento em mim... se em quanto vêrto
Contra ti maldições, tu solitaria
Benção pedes aos Céos, que me protejão,
Me affastem todo o mal, para as saudades,
Me conservem fiel, te dêm já remme...
Se era falso o crime... Ah! que se o fosse!...
Consultêmos a sorte; em se inclinando
Dê-me esta barca o oraculo infalivel
Se á direita he fiel, se á esquerda... oh furias!...
Caio á esquerda. Hum raio te sepulte

Comigo para sempre infausto lenho —
Aqui se erguêo de subito; huma hora
Volveo-se lógo os olhos taciturnos,
Sombrio, quedo. Algum feroz projecto,
Indecifravel nas feições do Bardo
Lhe andou pela alma turva revoando:
Ninguem lho soube. O pescador á volta
Só contou, que ao luar, de tempo em tempo
Vira em seu gesto hum riso tenebroso,
Mas sem frase, nem som, e novo, e estranho;
Que depois assentando-se tranquilo
E apertando-lhe a mão — á meia noite!
Inda eu veláva, disse, e amor comigo:
Remoto era o lugar, a ausencia larga;
Ao pôr do sol chegára hum mensageiro;
Saudades d'ella, hum ramo, e boas novas:
Dormia o somno solto; e eu contemplava
Estas flores d'amor: nas graças d'ellas
Via a mão que as mandou, nos seus perfumes
As virtudes da bella, e o céo gosava;
A meia noite.... á hora dos Demonios
Vóz mal distincta murmurou seu nome;
Bateo-me o coração fatal pancadas;
Approximo-me, escuto! o nuncio dorme;
Mas véla-lhe na mente a atroz verdade:
Como forçadas por potencia occulta

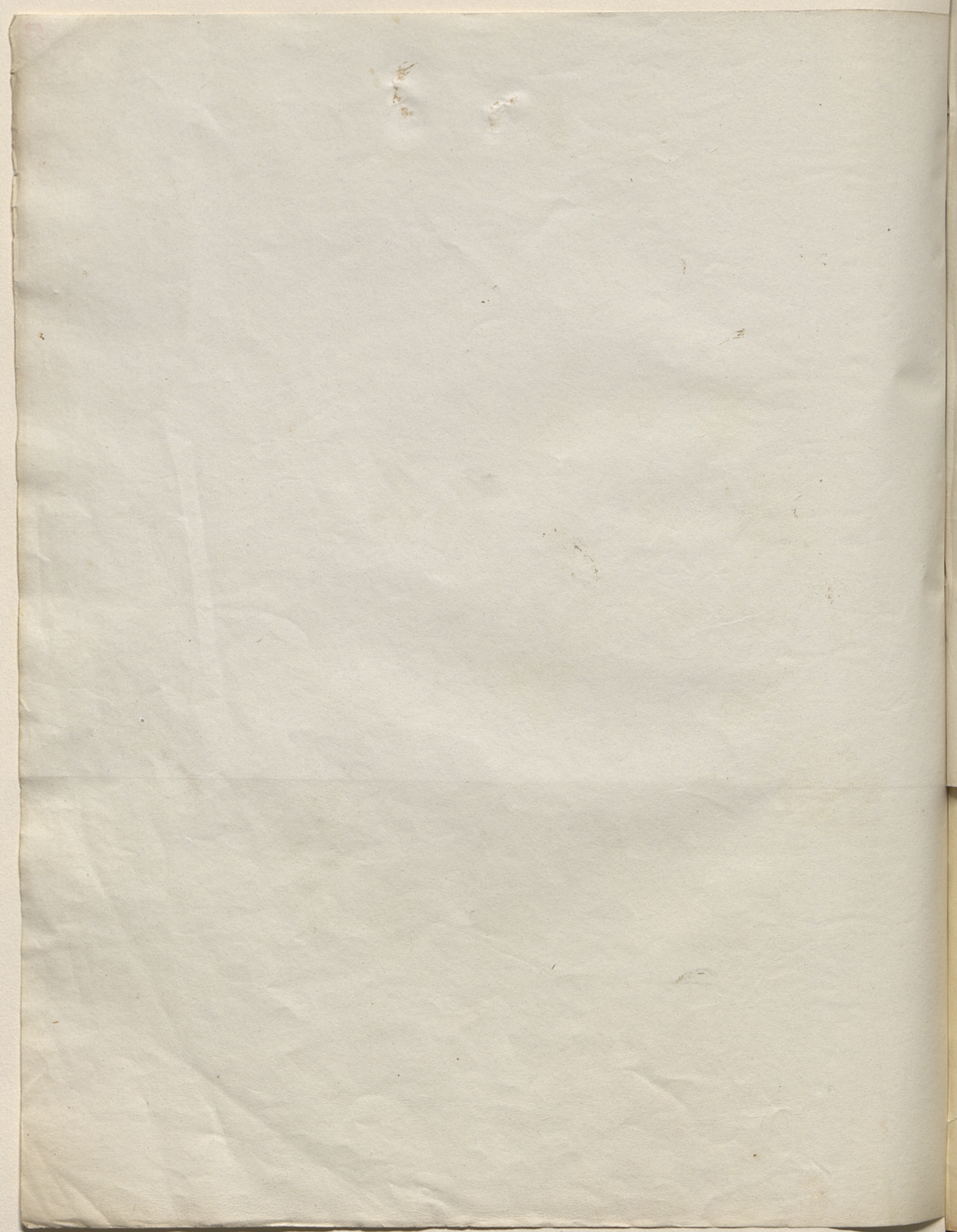
Vem-lhe do intimo peito interrompidas
Frases que tremo ouvir, e ouvir desejo:
Emprego a perar meu, sabido encanto;
Com mão tremula o peito lhe comprimo
Por sobre o coração; "falla, lhe digo.
Quanto sabes expõe,; vês tu serpente
Cingida ao pé do collo em mão segura
Revolver-se, silvar, cuspir veneno
~~Tal era o morto a revelar m~~
Que chaga, voe, lacera a mão que a affronta?
Tal era o morto a revelar meus fados,
Os crimes d'ella, a infamia do universo.
Acordei-o, ouvi-lo-hei! Pallido e frio
Repetio ponto a ponto a historia inteira,
Comprovou-m'a, e fugio, que o apassivava!
Fé, bom lustro, virtude, amor, constancia
Fugirão d'este globo indigno d'elles.
Mulher pura e fiel não ha, nem houve.
Crês tu que a tua o seja? aos lares corre
Entra imprevisto, e lá verás se eu erro.
Todos nós somos victimas incautas;
Todas ellas verdugos; as milhores
Com flores o punhal disfarção rindo:
Credulidade em nós, astucia n'ellas
Ao pudor feminil alçarão templos.
Em vão zeloso amante as fecharia

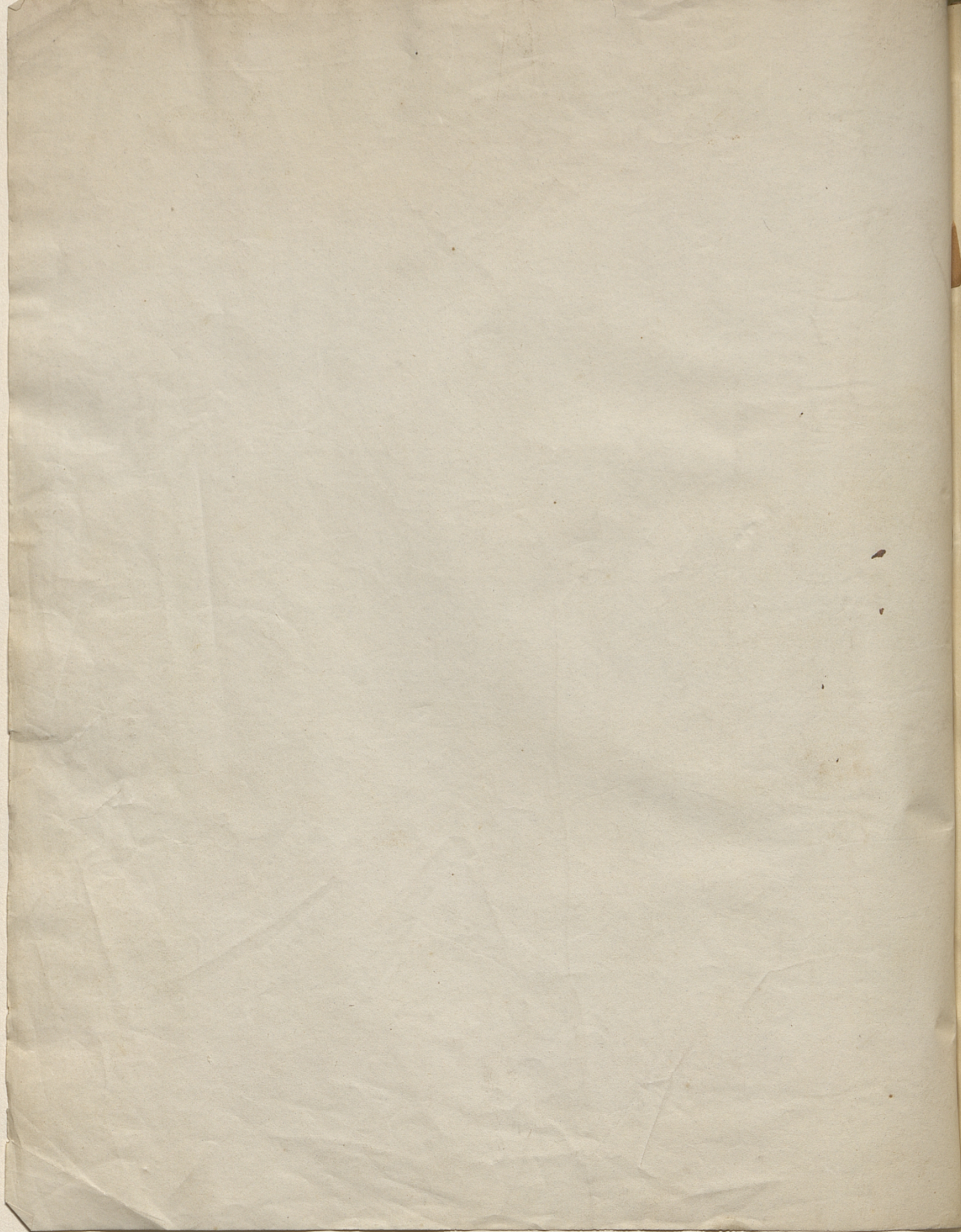
Do mar no fundo, ou no âmago da terra;
Adultera lá mesmo ardêra a mente.
E tão celeste a voz!... o olhar tão puro,
Tão meigo o riso... as lagrimas tão promptas...
Raça infame de viboras dolosas!
Pudesse huma só nau contêl-as todas,
E o piloto fosse eu!! triumpho eterno!!!
Livre era o Mundo, e os seculos vingados.
Desejos sempre vãos! maes... só dores.
Ancião, croão-te as cans: essa a grinalda,
De que orna o Tempo as victimas da morte;
Vão meus annos crescentes, immaturos;
E eu morro ao meio dia da existencia,
E tu cá ficas nos serões do Inverno
Do pobre Bardo o fim narrando aos filhos!
Cêdo bata essa hora aos mais tão negra!
Enchi em curta idade e em poucas horas,
Longa vida d'amar mais longa em pênas.
Quem soubéra dos tumulos o arcano!
Se alem d'esta outra vida nos aguarda...
(E aguarda; igual paixão morrer não póde)
Se livres d'este involucro terrestre,
De puros ares habitantes puros,
Póde a justa vingança inda abrasar-nos,
E o que o vivo soffreo, punil-o o môrto,
Juro vir cada noite ás mesmas horas

Fantasma nebuloso involto em nuvens
Pairar da infâme pelos céos turvados:
Se huma janella abrir, vêr-me-ha fronteiro
Encostado sôbre a harpa vaporosa,
Mudo, choroso; se vagar na selva,
Sobre a selva serei; se a vir sòsinha,
Ajoelharei, e as mãos alevantando
Para a infiel, perdão aos Céos supplico.
Mas se outrem a acompanha... a affaga.... a anima
Se lhe diz, "vans imagens não te assustem,
São nuvens, vem com o vento, o vento as leva,,
Se lhe falla d'amor, se ousa hum suspiro...
Ai d'elles! ai! mil nuvens de repente
Me criarão d'hum mundo tenebroso
De raios, de trovões; medrando em vulto,
Denegrido no aspecto, accêso o archôte
Arvorarei de horrendo meteoro....
E ai d'elle, e ai d'ella! — Aqui tremendo o velho
Ilia do Bardo interromper os sonhos;
O Bardo o persentio; — Calla-te, e dorme
Lhe disse, he tarde, e tudo jaz em calma,
Todo o Céo vai já limpo; eu vélo a barca,
Tu ferra a vela, e dorme com descanço;
Adeos — Reina o silencio: ouve-se apenas
Da prôa na caverna o Ancião dormindo
No outro dia, ao Sol fora, os Pescadores

Virão voltar o lenho aventureiro:
Um só vem dentro! em que rochedo ou praia
Ficou o Joven Bardo? o velho o ignora.
«Ninguem o sabe: o lago o sabe, e he mudo.
«Alguns dias depois, entre huns penedos
Se encontrou a boiar, já posto aos corvos,
Hum corpo morto. Se esse era o Cantor
«Ninguem pode affirmal'o, alguns o crêrão;
«Mas nem feições, nem vestes lhe restavão,
Se ha prova, jaz do pélago no fundo.







1

Luiz de Camões.



Chegou, tardio embora, o dia da justiça:
Ninguem duvida já do teu poder supremo,
Cantor sublime e illustre! Em gloriosa liça
Forçaste a infame inveja a dar o arranco extremo.

Se em vida succumbiste á pallida miseria,
No barathro da dôr caindo avassalado,
Por ti triumpha agora aquella chamma etherea
Que o seio te abrasou no canto arrebatado.

Victoria ao genio teu! A sua luz immensa
Derrete a indifferença, extermina o egoismo;
E após seculos tres parece mais intensa
Porque é filha do amor e mãe do patriotismo.

Milagres faz o engenho! Ao fim de annos trezentos
Um morto galvanisa: e no gelado peito
Lhe insuffla uma alma nova, e nobres sentimentos
De brio e gratidão, de amor e de respeito!

Assim este accordar de somno opprobrioso
Não seja um signal mais de triste decadencia!
Visita da saude ao moribundo ancioso
Que aspira a renascer no termo da existencia!

Se fôr vida fugaz, defende-nos, poeta,
Ao menos da ignominia! Embora venha a morte,
Com honra a patria acabe; e, ao succumbir na méta,
Que a purpura do genio inda amortalhe o forte!

Teu nome, oh! semi-deus, qual portentoso escudo,
Nos cubra da vergonha. Um dia, o viandante,
No pó do que ora é povo, escreverá: « Jaz mudo,
Porém do olvido o salva a lyra altisonante. »

Modêlo sem rival de affecto incomparavel,
Ninguem o igualou nunca em sublimados cantos;
E á terra sua amada, á mãe descaroavel,
Que filho illustre fez serviços taes e tantos?!

Mostrou na Africa adusta ao traiçoeiro mouro
Que não voltava o rosto; e válido attestado
Lhe deixa da façanha o rapido pelouro,
Que a luz d'um ôlho apaga ao férvido soldado.

Que premio recebeu? Nenhum; a inveja, a inercia,
Que reinam junto aos reis, odeiam quem trabalha.
Até do amado bem, da candida Natercia,
Rival indigno d'elle a recompensa atalha!

Calúmnia baixa e vil impõe cruel desterro
Ao que era mais ditoso e preferido amante:
Conde da Castanheira, em teu feral encêrro
Impõe tambem meu verso o stigma infamante!

Vê tu, se além da campa do morto é permittido
Volver atraz o olhar, vê quanto o genio póde,
Que, embora detestado, ao nome d'elle unido
Teu nome, obscuro e nullo, inda á memoria acode!

Lá vae por te fugir o peregrino engenho,
De amor cedendo ao rogo, em busca de alta fama;
E emquanto o vento ruge e o mar açoita o lenho,
Lhe accende a inspiração a immorredoira flamma.

Cantor egregio, empunha a saudosa lyra,
E em versos immortaes saúda a patria ausente.
Do povo que o desterra assim vingança tira,
Com dar-lhe eterna vida, e gloria permanente!

Poeta, heroe e amante, enrama a nobre fronte
De louro e de carvalho, unindo mirto e palmas;
Homero e Juvenal, Virgilio e Anacreonte,
Direis n'um só, rendendo em todo o Oriente as almas.

Do vate enamorado a fama já pregôa
A desditosa sorte, os feitos valerosos,
O amor ao ninho seu, que pelo mundo echôa
No canto divulgado em versos numerosos!

Recolhe na India inteira as tradições e historias,
Que deram brilho immenso ao nome lusitano;
E para atar no metro as vividas memorias
Agora a terra busca, agora o largo oceano.

Dabul, Damão, Cambaya, e tantas mais enfeixa
Na lyra altiva; e passa além de Guzarate;
No golpho Persico entra; Ormuz soberba deixa;
E volta ao mar de Oman, em frente de Mascate.

De paz, no insigne metro, exalta em cada terra
Bellezas, clima, annaes. Deixando as Laquidivas,
Retorna ao Malabar, em Calecut afferra,
Suspende novamente, e apórta nas Maldivas.

Columbo, que annos cem, depois, será famosa
Pela defeza heroica, ao som do luso canto.
Vencida, o vencedor, dizendo-a Victoriosa,
Fará que a vivos medo e a mortos cause espanto.

Columbo agora o vê, que demandando a costa,
Além da Taprobana, a memoranda escala,
Coromandel percorre; e co' a tormenta arrosta
Do Ganges ao Pegú, no golpho de Bengala.

Em cem cidades entra, os vivos interroga,
E a todo o morto illustre applaude com justiça;
Imparcial censor, da penna, espada e toga
Condemna as acções más, fulmina a vil cubiça.

Sumatra ouviu-lhe a voz, Malaca o verso eterno,
E as ondas de Sião os eternaes cantares.
Celebra ilhas sem conto, e os seus volcões do inferno,
Que pasmam de escutál-o á sombra dos palmares.

Castigo, premio, acaso ou do poeta a sina
O leva perto já da terra do mysterio:
A armada que o conduz, entrando ao mar da China,
Procura do Catay o quasi ignoto imperio.

Camboja, que ha-de vêl-o em seu regaço brando,
Passados annos dois, depôr agradecido
O livro que poupou naufragio miserando,
A fim de que o cantor não fôra ali perdido:

Saigon, a Cochinchina, e de Tonkim o estreito
Na atheta ficam já: eis surde em novo mundo!
Da garça as serras vê do reino que é sugeito
Ao sol ao filho excelso; e amaina, dando fundo.

Meu canto a ti, Macáu, que o genio desditoso,
Benigno, recebeste e dignamente honraste.
Perdôa o verso humilde; eu sei quanto és famoso,
E como, o seio abrindo, o nome eternisaste:

Porém as gotas d'agua, unidas formam rio...
Releva, pois, o pasmo á minha pobre lyra,
Por teu granito achar mais brando e menos frio
Que tanto ser humano, amigo da mentira.

Oh! gruta de Macáu, oh! solidão amena
Em frente ao mar da China, oh! muda confidente,
Que tanta vez o viste, ungindo n'alma a penna,
Tirar do coração o cantico eloquente:

Respeite sempre o tempo a rustica belleza
De tão sagrado asylo; e aos porvindouros diga,
Que existe vinculada á lingua portugueza
E á fama de Camões a d'esta gruta amiga.

Aqui termina e emenda o livro sublimado,
Relendo á vaga inquieta as immortaes estancias;
E cada vez que allude ao berço idolatrado
Lhe vem tremer na voz da saudade as ancias.

A onda, ouvindo-o, geme e pára alguns momentos,
Cuidando que um parente, um filho amado a chama;
Depois, enternecida, humilde pede aos ventos
Que escutem o cantor do ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ temerario Gama.

Ai, fado mau do genio! Emquanto assim corria,
Caudal de infinda gloria, o canto peregrino,
Intriga abjecta e escura em Gôa o calumnia
E preso á India o manda o seu cruel destino!

Vae novas ilhas vendo e novos céos, agora:
Japão, Tidor, Ternate e as mais da ardente Banda,
Bornéo, mãe do alcamphôr. D'aqui, aprôa á Aurora,
E o golpho de Sião a sua nau demanda.

Mas eis, na travessia, os ares se escurecem:
Ribombam mil trovões e raios mil flammejam;
Rebrama o negro mar; os ventos se enfurecem;
E as nuvens sobre o nauta os seus caudaes despejam!

— Ó gente, salta arriba! — E rapidas manobras,
Prudente, o mestre ordena. — As gáveas aos terceiros,
E caça a sotavento! — Accode tudo ás obras,
Correndo á cada verga intrepidos gageiros.

— Não riza mais; carrega! Abafa prompto, e férra!
Amaina, amaina tudo!... — Um vagalhão enorme,
Rugindo, em côro atroz com o tufão que berra,
Invade n'isto a náu, que por momentos dorme!

E logo, assoviando, o furacão medonho
O panno rasga e leva, os mastros faz hastilhas;
Redomoinhando o mar, como em terrivel sonho,
Qual penna impelle a nave além de ignotas ilhas!

Aqui com giros mil ao seio do profundo
A arrasta o turbilhão; e logo, em serra immensa,
Pyramide movente, erguendo-a n'um segundo
Parece que a deixou do céo ficar suspensa!

Da altura a precipita, a destruil-a folga;
Se n'um momento a traga, em outro após a arroja;
Por fim, com grande brado, enfurecido a empolga,
E vae despedaçál-a ás praias de Camboja!

De tanto nadador, perito marinheiro,
De cem naufragios salvo, em tão diversos mares,
Sómente ~~[illegible]~~ vivo ~~[illegible]~~ fica ~~[illegible]~~ o intrepido guerreiro,
Talvez por ter comsigo a lei dos deuses lares?...

Talvez porque não fôra a tão remota parte
Senão servir a patria? Em vez da sêde d'ouro,
De gloria sêde teve; e, honrando Apollo e Marte,
Levava ao ninho ~~[illegible]~~ excelso um singular thesouro.

Por este á morte escapa:
~~Foram estes quasi salvos~~. O naufrago sublime,
Maior do que o romano, o divinal Virgilio,
Votado o canto ~~ao portento~~ do berço, achou que fôra crime
Perder-se ali comsigo o sol do seu exilio.

E, como o general se envolve na bandeira,
Assim, unindo ao peito o livro do portento,
A nado vae buscando a terra hospitaleira,
Emquanto roga a Deus que lhe renove o alento.

— Senhor, Senhor! — dizia. — A' tua lei divina
Humilde curvo a fronte. Se a minha hora é vinda,
Recebe-me em teu seio. A rosa purpurina
Verei n'outros jardins de primavera infinda.

Mas salva o canto meu d'este sepulchro horrendo:
Não é por mim que imploro; o galardão terreno,
Captivo, ha pouco ainda, o vinha recebendo...
Não cabe o amor do justo em mundo tão pequeno.

Por minha patria rogo: alcei á eternidade,
Com teu divino auxilio, a sua fama e gloria;
E emquanto houver no mundo o culto da verdade,
Perpetuará meu canto a mais preclara historia.

Do imperio d'Alboquerque em todo o vasto oriente,
De tanto nobre sangue á custa cimentado,
Memoria ao menos fique; ao vêl-o decadente,
Do opprobrio o quiz remir, lembrando-lhe o passado.

Se um dia ainda (oh! Deus, que de nadar me esqueço,
Com este só receio, e quasi entrego a vida!)
Se um dia o meu paiz, por dar-se pouco apreço,
Caduco alimentar a gente envilecida:

Se o mar, do Tejo á Aurora, acostumado ha tanto
A ver as nossas náus e galeões possantes,
Trazerem-lhe a beijar aquelle signal santo,
O luso pavilhão das quinas triumphantes:

Se em vez do insigne avô, degenerados netos
Um dia vir sem brio, a tudo indifferentes,
Escravos da materia em transacções de affectos,
Vogando sem vontade a impulsos das correntes:

Como ha-de restaurar-se a miseranda raça
Do povo mais famoso em tantas terras e agoas*?!
No canto meu, Senhor. Que importa que a desgraça
Lembrando o bem perdido, aggrave mais as mágoas!

Nem sempre o herdeiro alegra a cubiçada herança...
Castigo e premio é a minha; ao povo deixo n'ella
A Biblia e o Evangelho: a fonte da esperança,
E a historia de Israel, que o Golgotha flagella. —

Ouviu-lhe o Eterno a prece, e vivo o leva á praia,
No lábaro abraçado. Oh! misero, que nova
Da patria encontra ali, que o peito lhe desmaia,
E o faz do cru naufragio achar benigna a prova!

Natercia, oh céus! Natercia, a estrella do seu norte,
A meiga inspiração do ~~sublimado~~ sempiterno verso,
Caíu, murchada flôr, nas solidões da morte,
Deixando o ~~terno~~ amante, eximio em saudade immerso.

— Meu bem, alma gentil — carpia — que partiste,
Tão cedo d'esta vida, e d'ella descontente:
Emquanto eu cá viver na terra sempre triste,
Repousa tu, feliz, no céu eternamente.

Se lá no ethereo assento, onde ora estás subida,
Lembrança é dado ter da vida transitoria,
D'aquelle ardente amor que te eu votei, querida,
Teu peito amavel guarde a perennal memoria.

E vendo tu d'ahi que pode merecer-te
Acaso algum cuidado a dôr que me atormenta,
Da mágoa, sem remedio, e pena de perder-te,
Ai roga, roga a quem do meu amor te ausenta

Que visto a imagem tua estar em minha mente,
E havendo sem razão teus annos encurtado,
Tão cedo a mim me leve a ver-te novamente,
Quão cedo aos olhos meus roubou teu rosto amado.

Sem ti, de que me serve esta existencia inutil,
Votada a intrigas vis, por inimigos do erro?!
De longo sonho accordo: a gloria é um nome futil
Que attráe invejas, odio, o carcere e o desterro.

Implora, implora a Deus, que ponha breve termo
Ao meu peregrinar. O calix está cheio.
Meu voto derradeiro é que ao sair d'este ermo
Da patria minha a terra ao menos me abra o seio. —

Natercia, a patria e Deus: Trindade sublimada,
Que os Lusiadas fez, o seu poema eterno!
Jamais com tanto amor se viu nação cantada
Na voz da lyra antiga ou no saber moderno.

E após seculos tres o ardente sentimento,
Que n'esses cantos vive, inda penetra o peito
D'um corpo exhausto quasi, e o faz cobrar alento,
Sequer a fim de honrar o mortuario leito!

Bemdito o genio seja! Em vida perseguido,
Celebra o que o persegue! E, morto, nunca tarda
Se, a quem lhe perde a cinza e o quiz deixar no olvido,
Consolo dar na angustia, e ser-lhe Anjo da Guarda!

Lisboa 1880 Francisco Gomes de Amorim

60

Mon Itinéraire

Cette note est entièrement de la main de Mr de Mr Charnay et me fut remise grâce à l'entrepris pour lui, un grand travail imprudemment annoncé sur le titre de ses photographies et que l'état financier de l'entreprise que j'ignorais, empêcha d'imprimer.

Départ le 7 avril 1857 - comme envoyé du gouvernement. Liverpool - boston - Montréal. Tout le canada - trois rivières. Quebec - le st Laurent jusqu'au Saguenay. Je remonte le st Laurent jusqu'aux Chutes du Niagara. Chicago - le mississipi - ~~je~~ descente du mississipi jusqu'à la nlle Orléans - le golfe du Mexique - Vera-Cruz.

—

Les fatigues commencent. Voyage à pied de Vera-Cruz à Mexico - 8 mois de séjour à Mexico pour me perfectionner dans la langue espagnole - publication de mon Album photographique mexicain - Départ pour mon grand voyage - De mexico à puebla - Perote - Jalapa - [illegible] - la route faite à cheval - Dévalisé par les voleurs - assiégé pendant un mois à Vera-cruz. Tout le mois d'avril - fièvre jaune et Vomito -

—

Le yucatan. Sisal. Merida - j'entre en campagne Uxmal. Travaux pénibles - difficultés de tout genre - Difficultés photographiques surtout - Chaleurs intenses 42° - privations. Dysenterie - Izamal - Chichen-Itza. Ecarté. territoire des indiens soulevés Dangers incessants - retour - Campeche -

—

Juin - La lagune - Carmen - je remonte l'usumacinta! palisada - 7 jours de canot sur l'usumacinta. ~~les~~ Chaleurs intolérables - insectes fatigues. ~~de~~ ~~tous~~ Las playas - ~~p~~ contrée ravissante palenque - les ruines - les singes - les tigres fièvres pernicieuses - nuits sans sommeil - la solitude

difficultés photographiques impossibles à surmonter. Départ des ruines — ~~R~~ retour au village de Palenque. — Départ pour San Cristobal — traversée à pied toute la sierra madre — 70 lieues de forets vierges — abandon des indiens — 6 jours seul dans les bois — souffrances et privations inouies — nourriture maïs cru — Escargots et Singes — campement la nuit — les tigres chaque soir — arrivée à San Cristobal —

—

Trois cents lieues à cheval — ~~ou~~ ~~te~~ Tehuantepec — Oajaca — Mitla — Mexico — Total 7 mois d'absence — ~~Second Départ~~ — plusieurs de mes clichés sont brisés — par les voleurs —

—

~~Oaj~~ Seconde expedition — Second Départ ~~à~~ par Puebla et Oajaca — Devalisé 2 fois — Oajaca. Mitla. ~~Siege~~ assiégé 6 mois à Oajaca — Difficultés photographiques — variations perpetuelles des produits nouveau passage de la ~~sierra~~ cordillière — arrivée à Veracruz — nouveau siege par Miramon — 3 semaines de bombardement — mon lit coupé par une bombe.

—

Départ pour le Yucatan — meme Itineraire mêmes travaux — nouveaux dangers des indiens revoltés et victorieux sur toute la ligne — réussite complete — retour à Mexico — 11 mois d'absence — revolution à Mexico. expedition dans les alentours — ascension au Popocatepetl. 17000 pieds au dessus du niveau de la mer — photographie du Crater et vue sublime. réussite — retour ~~a~~ Vera-Cruz — passage par les états unis — retour en France apres 4 ans d'absence

—

En somme 7 fois volés - clichés perdus - 60000 de dépense - 2 ans de travail -

—

8

à Monsieur Ferdinand Denis

Histoire de la Diplomatie Russe.

Dans le grand nombre d'ouvrages qui ont paru jusqu'ici sur la Russie, et qui ont fait connaître, plus ou moins bien, son histoire politique, militaire, civile et économique, il existe une lacune importante qui n'a pas été touchée par les historiens: c'est l'histoire spéciale de la diplomatie russe. Cependant, c'est à la diplomatie, principalement, que la Russie doit ses agrandissemens et ses succès. La diplomatie moskovite, avec ses ressources habiles, ses finesses et son audace dans la parole, est le moyen et l'âme de la politique des Tzars. La diplomatie est la clef de voute de l'existence de l'Empire Russe. Si la Russie perdait si souvent des batailles, elle gagnait toujours des campagnes; les négociations diplomatiques réparaient toujours ses défaites et ses revers: de là des agrandissemens qui n'ont ni bornes ni limites, et enfin le prestige moral qui a eu une influence et une prépondérance extrême sur toute l'Europe.

Au milieu des événemens actuels qui agitent le monde, il serait utile de présenter un tableau vrai, exact de la diplomatie moskovite, qui a produit les résultats si effrayans pour la sécurité et l'indépendance, tant des Cabinets que des nationalités européennes. L'histoire de cette diplomatie serait une source des méditations pour les lecteurs de toutes les opinions.



Beaucoup de difficultés s'offraient dans la composition d'un

d'un pareil ouvrage; car le Cabinet Russe cache soigneusement le secret de ses vues et de ses négociations. L'exagération, le mensonge se propagent, et reçoivent dans ce pays, la plus grande publicité officielle; mais la vérité politique, civile, financière, y est toujours présentée sous un faux jour. Si l'histoire, en général, exige la connaissance des Actes et pièces officielles, l'histoire de la diplomatie ne saurait être faite, sans avoir pénétré dans les archives secrètes de la Russie. C'est par la comparaison des pièces officielles, ou publiques, avec les pièces vraies, ou secrètes, qu'on arrive à la connaissance parfaite de la vérité. La difficulté de se procurer les documens nécessaires, a, sans doute, arrêté les écrivains, dans cette difficile entreprise.

Parmi les historiens modernes qui se sont occupé de l'histoire du Nord-Est de l'Europe, Mr Léonard Chodzko, a donné la preuve des connaissances approfondies. Outre les précieux matériaux qu'il possède en propre, il est à même de pouvoir consulter les actes diplomatiques de la Russie, qui se trouvaient dans les Archives secrètes du grand-duc Constantin à Warsovie. À l'époque de la révolution polonaise du 29 Novembre 1830, ces actes sont devenus la possession des Polonais, et ils offrent des matériaux uniques pour servir à l'histoire diplomatique.

Mais, pour que cette histoire fût complète, il faudrait qu'elle remontât à l'époque de Rurik, fondateur de la première dynastie russe. Cela embrasserait une période de 890 ans, c'est-à-dire, de 863 à 1853. Outre le mérite de l'écrivain, la valeur

la valeur de l'ouvrage consisterait dans la citation textuelle des pièces importantes, ou dans l'analyse exacte des pièces secondaires. Un pareil ouvrage formerait nécessairement 10 volumes in 8° de 35 feuilles d'impression. Si le nombre des volumes paraissait considérable à l'éditeur, on pourrait partager l'ouvrage entier en trois divisions distinctes, dont la publication serait facultative.

I°. De Rurik à l'avénement de la dynastie des Romanoff, de 863 à 1613, il y a 750 ans. Cette division formerait 2 volumes. Les souverains de cette race ont tantôt le titre de grands-ducs, et tantôt celui de Tzars. Ils luttent incessamment entre eux; ils envahissent les pays voisins, pour agrandir leurs possessions, mais, malgré leurs efforts, la Moskovie est plutôt une puissance asiatique qu'une puissance européenne; car, les Tzars ne peuvent encore arriver à la possession paisible des bords de la Baltique et de la mer-Noire.

II°. À l'avenement des Romanoff, la Russie s'incorpore plus directement à l'Europe; elle dispose de la mer Baltique, et étend ses conquêtes jusqu'aux mers Noire et Kaspienne. Alors Pierre I
arrive sur la scène du monde, et il ouvre des destinées nouvelles à la Russie. Cette seconde époque commence en 1613 et s'arrête à l'année 1763. Elle contient 150 ans de l'histoire de la diplomatie russe, et pourrait former 3 volumes.

III°. La dernière période nous montre l'extinction de la famille des Romanoff. Dès lors, un prince allemand de Holstein-Gottorp, sous le nom de Pierre III, et une princesse allemande d'Anhalt-Zerbst, sous

le nom

le nom de Catherine II, deviennent les souverains de la Russie. Sous le règne de Catherine II, et de ses successeurs, la Russie entre pleinement dans le nombre des États européens; elle en profite, pour envahir des pays voisins; elle morcelle la Pologne, la Suède, la Turquie, la Perse; elle devient l'auxiliaire ou le chef de toutes les coalitions contre la France; elle combat la République, le Consulat et l'Empire français; et, depuis 1815 surtout, elle s'efforce d'exécuter, jusqu'au bout, le testament politique de Pierre Ier. Cette époque, à partir de 1763 à 1853, embrasse 90 ans, de l'histoire de la diplomatie, et pourrait fournir 5 volumes.

Sans aucun doute, un pareil ouvrage pourrait être réduit à un plus petit nombre de volumes, mais alors cela ne serait qu'un résumé, qu'une analyse succincte des actes diplomatiques, qui ont fait de la Russie ce qu'elle est aujourd'hui. Les analyses, en pareille matière, étant facultatives, on pourrait accuser l'auteur d'être inexact ou partial: mais les pièces les plus importantes, reproduites textuellement, auraient une portée sérieuse, et seraient un grand enseignement pour le présent et pour l'avenir.

En dernier résumé, voici les trois grandes divisions en question:

I. de Rurik à Romanoff	de 863 à 1613	(750 ans.)	2 volumes
II. de Romanoff à Catherine II	de 1613 à 1763	(150 ")	3 "
III. de Catherine II à Nicolas I	de 1763 à 1853	(90 ")	5 "
Total		890 ans.	10 volumes.

Paris, Rue des Beaux-arts 3.

3 Mai 1854.

Cette note m'a été remise dans le temps par Chodzko.

MS. intéressant
Sur la région baignée par le
fleuve des
Amazones

Par Nuno Alves do Coutto
1843.

Copia

84 65

Nº 1.

Illmo. e Exmo. Senr. Havido por V. Exa. em cinco de Dezembro
do anno proximo passado em virtude da Ley Provincial Nume-
ro 76, de 9 de Outubro ultimo em Inspector de Missões da
Provincia, e estando eu na Cidade, depois de tão longa
e fastidiosa viagem cheguei em 17 de Janeiro a Vi-
lla de Tupinambarana, primeira da Comarca do
Amazonas, e então curto espaço de tempo não he possivel
ministrar a V. Exa. hum informe mais circunstanciado do
estado actual das tres Missões ja providas, e dos Lugares
mais convenientes, e mais comodos para outras, podendo
apenas aproveitar-me da experiencia, e de algum co-
nhecimento do meo Pais para assim emittir minha oppi-
nião, e bem que ella seja escassa sobre materia tão [illegible]
com tudo bastante será para que a Ley que creou
quatro Missões [illegible] venha a ter a sua inteira, e devida
execução. Em 14 de Dezembro passado do Porto dos
Breves communiquei a V. Exa. terem descido em 2 de Setem-
bro ultimo a margem do Rio que banha a Freguezia de
Portel os Indigenas Curumitás no intuito de se aldea-
rem, os quaes atrez para quatorze annos havião des-
cido, e por mal recebidos, e tratados, tornarão a [illegible]
trar-se; não sei porem o numero que compoem esta tri-
bu, e nem de outra, que se lhe pensa aggregar para as-
sim ajuizar-se lhes devo propor hum Missionario, ou
sujeitallos ao cuidado do Parocho mais visinho, e a
minha confiança, entretanto, que esclarecimentos
a respeito solicitei na mesma data da Camara Mu-
nicipal de Melgaço por ser o Rio, e Freguezia de
Portel hum dos seos Destrictos, assegurando serem aquel-
les Indios bem tratados, quando tivessem de tornar,
e então com os mesmos Principaes assentar-se de ten-
po

tempo certo em que elles tornarião, e que segundo a ex-
periencia, teria de ser no Verão, tempo em que se offere-
ce mais abundancia no pescado, devendo no entanto
participar a V. Exª, que entreter os indigenas, extra-
hindo drogas do matto sem primeiro os aldear, he
perder a occasião mais opportuna para pelo tempo
serem uteis, prestando os seos serviços ao publico em
geral, e não a esses outros particulares, e que por re-
sultado tem o descontentamento entre elles tornan-
do-se a concentrar = Em dezenove de Dezembro ul-
timo tambem communiquei a V. Exª sobre os Indigenas
do Rio Jary, para onde a 15, ou 16 annos fôra des-
tinado hum Missionario, e ahi fallecêra em pouco tem-
po, ficando assim infructuosa a sua commissão, e não
obstante ter solicitado esclarecimentos deste Rio, e dos
indigenas, com tudo he conveniente destinar-se-lhes
hum Missionario, e qual deixa digo designe o lugar
para Povoação, que não seja tão infestado, aprovei-
tando-se por este modo a vontade, que tem mostrado
aquelles indigenas de se aldearem, e por ser esta hu-
a das maiores vantagens, cumpre logo de os recommen-
dar a protecção do Capitão Commandante Militar
de Gurupá, como de tudo levei ao conhecimento de
V. Exª = Em 20 de Dezembro ultimo cheguei a Villa
de Porto de Moz, e a Camara respectiva officiei solici-
tando esclarecimentos sobre os indigenas do seo
Municipio, quaes os meios mais adequados para
os attrahir, quaes os lugares mais convenientes pa-
ra os seos aldeamentos, e sobre tudo do estado ac-
tual da Missão do Rio Chingú por estar no seo
Municipio, e na mesma data ao Missionario

no mesmo Rio o Reverendo Torquato Antonio de Souza
para me informar das vantagens de sua Missaõ, e qual
o tempo mais proprio da reuniaõ daquelles indios; em sen-
tido portanto de obter esclarecimentos dos indigenas, me-
ios mais efficazes para os cathequizar, e lugares mais ro-
is para esses aldeamentos; officii as Camaras Municipaes
do Baixo Amazonas, Gurupá, Macapá, Porto de Móz, Mo-
te Alegre, Santarem, Obidos, e Faro, e o mesmo tenho feit-
to as Camaras do Alto Amazonas, Luzea, Teffé, Ma-
naos, e Barcellos para assim poder dar o impulso, e pro-
videnciar como me incumbe o lugar que occupo, em
meu dezempenho, no entanto, que estas minhas diligencias
ainda naõ tem tempo de produzir o effeito dezejado; cu-
pre-me por execuçaõ a Ley Provincial de dous de Outu-
bro do anno proximo passado, que creou mais quatro Mi-
ssoens alem das trez ja providas, que saõ a de S. Joaquim
do Rio Branco e do Rio Chingú, e de Saõ Joaõ de Aragua-
ya, que eu proponha para o Rio Jary huma Missaõ, e
assim para cada hum dos Rios Madeira, Salinas, e Ta-
pajos; sobre cada huma das quaes vou dizer as razões
de conveniencia, e de necessidade; a do Rio Jary alem
de ser mais rico nas producçoens da natureza, aquelles
indigenas se fazem dignos pela constancia com que tem
mostrado seos dezejos para se aldearem; a do Rio Tapa-
jos he de suma importancia pela riqueza natural
do Rio, e alem da facilidade com que muitas mil almas,
para mais ao certo de dez a doze mil, que se podem alde-
arem mais ou menos nas Povoaçoes tem por fim reanimar
os que povoaraõ o Lugar de S. Cruz antiga Missaõ Cu-
ri, e Itaituba ja despovoadas, e quazi extinctas ou ex-
tintas, mais que podem tornar ao que foraõ, rezultando

destes aldeamentos os soccorros não só de brancos digo de
Braços, como de sustentação ao Commercio reciproco nas
duas Provincias Pará e Cuyabá, podendo sobre todos os
aldeamentos deste Rios hum só Missionario influir, at-
tenta a falta que ha de Sacerdotes, e a circunstancia de
não ser conveniente nas Povoações a effectiva assistencia
dos indigenas, não só por ser opposto aos seos custumes,
sempre dados a vida, que lhes offerece as mattas
como por se evitarem os effeitos da ociosidade sendo bas-
tante a reunião em certos mezes do anno, nos quaes po-
dem ser doutrinados, e assim por este meio poderão estas
e Missões prosperar debaixo da vigilancia, e zello de hũ
só Sacerdote; o do Rio Madeira esta nas mesmas cir-
cunstancias, sua riqueza pode se dizer que ainda esta
intacta, e superior até não só por ser epidemico mais
ou menos em alguns annos, como pelo perigo que occorre
da parte delles indignas, que habitão suas margens,
cujas Tribus mais ou menos bravas. = Os aldeamentos
destes Rios dimanão de grandes incommodos como to-
do hum só Sacerdote é bastante, ainda que muito len-
tamente colha os Fructos dos seos trabalhos; o do Soli-
mões, ultimamente bem que seja o rio de muita exten-
ção habitado de grande numero de indigenas, e de mui-
tas e diversas Tribus para tres, ou quatro Missionarios
com tudo hum só pode fazer grandes vantagens por
não ser brava a maior parte dessas Tribus, sua rique-
za é para mim incomprehencivel, podendo-se affir-
mar, que só o rio dos indigenas Perús seria bastante
para fazer a despeza de toda a Comarca. = Aqui tem
V. Ex.a ao mais, que posso informar em attenção as quatro
Missões, que se devem prover segundo a Ley Pro-

Provincial, e que pela minha demonstração V. Ex.ª aju
izará da conveniencia ou desconveniencia dos luga
res, devendo affirmar, q.' os do Madeira, e Solimões po
dem servir de medidas preventivas ao que acontece
nos limittes do Rio Branco com o Missionario, herige
por isso que ambos de que trato confinão com os Hes
panhoes cuja cathequeze, e civilização de indigenas tem
sido toda do seu cuidado. Lizbôa 3 de Março de 1841
Ex.mo Senr.' Tristão Pio dos Santos = Prezidente do Pará =

He da Ley Provincial de 2 de Outubro de 1840, que
eu como Inspector de Missões da Provincia tenho pela
segunda vêz de informar a V. Ex.ª do estado actual
das Missões já providas, e das quatro por provêr secre
adas em virtude da precitada Ley: não será possivel
tocar em todos os Pontos da Provincia pela impossibi
lidade, que ella offerece em sua vasta extenção, e não
menos pelo perigo de arrastar contra fortes corren
tes, terras, e madeiras, que desabão pelas margens de
alguns Rios, alem da praga, e outros insectos de tormen
to, o que todo seria temeridade, e tentar a natureza
ainda mais sem meios, sem recurços, e sem aquellas ga
rantias, que para tão importante, e melindroza co
missão se exigem, e não seria no prazo de huma dois
annos que esta deligencia se podesse effectuar = Ex
penderei com tudo o mais que me he possivel não só p.r
devêr como por impulsos de sentimentos os mais puros,
e verdadeiros a favor da religião, e de huma Provin
cia ainda intacta por este lado de maior importan
cia, quando para os de mais do Imperio, e da este la
ção Extrangeiros tem sido a civilização, e colonisação

Colonização dos indigenas o Objecto todo de seos disvellos, e cuidados, e no estado actual da Provincia destituida de Braços e com a notavel quebra de sua população parece que o meio, e vital até deveria ser o estabelecimento de tantas Missões quantas fossem precisas, sob providencias conhecimento e approvação do Governo, e nunca em numero limitados, pois sem contradicção he a todos patente que as Villas, Povoações do interior muitas dellas estão extintas, e as que restão não formarão huma ou duas da primittiva no tempo do Directorio; não he vaga esta minha asserção, porem testemunhas da ocularmente, podendo affirmar, que a População da menor Povoação nos tempos passados era maior a que hoje se conta por superior. = Ninguem Excellentissimo Senhor, poderá deixar de tocar-se de dôr, vindo o estado das nossas Villas, e Povoações, muitas dellas mal aprezentão os seos vestigios vindo assim com magoa a recordar-se do que forão podendo então convencer-se q. a população da Provincia tem em muito deminuido, e não conservado pela mudança de hum a outro lugar por mais fertilidade de terreno, e se bem pareça desviar do informe que me incumbe, todavia o julgo aproposito para demonstrar, quanto convem providenciar-se sobre os aldeamentos de indigenas por ser o unico recurso da Provincia segundo o seo estado decadente; a Comarca do Rio Negro que conta pelo mais de população cerca de doze mil almas a vinte annos passados contava para mais de dezeceis mil: assim tem hido em diminuição, contando-se de indigenas ao certo

para mais de setenta a oitenta mil, attrahidos hoje
dos mattos, edandolhes boa educação, ou cadaquál tem-
po mais facil já se passou, e perdeo, porem ainda hoje
aproveitando-se e o não será fazendo-o cessar á ponto
todos os dias de prevalecer a desmoralidade, e todos os
excessos de que he susceptivel a humanidade, quando
sem Ley, e sem protecção assim continue, hum objec-
to assas importante, e proveitozo, tornando-se inute-
is, e prejudiciaes tantos braços, quando d'elles todo
o bem, e toda a felicidade podia colher, e desfrutar
a Provincia. Não tratarei da Comarca de Turiassú
e tambem da Capital por não ter todo conhecimento
posto que bem saiba, e não duvide que ainda em al-
guns Rios ha indigenas que habitão suas mattas,
e do poderei dizer alguma couza mais ou menos dos
outras Comarcas.

Comarca de Cametá

No Rio Tocantins destricto da Villa de Baião exis-te
huma Missão que não tem todo os progressos de que
he susceptivel a vista do grande numero de Indigenas
que a habitão e a cujal provem ou dos Missiona-
rios por falta das qualidades precizas, ou de meios
ou qualquer outra providencia que para estabelecimen-
tos desta natureza são indispensaveis; no Rio Pacaja,
yá, destricto da Freguezia de Portel em 2 de Novem-
bro do anno passado desceo huma Tribu dos indige-
nas Carumitas no intuito de se aldearem, e que tendo des-
cido a treze para quatorze annos tornarão a concentra-
se, tendo neste respeito dado todas as providencias
como consta do informe que prestei neste prezente
anno, devendo por agora acrescentar que a respec-
tiva Camara de Melgaço por influxo de hum ado

dois membros tem faltado aos esclarecimentos por mim exigidos de proposito segundo informações que tenho tido pelo Commandante do Ponto dos Xerés — Manoel José da Costa Guimarães, e pelo Missionario do Rio Branco o Reverendo Frei José dos Santos Innocentes, quando por ahi passou, talvez por pretender se entreter aquelles indigenas sob promessas, apresentando-os em extrahir drogas do matto sem os aldêar como elles desejão, e querem —

Comarca de Macapá —

No Rio Jary destricto da Villa de Gurupá habitão conhecidamente duas Tribus de indigenas — Oyapis — A cachoeira para este rio he seguimento pelas drogas do matto, bastante epidemico mais ou menos em alguns annos da fóz do Rio ate as Cachoeiras levão sete dias de viagem, e desta ao lugar, que recaráõ para a Povoação, de nome Tupiy, vinte a trinta; ja ouve neste rio hum Missionario que no começo dos seos trabalhos falleceo conseguintemente sem fructo, he porem pela constancia com que estes indios querem a sua Povoação que eu insisto na proposta que fiz neste anno para que se lhe dê hum Missionario o qual deverá ser o Reverendo Izidoro Serafim de Oliveira, cujos annos, e conducta me afianção o desempenho — Da Missão no Rio Xingú, destricto da Villa de Porto de Móz, nada posso dizer pela omissão total do Missionario o Reverendo Torquato Antonio de Souza, pois que tendo-lhe officiado em 19 de Dezembro do anno proximo passado, para por meo intermedio recorrer, e exigir providencias para a sua Missão, e bem assim por me esclarecer do estado d'ella, e no primeiro de Septembro

deste anno exigindo que me desse contas de todo quanto
houvesse recebido pelo Thesouro Publico a beneficio daque-
le estabelecimento para assim constar ao Archivo da
Inspectoria, recommendando-lhe então mesmo que deve-
ria ter os Livros de Receita, e Despeza, Registos de Bap-
tismo, Obito, e casamento, e annualmente passar-me o rol
d'aquelles indios para poder assim ajuizar de sua ca-
thequeze elle ainda não tem cumprido, e V. Exª providencia-
rá. — No Rio Araguari districto de Macapá habi-
tão indigenas que aldeados de muita utilidade po-
dem ser para a Villa, e reforço daquella Fortaleza, fi-
cando ella aguardada pelo centro, assim tambem para
o Rio Oyapock muito convinha pelo menos huma Missão
que se approximasse aos antigos lugares denominados
ruinas de São Pedro, e de São Paulo afim de melhor
cathequizar-se a Tribu dos indios Oyapó =

Comarca de Santarem

O Rio Tapajos he de suma importancia pelo gran-
de numero dos indigenas Mundurucus, e Mauês que
o habitão, nelle existio a Missão de Santa Cruz, e mais
duas Povoações em pouca distancia, Cury, e Itaituba,
hoje todas abandonadas, mas que podem com faci-
lidade reviver, e crescer, o numero dos seus Povoados, es-
tabelecendo-se ate outras debaixo, todo do zello, e
vigilancia de hum so Missionario, e de providenciar
que assegurem o feliz rezultado d'aquelles trabalhos;
he por este Rio que mais se facilita, e se faz o Commer-
cio nas duas Provincias Pará, e Cuiabá, seus interesses
são reciprocos, e de maiores vantagens será com os
aldeamentos por ministrarem aos Commerciantes

4

os soccorros não só de sustentação como de braços nas passagens das cachoeiras, podendo-se então com elles, e com deminuta despeza em proporção lim-par-se abaixo da Saúde, de que trata a Ley Pro-vincial de quinze de Outubro de 1839; neste mes-mo Rio existe sette a oito dias de viagem assima da Povoação do Itaituba, o Ponto denominado Santa Anna que foi dos rebeldes e por elles só occupado em numero de duzentos e secenta e sete de hum e outro sexo, e cada de sob direcção do que foi Che-ffe Raimundo Gonçalves de Arruda Parantim, o qual pelo trafico continuo de extrahir as Drogas do Mat-to de que o incumbe, não tem aquelles Indios po-dido aldêar-se, e nem tornar as suas Povoações abandonadas, como fica dito: he por tanto pa-ra este Rio que tambem propôz no meu informe passado a urgencia de se lhe dar hum Missio-nario, qual elle seja, não posso dizer, attenta a falta de sacerdotes = No Rio Trombetas destric-to da Villa de Obidos tambem ha indigenas, sem relação alguma com os nossos apparecem porem retirão-se da nossa vista; o Rio he de suma exten-ção, seos limites ainda se ignorão, e sua riqueza o faz notavel; he epidemico mais ou menos em al-guns annos =

Comarca do Rio Negro

Esta Comarca que tanto floresceo pelo Governo de Manoel da Gama, e sendo extensa como rica esta hoje reduzida a hum vasto sepulcro; e foi sem duvida p.^r que sabiamente o dice na abertura da Assemblea Provincial em 15 de Agosto

de 1860 = o Exmo. Dor. Miranda,, he necessario lançar as vistas para o Alto Amazonas, he indispençavel fazer por elle algum sacreficio, he urgente levantar este gigante prostado, firmando solidas bazes q. o façaõ sobresahir e o sustentem saõ necessarias, expressões,, estes sentimentos da qualle bem e justifica na administraçaõ desta Provincia = Contem em si de indigenas, segundo se ajuiza para mais de setenta a oitenta mil: Rios ha, como sejaõ do Solimões, Madeira, Rio Negro, e Rio Branco, que em cada hum podem aldear-se para mais de quinze, a vinte mil: Rios riquissimos, e de summa extençaõ; o Madeira para o qual ja informei que convinha hum Missionario, e com preferencia ate alem das vantagens que outras offerecem tem por fim a segurança publica, e protecçaõ ao Comercio para Matto Grosso, Republica Boliviana o que muito depende desta medida, e por inteirar melhor a V. Exa. do que he este Rio, e das vantagens que rezultaõ so pelo que contem, em si, direi = Este Rio, é consideravel, da navegaçaõ para Matto Grosso, e Republica Boliviana com a qual pode haver bastante comercio, e ja havia principio tendo vindo a poucos annos alguns Hispanhoes a Barra negociar mas que foraõ no regresso assasinados pelos Gentios logos de pesca immencos generos de Comercio como Cacau, cravo, Salça, Oleos, e manteiga, em abundancia = As tribus indigenas que o habitaõ é a das Muras ate as Cratos em numero para mais de duas mil almas, nas Cachoeiras os Caripunas, Tacarés, e Senabús tambem em grande numero, e o idioma com-

mesmo parte dos Caripunas e Jacarés hum pouco mansos, e alguns já prestaõ soccorros aos Commerciantes nas Cachoeiras os Junabus parem bravos.= Das Cachoeiras para baixo no Rio Jamari os Araras bravos, e outtros por ajogos, de seu numero ainda se naõ sabe.= No Rio Machado já se achaõ duas malocas de Araras mansos, dois dias na margem deste Rio estaõ os Turás acima outras tantos esta outra maloca dos Araras, para cima das Cachoeiras estaõ a tribus dos Matanués, e os Urupas ainda bravos, e se diz, que saõ numerozos.= Os Parentintins saõ errantes, e giraõ pelo Rio Machado, e Mauins, e ainda se naõ sabe de suas malocas, saõ bastante bravos, e dizem ser numerosa.= No rio Marmello estaõ os Piriams que saõ os mesmos Muras, e o mesmo idioma em guerra continua com os parentes.= No Rio Uaripuna outras Araras que já por vezes tem sahido para fora no intuito de se aldearem, vagaõ tambem em pouco numero os Jumas dando de assaltos nos que incontraõ até nas proximidades da Freguezia de Barba.= ocorre ponderar mais a V. Ex.ª que alem das vantagens que resultaõ dos aldeamentos neste Rio para qual q.r dos lados que se encorre digo q.e se encaire offerece-se outra naõ menos interessante a Comarca em razaõ da margem deste Rio junto ao Lugar do Crato huma Campanha de muitas legoas por que segue até as Cachoeiras do Caldeiraõ ficando esta no meio com todas as qualidades de Capim que ha nas companhias digo

Campanhas do interior do Brasil podendo-se cre-
ar muito gado, e transportar-se mui facil para
Manaus por encostar o Paranapicuma no Campo
e este desaguar no Rio do Perús para o Solimões, e
mesmo para Santarem em 10„ a 12„ dias; he porem
o Rio Madeira pela sua extenção, e numero de in-
digenas para nelle se estabelecerem duas Missões
huma entre a Freguezia de Borba, e o Rio Vara-
piranga digo Vapipuaná até os Baietas incluzi-
ve, e outra para todo o resto do mesmo Madeira,
mais pela falta que á de Sacerdotes bastante se-
rá hum que sendo activo, e zelloso muito fará a
beneficio publico advertindo porem que de todos
os Rios da Comarca he neste que habita maior
numero de Gentios bravios, e por isso de mais tra-
balho, e mais perigo que quazi tem vedado a na-
vegação não tendo sido suficiente as providen-
cias que para milhorar tenho dado por meio de
hum principal, e d'outro Agente de minha con-
fiança para os conter, e chamallos ao aldeam^to^

Municipio da Barra

Neste Municipio offerecem-se as Tribus Purupurús,
Cautaché, Jamadê, Siu-arú, e Jaberé, e posto que
no estado de Salvagens, são pacificos, a distancia
de suas habitações não seria para hum só Missi-
onario, porem hum q̃ seja, poderia fazer mui
bem os serviços de os aldear por não ter de lu-
tar com a bravesa —

Municipio de Barcellos

Nesta Municipio teria lugar estabelecer-a

se huma Missão na Freguezia de Moura ou
em pouca distancia para aldear os indios Ara-
naguns do Rio Tauperij, e outros na Povoação
de Sam Jeronimo no Rio Quapé em Sam Joaquim
na foz do mesmo Rio, e bem assim na Fregue-
zia da Guia no Rio Içana, mas pelo mesmo
motivo de não haver Sacerdotes, hum só o poderá
fazer ainda que lentamente.

Municipio de Egas

Neste Municipio offerecem-se vantagens de
huma importancia, os seus Rios, e suas mattas ri-
valizão em riqueza com o Madeira, o numero
de indigenas, e de suas Tribus he com effeito
superior, com a differença que os do Madeira
são bravos, e os deste mansos, no estado comtudo
de selvagens. O Rio Japurá he habitado pelos
indios da Tribu Juri, e no mesmo são seus Tribu-
tarios, o Rio Amaperi habitado pela Tribu
Caiçana, o Rio Apoperi habitado pelas Tribus
Maçanas, Juunás, Jupiá, Iaiaxu tapera, e
Macuz, o Rio Mourite paraná habitado pela
Tribu Coretou, o Rio Cainari habitado pelas
Tribus Uaranná, Catahiçe, Conamuné, e [illegible]
ua, e Cothoquina; o Rio Jutahi habitado pelas
Tribus Cothoquinas, e Catonas: o Rio Içá habi-
tado pelas Tribus Passé, Juri, Tucuna, e Ca-
nama; o Rio Jamari habitado pela Tribu Ma-
quirana. De todas estas Tribus he mais numero-
za a dos Miranhas, e depois destas a dos Tucu-
nas, e Maquiranas; em outro tempo houverão
no Rio Japurá duas Igrejas denominadas

Santo Antonio de Maripi, e Sam João do Principe as quaes sendo povoadas estão hoje inteiramente dezertas, e seos terrenos cobertos de Matto=

Rio Branco=

Os aldeamentos dos indios Piraras, e Napixanas, na Serra do Branco continuão em boa Ordem prometem maiores progressos contra as tentativas do Missionario Ingles debaixo do zello, e cuidado do Missionario o Reverendo Frei Joze dos Santos Innocentes se bem que por se offerecerem outras Tribus de Indigenas ainda concentradas, sem communicação e ser tão remotto o lugar, posto que sadio, hum Missionario, não he bastante devendo por isso dar se outro para coadjuvar, e suavizar os trabalhos d'aquelle, e ate mesmo para que outros aldeamentos se possão promover sem que hum dezempare a Povoação do Pirarara por ser ella mais combatida, e mais proxima do Missionario Inglez ficando assim aguardada aquella Fronteira do Territorio Brazileiro=

Observação

He sobre os indigenas da Villa de Mauhes, Villa Nova da Rainha, e Freguezia de Canumá que se faz indespencavel, e de urgencia necessidade digo providenciar-se, por isso que como Testeminha occular, reconheço a necessidade de medidas promtas, a vista do que tem accorrido, e do estado actual dos mesmos V. Ex.ª melhor ajuizará, bem como a exemplo, do que convem adoptar-se para que as

as Missoens prevalescaõ e ate com pouco dispendio do Thezouro Publico; assim do que vou a refferir, cuido que a experiencia de muitos annos neste labalatorio, naõ me deixará enganar, alem de ser conforme as medidas que por cartas Regias de Portugal se adoptaraõ, e fructeficaraõ: a introducçaõ da gente ladina entre os indigenas para á boa moral e civilizaçaõ seria das maiores vantagens, e progresso, porem em o nosso estado actual ella he de todo o prejuizo por trazer consigo todo o genero de vicios e desmoralidades, com que em pouco tempo se tornaõ insobordinados ate para os seos mesmos Principaes, rezultando d'aqui todos os males para em breve elles mesmos se desgostarem, e retirarem, e pelo lado dos Comerciantes ainda mais pelo roubo que de ordinario se faz, nos pezos, balanças, e medidas, e nas mesmas fazendas, dando peças por inteiras quando incetados, aproveitando-se da ignorancia, e bôa fé, e naõ menos do fraco do mesmos pela embriaguez, de que tem rezultado prostituiçoẽs, e os maiores roubos ate no que encontraõ em suas Cazas, e pela ambiçaõ; os mesmos comerciantes promovem intre si a entriga, indispondo-os indios de maneira que si naõ fôra a indole desta gente taõ pacifica muito seriaõ os assassinios, e continuadas as dizordens, occorre naõ os deixar fabricar bem os seos generos, os quaes, como seja o Varaná, e tabaco, do que tenho sido testemunha occular digo testemunha ainda este anno, naõ aproveitando por este modo o indio, e nem o comerciante, e afinal naõ paga o indio aquem

quem deve, e os seos filhos no estado sempre de penuria;
para evitar-se portanto tão grande mal, e poder
responsabilisar-se o Missionario, convem que del-
le dependa a licença para entrar o Commerciante
ou qual quer outro individuo, devendo sempre ser
o Commercio na Povoação ou Aldeamento, e nunca
pelos sittios debaixo do zello do Inspector que pa-
ra este fim deve dar providencias afim de que
o Commercio seja licito, e franco, e já mais mono-
polisado, e prejudicial, só por este modo poderá
tambem o Governo ser inteirado dos trabalhos dos
indios, e entre elles, outro estimulo para a milhor
fabrica dos seos generos a vista do preço mais ame-
nos, e mais commodas as fazendas, ultimamente em fazer
respeitar as Missoens conseguintemente os seos Missi-
onarios, he que consiste as providencias que por ellas
terão de evitar-se as seducções, e deixarão elles de ser o
apoio dos dezertores, criminozos, e escravos, os quais
depois de Cazados a sua moda, com filhos, e com elles
estimados, servindo-lhes de Oraculos, muito se difi-
culta tirallos de entre elles sem occorrer o perigo, e
o mesmo descontentamento, como se está experimenta-
do nos indigenas deste Municipio, e Rio Tapa-
yos; e a exigencia de providencias, e em prova do q.
levo dito cumpre-me ponderar mais a V.Exa que
os indigenas do Rio Mamurú, e Ayçorapá, e ten-
derão no Destricto de Villa Nova da Rainha em
distancia de pouco mais de hum dia de viagem pe-
la maior parte dos que forão da fundação da pre-
dita Villa, tiverão por seducçoens no anno de 1833=
d'aggredir, onde escallando portas, roubando, e des-
pojando os seos moradores, se constituirão primeiros

, e unicas anthoridades, e que para conter, e obstar os seos maiores excessos, e recolher os moradores ao seio de suas familias, eu fui encommodado, e que arrostando temerariamente a obstinação delles consegui sofocar a dezordem, fazendo prender alhum dos seos Principaes mais ascerrimo, depois de lhes persuadir a verdade, e esta prevalecêr; convencidos assim estes indigenas do seo erro, e dos seos crimes, abjurarão tomar a Villa, cuidando de outra Povoação, e para o que avendio o Excellentissimo Prezidente, então o Senr Machado de Oliveira; pelas dezordens da Anarquia passada, tornarão á aggredir a Villa despejando a todos debaixo de fogo roubarão a seo salvo, e insendiarão algumas Cazas depois d'algumas mortes, e só pela Amnestia se aprezentarão, e não tornarão mais, e supposto não tenhão cometido insulto algum aos que por elles tem trazitado, contudo a seguranca não affiança principalmente ao Commercio, sendo constantemente o azillo dos dezertores, escravos, e alguns que de outras Villas buscão entre elles o seo apoio Nestas mesmas circunstancias, e por feitos mais criminozos se achão os indios Mauhes, e mondurucús no destricto da Villa de Mauhes em numero de sinco a seis mil almas, aquelles que povoão o Rio Varanatuba, e estes o de Mucajatuba, huns, e outros em relações frequentes com os parentes que habitão nas mattas, ainda no estado de selvagens; estes indios no anno de 1832, aggredirão a Villa, e fazendo n'ella huma horroza carnica de todos os commerciantes roubarão de tudo as suas Cazas, tendo annos antes feito soltar os prezos da Cadêa, todo isto por effeito de sedicçoens, e pela anarchia passa-

passada reduzirão a Villa em sinzas sendo em gran
deza, Comercio, e população a melhor da Comarca
, e so se aprezentarão pela amnestia, depois do que
hum só não tornou mais, não affiançando por isso
aquella segurança que antes contavão os Comerci
antes, e outros, quando por estes rios transitavão, e
se bem não conste de insulto algum, comtudo esta
ainda vem a ser a sua attitude. Levado destes co
nhecimentos que eu os não ignorava, não duvidei at
tender a requezição que se me fez constante do Officio
junto sob numero primeiro, quando sobi para esta
Comarca com o destino directamente ao Rio Bra
co, e aprezentando-me na Villa de Mauhes depois
de interado que a segurança publica vacilava su
que teria tão grande numero de indios, de se con
centrar concorrendo para isto a prohibição do Comer
cio pelo Comandante Militar, cuidei logo pª cha
mar a minha prezença os Principaes que a muito
custo se me aprezentarão, e não poucos, estando eu
na occazião lutando com a morte, e sobre manei
ra desfalescido por effeito de forte sezoens, assim
mesmo fazendo-os rodear o meo leito farcei a natu
reza para lhes dittar as intenções do Governo, e as
minhas a favôr delles, contanto que da parte d'
elles houvesse toda a obediencia, e boa ordem pª
assim poder informar bem ao Governo, e do mes
mo alcançarem toda a protecção; mais observando
eu haver grande indisposição para tornarem
a Villa, e o que muitos annos antes o não fazião, pro
por-lhes a sua Povoação, e de nella edificarem a sua
Igreja para as suas Festas, e administração dos Sa
cramentos, o que muito lhes aggradou: em conse-

consequencia do que lhes determinei a escolha do lugar, assegurando-lhes o meo comparecimento logo que melhorasse para lhes administrar os Sacramentos por este modo elles se retiraraõ contentissimos; passados dois mezes naõ estando eu ainda em estado de embarcar, elles appareceraõ em m.ª busca, e sendo forçozo sattisfazelles, embarquei abrindo pela primeira vez as minhas portas, e assim entregue á Divina Providencia segui viagem, e foi em dia e noite chegar ao Lugar de Mocajatuba destinado para os indios Mondurucus, foi grande o concurso, e bem recebido, achando logo huma Capella e huma Caza de Rezidencia, sentindo segundo o meo estado, naõ aprovEitar a occaziaõ para lhes administrar os Sacramentos, e pelo Ministerio da Palavra dizer-lhes alguma Couza, mais depois de alguns dias, precizo foi arriscar-me comecei a baptizallos, e ao terceiro dia destes trabalhos, hum desfalescimento me levou em braços para a Rezidencia sobrevindo-me huma recahida, e assim empaiollado, e em huma Caza cujas paredes ainda vertiaõ agôa por n'aquelles dias se ter embarreado, a Providencia me foi propicia para melhorar, e naõ terminar os meos dias; recolhido a Villa depois de lhes ter pregado, e regulado o Serviço para a Povoacaõ; passei immediatamente ao Destricto da Freguezia de Villa Nova da Rainha por requezicaõ como do officio numero dois se vê afim de aldear aquelles indios com quatro dias de viagem cheguei ao Lugar do Andirá, pouco mais de hum dia distante da Freguezia achei os indios, e lhes propôz o aldeamento, que muito os agradou, sendo a minha morada ia ao tempo, mais

Cainda bem eu naõ tinha concluido a minha tarefa, eis que hum Correio me appareceo de Luzéa para meo prompto regresso, como do Officio numero terceiro se pode vêr, voltando por taõ justo motivo parei ao Rio de Paranatuba pelos indios Mauhes e no Lugar para elles destinado, distante da Villa hum dia achei huma Capella ja edificada, e huma Caza de rezidencia, e apenas hum Principal com alguns poucos muito descontentes, e retirada toda a mais gente, aqui foi precizo demorar me em quanto os chamei para os reanimar como consegui, pregando-lhes em lingua geral, e administrando-lhes os Sacramentos; pelo mesmo motivo parei ao Lugar de Mocajatuba onde tambem já abandonado achei; aqui mesmo me appareceraõ o Principal dos Mundurucús de Canumá, e outros dos Muras do Rio Madeira em minha busca, segui com elles, e passadas sinco dias contra correntes d'agôa, e praga, cheguei pelas déz horas da noite ao Destacamento de Abacaxis, habitado por mais de mil Mondurucus, indispensavel foi dezembarcar posto que encomodado, e molesto por obstar a marcha de duzentos indios que por aquelles dias tinhaõ de fazer para o Madeira a matança dos Muras, com approvaçaõ do Major Comandante Militar de Mauhés, e entaõ mesmo lhes determinou digo lhes determinei que no meo regresso os queria achar todos por ter de lhes fallar, pois ja estava tambem informado da obstinaçaõ d'elles em naõ concorrerem a Freguezia de Canumá havendo grande numero de innocentes, e adultos por Baptizar-se, e todo p.r seducaõ; e seguindo para Canumá depois de hum para dois dias cheguei;

e achei a Villa dezerta, e somente com huma Familia branca, e o Parocho morando com hum rapáz na Sachristia da Igreja, onde fazia o comer, suas portas de palha; a mesma Igreja acoberta de matto, e dentro hum lamacal de chuva, proxima a desabar, e em total abandono a Povoação; cuidei a vista deste estado por chamar os Indios os quaes em poucos dias compareceráõ em grande numero, apenhando-se a praia de canôas; celebrei, paramentado de trapos, e em tal Igreja por naõ haver huma Caza ou em outro lugar, ao menos mais limpo decente para este fim; determinei que ella fosse destelhada por aproveitar-se a telha para outra; preguei por aquelles dias na sua mesma lingoagem reanimando-os, administrarão-se os Sacramentos, e a Povoação logo começou a limpar-se, deixando limpa já a metade; e persuadidos os principaes para que fossem chamar os seos, em grande numero, que a mais de dois annos se tinhaõ passado para alem das Cachoeiras pouco menos de trinta dias de viagem, esta Povoação pela extenção, e riqueza do Rio, e facilidade para os decimentos pode ser huma das mais interessantes, e mais populozas da Comarca mediante outras providencias, e ao tirados estes indios do Commando de Trabalhadores cuja medida tendo de continuar será toda de extenção para esta Povoação, e naõ só sim para todas segundo a experiencia, posto que reconheça quanto aos fins da instituição ser mui bôa, na pratica com tudo muito prejudicial. Daqui mesmo providenciei para o Rio Madeira, passando

huma Portaria a hum Principal dos indios Mu-
ras, e a hum outro agente de entre elles, de confian-
ça para promoverem outros Aldeamentos marcan-
do-lhes os lugares, e as malocas que se deverião reu-
nir-se, seguindo o meo conhecimento ordenando ao
Parocho de Barba, como mais proximo, que isto nas-
ce debaixo do seo zello, e cuidado de que ou podesse
ir vizitallos, não consentindo que nas suas malo-
cas fossem as escoltas de assalto agarrar indios
para serviços particulares, entendendo-me a es-
te respeito com o Commandante Militar respe-
tivo, afim de se evitarem mortes, como tem a-
contencido digo acontecido: assim ordenado, e
disposto regressei, e toquei, como havia promet-
tido ao Lugar e Abacaxis, onde pois regressei digo
dever o terreno, e o grande numero de indios Man-
durucús para mais de mil com outros proxima-
mente chegados das Campinas, e depois de infor-
mado da extenção do Rio, e fertilidade de suas
terras, e falibidade para os decimentos deli-
berei que formassem ahi huma nova Povoa-
ção com era de seos intentos, depois do que reu-
nidos todos em huma praça lhes preguei em lin-
goagem propria que todos entenderão, so-
bem cobediencia por essencial de todas as mi-
nhas reflexoens determinando-lhes então con-
correrem todos a Freguezia por se Baptiza-
rem seos filhos, e os chegados de proximo o que cũ-
prirão contentes, e saptisfeitos devendo nottar
a V. Ex.ª que alem da muita Salça, cupahiba,
cravo, farinha, e castanha em quantidade

só artigo tabaco da fabrica destes indios montou este anno para mais de quinhentas arrobas; sahindo deste lugar passei em oito dias ao lugar do Anderá destricto de Villa Nova da Rainha onde já achei huma Capella, e Caza de Rezidencia com mais algumas Cazas, preguei-lhes em sentido proprio, baptizei, e por este modo a excepção de quatro mezes de molestia grave, e hum mez que trouxe de viagem da Cidade conto até esta datta sette mezes de trabalhos, e padecimentos continuos tendo sido mais em viagens do que inteira a minha assistencia e assim meos dias terão de abreviar-se, e demais empenhar-me estes aldeamentos Exmo. Senr., tem por fim reunir-se tanta gente disperça, e viciada, evitar-se que servão de apoio e azillo aos Criminozos, escravos, e dizertores, e tornallos a obediencia, e por este meio se poderão tambem attrahir outros muitos ainda no estado de selvagens, e por que seos costumes jamais se conformem com os dos brancos ou Tadinos prudencia he adoptar-se este plano de conservação, e ordem: estes forão os motivos, por que tratei dos quatro aldeamentos, Mucajatuba, e Maranatuba no Destricto de Maués distante pouco mais de hũ dia e Anderá no de Villa Nova da Rainha em igual distancia, assim no de Abacaxis destricto de Canumá, percionando-os com todo o preciso para as Igrejas, e hum estabelecimento de plantação propria, com o Patrimonio poupando-se por esta maneira toda, e qualquer dis peza pelo Thezouro Publico, he porem necessario

que sobre todas estas gentes haja vigilancia, e Cuida-
do bons modos para infundir-lhes outra moral, com es-
pecialidade sobre as tres Povoaçoens Mocajutuba, Ura-
natuba, e Anderá em numero de sinco a seis mil al-
mas, e que pelas frequentes relaçoens com os seos dos
mattos, com facilidade se podem retirar todos = Cum-
pre-me agora respeitosamente, e submissamente respon-
der sobre o que dice o Excellentissimo Vice Prezidente
em seo relatorio a Assemblea Provincial quando tra-
tou da cathequese, e civilizaçaõ dos indios; em primeiro
lugar com o meo informe que vai apenço, extrahido
do Livro de Registos que serve nesta inspetoria, mos-
tro que naõ faltei, posto que em tres mezes depois do meo
o provimento, e para bem a dizer em viagem, ainda
naõ tinha tempo para o fazer: em segundo lugar naõ
me parece compativel exercer-se este emprego com
outro, para o dezempenhar por ter de vizitar as Missio-
ens, e dar ao Governo informaçaõ occular, e a razaõ he:
o zello, e o interesse pelo bem publico, e por reputaçaõ
propria devem sempre ser os caracteristicos de todo
o empregado honrado para naõ acumular empregos,
quando os naõ pode dezempenhar; assim eu teria
de cobrir-me de desdouro, e confuzaõ se esta notta houves-
se de comprehender-me exercendo o emprego de Inspector
de Missoins com o de Vigario Geral sem o poder dezem-
penhar, e o que ja mais se compadece, e a toda a prova
com a minha conducta publica, e particular; entre-
tanto que as vizitas as Missoens sem urgencia por
alguma occorrencia extraordinaria he desnecessaria,
porque os Missionarios teraõ de ser sempre Sacer-
dotes de conceito, conseguintemente dignos de todo
o credito, os informes por elles dados ao Inspector

de Missoens, quanto mais que das Missoens só convem
saber-se o numero dos aldeamentos digo dos aldeados,
por aldear-se, se os há, estado de Civilização em
que se empregão tudo isto póde, e deve ministrar o
Missionario ao Inspector para informar ao Gover-
no, alem de qual quer outra circumstancia que
julgue ser precisa, e assim dados annualmente os
Roes de população, baptismo, obito, e cazamento se
ajuize do estado de civilização, progresso das Missó-
ens mais ou menos; ao Contrario porem providenci-
ar o Inspector vizitando-a se preciso fôr resul-
tando por este modo evitar-se a enormissima des-
peza de tres a quatro contos de reis pelo menos a
lem do pessoal do Inspector que tendo de passar
por imensos perigos, incommodados, e tormento da
praga, não se ajuizar: e pelo que dice mais o Exmo
Vice Prezidente que os indios aldeados são obriga-
dos a huma vida sedentaria nas suas Povoaçoens,
e que este tem sido em parte o motivo por que tem
dezaparecido, e não tem prosperado as Missoens,
a este respeito devo dizer, que muito mal informa-
do foi o Exmo Vice Prezidente, por que não me cons-
ta que hum systhema tão errado se tenha adap-
tado, por isso mesmo que he muito opposto aos seos
custumes, como pelo meo informe anterior ponderei,
assim tambem por ser moralmente impossivel
quando houvesse de pretender-se que elles deixa-
cem suas mulheres, e filhos, como penhor de sua
volta periodica, pois são estremozos por suas fa-
milias que nas mesmas derrubadas para as suas
plantaçoens, banhos, e ate hum feixe de lenha
quando precizão, elles o não fazem sem que sejão

acompanhados do mesmo incente que a mulher terá as cartas em hum sacco ainda carregando algum outro pezo he contudo mui judicioso o seo pensar, quando diz que os indios devem ser dispensados de todo o serviço publico, contando para o futuro com os seos filhos, ou nettos, então sedentarios, e acti vos habitantes das Povoaçoens, e Cidadoens aptos para prestarem ao Paiz os seos serviços sem rece arse, esta medida he sobre medida essencial, e de urgencia, pois que será tentar em vão os al deiamentos adoptando-se o contrario como pela ex periencia se tem visto nas Missoens de Santa Cruz, Jurutty, Villa Nova da Rainha, Maues, Camy má, Sapocaia roca, e Amatari, e Amatary Tata pui, Santo Antonio de Maripi, e São João do Prin cipe dos quaes todos apenas existe hum resto no Ta tapui, e Cammuná, e que para os acabar nada mais he precizo que a conservação dos Commandantes de tra balhadores que para ellas forão dados, quando pela facilidade dos descimentos nos mesmos Rios, e dos mesmos indios muito se podem augmentar, riscar portanto destes Corpos estes indios he pro videncia, e medida salutar, e que he arequezito como base essencial para que assim possão rea nimar-se muitos das mesmas Tribus, ainda em mo no estado de salvagem, assim tambem obstar-se o alistamento na Policia, e primeira Linha, como tem feito o Commandante Militar de Manhes; por que aquelles não comparecem, e estes dizertão, como ja alguns estão entre os seos — Permitta-me agora V. Exª fazer mais huma breve reflexão so bre os indios de hum e outro sexo digo estado se-

segundo os seos custumes com o que se tem praticado-
do, e d'hi inferir-se tem sido ou naõ a fonte ou
causal a falta de huma policia regular, e sempre
protectora conforme a justiça, e Direito Natural.
No tempo do Directorio o rigor sobre os indios
parecia ate excessivo, mais elles naõ eraõ dados
a fuga, dezamparando suas familias, e Povoações
raro éra o indio que naõ fosse de confiança, de
se lhe entregar ate huma Canôa carregada pa-
ra levar a Cidade; eraõ dados por Portaria caza-
es por mezes para serviços particulares, suas Povo-
açoens cresciaõ com augmento da população, hoje
porem he todo o contrario, muitas Villas extinctas
, e todas sem o numero pela vigesima parte, do que
antes tinhaõ, e os indios quazi no geral sem confi-
ança, dados ao ocio, ao roubo, e á mesma morte.
Os indios no tempo do Directorio eraõ desde seos
tenros annos doutrinados, e posto que dados ao ser-
viço publico, e particular, contudo era sempre debai-
xo de certo prazo de tempo, que por motivo nenhum
se espaçava, contando-se com este serviço para
naõ serem logo chamados, esta praxe éra infa-
livel, pelo que o indio contava n'aquelle prazo
tornar ao seio de sua familia por que saõ ex-
tremozos; depois do Directorio os indios tem sido
arrancados, e se alguns saõ bons de conducta
tanto peior para elles por que já mais os deixaõ,
sendo-lhes forçozo fugir para ver as suas mulhe-
res, e filhos, assim tem sido dezamparadas tan-
tas familias, e sem protecçaõ de que tem rezul-
tado a falta de população, e o estado de extincção
de decadencia das nossas Villas, e Povoaçoens.

quanto porem a falta de confiança, e desmoraliza
ção; estas providencias digo provem de que raras
tem sido digo de que regras são aquelles que para
tiduzir hum indio da Costa onde foi creado ou
de qual quer embarcação se não sirva de tudo q.to
lhes pode seguir o guio do mal, pondo de má fé
aquelle a quem deve a sua mesma creação inci
nando-lhes atez a maneira de fugirem dando os
meios quando se fazem precizos, e por este modo
ja habituados os indios lamenta-se o mal que fa-
zem, e que cauzão ao Commercio, e a agricultura, tal
terá pois de ser a sorte dos indigenas quando pro-
videncias adequadas não tenhão de obstar, não sen
do desconhecido que os indios ainda de muitos an
nos descidos, tem sempre nos mattos, Irmãos e mais
parentes, que com elles se communicão, e então do q.
se passa por fora, e a vista do que observo com os
Commandantes de Trabalhadores, será para mim
maravilha que os mesmos indios ja civilizados
se conservem, nunca porem os Indigenas de al-
guns annos aldeiados, como sejão os de Cammamá
Atumá, e Mauhes, e Andirá = Demonstra
do assim todo quanto me tem occorrido, não
só do estado das Missoens providas como dos lu-
gares mais convenientes para o provimento das q.
estão creados por Ley, e de outras por crear-se,
lembro-me que attenta a falta de Sacerdotes se
devem instituir Missionarios volantes, como
fez a Assemblea Provincial da Bahia, cujas fu
ccoens terão então de exercer os que forem destina
dos para os Rios, Madeira, Solimoens, e Rio Ne

Negro, estabelecendo-se nestes rios as missoens que segundo as distancias, e outras circuntão digo circunstancias, assim for conveniente, e por esta maneira a população terá de augmentar-se e parar devér se e Caridade, chamar tantos salvagens ao gremio da Igreja, e sociedade civil = Eis, Exmo. Senr. quanto julguei, e me foi possivel informar a Vossa Exa. como Inspector de Missoens da Provincia, e bem que imperfeito omeo informe, he franco, e veridico, e pela notta junta de quatro digo de numero quatro extrahido do Livro de Registos o mais de minhas providencias tendo exercido durante este anno as funcçoens não só de Inspector com-o de hum Missionario volante assim rebreme que eu sobmisso, e respeitozo pessa, e rogue por minha demissão em attenção aos meos annos, e empregado sempre neste laboriozo Ministerio de Missoens desde o anno de 1818, alem dos que servi de Cappellão Cantor na Cathedral por cujos serviços, e tempo, eu cuido estar na razão de obter minha reforma ou apozentadoria, e como esta depende de V. Exa. muito confio, que me hade proteger, e fazer justiça = Deos Guarde a Vossa Exa. Maués aos 31 de Dezembro de 1844 = O Inspector de Missoens = Antonio Mel. Sanches de Brito

Doc. nº 5.

Illmo. e Reverendissimo Senr. = Constando-me que V. Sa. vem de volta da Capital, e com o destino de seguir até as Missoens do Rio Branco, depreco de V. Sa. a bem do serviço se sirva dar huma che-

chegada a esta Villa, primeiro q.e todo, e quanto an-
tes, pois que as Couzas aqui naõ estaõ com boa face,
receio naõ pequeno movimento, que sem duvi-
da naõ poderei evitar somente com a palavra sa-
be o cazo= Bem sabe que posto que sem nenhum me-
recimento proprio, fiquei durante a ausencia
da Comarca com a vara da Viagem digo da Viga-
raria Geral por sua Elleicaõ; fui chamado huma
e mais vezes pelos Povos de Mucajatuba para ahi
exercer as funcçoens do Ministerio Parochial, e naõ po-
dendo dispensar-me de annuir a tal requizicaõ, fi-
nalmente fui ate aquella Povoacaõ, mas qual foi
a minha admiracaõ, depois de alguns dias de demo-
ra ahi, de ver a indisposicaõ geral que havia con-
tra a Comandancia Militar desta Villa, e a po-
to de temer algum rompimento sinistro, de modo
que, para aplacar aquelles animos ainda total-
mente esquecidos dos preteritos tempos da rebeliaõ
fiz huma falla, e ate p.r escripta, a esses Povos abo-
nando muito a conducta do actual Comandante
Militar, e exortando-os para que entrassem na
obdiencia legal, mostrando que só p.r este unico
meio, he que podiaõ ser felizes, e que todo o mais é-
ra desordem, e lhes assegurei que estivessem soce-
gados, pois que nem hum mal lhes viria da par-
te do Comando; e com isto os metti algum tanto
na Ordem, e retirei-me para esta V.a; em virtude
pois do expendido V.S.a verá o quanto se faz aqui
mister de sua prezença, para huma vez sanar o
mal q.e ainda, que naõ exíste, já ao menos esteve
em Projecto, e sem duvida, eminente ou pelo me-

de todos retirarem-se para o centro, assim como mui-
tos mil almas dos indios Maühes que povoaõ o
Rio Uranatuba de maneira que depois da apre-
zentaçaõ geral, e consequencia da Amnestia,
ainda hum indio só senaõ tem visto na Villa,
que continua quaze dezerta, e se naõ houver
providencias ao menos da sua prezença terá
certamente de ficar na Villa só o destacamento;
espero do zello sempre com que se tem destingui-
do no serviço, naõ deixe de anuir esta mi-
nha requezicaõ; na Freguezia de Canumá, já
o matto cobre a Igreja, e apenas duas, ou tres
Cazas, velhas a pulhir por que os genticos já se
tem passado para as Cacheiras, muitos dias
de viagem, e todo isto precisa accodir-se, e nas
maõs de V. S.ª está o remedio = Ds. Ge. a V. S.ª Vª
Maühes 22, de Janeiro de 1841 = Illmo. e Rmo. Senr.
Padre Antonio Manoel Sª. de Britto, Vigro. Geral
da Comarca, e Inspector de Missoens Vctoda
a Provincia = Frei Joaqm. de Santa Luzia = Illmo.

Doc = nº 2º

Illmo. e Rmo. Senr. = Pela bem merecida confiança
de V. Rma. nestes Povos, com tenho observado, mas
me animo a ponderar a V. Rma. q. pelo mesmo mo-
do que V. Rª vai procedendo no Destricto da Vª
de Luzéa para contentar aquelles Povos, e con-
solidar-se assim a segurança publica, e mili-
tando a mesma razaõ no Destricto d'esta Vª
nos indigenas, e outros que se lhe tem associ
ados, julgo a proposito, e muito conveniente

e Adiamento dos mesmos no lugar no lugar mais
proprio do Rio Anderá, e so assim me persuado
que elles ficarão saptisfeitos, e V. Rev.ma por este meio
prestará mais hum serviço de utilidade a prol do
bem publico = Espero por tanto do patriotismo, e in
tereza de V. Rev.ma todo o acolhimento ao q.e proponho =
Deos G.e a V. Rev.ma m.s an.s Quartel do Comando Geral
de Tupinambarana em 20 de Julho de 1841 = Ill.mo
Rev.mo Senr. Padre Antonio Manoel Sanches de Brito
Vigario Geral da Comarca do Alto Amazonas, e
Inspector de Missoens da Provincia = Antonio
Lopes de Mesquita 1.º Tenente, e Comandante G.l

Doc. n.º 3.

Ill.mo e Rev.mo Senr. = Vai de proposito esta montaria q.
a muito custo arranjei por falta de gente, mais pe
las circunstancias obrigado a comunicar a V. S.a tão so
mente que os seos trabalhos nas Povoaçoens do Urana
tuba, e Mucajatuba estão frustados, e nós todos sem
teremos pelas vantagens, que nos rezultão dos seos
povoadores, e o cazo hem este: logo que V. S.a largou desta
Villa para os trabalhos da Povoação do Anderá pas
sou mostra o Comandante, e na mesma recrutou al
guns, e entre elles incluzo hum rapaz por nome Ven
ceslau, pertencente aos Mondurucús, na lista de
mostra dos Policiaes apparecerão muitos da Nação
Malthes, que não compareceráõ, o que todo foi logo
constante as Povoaçoens, para immediatamente as
abandonar, ficando apenas em cada huma hum
Principal, e todos os mais de Corrida para o Centro;
veio logo ter com migo o Principal José Antonio
Mundé muito agoniado em procura de V. S.a, e como

moderei, affiançando-lhe que V.Sª tudo providenciaria, e para q.ᵉ hia já partecipar-lhe como faço. Não sei o que ainda nos espera com estes procedimentos que até filhos de gentios se alistão para a Policia, e primeira Linha, eu julgo que se esta ainda o achar em viagem que deve voltar, já me parece que todos estes desgostos, e encomodos se dispoem para em sua auzencia praticar-se, por que mais ou menos assim tem acontecido, e a ninguem se attende; foi triste a maneira do recrutamento, forão da mostra levados em patrulhas para Bordo, e ahi logo intrancados, e deste modo embarcarão. Desta maneira ninguem pode vir a Villa, e o rezultado será de todos se mudarem = Deos Guarde a V.Sª Villa de Manáos 1. de Agosto de 1861 = Ill.ᵐᵒ e Rd.ᵐᵒ Snr. P.ᵉ Antonio Manoel Sanches de Britto = Vigario Geral da Comarca, e Inspector de Missoens de toda a Provincia = Frei Joaquim de Santa Luzia =

Doc. nº 4, ou additamento.

Sendo já demonstrado pelo meu informe de 31 de Dezembro findo como Inspector de Manáos, que maior de todos os males he a introducção de gente ladina por entre Gentios, maxime dos Commerciantes seguindo a desmoralidade, e ambição que todo o genero de prejuizos acarretão ao bem publico de tal modo que os mesmos dezertores, escravos, e outros Criminozos vem a encontrar no centro dos mattos, e com profuzão todo quanto precizão até de armas, e polvora, como de sciencia serta o sei, e he constante; occorre tambem pregarem-lhes que devem conservar nos mattos incutin=

incutindo-se lhes noticias aterradores, emalci-
nando ate outros Commerciantes, de que tem rezu-
ltado mortes, consequintemente o roubo, estas Sr.
saõ as consequencias de hum tal Commercio, e de
se admittirem lojas abertas pelas mattas, e veda-
do que seja, outras seraõ as vantagens para o Co-
mercio, e agricultura, e em todo abundancia alem
do perigo eminente que por este modo se deixa vêr
e se pode evitar, sendo esta em parte a cauzal de se-
verem as Povoacoens abandonadas. O indio Exmo. Sr.
no estado de Selvagem, ambiciona o baptismo, po-
de ser que seja taõ somente por temerem digo por
terem nome assim como o de Matrimonio mais a-
te por este lado se lhes prega que para o Matrimo-
nio nada mais he preciso que a vontade reciproca,
e para o Baptismo, alguns o tem feito, e fazendo u-
zo para os seos interesses exigindo grandes pagas,
e constituindo se Padrinhos, e Compadres de ma-
locas inteiras de que sou sabedor, e pelo proprio
officio do Parocho de Camanaú o confirmo poden-
do Certificar mais que tenho encontrado alguns
baptizados duas vezes, e ate Padrinhos cazados
com suas afilhadas naõ so pela forma que levo
ditto como Sr. Sacerdotes muitas vezes por sapti[sfa]-
zelles ponto quem conhecimento, e por evitar se
a occazião proxima, toda esta relaxacaõ Exmo.
Snr. naõ me he difficil destruir ou outro que me
substitua; huma vez que medidas adequadas se a-
doptem, e o dezenteresse, o amor da Religiaõ, e do
bem publico sejaõ os Caracteristicos do Missiona-
rio sob e tutela do Inspector, jamais condecendan-
te assim a Provincia terá de colher fructos vantajo-

vantajozos por qual quer de seos ramos, bem como a Religiaõ de triunfar, e tudo sem maior despeza do Thezouro, e só pelo Ministerio da Palavra; e he isto taõ facil que com bastante conhecimento o affirmo, e nada mais precizo para dezentranhar das mattas a maior parte ou toda da nossa gentilidade, e taõ interado e convencido estou, que dois ou tres Missionarios, poderiaõ fazer este serviço em toda a Provincia; talves Exmo. Senr., que pareça illuzaõ minha mas eu creio que me naõ engano, por ter conhecido, e penetrado a indole dos indios, naturalmente submissos, e sogeitos ao castigo, e com rezignacaõ, sem que se disgostem, quando este seja aplicado pelo seo erro, e nunca por odio ou enterece particular = Assim Digne-se V. Exa. receber mais esta notta como parte do meo informe para com conhecimento de cauza milhor poder providenciar = Deos Ge. a V. Exa. Marches 1o. de Janeiro de 1862. Antonio Manoel Sanches e Brito = Inspector de Missoes da Provincia

Doc = nº 5 =

Illmo. e Rmo. Senr. = Desde que V. Sa. veio a esta Freguezia quando o Principal Joaõ Guedes o foi buscar para ver a sua Povoaçaõ, e sua Igreja estavaõ cobertas de matto tem concorrido alguma gente. Ja tenho Baptizado cento noventa e quatro, entre innocentes, e adultos naõ tendo ainda vindo a quarta parte da gente por estar receioza de ser alistada no Corpo de Trababalhadores; partecipo tambem que temos hum Missionario para as Caxoeiras deste Rio que he nas

ras cachoeiras, e hé hum Francês por nome Miguel Ricardo que com certeza tem estado a Baptizar, e com isso tambem fazendo o seo negocio, e finalmente pelas Missas da Natal tive os maiores sustos, q̃. estive a celebrar pelas grandes bebedeiras em que estavaõ os gentios, rolando continuamente pela escada do Côro, cabeças quebradas, gritarias, e V. S.ª providenciará porque hum Parocho nunca he nestes sertoens = Deos Guarde a V. S.ª = Canumá 1. de Janeiro de 1847 = O Vigario = Dionizio Rodrigues Aliança =

Ill.mo e R.mo Senr. = Por me constar q. no Rio Solimoes continuará o abuzo alias criminozissimo de se perseguirem os indios dando de assalto em suas malocas para os agarrar, e entruncar para assim seguros conduzirem, e venderem, fazendo-se pela venda destes indios hum genero de commercio de tal modo que até tem servido para satisfação de dividas, dotes, e heranças, de que tem rezultado nas deligencias algumas mortes, e de algumas Tribus por isso concentrarem-se sem se saber para onde, e como de certo que p.r este meio de tais perseguições, que mais possaõ fructificar as deligencias do Missionario Inglez no Rio Branco, e mesmo de Demerare que naõ cessa de aliciar os nossos indios facilitando-se a communicaçaõ pelo Rio Japurá, e tendo-me já dirigido a este respeito a Camara Municipal de Egas rogando-lhe que em todo o seo Municipio p.r meio dos Juizes de Paz, e Commandantes fizesse obstar este damnozo abuzo, sou sabedor que hum tal trafico do commercio, e de perseguiçaõ ainda continua, p.r isso solicito de V. Ex.cia que a bem da humanidade, e do Serviço consciensiozamente me responda in seguim.to deste

sob estado quanto levo dito. Deos Guarde a V. Merce
Villa Nova da Rainha 2 d'Abril de 1842 = Ill.mo e R.mo
Senr. Padre José Vicente de Carv.o Penna = Vigario de Cast=
Antonio Manoel Sanches de Brito - Vigario G.l e Inspec-
tor de Missões =

Resposta =

Ill.mo e R.mo Senr. = Saptisfazendo como me cumpre, a exi-
gencia de V. S.a em seo officio supra passo a informar sobre
seo conthendo o que he que eu tenho observado desde 1. de
Maio de 1840, em que comecei a exercer funcções de Paro-
cho nesta Villa, e nas diferentes Igrejas deste Rio Soli-
moes a mim confiadas pela falta de Sacerdotes =
He verdade sabida em toda esta Comarca, mais de
proposito abafada, que de annos a esta parte se tem
praticado constantemente o illicito, e barbaro Commercio
dos indigenas, que povoão, e habitão os diferentes Rios, q.
tributão suas agoas ao Amazonas = Este abuzo ja tão
inveterado tem continuado com m.ta frequencia desde
minha chegada a esta Villa, e continua da mesma forma
não obstante as requerizições de V. S.a a respeito dirigidas a Ca-
mara Municipal na qualidade de Inspector Geral
das Missões, requerições que ella ate hoje tem illudido =
Não somente tem sido frequentado este Commercio, mais
tem chegado a tal excesso, que as proprias habitações
desses indigenas os vão a ssaltar, e trazem entroncados
para se não evadirem, e os dão p.r pagamentos a 16. e
20. r.s cada hum, e pelo m.mo preço os vendem a particu-
lares, que não duvidão darem essas quantias, em conse-
quencia do que bem se pode dizer, q. ficão como escravi-
dos, não obstante colorir-se esta verdade com o titulo de
saptisfazerem as despezas do resgate = Neste corren-
te anno não somente se tem frequentado este Com-
mer

comercio, mais tambem moradores desta Villa foraõ agar-
rar gentios ao Rio Juruhá do que rezultou mortes, e feri-
mentos: de hum destes agarradores se me disse, que lan-
çou ao mar couza de 3. a 4. gentios introncados porque-
rerem levantar, e outro chegou ferido gravem.te p.a se
levantarem os gentios, afim de recuperarem sua liber-
dade, o que conseguiraõ com morte de 2. ou 3. pessoas, e
ferimento do proprio que os fez agarrar, sendo o numero
destes gentios agarrados excedente de 70. pessoas entre ho-
mens, mulheres, e Crianças, e da Nação Araina da Fre-
guezia de Fonte Bôa, fizeraõ o mesmo, no Rio Jutahy
com a Nação Catuquina com ferimento de hum dos a-
garradores, e já antes hum outro morador desta Villa
fez o m.mo no Rio Japurá. He principalmente neste
Rio que se frequenta este escandaloso trafico com a
Nação Miranha a troco de panno grosso, avellorios,
e ferramentas. Como Parocho eu os tenho baptizado em
diversas Igrejas, e em maior numero na desta Villa;
contou se me, que pouco antes de minha chegada mora-
dores desta Villa, e das Freguezias de Nogueira, e Al-
varães foraõ fazer agarrações ao Rio Içá, e eu me quiz
convencer deste facto, porque em verdade os baptizei
aqui, e nas Igrejas dessas Freguezias; e ainda mais
se me dice que hum ou outro Commandante Militar fo-
ra hum do que mandára fazer agarrações de genti-
os a esse Rio, sendo o rezultado deste atroz procedimen-
to embrenharem estas Tribus mais presegidas, ou antes
estas malocas. He muita verdade que particularm.te
se falla nessas agarrações, ainda que ninguem se atre-
ve a dizel-lo publicamente, mais existe a prova do facto
nos gentios q. de todos saõ vistos. Concluirei dizendo
que no Rio Negro ha huma estrada pela qual

se passa a Rio Japurá, e que moradores daquelle tem en volvido em seo negocio os mesmos gentios, e não se se tambem as agarração porque quando de huma sorte os não podem havêr, o conseguem de outra. He quanto posso informar a V.Sa que com sua penetração, e sabedoria saberá avaliar os rezultados, e consiquencias de hum tal estado de couzas até hoje deixado no desprezo. Deos Guarde a V.Sa Tefé 30 de Julho de 1842. Illmo e Rmo Senr. Antonio Manoel Sanches de Brito Inspector Geral das Missões, e Vigario Geral do Alto Amazonas. José Vicente de Carvalho Penna

Illmo e Rmo Senr. — Remetto a V.Sa o rol das confissões desta Freguezia de Silves, em quanto da Povoação de Jatapú não me tem sido possivel fazer porque agente toda se tem evadido para as mattas silvestres: e por ultimo dois Principaes que estavão dando principio ao Concerto da Igreja; no dia sinco do mez proximo passado José Simões na dita Povoação mandou tocar huma Chamada para tirar gente para o seo serviço, e dis pessoas para dar a hum regatão. Eis o motivo de hoje não se achar huma só alma na dita Povoação por q. atemorizadas dos troncos que o dito Simões mandou fazer para meter os dois Principaes a ordem do Illmo Tinente Coronel Nunis Tavares apezar de que nada consiguio, portanto Illmo Senr. eu dezejava não ter occazião de fazer tal reprezentação a V.Sa porem vejo que anecessidade he grande Deos Guarde a V.Sa m.s a.s Silves 7 de Agosto de 1842. Illmo e Rmo Senr. Vigario Geral, e Vizitador do Alto Amazonas — Nuno de Alves do Coutto

Notta

As Missoẽs sempre forão, e são da attribuição do Governo, a elle pertence indicar os lugares mais convenientes, e approvados, que sejão; prover, e remover os Missionarios, precedendo em tudo informes do Inspector, e assim todo quanto queira o Governo saber desta repartição; consequintemente he pelo Inspector, q.' os Missionarios devem dirigir sobre exigencias, ou qual quer outra occurrencia, como tambem o Governo, e p.r este modo terá o mesmo Governo sempre, que se aproximarem os trabalhos d'Assemblea huma notta pelo Inspector do que houver occorrido = As Missoẽs nunca forão sojeitas, e nem são aos Prelados Diocezanos, e he por isso que nas Vizitas Pastoraes, as Parochias, elles exceptuão as Missoẽs: d'aqui bem se pode ver que hum Parocho não pode ser conjuntamente Missionario, porque se motivos ha para remover-se o Parocho, ou viceversa o Missionario, a authoridade do Governo, e do Prelado tem de ser embaraçada, e o Sacerdote que devendo obdecer a hum, e outro, não saberá q.' a preferencia: alem disto torna-se infructuozo o dever do Sacerdote que aproveitando-se, desampara a Parochia sob pretexto de ir a este ou aquelle rio, ou mesmo de ver por utilidade publica, mais o que observo he, q.' não tendo precizão de incomodos, e padecimentos inseparaveis de hum Missionario, contenta-se com a residencia da Parochia, onde encontra algumas, ou todas as comodidades, he o meio emfim para não apparecer em aldeamento, que para o fucturo venhão a ser freguezias q.do organizado o estabelecimento da Missão passa este a ser occupado por hum Parocho, e não já por hum Missionario, cuja congrua he maior

maior, ducando de ser eterna a Missaõ n'aquelle lugar, em concluzaõ o Missionario para se naõ afiviar de sua incapacidade, e por reputacaõ propria hade sojeitar-se a todos os trabalhos nos quaes deve esperar hum dia de mais comodidade, naõ só para subsistir-se como para mais depreca descancar. Em prova do que, alem de todas as Parochias da Provincia que assim tiveraõ principio apontarei nos meios dias a Villa de Mauhes, Villa Nova da Rainha, de Canumá, e de Juruti, onde eu fui Missionario, e minha primeira caza foi huma arvore, a cuja sombra por vezes tive de acolherme; menos tempo de fundacaõ tem a Missaõ do Rio Branco que a do Hingú, e no entanto alli ja se conta huma Povoacaõ dos indios Mapoxanas, e outra no Pirarara, com suas Capellas, e no Hingú os indios estaõ no mesmo lugar apenas com huma Cruz, e que todo attribuo do Missionario por ser Parocho conjuntamente: a vista do deduzido V. Ex.ª conhecerá, que as jurisdicçoẽs se confundem, e q.' dellas pode aproveitar-se o Sacerdote naõ rezultando afinal utilidade alguma. Segundo a Lei Provincial ha quatro Missoẽs por proverse, a de Tabatinga na pessoa de Frei Martinho de Santa Roza de Lima, para o Rio Branco outra, assim tambem p.ª o Madeira; aquella tem por fim substituir logo, o Missionario, ou outro em cazo de falencia, ficando assim habilitado aquelle que for, e a do Madeira chamar a ordem aquelles indios, que pelo abandono saõ perseguidos rezultando deste proceder mortes diggressoẽs dos indios, e por isso

quaze vedada a navegação; para estes dois lugares proponho dois Religiosos do Convento do Carmo já de idade Frei Joaquim de Santa Luzia, para o Maduirasnole já aspres, e tua residencia, ou em Sapocaracoca, ou em qualquer outro mais conveniente no mesmo Rio precedendo approvação do Inspector, e para o Rio Branco Frei Manoel Maria, Parocho de Porto de Moz; restando outra Missão para o Rio Tapajós cujo provimento poderá ser no P.e Frei Demetrio da Madre de Deos, religioso Carmelita, de idade, actualmente Parocho de Villa Franca estes Sacerdotes podem prestar serviço =

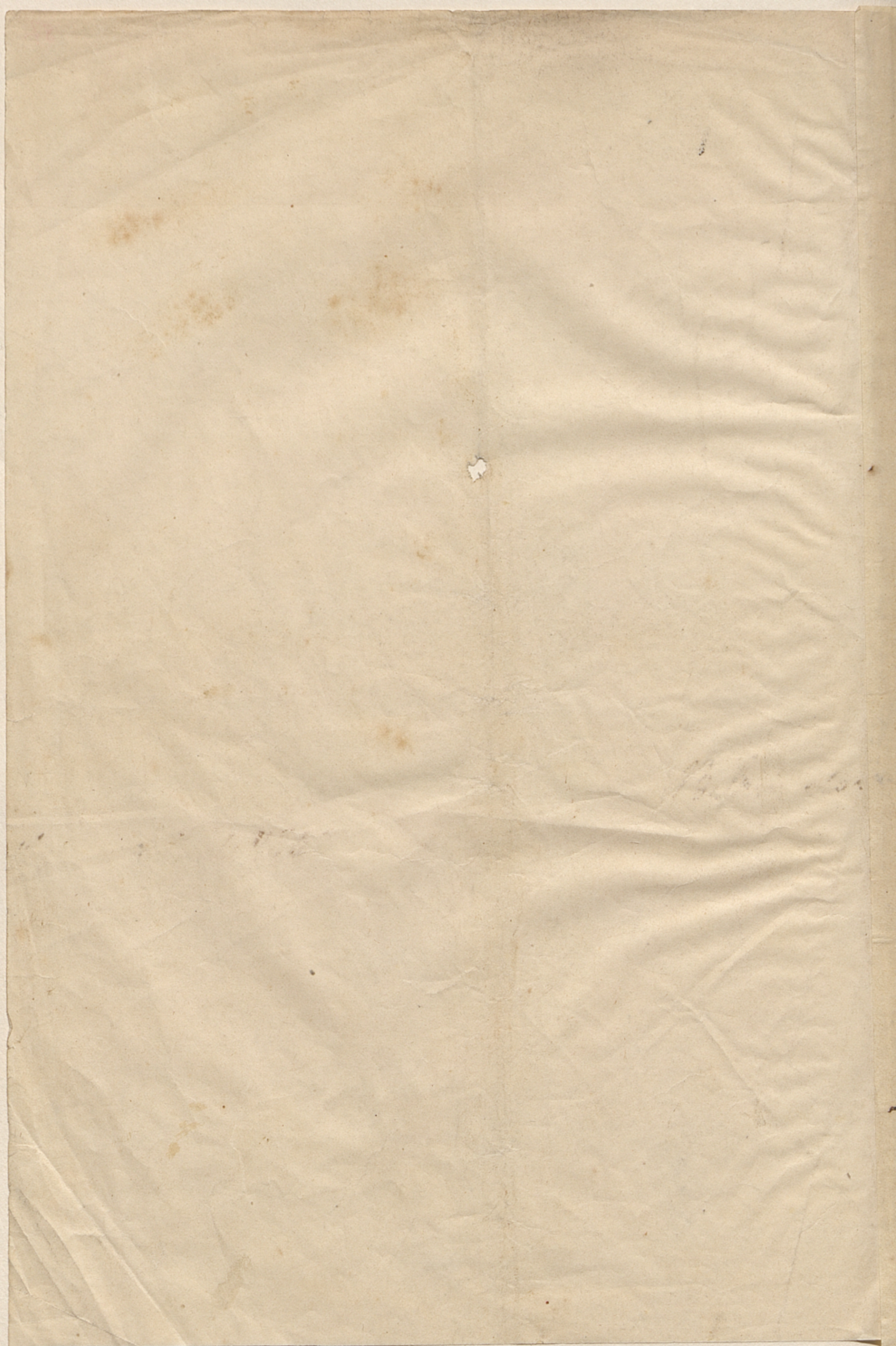
Observação

As Missões do Rio Branco poderião ter florecido mais se os Inglezes com os seos brindes não tivessem perturbado, pois todas aquellas cordilheiras, e serras são occupadas pelas Tribus Macuxis, Jacaricuna, Uapixana, Acauaiu, Parumas, e Atyrahi, estas são as Tribus que occupão, o Rio Tucutu, e Pirarara. No Rio Branco da Fortaleza para sima existe a Missão em Porto Alegre, na q. effectivamente existem 400 almas não tocando naquelles, q. tem as suas malocas distantes, e que algumas vezes concorrem a este lugar em numero de mil almas, assim como algumas Tribus com quem ainda se não tem tido relacoes = As Tribus q. occupão as cabeceiras deste Rio são as seguintes, Uapixana, Macuxis, Jacaricuna, Saparás, Paraucutus, Quinao, Mauingu, e Anhuaque, e outras de q.

que se não sabe os nomes: abaixo da Fortaleza pouco acima da Povoação do Carmo se acha o Rio Catrimany cujo Rio he occupado pelo Tribu Paracaime subindo pelo Rio Branco acima da Cachoeira se acha o Rio Mocajahi, o qual he occupado pela Tribu Cariana ainda bravos mais negoceião com os mencionados Paracaimes no Rio Catrimany; estes Paracaimes plantão muito algodão, e já principião a negociar com os brancos. A Tribu Maiungú de que asima faço menção são mui pobres, e o mesmo acontece á Quinaó. As Tribus Macoxis, Jaricuna, Uapixana, Sapa-rás, Acanaiu, Arrinantus, todas as suas armas são de fogo, e por isso pouco uzão das flexas, e alguns ha que possuem duas e tres armas, manejão-do com ellas admiravelmente. Belem do Pará 29 de Maio de 1843=

Está conforme

Sanches Brito, Inspector de Alinhas



Le père Luiz de Souza

drame en trois actes

par

J. B. de Almeida Garrett

traduit du portugais en allemand

par

W. L.



II

Avant propos.

Comme je suis autorisé à supposer que la nouvelle littérature portugaise est au moins étrangère, sinon entièrement inconnue au public allemand, et qu'il ne peut posséder une connaissance exacte de ses productions, je me hasarde à lui offrir la traduction d'un des meilleurs drames du premier auteur portugais: de M. de Almeida, Garrett.

Puisse ce premier et faible essai de traduction obtenir un accueil bienveillant, et me mériter l'indulgence que ma bonne volonté seule a droit d'obtenir!

Le drame de Garett que j'ai choisi pour le traduire: le frère Luiz de Souza, a obtenu un si grand succès en Portugal, que je n'ai pas cru pouvoir faire un meilleur choix.

Mon collègue, un diplomate, m. de Varnhagen, a eu la bonté de faire précéder ce drame d'un mot d'introduction, afin de faire connaître au public de notre pays notre commun ami, ainsi que ses autres œuvres littéraires.

Enfin je me permets encore de faire des reproches à la préface que Garrett adresse au conservatoire royal de Lisbonne, en lui envoyant son nouveau drame, qu'il affirme devoir être aussi son dernier. Elle renferme non seulement le point de vue sous lequel il faut envisager ce drame, mais encore celui qui doit servir à juger l'individualité de cet écrivain, ses rapports, et sa position dans la littérature portugaise.

Le traducteur.

Préface

S'il est de fait que l'essor ou la décroissance des sciences et des beaux arts chez une nation sont inséparables de sa prospérité ou de sa décadence, il est peut-être plus incontestable encore que l'influence de ses sciences et de ses arts dans les autres pays est la conséquence d'une certaine supériorité, qui place cette nation au dessus des autres. Lorsque le Saint Siège exerçait son influence dans toutes les affaires de la chrétienté, on lisait l'Arioste, le Dante et Pétrarque, parce que c'était l'Italie qui les avait produits et qu'ils étaient lus à Rome. La prépondérance que Charles Quint obtint dans la balance de l'Europe fut la cause pour laquelle l'Amadis de Gaules, roman originairement portugais, passa dans la langue espagnole, et se fit une telle renommée qu'il fut lu par François 1er pendant sa captivité, et qu'il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

Cet ascendant de la langue espagnole une fois acquis, et le nombre de ses écrivains étant supérieur à celui des écrivains portugais les auteurs espagnols finirent par éclipser ceux du Portugal qui, après la réunion des deux royaumes, disparurent de plus en plus.

Ceci est tellement vrai que les ouvrages portugais les plus célèbres, les Lusiades et les décades d'Asie, ne furent connus pour la première fois à l'étranger que lorsque le chevalier de Faria e Souza les eut traduites en langue espagnole.

Aussi ne doit-on pas s'étonner si, tandis que les poésies modernes de Melendez, Quintana, Lista et autres espagnols, sont bien connues au delà des Pyrénées, on n'y sait rien de la littérature portugaise, qui certes ne mérite pas moins d'attention depuis qu'elle s'est enrichie du nom de Almeida Garrett, dont nous nous proposons de tracer en ce moment une légère esquisse.

Almeida Garrett, né dans la province de Minho, de parens originaires des îles Açores, fit son cours de droit à l'université de Coïmbre. Il forma de bonne heure son goût en lisant les auteurs anglois, et acquit, en étudiant leurs chefs d'œuvre, cette rectitude de jugement qui perce même dans ses œuvres poétiques.

National dans la plupart des sujets qu'il a traités, il a un style naturel qui lui est propre, et qui ne manque pas de l'énergie nécessaire. Fécond et varié comme Gil Vicente, mélancolique et contenu comme Bernardim Ribeiro, enthousiaste pour sa patrie comme le chantre des Lusiades, l'auteur de Camões (x) sut se familiariser avec le génie de ces trois représentants de la poésie comique, épique et nouvellistique, pendant la plus belle période du Portugal; et sut s'animer de leur esprit.

Almeida Garrett, dont la vie depuis 1820 a été inséparable de toutes les vicissitudes du Portugal, et qui, tantôt prisonnier, tantôt émigré, a toujours défendu les intérêts de sa patrie, est, à l'instar de Lamartine, non seulement poète, mais encore auteur de divers écrits politiques et orateur distingué à la chambre des députés. Quelques uns de ses ouvrages littéraires, comme le joli roman: Arco de Santa Anna, laissent percer assez distinctement des allusions politiques. Du reste, cette œuvre poétique est la fidèle peinture de la puissance abusive et immorale d'un évêque au 14e siècle.

Dona Branca est un roman comi-héroïque charmant, et plein de scènes d'un intérêt national.

Ses poésies lyriques et surtout les poésies qu'il a écrites dans le langage populaire, qui est le même en portugais qu'en espagnol, sont nombreuses et contribuent beaucoup à augmenter sa réputation de poète. Quelques unes de ces dernières sont traduites en français et en anglais

---

x Camões, poème épique de Garrett, qui a décrit la vie et la mort de l'auteur des Lusiades.

Garrett, qui possède au plus haut degré une connaissance profonde du monde et des relations sociales, se montre sous le jour le plus favorable dans ses pièces de théâtre et surtout dans ses deux drames en prose : L'armurier et le frère Luiz de Souza. Ce dernier porte particulièrement l'empreinte de la période vigoureuse de sa vie pendant laquelle il a été écrit ; l'idéal d'une imagination neuve s'y marie à la maturité du jugement et du talent. Dans le frère Luiz de Souza, tout est naturel, simplicité, en un mot tout s'y fait comprendre à une âme qui sait sentir. Les élans même de patriotisme qui apparaissent çà et là, respirent la sincérité et la franchise.

L'armurier, dont l'action se passe à l'époque de l'indépendance du Portugal, sous le règne de Jean 1er, et dont le héros est le connétable don Nuño Alvarez de Pereira, a, entre autres grands mérites, celui de ne pas changer de scène. Le drame est riche en allusions politiques, mais qui doivent être mieux appréciées dans les pays où le peuple, dont le poète a si bien rendu les sentiments véritables, a, comme il arrive chez les portugais, considérablement perdu, par de fréquentes guerres civiles, de son véritable caractère primitif.

Nous ne parlerons pas ici de Caton, de Mérope, de l'auto de Gil Vicente, de dona Philippa de Vilhena, et d'autres compositions qui ont déjà paru, par lesquelles nous ne saurions mieux prouver le talent poétique de Garrett que par celles que nous avons citées plus haut. Lors même que nous voudrions nous en occuper, notre jugement resterait incomplet, car l'auteur possède encore en manuscrits beaucoup d'ouvrages que nous ne connaissons pas, il en a aussi un certain nombre d'autres en projet, pour lesquels Dieu veuille lui accorder de nombreuses années d'inspiration et de félicité !



A. V.

Messieurs,

Un auteur étranger fit paraître il y a quelque temps un roman sur la vie extraordinaire du père Luiz de Souza. Je ne sais pas si l'admirable parure qui orne ce livre plaît à l'étranger, mais il me semble qu'elle porte préjudice à la beauté simple de cette histoire, si pleine d'intérêt. Je ne fais que prêter des mots à ma pensée, et je n'ai pas la moindre intention de critiquer le livre dont je parle. Il est, comme vous le savez tous, publié en français par un de nos collègues, monsieur Ferdinand Denis.

C'est un fait remarquable que les plus beaux caractères, les plus belles actions qui ornent les fastes de la nation portugaise, étaient presque généralement de la plus grande simplicité et dénués de toute parure. Les personnages, les rapprochemens et les situations de notre histoire et de nos traditions, ce qui justement ici a tant d'importance, semblent bien plutôt calculés pour être modelés sur la simplicité sévère et presque ~~[illegible]~~ sculpturale de la tragédie antique, que pour être rendus par les peintures, plus vives peut-être mais beaucoup moins expressives, du drame nouveau, ou enchâssés dans les arabesques du roman moderne.

Inez de Castro, par exemple, est le sujet le plus beau et en même temps le plus simple qu'on puisse traiter, et tous ceux qui s'en sont emparés sont restés bien loin de Camoëns, parce qu'ils ont cru lui donner plus d'intérêt par des embellissements. (*)

(*) C'est une remarque importante de monsieur Adamson, lequel cite un critique allemand, pour expliquer les raisons qui font que, parmi les nombreuses tragédies portugaises, espagnoles, françaises, anglaises et allemandes, sur Inez de Castro, aucune ne semble être à la hauteur de son sujet.

Voy: Memoirs of Camoëns by John Adamson

6/

Dans l'histoire de frère Luiz de Souza, telle que la tradition la livre à la poésie, et en dépit des observations de la critique moderne, qui se contente d'avancer sans prouver; dans cette histoire, dis-je, on retrouve toute la simplicité d'une antique fiction tragique. Chaste et sévère comme les fictions d'Eschyle, passionnée comme celles d'Euripide, énergique et naturelle comme celles de Sophocle, elle possède au plus haut degré cette onction, cette tendre délicatesse, que seul y pouvoit répandre l'esprit du christianisme, et qui remplissent les yeux des larmes d'un repentir qui pousserait l'ame du payen dans une angoisse désespérée, tandis que pour un chrétien le flambeau de l'espérance, qui ne s'éteint pas avec la vie, illumine jusqu'aux ténèbres de la mort.

La catastrophe est un effroyable et double suicide, qui ne s'accomplit ni par le fer ni par le poison; ce sont deux linceuls qui enveloppent deux cadavres vivans: ils reposent là, en paix, dans le couvent; la cloche tinte à la fois pour tous deux, ils sont morts pour le monde, mais ils se trouvent ensemble au pied de la croix, avec l'espérance que Dieu les appellera à lui quand leur heure sera venue.

La résignation pleine de désespoir de Prométhée enchaîné sur le caucase, entouré de la curiosité et de la pitié, avec   qui lui dévore le foie, n'est point plus sublime. Les remords d'Œdipe ne sont pas à comparer aux tourmens déchirans du cœur et de l'esprit, qu'endure ici, dans la crainte de Dieu, le puissant chevalier, comme tendre amant comme père timoré et comme chrétien.

Les terreurs de Jocaste vous remuent les entrailles, mais elles sont plutot repoussantes que sublimes; la douleur, la honte pudique, la crainte de dona Magdalena de Vilhena agitent dans le cœur tous les sentimens de pitié, sans le paralyser soudain par une horreur qui dépasse la force des sentimens humains. La belle figure de Manuel de Souza Coutinho,

à côté de la figure angélique et soumise de dona Magdalena de Vilhena, protégeant dans ses bras le fruit innocent et douloureux de son fatal amour, composent un groupe que, dans le fond de mon cœur, j'aurais à coup sûr créé avec plus de facilité et plus de bonheur en marbre de Carrare, si j'avais su manier le ciseau de Canova ou de Thorwaldsen, qu'il n'est en mon pouvoir de le faire en déposant par écrit leur souvenir dans les trois actes de mon drame.

Ceci est une véritable tragédie, si toutefois il peut y en avoir une dans ce cas, car je crois qu'on n'en peut écrire que sur des faits et des personnages, qui se groupent fraîchement dans la mémoire. Cependant je n'ai pas donné ce titre à mon drame, parce que je n'ai pas voulu déclarer une guerre ouverte à ces anciennes armures de la chevalerie, respectées durant tant de siècles, et qui, (quoique composées de pièces et de morceaux qui les rendent inutiles pour l'attaque comme pour la défense dans la stratégie actuelle, et bien que reléguées vides et sans vie dans le coin d'une salle,) sont cependant de [illegible] à notre vénération que nous nous inclinons instinctivement, chaque fois que le hasard nous fait passer devant elles.

Quoique je ne pense pas que le vers soit la véritable langue dramatique, pour de semblables sujets modernes, je ne suis cependant point assez convaincu du contraire pour oser donner à cette œuvre en prose le nom pompeux que les muses grecques ont consacré aux compositions poétiques les plus élevées et les plus difficiles.

Ce que j'ai écrit en prose, j'aurais pu le dire en vers; notre vers sans rime est assez docile et assez naïf pour rendre tous les effets d'art sans porter préjudice au naturel. Il y aurait eu dans tous les cas plus d'art à le faire, si le caractère propre du sujet l'eût permis.

Aussi, j'en conviens franchement, je n'ai pas été mettre dans la bouche de Manuel de Souza un autre rythme que celui de l'élégante prose portu-gaise, ~~[illegible]~~ dans lequel on s'exprime plus harmonieusement et avec plus de grâce que dans l'autre. Je sais bien que de cette manière, il devenait moins possible de ressembler aux grands modèles; je l'ai cependant préféré, pour ne point introduire dans mes vers notre plus parfait écrivain en prose.

Il me suffit pour mon oeuvre, du modeste titre de drame: seulement je vous prie de ne point juger cette oeuvre, dont la forme et la substance sont modernes, d'après les lois qui régissent ou qui devraient régir l'antique art tragique. Mon drame lui appartient par son essence, mais sa forme ne permet pas de le ranger dans cette catégorie

Je ne dis point cela pour m'attirer l'approbation ou les éloges, mais seulement afin que les personnes qui réfléchissent peu ne me jugent pas d'après un principe faux, parce que je n'ai pas pris la peine d'établir le problème que j'ai cherché à résoudre.

Je ne sais si j'ai été assez heureux pour réussir: la difficulté était extrême à cause de la grande simplicité des moyens que j'ai adoptés. Aucune action ne m'a encore paru aussi dramatique ni aussi tragique que celle-ci, bien qu'il y ait peu de situations dont la force ne fût atténuée, dont l'énergie ne fût brisée, si l'imagination voulait leur donner un plus vaste développement. C'est le peu de figures dans un vaste cadre, c'est la simplicité de leurs poses, qui ont produit les plus grandes merveilles, par la correction du dessin, la vérité de la couleur et la sage distribution des lumières.

Où l'on met aujourd'hui quelque chose de grand, où l'on y met une médiocrité: Je sais bien dans quelle entreprise d'Icare je me suis embarqué, et je ne trouve point assez de miel dans mon nom pour leur donner le sien par ma chute.

Ne cherchez ici ni amourettes, ni aventures, ni passions, ni caractères violents d'aucune espèce. Je veux cependant voir s'il est possible d'animer fortement, rien que par la crainte et la pitié, le cadavre de notre parterre, malade est corrompu par l'abus des moyens violents. Mon action se passe entre un père, une mère, une fille, un vieil ami de la ~~maison~~

maison (+) et un pèlerin qui ne passait que dans quelques scènes, (tous honnêtes gens et craignant Dieu) sans un méchant pour contraste, sans un tyran qui se tue ou qui tue les autres, au moins au dernier acte, suivant l'usage des tragédies d'autrefois; sans une danse de morts, d'adultères, d'assassins et d'incestueux, exécutée au bruit des blasphèmes et des malédictions, ainsi que l'exige le drame d'aujourd'hui. Je répète sincèrement que je ne sais pas si j'ai atteint mon but, mais je suis fermement convaincu que celui qui l'atteindrait aurait trouvé la tragédie nouvelle, en ajustant le cothurne au pied des nations modernes; non pas qu'il adopte le <u>τραγος</u> révéré de la foule, ni le bouc renommé; non pas qu'il monte sur le char de <u>Thespis</u>, pour faire des grimaces au peuple, le visage barbouillé de lie; mais en combattant par son œuvre les disputes des écoles et l'esprit de partialité du monde. Celui-là pourra s'arrêter le septième jour et se reposer de ses travaux, car il aura créé le théâtre de son siècle.

Quand même le génie de l'homme contiendrait assez de divinité pour une aussi grande création, jamais cependant les efforts d'un seul homme n'y suffiraient. Je crois avoir déjà beaucoup fait, directement ou indirectement, par mes éclaircissements sur quelques points ainsi que par mes arguments sur beaucoup d'autres, pour contribuer à l'enfantement du grand œuvre qui fatigue les entrailles de la société qui l'a conçu et le porte encore avec angoisse et douleur, puisque jusqu'à présent il n'est point parvenu au delà de l'état d'embryon.

Puissé-je ne pas sembler vouloir prêter de grands mots à de petites choses! Le drame est la véritable expression de l'état présent de la société: si la société actuelle ne sait pas encore ce qu'elle est, le drame non plus ne sait pas ce qu'il est. La littérature actuelle est encore le bégaiement d'une

---

(+) En portugais <u>Escudiero</u>, ce qui signifie: tantôt ami de la maison, tantôt compagnon et tantôt écuyer. Le <u>Escudiero</u> qui, jusqu'au commencement de ce siècle, représentait une figure caractéristique dans les peintures de mœurs portugaises, n'était point, dans les maisons nobiliaires, un domestique, mais un compagnon; souvent sa noblesse ne le cédait en rien à celle de la famille dans laquelle il se trouvait, quoiqu'il fût, à cause de sa fortune, dans une position dépendante.

Société non définie ; elle exerce cependant déjà son influence sur cette dernière, et en est, comme je l'ai déjà dit, l'expression ; tout en s'efforçant de modifier les idées qui l'ont fait naître.

Pour essayer l'application de mes théories de l'art, qui se bornent à peindre d'après nature, à dessiner d'après le nu, et à ne chercher dans l'invention ni dans le style aucune poésie en dehors de la vérité et du naturel, j'ai choisi ce sujet, parce que j'y ai justement trouvé, réunies au plus haut degré + dans ses difficultés, toutes les conditions que je cherchais.

Il y a déjà bien des années, comme je cheminais en été, sur les magnifiques rives de la mer, dans la province de Minho, je rencontrai une troupe de comédiens ambulants espagnols, qui donnaient leurs représentations sous une tente de toile, sur la côte sablonneuse de Povoa de Varzim par delà Villa de Conde. C'était la saison des bains, et la foire avait attiré beaucoup de monde. Le soir nous allâmes au théâtre, on donnait la comedia famosa ; je ne sais pas de qui. Le sujet était cependant justement le frère Luiz de Souza. Je me souviens d'avoir beaucoup ri d'un homme qui nageait dans des flots de carton, pendant que sur une petite hauteur, plus basse que les épaules des acteurs, brûlait un petit palais également en carton. C'était celui de Manuel de Souza Coutinho, à Almada.

Était-ce ma faute, celle des acteurs, ou celle de la pièce ? mais cette action me parut alors aussi insignifiante que je la trouve aujourd'hui belle, grande, et d'une majesté vraiment tragique. Les impressions qui me touchent l'âme, bien qu'elles ne l'émeuvent que légèrement, s'effacent difficilement chez moi ; et celles que j'éprouvai là avaient complètement disparu de ma mémoire peu d'années après, lorsque je lus le célèbre mémoire de monseigneur l'archevêque de Viseu, don Francisco Alexandre Lobo ; alors, examinant de nouveau le récit romanesque mais sincère du religieux Antonio da Incarnação, je saisis pour la première fois le côté dramatique de ce sujet.

Ce ne fut toutefois encore qu'une pensée vague et passagère. Mais

lorsque, il y a deux ans, j'entendis dans cette salle le rapport, concis mais bien pensé, de la commission qui nous proposait de permettre la représentation publique du drame: O captivo de Fez, (le prisonnier de fez) (+) je sentis, comme éclairé par un rayon lumineux, tout ce que renfermaient les réflexions que l'on fit ici, en comparant cette fable ingénieuse et embrouillée avec l'histoire si simple de notre grand écrivain.

Plus tard on voulut me faire accroire que le drame portugais étoit emprunté au roman français dont je vous ai déjà parlé, ou du moins qu'il en étoit à-peu-près imité. Je n'avais pas encore lu le roman, mais en le lisant je trouvai l'accusation mal fondée, et tins pour plus injuste encore de lui accorder la prérogative de la simplicité. Il me sembla que ce sujet avait besoin d'être traité d'une autre manière, et je me décidai à esquisser ce drame.

Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que je ne me suis pas cru obligé à suivre en esclave l'ordre chronologique, ni à rejeter, comme ne convenant pas à la scène, ce que la critique moderne a signalé comme hasardé dans la biographie. Je sacrifie aux muses d'Homère et non à celles d'Hérodote. Et qui sait, après tout, sur lequel de ces deux autels brille plus pure la flamme de la vérité?

J'ai relu avec une attention soutenue le mémoire du savant membre de l'académie des sciences, monseigneur l'évêque de Viseu, dont j'ai parlé plus haut; j'ai comparé toutes les sources auxquelles il a puisé, et j'ai compulsé sa riche provision de réflexions et de notices. Je n'ai cependant pas fait tout cela pour mettre des dates en ordre, pour prouver des faits et pour fixer des noms, mais seulement pour étudier de nouveau, dans ce beau compendium, les caractères, les usages, la couleur locale et l'expression d'un siècle qui d'ailleurs est du nombre des plus connus et des plus remarquables. Ni le drame, ni le roman, ni le poème héroïque ne sont possibles, si on les entreprend avec l'intention de vérifier les dates.

(+) C'est le même sujet qui est traité dans le présent drame.

Ceci, messieurs, est presque une apologie, qui serait risible si mon oeuvre n'avait à comparaître devant vous. et vous savez, vous en avez donné bien des preuves éclatantes, combien les ~~bornes~~ limites de la vérité pratique sont en même temps étendues et restreintes; vous savez que cette vérité ne doit ni dominer la vérité historique ni en être l'esclave. Pardonnez-moi de proclamer cette doctrine : je ne le fais point pour vous qui la mettez en pratique, mais pour quelques scrupuleux mal instruits, qui pourraient me reprocher d'avoir violé des lois auxquelles je ne dois point obéissance, puisque je ne les reconnais point pour telles.

En tout cas je crois que, abstraction faite des dates, qui sont incompatibles avec toute oeuvre d'imagination, il y a peu de choses ici qui ne soient purement historiques, c'est-à-dire conformes à ce qui nous a été transmis par les historiens et les biographes; ou, si ce n'est pas consigné positivement dans ce qu'ils nous rapportent, du moins cela y est-il contenu, comme possible ou probable.

Je dédie cette oeuvre   de Lisbonne, parce que j'honore les littérateurs distingués et les nobles caractères qu'   renferme dans son sein. C'est à eux que je l'offre comme une preuve sincère de ma confiance dans une institution qui a été si utile déjà à notre littérature naissante, et qui le deviendra plus encore ; qui a excité l'émulation par des prix, qui l'a encouragée par l'exemple, et qui a dirigé par ses sages conseils l'élégance d'un genre qui, je ne me lasse pas de le répéter, est l'expression littéraire et artistique la plus vraie de la civilisation du siècle ; et qui, de son côté, exerce sur cette civilisation et sur le siècle même une puissante influence.

J'ai constamment nourri cette pensée dans mon âme, (pardonnez-moi cette vanité, si vanité il y a) même avant qu'elle fut revêtue des élégantes expressions de ces écrivains qui, comme un Victor Hugo, un Dumas ou un Scribe ont caractérisé le siècle. L'étude de l'homme est l'étude de ce siècle. Son anatomie et sa physiologie morale sont les connaissances dont nous avons actuellement le plus besoin. Observer les actions de l'homme, c'est l'affaire du sage ; les comparer, découvrir les lois de leur ordonnance, c'est l'occupation

du philosophe et du savant; les revêtir des formes les plus à la portée des peuples, afin qu'elles répandent ainsi un enseignement facile, un amusement intellectuel et moral qui, sous l'apparit d'un discours ou d'une leçon, touchent en l'amusant le cœur et l'esprit de la foule, c'est la mission du littérateur et du poëte. C'est ce qui fait que l'époque littéraire actuelle est le siècle du drame et du roman, parce que le drame et le roman sont, ou devraient être le siècle même.

Partant de ces principes, je n'ai jamais perdu de vue mon but depuis les premiers travaux littéraires de ma jeunesse, que j'ai accomplis dans des positions bien diverses, et le plus souvent au milieu d'autres travaux sérieux et importans, afin de m'en reposer ou de délasser mon esprit épuisé par le tracas des affaires; quelquefois aussi, pour ne pas laisser entièrement dessécher mon cœur au contact des arides intérêts politiques, au milieu d'un entourage où il est nécessaire de l'éteindre et de le rendre presque insensible, afin que l'impitoyable égoïsme ne le brise pas; car il porte de préférence ses attaques là où elles lui semblent le plus faciles, et il blesse avec moins de pitié et plus de hardiesse là où on lui oppose le moins de résistance.

Ma première étude de l'homme antique, je l'ai faite dans la société antique; je l'ai placé à l'époque de la ruine de la liberté romaine et du premier germe d'absolutisme qui a servi de modèle à l'absolutisme moderne. Je l'ai revêtue de formes dramatiques: c'est ma tragédie de Caton.

Le roman de dona Branca n'était qu'un timide essai pour éprouver le goût du public portugais, et pour voir si ce genre pouvait prendre racine parmi nous; si nos jeunes écrivains adopteraient cette forme charmante et s'ils remonteraient le cours de leur propre histoire pour y faire des découvertes, et trouver le type d'une poésie plus nationale et plus naturelle, parmi les ruines de nos tems héroïques. Mon Camoëns avait ce but, et il a été revêtu de cette forme.

Il est facile de voir que mes essais de poésie nationale dans Adozinda travaillent au même but et sont conçus dans la même pensée, de parler par le roman et le drame au cœur et à l'âme du peuple.

Le siècle actuel est démocratique; tout ce que l'on veut faire doit être fait pour le peuple, ou avec lui, sans cela.... il ne se fait rien. Les princes ne sont plus et ne peuvent plus être des Auguste. Les poètes se sont faits citoyens et prennent part aux affaires publiques comme aux leurs propres; ils veulent, ainsi qu'Euripide ou Sophocle, obtenir les suffrages du peuple sur la place publique; et non, comme Horace et Virgile, flatter dans les palais les sympathies des cœurs de rois. Les cours n'ont plus de Mécène. Les Médicis, les Léon X, les don Manuel et les Louis XIV ne sont plus possibles désormais; ils n'ont plus ni faveurs à accorder aux poètes ni trésors à leur distribuer. parfumées

Les sonnets et les madrigaux convenaient à ces assemblées de femmes qui les payaient par un sourire. Peut-être était-ce la meilleure lettre de change et la plus sûrement acquittée que le poète eût dans son porte-feuille. Les lecteurs et les spectateurs d'aujourd'hui demandent une nourriture plus forte, moins épicée mais plus substantielle; ils sont peuple et veulent la vérité. Donnez au peuple la vérité du passé, soit dans le roman soit dans le drame historique; présentez-lui, dans le drame actuel et dans la nouvelle, un miroir dans lequel il se reconnaisse lui-même et reconnaisse son époque, la société qu'il voit à ses côtés, au dessus et au dessous de lui; et il applaudira, parce qu'il comprendra; car il est nécessaire de comprendre une œuvre pour l'apprécier et la prendre en affection.

J'ai toujours été de cet avis, ma conviction n'a jamais été aussi nette et aussi précise qu'elle l'est aujourd'hui, mais elle a toujours existé. J'ai voulu faire un essai de cette théorie, et j'ai mis en scène l'*Auto* de Gil Vicente. Je l'ai déjà écrit quelque part et je vous le répète ici, sincèrement, je ne me suis point attribué le succès et la faveur avec lesquels le public a accueilli mon drame. Ce n'est point l'œuvre qu'il a applaudie, c'est l'idée, c'est la pensée d'un drame national.

L'académie royale, devant laquelle j'ai l'honneur et le plaisir de parler aujourd'hui et devant laquelle, dès sa première réunion, j'ai fait ma profession de foi en lui exprimant mes vœux et mes espérances, les a compris; et vous, messieurs, en les accueillant vous leur avez donné un corps et de la vie. L'académie a, directement ou indirectement fait éclore en Portugal, depuis cinq ans, plus de drames qu'il n'en avait été écrits depuis un siècle.

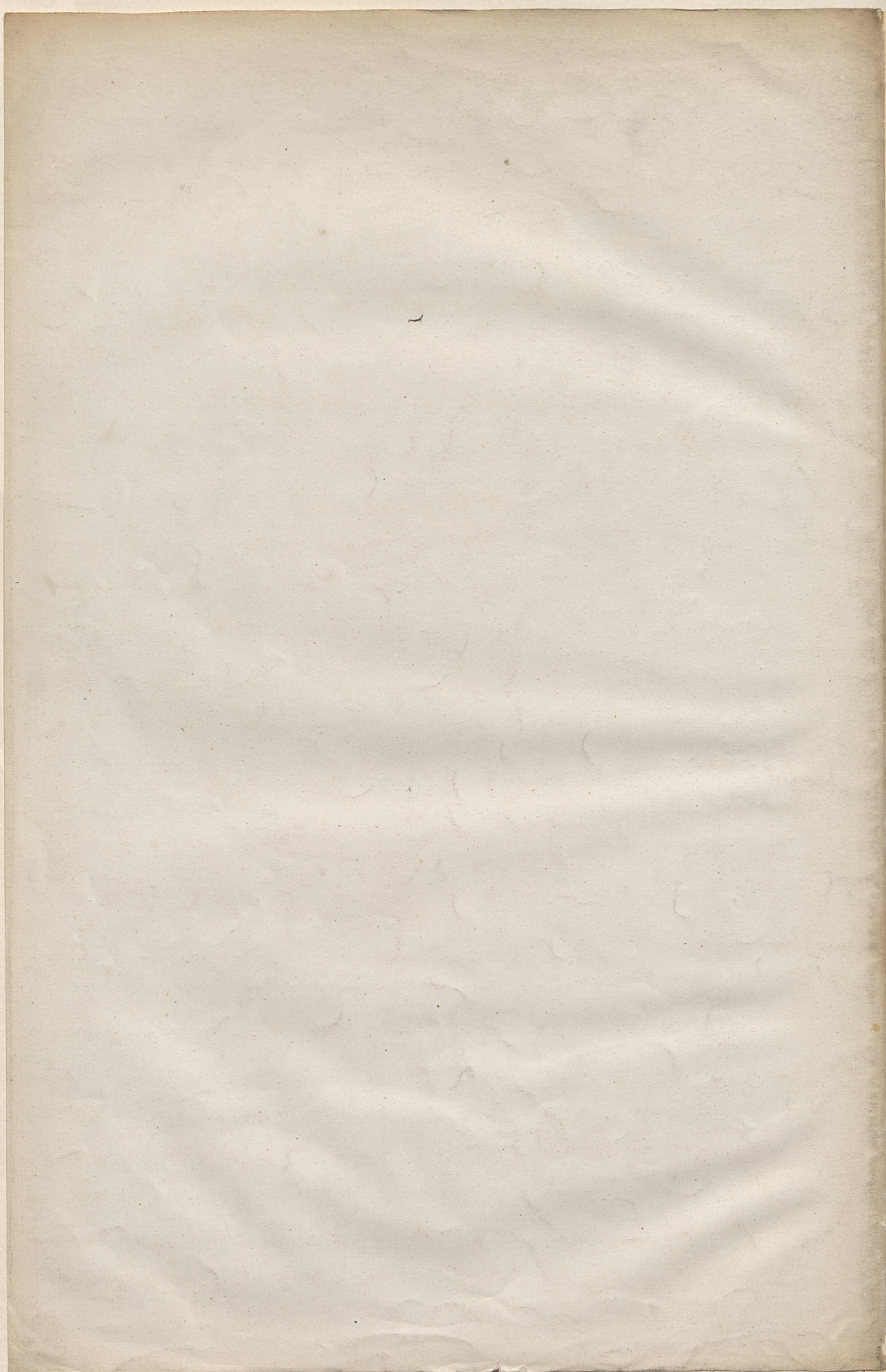
Lorsque j'ai publié, dans l'année qui vient de s'écouler, le (Camoens) je vous ai exprimé ici même, messieurs, dans quelle vue je l'ai fait, pourquoi je l'ai soumis à votre censure, et quels motifs de délicatesse m'ont décidé à ne point m'y conformer avec toute l'observance rigoureuse de nos lois académiques. Les mêmes raisons m'empêchent aujourd'hui de vous présenter ce: ~~Pater~~ Luiz de Souza, sous l'abri de l'incognito, et protégé par les lois que vous posiez pour les procès impartiaux et les jugemens raisonnés de vos déterminations.

Cependant ni la délicatesse ni aucun motif humain n'auraient pu m'empêcher d'apporter en offrande à l'académie royale de Lisbonne cette œuvre dramatique qui sera probablement ma dernière, quand même Dieu devrait me laisser la vie long-tems encore, car le reste de mes jours est consacré, par une espèce de serment que je me suis fait à moi-même, à une longue et pénible entreprise, qui ne permet pas un seul repos de midi au laboureur qui cultive son champ dans la saison avancée et qui veut rattraper le tems perdu. L'amour propre m'a saisi ~~cette~~ idée et lui donne de plus en plus d'impulsion, car ce doit être maintenant pour moi un point d'honneur de remplir des fonctions pour lesquelles je n'ai point donné ma démission, et desquelles je ne me regarde point comme démis, m'occupant à esquisser l'histoire de notre siècle, la chronique du dernier roi de Portugal: don Pedro IV.

Je dis donc ici presque un dernier adieu à cette attrayante littérature qui a été le jeu favori de mon adolescence, la plus agréable occupation de ma jeunesse, et le passe-tems le plus rafraîchissant des premières années, si agitées, de mon âge mûr.

Je prends congé de vous, messieurs, avec un désir ardent, je ne rougis point de le dire devant vous ; c'est de tourner le dos à l'Eden, avec ses joies exquises et faciles, pour entrer dans un champ de durs labeurs, où la terre ne se cultive qu'à la sueur du front et ne porte ni rose ni lys pour charmer les sens, mais seulement des plantes qui, bien qu'utiles, n'apparaissent à l'œil que dénuées de charmes.

C'est là pourtant le positif et le réel de la vie.



98

Le père Luiz de Souza

drame en trois actes

Acte premier

Personnages

Manuel (frère Luiz) de Souza
Dona Madeleine de Vilhena
Dona Maria de Noronha
frère Jorge Coutinho
Un pèlerin
Telmo Paes
Le prieur de Bemfica
Un frère laï
Miranda
L'archevêque de Lisbonne
Dorothée

Chœur de dominicains, clergé de l'archevêque, moines, serviteurs, &c

Lieu de la scène : Almada. En face, de l'autre côté du Tage, Lisbonne.

Le père Luiz de Souza

Acte premier

Chambre antique, décorée avec le luxe et l'élégance du Portugal au 17e Siècle: porcelaines, laques de Chine, tentures de soie, fleurs &c — Au fond, deux grandes fenêtres en ogives, donnant sur une terrasse au bord du Tage, d'où l'on voit Lisbonne. Entre les deux fenêtres le portrait en pied d'un jeune chevalier; il est vêtu de noir, et porte sur la poitrine la croix blanche des chevaliers de l'ordre de St Jean de Jérusalem. En avant, une table avec un tapis très riche parsemé de rosaces et garni d'une frange d'argent. Dessus la table quelques livres, un ouvrage de tapisserie à moitié achevé et un vase du Japon, allongé et orné de fleurs. — A droite du Spectateur une porte qui conduit dans l'intérieur de l'appartement — A gauche une autre porte qui mène au dehors. — La Scène commence vers le soir.



Scène première

Madeleine seule

Elle est assise près de la table, les pieds sur un gros coussin, un livre ouvert sur les genoux, les mains croisées dessus, et comme plongée dans de profondes réflexions sur sa lecture. Elle répète machinalement et lentement ce qu'elle vient de lire:

„ Enchaînée à un songe lumineux et aveugle, que le sort „ t'enlèvera bientôt, amie!.... „

Vivre en paix, avoir l'âme contente, et posséder une illusion de quelques instans seulement..... Oh, cela doit être ici-bas la plus grande félicité!... Et qu'importe que le sort la fasse durer long-tems!... On a vécu!.... L'on peut mourir!..... Mais moi!!!.....

Ah! qu'au moins il ne puisse pas se douter de ma position!.. Qu'il ne soupçonne pas cette crainte, ces angoisses continuelles, qui ne m'ont pas encore permis de jouir un seul instant de toute la félicité que son amour me fait éprouver.. Oh quel amour!.. Quelle félicité!.. Et quelle infortune!......

(Elle tombe dans une profonde rêverie. Courte pause.)

Scène deuxième

Madeleine, Telmo paes.

Telmo arrivant jusqu'à Madeleine, qui ne l'aperçoit pas

Ma maîtresse est occupée de sa lecture?

Madeleine sortant de sa rêverie

Ah! c'est vous, Telmo. Non, je ne lisais plus, il ne fait plus clair. C'est un beau livre: ton favori, notre favori, Telmo.

Telmo jetant les yeux sur le livre.

Ah! le Camoëns!... Un livre pour les dames et pour les chevaliers... ... et pour tout le monde. Un livre utile à tout, comme il n'y en a pas un second, et qui, soit dit avec le plus profond respect, diffère peu de la parole de Dieu; quoique je n'aie pas la consolation de pouvoir lire cette dernière, car je ne comprends pas le latin comme mon maître, je dis comme le seigneur Manuel de Souza Coutinho qui est un Scolastique accompli. De même était son père, que j'ai très bien connu: un grand homme, de beaucoup de sens et d'une belle expérience, également instruit dans les autres connaissances d'un chevalier. Un homme sérieux. — On ne trouve plus de semblables hommes. — Mais, madame, faut-il que la parole de Dieu soit ainsi écrite dans une langue que personne ne comprend?... En vérité, je vous proteste que les choses que le méchant anglais

m'aditer (celui de la rue neuve, celui qui vient quelquefois ici) me plaisent fort.... Cependant, que Dieu me le pardonne! cet homme est je crois un hérétique, de cette nouvelle secte de l'Allemagne ou de l'Angleterre. N'est-ce pas?

Madeleine

Ô Telmo! je ne veux pas vous donner de conseils; mais vous savez bien que depuis le temps que.... que...

Telmo

Ce temps est passé. C'était un autre temps.

Madeleine

Sans doute.... (elle soupire) j'étais une enfant, un peu plus grande que Maria maintenant.

Telmo

Non: dona Maria est plus grande.

Madeleine

C'est vrai: elle a grandi si vite dans ces deux derniers mois.

Telmo

Ainsi elle compte treize années accomplies. C'est presque une femme, Certainement, c'est une femme. (à part) Une femme! pauvre petite!...

Madeleine les larmes aux yeux

Es-tu son véritable ami, Telmo?

Telmo

Si je le suis!.... Un ange comme elle ... Une vivacité!.. Un esprit!... Et, avec cela, quel cœur!

Madeleine

L'enfant de mon âme! (Pause — changeant de ton) Vois-tu, mon

Telmo, je te le répète, je ne saurais te donner aucun conseil. Je t'ai connu que j'étais encore bien jeune, et depuis que je me... suis mariée pour la première fois, je me suis habituée à te considérer avec un grand respect. Alors tu étais déjà ce que tu es aujourd'hui: le vaillant écuyer, l'ami de la famille, presque le parent, le vieil ami, l'ami éprouvé de tes maîtres.

Telmo ému

Ne me dites rien de plus, madame: ne me rappelez pas tout ce que j'étais.

Madeleine presqu'offensée.

Pourquoi donc? N'es-tu pas aujourd'hui le même, ou plus encore, si c'est possible? T'a-t-on retiré quelque chose ~~de la confiance~~, de la considération, de l'amitié et de l'attachement auquel était habitué le fidèle guide de mon seigneur Dom Juan de Portugal? Que Dieu le tienne en paix!

Telmo à part

Il la lui donnera.

Madeleine

Quelque chose de la confiance dont l'ami et le vieux compagnon de son père jouissait?

Telmo

Non, madame: vraiment, non.

Madeleine

Eh bien?

Telmo

Rien. Continuez. — Parlez, madame.

Madeleine

Ainsi donc je dis que je saurais à peine te donner un conseil —

et que je ne pourrais pas du tout te commander. . . . Mais, mon ami, tu exerces, à ma joie et à celle de son père, une telle influence sur l'esprit de Maria, qu'elle n'écoute, ne croit et ne sait, que ce que tu lui dis. Tu es presque sa duègne, sa confidente. . . . Il me semble. . . . je le sais : tu ne lui parles pas de cette manière, de ces choses . . .

Telmo

Comment ? De celles que l'anglais m'a dites sur l'écriture sainte, qu'il possède dans sa propre langue ?

Madeleine

Oui : de ces choses là. Et sûrement tu ne lui parles pas non plus de certains sujets au dessus de son âge, ni de quelques autres encore, qui se rapportent à notre sexe, ~~et~~ qu'elle veut toujours connaître et sur lesquels cet enfant questionne continuellement ? . . . . C'est mon unique fille. Je n'ai . . . jamais nous n'en eûmes d'autres . . . . D'ailleurs tu sais que ce n'est point un enfant robuste.

Telmo

Elle est très délicate. Il faut qu'elle devienne plus forte. gardez la ici, loin de l'air pestilentiel de Lisbonne (1) vous verrez qu'elle deviendra tout autre.

Madeleine

Fille de mon cœur !

Telmo

Et du mien. Vous rappelez-vous encore, madame, comme d'abord je ne pouvais pas regarder cette petite. Vous savez bien pourquoi je ne le pouvais pas : car la voir, c'était . . (Dieu me le pardonne)

(1) La peste commença vers la fin d'octobre 1598, et ne disparut entièrement qu'en février 1602.

.... Non .... je ne sais rien. — Alors elle commença à grandir, et me regardait avec de tels yeux, me faisait de telles caresses, était un tel ange de beauté et de bonté de cœur, que.... vous le voyez, je l'aime maintenant plus que son père ne l'aime.

Madeleine souriant

Comment cela?

Telmo

Et plus que vous ne l'aimez vous-même.

Madeleine souriant

Allons donc, Telmo!

Telmo

Oui, beaucoup plus encore. Voilà quelque chose qui me dit qu'avant peu nous verrons qui, dans cette maison, aime le plus notre petite Maria.

Madeleine effrayée

C'est bien. Laissons là tes prévisions et tes prophéties habituelles[x] elles m'effrayent toujours .... Ne parlons point de l'avenir.

Telmo

Oui, laissons en paix l'avenir: il n'est point bon.

Madeleine

Et le passé non plus.

Telmo

Laissons le passé aussi.

Madeleine

Occupons-nous maintenant de quelque chose de plus important. Maria a de l'intelligence.

Telmo

Elle comprend tout.

Madeleine

Plus qu'il ne faut même.

Telmo

Quelquefois.

Madeleine

Il est nécessaire d'y mettre ordre.

Telmo

C'est aussi ce que je fais.

Madeleine

Il ne faut pas lui dire . . . . .

Telmo

Je ne lui dis rien que ne puisse savoir une honnête fille, qui mériteroit d'être née dans de meilleures . . .

Madeleine

Dans de meilleures? . . . .

Telmo

Dans de meilleures conditions. — Vous avez voulu le savoir : c'est dit.

Madeleine

O Telmo! Que Dieu te pardonne le mal que tu me fais.!

(elle pleure)

Telmo à ses pieds et lui baisant la main.

Madame !... Dona Magdalena... Punissez-moi. Faites arracher cette maudite langue, qui ne veut écouter aucun conseil. O ma bonne maîtresse ! C'est bien votre fille et celle du seigneur Manuel de Souza Coutinho, l'hidalgo accompli, dont la lignée est aussi bonne que la meilleure de ce pays et de toute l'Espagne..... Mademoiselle Maria, ma bien aimée dona Maria, est du sang de Vilhenas et des Souza. Madame, cela n'a plus besoin de....

Madeleine

Tais-toi ! Tais-toi ! Au nom des souffrances de J.C.

Telmo sanglottant

Oh ! madame.

Madeleine sèche ses yeux et prend un attitude grave.

Levez-vous, Telmo, et écoutez-moi. (Telmo se lève) Ecoutez-moi avec attention : c'est la première fois, et la dernière aussi, que je vais vous parler de cette manière et sur ce sujet. — Vous avez été le guide et l'ami de mon maître, de mon premier mari, du seigneur dom Juan de Portugal ; vous avez été aussi le compagnon des hauts faits et de la gloire de son célèbre père, le comte de Vimioso, que je m'étais habitué dès ma plus tendre enfance à vénérer comme mon père. Lorsque j'entrai dans cette respectable famille, je vous trouvai comme un de ses membres, et je sentis pour vous presque la même amitié que pour les autres.... et certainement vous obtîntes sur mon esprit une plus grande puissance qu'aucun d'eux. Ce que

vous savez du monde et de la vie, ce que vous avez appris dans le commerce des hommes et dans les livres, et plus encore que tout ceci, ce que j'ai vu dans votre cœur, que j'admirais chaque jour de plus en plus; tout cela a fait que vous avez pris sur ma maison et sur ma personne un tel ascendant, que les autres . . . . pouvaient s'en étonner.

Telmo

Changez cela, madame.

Madeleine

Non, Telmo, cela n'est pas nécessaire; aussi ne veux-je pas le changer. — Cependant . . . . laissez-moi parler. plus tard, je restai seule, dans ce jour malheureux, en afrique, qui me vit veuve et orpheline, livrée à moi-même, sans aucun appui, à l'âge de dix-sept ans. Alors, Telmo, je trouvai en vous, en vous seul, l'attachement, l'assistance et l'appui dont j'avais besoin. Vous m'avez tenu lieu de père; et moi, excepté en un point, je vous ai obéi comme une fille.

Telmo

Oh! madame! . . Mais dans ce point, où vous vous êtes soustraite à mes conseils . . . .

Madeleine

En celui-là, il y avait une puissance supérieure à mes propres forces. — Dans cette bataille, Dom Juan tomba aux côtés de son père, en même tems que la fleur de notre noblesse.

(Telmo fait quelques signes d'impatience.) Vous savez combien j'ai pleuré sa perte, combien j'ai honoré sa mémoire; comment, pendant sept années, sans vouloir ajouter foi à tous de preuves et à tant de témoins de sa mort, je l'ai fait chercher sur toutes les côtes de la Barbarie, dans toutes les Séjanas (1) de Fez et de Maroc, dans toutes les tribus de bédouins. — Argent et faveurs, tout fut employé; des sommes immenses furent dépensées, les ambassadeurs du Portugal et de Castille avaient reçu les ordres les plus péremptoires de le chercher partout, il fut enjoint aux frères de la rédemption, à chaque membre de tout ordre religieux quelqu'il fut, aux marchands qui pénétraient dans ce pays; il fut enjoint, dis-je, à tous de poursuivre la moindre trace qui put rendre fausse ou seulement douteuse cette nouvelle funeste, arrivée en même tems que l'annonce de la perte de la bataille d'Alcaçar. Tout cela fut vain: personne n'en peut plus douter.

Telmo

Il n'y a plus que moi seul.

Madeleine

Tes doutes sont ceux d'un serviteur dévoué, mon bon Telmo; ce sont les espérances d'un ami fidèle, que ton cœur conserve et qui ont torturé le mien; et cependant, sans aucun fondement, sans le moindre indice. — Dites-moi bien,

---

(1) Les chroniqueurs portugais de ce tems nomment Séjanas les quartiers ou les districts des villes de la Barbarie habités par les juifs et qui d'ordinaire étaient assignés aux prisonniers portugais qui avaient quelqu'espoir d'être rachetés.

une fois, nettement, clairement, et sur votre conscience, sur quoi s'appuie votre confiance de sept années, auxquelles il faut encore en ajouter aujourd'hui quatorze? C'est-à-dire votre croyance de vingt et une années?

Telmo *effrayé*

Elle s'appuie sur les paroles expresses de cette lettre, laquelle, écrite le matin même de la bataille, vous fut apportée par le frère Jorge. — Vivant ou mort! — y était-il dit. — Vivant ou mort! — Je n'ai pas oublié une syllabe de ces mots, et je sais trop quel homme était mon maître pour croire qu'il les ait écrits en vain. "Vivant ou "mort, Magdalena, je te reverrai encore une fois au moins "dans ce monde." N'est-ce pas ainsi qu'il a dit?

Madeleine *anxieuse*

Oui: c'est bien ainsi.

Telmo

Hélas! vivant, je ne le vois pas. — Et mort. — Son ombre...

Madeleine *saisie d'épouvante*

Telmo!... Jésus! Mon Dieu!

Telmo

A coup sûr, elle ne vous est pas apparue.

Madeleine

Non. Que Dieu me soit en aide!

Telmo *mystérieusement*

Je le sais bien. Il vous aimait beaucoup; sa première visite vous appartenait de droit, ô ma maîtresse. Mais il ne serait point parti sans apparaître également au guide de sa jeunesse.

Madeleine

Que Dieu me soit en aide! Telmo, vous parlez déraisonnablement; je le sais, et cependant vos paroles m'épouvantent. Ne me rendez pas plus malheureuse encore que je ne le suis.

Telmo

Plus malheureuse encore! Et comment cela?.. N'êtes-vous pas heureuse dans la compagnie de l'homme que vous aimez? Dans les bras de celui que vous avez toujours aimé plus que tous les autres? — Mon pauvre maître! Considération, dévouement, fidélité, tout cela vous l'aviez pour lui, comme une noble et estimable femme. — Mais de l'amour!.. Vous n'en eûtes jamais.

Madeleine

Il n'est en notre pouvoir, ami, ni de l'inspirer, ni de l'éprouver.

Telmo

C'est vrai. Mais la jalousie que mon maître n'a jamais eue, vous savez bien de quelle trempe était son âme, cette jalousie, c'est moi qui l'ai; voilà la vérité tout entière. C'est moi qui l'ai pour lui. Je ne puis voir ce que je vois. Je voudrais m'y habituer, je me donne de la peine pour y parvenir; mais..... je ne le puis. — Manuel de Souza, le seigneur Manuel de Souza Coutinho est un loyal chevalier, un respectable fidalgo, un bon portugais; mais il n'est pas, et ne sera jamais, ce miroir de la chevalerie et de la noblesse, cette fleur des bons! — Ô mon noble maître! Mon saint maître!

Madeleine

Très bien!.... Vous avez raison!... Oui, vous avez raison..... Tout est peut-être comme vous le dites. Cependant, vous qui avez tant de sagesse, songez bien que j'ai épousé Manuel de Souza, que cela s'est fait avec le consentement ~~[illegible]~~ unanime de nos deux familles, et avec celui de la propre famille de mon premier époux, qui a beaucoup d'amitié pour moi, vous le savez. (avec beaucoup de tendresse.) Songez que nous vivons sans crainte, en paix et très heureusement, depuis quatorze ans. Que nous avons une fille, notre bien aimée Maria, qui est toute la joie de notre existence. Que Dieu a bénie et ornée et lui a donné la beauté, l'esprit et les qualités les plus rares. Et toi, toi, Telmo, qui l'aimes aussi, et qui crois avoir pour elle plus d'amour que nous-mêmes.....

Telmo

Non.... Non!

Madeleine

Sans doute tu lui réserves un plus grand amour encore. Et tu veux continuellement évoquer ce fantôme, dont l'ombre la plus éloignée suffirait pour obscurcir la pureté de cette innocence, pour condamner à une honte éternelle et la mère et la fille!... (Telmo donne des marques d'une vive émotion) Dis: as-tu songé au malheur que tu lui prépares? — Je sais bien que tu ne parles à personne au monde des choses dont tu m'as parlé aujourd'hui..... Mais tes paroles pleines de mystère, tes fréquentes allusions à ce malheureux roi

Sébastien, (1) que son peuple, plus malheureux encore, ne veut pas tenir pour mort; que, dans sa ~~aveugle~~ crédule fidélité, il attend encore; ces continuels présages, où tu vois pour notre famille un malheur sans fin..... Ne comprends-tu pas que par là tu excites la curiosité de cette enfant? Que tu pousses son esprit, déjà si pénétrant, aux chimères et aux découvertes? Peut-être même qu'elle ajoute foi à ce rare malheur, auquel toi-même, oui, toi-même, tu ne crois pas véritablement... Non, tu n'y crois pas; mais tu trouves je ne sais quel charme douloureux à conserver toujours vivant ce doute fatal. Songes-y donc: si une semblable crainte pénétrait dans cette âme, qui pourrait désormais la lui ôter?... Que deviendrait-elle?... Que deviendrions-nous?... Ne serait-elle pas perdue?... Ne la tuerais-tu pas?... Et nous avec elle?

Telmo

(Il est d'abord dans une grande agitation, il demeure pensif et abattu pendant la fin de ces paroles, puis, se parlant à lui-même, il dit:)

Oui, c'est vrai: la nouvelle était certaine. — Mais cependant, il ne doit pas être mort! Non, non, non: trois fois non. (à Madalena) Sur la foi d'un honnête serviteur, dona Madalena, ma bouche ne s'ouvrira plus et mon esprit doit..... Oui, il doit aussi se taire. (à part) C'est impossible. (haut) J'ai dit, madame

---

(1) Il est certain que le peuple du Portugal n'a jamais ajouté foi à la mort du roi, et encore moins aux nombreux rapports des marquis, au retour de la bataille d'Alcaçar Kébir, prétendaient avoir vu mourir Sébastien. On remarque cette réserve dans l'épitaphe même de l'église de Bélem: Si la renommée dit vrai, les nombreux imposteurs qui parurent sous le nom de don Sébastien confirmèrent ce doute national au lieu de le détruire. Et le véritable ou faux Sébastien, qui fut trahi à Venise et torturé à Naples, laissa des doutes profonds dans les esprits les plus forts.

Madeleine

Dieu t'en récompensera. — Ainsi c'est aujourd'hui le dernier jour que nous en aurons parlé?

Telmo

Le dernier.

Madeleine

Maintenant, va: va et vois ce qu'elle fait. (Se levant) Ne la laisse pas toujours travailler et lire. (Telmo se dispose à sortir) Ecoute: vas ensuite à St Paul, ou, si tu n'y peux aller toi-même, envoie quelqu'un.

Telmo

Au couvent des dominicains?... Pourquoi y enverrais-je quelqu'un? C'est à quatre pas d'ici.

Madeleine

Dis à mon parent, le frère Jorge Coutinho que je suis en peine de ce que le séjour à Lisbonne de mon mari se prolonge. Qu'il m'avait promis d'être de retour avant ce soir, qu'il fait déjà presque nuit, et que ce retard m'inquiète. (Elle va sur le balcon et regarde la mer) Le ciel est serein, la mer est tranquille, et la soirée est si belle! Presque pas de vent. A peine un léger souffle. — Regardez ces nombreuses barques qui flottent sur le Tage. Peut-être Manuel de Souza vogue-t-il sur l'une d'elles, sur celle-ci, qui me paroit si jolie..... Mais on ne peut pas se fier au Tage maintenant, il s'élève un vent du nord... et là bas est la pointe de Cacilhas. Toutefois c'est un marin habile, et avec cela un ancien chevalier de Malte. (Elle jette avec amour un regard sur son portrait.) Ce n'est pas cela qui me donne la moindre inquiétude. Mais la peste is que encore à Lisbonne, l'air n'y est pas encore pur.... et le vent politique non plus,

Une leur haine entre portugais et castillans, le caractère indomptable des Souzas me tient dans une crainte perpétuelle.... Va, va chez le frère Jorge, et demande-lui s'il ne sait pas quelque chose qui puisse me tranquilliser.

Scène troisième

Madeleine, Telmo, Maria.

Maria

Elle entre avec des fleurs dans les mains, et ramène Telmo sur la scène.

C'est bien joli! Voilà déjà plus d'une demi-heure que j'attends sur la terrasse, les yeux fixés sur le fleuve, à voir glisser les barques et les brigantines, et.... Monsieur Telmo s'entretient ici avec ma mère, sans s'inquiéter de moi.... Et la romance que tu m'as promise?... N'est-ce pas celle de la bataille? Où il est dit:

" Tournez front contre front: les deux puissantes armées sont là. "

Non: c'est celle de l'île mystérieuse d'où le roi Sébastien, qui n'est pas mort, reviendra un jour que le ciel sera couvert d'épais nuages. (1) Il n'est pas mort, n'est-ce pas, ma mère?

Madeleine

Ma fille bien aimée, tu dis de singulières choses: n'as-tu donc pas souvent entendu comment ton oncle le frère Jorge et Lobo de Souza racontent tout cela? Le pauvre peuple imagine ce fantôme, pour se consoler dans son malheur.

Maria

La voix du peuple est la voix de Dieu, mère. Pour qu'il y attache si fortement sa croyance, il faut qu'il y ait un fonds de vérité à cela. Ce qui cependant me fait faire des réflexions, c'est que personne dans cette maison, mon bon vieux Telmo excepté, (elle se penche sur lui avec tendresse)

---

1) C'était une opinion des plus accréditées parmi les partisans de don Sébastien.

personne ne veut croire que notre brave roi, notre saint roi don Sébastien, ait pu se sauver. Mon père, qui est si bon portugais qu'il ne peut souffrir ces maudits espagnols, mon père, qui dit-on est encore plus portugais qu'il ne le paraît d'après ses paroles et ses actions, mon père, dès qu'il entend élever un doute sur la mort de mon bien aimé roi don Sébastien, devient aussitôt tout autre et change de couleur; il devient rêveur et triste. Il semble qu'il serait affligé si le pauvre roi revenait.

Madeleine

Chère Maria! Tu songes trop à des choses qui sont beaucoup au dessus de ton âge. Cela nous afflige, et chagrine ton père aussi bien que ta mère. Je voudrais te voir plus enjouée, plus livrée aux distractions, et moins....

Maria

Ainsi ma mère aussi, voyez un peu; ma bonne mère aussi ne l'aime point. Oh! ceci est pis encore: elle devient triste et pleure... Oui, elle pleure déjà. (elle se jette dans les bras de sa mère) Ma mère bien aimée!.. Oh!... Va-t-en, Telmo, va-t-en: je ne veux plus parler de cette bataille, ni en entendre parler. Pas plus de celle-là que d'autres.... Ma chère mère!

Telmo

Soit, n'en parlons plus. Je m'en vais. (à part après avoir touché la main de Maria) Mon Dieu! dans quelle disposition fébrile elle se trouve encore!.. Ces mains brûlantes.... Cette rougeur sur les joues..... Puisse sa pauvre mère ne pas remarquer tout cela.

Scène quatrième

Madeleine, Maria

Maria.

Mère, veux-tu savoir mon plus grand chagrin? Mais ma petite mère ne pleure déjà plus, n'est-ce pas? Elle n'est plus fâchée contre moi?

Madeleine

Non jamais, ma fille, je n'ai été fâchée contre toi; jamais, chère enfant, tu ne m'as affligée. Ce qui me chagrine, ce sont mes inquiétudes pour toi, c'est la crainte que.....

Maria

Eh bien! ces inquiétudes dans lesquelles je te vois constamment pour moi sont justement mon chagrin. Je suis très bien. Je me porte à merveille. Regarde-moi un peu: est-ce que je n'ai pas bonne mine comme cela?

Madeleine.

Oui, Maria: tu te portes bien, et, s'il plaît à Dieu, tu vivras de longues années, pour la consolation de tes parens qui t'aiment infiniment.

Maria

Eh bien! vois: j'y songe des nuits entières. Et alors je me rappelle chaque mot que vous m'avez dit, toi et mon père, ainsi que toutes vos actions, et jusqu'à vos moindres gestes. — Je pense à tout cela et je voudrais savoir pourquoi vous m'aimez tant. Oh! tant que jamais fille n'a été aimé ainsi.

Madeleine.

Non, jamais, ma chère Maria.

Maria

Eh bien donc! si vous avez pour moi tant d'amour que personne n'en saurait avoir autant, pourquoi êtes-vous dans des craintes continuelles à mon sujet?

Madeleine

Est-ce là ce qui t'inquiète?

Maria

Non: ce n'est pas cela. J'ai lu dans vos yeux..... Oh! comment puis-je donc lire dans les yeux ainsi que dans les étoiles du ciel?.... Je sais des choses ....

Madeleine

Que dis-tu là Maria? Quelles rêveries!... Je ne veux pas entendre parler ainsi une fille de ton esprit et craignant Dieu. — Viens ici, ma fille, parle moi de ton jardin, de tes fleurs. Quelles fleurs as-tu maintenant?......
Montre-moi ces fleurs. (elle avance la main vers les fleurs que tient Maria)

Maria

Elle ouvre sa main et laisse tomber ses fleurs sur les genoux de sa mère.

Toutes fanées! Tout abimées par la chaleur!... Ce sont des pavots: je les ai cueillis pour les mettre cette nuit sous mon oreiller. Je veux dormir tranquille, sans rêves; car, lorsque je rêve, je vois quelquefois des choses très jolies, mais si confuses et si extraordinaires...

Madeleine

Rêver.... Rêves-tu tout éveillée, ma fille? Vois-tu, Maria, se figurer quelque chose c'est rêver, et Dieu nous a mis sur cette terre pour veiller et agir. — Sans doute en dirigeant toujours nos pensées vers lui, mais sans méconnaître les choses de la vie, ces nécessités que la condition où nous sommes nés nous impose. — Maria, tu es notre fille unique, toutes les espérances de ton père reposent sur toi.

Maria

Et cependant je ne puis les réaliser, je le sais bien. Mais que dois-je faire?... Je travaille, je lis....

Madeleine

Tu lis trop. Repose-toi. Tu ne te distrais pas comme les autres jeunes filles de ton âge... Tu n'es pas...

Maria

Ce que je suis, seule je le sais, ma mère.... Et cependant... je ne le sais pas, je ne sais rien, il n'y a de certain qu'une chose: c'est que je ne suis pas ce que je devrais être. Oh! pourquoi n'ai-je point de frère courageux et

vaillant, qui eût été capable de commander les régimens de mon père, de prendre une de ces lances avec lesquelles nos ancêtres traversaient l'Inde, en chassant devant eux turcs et payens!... Un beau jeune homme, qui eût été l'image vivante de ce jeune chevalier de Malte! (regardant le portrait de Manuel) Comme mon père était beau! Comme le noir lui allait bien! avec la croix blanche!... Pourquoi a-t-il quitté ce costume, ma mère? Pourquoi n'est-il pas resté dans cet ordre religieux? — Pourquoi ne traverse-t-il pas les mers sur ses ~~fidèles~~ fières galères, pour faire fuir les infidèles devant la bannière déployée des croisés?

Madeleine

O ma fille! Ma fille! (douloureusement émue) Parce que telle n'était point la volonté de Dieu. Il devait mener une autre vie. — Oh! qu'il revienne donc de Lisbonne!... Il tarde bien, en effet... Mon Dieu! assistez-moi.

Scène cinquième

Jorge, Madeleine, Maria.

Jorge

Que Dieu bénisse cette maison!

(Maria baise sa main et son scapulaire, Madeleine le scapulaire seulement.)

Madeleine

Soyez le bienvenu, mon frère.

Maria

Bonsoir, mon oncle Jorge.

Jorge

Chère sœur! — Que la bénédiction du Seigneur descende sur vous, ma fille. — Moi aussi je suis inquiet comme vous, sœur Magdalena; mais ne vous effrayez point, j'espère que tout cela ne sera rien. — Il est certain que l'on a de nouvelles de Lisbonne.

Madeleine effrayée

Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce?

Jorge

Rien. Soyez sans crainte. Il est bon cependant que vous soyez préparée, c'est pour cela que je veux tout vous dire. — Les membres du gouvernement veulent abandonner la ville .... ceci est un vrai caprice.... Après y avoir supporté toute la fureur de la peste, ils veulent, à présent qu'elle est pour ainsi dire finie ou qu'elle n'offre plus que quelques cas fort rares, ils veulent, dit-je changer d'air.

Madeleine

Pauvres gens!....

Maria

Pauvre peuple!... de qui la vie a-t-elle le plus de prix?... Si je gouvernais dans un tems de peste et de malheur, je resterais là où le service de Dieu et du roi m'ordonnerait de rester, là où la misère et le danger seraient au plus haut degré, pour porter secours et assistance. — Le roi n'est-il donc pas le père commun de tous?

Jorge

Ce devait bien être, ma fille, mais le monde est différent: que pouvons-nous y faire?

Maria

L'améliorer.

Jorge bas à Madeleine

Savez-vous que je crains cette enfant.

Madeleine bas à Jorge.

Moi aussi!

Jorge (haut)

Ainsi ils ont résolu de quitter Lisbonne. Sachez donc que notre bonne

ville d'Almada, à cause de la renommée de ses eaux salutaires, de son air pur et de sa vue pleine d'attraits, a été choisie pour buen retiro par nos cinq rois, messieurs les gouverneurs du Portugal, au nom de Philippe cinq de Castille. Que Dieu le protège!

Madeleine

Qu'ils viennent.

Jorge

Ils viendront. Mais écoutez encore: notre pauvre couvent de St Paul doit loger monseigneur l'archevêque, don Miguel de Castro, le président de la régence. C'est un bon prélat, et qui ne nous ôte pas précisément notre modeste repos, venant comme seigneur et prince temporel... Mais, patience: c'est encore pis pour vous.

Madeleine

Pour moi?

Jorge

Pour vous et pour Manuel de Souza: parce que les quatre autres membres de la régence, à ce qu'on m'a fait savoir mystérieusement de Lisbonne, doivent descendre chez vous pour y être logés.

Maria *vivement*

Fermons les portes. Faisons venir tous les gens de mon père. Le régiment de mon père compte plus de six cents hommes, faisons les venir afin de nous défendre. Car c'est de la tyrannie, n'est-ce pas?... Et comme ce sera beau!... Je voudrais déjà le voir: cela ressemblera à une bataille.

Jorge

Petite folle.

Madeleine

Qu'avons-nous fait au comte de Sétubal et aux autres seigneurs régents, pour qu'ils nous outragent ainsi?... N'y a-t-il pas ici d'autres maisons? Et ne savent-ils donc pas que dans cette maison il y a des femmes? Qu'une famille l'habite?... Ne savent-ils pas que c'est moi qui demeure ici?

Maria courant du côté de la fenêtre.

C'est la voix de mon père. Mon père arrive.

Madeleine se levant brusquement

Je n'entends rien.

Jorge

Ni moi non plus, Maria.

Maria

Mais j'entends très distinctement: c'est mon père qui revient, et il revient outragé.

Scène sixième

Jorge, Madeleine, Maria, Miranda, et Manuel de Souza. Plusieurs domestiques entrent en le suivant, quelques uns tiennent des torches allumées. Il fait nuit.

Manuel parlant de la porte aux valets

Faites ce que je vous ai dit, sans plus tarder. N'éteignez pas les torches, placez-les dans la cour. Faites tout le reste comme je vous l'ai ordonné. (avançant sur le balcon) Magdalena! Maria, ma fille chérie! (il les embrasse) Jorge, il est heureux que tu sois encore ici: j'ai besoin de toi. Il est sans doute tard, et la cloche du couvent a déjà sonné; j'irai cependant tout à l'heure avec toi me confesser à notre bon prieur, et lui dire mes fautes. — Viens ici, Miranda. (Il va avec ce dernier à la porte de gauche, puis à celle de la terrasse, et lui donne quelques ordres tout bas)

Madeleine

Qu'as-tu? Jamais tu n'es revenu ainsi.... C'est quelque chose qui ~~te~~ tourmente, et tu ne me le dis pas. Qu'est-ce donc?

Manuel

C'est... Assieds-toi Magdalena. Toi Maria, ici, à mes côtés. Assieds-toi aussi Jorge. Je suis si fatigué! (Ils s'assiègent tous) J'ai à vous donner des nouvelles qui paraîtraient surprenantes si nous ne vivions pas en ce temps-ci. (Pause.) Il nous faut quitter cette maison, Magdalena.

Maria

Ah! c'est très bien, mon père.

Manuel

Non, ce n'est pas très bien, mais il n'y a pas d'autre parti à prendre. Nous déménageons cette nuit même. J'ai déjà donné mes ordres à toute la maison. Telmo a dit à tes femmes ce qu'elles ont à faire; il serait à propos cependant que tu visses par toi-même ce qu'elles font; je surveillerai aussi de mon côté les apprêts du départ. Toutefois nous avons le temps, puisqu'il n'est que huit heures; il nous en reste donc quatre jusqu'à minuit. D'ici là j'aurai mis en sûreté le peu qu'il m'importe de sauver. ..... Et ils ne viendront pas avant demain matin.

Madeleine

Il est donc vrai que Luiz de Moura et les autres gouverneurs...

Manuel

Luiz de Moura est un brutal, qui ressemble à ses oeuvres. L'archevêque est...... ce que les autres veulent qu'il soit. Mais le comte de Sabugal, le duc de Santa Cruz (1) qui devraient penser pour qui ils sont là, et qui ont accepté l'odieuse et honteuse charge d'opprimer leurs compatriotes au nom d'un roi étranger!... Ah! quels hommes que ces fidalgos portugais!.... Mais je vais leur donner, ainsi qu'à ce peuple d'esclaves qui les souffre, une leçon telle qu'aucun tyran ne leur en a donné dans ce pays.

---

(1) Lorsque Philippe 2 quitta Lisbonne en 1583, l'archiduc Albrecht y demeura comme gouverneur, avec l'aide de l'archevêque de Lisbonne, de don Jorge d'Almeida, de don Pedro d'Alcaçova, et du secrétaire Miguel de Moura. En 1594, lorsque l'archevêque fut appelé à l'archevêché de Tolède, il transmit la régence au nouvel archevêque de Lisbonne don Miguel de Castro, aux comtes de Portalègre, de Santa Cruz, de Sabugal et à Miguel de Moura.

Maria

O mon pauvre père! Mon bien aimé père! Oui, Oui: Montrez-leur que vous êtes un véritable portugais, et quelle est la valeur d'un tel homme.

Madeleine

Mon époux bien aimé, ne mets pas ta vie en jeu. Que feras-tu contre ces tout-puissans? Ils sont déja tes ennemis à cause de ta supériorité, à cause de ta science méprisée en apparence par ces grands qui tous l'envient dans leur cœur. Que feras-tu si tu leur donnes un prétexte pour se venger de l'offense que tu leur fais en les surpassant en mérite?.. Manuel! Mon époux! Souza! Au nom de notre amour!.....

Jorge

Ta femme a raison. De la prudence. Pense à ta fille.

Manuel

Je pense à tout: laissons cela. — Cesse de t'inquiéter, Magdalena: ils veulent venir demain de bonne heure, et nous devons quitter la maison avant qu'ils arrivent. Il faut donc partir maintenant.

Madeleine

Mais où irons-nous à cette heure?

Manuel

Là bas seulement où nous pouvons aller. La maison ne m'appartient pas, mais.... elle est à toi, Magdalena.

Madeleine

Laquelle?... Celle qui est sous la protection de St Paul!... Dieu, venez à mon aide.

Jorge

Vous ferez bien d'y aller: la maison est grande et en bon état; elle a encore presque tous ses meubles, toutes les décorations nécessaires; vous n'aurez que peu de chose à emporter. — Et quelle joie pour

tous nos frères! nous demeurerons ainsi presque sous le même toit. — Savez-vous que vous aurez là une tribune sur le côté de la chapelle de la Senhora da piedade, qui est la plus vénérée et la plus belle de toute la chrétienté.... Nous serons là comme si nous vivions ensemble.

Maria

Je voudrais y être déjà. (elle sort toute joyeuse)

Manuel

Il est temps maintenant. Mettons nous à l'œuvre. (il se lève)

Madeleine allant à lui

Oh! écoute ce que j'ai à te dire. N'y a-t-il aucun autre parti à prendre?

Manuel

Et lequel? Que dois-je faire? Cherche si tu en trouves un autre.

Madeleine

Cette maison.... je n'ai pas le courage.... voistu.... il faut que je te parle; à toi seul. Frère Jorge, allez là-bas avec Maria: j'ai besoin de parler à votre frère.

Maria

Viens, mon oncle: je veux voir s'ils rangent bien mes livres..... (confidentiellement) et mes papiers. Moi aussi j'ai des papiers. Tu me permettras de te les montrer dans l'autre maison. Mais.... silence.

Jorge

Petite folle!

Scène huitième

Manuel, Magdalena.

Manuel

(Il marche avec agitation, les mains derrière le dos, puis tout-à-coup il s'arrête)
Le monde saura qu'il y a encore un portugais en Portugal.

Magdalena

Qu'as-tu? ... Dis-moi: qu'as-tu?

Manuel

Je ne veux pas supporter cette injure. Il est nécessaire que nous quittions cette maison.

Magdalena

Eh bien! nous la quitterons. Je ne m'oppose jamais à tes volontés; je n'ai jamais su ce que c'était d'avoir un autre désir que le tien; je suis toujours prête à t'obéir aveuglément en tout. Mais, ô l'époux bien aimé de mon âme... Ne me conduis pas dans cette maison. (elle jette ses bras autour du cou de Manuel)

Manuel

Jusqu'à présent tu ne m'as jamais montré de caprices! Nous n'avons point d'autre maison où nous puissions aller: et, à cette heure, avec ce danger.... Nous changerons de demeure plus tard, si tu le veux..... Mais, pour le moment, je ne vois pas d'autre moyen. — Qu'y a-t-il après tout dans cette maison? Est-ce à cause de moi qu'elle s'est prise cette répugnance, parce qu'elle a appartenu à ton premier époux? Mais j'ai toujours estimé et respecté don Johan de Portugal; j'honore sa mémoire pour toi, pour lui, pour moi-même, et je ne crains pas de me mettre dans la protection du toit dont les voutes l'ont abrité... Tu l'habitais avec lui.... Eh bien! je ne suis nullement jaloux d'un passé qui ne m'appartenait pas. — Mais le présent est à moi, il n'appartient qu'à moi, à moi seul, ô ma bien aimée Magdalena... Laissons donc cela; il nous faut partir, et tout de suite.

Magdalena.

Mais tu ne sais pas..... Je ne connais point de fausse honte et les chimères me sont étrangères; d'ailleurs, je suis femme, mon époux bien aimé ..... Tu ne comprends pas la violence de l'émotion et de l'effroi qui me saisissent lorsque je pense qu'il me faut entrer dans cette maison. Il me semble que là bas je rencontrerai l'ombre indignée de don Johan, me menaçant avec un glaive à deux tranchants, qu'il tient entre nous: entre toi et moi, entre nous et notre fille, pour nous séparer à jamais...., Que veux-tu? Je sais bien que c'est une folie, mais je ne puis supporter la pensée d'habiter là de vivre là, avec toi, avec Maria. Je suis certaine que j'y serai malheureuse, je sens que je dois mourir dans cette maison fatale; je sens qu'il ne s'y passera pas trois jours, pas trois heures, avant que toutes les souffrances de la terre n'y retombent sur nous. — Mon époux! Manuel! le bien aimé de mon âme! Au nom de notre amour, je t'implore pour notre enfant. ..... Allons n'importe en quelque lieu que ce soit, fût-ce dans la cabane d'un pauvre pêcheur des environs. Mais, pas là, je t'en prie: non, pas là.

Manuel

Vraiment, je ne t'ai jamais vue ainsi. Je ne présumais pas que tu eusses la faiblesse d'ajouter foi à des pressentimens. Il n'y a qu'une seule crainte qui soit juste, et celle-là, c'est la crainte de Dieu. Il n'y a point de spectres qui puissent nous apparaître, hors ceux de nos mauvaises actions. Qu'as-tu sur la conscience, qui puisse te faire trembler? Ton cœur et tes mains sont purs. Pour ceux qui agissent en vue de Dieu, la terre n'a point

d'épouvante, ni l'enfer de tourment. Nous prierons pour doña Johan de Portugal, dont cette chapelle consacrée à la piété, qui fait partie de la maison. N'aie aucune crainte que cette âme pieuse nous poursuive sur cette terre, elle qui est aux cieux; elle qui a conquis la couronne du martyre, en combattant pour son Dieu et son roi, dans une bataille sainte, contre les infidèles.... Allons, Magdalena, n'oublie point qui tu es, ni de qui tu descends. Femme chérie, ne trouble point par des terreurs puériles la tranquillité d'esprit et l'énergie dont j'ai tant besoin en ce moment.

Magdalena

Que veux-tu donc faire?

Manuel

Je te l'ai dit déjà: je veux donner à nos tyrans une leçon dont ils se souviendront, et au peuple un exemple qui lui ouvrira les yeux.

Scène neuvième

Manuel, Magdalena, Miranda et Telmo qui entrent précipitamment suivis de plusieurs domestiques.

Telmo

Seigneur! une grande suite de fidalgos, d'écuyers et de soldats qui arrivent de Lisbonne, viennent de débarquer et gravissent la côte. Ce n'est certainement pas l'archevêque, car il y a long-tems qu'il est arrivé au couvent. On dit que....

Manuel

Sont-ce les membres de la régence? (Telmo fait un signe affirmatif) Ils voulaient me tromper, c'est pour cela qu'ils s'empressent d'arriver aujourd'hui. Mais ils ne me prendront pas au dépourvu. (Il appelle à la porte de gauche) Jorge! Maria! (revenant sur le devant de la scène.) Magdalena, plus de délai.

Scène ~~douzième~~. dixième

Manuel, Magdalena, Telmo, Miranda et quelques autres serviteurs. entrent Jorge et Maria.

Manuel

Jorge, accompagne ces dames. Telmo, tu iras avec elles. (aux autres serviteurs.) Tout est-il prêt: les caisses, mes chevaux, mes armes et tout le reste?

Miranda

Presque tout. Le peu qui reste encore pourrait être emporté de suite par la porte de derrière, si vous l'ordonnez.

Manuel

C'est très bien, il suffit que cela sorte. (Sur un signe Miranda et deux domestiques sortent.) Magdalena, Maria, je ne puis vous voir plus long-temps ici. Partez, partez. Je vous rejoindrai dans l'instant.

Scène Onzième

Manuel, Miranda et les autres serviteurs.

Manuel

Mon père eut une triste fin: il mourut en tribuchant sur son propre glaive. (1) Qui sait si je ne périrai pas dans les flammes que j'allume de ma propre main?.. Qu'il en soit ainsi: mais que le Portugal apprenne qu'un homme de cœur et d'honneur peut toujours résister à la tyrannie, quelque puissante qu'elle soit, lorsqu'il devient indifférent pour des biens si méprisables et si incertains que deux étincelles peuvent les anéantir en un instant. Qu'est-ce donc que cette vie, qu'un souffle peut détruire en un clin d'œil?

(Il arrache deux torches aux mains des domestiques, court à la porte de gauche, en jette une de l'autre côté de cette porte, et l'on voit aussitôt s'élever une flamme immense. Il va ensuite au fond du théâtre et y jette la seconde torche, qui produit le même effet. On entend du bruit au dehors.)

Scène douzième

Manuel et ses domestiques — Magdalena, Maria, Jorge et Telmo accourent.

Magdalena

Que fais-tu? Qu'as-tu fait? O mon Dieu! Qu'est-ce donc que cela?

Manuel avec calme

J'illumine ma maison, pour recevoir les très nobles et très puissants seigneurs, membres de la régence de ce royaume. Ces seigneurs peuvent ~~maintenant~~ venir quand il leur plaira.

---

(1) Ceci se passa dans la ville de Povas, en Janvier 1577.

Magdalena

Mon Dieu! Mon Dieu!... Ah!... Et le portrait de mon mari!..... Qu'on me sauve cette peinture! . . . . .

(Miranda et un autre serviteur veulent descendre le portrait, mais une colonne de flamme, qui monte en serpentant le long du mur, le consume.)

Manuel

Sortez! Sortez! Les matières inflammables que j'ai jetées s'embrasent avec une incroyable rapidité. Fuyez.

Magdalena *s'appuyant sur le bras de Manuel*

Oui, oui: fuyons.

Maria *le saisissant par l'autre bras*

Mon père! Nous ne fuirons pas sans vous.

Tous.

Fuyons!.. Fuyons!



Le bruit extérieur augmente, on entend le tocsin, la toile tombe.

Fin du premier acte.

Le père Luiz de Souza

Drame en trois actes

Acte deuxième

Acte deuxième

Palais de don Johan, à Almada, en face de Lisbonne, sur la rive gauche du Tage. — Salle antique décorée de grands portraits de famille, dont plusieurs en pied : des évêques, des dames, des chevaliers, des moines. — Au fond, à la place d'honneur, les portraits du roi Sébastien, de Camoëns, et de don Johan de Portugal. — Les portes de droite mènent dehors, celles de gauche dans l'intérieur de la maison ; elles ont des portières, sur lesquelles sont représentées les armes du comte de Vimioso. Ce sont celles des anciennes maisons de Bragance : une croix en biais sur champ d'argent, avec cinq écus, l'un au milieu, les quatre autres aux quatre angles de la croix ; sur chaque bras et au bas des deux écus, une croix fleurie dans le genre de celle des ducs de Cadoval. Au-dessus de la croix, une couronne de comte. — Dans le fond, une très grande draperie, ornée des mêmes armes, masque l'entrée principale de la tribune, qui a vue sur la chapelle de la Senhora da piedade, qui se trouve dans l'église de St Paul des Dominicains d'Almada.

Scène première

Maria — Telmo.



Maria.

Elle entre par la porte de gauche, donnant la main à Telmo, qui semble la suivre à regret.

Viens, ne fais pas de bruit, ma mère dort encore. Ici, dans cette salle, il faut que je te parle. N'oppose aucune résistance, Telmo, car je le veux.

Telmo

Petite !

Maria

„ Petite et jeune vous m'avez retirée de la maison de „ mon père. „ — C'est ainsi qu'il est dit dans le commencement

de ce joli livre, (+) celui que ma mère prétend que je ne comprends pas: je le comprends cependant. — Seulement ici il n'y a ni petite, ni jeune fille, et vous, monsieur Telmo prêt, mon cher gouverneur, vous ferez ce que je vous dirai. — Ne vous y opposez pas, autrement nous nous querellerions, nous ferions du bruit, et nous réveillerions ma mère, ce que je ne veux pas. Pauvre mère! voilà huit jours que nous sommes dans cette maison, et c'est la première fois qu'elle dort tranquillement. L'incendie du palais, les cris du peuple, le son des cloches, toute cette scène. — Oh! si grandiose et si majestueuse qu'elle m'a saisie d'une manière extraordinaire et m'a offert un spectacle tel que je n'en ai jamais vu d'aussi imposant. Ma pauvre mère en fut effrayée, elle ne peut l'oublier. Aussitôt qu'elle ferme les yeux pour dormir elle croit voir ces flammes enveloppées de fumée embraser sa maison, tourbillonner dans les airs, et sévir tout autour d'elles avec une fureur infernale...... Et ce portrait de mon père, celui de la chambre de travail, celui qu'elle aimait tant et où il avait l'air si grand et si noble, dans son costume de chevalier de Malte, avec la croix blanche sur la poitrine. — Qu'on n'ait pas pu lui sauver ce portrait et qu'il ait été brûlé là, elle ne peut s'en consoler. Vois-tu, elle qui n'ajoutait aucune foi aux pressentimens, qui me faisait sans cesse des reproches sur mes caprices, aujourd'hui elle ne peut chasser de sa tête cette pensée que la perte de ce portrait est le fatal présage d'une perte prochaine plus grande, de quelque malheur, inattendu mais certain, qui la séparera de mon père. — Et maintenant c'est moi qui me fais forte et

---

(+) Ce sont les premiers mots du livre mysticien de la langueur: Saudades, de Bernardin Ribeiro, lequel, malgré ou peut-être à cause des obscurités, des énigmes et des anagrammes qu'il contient, est devenu si populaire parmi nous,

raisonnable, qui plaisante sur les pressentiments et les présages
...... Pour lui donner du courage, à l'infortunée.... Moi qui,
soit dit entre nous, Telmo, n'y ait jamais ajouté autant de foi
qu'à présent, qu'en ce moment. Je crois qu'il y a des avertissemens
que Dieu nous envoie pour nous préparer!.. Un grand, un très grand
malheur arrivera à mon père.... Oh! c'est bien sûr..... Et à ma
mère aussi; car c'est tout un.

Telmo dissimulant son trouble

Ne dites pas cela.... Dieu arrangera tout pour le mieux
tous deux le méritant. (avec plus de courage et vivement) Votre père, doña
Maria, est un portugais comme il doit l'être; je l'ai toujours beaucoup
estimé, mais depuis que j'ai vu ce qu'il a fait, animé du vieil esprit
des anciens portugais, depuis que je l'ai vu saisir les torches et lancer
lui-même le tison enflammé dans sa propre maison, brûler en une
heure tant de biens, détruire tant d'objets précieux et chéris, tout cela pour
donner une terrible leçon à nos tyrans, un grand exemple de liberté à
tous, depuis ce moment là je vois que c'est vraiment là un homme!
— Maintenant s'il veut ma vie, elle lui appartient. —
Combien je regrette de ne l'avoir pas plutôt connu ainsi; de ne
l'avoir pas toujours estimé à sa juste valeur.

Maria les larmes aux yeux et lui tendant la main.

Telmo! mon bon Telmo! N'est-il pas glorieux d'être la fille d'un tel
père?

Telmo

C'est glorieux sans doute. Que Dieu le protège!

Maria

Que Dieu le protège! Amen. — Crois-tu que cette régence tyrannique soit
toujours mal intentionnée pour mon père? As-tu appris aujourd'hui quelque
chose touchant les démarches de mon oncle, le père Jorge?

1/

Telmo

Sans doute. Ces messieurs commencent déjà à se calmer et les pressentimens de votre mère ne se réaliseront point. — Votre oncle a ramené l'archevêque, le comte de Sabugal et les autres, à la raison et à la modération. — Miguel de Moura est le seul qui s'obstine encore, mais il s'apaisera aussi. — Sous peu de jours, tout sera calmé. Tout le serait déjà si votre père consentait à dire que le feu a pris accidentellement. Mais il fait bien de n'y pas consentir, car il s'excuserait par la bassesse d'un mensonge du noble crime pour lequel ils le poursuivent.

Maria

Mon pauvre père! Quand donc n'aura-t-il plus besoin de se cacher?... Être obligé de passer ses journées non loin d'ici, retiré dans cette triste villa au-dessus d'Alfeita, et ne pouvoir venir auprès de nous que la nuit, pour quelques instans! Et encore, Dieu sait au prix de quels dangers! ... ...

Telmo

Il n'y en a point. Tous savent ce qui se passe et ferment les yeux. Il faut encore pour quelques jours sauver les apparences, mais bientôt tout sera rétabli comme par le passé.

Marie

Il est possible que les choses en restent là. Dieu le veuille... Mais quelque chose me dit que la tristesse de ma mère, l'angoisse et la crainte dans lesquelles elle vit continuellement, et qu'elle s'efforce de cacher en la présence de mon père, — elle voulait même me le cacher à moi, quoiqu'elle n'en puisse plus, ma pauvre mère! — Oui, il y a là quelque chose qui me dit que ce sont des

présages de grand malheur..... Oh! c'est vrai.... Viens ici.
(elle le conduit devant les trois portraits du fond, et, montrant celui de don Juan)
Quel est ce portrait?

Telmo la regarde et détourne aussitôt les yeux.

Celui-ci?... On dit que c'est..... un portrait de famille.....
un portrait de ce seigneur de la maison de Vimioso dont il y en a
tant ici.

Maria le menaçant du doigt.

Telmo: tu ne dis pas la vérité.

Telmo presque offensé

Je n'ai jamais dit de mensonge: dona Maria de Noronha.

Maria

Monsieur Telmo Paès ne dit cependant pas toute la
vérité, ce qui est à peu près la même chose.

Telmo

La même chose! — Je vous disais ce que je sais, et qui est
vrai: c'est un chevalier de la famille de mon autre maître.
Que Dieu.... Que Dieu le garde!

Maria

Et ce chevalier n'a point de nom?

Telmo embarrassé

Il doit en avoir un.... Mais.... je.....

Maria comme pour lui imposer silence.

Maintenant tu vas mentir tout à fait: tais-toi. Je ne

sais à quoi servent ces façons mystérieuses: vous vous imaginez que je serai toujours enfant. — La nuit où nous arrivâmes dans cette maison, au milieu de tout le désordre, nous entrâmes seules dans cette salle, ma mère et moi. Une torche illuminée était appuyée contre une de ces chaises que l'on avait mise au milieu de la chambre; elle jetait une vive lumière sur ce portrait.... Ma mère, qui me donnait la main, leva vivement les yeux dessus et s'écria: O mon Dieu!..... Elle était si fortement saisie de frayeur qu'elle faillit s'évanouir. Je lui demandai ce qu'elle avait: elle ne me répondit pas, éteignit la torche et m'entraîna avec force hors de cette chambre, courant avec une telle vitesse qu'on eût dit qu'un mauvais esprit nous poursuivait. — Elle est encore aujourd'hui, après huit jours, dans ce même état. Je ne lui en parlerai plus. Mais ce portrait, qu'elle n'a jamais nommé et dont elle dit seulement quelquefois: l'autre! l'autre!... Ce portrait, et celui de mon père, le portrait brûlé, ne lui sortent pas un instant de la pensée.

Elmo *inquisitivement*

Et... cette nuit... elle s'en est encore beaucoup occupée?

Maria

Non: depuis hier après-midi, que l'oncle Serge est venu, qu'il a ranimé son courage par des paroles de consolation et d'espoir en Dieu, et qu'il lui a dit qu'il était certain d'adoucir ces messieurs de la régence, elle est devenue tout autre et tout est calmé, du moins jusqu'à présent. Mais maintenant,

Puisque tu ne me veux rien dire de ce portrait, voyons celui-ci, celui du milieu. (montrant le portrait du roi Sébastien) Tu sais déjà que je le reconnais: c'est celui de mon bien-aimé roi, don Sébastien. Quelle majesté! Quelle tête fière, pour un roi si jeune! Quel air franc honnête et loyal! Comme on voit qu'il a pris au sérieux la tâche de gouverner son royaume, de l'agrandir et de le couvrir de gloire! Le voilà..... Et penser qu'il devait périr par la main des maures!... Que toute cette hardiesse réfléchie, qui brille dans ces grands et beaux yeux, qui se lit sur cette bouche vivante devait s'éteindre en une heure..... Cela ne peut être! Non: cela ne peut être! Dieu ne peut avoir permis une chose semblable.

Telmo

Puisse-t-il t'entendre, ange du ciel!

Maria

N'y a-t-il donc pas des prophéties qui le disent?..... Oui: et j'ai foi en elles. J'ai foi également en cet autre, celui qui est là, (montrant le portrait du Camoëns) ton ami, avec lequel tu partis pour l'Inde, ce pays des merveilles et de l'héroïsme..... Comment dit-il? .. Ah! voilà.

« Une main tenait le gouvernail, et l'autre le glaive. » (+)

Telmo

O mon pauvre Luiz! Comme ils t'en ont récompensé!.... C'était un jeune homme, plus jeune que moi, bien plus jeune..... et pourtant, quand je le vis pour la dernière fois...... dans l'église du couvent des dominicains,

(+) Stance 19 — chant 7 — de la Lusiade.

« à Lisbonne (1) …… Il me semble que je le vois encore …. Si timide et si mal vêtu! lui qui avait été si fier et si distingué! …… Et déjà un vieillard! Un vieillard tout courbé! Et cet oeil, qui en valait deux, si creux et si éteint que je me dis:

„ La terre te dévorera bientôt, Oh! corps de la plus „ grande âme que la terre ait produite! „

Je l'embrassai alors, et ce fut pour la dernière fois…., Il sembla avoir entendu ce que je me disais intérieurement, car il me cria: — „ Adieu Telmo. Que saint Telmo (2) soit „ avec moi jusqu'à la fin de mon voyage! Déjà „ je vois la terre. „ — Et il me montra une fosse qui était creusée. En ce moment les moines chantaient des chants de mort dans l'église, il y entra et je m'enfuis. Un mois après on me dit: Luiz de Camoëns a été porté dans un drap mortuaire au couvent de Santa Anna… » Et personne n'en parla plus.

Maria

Personne!… Ils ne lisent donc pas ce livre, qui réveillerait la mémoire des plus oublieux?

Telmo

Ils traitent ce livre comme l'hommage d'un esclave. Ces riches, ces grands, qui oppriment et haïssent tout ce qui ne flatte pas leur vanité, ont accepté ce livre comme s'il était fait

---

(1) Camoëns passa les derniers temps de sa vie à Lisbonne, ~~dans~~ la compagnie des moines de St Dominique, parmi lesquels il y avait beaucoup d'hommes instruits, desquels il était considéré autant qu'il était mal vu par les jésuites.

(2) San Telmo (San Pedro Gonçalez Telmo de l'ordre des dominicains) est le patron des navigateurs. Chacun sait ce que c'est que le feu de St Telmo, car aucun de nos marins n'admet un phénomène naturel que comme l'œuvre de son saint patron.

en leur honneur, par un de leurs valets. Quand l'œuvre fut achevée, ils laissèrent le valet aller à l'hôpital, sans plus s'occuper de lui. Qui sait s'ils ne s'en réjouissaient pas?.... Il aurait pu leur demander l'aumône! Maintenant qu'il n'est plus, ils n'ont au moins pas la peine de lui répondre: non.

Maria avec enthousiasme.

Il est au ciel! Le ciel est pour les bons et pour les malheureux; pour ceux qui l'ont déjà pressenti sur la terre! — Il lisait dans les secrets de Dieu; ses paroles sont celles d'un prophète. Ne te souvient-il pas de ce qu'il dit de notre roi, don Sébastien?... Comment serait-il mort?.... Non, il ne l'est pas.... (changeant de ton) Mais l'autre, l'autre.... Quel est cet autre, Telmo? Avec ce visage si triste! cette expression si profonde..... cette barbe si épaisse et si noire..... et cette main qui repose sur son glaive, comme si elle n'avait en dans cette vie ni d'autre appui, ni d'autre amour.

Telmo

Il en avait un autre pourtant!

Maria regarde Telmo comme si elle le comprenait, puis elle regarde fixement le portrait, et tous deux demeurent immobiles et comme fascinés devant lui. Aux dernières paroles de dona Maria un homme entre par la portière de côté, il a son chapeau enfoncé sur les yeux, et s'approche lentement d'eux sans en être aperçu.

Scène deuxième

Maria, Telmo, Manuel de Souza

Manuel

Celui-là, c'est don Juan de Portugal, un fidalgo digne de respect, un brave chevalier.

Maria *sans regarder qui lui parle*

Mon cœur me le disait bien.

Manuel *ôtant son chapeau et son manteau.*

Que te disait ton cœur, ma fille?

Maria *le reconnaissant.*

O mon père! mon bien aimé père! Mon cœur ne me dit plus rien que cela. (*Elle se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Quel bonheur que tu sois venu! .... Mais de jour ...... N'as-tu plus rien à craindre? Le danger est-il passé?

Manuel

Le danger est insignifiant. Dans la nuit d'hier je n'ai pas pu venir, et aujourd'hui je n'ai pas eu la patience d'attendre toute la journée. Je me suis bien enveloppé dans ce manteau, et ....

Telmo

Il n'y a ici aucun danger, mon maître, vous pouvez être sans inquiétude. Je suis allé au couvent, ce matin de bonne heure, et je sais, par le père Jorge, que tout est à-peu-près arrangé.

Manuel

C'est bien. — Et ta mère, Maria? Ta mère, chère fille!

Maria

Depuis hier, elle est tout autre.

Manuel *voulant entrer*

Allons chez elle.

Maria *le retenant*

Non: elle dort encore.

Manuel

Elle dort encore? Eh bien! tant mieux. Asseyons-nous, ma fille, et causons. (il lui prend les mains et ils s'asseyent.) Comme tes mains sont chaudes! (il la baise au front.) Et ce front, comme il est brûlant! Et il est toujours ainsi!.... Que Dieu te garde, Maria! Je ne veux plus que tu te livres à la méditation.

Maria

Et que dois-je faire?

Manuel

Te reposer, rire, jouer, pincer de la harpe, courir dans les champs, cueillir des fleurs..... Et que Telmo ne te raconte plus d'histoires, qu'il ne t'apprenne plus ni ballade, ni romance; les troubadours rendent la tête malade; et c'est un mal qui va toujours s'aggravant.

Maria

Alors, pourquoi faites-vous des vers comme eux, mon père?... Oh! je sais bien que vous en faites.

Manuel *souriant*

Si tu sais tout, Maria, ma chère Maria..... (avec malice) Tu ne savais pourtant pas quel était ce portrait.

Maria

Je le savais.

Manuel

Ainsi on le savait, et l'on faisait semblant.....

Maria *sérieusement*

Non, mon père. La vérité est que je le savais là, intérieurement; mais personne ne me l'avait dit. Je voulais seulement en avoir la certitude.

Manuel *la baisant au front.*

Ainsi, tu l'as deviné, petite sorcière!.... Telmo: va chercher mon frère, dis-lui que je suis ici.

Scène troisième

Manuel — Maria.

Manuel

Maintenant, écoute-moi, ma fille: Tu as un grand penchant à trouver des mystères et des miracles dans les choses les plus simples. Dieu a tout ouvert à notre intelligence, excepté les secrets de l'ordre inexplicable, établi par lui dans son amour, sa justice et sa sollicitude pour nous. Ce sont là les points sublimes et insaisissables de notre croyance. Cela, on le croit; tout le reste, on le sent. (Souriant) Mais ne dirait-on pas que j'appartiens à un ordre religieux? La faute en est à ces murs, à la sainteté de cette maison. C'est presque un couvent, Maria!.... Il ne nous manque que le costume pour être des dominicains.

Maria

L'habit ne fait pas le moine.

Manuel

C'est vrai, ma fille chérie! Sans l'habit de moine, sans le scapulaire et la ceinture, sous la soie et le satin, le cilice peut étreindre le corps aussi étroitement, le cœur peut être aussi contrit dans la poitrine.... La mort et la vie qui la doit suivre peuvent être aussi constamment présents à l'âme, que dans la plus étroite cellule, que sous l'habit de laine le plus grossier....

Mais à la fin l'on arrive où sont les bons, et la moitié du chemin est déjà faite. — Je suis bien content que nous soyons venus habiter cette maison, c'est à peine si je regrette l'autre. Ici j'ai mon frère Jorge ainsi que tous ces bons dominicains, avec moi, dans ma maison. — N'as-tu pas déjà vu d'ici l'église? (Il ouvre les rideaux du fond et tous deux montent à la tribune.) Cette chapelle invite à la piété. Ce temple est si recueilli, qu'on se console rien qu'à le voir. Que Dieu nous laisse jouir en paix d'un si bon voisinage!

(Ils redescendent sur la scène.)

Maria

(s'arrêtant devant le portrait de Dom Juan de Portugal et se tournant tout à coup vers son père)

Mon père, ce portrait est-il ressemblant?

Manuel

Très ressemblant: on voit même rarement une ressemblance aussi complète. Tout y est, les traits et l'expression ..... Le peintre a copié fidèlement ce qu'il voyait, mais il n'a pu voir ni reproduire sur la toile les généreuses qualités de l'âme, la noblesse et la force du cœur, et la puissance de cette volonté ferme et indomptable qu'on ne vit jamais changer. Ta mère s'est effrayée aujourd'hui, rien qu'en entendant son nom; c'est qu'elle avait pour lui une grande vénération. Il lui inspirait presque une sainte terreur.

Maria

Et il a péri dans cette malheureuse bataille? . . .

Manuel

Il y a péri. Est-ce que cela te fait de la peine, Maria?

Maria

Oui, mon père.

Manuel

Mais, s'il vivait, tu ne vivrais pas aujourd'hui, je ne te presserais pas ainsi dans mes bras.

Maria cachant son visage dans la poitrine de Manuel.

O mon père!

Scène Quatrième

Maria Manuel Jorge

Jorge

Bonne nouvelle, ma nièce ! Venez..... Embrassez-moi, mademoiselle Maria. (Maria baise son scapulaire, puis ils s'embrassent.) Tu as bien fait de venir, mon frère, tout est fini : messieurs les régents laissent tomber le passé dans l'oubli. Miguel de Moura a déjà cédé ; l'archevêque est allé hier à Lisbonne et il revient cet après midi. Moi, et quelques frères de notre ordre, nous irons le chercher pour l'accompagner, et il faut que tu viennes avec nous pour le remercier, car il n'a pris aucune part à l'outrage que tu as reçu, et il a disposé les autres à oublier ce qu'ils regardaient comme une offense. — Mais laissons cela : il revient au couvent et, par là, sera presque ton hôte ; il faut que tu lui témoignes ~~cette~~ déférence qu'il mérite si bien.

Manuel

— S'il vient tout seul, sans les autres.... .

Jorge

Il vient seul, tout seul. Les autres sont à cette villa, par delà le Tage, et nous ne reviendront pas ici avant la nuit.

Manuel

Si tu penses que je puisse aller....

Jorge

Tu le peux et tu le dois.

Manuel

Alors, j'y vais. D'ailleurs il faut que j'aille à Lisbonne, où j'ai à terminer des affaires importantes ~~puis~~ au Sacramento, dans ~~ce~~ votre nouveau couvent de nonnes de St Vincent : j'ai à parler à l'abbesse.

Maria

O mon père! Mon bien aimé père! Emmène-moi avec toi, pour que je ne te quitte pas. Je voudrais bien voir la tante Johana de Costa. Ce serait la plus grande joie que je puisse avoir dans cette vie. Je désirerais tant voir son visage! Elle n'a pas besoin de se voiler devant moi.

Manuel

Et ta mère? . . . . . .

Maria

Ma mère m'en donnera la permission; elle me la donnera. Elle se sent déjà mieux, aussitôt qu'elle te verra elle se portera tout à fait bien, et j'irai.

Manuel

Et le mauvais air de Lisbonne!

Jorge

Tout est passé, il n'y a plus de trace de la peste, cependant la prudence . . . . .

Maria

La maladie n'est pas à craindre pour moi. Viens, cher père! Allons.

Manuel

Voyons d'abord ce que ta mère en dira, et comment elle se ~~trouve~~.

Scène cinquième

Magdalena, Manuel, Jorge, Maria

Magdalena *se jetant dans les bras de Manuel*

Je me porte à merveille, je ne me sens plus rien. Epoux de mon âme! Tout mon mal était l'angoisse, la crainte de te perdre.

Manuel

Ma bien aimée Magdalena!

Magdalena

Maintenant je suis bien. Telmo m'a tout dit : il m'a guérie avec la bonne nouvelle. Maria, Dieu nous a exaucée. Il a exaucé tes prières, ma fille, et les miennes. Celle-ci est tombée dans sa première tristesse.

Jorge

Qu'il soit loué en tout !.. Eh bien, ma sœur, qu'est-ce donc ?... Allons, un peu de gaîté en ce jour. Qui pourrait se montrer ingrat envers le Seigneur qui nous a si puissamment protégés ? Qui pourrait être triste dans cette maison, aujourd'hui ?....

Magdalena s'efforçant de paraître gaie

Triste ! pourquoi ?... La tristesse est passée. (à Manuel) Maintenant tu demeureras ici, toujours, n'est-ce pas ? Tu ne me quitteras plus ? Tu resteras à mes côtés ? Écoute donc : ces premiers jours au moins, il faut que tu les passes près de moi, à me tenir compagnie. J'exige beaucoup, mon bien aimé.

Manuel

Je ferai ce que tu me demandes, Magdalena.

Magdalena

Je me sens bien, très bien, mais j'ai une....

Manuel

Une imagination folle, qui te tourmente. Il faut la faire taire, ne fût-ce que pour donner l'exemple à une certaine petite fille, qui nous écoute et qui... qui en a grand besoin. — Vois : c'est aujourd'hui vendredi.

Magdalena avec effroi

Vendredi !... Ah ! c'est aujourd'hui vendredi ? C+

Manuel

Pour moi, c'est toujours le jour le plus remarquable de la semaine.

C+ dans quelques parties du Portugal le mardi est plus néfaste encore que le vendredi.

Magdalena

C'est vrai.

Manuel

C'est le jour de la passion de J. C., Magdalena.

Magdalena *pensive*

Tu as raison.

Manuel

C'est aujourd'hui vendredi. Hé bien ! à compter d'aujourd'hui en huit... voyons : d'aujourd'hui en quinze, bien sûr, je ne sortirai pas de la maison. Es-tu contente comme cela ?

Magdalena

Mon époux ! mon bien aimé Manuel !

Manuel

Et toi, Maria ?

Maria *boudeuse*

Moi ? non.

Manuel *à Magdalena*

Veux-tu savoir pourquoi elle boude ? C'est qu'aujourd'hui je devais aller à Lisbonne.....

Magdalena

A Lisbonne !.... Aujourd'hui !

Manuel

Il faut absolument que j'y aille. Car enfin, dans ma querelle avec la régence, je suis demeuré le débiteur de leurs seigneuries ... Qui sait si je ne leur dois pas la vie même ... Miguel de Moura et

mes parens, indignes de leur [illegible] étaient capables de tout. Dans tous les cas, je suis certainement très redevable à l'archevêque. Il revient aujourd'hui, ici même, au couvent, et mon frère, qui va à sa rencontre avec d'autres religieux, dit que je dois être des leurs. Tu vois bien qu'il n'y a pas moyen de l'éviter.

Magdalena.

Et c'est aujourd'hui! C'est tout de suite?... Mais aujourd'hui est le plus mauvais des jours. Encore si c'était demain.... Et quand seras-tu de retour?

Jorge

Nous reviendrons sans faute à la tombée de la nuit.

Magdalena avec résignation.

Allons, puisqu'il le faut.... Seulement ne me laissez pas toute seule encore une nuit... Je ne veux pas être seule, celle-ci surtout.

Manuel

Calme-toi: je te promets que je serai de retour ce soir, et que je ne te quitterai plus. Non pas pour quinze ou vingt jours, mais pour aussi long-tems que tu voudras.

Maria

Ainsi je vais avec toi, mon père?... Ma mère donne la permission?

Magdalena

Que dis-tu, ma fille?... Où vas-tu?

Maria

Je vais avec mon père qui a affaire au couvent du Sacramento. Tu sais, mère bien aimée, comme il y a long-tems que je désire aller à ce couvent, pour faire connaissance avec la tante dona Johana.

Jorge

Sœur Johana! C'est ainsi qu'elle se nomme maintenant.

Maria

C'est vrai.... Il y a un an que vous m'avez promis de m'y mener, il faut tenir votre parole..... N'est-ce pas ma mère?.... (la caressant.) Ma chère petite mère! Oui, oui. Elle dit oui.

Magdalena *embrassant sa fille*

O Maria! Maria! Toi aussi, tu veux m'abandonner? Toi aussi tu me laisses seule?... Et aujourd'hui!!!

Maria

Je reviendrai bientot, mère, bientot.... N'aie pas d'inquiétude: le père vient avec moi, l'oncle Jorge aussi.... Je prendrai ma gouvernante, Dorothée; et mon fidèle guide, Elmo, m'accompagnera aussi.

Magdalena

Et ta mère, ma fille! Tu la laisserai seule ici, pour qu'elle meure de tristesse!.... (à part) Et de frayeur.

Manuel

Ta mère a raison: cela ne peut pas se faire. Tu ne viendras pas avec moi pour aujourd'hui. (Maria se désole)

Jorge

J'avais dit pourtant que je ne voulais voir personne triste aujourd'hui..... Viens ici, ma petite affligée; (il la prend par la main) et caresse un peu ton oncle le révérend, afin qu'il demeure ici, pour tenir compagnie à ta mère. Allons, va: contente le désir digne d'éloges que tu as de voir cette pieuse nonne, qui a tant sacrifié en renonçant au monde et s'enfermant dans un cloître!... Va, va.

On ne saurait avoir un meilleur cœur; tu es bonne comme le sont les Saints, ma petite Maria! Mais je voudrais voir ta tête un peu plus calme. Entends-tu?

Maria : peut

Plus calme..... quand elle sera sans vie. (haut) Dois-je me préparer, ma mère?

Magdalena sans volonté

Si ton père le veut.

Manuel

Je le permets. Va.

Scène sixième

Manuel Jorge Magdalena

Jorge

Il est nécessaire qu'elle change d'air et de climat, et qu'elle se distraise: son sang est en feu. Elle se consumerait si on ne lui laissait pas faire sa volonté. Vous verrez qu'elle reviendra mieux portante.

Magdalena

Dieu le veuille! Emmenez Telmo, je ne veux pas le retenir ici.

Manuel

Pourquoi pas?

Magdalena

Parce que Maria se sent mieux lorsqu'il est auprès d'elle, et lui aussi..... sans Maria qui, comme dit le pauvre vieux, est son second lui-même..... Tu sais bien qu'il est des instants où il commence à déraisonner.

Manuel

Le pauvre homme est d'un si grand âge!... Qu'il vienne donc, puisqu'il doit s'en trouver mieux.

Scène septième

Les précédents, Maria entrant avec Telmo et Dorothée

Maria

Ainsi, nous partons, mon père!

Manuel

Oui, mon enfant.

Jorge

Il en est temps, partez. D'ici à Ribeira il y a une longue course par eau, et tu dois être au plus tard à 7 heures à la porte d'Odivelas, où les religieuses de notre ordre attendent l'archevêque, je m'arrêterai auprès du prieur. Allez.

Maria

Ma mère! (l'embrassant) mais, si tu pleures comme cela je n'irai pas.

Manuel

Ni moi non plus, Magdalena... Je ne t'ai jamais vue ainsi.

Magdalena

C'est que je n'ai jamais été comme cela. Allez, allez... Porte-toi bien, époux de mon cœur. — Maria, ma fille, prends garde à l'air, ne prends pas froid.... Et au soleil: ne sors pas du pavillon de la brigantine. ..... Telmo, tu ne la quitteras pas..... Embrasse-moi encore une fois, ma fille. — Dorothée, as-tu bien pris tout ce qu'il faut? (elle visite un grand sac de femme, que Dorothée tient au bras.) Il peut arriver quelque chose. Elle peut être mouillée, souffrir de la fraîcheur du soir. (après avoir visité le sac) Tout est là, c'est bien. (bas à Dorothée) Ne la quitte pas des yeux, Dorothée, entends-tu? (elle lui dit encore quelques mots tout bas, Dorothée répond de même.) C'est bien.

Manuel

Sois tranquille : nous resterons tous auprès d'elle.

(Il l'embrasse encore une fois. Mais sort vivement pour que sa mère ne voie pas ses larmes)

Scène huitième

Manuel Magdalena Jorge

Magdalena *suivant la fille des yeux*

De l'inquiétude !... Je n'en ai déjà plus. J'ai seulement la crainte de rester seule... l'effroi de demeurer peut-être seule dans ce monde !

Manuel

Magdalena !

Magdalena

Que veux-tu ?... Ce n'est pas en mon pouvoir.... Mais tu as raison de t'impatienter de mes enfantillages. N'en parlons plus. Adieu.

Manuel

Ô ma femme bien aimée ! Il me semble presque que je doive m'embarquer sur une galère pour les Indes.... Mais il faut partir.. Au crépuscule, avant la nuit, je serai ici.... Mon Dieu ! Voici la comtesse de Vimioso.... Cette Johana de Castro que notre Maria a si grande envie de connaître.... si elle avait fait entendre de semblables lamentations lorsqu'elle a dit à son mari le dernier adieu.....

Magdalena

Qu'elle soit bénie !... Dieu lui a donné beaucoup de force, une grande vertu : je ne l'envie pourtant pas ; je suis incapable d'arriver à une semblable perfection.

Jorge

La véritable perfection est celle de l'évangile : abandonne tout et suis-moi.

Magdalena

Tous deux vivent.... S'aimant, se repentant sans avoir rien à se reprocher.... Se séparer! Marcher seuls vers la tombe... Ils se voient déjà enveloppés d'un linceul, et... pleins de force et de vie... après tant d'années d'amour et de confiance... condamnés à mourir loin l'un de l'autre.... Seuls!... tout seuls!... Et qui sait, à leur heure suprême, si un tel passé ne provoquera pas un cuisant repentir!

Jorge

Dieu ne permettra pas qu'ils se repentent... Oh! non: ce serait affreux.

Manuel

Il ne permettra pas cela. — Mais ne pensons plus à eux, ils sont unis à Dieu... (pause) Le Seigneur peut encore nous bénir en tout. Adieu, Magdalena, Maria est déjà sur le quai. Nous reviendrons bientôt... Adieu, Jorge: ne la quitte pas.

(Ils s'embrassent. Magdalena le reconduit jusqu'à la porte extérieure)

Scène neuvième

Jorge seul

Je m'efforce d'être gai, et je voudrais bien les voir contents, mais je ne sais plus que penser de l'état où je vois ma belle-sœur et sa fille... Je ne reconnais même plus mon frère! Il me semble que leur cœur à tous leur présage un malheur, et ce mal devient contagieux pour moi-même. Que Dieu nous assiste!

Scène dixième

Jorge – Magdalena

Magdalena parlant dans la coulisse.

Va: entends-tu, Miranda? Et attends jusqu'à ce que tu voies venir la brigantine; et lorsqu'ils seront débarqués, préviens-moi, afin que je sois tranquille. (entrant en scène) Il n'y a pas un souffle de vent, et

le tems est magnifique, aussi je ne suis pas inquiète pour leur course, en allant. Mais le retour.... Qui sait?... le tems change si vite.

Jorge

Il ne saurait y avoir aucun danger pour aujourd'hui.

Magdalena

Aujourd'hui! Aujourd'hui!... C'est le jour de demain que j'ai le plus redouté.... Il m'effraye encore comme s'il ne devait pas finir sans m'apporter un grand malheur.... C'est pour moi un jour néfaste.... C'est l'anniversaire de mon premier mariage. C'est aussi l'anniversaire du jour où le roi don Sébastien disparut.... C'est enfin l'anniversaire de celui où je vis Manuel pour la première fois.

Jorge

Comptez-vous donc celui-là dans les jours funestes de votre vie?

Magdalena

Oui, je le compte ainsi.... Car cet amour qui est sacré aujourd'hui, qui est béni dans le ciel, puisque Manuel est mon mari, commença par un crime, puisque j'aimai Manuel aussitôt que je le vis.... et puis que, lorsque je le vis.... aujourd'hui.... c'était bien le même jour.... don Joam de Portugal vivait encore..... Le péché était dans le cœur.... La bouche ne l'avoua pas; ce que les yeux firent, je n'en sais rien; mais là, au fond du cœur, il ne resta plus d'autre image vivante que celle du bien aimé.... et je ne conservai plus à mon mari, à mon bon et noble mari, d'autre fidélité que cette fidélité bannale, qu'une honnête femme se doit presque plus encore à elle même qu'elle ne la doit à son époux. Qui sait si Dieu ne permit pas seulement pour m'éprouver que don Joam tombât parmi tant d'autres dans cette fatale bataille d'Alcaçar.

Scène onzième

Magdalena Jorge Miranda

Miranda *entrant avec précipitation.*

Madame!... Madame!...

Magdalena *effrayée*

Qui vous a appelé?.. Que voulez-vous?.. Ah! c'est toi, Miranda!..... Est-ce qu'ils reviennent déjà?.. C'est impossible.

Miranda

Non, ma maîtresse: ils doublent maintenant la pointe du rocher. Mais ce n'est pas cela.....

Magdalena

Qu'est-ce donc? Ne vous avais-je point dit de ne pas entrer ici avant leur retour?

Miranda

Je m'en vais de suite, madame, mais il est tems encore.... Je viens seulement vous apporter une nouvelle... une étrange nouvelle, sur mon honneur.

Magdalena

Je vous ai déjà dit que vous m'aviez effrayée.

Miranda

La nouvelle n'est pas effrayante, elle n'est pas même sérieuse, elle est presque risible: c'est un pauvre pèlerin, un de ceux qui viennent presque toujours de la frontière d'Espagne.

Magdalena

Un captif..... racheté?

Miranda

Non, madame, ce n'en est pas un, il ne porte pas la croix.

C'est un pèlerin comme ceux qui vont en pèlerinage à St Jago; mais il dit qu'il vient de Rome et des lieux Saints. (†)

Magdalena

Le pauvre homme! Va, héberge-le, et donne-lui tout ce qu'il te demandera.

Miranda

Il dit qu'il vient du St Sépulcre, et . . .

Magdalena

Et pourquoi n'en viendrait-il pas? . . Mais, va donc, et fais-le reposer. Est-il vieux?

Miranda

Très vieux: et il porte une barbe! . . Jamais je n'en ai vu d'aussi belle et d'aussi blanche. Mais, madame, il dit qu'il arrive de la Palestine, et qu'il a un message à vous transmettre.

Magdalena

A moi? . . . !

Miranda

A vous. Il dit qu'il faut absolument qu'il vous voie et qu'il vous parle.

Magdalena

Mon frère Jorge, allez et parlez-lui. Ce doit être un malentendu. Allez cependant, et voyez ce pauvre vieillard.

Miranda

Excusez-moi, madame; il dit qu'il ne peut parler qu'à vous seule de la nouvelle qu'il apporte, car elle est d'une grande importance.

Jorge

Je sais ce que c'est: quelque relique des saints lieux . . . S'il en avait

---

(†) Les esclaves chrétiens qui avaient été rachetés portaient un scapulaire blanc avec la croix de l'ordre de la miséricorde ou de la délivrance, que l'on nomme chez nous de la trinité. Nous trouvons souvent dans les anciens écrivains la description des processions solennelles qui avaient lieu à l'occasion du retour des captifs au sein de la chrétienté. Décorés de ce signe, qui inspirait intérêt et vénération, ils recevaient sur leur passage d'abondantes aumônes, et beaucoup amassaient ainsi des sommes considérables.

que le bon vieillard veut vous offrir parce qu'il sait que les personnes de votre rang payent ces objets par une abondante aumône. C'est là ce qu'il voudrait.

Magdalena

Alors, qu'il vienne! fais le entrer.

Scène douzième

Jorge Magdalena

Jorge

Il faut avoir beaucoup de circonspection avec cet homme. La coquille sur le chapeau et le baton de pèlerin à la main ne sont souvent qu'un leurre pour abuser de la crédulité des gens pieux. Et dans ces temps barbares, dans ces époques de séditions........

Scène treizième

Magdalena, Jorge, miranda entrant avec le pèlerin

Miranda au dehors

Voici le pèlerin.

Magdalena

Fais le entrer, Miranda, puis retourne où je t'ai ordonné d'attendre, et fais ce que je t'ai dit.

Jorge allant à la porte de droite

Entrez, mon frère. (le pèlerin entre lentement) Voici dona Magdalena de Vilhena.... — Est-ce la dame à laquelle vous désirez parler.

Le pèlerin

C'est elle.

(Sur un signe de Miranda, Telmo sort.)

Scène quatorzième

Magdalena, Jorge, le pèlerin.

Jorge

Tu es portugais?

Le pélerin

Et des meilleurs, je l'espère en Dieu.

Jorge

Et tu viens?...

Le pélerin

Du saint sépulcre de J.C.

Jorge

Tu as visités tous les lieux saints?

Le pélerin

Je ne les ai point visités; il y a plus de vingt années que j'y suis mort.

Magdalena

Tu as mené une sainte vie, bon pélerin!

Le pélerin

Plut à Dieu!... J'ai souvent souffert de la faim, mais avec impatience. Ils m'imposaient beaucoup de tourments, et je ne les ai pas toujours endurés les yeux tournés vers celui qui a tant souffert pour moi, aux mêmes lieux. — Je voulais prier et méditer sur la passion du Christ, mais les passions terrestres et le souvenir des êtres qui m'appartenaient selon la chair s'emparaient tellement de mon cœur et de mon esprit qu'ils ne me laissaient point avec Dieu seul, dans cette terre qui lui appartient exclusivement. — Oh! je ne méritais pas d'être aux lieux où j'étais. Tu l'as bien vu, ô mon Dieu! puisque je n'ai pas pu y mourir.

Jorge

Dieu voulait vous ramener au pays de vos pères, et, puisque c'est sa volonté, vous y mourrez tranquillement, dans les bras de vos fils.

Le pélerin

Je n'ai point de fils, mon père.

Jorge

Eh bien! dans ceux de votre famille.

Le pélerin

De ma famille!.... Je n'ai plus de famille.

Magdalena

On a toujours des parents.... des amis.

Le pèlerin

Des parents! .... ~~Ceux qui m'étaient~~ les plus proches, ceux qu'il m'importait de retrouver ont compté sur ma mort, elle leur a procuré le bonheur. Ils jureront qu'ils ne me reconnaissent point.

Magdalena

Il n'est pas possible qu'il se rencontre des hommes assez méchants, assez méprisables, pour être capables d'une telle chose.

Le pèlerin

La nécessité rend possibles bien des choses. — Dieu leur pardonnera, s'il le peut.

Magdalena

Ne faites point de jugements téméraires, bon pèlerin!

Le pèlerin

Je n'en fais pas.... Je sais déjà sur mes parens plus que je n'en veux savoir. Mais j'avais un ami, c'est sur lui que je compte.

Jorge

Vous voyez que déjà vous n'êtes plus si malheureux.

Magdalena

Tout ce que je puis faire pour vous, toute la bienveillance et l'hospitalité que je puis vous offrir, vous pouvez y compter, bon vieillard, nous vous l'accorderons avec plaisir, moi et mon mari.

Le pèlerin

Vous ai-je demandé quelque chose, madame?

Magdalena

Si je vous ai offensé, mon ami, pardonnez-le moi.

Le pèlerin

Il n'y a de véritable offense que celle dont on se rend coupable envers Dieu. — Demandez seulement son pardon à lui, afin qu'il ne vous manque pas.

Magdalena

Sans doute, frère. Et il aura pitié de moi.

Le pèlerin

Oui: il aura pitié de vous.

Jorge *interrompant leur entretien*

Bon vieillard! vous disiez que vous aviez un message à transmettre à la Senhora; faites-lui en part, car vous avez besoin de repos.

Le pèlerin souriant avec amertume.

Vous voulez me rappeler que j'abuse de votre patience, vous faites bien, mon père, car je l'avais déjà oublié.... j'aurais peut-être fini par oublier entièrement le message pour lequel je suis venu.... Je suis si vieux, et si différent de ce que j'étais autrefois!

Magdalena

Qu'importe? Je suis prête à recevoir votre message, confiez le moi quand vous voudrez.... tout de suite, ou plus tard: demain.

Le pèlerin

C'est aujourd'hui qu'il le faut. Il y a déjà trois jours que je ne dors ni ne m'arrête; trois jours que je ne donne de repos ni à ma tête ni à mes pieds, pas plus la nuit qu'à la clarté du Soleil, pour arriver ici aujourd'hui même, afin de m'acquitter de mon message..... et ensuite, mourir..... mais mourir alors seulement, je vous le jure..... Il y a aujourd'hui un an, lorsqu'on me délivra, je fis un serment sur la pierre sacrée du tombeau de J.C.

Magdalena

Vous étiez donc prisonnier à Jérusalem?

Le pèlerin

Oui, c'est là que j'étais: ne vous ai-je point dit que j'y avais vécu vingt années?

Magdalena

Vous me l'avez dit. Mais....

Le pèlerin

Le serment que j'ai fait exigeait qu'avant qu'une année entière fut révolue je me présentasse devant vous, pour vous dire, au nom de celui qui m'envoie....

Magdalena anéantie

Et qui vous envoie? frère!

Le pèlerin

Un homme..... un homme respectable.... C'est à lui seul, et à nul autre, que je dois la liberté. Je lui ai juré de remplir sa volonté, et je suis venu.

Magdalena

Comment se nomme-t-il ?

Le pèlerin

Ni son nom, ni celui des siens, il ne l'a dit à personne durant sa captivité.

Magdalena

Mais enfin, il vous a dit .....

Le pèlerin

Ses paroles, je les porte dans mon cœur, écrites avec les larmes de sang que je lui vis verser, qui souvent tombèrent sur mes mains et mouillèrent mon visage..... Personne ne le consola jamais que moi seul, et Dieu ! Jugez si j'ai pu oublier ses paroles.

Jorge

Achevez, mon frère.

Le pèlerin

Je termine ~~maintenant~~. J'ai souffert autant qu'il a souffert, oui. — Voici ses paroles :

" Va à Dona Magdalena de Vilhena, dis-lui qu'un homme qui lui veut
" beaucoup de bien vit ici, pour son malheur.... et ne peut ni en sortir, ni lui donner de
" ses nouvelles, depuis vingt ans qu'ils l'ont amené prisonnier dans ces lieux. "

Magdalena dans une grande anxiété

Mon Dieu ! ayez pitié de moi !.. Et cet homme !... Cet homme.... Jésus !.... Cet homme était .... D'où cet homme était-il ~~venu~~ venu ?.... D'Afrique ?

Le pèlerin

Oui : d'Afrique.

Magdalena

Prisonnier ?

Le pèlerin

Oui.

Magdalena

Un portugais ?.... fait prisonnier à la bataille ....

Le pèlerin

D'Alcaçar Kébir.

Magalena avec désespoir

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi la terre ne s'ouvre-t-elle pas sous mes pieds ?... Pourquoi ces murailles ne s'écroulent-elles pas ?.. Pourquoi ne m'ensevelissent-elles pas ici ?

Jorge

Silence, dona Magdalena. La miséricorde divine est infinie! Espérez. Je doute.... je ne crois pas.... On ne doit pas croire si légèrement à de semblables choses. (Il réfléchit, et s'écrie, comme saisi d'une pensée soudaine:) Oh! divine inspiration! (allant au pèlerin) Pèlerin! Tu connais très bien cet homme, n'est-ce pas?....

Le pèlerin

Comme moi-même.

Jorge

Si l'on te montrait son image, même sous un autre costume et plus jeune ..... dis-moi — le reconnaîtrais-tu?

Le pèlerin

Comme si je me voyais dans un miroir.

Jorge

Cherche donc dans ces portraits, et dis-moi si l'un d'eux est le sien?

Le pèlerin sans hésiter, et montrant celui de Don Joam de Portugal

C'est celui-ci.

Magdalena avec un cri de désespoir

Ma fille! Ma fille!.. (poussant un profond soupir) moi!.. toi!... toutes deux déshonorées! perdues!.... (poussant un cri déchirant) Oh! ma fille! ma fille!

Elle s'enfuit épouvantée en poussant des cris

Scène quinzième

Jorge et **Le pèlerin** qui, debout au milieu de la scène, suit des yeux Magdalena, avec un regard sévère et terrible.

Jorge

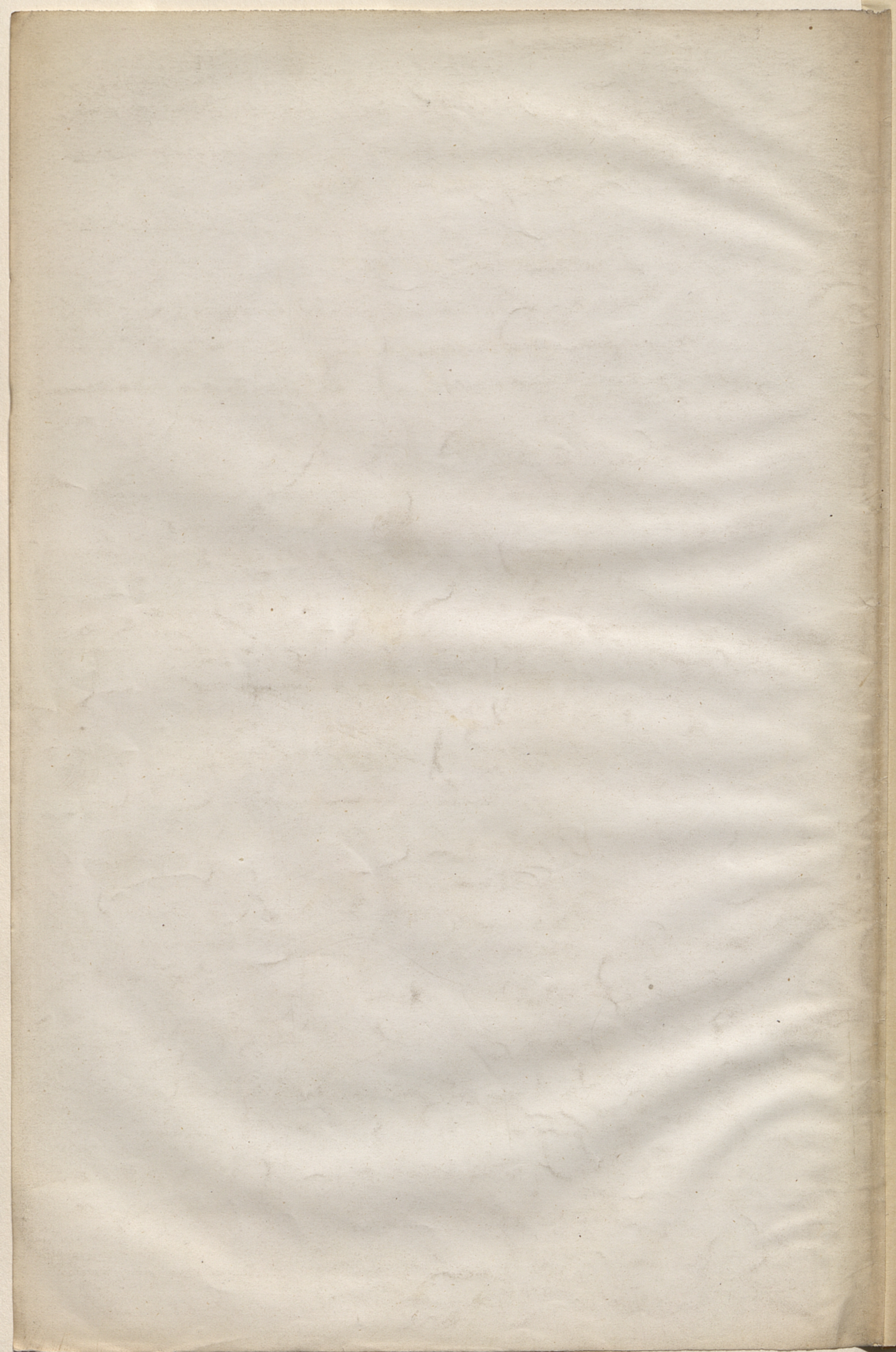
Pèlerin! Pèlerin! Qui es-tu?....

Le pèlerin montrant avec son bâton le portrait de Dom Joam

Personne!

Le frère Jorge tombe évanoui, les bras étendus vers la tribune. La toile tombe lentement

Fin du deuxième acte.



Le père Luiz de Souza

Drame en trois actes

Acte troisième

Acte troisième

Le rez de chaussée du palais de dom Joam de Portugal, qui communique, par une porte à gauche du spectateur, avec la chapelle de la senhora da piedade, dans l'église de St Paul des dominicains d'Almadas; c'est une grande pièce sans aucun ornement; on voit ça et là, contre les murs, des échelles, des candélabres, de hauts chandeliers, des croix, enfin divers objets servant dans les églises. D'un côté un lit, comme on en a dans les confréries pieuses, de l'autre une grande croix en bois avec les lettres: I.N.R.I et un drap pendant, comme c'est l'usage dans les cérémonies de la semaine sainte. Sur le devant de la scène une table et deux ou trois sièges; à côté de la table un chandelier bas, avec une torche allumée et à demi consumée; sur la table un petit chandelier d'autel, avec une bougie également allumée; plus loin un vêtement complet de dominicain: scapulaire, rosaire, ceinture &c. — Au fond, une porte qui conduit à l'office et aux chambres de l'étage inférieur du palais. Il fait nuit close.

Scène première

Manuel Jorge

Manuel est assis à côté de la table, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendans, dans un complet abattement d'esprit et de corps; de l'autre côté de la table, Jorge, qui s'y appuie à moitié; il est assis, les bras croisés et les yeux fixés sur son frère.

Manuel

Ô ma fille! Ma fille!... (long silence) Malheureuse fille!... te voilà orpheline... sans père... sans mère... sans famille.... (pause) sans nom.... Tu as perdu tout cela aujourd'hui. (se relevant avec effort) Malheureuse! Tu ne l'as jamais eu. Ô Jorge! cette pensée me tue elle me met au désespoir. (tendant les mains à son frère qui se lève aussi et cherche à le consoler)

Voilà le terrible châtiment de mon erreur.... si ce fut une erreur .... car, un crime!.... ce n'en était pas un, je le sais bien. Et Dieu m'a puni cependant, Jorge!

Jorge

Patience, patience! Sa sagesse est impénétrable.
(il presse son frère dans ses bras et tous deux se rassegent.)

Manuel

Comment donc ai-je mérité d'être l'homme le plus malheureux de la terre?... L'objet de la risée et des caquets du bas peuple?.... Moi, Manuel de Souza Coutinho! fils de Lopo de Souza Coutinho! notre père, Jorge!

Jorge

Tu te dis l'homme le plus malheureux de la terre.... as-tu donc oublié qu'il vit encore, lui!

Manuel se souvenant

C'est vrai.... (pause. — Il parle ensuite comme s'il cherchait à retenir ses paroles) Mais il ne l'est pas tant: il a plus souffert, il a souffert plus long-temps, il a vidé jusqu'à la lie le calice des souffrances humaines.... (élevant la voix) Mais c'est moi qui le lui ai préparé! Moi qui le lui ai tendu, avec ces innocentes mains!.... Oui, je suis le plus malheureux, car je l'ai entraîné dans ma chute! car je l'ai précipité dans cet abîme d'opprobre! car j'ai jeté le voile de l'infamie sur cette face.... sur cette face si pure qu'aucune autre honte ne l'avait jamais fait rougir sinon celle de la vertu et de la pudeur; et que la mort même ne lui ôtera point cette sainte auréole. Non; elle la couronnera au delà de la tombe pour jeter son ombre.... sur des taches que rien ne saurait laver.... C'est moi, moi! qui suis l'auteur de tout cela, l'auteur de mon propre malheur, du sien, de leur honte à tous!... Je le sais. J'en ai conscience. Et je ne serais pas le plus malheureux des hommes!....

Jorge

Réfléchis au mot honte, que tu as prononcé. Compare la

deux situations, et dis-moi ensuite si tu peux le disputer en malheur à cet homme, que Dieu n'a pas voulu éteindre par la mort avant qu'il eût appris à connaître, après tant de souffrances, des souffrances plus grandes encore. Il n'a point.....

Manuel

Il n'a point une fille comme moi, cet homme!... Une fille pure, belle, adorée ..... Sur la tête de laquelle — Oh! pourquoi n'est-ce pas sur la mienne? — tout ce déshonneur, cet opprobre et cette honte tomberont. Toute cette fange, l'injustice du monde ne veut pas la jeter sur moi, pour l'amasser sur le front noble et pur d'un ange, dont le seul crime est son origine..... qu'elle me doit.

Jorge

Il n'en est pas ainsi, mon frère: ne te laisse pas aveugler par la douleur; ne te rend pas plus malheureux encore; tu l'es déjà bien assez, mon pauvre Manuel! Mon frère bien aimé! et Dieu te comptera cette grande affliction. Le calice ne peut plus être détourné de tes lèvres, mais ce que tu souffres te sera compté pour racheter ta faute.

Manuel

Racheter!... oui: pour le ciel, j'y crois. Mais pour le monde....

Jorge

Laisse là le monde, avec ses vanités.

Manuel

Je les ai toutes abandonnées, mais le coeur est de chair.

Jorge

Dieu, Dieu sera le père de ta fille.

Manuel

Vois-tu Jorge: je voulais dire ce dont je suis certain et qui devrait être une consolation pour moi, mais qui n'en est pas une, parce que je suis un homme et non pas un ange, mon frère. — Ce qui devrait m'être une consolation et qui ne m'est qu'un désespoir, qui n'est que la couronne d'épines de ma passion, à moi... C'est que ma fille, Maria, la fille de mon amour, la fille de mon péché si Dieu veut que ce soit un péché, ne vit-elle pas à ma honte ... Non, elle n'y survivra pas.

(Il tombe en sanglottant, les coudes appuyés sur la table et la tête entre ses mains, et reste long-tems dans cette position. Jorge se place derrière lui et le soutient en levant les yeux au ciel.)

Jorge d'une voix craintive

Manuel!

Manuel

Que veux-tu? frère?

Jorge

Elle n'est point aussi malade que tu le crains, elle est déja venue ici aujourd'hui.

Manuel

Et tu étais là?... Oh! raconte... raconte-moi. Je n'ai pas encore eu le courage de la voir.

Jorge

Elle est rentrée dans sa chambre il y a deux heures et s'est mise au lit; son sommeil et sa respiration étaient assez calmes; l'accès de fièvre qu'elle avait pris lors qu'elle revint de Lisbonne et qu'elle vit sa mère en un si triste état semblait être diminué; Dorothé et Telmo, le pauvre vieillard! étaient près d'elle, chacun d'un côté, ils m'ont dit qu'elle n'avait plus.....

Manuel

Rendu de sang!.... Si elle a perdu tout le sang de son cœur, elle n'en a plus. Comment pourrait-il y avoir davantage de sang dans un petit corps, si faible et si délicat? — Lorsque je la pris hier, auprès de sa mère, et que je l'emportai dans mes bras, n'a-t-elle pas teint de sang toute ma poitrine?...........

(Il tire de son pourpoint un mouchoir blanc, tout taché de sang)

Ne l'ai-je pas lu ce sang?... Le sang de ma victime!... Le sang de mes veines..... Le sang de mon âme... Le sang de ma fille bien aimée!...... (il baise le mouchoir à plusieurs reprises)

O mon Dieu! je devrais te prier de la retirer d'ici bas d'un à présent,

et..... je n'en ai pas la force!! Je devrais, si tu rappelles cet ange parmi les siens avant que le monde, ce monde infâme et sans pitié, lui fasse honte de sa naissance, je devrais regarder cela comme une preuve de miséricorde..... je le devrais et je ne le puis... je ne saurais... je n'en ai pas le courage! je n'en ai pas la force! Mon Dieu! je t'en supplie: accorde-moi sa vie! Oui: donne la vie et la santé à ma fille, à mon enfant chéri! et fais moi mourir de honte s'il le faut! Fais retomber sur moi seul toutes les risées du monde! Que les outrages des hommes me déshonorent! Que l'infamie soit déposée sur la pierre de ma tombe! Que le vent y fasse résonner sans cesse une épitaphe de déshonneur et d'opprobre!!! O mon Dieu! Mon Dieu!.........

(Il tombe par terre, son frère le relève et le fait asseoir)

Jorge

Manuel! Mon bon Manuel! Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Remets ce pauvre cœur entre ses mains. Confie-le lui, humble et repentant, mon frère! Et, dans sa miséricorde, il fera ce qu'il sait être pour le mieux.

Manuel vivement et avec crainte

Ainsi tu me dessillusionnes déjà! Est-ce là tout ce que tu as à me dire?... Parle: je n'ai plus rien à espérer, plus rien ici-bas..... N'est-ce pas cela?.... Dis-moi donc de mourir, de mourir aussi. (découragé) Dis-moi que j'ai perdu ma fille!

Jorge

Je n'ai point dit cela..... Par pitié pour toi-même, mon frère, ne t'imagine pas de semblables choses. Je t'ai dit la vérité: Maria m'a paru moins oppressée, elle dormait.

Manuel changeant de ton

Dieu veuille qu'elle ne se réveille plus!

Jorge

Mon Dieu, venez à mon aide!

Manuel *montrant l'habit de moine*

C'est pour moi, ce linceul? Je veux le revêtir tout de suite. Je suis mort aujourd'hui..... il n'y a plus de monde pour moi! Mais ma fille n'était pas de ce monde, elle n'en était pas, tu le sais, Jorge: c'était un ange descendu du ciel pour me guider dans mon pèlerinage sur cette terre, pour diriger chacun de mes pas dans la voie jusqu'à mon repos éternel dans le sein de Dieu, d'où il venait et où il me conduisait..... L'archange du mal nous a séparés, l'exécuteur de la colère du seigneur a versé sur moi la coupe pleine de larmes et débordante de cuisantes douleurs. (*brisant la voix*) Je descendrai dans la tombe avec ce vêtement de mort..... et je laisserai ma fille, vivante ou morte, parmi les hommes qui ne la connaissent pas, qui ne la connaîtront jamais, parce qu'elle n'était pas de ce monde, qu'elle n'était point faite pour eux.....

Retourne près d'elle, Jorge, va la voir une seconde fois, et, dis-moi; je ne puis donc pas encore... Mais je la verrai: oh! je la verrai! Je l'embrasserai avant de descendre dans la tombe... Tu ne veux pas, tu ne peux pas vouloir...

Jorge

Nous irons quand tu seras plus calme, nous irons ensemble. Repose-toi. Tu la verras. Mais à présent, il est encore trop tôt.

Manuel

Quelle heure est-il?

Jorge

Quatre heures... quatre heures et demie. (*il va à la porte et revient*) Il est cinq heures: voici l'aurore, elle éclaire les fenêtres de l'église. Bientôt nous pourrons y aller. Mais, repose-toi!

Manuel

Et l'autre?... L'autre infortunée, mon frère?

Jorge

Elle est comme on devait s'y attendre. Cependant la confiance en Dieu a bien du pouvoir; elle commence à se calmer; Dieu fera le reste. J'ai foi, tant pour toi que pour elle, en ce scapulaire. (touchant le vêtement qui est sur la table) C'est une résolution digne de vous, une inspiration divine. Repose-toi sur cette pensée: que celui qui a su consacrer son malheur à Dieu peut voir encore d'heureux jours.

Manuel

Ainsi tout est prêt? Je ne puis voir paraître la lumière du jour sous ce costume de vivant?

Jorge

L'archevêque s'est montré un bon et pieux prélat, un saint homme. Tout est arrangé: lui même a préparé les dispenses et les papiers nécessaires. Le pauvre vieillard a veillé presque toute la nuit avec son vicaire, afin que rien ne manquât au lever du soleil. On a envoyé chez le provincial, et tout est en règle, de son côté comme du nôtre. Le frère Joam de Portugal qui, comme tu le sais, est prieur de Bemfica et vicaire du Sacramento, est venu ici, il y a plus de deux heures, comme il faisait encore nuit close. C'est lui qui te revêtira, ainsi que Dona... Ma sœur, de l'habit monastique..... Alors vous irez, suivant vos désirs, l'un à Bemfica, l'autre à Sacramento.

Manuel

Tu es un bon frère, Jorge, Dieu t'en récompensera. (pause) Je n'ose pas... j'ai de la répugnance.... Mais cependant il faut que je t'interroge encore sur quelqu'un.... Où est-il? et que fera-t-il?

Jorge

Je sais qui, n'en dis pas davantage: le pèlerin?.. Il est dans ma cellule, et il n'en sortira pas, comme c'est convenu entre nous, jusqu'à ce que.... jusqu'à ce que je le lui dise. Calme-toi: il ne verra personne et le secret de son véritable nom restera entre toi et moi. Excepté l'archevêque auquel il a été indispensable de le confier, pour éviter toutes les formalités

et tout les retards qu'aurait amenés une semblable séparation, il n'y aura qu'une seule personne, ... mais celle-là, il lui parlera aujourd'hui, je le lui ai promis; j'ai été forcé de le lui promettre, car, sans cela, il ne voulait entendre à aucun arrangement.

Manuel

Il lui parlera aujourd'hui?... Est-ce possible?.... Cet homme aurait-il donc la cruauté de vouloir arracher, lambeau par lambeau, chaque fibre de ce cœur déjà brisé?... Il n'a donc point d'entrailles?... Ah! il a toujours été ainsi: dur, inexorable comme son épée. — Il veut voir dona Magdalena?......

Jorge

Non mon frère: c'est son ancien compagnon d'armes, Telmo Paës ~~Pery~~, qu'il veut voir. Pouvais-je le lui refuser?

Manuel

En aucune façon. Tu as très bien fait. C'est moi qui suis injuste; mais je souffre tant!... Voyons, je ne comprends pas encore bien ce malheur, dis-moi la vérité: Ma femme.... Ma femme! Comment ai-je pu dire ce mot?... Que ~~fait~~ sait dona Magdalena?

Jorge

Ce que le pèlerin lui a dit dans cette fatale salle des ancêtres... ce que je t'ai déjà conté. Elle sait que Dom Joam vit encore, mais elle ne sait point où il est; peut-être le croit-elle en Palestine; elle doit l'y supposer du moins, d'après les paroles du pèlerin.

Manuel

Ainsi elle ne connait pas comme moi toute l'étendue, toute l'indubitable certitude de notre malheur? Tant mieux! Peut-être doutera-t-elle, peut-être se consolera-t-elle, par quelque espérance d'une erreur.....

Jorge

Hier soir elle ne le pouvait pas, mais cette nuit une faible lueur de ce vain espoir a brillé dans son esprit. Que Dieu la lui conserve! Si c'est pour son bien.

Manuel

Et pourquoi ne la lui laisserait-il pas? N'est-elle point assez malheureuse?.... Et Maria! la pauvre Maria!... J'espère, oh mon Dieu! qu'elle ne sait rien, au moins jusqu'à présent.

Jorge

Elle ne sait rien: personne ne le lui a dit, et personne ne le lui dira. Elle ne sait que ce qu'elle a vu: sa mère presque mourante. Mais la cause de cette douleur, elle ne la connaît pas,... si elle ne l'a point devinée; ce que je crains trop, hélas!

Manuel

Ah! j'ai la même crainte

Jorge

Dieu soit avec nous, et avec elle!... Telmo ne lui a certainement rien dit, et moi je l'ai déjà encouragée; elle a ajouté foi à ce que je lui disais: que sa mère allait mieux, que tu irais la voir... et j'espère qu'ainsi du moins nous pourrons la maintenir dans une ignorance complète jusqu'à midi. Alors il faudra lui dire peu-à-peu ce qui est inévitable... Et Dieu lui prêtera secours.

Manuel

Ma pauvre fille! ma fille bien aimée!

Scène deuxième

Jorge, Manuel, Telmo

Telmo frappant du dehors à la porte du fond

Elle est éveillée?

Manuel effrayé

C'est la voix de Telmo.

Jorge

Oui c'est lui. (il va ouvrir la porte) Entre, Telmo.

Telmo

Elle est éveillée.

Jorge

Et comment se trouve-t-elle?

Telmo

Mieux, bien mieux: elle semble être tout autre. Il est vrai qu'elle est bien abattue; sa voix est faible, mais ses yeux sont plus sereins. Ils sont animés comme auparavant; toutefois ils n'ont plus leur éclat d'hier. Elle vous a demandés... tous deux.

Manuel

Et sa mère?

Telmo

Elle n'en a plus parlé.

Manuel

Oh! ma fille! ma fille!

Jorge *prenant son frère par la main*

Allons auprès d'elle, tu me l'as promis.

Manuel

Je l'ai promis.

Jorge

Allons! — (*à Telmo qui s'avance*) Écoute, Telmo: te souviens-tu de ce que je t'ai dit ce matin?

Telmo

Je ne devais pas m'en souvenir.

Jorge

Reste ici. Quand nous serons sortis, tire ce petit cordon qui répond à la sonnette de la sacristie: il viendra un frère convers; dis-lui ton nom, il sortira et t'attendra. Ferme alors intérieurement cette porte, et ne la rouvre qu'à ma voix.

Telmo

Soyez sans inquiétude

Scène troisième

Telmo puis le frère convers

Telmo il va pour tirer le cordon, s'arrête un instant, puis dit ;

Eh bien ! qu'il en soit ainsi.

(on entend le bruit d'une sonnette éloignée, Telmo demeure pensif et immobile, les bras) levés au ciel

Le frère

Qui es-tu ?

Telmo sorti de foyer

Telmo païs.

Le frère s'incline et s'éloigne



Scène quatrième

Telmo seul

Mon âme est entièrement bouleversée ! Je ne suis plus moi-même !.. J'avais le pressentiment de ce qui arrive.... il me semblait que c'était inévitable, et j'ai cru le désirer aussi long-tems que je ne l'ai pas vu. — Maintenant que je l'ai vu, je suis troublé, anéanti !.. Mon respectable seigneur, le fils de mon noble maître vit encore !.... Celui que j'ai porté dans mes bras !.... J'aurai de ses nouvelles certaines, après vingt années, alors que tout le monde le croyait perdu... Et moi, moi qui soupirais toujours après son retour.... C'était un miracle, que je désirais tant y croire... Et maintenant.... je tremble.... C'est que ma tendresse pour un autre enfant... pour cette jeune fille.... a vaincu la première.... elle l'a éteinte ! Que Dieu me pardonne, si c'est un péché ! Mais quel péché pourrait-il y avoir, lorsqu'il s'agit de cet ange ?.. Puisse-t-elle vivre ! Puisse-t-elle échapper à cet effroyable mal ! (il s'agenouille) Mon Dieu ! Mon Dieu ! retirez d'ici bas le vieillard qui n'est plus bon à rien. Reprends-le... (le pèlerin paraît à la porte de gauche et s'avance lentement sans être aperçu de Telmo) Seigneur ! prends ma vie. Contente-toi de cette misérable offrande ! N'arrache pas de mes bras l'innocente que j'ai élevée pour toi, Seigneur !... Ne la retire pas encore d'ici bas !... Elle a déjà beaucoup souffert, cette âme, la douleur l'a bien assez pénétrée, retarde, pour quelque tems encore, cette douleur dernière ... la mort.

Scène cinquième

Telmo – le pèlerin

Le pèlerin

Puisse Dieu ne point exaucer ta prière !

Telmo effrayé

Quelle est cette voix ?... Ah ! c'est le pèlerin..... Que Dieu ne m'exauce point !... Et pourquoi ?

Le pèlerin

Ne priais-tu pas pour ton infortuné maître ? Pour l'enfant que tu as élevé ?

Telmo à part

Je ne sais déjà plus prier que pour elle. (haut) Quand je prierais pour lui ou pour un autre, pourquoi Dieu ne doit-il point m'exaucer, si je lui demande la vie d'un innocent.

Le pèlerin

Et qui t'a dit qu'il est innocent ?

Telmo

Cette voix... cette voix.... Pèlerin, qui es-tu ?

Le pèlerin ôtant son chapeau et écartant ses cheveux

Personne : non, personne, si toi-même, Telmo, tu ne me reconnais plus.

Telmo se jetant sur ses mains pour les baiser

Mon seigneur ! Mon maître ! Est-ce vous ? Est-ce bien vous, Don Joam de Portugal ?.. Est-ce vous, seigneur ?

Le pèlerin

Ne suis-je plus ton fils ?

Telmo

Mon fils... Oui, c'est bien la voix et la figure de mon fils... Seulement cette barbe, ces cheveux... ils sont plus blancs que les miens, seigneur !

Le pèlerin

Vingt années d'esclavage, de misère, de désirs ardents et d'angoisse pèsent sur ma tête. Mais il a suff. d'une nuit comme celle qui a suivi

la bataille d'Alcacar pour blanchir mes cheveux. Quant à ma barbe: c'est le Soleil de la Palestine et l'eau du Jourdain qui l'ont blanchie.

Telmo

Quoi, vous avez été si loin!

Le pèlerin

Et c'est là que je suis mort... Mais, non: Dieu ne l'a pas voulu.

Telmo

Que sa volonté soit faite!

Le pèlerin

Cela t'afflige?

Telmo

Oh! Seigneur.

Le pèlerin

Cela t'afflige.

Telmo

Comment pourrais-je être affligé de vous voir vivant? (à part) Il me semble que je mens.

Le pèlerin

Et pourquoi pas? Si la vie m'accable de tristesse.... Ecoute, ami.... tu es mon ami?

Telmo

Puis-je ne l'être pas?

Le pèlerin

Oui: tu es mon ami, je le sais bien. Et cependant, vingt années d'absence et de nouveaux amis font oublier les anciens... Mais toi, tu es demeuré mon ami. Si tu ne l'étais plus, qui donc le serait?

Telmo

Seigneur.....

Le pèlerin

Je ne voulais pas mettre à exécution ma dernière résolution, sans te parler, sans entendre de ta bouche...

Telmo

Que dis-je... vous que je vous dise, Seigneur?... Je...

Le pèlerin

Je sais bien que tu as toujours douté de ma mort, que tu n'as jamais ajouté aucune foi aux preuves les plus évidentes; cela ne m'étonne point de ta part, Telmo. Mais je ne veux pas, Dieu m'en est témoin, accuser ceux qui ont cru à ma mort: les apparences étaient si fortes que le cœur seul pouvait y résister. Et un cœur qui m'a appartenu a cru aux apparences.

Telmo

Vous êtes injuste.

Le pèlerin

Je sais ce que tu veux dire: mais est-ce bien vrai? Dis. Camos. Dis-moi s'il est certain qu'elle m'ait fait chercher partout? Qu'elle ait donné de l'argent... expédié des messages?...

Telmo

Aussi certain qu'elle est la dame la plus vertueuse et la plus honorée du Portugal.

Le pèlerin

Assez... Va, et dis-lui que le pèlerin n'était qu'un imposteur; qu'il a disparu, et que personne n'a de ses nouvelles. Que ce qu'il a dit n'était qu'une basse imposture de l'ennemi de... de l'ennemi de l'homme qu'elle aime... Qu'elle se calme! Qu'elle soit heureuse... Telmo. Adieu.

Telmo

Et je devrais mentir, Seigneur! Je devrais vous renier, comme un misérable! comme un lâche!

Le pèlerin

Tu le dois, puisque je te l'ordonne.

Telmo, dans une grande anxiété

Seigneur! Seigneur! n'éprouvez pas la fidélité de

votre vieux serviteur ! Vous ne savez pas… Don Joam, mon seigneur, mon maître, mon fils ! … Vous ne savez pas…

Le pèlerin

Que ne sais-je pas ?

Telmo

Qu'il y a ici un ange ! un autre enfant, seigneur, que j'ai aussi élevé.

Le pèlerin

Et que tu aimes mieux que moi ! … – Dis la vérité.

Telmo

Ne me le demandez pas, seigneur.

Le pèlerin

C'est inutile : c'est ainsi qu'il en devait être ! Toi, toi aussi… ils m'ont tout enlevé. (pause) Et ils ont un fils ! … Moi je n'en ai point… Oh ! ils ont passé aujourd'hui une bien plus mauvaise nuit que moi. Puisse Dieu leur en tenir compte, et leur pardonner comme je le leur ai déjà pardonné ! … Telmo, suis mes ordres.

Telmo

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que dois-je faire ?

Le pèlerin

Ce que ton maître t'a ordonné… Telmo, embrasse-moi. (ils s'embrassent) Adieu, adieu, jusques à …

Telmo avec une angoisse croissante

Jusques à quand, seigneur ?

Le pèlerin

Jusqu'au jour du jugement.

Telmo

Mais vous?

Le pèlerin

Je.... va: tu entendras parler de moi quand il en sera temps. Maintenant, il est nécessaire de réparer le mal qui est arrivé. J'ai été imprévoyant, j'ai été injuste, dur et cruel; et pourquoi? — Don Joam de Portugal mourut, le jour où sa femme dit qu'il était mort..... Sa femme, vertueuse et honorée! Sa femme qu'il aimait... O Telmo, et de quel amour!... Sa femme, qu'il ne peut plus aimer sans déshonneur, sans honte.... Oh! l'heure où elle crut à ma mort, à cette heure là, oui: je mourus! La main qu'elle donna à un autre me raya du nombre des vivans. — Don Joam de Portugal ne déshonorera pas sa veuve. — Va donc: ceci, dit par toi, aura une double force. Dis-lui que tu as parlé avec le pèlerin, que tu l'as interrogé, et que tu l'as reconnu pour un imposteur, pour un calomniateur.... Dis ce que tu voudras, mais sauve-la de la honte et sauve mon nom de l'outrage. Elle n'a plus de moi que ce nom: qu'il demeure digne de respect et que son souvenir reste sans tache! — Tout est entre tes mains, Telmo: je te confie plus que ma vie. Veux-tu m'abandonner maintenant?

Telmo

Mon seigneur: la résolution est noble et digne de vous. Mais peut-elle encore lui être utile?

Le pèlerin

Pourquoi pas?

Telmo

Je ne sais.... Peut-être....

Scène sixième

Le pèlerin, Telmo, Magdalena, ensuite Jorge et Manuel.

Magdalena parle du dehors, Telmo s'interrompt et le pèlerin court tirer le cordon de la sonnette ; le frère convers paraît et, sur un signe du pèlerin, ils sortent tous deux par la porte de gauche.

Magdalena du dehors.

Mon mari ! Au nom du ciel, ouvre-moi !... Je sais que tu es là, ouvre.... Époux de mon âme ! Au nom de notre amour, je t'en conjure !... En souvenir du doux nom que tu m'as donné ! En souvenir de notre félicité passée ! Au nom de l'envie qu'inspirait tant d'amour ! tant de bonheur ! Oh ! ne me refuse pas cette dernière faveur.... Manuel ! Mon amour !.... Jorge ! Mon frère ! Père Jorge ! Vous êtes là, je le sais. Par pitié, ouvrez-moi ! Laissez-moi dire un dernier mot à mon.... à votre frère.... Et je ne demanderai plus rien, je ferai tout ce que vous exigerez de moi, et....

(On entend du même côté le bruit de pas précipités et la voix du père Jorge)

Jorge du dehors.

Telmo, Telmo ; ouvre, si tu le peux. Ouvre vite.

Telmo ouvrant la porte

Je suis seul ici.

Magdalena les cheveux épars entre dans la pièce ; elle regarde dans tous les coins de la chambre.

Tu étais seul ici, Telmo !.... Et lui, où est-il ?

Telmo

Qui, madame ?

Jorge venant sur le devant de la scène

Telmo m'attendait ici, avec l'ordre de n'ouvrir la porte à personne avant mon arrivée.



Magdalena

Il y avait ici deux voix qui parlaient, je les ai entendues bien distinctement.

Telmo à part

Vous les avez entendues ?...

Magdalena

Oui, je les ai entendues. Où est-il, Telmo ? Où est-il ?... Telmo, où est mon mari, don Manuel de Souza ?

Manuel

(qui est resté au fond tandis que Magdalena s'est avancée sur le devant de la scène)

Cet homme-là est ici, Senhora : que lui voulez-vous ?

Magdalena

Oh ! quelle expression !... De quel ton il me parle !

Manuel d'un ton amer

Magdalena !... (avec gravité) Senhora ! Comment voulez-vous que je vous parle ? Que voulez-vous que je vous dise ?... Tout n'est-il pas dit entre nous ?

Magdalena

Tout !... Et qui le sait ?... Ne nous sommes-nous point pressés trop follement et trop aveuglément de croire les paroles pleines de mystère d'un pèlerin... d'un vagabond... d'un homme enfin que personne ne connaît... Dis-moi.

Telmo à Jorge à part

J'ai quelque chose à vous dire. (Ils s'entretiennent bas)

Manuel

O Magdalena ! Magdalena ! Je n'ai plus rien à te dire. — Crois-moi, je te le jure à la face de Dieu : notre amour, notre liaison est impossible.

Jorge

(continuant son entretien avec Telmo et élevant la voix avec gravité.)

Maintenant cela est impossible. Et cela aurait dû être impossible, toujours.

Magdalena

Et toi aussi, Jorge!

Jorge

Je parlais à Telmo, ma sœur. (à Telmo) Va, Telmo, va où je t'ai dit, tu n'es plus nécessaire qu'ici. (il lui dit encore quelques mots tout bas — Puis haut) Ne la quittez pas un instant, au moins jusqu'à ce que l'heure pénible de l'épreuve soit passée.

(Telmo sort contre son gré. Il essaye de s'approcher de Magdalena, Jorge qui s'en aperçoit lui fait un signe impératif — il balance encore et sort enfin par le fond)

Scène septième

Magdalena, Manuel, Jorge.

Magdalena

Jorge! mon frère! mon bon frère! vous qui tout à l'heure étiez si prudent et si plein de circonspection, vous non plus ne voulez accorder aucune importance à mes doutes.

Jorge

Je voudrais être assez heureux pour le pouvoir, sœur bien aimée!

Magdalena

Ainsi, vous le croyez?

Manuel

Magdalena! Senhora, tous ces doutes sont au dessous de notre dignité. Notre excuse, devant Dieu et devant les hommes, était dans notre bonne foi, et dans la sécurité de notre conscience. Elles n'existent plus. Il ne nous reste plus que ces linceuls (montrant les costumes religieux) et la tombe dans un couvent. La résolution que nous avons prise est la seule qui soit en notre pouvoir: aucun retour n'est plus admissible. ...... Hier encore nous parlions du comte de Vimioso.... Qui nous aurait dit?... Oh! Secrets impénétrables du Seigneur... Mais courage! portons les yeux sur cette croix... Pour la dernière fois, Magdalena!... Pour la dernière fois dans ce monde, ma bien aimée!... (il va pour l'embrasser et recule.) Adieu! Adieu!...

Il sort précipitamment, par la porte de gauche.

Scène huitième

Jorge – Magdalena, un chœur de religieux dans l'intérieur.

Magdalena

Écoute! Attends! Un mot, un seul mot: Manuel de Souza!

Le chœur

De profundis clamavi ad te domine! Domine, exaudi vocem meam.

Magdalena *en baisant la croix*

O mon Dieu! Mon Seigneur! Déjà!... Plus un instant, mon Dieu!... Croix de mon sauveur! O précieuse croix, refuge des affligés! protège-moi, puisque tous m'abandonnent dans ce monde. Dans mon malheur, je ne puis déjà plus..... Je suis devenue, pour le ciel et pour la terre, un spectacle de douleur et d'effroi. !.... Prends, Seigneur, prends tout...... Ma fille aussi!... Oh! ma fille!!! elle aussi.... je te la donne, mon Dieu! ... Et ~~maintenant~~, qu'exiges-tu encore de moi, Seigneur?...... (l'orgue se fait entendre de nouveau)

Le chœur

Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ.

Jorge

Venez, ma sœur. C'est la voix du Seigneur qui vous appelle: la sainte cérémonie commence.

Magdalena *séchant ses larmes et avec fermeté.*

Est-elle commencée?

Jorge

Oui, ma sœur.

Magdalena *se relevant*

J'y vais.

Tous deux sortent par la porte du fond.

Scène neuvième

La toile du fond se lève et l'église de St Paul paraît: les frères siègent au chœur, le prieur de Bemfico est debout près de l'autel, sur lequel on voit deux scapulaires de dominicains. Manuel de Souza, en costume de novice, est à genoux à la droite du prieur. L'archevêque est sur son trône, entouré d'ecclésiastiques en costume de cérémonie. Bientôt après entrent Jorge et Magdalena; elle est aussi en costume de novice, et va s'agenouiller à gauche du prieur. L'orgue joue.

Le chœur

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?

Le prieur *prenant les scapulaires sur l'autel*

Manuel de Souza Coutinho, frère Luiz de Souza, vous devez renoncer en tout à l'homme que vous étiez autrefois, en même temps que vous quittez le monde et le nom que vous y portiez. — Sœur Magdalena, tous deux qui dans le monde étiez d'une grande noblesse, et qui êtes ici, prosternés sur la poussière de la terre, sous l'humble costume de novices; vous qui abandonnez tout, qui vous quittez l'un et l'autre.... Enfants de J C, et maintenant de notre père St Dominique, recevez avec le scapulaire sacré.....

Scène dixième

Le prieur, l'archevêque, Manuel, Magdalena et Maria

Maria

Elle entre précipitamment, dans un état complet d'aliénation mentale. Elle est vêtue d'une robe blanche en désordre, ses cheveux flottent au hazard autour de son visage défait et taché de rouge. Elle reconnaît d'abord ses parens et va droit à eux. Epouvante générale. L'auguste cérémonie est suspendue.

Mon père! Mon père! Ma mère! Levez-vous: venez!

Elle les prend par la main, ils obéissent machinalement, elle les entraîne au milieu de la scène. Désordre général.

Magdalena

Maria! Ma fille!.....

Manuel

Ma fille! ma fille! ô ma fille!.... (ils l'embrassent tous deux)

Maria les entraînant sur le devant de la scène

Espérez!... Personne ici ne doit mourir, que moi seule.... Que voulez-vous faire?.... Quelles sont ces solennités?.... Quel Dieu est donc ce Dieu qui veut ravir un père et une mère à leur fille?... (aux assistans) Qui êtes-vous, spectres épouvantables!... Voulez-vous les arracher de mes bras?... Celle-ci est ma mère! Celui-ci est mon père! Que m'importe l'autre!... Qu'il existe, ou qu'il ne soit plus! Qu'il soit couché parmi les morts, ou debout parmi les vivans; qu'il soit endormi dans la tombe, ou qu'il en sorte maintenant pour me tuer.... Eh bien! qu'il me tue! qu'il me tue s'il le veut! mais qu'il me laisse ce père et cette mère qui m'appartiennent!... .... Suffit-il d'arriver au milieu d'une famille, et de dire:

" Vous: vous n'êtes point mari et femme. Et cette fille de votre " amour; cette fille élevée sur votre sein, avec tant de tendresse et tant de " baisers, cette fille ...... est ...... — ! . "

Mère! mère! je le savais bien; je ne te l'ai jamais dit, mais je le savais. Il me l'avait révélé, cet ange terrible, qui m'apparaissait chaque nuit pour m'empêcher de dormir..... Cet ange qui descendait avec un glaive de feu, et se plaçait entre toi et moi.... Qui m'arrachait de tes bras lorsque je m'y assoupissais... Qui me faisait pleurer lorsque mon père venait m'embrasser dans tes bras.. Mais... mère, tu ne dois pas mourir sans moi....Père! donne-moi un morceau de ce linceul.... donne-le-moi vite... je veux mourir avant qu'il vienne..... (s'enveloppant dans le vêtement de son père) Je veux me cacher ici, avant que cet homme de l'autre monde vienne nous dire en face, devant tous ces hommes:

" Cette jeune fille est l'enfant du péché et du crime! "

Je ne le suis pas, dites, mon père, je ne le suis pas?... Dites-le à tous ces gens: Dites leur que je ne le suis pas. (elle va à Magdalena) Pauvre mère!

Tu ne le peux pas! Oh! la plus malheureuse des femmes! Tu n'en as pas le courage!... Tu n'as jamais menti... Eh bien! Mens donc... mens à présent... pour sauver l'honneur de ta fille... mens, afin qu'ils ne lui dérobent pas le nom de son père!......

Magdalena

Miséricorde! Mon Dieu!!!.

Maria

Tu ne veux pas?... Ni toi non plus, père?... Ils ne veulent pas!... Et je dois mourir ainsi!... Et... le voilà qui vient.

Scène Onzième

Maria, Magdalena, Manuel, Telmo et le pèlerin — Ces deux derniers sortent de derrière le maître autel et apparaissent au fond de la scène.

Le pèlerin à Telmo

Va: va: vois s'il est tems de la sauver, et sauve la.... Sauve-la s'il en est tems encore. (Telmo fait quelques pas en avant.)

Maria regardant fixement le pèlerin

C'est sa voix.... C'est lui!... C'est lui!.........
Il n'est plus tems........ Ma mère! Mon père! Cachez mon visage........ je meurs de honte..........
(elle cache son visage dans le sein de sa mère) Je meurs.....
Je meurs............ De ~~hon~~ honte.........

(Elle tombe morte par terre. Manuel et Magdalena s'agenouillent de chaque côté de son cadavre)

Manuel se relevant après une courte pause,

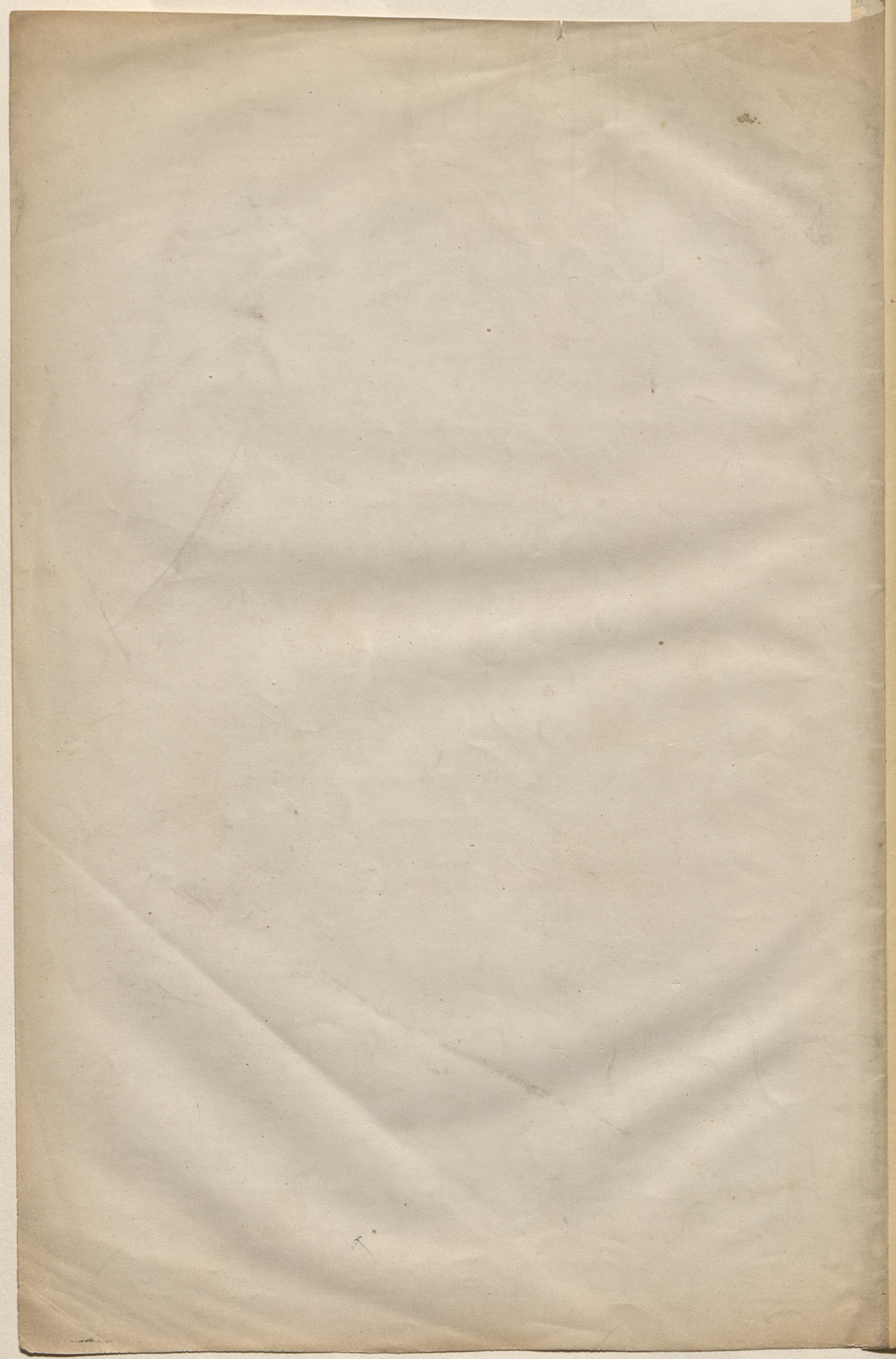
Ma sœur! prions pour son âme!... et recommandons le notre à cet ange, que Dieu vient de rappeler à lui... Père prieur, pouvez-vous me passer ici le scapulaire?

Le prieur allant prendre le scapulaire sur l'autel et revenant.

Mes frères: Dieu envoie l'affliction dans ce monde à ceux qu'il aime; la couronne de gloire ne sera donnée que dans le ciel.

L'orgue joue et la toile tombe

Fin



L'histoire d'une possédée.

par le Dr Kerner, à Weinsberg en Wurtemberg.

Dans le petit village, nommé Orlach, du baillage de Hale en Wurtemberg, vit la famille d'un paysan, qui jouit généralement d'une très bonne réputation. La crainte de Dieu et la probité règnent dans sa maison, sans pas de fausse dévotion. Le genre de vivre de ces gens est celle de simples paysans; les travaux de l'étable et de la campagne sont leur seule occupation. Grombach, c'est le nom de ce villageois, a 4 enfans, qui sont sévèrement tenus aux travaux de campagne; une fille de 20 ans se distingue sur tout par son application. Battre le bled, briser le chanvre, faucher l'herbe au pré, c'est souvent plusieurs semaines de suite son occupation depuis la pointe du jour jusque dans la nuit avancée. Dans l'école elle apprenait durement quoique elle soit propre à d'autres travaux, aussi ne se met-elle pas plus après de lecture. Quant à sa constitution physique, sans être pléthorique elle est vigoureuse, fraîche et n'a jamais été malade de sa vie; elle n'a pas même eu la moindre maladie d'enfans, point d'accès de convulsion, ni des vers, ni des éruptions à la peau ni des stagnations de sang; aussi n'a-t-elle jamais pris la moindre médecine.

nie gesünder Kind der Natur?



Ce fut en 1831, au mois de février qu'on Grombach avait acheté une nouvelle vache, qu'on trouva cette bête, à plusieurs reprises, mise à une autre place dans l'étable qu'il l'avait attachée. Il en était d'autant plus frappé, qu'il s'était parfaitement convaincu qu'aucun de ses gens ne lui avait joué ce tour.

13

Quelque tems après, les queues des 3 vaches qui étaient dans l'étable commençaient tout-à-coup à se tresser, d'une manière si industrieuse que si le passementier le plus habile l'avait fait et puis les 3 queues s'entrelaçaient les unes dans les autres. Si l'on dénouait les tresses des queues, elles étaient souvent retressées lorsqu'on retournait à l'étable qu'on venait à peine de quitter. ~~sans qu'on n'avait laissé personne~~. Cette singularité dura plusieurs semaines de suite et arriva chaque jour 4 à 5 fois. Malgré la plus grande attention et la plus grande curiosité ~~de découvrir l'auteur~~, on ne réussit pas à en découvrir l'auteur.

Ce fut dans un de ces jours lorsque Madeleine tirait le lait de ses vaches, qu'elle reçut par une main invisible un soufflet si fort qu'il ~~la coiffe~~ lui enlevait la coeffe jusqu'à la muraille où le père, accouru sur ses cris, la ~~ramassa~~ releva.

Souvent on vit dans l'étable un chat qui avait la tête blanche, et le reste du corps noir. On ne savait ni d'où il venait ni où il allait quand il disparaissait. Mais jamais on ne put s'en saisir. Madeleine fut un jour attaqué par ce chat et mordu dans le pied où l'on vit les traces de plusieurs dents.

Un jour aussi un oiseau ~~inconnu~~ noir, que l'on ne ~~connut~~ connaissait pas, mais qui avait la forme d'une pie ou d'un corbeau, sortit en ~~volant~~ de l'étable en volant quoique tout fût fermé.

L'année 1831 s'écoulait parmi ces agaceries plus ou moins grandes dans l'étable. Mais le 8 février 1832 Madeleine et son frère apperçurent tout-d'un coup un grand feu au fond de l'étable qu'ils étaient à nettoyer.

"Avant de tomber, continua-t-elle le spectre noir sous cette forme affreuse se jeta sur moi; il m'accabla et me menaçait de m'étrangler, si cette fois je ne lui répondais pas; qu'il le faut maintenant dit-il. Près de mourir la nonne a paru, en se plaçant à ma droite pendant que le Noir était à ma gauche. Les deux figures se sont disputées, à ce que j'ai vu, mais dans une langue que je n'entendais pas; à la fin le noir a succombé et je suis revenue à moi." Elle ne savait rien des questions qu'on lui avait adressées pendant son évanouissement. Elle pleura beaucoup de cet état malheureux où elle se trouva; mais surtout de ce qu'on disait qu'elle avait la goutte.

Le 23 étant qu'elle était bien triste la figure blanche lui apparut en disant: " Je te salue Madeleine! Ne sois pas en peine, tu n'es pas malade. Le monde ne peut en juger. Quelque souvent que tu puisses tomber, je te préserverai de tout endommagement. Cela servira d'exemple aux incrédules. On dit bien aussi: pourquoi une personne aussi ignorante que toi a-t-elle une telle apparition? elle n'a rien appris, elle ne sait rien, elle n'a pas de crédit, et le spectre c'était une nonne, et les Nonnes ne savent autre chose que Marie et la petite croix. Mais ceux qui parlent ainsi ne savent pas ce qui est écrit; Et moi, mes chers frères, lors que je

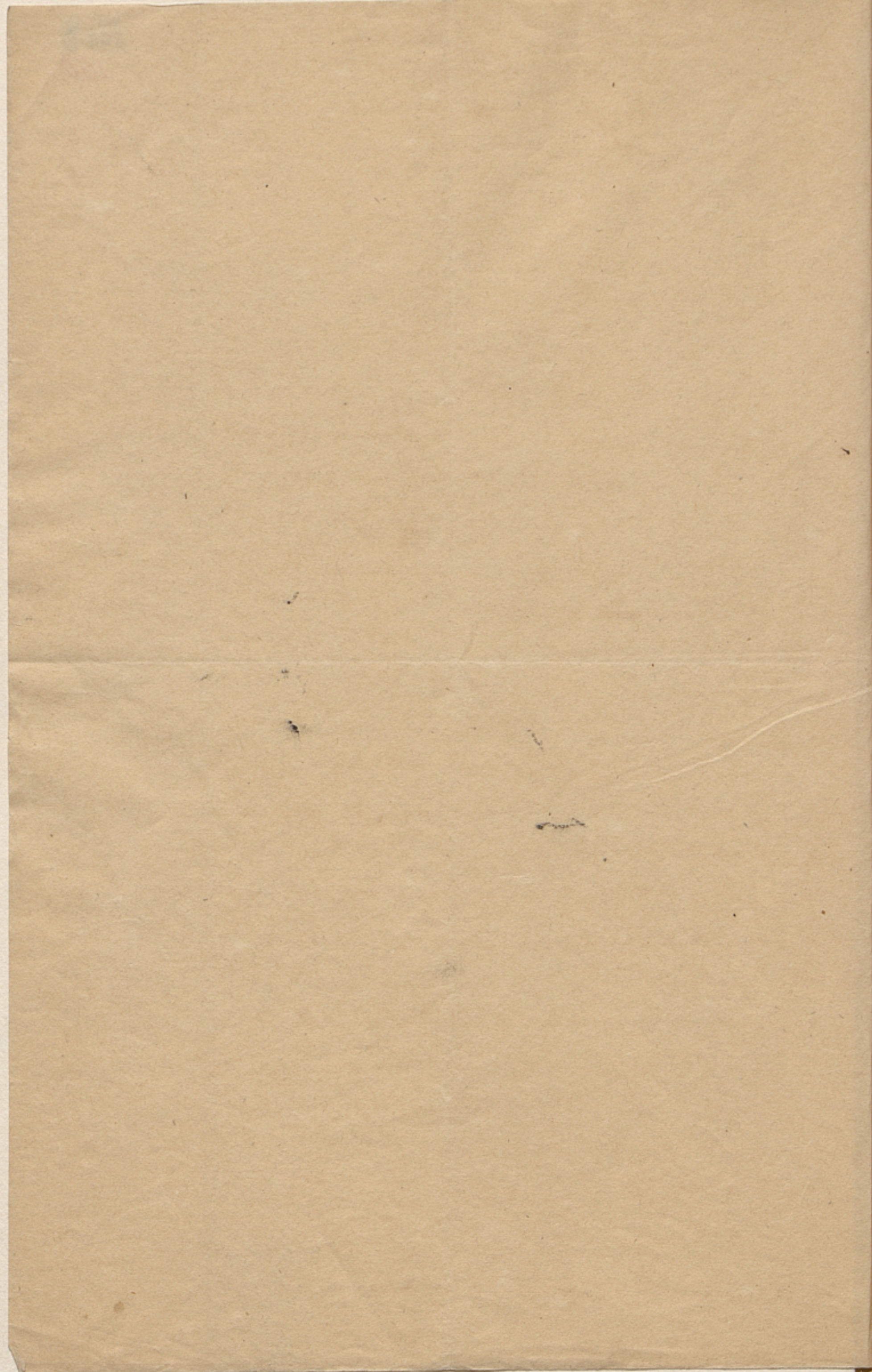
vins chez vous, ce ne fut pas avec de hautes paroles, ni avec ~~une~~ haute sagesse.

Quand des médecins ou d'autres gens savants viendront te voir, eux tous ne sauront rien. Les uns diront: Elle est folle; les autres: elle est dans un sommeil magnétique, ou elle a l'épilepsie. Mais toi, Madeleine ne te laisse pas troubler de ~~tout~~ cela. car ce n'est rien de tout cela; tes mal finira le 3. mars de la année suivante. tiens seulement ta promesse de démolir la maison." Ensuite la figure récita le 118 Psaumes et disparut après.

Dès lors le père fit tous les préparatifs à abattre la maison et d'en construire une autre; faut singulier que cela parut au monde. ~~La~~

La ~~nonne~~ lui apparut encore et lui dit en y ajoutant des passages consolants de l'Ecriture: ~~Ton~~ Le Noir prendra à la fin posession de ton corps; mais ne crains rien; toutes les fois qu'il y sera j'en sortirai avec ton esprit et le mettrai en sûreté.

Le 25 Août les inquiétudes et les attaques par le Noir devinrent plus violentes; il ne resta plus, en se contrefaisant hors d'elle. mais il se saisit pour ainsi dire de tout son corps, ~~y~~ entra et parla dans



un langage vraiment diabolique. Dès le début
le noir lui apparut toujours de la manière suivante:
elle le voit ~~même au~~ venir vers elle milieu de ses travaux, sous une
forme humaine: figure d'homme avec un froc, consistant
à en juger par la vue de brouillard noir. Ensuite
elle l'entend dire quelques mots; ordinairement:
„Ne veux-tu pas encore me répondre? tu verras
comment je te tourmenterai!" et d'autres choses sembla-
bles. Refusant constamment toute réplique, ~~elle~~ il
continue: „Eh bien, j'entre donc en ton corps en dépit
de toi!" Alors elle le voit toujours se mettre à son côté
gauche, elle se sent saisir sa nuque par les 5 doigts
d'une main froide et le voilà dans son corps; sa
la conscience d'elle-même est disparue et même
son individualité! ce n'est plus alors le même indi-
viduum; elle n'est plus dans son corps; c'est une
autre personne et qui parle d'une basse voix de basse
rauque en se servant de ses organes et qui fait de
son visage une grimace affreuse et diabolique.



Ce que le Noir dit alors est digne d'un démon
réprouvé; ce sont des choses absolument contraires
au caractère de la fille; des imprécations contre l'Écri-
ture contre le Sauveur et tout ce qu'il y a de saint; des injures
contre la fille elle-même qu'il n'appelle que „cochon."
Il fait les mêmes injures contre l'Homme.
Dans cet état la fille a la tête penchée du côté gauche
et les yeux bien fermés. Quand on les ouvre par force
on voit les prunelles tournées en haut. Le pied gauche se

frottait avec une telle véhémence contre le plancher, que bientôt la semelle et le bas sont usés; c'est pourquoi on ne lui mis de souliers ni de bas. mais elle n'en frottait pas moins avec le pied nu sans pourtant se blesser quoique le plancher s'usât aux endroits où le frottement avait lieu. Quelquefois on appercevait à la fin de faibles traces de sang au pied; mais quand on le lavait après on ne trouvait pas la moindre blessure de la peau. La plante du pied était froide comme glace, ainsi que toute la jambe gauche. La fille n'y avait pas le moindre sentiment de douleur. de sorte qu'après être reveillée elle marchait plusieurs heures de suite. La jambe gauche était toujours chaude. Son réveil était celui d'un homme qui avait eu un sommeil magnétique. Avant de se reveiller c'était comme s'il y avait un combat entre le côté gauche et le droit (entre le mal et le bien). La tête se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à ce qu'elle restait penchée du côté droit. Avec le mouvement le Voir semblait quitter son corps et l'ame de la fille y revenir; elle se reveille sans avoir la moindre sentiment de ce qui s'était passé dans son corps et de ce que le Voir avait parlé. Il lui semblait disait elle ordinairement avoir été dans

une église et d'avoir chanté ou prié dans quelque communion chrétienne, pendant que des discours vraiment diaboliques étaient sortis de sa bouche. On se rappellera ici ce que le moine lui avait promis de faire pendant que le moine serait dans son corps.

Il répondait à des questions qu'on lui adressait, mais il n'était pas en état de prononcer des noms saints, pas même le mot de saint. Si l'on approchait de la fille la bible elle s'efforçait à cracher là-dessus. Mais comme la bouche était tellement forte qu'elle ne pouvait produire le moins de salive on n'en entendait que le sifflement d'un serpent. Il parlait de Dieu avec une certaine anxiété. „Ce qu'il y a de mauvais dit-il un jour, c'est que mon maître a encore un maître au-dessus de lui." Souvent ses paroles faisaient transparaître le désir et quelquefois même l'espoir d'être encore converti. Ce n'était pas tant la mauvaise volonté d'obtenir sa grâce qui empêchait sa conversion, mais plutôt le doute qu'on mettait dans la possibilité.

Un jour, le maire du village reçut en présence du père de la fille le journal de Hall, lorsque elle était dans cet état. Ce journal contenait au commencement de la première page un calendrier perpétuel où il y avait toujours quelque événement de l'histoire qui ce jour s'était passé. Cette fois ces deux hommes y trouvèrent une anecdote d'une comte, du XVme siècle. Un peu Il était

un jour à la chasse ~~près~~ dans les environs de Tingenthal (à 6 lieues d'Orlach). Un lièvre s'enfuyait à l'église où il se sauvait derrière un portrait de la St. vierge. Le comte en fut telle-ment touché qu'il fit ~~gard~~ nourrir le lièvre tant qu'il vivait — etc. Cette anecdote était absolument inconnue à ces hommes; ils supposaient avec certitude qu'elle l'était aussi à Madeleine (moi-même, qui ai vécu longtems dans cette contrée, n'en ai jamais entendu parler; et je peux assurer que ce n'est pas une tradition populaire.) Puisque cet événement est du tems dans lequel le moine dit avoir vécu, ces hommes résolurent de voir s'il n'en savait rien. Ils allèrent donc chez lui; „Qu'est-ce qui s'est passé, leur dirent ils, l'année..." Beaucoup de choses répondit-il, il faut en dire l'endroit. A Tingenthal, lui dit on. „N'est-ce pas ~~vous parle~~ vouler parler de l'histoire de ce lièvre, qui étant persécuté s'est sauvé dans l'église derrière à son portrait" — et ainsi de suite — Il raconta toute l'affaire avec beaucoup plus de détails qu'elle n'était ~~an~~ écrit dans la chronique. Étant éveillée la fille n'en savait pas le mot.

Il n'est pas étonnant que les ~~méd~~ anciens déclarent que cette maladie ~~était~~ fût une maladie naturelle. Ils ne ~~croient~~ crurent donc pas ce que la fille disait dans ses accès, qu'elle ~~voyait~~ ~~en effet~~ avait la véritable apparition d'une nonne qu'elle était possédée par le moine. Quoiqu'ils ne pussent nier que d'un côté l'évangile racontait de semblables événements, et que de l'autre ils n'étaient pas

par leur doctrine
en état d'expliquer tout ce qu'il y avait de singulier dans cette maladie. Ils la croyaient nerveuse et de l'espèce des épilepsies; mais sans en trouver aucune analogie ~~entre~~ avec une autre espèce d'épilepsie quelconque. Car ses accès n'étaient précédés du moindre dérangement de sa santé; elle n'a jamais été malade d'aucune manière; après les ~~acc~~ spasmes les plus violents elle était ~~reste~~ fraîche en bonne santé vigoureuse ~~avec~~ appliquée et de bonne humeur. Après son réveil elle croyait avoir rêvé de chansons religieuses avoir entendu chanter dans une église pendant que sa bouche proferait d'une voix altérée les blasphèmes les plus affreux. Le côté droit ~~restait~~ était chaud et tranquille même pendant les accès les plus violents pendant que la jambe gauche ~~gl~~ froide comme glace frottait le plancher avec une force incroyable ou frappait la terre 4 heures de suite. ~~Dans~~ Et la bouche il n'y avait la moindre bave ni le pouce convulsivement pressé dans la poignée, et lors même que c'était il ne fallut que d'un mot pour le remettre dans sa position naturelle.

Malgré ~~toutes~~ ces circonstances singulières ~~étant~~ la plupart des médecins ~~étaient~~ pour Démonomanie produite par des causes qui étaient dans le corps; pour Epilepsie qui changeait en démence périodique et qui resultait sans doute d'une grande désorganisation de la moelle épinière et principalement ~~dans~~ de la partie gauche. On ordonnait donc méthodiquement des doses de Belladonna, etc. un célèbre médecin ~~a~~ conseillait même de lui brûler ~~le dos~~ appliquer un fer ardent sur le dossier le plutôt possible. Mais le bon sens des parents,

n'accepta pas l'application de ses moyens. Ils se fiaient à la ~~pe~~ Nonne qui assurait toujours, que ~~le~~ l'état déplorable de la fille finirait le 5 Mars, l'année suivante, pourvu que jusqu'à cette époque la maison fût ~~détruite de~~ abbattue.

~~Les parents ne pr.~~ A la prière des parents je reçus ~~ca~~ cette fille dans ma maison après qu'elle avait été déjà 3 mois dans cet état. Je l'observais plusieurs semaines; je ne confirmai ni les parents, ni la fille dans la croyance qu'elle était possédée d'un démon; je fis cela pour être plus sur ~~d'observer la fille dans~~ que l'état de la fille ne tenait en rien ~~aucune manière~~ à certaine prévention. Je leur déclarai seulement que les médecines ordinaires n'effectueraient pas sa santé! et qu' ~~ils~~ ils avaient bien fait de ~~refuter~~ rejeter toute médecine qu'on avait voulu donner à la fille. Je ne lui recommandait que maigre chère et les prières.

L'effet de quelques coups magnétiques que je lui donnai pour en faire une ~~l'~~épreuve, fut aussitôt neutralisé par des contrecoups que le Démon faisait avec les mains de la fille. Je n'en fis donc plus aucun usage, je me passai de même de tout autre remède pour elle, sans la moindre crainte. je ~~regardai~~ reconnus son état comme caco-magnétique et je me fiai à la déclaration ~~du~~ de ce bon esprit qui prédit sa guérison pour le 5 Mars. Dans cette conviction je la fis retourner chez ses parents à Orlach dans le même état que je l'ai reçue, je me suis convaincu par une observation longue et scrupuleuse qu'il n'y avait la moindre dissimulation de la part ~~de~~ de la fille et que rien

dans ses accès ne se faisait à dessein. Je recommandais instamment à ses parents de ne pas exposer leur fille aux regards du public, de tenir ses accès le plus secrets que possible, de n'y pas admettre d'étrangers et de n'adresser point de questions au démon, ce que moi-même je ne fis que très rarement pendant son séjour dans ma maison. Mes avis ne furent pas suivis. Mais ce n'était pas la faute des parents, auxquels le triste état de leur fille ne causait que de la peine et qui en désiraient ardemment la fin. Une foule de curieux affluait à Black, autrefois obscur, pour voir et pour entendre cette fille miraculeuse dans ses paroxismes. Il y avait du moins cela d'avantageux que d'autres encore que moi s'assurèrent de la singularité de cet état. Parmi tant de curieux il y avait aussi un digne observateur, le Pasteur Gerber, qui vit le dernier accès de la fille et le décrit dans un article inséré au Journal Didaskalia.

Le 2 mars, à 6 heures du matin, lorsque la fille était encore seule dans sa chambre à coucher la maison de son père, pour l'abattement de laquelle on avait déjà fait tous les préparatifs nécessaires, la nonne lui apparut tout-à-coup. Elle était d'un éclat si rayonnant que la fille ne put la regarder long tems. Un voile d'une blancheur éblouissante entourait la tête; elle portait une longue robe à plis blanche et splendissante qui couvrait jusqu'à ses pieds. Elle dit à la fille: Un homme ne peut sauver une âme damnée, c'est pourquoi Jésus Christ est venu au monde et a souffert pour tout. Mais les liens qui m'attachent

encore à la terre peuvent être brisés par de ton par ta médiation en annonçant au monde les péchés qui pèsent encore sur moi. Oh, que personne n'attende pas qu'après la mort pour confesser ses péchés au monde mais qu'on le fasse encore avant son décès. Dans ma 22me année ce moine noir me fit quitter mon couvent et me fit entrer dans le sien déguisée en cuisinier. J'y eus deux enfants de lui qu'il tua tout de suite après leur naissance. Notre malheureuse liaison dura 4 ans pendant lesquels il assassina encore 3 moines. Je dénonça son crime mais pas entièrement; et il m'assassina aussi. Oh, dit-elle encore, que personne n'attende jusqu'à près la mort pour confesser ses péchés, qu'on le fasse encore avant son décès.'" Ensuite elle tendit sa main blanche à la fille. Elle n'osait pas la toucher d'une main nude mais seulement après l'avoir enveloppée d'un mouchoir. Alors elle sentit qu'on tirait le mouchoir et vit le brûler (couver) et puis elle remercia la fille de lui avoir aidé et l'assura qu'à présent elle était détachée des choses terrestres. Elle finit par dire le cantique: "Jésus reçoit les pêcheurs etc" Elle l'entendit encore prier quand même elle ne la voit déjà plus.

Pendant que la Nonne était là, la fille aperçut un chien noir qui vomissant du feu contre la figure blanche qui ne semblait pas en être touchée. Il disparut avec la nonne.

Mais dans le mouchoir de la fille il y eut un grand trou de brûlé et audessus de ~~[illegible]~~ celui-ci et on put voir 5 autres plus petits, comme ~~[illegible]~~ étaient des traces de 5. doigts. Les endroits brûlés ne sentaient pas pas même au moment ou la fille ~~les~~ vit brûler le mouchoir. La fille était presque paralysée d'épouvante lorsque les siens vinrent la trouver. On la transporta aussitôt dans la maison du voisin, nommé Bernhard Fischer, le père ~~étant~~ voulant accélérer l'abattement de sa maison.

A peine y fut-elle arrivée que le fantôme noir lui apparut. ~~Il avait y [illegible] de sa tête~~ Il avait quelque chose de blanc sur sa tête semblant à ~~une~~ houppe. „Me voila encore, dit-il; Tu ~~as~~ vas bien pleurer que ce soit la dernière fois. Maintenant tu me vois donc quelque chose de blanc" ~~en moi~~. Après avoir dit cela il se jeta sur elle, lui saisit la nuque d'une main froide elle perdit connaissance et le voilà en elle et les mêmes phénomènes qu'à l'ordinaire, selon le rapport d'un témoin oculaire.

Depuis dimanche jusqu'à mardi la fille n'avait pris aucune nourriture, toutes les sécrétions avaient cessé de ~~même~~. Jusqu'au lendemain midi elle était possédée du Démon sans interruption. Il lui déclara qu'avant 11 h. le lendemain il ne pouvait la quitter; ensuite il dit: Si j'avais fait ce que St. Pierre a dit je ne serais plus ici. il dit alors les versets 1 St. Pier: 2, 21–25.

Pendant la journée une foule immense s'était rassemblée à Orlach pour voir la fille et pour adresser des questions au démon. Il parlait des ~~au~~ cloîtres, des châteaux et ~~généralement~~ de toutes les antiquités des environs d'Orlach; ~~d'une manière~~ ce qu'il en disait était juste et satisfaisant selon le jugement de ceux qui lui avaient adressé les questions. D'autres questionneurs curieux furent renvoyés d'une manière ~~m~~ spirituelle ou d'un ton moqueur.

La nuit, lorsque la foule des curieux à l'ordre de la police s'était écoulée, le démon déclara avoir prié et dit avec joie de pouvoir maintenant prononcer les noms de Jésus, de Bible, de ciel, d'église et entendre ~~et~~ prier et sonner les cloches de l'église. Après ~~il dit ses péchés~~ il exposa ainsi ses péchés: Mon père fut un noble, nommé de Geislingen, à 1 lieue d'Orlach. Il avait un château voleur (Raubschloss) sur le Löwenbuck près de Geislingen, entre les rivières de Kocher et de Bühler, il en faut trouver encore les murs. J'avais deux frères; l'aîné, qui est là où je suis aussi, reçut le château; l'autre périt dans la guerre. Moi, je fus destiné à l'état ecclésiastique. J'entrai donc au couvent d'Orlach

dont je devins ~~bient~~ en peu de tems le supérieur.
Le meurtre de plusieurs de mes ~~frères~~ religieux, de plusieurs religieuses et des enfants que j'ai faits avec elles, pèse sur moi. Je fis entrer les femmes dans mon couvent déguisées en hommes, et lorsque j'en ~~étais~~ fus dégouté, je les assassinais; les enfants furent tués aussitôt après avoir été mis au jour. Celle que tu appelles la "Blanche" me dénonça ~~quand~~ lorsque j'avais tué les 3 premiers de mes religieux. Je sus me tirer d'affaire en corrompant les juges qui étaient chargés de l'information ~~du p~~ de mon procès. Je fis assembler les paysans ~~grand~~ dans la fenaison, et leur déclarai de ne plus dire la messe, s'ils ne me remettaient pas tous les documents qui contenaient les droits d'Orlach; alors il ne pleuvrait ~~plus~~ toujours pendant la fenaison, et ~~de~~ je demanderai la malédiction du ciel pour leurs campagnes. Ils me remirent leurs documents que je mis aussitôt entre les mains de mon inquisiteur. Rentré au couvent j'assassinai celle qui m'avait trahi; puis encore 3 des religieux et 4 semaines après. en 1438. - moi-même. Comme j'~~étais~~ le supérieur du couvent je sus tirer mes victimes à l'écart où je les tuai d'un coup de poignard. Je mis les cadavres dans un trou maçonné. Ma croyance était: Quand l'homme est mort, c'est tout est finit comme chez les bêtes; l'arbre reste là où il est tombé. Mais, hélas, c'est tout autre chose: il y a de punition et récompense après la mort.

Le lendemain, le démon parlait encore des couvents de Kraibsheim et ce qu'il disait était vrai. Et puis il commença à douter s'il ~~ne~~ obtiendrait sa grâce quand il faudrait maintenant quitter pour toujours ~~les~~ la fille et cet endroit. Moi et la Blanche nous paraîtront ce soir pour la seconde fois devant nos juges.

C'était alors ~~minuit~~ 11 heures et demie. Les personnes qui abattaient la maison, étaient aux dernières parties de la muraille qui formait un angle de la maison et qui était de toute une autre qualité que le reste. Il semblait que cette partie venait d'un ancien bâtiment ~~qui y était~~ Il fut 11 h. et demie lorsque cette partie fut abattue (La fille ne ~~pouvait~~ put s'en appercevoir.) en ôtant la dernière pierre la tête de la fille ~~s'bo[illegible]~~ s'inclina 3 fois vers le côté droit et ses yeux s'ouvrirent. Tout le monde s'en réjouit et en félicita les parents et leur enfant ils étaient surs que le Noir ne reviendrait plus.

En ôtant les décombres de la maison on découvrit un ~~[illegible]~~ trou, semblable à un puits; il y avait 10 pieds de diamètre et avait été ouvert jusqu'à 20 pieds de profondeur. On y trouva, comme dans d'autres endroits de la place où la maison était des ossements humains tant de personnes d'un âge mûr, que d'enfans.

Depuis ce tems la fille ~~était~~ jouit de la meilleure santé du monde et ces âmes ne se montrèrent plus du tout.

A l'âge de 12 ans je suis entrée dans un couvent
mais ce ne fut qu'en suite de querelles et de disputes;
je n'ai jamais voulu y aller." Qu'as-tu donc fait de
mal, lui demanda Madeleine? "Je ne puis pas encore
te le dire, répondit la religieuse." Toutes les fois
que le spectre apparut à la fille, il ne lui dit que des
paroles religieuses; ce furent la plupart des passages
de l'écriture sainte, lesquels n'étaient pas dans
la mémoire de la fille. "On croira, dit l'apparition, sous
ce rapport qu'ayant été religieuse je ne sais rien
de l'écriture sainte; mais bientôt j'en saurai tout.
Elle récita le plus souvent le 116me Psaume.
Un jour Madeleine lui dit: Un pasteur a été me voir
il n'y a pas longtemps; il m'a chargée de te demander,
si tu ne pourrais pas aussi apparaître à d'autres;
on serait moins porté à te croire un fantôme
qui n'existait que dans mon imagination."
Il lui répondit: S'il vient encore un pasteur, dis
lui que vraisemblablement il ne croirait pas non
plus à l'Evangile, n'en ayant rien vu de ses
propres yeux. Un autre ministre te dit aussi (c'était
en effet vrai) de lui faire une description de moi.
Réponds à de semblables demandes: que l'on regarde
toute une journée le soleil, et qu'on me dise après,
comment il est fait! Mais, répliqua la fille le
monde croirait plus volontiers, si tu apparaissais aussi à d'autres.
Et le spectre dit en gémissant: "Hélas, mon Dieu
quand serai-je sauvée!" il avait l'air fort triste et disparut.

La fille prétend qu'il ne lui faut pas prononcer les questions qu'elle adresse au spectre pour avoir une réponse. Un jour, qu'elle n'avait osé ~~pro-noncer~~ dire certaine chose, l'apparition lui dit: "Je le sais déjà; Il n'est pas nécessaire que tu le dises pour me le faire savoir. mais dis-le toujours."
La fille demanda souvent au spectre: pourquoi il souffrait de quelle sorte il était lié à ce malin; pourquoi il fallait démolir la maison etc. Mais elle ne reçut que des réponses ~~équivoques~~ évasives ou des soupirs. Depuis le milieu février jusqu'à mai la nonne apparut à la fille en différents jours. Me lui dit toujours des paroles religieuses et parla souvent en lamentant de sa liaison avec le spectre noir.
Un jour la nonne ~~lui~~ dit qu'elle ne pourrait plus venir pendant ~~un~~ quelque temps ~~mais~~ que la fille aurait des tentations à supporter ~~par~~ de la part de ce malin; mais qu'elle devait être ferme et surtout ne lui jamais donner ~~la moindre~~ aucune réponse. ~~Plusieurs~~ fois la nonne dit certaines choses d'avance, qui arrivaient en effet; par exemple que ~~telle ou telle~~ telle personne viendrait la voir le lendemain.
Ce fut le 24 Juin, à la St. Jean, lors que toute la famille était allée à l'église hors Madeleine, qui ~~préparait~~ faisait le dîner, qu'elle entendit ~~un~~ dans la cuisine grand coup ~~de~~ du côté de l'étable. Elle veut courir voir ce que c'est; mais au moment qu'elle ~~voulait~~ sortir de la cuisine elle vit ~~une~~ ~~nonne~~ un

à Braunsbach, (village catholique dans le voisinage), nous y ferons dire une messe afin que le tems reste beau; mais il faut me répondre!" à 11½ ~~à midi~~, le même jour, le moine ~~noir~~ a été déjà près d'elle dans le préa. Il porta un sac sur le dos et une faux ~~dan~~ à la main, commença à faucher et dit: Madeleine c'est une honte devant les voisins. Si vous faucher si mal. Dis-donc, ne veux-tu pas changer ta faux contre la mienne? Vois-tu, tu auras encore ce sac que j'ai sur mon dos; il est plein d'écus brillants, tu n'en a jamais vu de si beaux! Je te les donne tous par dessus le marché. mais il faut me répondre et ne pas dire ~~aussi~~ si tôt à ton vieux (le père) que je suis ici, sans cela ~~sta~~ je m'en vais à l'instant chez moi." Sur ces paroles la fille dit tout de suite à son père que le moine était là! Celui-ci s'en alla à l'instant et lui cria en se retournant d'un ton moqueur: "Viens aussi avec moi, je ferai dire la messe afin que le tems reste beau."

Le 6 juillet à 2 heures et demie du matin la voix de sa servante se fit entendre derrière elle. Madeleine, dit cette voix, vient vite dans le pré auprès de ton père. Où vas-tu donc? hé, réponds!" La fille se retourna; mais au lieu de sa servante elle voit un veau noir, qui lui dit: N'est-ce pas, cette fois-ci j'ai failli t'attraper! Avec la Bible ton vieux ne peut m'éloigner, comme on veut lui le faire accroire. A quoi bonne la Bible? la messe est meilleure ~~elle~~ est plus ~~élég~~ du goût de la haute classe. Viens, Madeleine à Braunsbach,

nous y ferons dire la messe afin que le tems reste beau!
Le 8 juillet il se montra à elle dans une chambre où elle fit le lit. Bon jour Madeleine lui dit il derrière elle, ~~il servant~~ (imitant la voix de la servante de l'aubergiste du village) Mon maître et ma maîtresse m'envoient auprès de toi: te dire d'aller à Braunsb. ils veulent faire dire la messe, comme le moine l'a conseillé, afin que le tems reste beau; et ils en veulent une pour un florin: parceque elle est ~~étant~~ meilleure qu'une pour 48 Kreutzer. (1 florin ~~de Wurtemberg~~ à 60 Kreutzer est à peu près 2 fr. 10 c.m.); engage aussi ton père à en faire dire une pour 1 florin. Il est d'une grande importance, n'est ce pas, qu'on ait de bon foin."
Au point de répondre elle interrompt son travail, se retourne et reconnaît le moine. Celui-ci fit un éclat de rire et dit: ~~Si~~ Bien que j'ai manqué de t'attraper cette fois, je ~~te~~ t'attraperai sûrement encore. Dis à ton vieux, que je lui dirai une messe pour ⅘ de florin, qui soit aussi bonne qu'une pour un florin." Et puis il fit entendre son rire moqueur et disparut.
Dans ce tems elle et sa soeur trouvèrent dans l'étable ~~un pot~~ sur une solive un petit sac qui sonnait en tombant. Elles l'ouvrirent et y trouvèrent quelques écus et de la monnaie, ~~en tout~~ faisant environ un Louis. Il était inexplicable comment cet argent y était venu. Il ne manqua à ~~personne dans~~ pas aux gens de la maison et personne d'autre ne se montra le réquérir comme le sien. Voilà le moine qui vient et dit ~~à Madeleine~~ à la fille: c'est à toi, Madeleine pour le soufflet que je t'ai donné l'autre jour dans l'étable

sur le foyer un monceau de grenouilles jaunes, singulièrement formées. Elle s'épouvante; cependant elle pense qu'elle devrait en ~~mettre~~ prendre quelques unes et avec son tablier, pour montrer cette nouvelle espèce de grenouilles à ses parents quand ils seraient de retour de l'église. Mais au point de le faire une voix qui semblait celle de la nonne lui cria ~~du côté du plafond~~ d'enhaut: „Madeleine! laisse là les grenouilles!" et elles disparurent.
Le 2 Juillet le père ~~alla~~ étoffa faucher dans le pré à 2 h. du matin. Etant environ à soixante pas de la maison la fille dit à son père: voilà le valet de ~~notre~~ voisin qui crie: halt Madeleine j'irais avec toi!" Le père ne put l'entendre, mais la fille entendit ~~avec~~ les mêmes paroles une seconde fois, ~~avec~~ suivies d'un ~~fou~~ rire moqueur. Elle dit: le voilà qui vient! C'était un chat noir. En continuant leur chemin elle dit: maintenant c'est un chien. Etant arrivés au pré, c'était un poulain noir. Le père ni les autres personnes qui y étaient ~~[illegible]~~ n'aperçurent rien! La fille le vit jusqu'à 7 heures du matin. Alors elle avait de la peine à faucher. Le 3 Juillet au matin allant encore faucher une voix lui cria tout en riant d'un ton moqueur: „Madeleine! qui est donc celle qui vient si souvent te voir?" ~~A l'instant~~ Au même instant la fille dit à son père: voilà quelque chose qui vient. C'était un cheval sans tête, qui courait f tantôt devant elle tantôt derrière elle.

Il semblait quelque fois que la tête était à peine coupée de sorte qu'on voyait encore les chairs, ~~vives~~ d'autres fois cet endroit était couvert de peau.

A midi en remuant le foin dans le pré un homme noir vint chez elle et se promenant à coté d'elle il lui dit: c'est une coquine qui vient chez toi; que veut ~~donc cette là~~ elle donc? Il ne peut pas lui répondre, c'est une personne de mauvaise vie. mais réponds à moi; je te donnerai alors la clef de la cave qui est au dessous de ta maison. Il y a 6 tonneaux du plus vieux vin et beaucoup: beaucoup de te choses précieuses. Son vieux (le père de la fille) aurait long tems à boire de ce vin; c'est aussi à compter pour quelque chose: Et puis il se mit à rire et disparut.

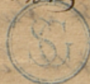
Le 4 Juillet à 3 heures du matin elle allant faucher elle vit venir chez elle un homme noir sans tête qui lui dit: Madeleine! aide-moi faucher, je te donne un écu pour chaque fauchée. Si tu voyais combien les écus sont beaux, tu m'aideras sans doute. Ne me connais-tu donc pas? Je suis le fils ~~de~~ l'aubergiste. Quand j'irai à la cave de bierre, je t'en donnerai aussi, si tu m'aides." Il riait toujours à telles paroles de son ton moqueur accoutumé. Il resta un quart d'heure et dit en s'en allant: "Tu es aussi mauvaise que l'autre qui vient chez toi!" A 5 heures il revint en homme noir avec une faulx sous le bras et dit: Je t'aiderai encore à faucher cette place, afin que vous ayez ~~plustot~~ plus tôt

fini. Après tu ~~sais~~ viendras avec moi; nous allons voir cette coquine. Là qui il y a là à manger et à boire! Mais il faut que tu sois affable envers moi et que tu me répondes. Donne-moi maintenant ta faux; je vais l'aiguiser. Bon! Vois, comme elle coupe maintenant. Elle coupera la mousse d'audedans de la terre et encore ~~y~~ beaucoup de beaux écus si tu me réponds." Il resta auprès d'elle jusqu'à 7 heures. Toute la journée elle n'était pas obligée d'aiguiser sa faulx, elle était toujours affilée, tranchante. A midi le noir revint dans le pré avec un râteau dans la main. Un bon ouvrier, dit il, se rend sur la place à midi précis." Il remuait le foin derrière Madeleine et dit disait toujours en travaillant: „réponds-moi donc, sotte que tu es. Alors tu auras quantité d'argent. Je te paierai chaque réponse avec des trésors, je suis riche, moi. Madeleine il faut faire dire une messe afin que le beau tems continue. il est absolument nécessaire et que tu en fasses dire une." Et se mit à rire et disparut. (La fille est protestante. il n'y a pas de catholiques à Orlach.) L'habillement du noir lui parut ressembler au froc d'un moine. Aussi lui dit il plus tard que pendant sa vie il avait été moine.

Le 5 Juillet, lorsque la fille était encore dans le pré, elle entendait crier derrière elle; c'était comme la voix de son voisin: „Madeleine n'as tu pas ~~de~~ une pierre à aiguiser sur toi? Je fais tout à contre-sens aujourd'hui; j'ai laissé la p. à aiguiser chez moi."

Elle évitait constamment dans de pareilles circonstances de donner réponse, quand même elle croyait être sûre qu'une véritable voix humaine lui parlait - ~~mandant réponse~~. En se retournant elle vit le noir derrière elle qui lui dit : "N'est-ce pas c'est beau, si l'on ose retourner où l'on a été déjà ? Je crois que tu ne connais plus tes gens, ne suis-je pas ton voisin ; regarde donc bien. Dis-moi ce que ton père a voulu faire de ce livre qu'il allait emporter aujourd'hui ~~avec lui~~ ? ~~Voulant~~. A-t-il voulu dire la messe ?" en disant ces mots il éclata d'un rire moqueur. (Quant au livre dont il parla c'était la sainte écriture qu'on avait conseillé au père d'emporter avec lui pour la montrer au noir quand il paraissait. A cause de la pluie il ne le fit pas.) " Madeleine continua-t-il tu n'aiguises pas ta faux comme il faut. Regarde, il faut se mettre à terre et prendre la faux sur ses genoux : Assieds-toi ! Vois-tu, c'est ainsi qu'il faut l'aiguiser ~~et~~ réponds-moi donc et sois affable ; alors tu couperas avec ta faux la mousse de la terre et encore beaucoup de brillants écus. Attends, Madeleine les mouches te piquent (c'était vrai) ; je te les chasserai." (Il les chassa en effet et de toute la journée elle n'en a plus été incommodée, de même que sa faux coupait toujours, sans qu'on fût obligé de l'aiguiser.) Après il continua ainsi : "Madeleine il faut dire à ton père qu'il vienne avec moi

On cria au feu et l'on parvint bientôt à éteindre la flamme qui deja avait déjà flambé par le toit de sorte que les voisins s'en furent aussi aperçus. Cet évènement causa un grand effroi aux habitants de la maison; ils ne pouvaient s'expliquer le feu qu'en admettant que des malveillants l'avait mis dans l'étable. Cependant le feu éclata de nouveau en differentes parties de la maison. le 9, 10 et 11 Février. Le maire du village fit, à la prière de Grombach fit garder la maison, jour et nuit tant au dehors qu'au dedans. Mais malgré cette mesure le feu ne dis se montra toujours et Grombach fut pou obligé par ces dangers de quitter sa maison. Le déménagement ne changea rien à l'état des choses; le feu reparut toujours quoique la maison fût vuidée et continuellement gardée. Lorsque quelques jours après le feu dernier Madeleine revint dans l'étable à 6 heures et demie le matin, elle entendit au coin de la muraille qui en partie est déjà fort vieille un gémissement comme celui celui d'un enfant. Elle le communiqua aussitôt à son père. Celui-ci se rendit à l'étable mais il n'y entendit rien. A 7 heures et demie Madeleine vit au fond de l'étable, près de la muraille l'ombre grise d'une femme, dont la tête et le corps étoit entouré d'un bandeau noir. Une heure plus tard, lorsqu'elle donnait à manger au bétail, la même figure se montra à elle et commença à parler. „Démolissez la maison, dit elle, démolissez la maison, si cela n'est pas fait le 5 mars de l'année suivant il vous arrivera un grand malheur."



En attendant vous pouvez rentrer encore aujourd'hui au nom de Dieu dans la maison; il ne vous arrivera rien jusqu'à l'époque indiquée. Je vous protège et j'ai empêché que la maison ne fût consumée par le feu, comme un esprit malin l'avait voulu. Mais si elle n'est pas démolie jusqu'au 5 Mars, je ne saurai plus empêcher le malheur. Promets-moi donc qu'il soit fait!"
Madeleine le promit à l'esprit. Père et frère étaient présents; ils entendirent parler la fille mais hors cela ils ne remarquèrent rien d'extraordinaire. D'après le rapport de la fille la voix qu'elle avait seule entendue était celle d'une femme et sa prononciation haut allemande.
Le 19 février à 8 h. et demie le soir, cette apparition vint devant son lit: "Je suis, lui dit elle, une femme née le même date que toi. Que d'années j'erre ici! Et je suis encore en liaison avec un malin qui ne sert pas Dieu mais le diable. Tu peux contribuer à ma rédemption." Aurai-je un trésor, lui dit la fille si j'y contribue? — "N'aspire pas à des trésors d'ici-bas, ils ne servent à rien," répondit le spectre. Le 15 du mois d'Avril il lui apparut de nouveau dans l'étable en disant: "Je te salue, ma chère soeur! Je suis aussi d'Orlach, mon nom est Anne Marie. Je naquis le 12 Septembre 1412 (Madeleine naquit le 12 Septembre 1812.).

Madeleine ~~r~~ remerciez-en moi. Je l'ai dérobé à un Msr. à H. qui ce jour ~~a trompé~~ frustré quelqu'un de 6 Louis." Mais il ne réussit pas ~~mieux~~ à faire parler la fille. Le soir ~~le s~~ le spectre blanc lui apparut: c'est bien, lui dit-~~elle~~ il, de n'avoir pas répondu à tout ce qu'il a dit. ne garde pas cet argent donne-le à des pauvres." (le conseil fut suivi.) Si ~~dimanche prochain~~ tu viens à Hall, continua l'ombre blanche marche dans la ville jusqu'à ce qu'une personne t'appelle; elle te donnera de l'argent et tu en achetteras un livre de cantiques." Elle alla ~~vint~~ bientôt à Hall ~~et marchant dans~~ ~~...~~ où un marchand la fit appeler à sa boutique. il lui demanda, si elle ~~cette~~ était cette fille d'Orlach, qui avait de si singulières ~~visions~~ apparitions; après quoi il se fit raconter d'elle son histoire et lui donna un florin duquel ~~il~~ elle s'achetta un livre de cantiques.

Le …, lorsqu'elle fit boire son bétail ~~…~~ à une fontaine isolée de la forêt, le moine apparut de nouveau et lui dit ~~…~~ de la voix du voisin Jean: cette fois ma fille est seule" dit son père; Jean aie la complaisance d'aller la suivre à la fontaine de la forêt; sans cela le moine noir pourrait s'y montrer et la forcer de lui répondre, ce qui porterait grand malheur à ma fille. Me voilà donc; n'est-ce pas, le moine n'est pas ici? eh bien je m'en vais te dire une chose; ~~…~~ es-tu curieuse de savoir quoi? Hier lorsque j'ai été dans ta maison — n'est pas ce fut hier? ou fut-ce avant-hier? que tu ~~avait~~ avais mon garçon sur tes bras et que tu allais au jardin — et ton père et moi nous ~~fumes~~ restâmes seules ensemble.

Alors il ~~me dit~~ invectiva contre lui et me dit: Je ne laisse plus long tems Madeleine ~~dan~~ chez moi; je la chasserai ~~tout~~ d'ici; ~~ou~~ il faut qu'il aille dans un convent — n'est-ce pas c'est singulier de ce ton père? — ou qu'elle se marie. C'est ce que ton père me dit et je ne trouvai pas qu'il eût tort. Que te semble-t-il d'un couvent? J'ai été aussi dans un couvent quand j'ai été soldat il n'y est pas si mal que l'on croit. Ou préfères-tu te marier? Parle! Je sais pour toi un garçon, comme il faut; qui crois-tu que ce soit? Alors tu peux travailler ce que tu veux. Mais si tu préfères un couvent, tu n'as plus rien à faire du tout. C'est pour cela que la fille de l'aubergiste entre aussi dans un couvent; elle n'aime pas à travailler. Mais soit que tu te maries ou que tu entres dans un couvent tu n'auras plus des gerbes à présenter pour en charger la voiture. Ce soir je viendrai un peu vous aider. & Avez-vous fait les gerbes? Hein?" La fille ne lui répondit pas. Car bien qu'il pût contrefaire sa voix, il n'en était pas de même de sa figure, elle y reconnut aussitôt le moine noir qui alors disparut alors. Mais comme il l'avait ~~dit~~ prédit le vaisor Jean aida ce soir en personne à présenter les gerbes sans savoir que le moine noir l'avait ~~fait~~ promis en son nom et sous sa personne.

Le 12. à 10h. un quart la femme blanche se apperçut

8

163

Elle commença à prier: „Oh Jésus, quand serai je sauvée!" Et puis elle dit: Tu augmentes mon inquiétude! Tiens bon contre les tentations de ce matin. Ne lui réponds jamais, je t'en conjure. Si tu lui avais donné une seule réponse, si tu n'avais dit qu'un oui, à l'instant ta maison aurait été en flammes. Car c'est lui qui a déjà tenté plusieurs fois à la faire consumer par le feu. Mais je m'y suis toujours opposée. Il te tourmentera de plus en plus. Mais ne lui réponds pas, ne lui dit jamais un mot!" Ensuite elle dit de vouloir lui montrer la place où le couvent avait été. Elle la conduisit dans le village et la lui montra.
Le 15. Juillet lorsque Madeleine était toute seule dans la chambre, le noir vint chez elle sous la forme d'un ours et dit: J'ai bien rencontré cette fois, te voilà seule. Réponds-moi; j'ai quantité d'argent pour toi. Pourquoi réponds-tu donc toujours à celle-là (la femme blanche) qui ne te promit point de l'argent? Qu'as-tu donc dans cette misérable vie? Rien que de la peine et du souci, du matin jusque dans la nuit avarice, rien que nettoyer l'étable, tirer le lait, fourrer le porc, battre le blé. Rien qu'une seule réponse et toute ta vie tu n'auras plus à te soucier de toutes ces misérabilités, tout et cette coquine qui ne te dit que des mensonges et ne te donne rien, ne reviendra pas non plus. Mais si tu ne me réponds pas, tu verras, comment je te tourmente



Dès lors le noir ne lui apparut ~~peut les~~ ordinairement que sous la forme d'un monstre affreux, d'un ours, d'un serpent d'un crocodil. ~~et~~ jamais plus sous la forme d'un homme. tantôt il lui promit de l'argent tantôt il la menaçait de tourments. le 21. Août le spectre lui s'apparut sous la forme d'une bête monstrueuse qui avait le cou au milieu du corps. Elle était ~~assise~~ debout sur un banc. Elle tomba évanouie et on n'entendait d'elle que ces mots. „le noir!" Elle a été plusieurs heures dans l'état d'évanouissement et cet accès ~~se~~ répétait ~~la même~~ tout le lendemain. Elle frappait tout ce qui s'approchait d'elle avec le pied et le bras gauches. les furieux mouvements du côté gauche devenaient encore plus véhéments quand on y approchait l'écriture Sainte.

Ses parents firent appeler un médecin et un curé. Lorsque le médecin lui demandait: as-tu des spasmes. Elle répondit: non. As-tu s un autre mal? non. Qu'est ce que ~~tu as~~ il y a donc? Le noir, répondit-elle. Où est-il? Là ici, dit elle en frappant ~~son~~ le côté gauche avec la main droite.

On la saigna, on lui posa des sangsue. Elle était dans un sommeil demi magnétique. Tout cela ne mène à rien; dit-il. je ne suis pas malade. toute la peine qu'on se donne est vaine. le médecin ne s peut me guérir. „Qui est-ce donc qui puisse te guérir? ++ La voilà qui s'éveille tout à un coup et dit gaiment: je suis guérie par qui donc? C'est la demoiselle blanche.

Littérature Portugaise et Brésilienne

Un voyageur allemand
au Brésil
en l'année 1822.

Langsdorff

Voyage au Brésil

14

Mélanges

165

Ms. de Langsdorff
donné par mon
frère.

Mr Denis.

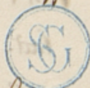
Analyse faite sur l'allemand
par Mr Collet.
professeur de rhétorique &c

Voyage en 1822 (janvier)

Feuille 1.ère

P. 1 Précautions nécessaires. Difficultés des voyages.

Muletiers, mulets.



P. 2. objets nécessaires. lits, aliments; même le café et le sucre, dans le pays du café et du sucre: tout emporter.
(V.s la note sur une espèce de haricots noirs.)

P. 3. voyage de Rio Janeiro à Porto d'Estrella.
mutité des ressources pour le logement et la nourriture à Porto d'Estrella. (couleur ordinaire, désagréable d'abord.

P. 4 route vers Minas geraes; inondations: effet produit sur le voyage: route unique pourtant. Négligence du gouvernemt
Minéralogie: botanique: huttes servant d'auberges.

Feuille 2 inutile

Feuille 3. P. 1. Tahmerim: particularités. Serra d'Estrella. détails géologiques; et descriptifs. Sucreries en prospérité.
P. 2. Domaines de Mandioca appartenant à l'auteur; leur richesse scientifique. Instruments qu'il emporte.
bas et P. 3 haut: route.
Produits naturels. Fougère, arbre de fougère (farrenkraut) arbre araucaria, différent de l'araucaria imbricata du Chili.
P. 4 Corrego secco. Produits botaniques. Neuf espèces de colibri recueillies en quelques jours. Richesse des couleurs de la végétation. Les habitants de Corrego secco vivant du passage des caravanes: boutiques de maréchaux ferrants. Paroisse; division.

Feuille 4. P. 1 manière de vivre et de se loger des troppeiros et arrieiros. (Vo p. 4 de cette feuille)
Maïs: son abondance et son utilité. 3 espèces.
P. 2. milho grande; milho catete; milho de alho ou milho pipoca. Détails.
et P. 3. Préparation particulière du maïs, dans le pays.
bas: autre préparation.
P. 4. logement. vie des troppeiros.
petite boutique de maréchal-ferrant, qu'on doit emporter avec soi

Feuille 5 P. 1 fin prématurée des mulets. oiseaux de proie les dévorant avec une étrange promptitude. un bœuf malade.
Muletiers. nombre de mulets qu'ils soignent; tottas.
Ferrement des mulets.
P. 2. vie des hommes du pays. hospedarias.
Famille: femmes. réclusion: jalousie.
+ hospitalité: bancs de pied. usages: bas. ...
P. 3. Comment ils sont traités chez le voyageur. Carne secca.
Ils marchent vers Itamarati et Sanmanpaya.
P. 4 ressources du pays. ~~...~~ boutiques à ferrer. chou blanc. physio botanique. Itamaratti. Samanpaya. Végétation.
bas et

Feuille 6. p. 1. habitation d'un ecclésiastique. bois d'orangers. ananas, riz: ...: pêches. coings. bonne hospedaria.
Ecclésiastiques. avides de s'enrichir: luxure.
P. 2. commerce: ~~...~~ divers. agriculture. Indifférence du père Luis pour ses hôtes savants. visite pompeuse qu'il leur rend.
P. 3. le père Correa: ses domaines. son ménage: sa richesse. culture d'arbres Européens. Riz, coton. huile ~~...~~ à brûler tirée de l'arbre de ricin. 2 espèces. manière de la recueillir.
P. 4 fleurs. colliers vendus aux dames pour la messe. échange. chevaux ferrés. bénéfice 770 francs par jour
+

166

Feuille 7. 1.ère renfermant la feuille 7 bis. p. 1 ~~les Sucundus~~. Forêts moins bien cultivées q.e Mag.e Sucundous.

P. 2 Végétation, oiseaux, insectes, d'espèce nouvelle. Singes, et autres animaux. Rats. leur hardiesse : blancs sous le ventre.

Feuille 7 bis. P. 1 leur origine ; description.

Chauves souris : vampires suçant le sang des mulets. détails. Elles désolent et rendent inhabitables certaines provinces. insensibilité curieuse des chevaux &c. à la morsure des chauves souris.

P. 2 nègres de même, et pourtant ils sentent très bien la piqûre des moucles, cousins, puces. Le pouce ou le bout du nez. Danger ; retour des vampires. Moyens de prévenir la morsure au même endroit, non d'en prévenir d'autres. Explication de l'insensibilité, qui n'explique rien.

P. 3. deux palmistes, arbres à fougère, et ~~autres plantes~~ bambous d'espèces nouvelles.

Climat plus froid, et favorable à la culture des produits européens; étrange fécondité de la terre, que pourtant le froid et l'humidité rendent stérile parfois. habitants moins portants, quelques blonds.(1) feuilles plus nombreuses. Virondité de 4 aiguilles.

P. 4. on a peu de aiguilles : on leur préfère les noirs : grosseurs &c. après Sta Rita, forêt vierges mais pénétrable presque comme les forêts européennes ; source féconde d'études pour le savant. Silence de la forêt : chant mélancolique d'un seul oiseau.(2)

Feuille 7 1.re P. 3 Datura Stramonii, et autres plantes avoisinant partout la demeure de l'homme. P. 3 bas et

P. 4 Francisco José ~~Viegas~~ Vieira. Culture hardie ; bois d'oranger + entreprise

Feuille 8. p. 1. établissements de Suisse Bräcke.

P. 2 colonie Suisse. histoire, désagréments subis.

P. 3 colons restés. éloge de leur activité et de ses résultats.

P. 4 Produits européens obtenus. Plantation d'arbres à café ~~étrangère~~ terrain de peu pour rien trop froid : soins qu'en ont pris les colons.

(1) V. aussi P. 3 de la feuille 7 1.re presque la moitié.

(2) patte de ferro : v. p. 4 de la feuille 12.

Feuille 9. P. 1 Le tabac, produit plus sûr que le café.
colons : prairies artificielles. herbe dite *grannna*. v. p. suiv.te
P. 2 Mess.rs Rinck et Gros Kropp. — Major Graffuried.
P. 3 Le gouvernement n'encourage pas assez les colons étrangers.
P. 4 Morro do Lugans. environs.

Feuille 10. P. 1. *Villa de Mage* : culture très belle. Perspective superbe.
P. 2 route affreuse vers Rio Janeiro. Négligence du gouvernement.
✗ P. 3 av.t le milieu ; la vache sans son veau ; opinion du pays,
suite et p. 4 ressources que présente cette localité, si un jour
le luxe s'établit à Rio Janeiro, et si on fait une route.
P. 4 once s'introduisant la nuit. un autre en plein
✗ jour cause une terreur panique, qui coûte un cheval à l'auteur

Feuille 11. P. 1 Leur table chez *Vieira*. Francisco José
Point de beurre, saindoux, mais meilleur que le nôtre.
P. 2 voyage : station ; une de mines
P. 3. culture négligée, plaine sous la direction d'un caporal en retraite
route vers la venda de *Ferrugenia* intéressante et pittoresque.
Végétation.
P. 4. vallée côtoyant le *Rio preto*. excellente pour la culture du riz,
elle reste déserte. auteur arrivé à un sommet, en montant le
Morro de Fousena. item p. 2 de la feuille 12, et toujours sans éléments fiévreux.

Feuille 12. P. 1. passage du fleuve. esclaves, leur adresse. bas : mauvaise route
et p. 2 haut. arrivée à *Vargem grandes* hospitalité ancienne
✗ *et moderne*. La poésie et l'histoire. *Climat froid*, végétation nouvelle
P. 3 La Fazenda de Manoel Soares ; son activité : puissance de l'intelligence
entreprenante dans le nouveau-monde. résultats obtenus. v. p. 4 haut.
P. 4. *Végétation*. Fazenda real. Fazenda do principe.

Feuille 13. P. 1 *Neufreybourg* : colonie suisse dans le *Morro queimado*.
L'auteur dira pourquoi elle n'a pas réussi comme on l'espérait.
Convention entre l'entrepreneur suisse et le gouvernement. (1818.)
✗ P. 2 réflexion sur le prix arrêté pour le transport.
le terrain choisi est *vendu* par le roi et à un prix énorme

environ 80,000 thaler (350 à 400,000 francs environ) pour 8 à dix ~~b...~~ legoas quarrés.

P. 3 Conditions de l'établissement.

1ère cond.on. Réflexions de l'auteur sur l'indication de M.r Gachet. Nombre des colons augmenté ; religion indiquée ; Nationalité également.

P. 4 suite des conditions : réflexions

Feuille 14 P. 1 suite des conditions. une réflexion en note.

item p. 2, 3 et 4

Feuille 15 P. 1 et 2 suite des conditions.

P. 2 rapport du sieur Gachet.

P. 3 torts et indication de Gachet.

P. 4 malheurs de la colonie.

Feuille 16 suite des malheurs et leurs causes.

Feuille 17 P. 1 item



P. 2 3 et 4 retour à Mandiocca.



Ce ms. de Langdorff est autographe à ce que m'a dit mon frère. Son auteur avait acquis une grande réputation vers 1817 ou 1818. Les fatigues de ses voyages et dit on quelques excès amenerent chez lui une complète aliénation mentale

Mon frère qui me fit cadeau de ce livre à hyères le tenait je crois de sa première et excellente femme qui était allemande

—

Notice sur

l'île Sainte Catherine

au Brésil.

Manuscrit autographe

de Mr Langsdorf

Ces derniers mots sont de la main de mon frère Alphonse Denis. — Je joins à ce MS. qui n'est certes pas sans valeur une rapide analyse qu'a bien voulu faire de ce MS. le savant et aimable Mr Collet professeur de l'université, auteur de l'opuscule intitulé : La langue de Mr de Méré.

Wollte ich aller Nebenumstände erwähnen, die zur Vorbereitung einer Excursion in das Innere der Provinz von Rio de Janeiro nöthig sind, so müßte ich befürchten die Aufmerksamkeit meiner Leser sogleich beym Anfang der Durchlesung dieser Blätter zu ermüden, daher will ich anstatt einer langweiligen Einleitung nur der nothwendigsten Vorkehrungen erwähnen, die überhaupt in Brasilien zu einer solchen Reise schlechterdings nothwendig sind.

Das Reisen in das Innenland von Brasilien ist mit großen Schwierigkeiten verbunden und von dem in andern civilisirten Ländern gänzlich verschieden; indem die königlich-portugiesische Regierung, noch zu keiner Zeit, seit der Entdeckung Südamerica's darauf bedacht war, irgend eine Heerstrasse von beträchtlicher Länge nach einer oder der andern der innern Provinzen anzulegen. Die einzige mögliche Weise der Communication besteht daher im Reiten zu Pferde oder auf Maulthieren; aber so wie auch alle Waaren und Produkte des Landes bloß auf diese einzige Art von und nach den Hauptstädten oder entlegenen Orten und den entlegensten Provinzen gebracht werden können.

Zu einer Reise in das Innere des Landes gehören also vor allem einige gute Maulthiere, (welche ihrer Stärke und Ausdauer wegen, den besten Pferden bey weitem vorzuziehen sind) und ein guter Maulthiertreiber; dieser muß nicht nur die Trag= und Lastsättel gerecht zu machen; sondern auch die [Maulthiere] mit Hufeisen zu beschlagen, das Auf= und Abladen derselben zu besorgen und sogar die gewöhnlich vorfallenden Krankheiten und Wunden derselben zu curiren verstehen.

Es ist äußerst schwierig einen guten Menschen dieser Art gegen Monathlohn, welcher gewöhnlich in 6400 bis 8000. Reis d. h: anderthalb bis zwey Louisd'ors besteht, zu finden.

der gewöhnliche Preiß eines guten Lastthieres mit Sattel und Zeug beträgt etwa 30,000 bis 40,000 Reis d. h: 200 bis 240 Franken.

Außer den Thieren und deren Treiber muß man auch noch die nöthigen Reisecoffer oder Reisekisten besitzen, die nach Landessitte eingerichtet und mit Leder oder einer Ochsenhaut überzogen und überhaupt sehr stark und dauerhaft zubereitet seyn müssen; Auch dürfen sie weder zu groß noch zu klein seyn, damit sie mit Leichtigkeit auf= und abgeladen, der Nässe, dem Regen und Sonnenschein ausgesetzt und doch nicht leicht beschädigt werden können.

Das beste Maulthier kann auf eine kurze Strecke und bey guten Wege höchstens zwölf Arrobas d. h. 384 ℔ tragen, indeß die gewöhnliche Last auf einer etwas längeren Reise selten mehr als die Hälfte, folglich nur gegen 190 bis 200 Pfunde betragen darf.

In einem Lande welches wenig cultivirt und sparsam bevölkert ist, wo man keine Heerstraßen und keine eigentliche Wirthshäuser, noch weniger aber Gasthöfe findet, muß man natürlicher Weise bey einer größern Reise auf alle mögliche Bequemlichkeiten des Lebens Verzicht leisten und nur das Nothwendigste der Bedürfnisse, selbst Nahrungsmittel und Betten mit sich führen. Das Letztere besteht am besten in einem Netze oder einer Hängematte, welche jeden Abend, an dem Orte des Aufenthalts aufgespannt wird. Die gewöhnlichsten Nahrungsmittel sind: kleine schwarze Bohnen a), Speck, in dünnen Scheiben geschnittenes und im Schatten getrocknetes Rindfleisch, Mandiocca oder auch Welschkorn-Mehl. Zu den selteneren Leckerbissen, die man sich jedoch zuweilen unter Weges verschaffen kann, gehören Spanferkel, Hüner und Eyer. — Alles, was der Reisende noch besonders zu haben wünscht, muß er mit sich führen. Selbst Caffee, ~~Thee~~ Zucker, (im Caffee- und Zuckerlande) muß er mitnehmen, wenn er nicht öfters sein sonst wohl gewöhnliches Frühstück entbehren ~~muß~~ will. — Dem Europäer, der noch nicht an die dortige Landesnahrung gewöhnt ist, würde ich auch anrathen etwas Weitzenmehl und Zwieback nicht zu vergessen, und nicht eher eine Binnen-Reise in diesem Lande anzutreten, bevor er nicht mit den Sitten, Gebräuchen, der Nahrung, dem Clima und der Sprache desselben einiger Maßen wenigstens bekannt ist.

Allzuviel und unnöthiges Gepäcke ist auf keiner Reise lästiger als auf einer solchen, wo man beynahe täglich in Gefahr ist ein oder mehrere Thiere, der schlechten Wege wegen, zu verlieren; daher ist es sehr empfehlungswerth, jederzeit einige (darf ich mich so ausdrücken?) Vorraths-Lastthiere mehr mitzunehmen, als man eigentlich nöthig zu haben glaubt; damit man bey einem, vorgefallenen Unglücks- oder Todesfall ~~eines~~ eines Maulthieres nicht in sehr große Verlegenheit und in unersetzlichen Verlust gesetzt werde. —

Nachdem ich mich nun, dieser kurz vorausgeschickten Bemerkungen zu folge, seit einigen Monathen zu meiner bevorstehenden Reise, in der Provinz von Rio de Janeiro vorbereitet, und die nöthige Anzahl von Last- u Reitthieren,

---

a) Ich erinnere mich nicht diese Art Bohnen in Europa irgendwo bemerkt zu haben; vielleicht ja wahrscheinlich könnte man sich wohl in Hamburg oder Bremen, bey denen aus Brasilien ankommenden Schiffern diese Art verschaffen, und solche im südlichen Deutschland fortpflanzen. Die Farbe der Bohnen ist abschreckend, das ist nicht zu läugnen, der Geschmack aber ist vortrefflich und der Ertrag für den Landwirth sehr vortheilhaft. Die Einführung dieser Bohnen im südlichen Deutschland ist empfehlungswerth. ~~Die Saat~~ ~~Saat wäre vielleicht bey einem Schiffer in Bremen oder in Hamburg zu erhalten~~ ~~von Brasilien kommenden~~.

zur Aussaat –

nebst einem Caravanenführer (tropeiro) und die Reise-Kosten anzuschaffen gesucht hatte, so war ich mit meinen Reisegefährten Ménétriez# Naturforscher, Rubzoff, Astronom, und Rugendas Mahler, die sich alle bisher wissenschaftlich in der Mandiocca, meinem gewöhnlichen Aufenthalte, beschäftigt hatten, am 10ten September reisefertig.

von Paris

Die Reise von der Haupt- und Residenz-Stadt Rio de Janeiro nach Porto d'Estrella und der Mandiocca hat keine besondere Schwierigkeit. Man findet täglich sowohl in der Stadt als auch in Porto d'Estrella eine Menge von Barken oder Schiffsböte, welche ab- und zugehen. Mit einem frischen Seewinde, der sich gewöhnlich gegen Mittag einstellt, kann man zuweilen in wenig Stunden die Entfernung von ~~fünf~~ sechs bis ~~sechs~~ acht Stunden zurückgelegt haben; bey widrigem Winde aber bleibt man auch zuweilen mit den schweren und unbehülflichen Transport-Barken zwey bis drey Tage unter Wegs. Am besten ist es, daß man sich in Rio de Janeiro ein eigenes leichtes Fahrzeug miethet, da man alsdann mit ziemlicher Gewißheit in etwa fünf Stunden nach Porto d'Estrella gelangen kann, wo es jeden Tag am Abend durch die# Reisenden ~~sehr~~ lebhaft wird.

ankommende und abgehende

Die meisten von Minas geraes und der Hauptstadt reisenden und dahin abgehenden Menschen und Waaren vereinigen sich am Abend in diesem Hafen, der gleichsam der Stapelplatz ist. Man kommt daselbst hungrig und von der Tageshitze abgemattet an, und findet keine Unterkunft, keinen Gasthof, kein Absteigequartier und kaum ein erbärmliches, schmutziges Haus, oder vielmehr ein Zimmer, das zwar unter dem Namen eines Wirthshauses existirt, wo man aber öfters selbst für Geld nichts ~~haben~~ erhalten kann.

Sollte man durch widrige Winde oder andere unvorhergesehene Umstände aufgehalten, erst spät am Abend Porto d'Estrella erreichen und genöthigt seyn, die Nacht über daselbst zu verweilen, so muß man, anstatt eines Gasthofes oder eines Wirthshauses entweder in der Barke selbst, in der man gekommen, bis am Morgen verweilen, oder mit einem von allen Seiten offenen Schoppen und anstatt des Bettes, zu seiner Hangmatte, zu seinem Mantel oder sonstigen Reiseapparat seine Zuflucht nehmen. —

Nach Landessitte schläft man öfters auf einer dünnen, auf die Reisekoffer oder Kisten ausgebreiteten Strohmatte, oder auf einer auf die Erde ausgebreiteten Ochsenhaut; bloß in der ersten Nacht kommt dem Fremdling ein solches Nachtlager etwas hart, unbequem und ungewohnt vor, bald aber muß er sich in Ermangelung eines bessern, daran gewöhnen. — Wenn es nur einiger Maßen noch Zeit seyn sollte, sich von Porto d'Estrella entfernen zu können, so würde ich jedem anrathen sich nur so kurz als möglich daselbst aufzuhalten und von hier weg zu kommen trachten.

bey meinen öftern Durchreisen ließ ich gewöhnlich einige Reitthiere d: h: Pferde oder
Maulesel, für mich in Bereitschaft halten, die sogleich bey meiner Ankunft daselbst gesattelt
wurden; und auf diese Art erreichte ich beynahe ohne Anstrengung gegen sieben Uhr Abends, meine,
von Porto d'Estrella drey kleine legoas d: h: fünf Stunden Wegs weit entlegenen [illegible]
regen der Mandiocca; Wer sich aber diese in der That große Bequemlichkeit nicht
verschaffen kann, der wird, nach einer höchst schlecht zugebrachten Nacht, erst andern
Morgens seine Reise weiter fortsetzen können.

Die große Heerstraße nach der Provinz von Minas geraes, die man nun vor
sich hat, ist, besonders nach einigen kurz vorhergegangenen Regentagen kaum gangbar.
Die beschwerlichen Flüsse in den Niedrigungen erhalten bey heftigen Regengüssen,
so vieles Wasser, daß sie gewöhnlich überlaufen, und alsdann den Reisenden sehr
leicht auf den Gedanken bringen können, als verfolge er das Flußbette eines
Baches; daß aber dieses die wirklich einzige Königliche Heerstraße von der
Hauptstadt nach dem Gold und Diamantdistrikte ist, auf welcher zugleich auch
die meisten Lebensmittel und eine Menge Waaren u Landesprodukte als:
Caffee, Zucker, Baumwolle und Tobaksblätter, Bohnen, Mais und Mandiocca
herbeygeführt werden, das wird kaum ein Europäer, der zum erstenmale hieher
kommt, glauben können. — So lange die Regierung ihr Augenmerk
nicht auf Communication im Innern und auf Errichtung von Heerstraßen
richtet, so sucht sie auch nicht den Binnenhandel, die Agricultur und Industrie
des Landes zu befördern. — Die Leichtigkeit des Absatzes der Landespro-
dukte wäre allein hinreichend den Landmann aufzumuntern und ihn an-
zufeuern sich ein angenehmeres Leben zu verschaffen, die Produkte des
Auslandes einzutauschen und den Handel zu nähren. —

Während der ersten drey Stunden durchreist man ein flaches niedriges
zum Theil morastig aufgeschwemmtes Land, das dem Mineralogen vor-
treffliche Arten von Thonerden, von mancherley Reinheit Güte und Farbe,
selbst Pfeifen= und Porcellanerde darbietet.

Der Botaniker findet hier köstliche Sumpfpflanzen und der Entomologe
kehrt nicht unbelohnt für seine Mühe nach Hause. — Hin und wieder erheben
sich einige mit niedriger Waldung besetzte Hügel; mehrere Bäche unter
denen der von Inhumerim der beträchtlichste ist, durchschlängeln diese Ebene.

Allenthalben findet man kleine elende Hütten, von Bananen= [illegible]-
und orange=Bäumen umgeben; vorzüglich aber spielen die vielen kleinen
Verkaufs=Häuschen (venda's) hier eine sehr große Rolle. — Es sind
dies eigentlich Branntweinschenken, doch trifft man auch nicht selten etwas Wein,
Zwieback oder trocknes Brod (roscas) Zucker, Bananen, an der Luft getrocknete Fische
u. d. m. darinnen an.

Die Bequemlichkeit mit Nichtsthun ein kärgliches Leben zu fristen,
und

die Hauptstadt —

répété feuille 3. haut

feisten und ein solches dem Industrie und Gewerbfleiß zu entziehen, trägt wohl vieles zu der Menge von dergleichen Häusern bey, deren man auch jede legoa (anderthalb Stunden) etwa zehn und mehr rechnen kann.

Nach anderthalb Stunden von Porto d'Estrella kömmt man nach dem Dörfchen von Inhamerim (vulg.) woselbst sich eine Kirche und an zwanzig bis dreißig Häuser befinden. Dieses Dörfchen zeichnet sich dadurch aus, daß es beynahe ganz im Sumpf steht und daß der Weg in dessen Nachbarschaft der allerschlechteste ist, und daß dessen Bewohner Jahr aus, Jahr ein, lieber bis an die Hüften im Wasser waden, und lieber mit Lebensgefahr über eine halbzerfallene Brücke gehen, als solche auszubessern. Nach einer kleinen Stunde, von diesem Dörfchen, erreicht man eine schöne, weit ausgedehnte und mit grünem Rasen bedeckte Ebene, welche das campo de Belloës genannt wird. In der unmittelbaren Nachbarschaft derselben ist eine sehr große Zuckersiederey. —

Ein Theil des hohen Orgelgebirges, welches auch den Namen der serra d'Estrella führt, stellt sich hier majestätisch dem Auge des Wanderers dar. — Es ist eine unregelmäßige von N. O nach S. W. sich erstreckende, zwischen 3 bis 4000 Fuß hohe Bergkette deren Felsen aus Granit, Syenit und Gneiß bestehen. —

Die Berge selbst sind theils spitz zuckerhut= und kastenartig geformt, tiefe Thäler bildend und aus kahlen Granit=Felsenmassen bestehend, theils rund sanft abgedacht und bis auf die obersten Gipfel mit hohen Laubbäumen von mancherley Farbe und Schattirung bedeckt. Man nähert sich nun allmählig diesem Gebirge und bemerkt mit Vergnügen an einigen großen Zuckersiedereyen den Fortgang der Cultur und die Zunahme der Bevölkerung dieser Gegenden. — Nach Zurücklegung dreyer kleinen legoas kömmt man am Fuße der serra d'Estrella bey den Ländereyen der Cordoaria und der Mandioca an. Die Lage dieser beyden Besitzungen ist reizend und für Agricultur höchst günstig. Die Nähe der Hauptstadt, die Verbindung mit der Provinz von Minas geraes, vermittelst der großen Heerstraße, die Fruchtbarkeit des Bodens und die Leichtigkeit die Erzeugnisse der Erde gleichsam vor der Thüre absetzen zu können, geben diesen Ländereyen einen großen Vorzug vor vielen andern.

Das Clima ist um desto gemäßigter, je höher man die Gebirge hinansteigt, in denen der Wärmemesser zuweilen selbst unter dem Gefrierpunkt steht. — Die Ländereyen der Mandioca sind durch die Menge der von den Gebirgen kommenden Waldbäche sehr gut bewässert. Das Trinkwasser ist kühl und ganz vortrefflich. In den undurchdringlichen Urwaldungen findet man sehr gute Holzgattungen aller Art im Überfluß. Die natürlichen Producte sind wegen der Verschiedenheit der Temperatur der Gebirge bey weitem mannichfaltiger als in den einförmigeren Niedrigungen gegen die Hauptstadt hin.

Diese Ländereyen der Mandioca, am Fuße des Orgelgebirges, die ohngefähr die Strecke von einer legoa (1½ Stunde) ins Gevierte in sich fassen, sind seit mehreren Jahren mein Eigenthum und haben nicht nur mir insbesondere; sondern auch einer Menge Reisenden und gelehrten Naturforschern vielen wissenschaftlichen Genuß verschafft. — Ich übergehe jetzo die besondere Beschreibung dieser

schönen

schönen Landschaft und ihre Produkte und erinnere blos, daß ich von hier aus, meine wissenschaftliche Excursion nach dem Orgelgebirge, mit meinen oben angeführten Begleitern antrat.

Meine astronomischen Instrumente bestanden in zwey Chronometer, die getragen wurden, einem Sextanten nebst künstlichem Quecksilberhorizont, einem Azimutcompaß, einem schmalkaldischen Reflectionscompaß, einem inclinatorio, mehreren Thermometern, einem de Luc'schen Hygrometer und einem Utzschneiderischen Telescop. — Mein Barometer war leider noch nicht angekommen.

Zum Sammeln für naturhistorische Gegenstände wurden Schießpulver und Bley, Flinten, Arsenical Seife, Papier zum Pflanzeneinlegen und Zeichnungen, Stecknadeln, Kisten und Kasten zum Aufbewahren zoologischer und anderer Gegenstände, ein Fäßchen voll spiritus, mitgenommen. — Eine Reiseapotheke und nothwendige Provisionen wurden auch nicht vergessen. — Mit Bedienung, Maulthierführer (Arrieiro) Maulthiertreiber (tropeiro) u. a. m. belief sich unsere Gesellschaft in allem auf acht Personen und fünfzehn Pferde und Lastthiere.

So wie man die Mandioca verläßt, und Berg ansteigt, findet man nach dem von Porto d'Estrella bis hieher höchst schlechten und erbärmlichen Weg, auf einmal und ganz unerwartet, eine große schön wohlunterhaltene und gepflasterte Heerstraße: Auf dem Weg von drey legoas, von Porto d'Estrella bis hieher, sieht man also dicht nebeneinander: die Schande und die Ehre der Nation.

Ehemals soll dieses Gebirge beynahe unübersteigbar gewesen seyn, da man bis zu dem nächsten Ort, der etwas über eine deutsche Meile entfernt ist, und Corrego secco (Trockenhügel) heißt, damals bey gutem Wetter zwey bis drey, und bey Regenwetter fünf bis sechs Tage gebrauchte; einen Weg den man jetzt bequem in anderthalb bis zwey Stunden zurücklegen kann.

Die beladenen Maulthiere und ihre Führer büßten auch wohl öfters ihr Leben dabey ein, bis es endlich nach vielen und wiederholten Vorstellungen des Volkes, der Regierung gefiel diese Heerstraße anlegen zu lassen, die über 600000 Crusaden gekostet hat und jeder Nation Ehre machen würde. — Sie ist seit neunzehn Jahren geendiget und verknüpft auf eine unbegreifliche Art die Verbindung zwischen den entlegenen Provinzen und der Hauptstadt von Rio Janeiro; Schade nur, daß sie an einigen wenigen Stellen, zu steil ist, und daß man nur darauf bedacht war einen Weg für Pferde und Lastthiere, nicht aber zum Fahren, zu bahnen.

Der Weg führt durch den Urwald, der dem Naturforscher in jeder Jahrszeit höchst interessante Gegenstände der Beobachtung darbietet. — In der Entfernung von einer halben Stunde findet man auf halbem Wege eine kleine Niederlassung und freut sich hier abermals eine von den vielen Branntweinschenken, einige Lebensmittel und eine Ruhestätte zu finden; denn die Ersteigung des Gebirges ist sehr ermüdend und zum Ausruhen einladend. — Die Heerstraße selbst wird an mehreren Orten durch crystallhelle Bäche durchschnitten, die dem Wanderer eine köstliche Erfrischung darbieten. —

Die Abwechslung der Produkte des Gewächsreiches ist überaus groß; besonders wird der Botaniker durch den Anblick der mancherley Farrnkräuter und der Farrn-kraut-bäume erfreut. — Auf halbem Wege schon ändert sich auffallend die Vegetation, indem man mancherley Bäume und Gewächse bemerkt, welche man früherhin, besonders in den Niedrigungen gar nicht gesehen hat; z. B. stellt sich nun dem Wanderer auf dem Bergrücken ein überaus schöner araucaria-baum dar. Es ist der erste in seiner Art von Porto d'Estrella aus, und daher fällt er wohl jedem auch nicht naturforschenden Reisenden, seines schönen Baues und Wuchses wegen in die Augen. — Es ist diese araucaria ein americanischer Nadelholz-baum und von der araucaria imbricata, die in Chili zu Hause ist, gänzlich verschieden.

Von mehreren Puncten dieser Bergstraße genießt man bey heiterer Witterung eine höchst mahlerische Fernsicht auf die am Fuße des Berges gelegenen Niedrigungen, wo man ganz deutlich die im Hafen gelegene Gouverneur's-Insel, den Zuckerhut, die Festung von Sta Cruz, die Stadt und den Hafen von Rio Janeiro mit ihren Umgebungen und alle Haupttheile derselben unterscheiden kann.

Nachdem man die Höhe des Berges erstiegen und die gute Chaussée noch etwa eine viertel Stunde verfolgt hat, so hört dieselbe plötzlich und mitten im Gebirge auf und der Wanderer erreicht dann auf einem höchst unbequemen und steinigten Waldweg nach einer halben Stunde eine große Niederlassung Corrego-secco (trockner Bach).

Dies ist ein in unfruchtbarem Waldgebirge hochgelegener und kalter Ort, der dem Botaniker eine Menge seltener Bäume, Gesträuche und Farrnkräuter liefert. — Herr Ménétriez erbeutete in wenigen Tagen unseres Aufenthaltes auf den an den jetzt gerade blühenden Orange-bäumen neun verschiedene Species von Colibris (Trochilus).

Das Colorit und die Mannigfaltigkeit der Blumen= und Laubbäumen, und ihre wunderbaren Formen müssen jeden gefühlvollen Beobachter in Erstaunen setzen. Bald sieht man dunkelschwarz grüne, dabey glänzende gleichsam gefirnißte Begoniae, bald helle in das Rothe, Blaue u. Gelbe spielende Blumen, bald wieder silberweiße Cr[illegible] und dort gleichsam übergoldete Blätter, die mit dem Farbenspiel der Blüthen auf die mannigfaltigste Weise abwechseln. —

Die in Corrego secco täglich in großer Menge von Minas und andern Gegenden kommenden und durchziehenden Caravanen von Maulthieren; das an diese als Hauptnahrungsmittel zu entrichtende Welschkorn, nebst der fast bey jeder Niederlassung sich vorfindenden Schmiede, in welcher Hufeisen u. Hufnägel zum Beschlag der vielen Maulthiere verfertigt werden, sind die Hauptnahrungszweige dieser und mehrerer andern auf diesem Wege wohnenden Gutsbesitzer. —

Die Landstraße von Porto d'Estrella bis corrego secco, 6 legoas (circa 9 Stunden) im Durchschnitt, gehört zu dem Kirchspiel Inhumerim[a], wozu früherhin auch noch der ganze District von zwölf legoas (etwa 18 Stunden) bis an den Paraïba-Fluß gerechnet wurde.

Wegen der immer zunehmenden Bevölkerung aber und der großen Entfernung, ist seit einem Jahre ein neues Kirchspiel von St Joseph (Jozé) im Orgelgebirg errichtet worden, welches hier in Corrego secco seinen Anfang nimmt und den größten Theil des Orgelgebirges bis zu dem Flusse Paraïba in sich begreift.

a) sprich: Inhumering.

Während unseres Aufenthaltes in Corrego secco hatten wir abwechselnde, größten Theils aber naßkalte Witterung; der Réaumursche Thermometer zeigte morgens gewöhnlich +11°.

Nach Landessitte schläft man öfters auf einer dünnen, auf die Reisekisten oder Koffer ausgebreiteten Strohmatte, oder auch einer auf die Erde ausgebreiteten Ochsenhaut; blos in der ersten Nacht, kommt dem Fremdling ein solches Nachtlager etwas hart und ungewohnt vor, bald aber muß er sich, in Ermangelung eines bessern daran gewöhnen.

Wenn es nur einiger Maßen noch Zeit seyn sollte sich von Porto d'Estrella entfernen zu können, so würde ich jedem wohlmeinend anrathen, sich nur so kurz als möglich daselbst aufzuhalten. —

Bey meinen öftern Durchreisen ließ ich gewöhnlich einige Pferde oder Maulthiere für mich in Bereitschaft halten, die sogleich bey meiner Ankunft daselbst gesattelt wurden. — Auf diese Art erreichte ich beynahe jedesmal und ohne Ausnahme gegen sieben Uhr Abends meine von Porto d'Estrella drey kleine legoas d. h. gegen fünf Stunden entlegene Ländereyen der Mandiocca; Wer sich aber diese in der That große Bequemlichkeit nicht verschaffen kann, der wird nach einer höchst schlecht zugebrachten Nacht erst andern Morgens seine Reise weiter fortsetzen können.

Die große Heerstraße nach der Provinz von Minas geraes, die man nun vor sich hat, ist, besonders nach einigen Regentagen, kaum gangbar. Die benachbarten Flüsse in den Niederungen erhalten bey heftigen Regengüssen so vieles Wasser, daß sie gewöhnlich überlaufen, und alsdann den Reisenden sehr leicht auf den Gedanken bringen können als verfehle er das Flußbette eines ~~Flusses~~ Baches; daß aber dieses die wirklich einzige Königliche Heerstraße von Minas geraes ist, auf welcher der Hauptstadt die Diamanten und das viele Gold, die meisten Lebensmittel, und eine Menge kostbarer Waaren, als: Koffee, Zucker, Baumwolle und Tabak, Bohnen, Mais und Mandioca (Brodwurzelmehl) zugeführt werden, das wird kaum ein Europäer, der zum erstenmal hieher kommt, glauben können. —

So lange die Regierung ihr Augenmerk nicht auf bequemere Communication der Einwohner im Innern und auf Errichtung von Heerstraßen richtet, so sucht sie auch nicht den Binnenhandel, die Agricultur und die Industrie des Landes zu befördern. — Die Leichtigkeit des Absatzes der Landesprodukte wäre allein hinreichend den Landbauer aufzumuntern und ihn anzufeuern sich ein angenehmeres Leben zu verschaffen, die Producte des Auslandes einzutauschen und den Handel zu nähren. —

Während der ersten drey Stunden durchreist man ein flaches niedriges zum Theil sumpfmorastig aufgeschwemmtes Land, das dem Mineralogen vortreffliche Thon- und Töpfererde von mancherley Reinheit Güte und Farbe, selbst vortreffliche Porcellan- und Pfeifenerde darbietet. —

Der Botaniker findet hier köstliche Sumpfpflanzen und der Entomologe kehrt nicht unbelohnt für seine Mühe nach Hause. —

Hie und wieder erheben sich einige mit niedriger Waldung besetzte Hügel. Mehrere Bäche, unter denen der Inhumerim der beträchtlichste ist, durchschlängeln diese Ebenen.

Allenthalben

Allenthalben findet man kleine elende Hütten, von Bananen-, Coffee- und Orange-bäumen umgeben; vorzüglich aber spielen die vielen Verkaufshäuschen (vendas) hier eine sehr große Rolle. Es sind dieses eigentlich Branntweinschenken, doch trifft man auch nicht selten etwas Wein, Zwieback oder getrocknetes Brod (roscas), Zucker, Bananen, getrocknete Fische u. d. m. darinnen an. Die Bequemlichkeit mit Nichtsthun ein kärgliches Leben zu fristen und ein solches dem Industrie- und Gewerbfleiß vorzuziehen, trägt wohl vieles zu der Menge von dergleichen Häusern bey, deren man wohl auf jeder legoa, (1½ Stunde) etwa zehn und mehr rechnen kann.

Nach anderthalb Stunden von Porto d'Estrella kömmt man nach dem Kirchspiel von Inhumerim,+ woselbst sich eine Kirche und an zwanzig bis dreißig Häuser befinden. Dieses Dörfchen zeichnet sich dadurch aus, daß es beynahe ganz im Sumpf steht, daß der Weg in dessen Nachbarschaft der allerschlechteste ist, und daß dessen Bewohner Jahr aus Jahr ein, lieber mit Lebensgefahr über eine halbzerfallene Brücke gehen, als solche auszubessern. Nach einer kleinen Stunde von diesem Dörfchen erreicht man eine schöne, weit ausgedehnte und mit grünen Rasenteppiche bedeckte Ebene, welche das Campo de Bulloẽs genannt wird. In der unmittelbaren Nachbarschaft ist eine sehr große Zuckersiederey.

+ sprich: Injumering

Ein Theil des hohen Orgelgebirges, welches auch den Namen der serra d'Estrella führt, stellt sich hier majestätisch dem Auge des Wanderers dar. Es ist eine unregelmäßige von N. O. nach S. W. sich erstreckende, zwischen 3000 bis 4000 Fuß hohe Bergkette, deren Felsen aus Granit, Gneiß und Schiefer bestehen. —

Die Berge selbst sind theils spitz zuckerhut- und festungsartig geformt; tiefe Thäler bildend, und aus kahlen Granitfelsen bestehend; theils rund, sanft abgedacht und bis auf die obersten Gipfel, mit hohen Laubbäumen von mancherley Farben und Schattirungen bedeckt. — Man nähert sich nun allmählig diesem Gebirge und bemerkt mit Vergnügen an einigen großen Zuckersiedereyen den Fortgang der Cultur und die Zunahme der Bevölkerung dieser Gegenden. —

Nach Zurücklegung einiger kleinen legoas kommt man am Fuße der serra d'Estrella, bey den Landgütern der Cordoaria und der Mandioca an. Die Lage dieser beyden Besitzungen ist reizend und für Agricultur höchst günstig. Die Nähe der Hauptstadt, die Verbindung mit der Provinz von Minas geraes, vermittelst der großen Heerstraße, die Fruchtbarkeit des Bodens und die Leichtigkeit die Erzeugnisse der Erde gleichsam vor der Thüre absetzen zu können, geben diesen Landgütern einen großen Vorzug vor vielen andern. Das Clima ist um desto gemäßigter, je höher man das Gebirge hinansteigt, auf dessen Höhe der Wärmemesser im Winter zuweilen selbst

unter

unter dem Gefrierpunct steht. Die Ländereyen der Mandioca
sind durch die Menge der von den Gebirgen kommenden Waldbächen
sehr gut bewässert. Das Trinkwasser ist ganz vortreflich. In den
undurchdringlichen Urwäldern findet man sehr gute Holzgattungen aller
Art im Überfluss. Die natürlichen Producte sind wegen der Verschiedenheit
der Temperatur der Gebirge bey weitem mannichfaltiger als in den einför-
migeren Niedrigungen gegen die Hauptstadt hin. —

Diese Ländereyen der Mandioca, am Fuße des Orgelgebirges die ~~etwa~~ ungefähr
eine Strecke von einer legoa (1½ Stunde) ins Gevierte in sich fassen, sind seit
mehreren Jahren mein Eigenthum und haben nicht nur mir insbesondere;
sondern auch einer Menge Reisenden und gelehrten Naturforschern vielen
wissenschaftlichen Genuss verschafft.

Ich übergehe jetzo die ~~besondere~~ Beschreibung dieser schönen Landschaft,
und ihrer Producte und bemerke blos, dass ich von hier aus, meine wissen-
schaftl. Excursion, nach dem Orgelgebirge mit meinen so eben angeführten
Begleitern antrat.

Meine astronomischen Instrumente bestanden in zwey Chronometern,
die getragen ~~werden~~ müssten; einem Sextanten nebst künstlichem Queck=
silber Horizont, einem Azimutcompass, einem Schmalkaldischen
Reflectionscompass, einem inclinatorio, mehreren Thermometern,
einem de Lucschen Hygrometer und einem Utzschneiderschen Telescop.
Meine Barometer waren leider noch nicht angekommen.
Zum Sammeln für naturhistorische Gegenstände wurden Schiesspul-
ver und Bley, Flinten, Arsenicalseife, Papier zum Pflanzentrock-
nen und Zeichnen, Stecknadeln, Kisten und Kästen zum Aufbe-
wahren zoologischer und anderer Gegenstände, ein Fässchen voll
Spiritus pp mitgenommen. — Eine Reiseküche und mehrere,
diese Provisionen wurden auch nicht vergessen.

Mit Bedienung, Maulthierführern, (Arrieiro.) Maulthiertreiber

*troppeiro

=(troppeiro*) belief sich unsere Gesellschaft in allem, auf acht Per-
sonen und fünfzehn Pferde und Lastthiere.
So wie man die Mandioca verlässt und bergan steigt, findet man, nach dem von Porto d'Estrella
bis hieher höchst schlechten und unbequemen Weg, auf einmal und unerwartet, eine grosse
schön unterhaltene gepflasterte Heerstrasse. — Auf dem Wege von drey le-
goas, von Porto d'Estrella bis hieher sieht man also die Schande und die Ehre der Nation
dicht neben einander.
Früher soll dieses Gebirge beynahe unübersteigbar gewesen seyn, da man bis zu dem nächsten
Orte, der etwas über eine deutsche Meile entfernt ist und Corrêgo secco (trockner Hügel) heisst,

damals bey gutem Wetter zwey bis drey und bey Regenwetter fünf bis sechs Tage ge-
brauchte; einen Weg den man jetzt bequem in 1½ bis zwey Stunden zurücklegen
kann. — Die belasteten Maulthiere und ihre Führer büßten auch wohl öfters
ihr Leben dabey ein, bis es endlich, nach vielen und oft wiederholten Vorstellungen
des Volkes der Regierung gefiel, diese Heerstraße anlegen zu lassen, die über
sechsmal hunderttausend Crusaden gekostet hat, und jeder Nation Ehre machen würde. —
Sie ist seit etwa 18. Jahren geendigt und erleichtert auf eine unbegreifliche Art und
Weise die Communication zwischen den entlegensten Gegenden und der Hauptstadt;
Schade nur, daß sie an einigen Stellen zu steil ist, und daß man nur darauf
bedacht war, einen Weg für Pferde und Lastthiere, nicht aber zum Fahren zu bahnen. —

Der Weg führt durch den Urwald, der dem Naturforscher zu jeder Jahreszeit
interessante Gegenstände der Beobachtung darbietet. In der Entfernung von einer
guten halben Stunde findet man auf halbem Weg eine kleine Niederlassung
und freut sich hier abermals eine von den vielen Branntweinschenken, einige Le-
bensmittel und eine Ruhestätte zu finden; denn die Besteigung des Gebirges
ist sehr ermüdend und zum Ausruhen einladend. — Die Heerstraße
selbst wird an mehreren Orten durch krystallklare Bäche durchschnitten, die
dem Wanderer eine köstliche Erfrischung darbieten.

Die Abwechselung der Producte des Gewächsreiches ist überaus groß; besonders
wird der europäische Botaniker durch den seltenen Anblick der mancherley Farrenkräu-
ter und Farrenkraut-bäume hoch erfreut. — Auf halbem Weg
schon ändert sich auffallend die Vegetation, indem man mancherley Bäume
und Gewächse bemerkt, welche man früherhin, besonders in den Niedrig-
ungen, gar nicht gesehen hat; so z. B. stellt sich dem Wanderer auf
der höchsten Bergesfläche ein überaus schöner araucaria-baum dar.
Es ist der erste in seiner Art von Porto d'Estrella aus, und daher
fällt er wohl jedem, auch nicht naturforschenden Reisenden, seines schönen
Baues und Wuchses wegen in die Augen. Es ist diese araucaria
ein americanischer Nadelholz-baum und von der araucaria imbricata,
die in Chili zu Hause ist, gänzlich verschieden.

Von mehreren Puncten dieser Heerstraße genießt man bey heiterem
Wetter eine höchst malerische Fernsicht auf die am Fuße des Berges
gelegenen Niedrigungen, wo man ganz deutlich die im Hafen ge-
legene Gouverneurs-Insel, den Zuckerhut, die Festung von Sta Cruz,
die Stadt und den Hafen von Rio Janeiro mit ihren Umgebungen
und alle Haupttheile desselben unterscheiden kann.

Nachdem

Nachdem man die Höhe des berges erstiegen und die gute Chaussée noch etwa eine viertel Stunde verfolgt hat, so hört dieselbe plötzlich und mitten im Gebirge auf und der Wanderer erreicht dann auf einem höchst unbequemen und steinigten Waldwege nach einer halben Stunde eine große Niederlassung, Corrego secco. (trockener bach). Dies ist ein in unfruchtbarem*) Waldgebirge hochgelegener und kalter Ort, der dem botaniker eine Menge seltener bäume, Gesträuche und Farbkräuter liefert. — Herr Ménétriez erbeutete in wenigen Tagen unseres Aufenthaltes auf den jetzt gerade blühenden orange-bäumen, neun verschiedene species von Colibri (trochilus).

Das Colorit und die Mannichfaltigkeit der blumen- und laub-bäume und ihre wunderbaren formen müssen jeden gefühlvollen beobachter in Erstaunen setzen. — bald sieht man dunkelschwarz grüne dicke glänzende gleichsam überfirnißte blätter (Begoniae), bald helle ins Rothe, blaue und Gelbe spielende blumen; bald wieder die silberweiße Cecropien, und dort gleichsam übergoldete blätter, die mit dem farbenspiel der blüthen auf die mannichfaltigste Weise abwechseln.

Die in Corrego secco täglich in großer Menge von Minas gerais und andern weit entfernten Gegenden ankommende und durchziehende Caravanen von Maulthieren, das für diese als Hauptnahrung zu verkaufende Welschkorn, nebst der bey fast jeder ~~[struck]~~ Niederlassung sich vorfindenden Hufschmiede, in welcher Hufeisen und Hufnägel zum beschlag der vielen Maulthiere verfertigt werden, sind der Haupt-nahrungszweig dieser und mehrerer andern auf diesem Wege wohnenden Gutsbesitzer.

Die Landstrecke von Porto d'Estrella bis Corrego secco, sechs legoas im Durchschnitt, gehört zu dem Kirchspiel Jnhumerim, (große Injüring) wozu früherhin auch noch der ganze District von zwölf legoas, bis an den Paraïba-fluß gerechnet wurde; wegen der immer zunehmenden bevölkerung aber und der großen Entfernung, ist seit einem Jahre ein neues Kirchspiel von St. Jozé im Orgelgebirge errichtet worden, welches hier in Corrego secco seinen Anfang nimmt und den größten Theil des

Orgel.

---

*) Die Unfruchtbarkeit ist sehr relativ und bezieht sich hier blos auf die hier gewöhnlich gebauten Producte von Bohnen, Welschkorn, Mandioca, welche an andern wärmer gelegenen Orten einen reicheren Ertrag geben, als hier auf den kälteren dicht beschatteten Waldbergen.

Orgelgebirges bis zu dem Flusse Paraiba in sich begreift.

Während unseres Aufenthalts in Corrego secco hatten wir abwechselnd größtentheils aber naßkalte Witterung; der Reaumursche Wärmemesser zeigte morgens gewöhnlich + 11°. welches wir unserer Empfindung nach und bey der hier gewöhnlichen und nothwendigen dünnen Bekleidung sehr empfindlich kalt fanden.

Bey der während unseres Aufenthaltes in Corrego secco eingefallenen ungünstigen Witterung hatten sich nach und nach an 160. bis 200 Lastthiere, welche theils von entfernten Provinzen, theils aus der Hauptstadt kamen, hier eingestellt, bey welcher Gelegenheit wir das Leben der Caravanenführer (der troppeiros und der arrieiros) recht gut zu beobachten Gelegenheit fanden. —

Ein von allen Seiten offener und nur durch ein Dach für den Regen geschützter Schoppen (in der Landessprache ein +rancho) dient zum Schutz und der Bedeckung der Güter und Menschen. Die ~~Güter~~ Waaren, Lastsättel und alles Reisegeräte werden gewöhnlich unter diesem Schoppen von drey Seiten aufeinander gethürmt und in der Mitte ein freyer Raum gelassen, in welchem Feuer angemacht, das Essen gekocht und in der Nacht alsdann eine Ochsenhaut zur Unterlage der Schlafstätte ausgebreitet wird. Die gewöhnliche Nahrung dieser Menschen ist höchst einfach, und besteht Tag für Tag und Jahr aus Jahr ein, in schwarzen Bohnen, eine kleine zwar häßlich aussehende aber sehr nahrhafte, wohlschmeckende und nährende Bohnen und Mandioca-Mehl, (Jatropha Manihot) das an Brodes Statt gegessen wird.

+ sprich Rantscho

Das Welschkorn oder der Mais ist eines der Hauptproducte des Landes und einer der vorzüglichsten Gegenstände des Handels und der Nahrung, indem es den Menschen und dem Vieh, den Schweinen, Hünern, Pferden und Maulthieren und dem Geflügel aller Art, nicht allein in dieser; sondern in beynahe allen Theilen von Südamerica ein gesundes und kräftiges Nahrungsmittel darbietet. —

Man cultivirt, so viel mir bekannt ist, in dieser Provinz drey Varietäten desselben.

Die 1te ist eine sehr große Art, milho grande. Die Pflanze wird an 12 bis 15. Fuß hoch, giebt vier bis fünf große Fruchtkolben, und wird einzig und allein in den fruchtbarsten Gegenden der hochliegenden Gebirgen angebaut. —

Das Korn an sich ist dick und groß, so daß es von den Hünern kaum verschluckt werden kann; daher diese Varietät hauptsächlich nur für Pferde und Maulthiere nach der Stadt verführet, als Schweinefutter verbraucht, an die Caravanen auf der großen Heerstraße verkauft oder zu gewöhnlichem Welschkornmehl (fubá) vermahlen wird. — Diese große Art, giebt in guten Jahren eine

überaus

überall reiche Ernte, so daß es nichts Ungewöhnliches ist, für einen Sack Aussaat an 150. bis 200, ja sogar an 300. Säcke voll Korn zu ernten. —

Die zweite ist eine kleinere Sorte, milho catete, welche am besten in den Niederungen gedeiht, wo jene nicht mit Vortheil gebaut werden kann. —

Das Korn ist so wie von der ersten Art gelb oder weiß, viel kleiner als jenes und für Hüner, Enten und anderes Geflügel, jenem bey Weitem vorzuziehen. —

Die dritte ist eine, meines Wissens, in Europa noch unbekannte Varietät. Die Saamenkolben und Körner sind gewöhnlich noch kleiner als bey milho catete. Das Korn selbst ist länglich, und endigt sich vornen in eine scharfe, beynahe dornähnliche Spitze, so daß es eine knoblauchartige Gestalt hat, und deshalb Knoblauch=Welschkorn, milho de alho, oder auch milho pipocca genannt wird. —

So klein auch dieses Korn zu seyn scheint, so enthält es dennoch bey Weitem mehr feine mehlige Theile, als jene doppelt und dreyfach größeren Körner der 1ten und 2ten Art, daher denn dieses vorzugsweise zur Nahrung der Menschen verwendet und ein besonderes Gericht daraus verfertigt wird, welches den Namen pipocca hat, wornach auch sogar das Korn selbst benannt worden ist. —

So bekannt und verschieden auch der Gebrauch des Welschkorns als Nahrungsmittel für den Menschen in Italien, dem südlichen Frankreich und anderen Ländern Europens ist, wo die polenta, die Cruchade und die Gaudes als tägliche Kost aufgetischt werden, so hat doch jedes Land wieder seine eigene ganz besondere Bereitungsart, so daß ich nicht umhin kann die der hiesigen Bewohnern Eigenthümliche mit einigen Worten zu berühren.

Das auf einer Mühle aus dem Welschkorn gemahlene Mehl wird hier nicht Welschkornmehl, farinha de milho; sondern fubá genannt, und das aus diesem fubá bereitete Gericht, welches hier angú heißt, ist die polenta der Italiener. — Das, was man hier unter Welschkornmehl versteht, oder die ~~polenta~~ farinha de milho, wird auf folgende Weise bereitet:

Das Welschkorn wird zuerst in einem Gefäß mit ganz wenigem Wasser angefeuchtet, und in einer Stampfmühle, oder in einem hölzernen Mörser durch einen Neger, von der äußeren dünnen Hülse befreit, und dann gewannt. — In diesem gereinigten, zuweilen durch das Stampfen auch wohl etwas gebrochenen Zustande, heißt es Ganschica, und wird

in

177

Wasser, (bey wohlhabenden Personen mit Milch und Zucker) gekocht und auf diese Weise beynahe durch ganz Brasilien, als Abendessen genossen. Meisten Theils bemüht man hierzu die Varietät eines ganz weissen Welschkorns.

Wenn es auf diese Art und Weise gereinigt, oder von der äusseren Hülse befreit, ist, so wird es alsdann sechs bis acht Tage lang in frischem, öfters wechselnden Wasser eingeweicht, und während dieser Zeit, wenn es anfängt in Gährung zu gehen, einige mal zu verschiedenen Zeiten, ausgewaschen, und jedesmal von Neuem mit frischem Wasser übergossen; wenn es endlich gänzlich erweicht, in Gährung übergegangen und nochmals ganz rein ausgewaschen worden, so wird es auf einen Sieb, oder in einen Korb geschüttet, damit alles Wasser so viel als möglich ablaufen und das auf gesagte Weise erweichte und gegohrne Welschkorn trocken zurückbleiben möge; da es alsdann nochmals in die Stampfmühle gebracht, und endlich zu einem Mehl gestampft wird. —

Um nun dieses gewisser Massen gesäuerte Mehl, zu einem wahren Brod zu bereiten, so wird es durch einen feinen Sieb, dünne auf eine drey bis vier Schuhe im Durchmesser breite und anderthalb bis zwey Zoll tiefe, hinlänglich erhitzte und gewöhnlich zu diesem Zwecke eingemauerte kupferne Trockenpfanne gesiebt, und solange darinnen gelassen, bis es hinlänglich geröstet ist, worauf es an den Rand der Trockenpfanne geschoben und dann in diesem trockenen völlig, ten Zustande in Säcken aufbewahrt und mit dem Namen Welschkornmehl (farinha de milho) belegt wird.

Nach dieser hier gegebenen kurzen Beschreibung wird nun leicht jeder ein, sehen, daß dieses ein wahres gesäuertes und geröstetes Brod in Mehlgestalt sey, das als ein sehr gesundes und wohlschmeckendes Nahrungsmittel, in ganz Brasilien gebraucht wird. Man ißt solches in dieser trockenen Mehlform an Brodes Statt, oder mit irgend einer Suppe, Brühe oder Milch, warm oder kalt vermischt, besonders in den kälteren gebirgigten Provinzen von Minas gerais und St. Paul, wo die Mandiocca= oder Brodwurzel (iatropha manhioc) nicht so gut fortkömmt, wie der Mais. —

Eine andere bis jetzt wie ich glaube, in Europa noch unbekannte Zubereitungs-Art des Welschkorns, ist folgende:

Die kleinste Abart (varietas) desselben (milho pipocca) von der ich weiter oben sprach, wird in einem wohl bedeckten Topfe, in welchem man zuvor etwas Butter oder Schmalz, eigentlich hier zu Lande, etwas Speck über Feuer hat zergehen lassen, geröstet;[1.)] es dauert kaum einige Minuten, so zerplatzt ein Korn nach dem andern, in schneeweisse zarte schaumartige Klümpchen, die sechs bis achtmal grösser sind,

1.) Jede andere Art von Welschkorn kann auch auf diese Weise bereitet werden, nur zerplatzt es in kleinere Körner.

als sie im weichen Zustande waren, und die das Ansehen eines sehr elegant
zubereiteten Lederbestand haben. — In der That, wer diese einfache
Zubereitung nicht kennt, wird sicherlich nicht errathen was dies für ein äusserst
zierlich aussehendes Gewächs sey, welches man ihm zum erstenmale vorsetzt. —
Alle übrigen Bereitungsarten des Mais, welche mehr oder weniger mit
den europäischen übereinkommen, übergehe ich und komme jetzt wieder zu
unserm Aufenthalt in Corrego secco, wo wir früher als Reisende von
Stand, oder nach hiesiger Landessprache, als Reiter (escudeiros) ein
kleines Zimmerchen, nebst einem Vorplatz (varanda) in dem Wohnhause
des Gutsbesitzers selbst erhalten hatten, und wo wir folglich weniger dem
Ungestüme einer höchst ungünstigen Witterung ausgesetzt waren, als die im
offenen rancho oder Schoppen zusammengedrängten troppeiros (Vieh=
treiber) und mineiros, d.h. Bewohner von Minas, die sogar noch zur Nachtzeit
von der grossen Menge der hier stets in Herden umherlaufenden Schweine
beunruhigt wurden, indem diese unaufhörlich dem für die Maulthiere und
Menschen bestimmten Welschkorn= und anderm Mundvorrath nachstellten.

Die Lebensart dieser troppeiros oder Maulthiertreiber, einer Menschenrasse,
mit denen wir nun täglich zu thun hatten, ist nicht beneidenswerth. — Des Morgens
bey Tagesanbruch müssen sie auf die weite offene Weide, oder in den Wald, um die Maul-
thiere, die über Nacht daselbst geweidet haben, aufzusuchen. — Sind diese glücklicher
Weise, oft nach langem Suchen endlich, gefunden und eingetrieben, so wird ihnen ein kleines
Säckchen mit Welschkorn, mit einem Riemen, der über die Ohren läuft, an das Maul
gehängt; die Lastsättel und Waaren werden, während dem sie fressen, aufge-
laden und nach (gewöhnlichem Frühstück und dem Aufladen der Lasten) beginnt eine neue Tagereise von etwa drey bis vier legoas
d.h. von etwa sechs Stunden. — Hat sich aber ein oder das andere Maul-
thier in der Nacht verlaufen, so muss die ganze Caravane öfters tagelang
im rancho (siehe Rancho) warten, bis ersteres wieder gefunden worden ist. —

Sobald man den Ort seiner Bestimmung, oder das Ziel der Tagereise
erreicht hat, so muss der troppeiro, Hufeisen und Hufnägel, (deren er stets
einen grossen Vorrath mit sich führen muss) zurechte machen und diejenigen Thiere
die dergleichen unter Wegs verloren haben, sogleich wieder beschlagen.

Jede Caravane muss eine verhältnissmässige Anzahl v. Hufeisen
Hufnägel, einen kleinen Amboss, Hammer, Beisszange, kurz alles was
zum Hufbeschlag nöthig ist, mit sich führen. — Ein solcher Caravanen-
führer hat zuweilen kaum Zeit, die von dem vorhergehenden Tag übrig geblie-
benen schwarzen Bohnen am Morgen wärmen und essen zu können, und

sehr

sehr oft wirft er nur ein Paar Hände voll Welschkorn=Mehl in den Mund, und trinkt dazu einen Becher Caschaça, die ihm der Wirth des rancho's gewöhnlich gratis reichen läßt —

Das allgemeine Schicksal der Lastthiere ist, daß sie bey steter Arbeit und schlechter Kost, die in Welschkorn und dem spärlichen täglichen grünen Futter besteht (das sie in der Nacht auf den abgeweideten kahlen Weideplätzen finden) gewöhnlich jung der Last unterliegen, und dann unter Wegs neben der Heerstraße oder in der Nachbarschaft von irgend einer Niederlassung liegen bleiben.

Kaum ist ein Thier crepirt, so stellen sich schon die Raubvögel[1] ein, welche das Aas oft in unbegreiflich kurzer Zeit wegschaffen. Ich war Augenzeuge, daß diese Vögel einen Ochsen, von dem man vermuthen konnte, daß er kaum noch einige Stunden leben würde, anderthalb Tage lang umschwebten, und den Augenblick abwarteten, da er ihnen zur Beute werden mußte. —

Jeder Maulthiertreiber bedient sieben Maulthiere und diese machen ein lotta (ein Loos) und mehrere lottas machen eine troppa (Truppe oder Caravanne aus). Bey jedem Loos müssen wenigstens zwey Personen seyn, des Auf- und Abladens wegen. Zwey lottas d: h: vierzehn Maulthiere können aber auch von zwey fleißigen, im Geschäfte geübten, Menschen versehen werden. —

In einem Land, wo noch keine Kunststraßen sind, wo alle Waaren und Producte auf dem Rücken der Lastthiere verführt werden müssen, vertreten die troppeiros unsere europäischen Fuhrleute, die Maulthiere unsere Güterwagen.

Ein gewöhnlicher Nahrungszweig aller deren Niederlassungen, die an die große Heerstraße stoßen (wie ich schon oben erwähnte) ist eine Hufschmiede. — Am vortheilhaftesten ist es, wenn der Gutsbesitzer einige Sklaven besitzt, die er in diesem Geschäfte unterrichten und dann ihre Kunst auf seinem Besitzthum ausüben läßt, welches an unserem jetzigen Aufenthaltsorte der Fall war.

Des Morgens in der Frühe um vier Uhr fieng schon das Hämmern auf dem Amboß an, und dauerte bis in die späte Nacht. — Ein guter Schmidt muß täglich an fünf bis sechs Dutzend Hufeisen verfertigen können. —

Da wir uns hier schon gänzlich unter Brasilianern befinden, so muß ich doch wohl einiges von unserem hiesigen Aufenthalte und den häuslichen Verhältnissen erzählen. —

Wir befinden uns bey einem Major der Miliz, der uns als willkommen

---

1.) Ein Art von Geyer, vultur aura Linn: portug: Urubu genannt.

Gäste bey sich aufnahm, und uns, wie ich früher erwähnte, ein kleines Zimmerchen
nebst Vorhaus eingeräumt hatte. —

Bey fast jeder Niederlassung halten die Eigenthümer eine besondere gewöhnlich
etwas abgelegene, oder in der Nähe des rancho's befindliche Wohnung, welche
für die Aufnahme der Reisenden bestimmt ist, und hospedaria, das Gast-
haus, genannt wird. — Diese Wohnung ist aber eigentlich mehr dafür
bestimmt, die Gäste von sich zu entfernen, als solche gastfreundschaftlich bey sich
zu empfangen; denn nach hiesiger Landessitte kommt man selten oder gar
nicht, mit dem Besitzer oder Eigenthümer eines Gutes in Verbindung. —

Da ich den Herrn Major, bey dem wir uns einquartiert hatten, schon seit
zehn Jahren kannte, so machte ich ihm einen Höflichkeits-besuch, den er
auch höflichst erwiderte, übrigens aber ist mir demohngeachtet bis jetzt seine
ganze werthe Familie (denn er ist verheirathet und hat mehrere Kinder)
gänzlich unbekannt geblieben.

Die Frauen hier zu Lande leben gänzlich abgesondert in den hin-
tersten Zimmern der Wohnungen. Kommt ein Fremder, sey es auch
selbst ein naher Verwandter, so müssen sie sich jung und alt gänzlich
zurückziehen, und es ist ihnen höchstens nur vergönnt, verstohlener Weise durch
die Thürspalten oder durch das Schlüsselloch ihre Neugierde zu befriedigen. —

Blos am Sonntage in der Messe wird das weibliche Geschlecht dem männ-
lichen sichtbar, und zuweilen muss letzteres [ersteres] sogar der Messe entsagen,
um sich dem Blicke eines Reisenden zu entziehen, und um nicht die Eifer-
sucht des Mannes zu nähren. —

Als nachbarlicher Gutsbesitzer habe ich nach zehn Jahren die Haus-
frau noch nie zu sehen Gelegenheit gehabt.

Die eigentliche Gastfreundschaft, oder das was jeder Reisende hier
und allenthalben in Brasilien willig und zuweilen unaufgefordert und
selbst zuvorkommend erhält, ist am Abend vor Schlafengehen ein warmes
Fußbad, welches von einem Neger oder einer Sklavin gebracht, ~~wird~~ oder mit
größter Höflichkeit des Wirthes bewerkstelligt ist, das Geschäft des Fußwaschens
selbst zu verrichten; zuweilen geschieht es auch, dass die große hölzerne
Schüssel, mit dem warmen Wasser, blos vor den Fremden hingestellt
wird, und der Sklave sich sogleich entfernen muss. —

In sehr höflichen Fällen habe ich auch wohl gesehen, dass eine Negerin,
die das Fußwasser gebracht hatte, von einem Neger bewacht wurde, damit die
Füße des Reisenden in aller Keuschheit gewaschen werden möchten. — Für jeden

der

für jeden der Gäste, so viel ihrer auch seyn mögen, wird jedesmal, d:h: nach dem Waschen eines
jeden einzelnen, wieder von neuem nach ausgeleertem Gefäß, reines warmes Wasser gebracht. —
Übrigens waren wir beym H. Major ohne alles Ceremoniell. Für Frühstück sorgten wir selbst, und tranken
unsern mitgebrachten Thee und Coffee ohne Milch, weil bey diesem reichen Gutsbesitzer nicht einmal eine
Milchkuh gefunden wird. — Unsere Mittagsessen bestand aus den mit uns ~~geführten~~ [illegible] Provisionen,
die einer unserer Neger in [illegible] kochend bereitete. — Aus der venda (d:h: der Schenke oder
dem Kramladen) konnten wir für altes Geld nur: schlechten Branntwein, Welschkorn und
etwas gesalzenes und an der Luft getrocknetes Rindfleisch, und im ganzen Dorf, nicht einmal
gegen Bezahlung, einige Eyer oder Hüner erhalten. — Der Gastwirth verkaufte uns
aber aus Gefälligkeit und im steten Erinnern, daß er gut bemittelte Gäste beherberge,
einige [illegible] für doppelten Werth. —

Das so eben genannte: getrocknete Salzfleisch (carne secca) verdient hier, ehe
ich weiter gehe, noch einer besondern Erwähnung: —

Carne secca ist das mit Salz besprengte und an der Luft getrocknete Rindfleisch,
welches aus der südlichen Provinz (von Rio grande do Sul) nach allen Seehäfen Brasi-
liens als Hauptnahrungsmittel der niedern Klasse der Einwohner und der Neger ver-
führt wird. Die Einwohner dieser Provinz verschaffen sich durch die Ausfuhr des
auf gesagte Weise bereiteten Fleisches, des Verkaufs der Rinderhäute, und des daselbst
gebauten Weitzens, nicht nur alle Bedürfnisse des Lebens; sondern auch noch beträchtliche
Capitalien; indem ~~das~~ auf solche Weise bereitete Fleisch auch in großer Menge, als Handels-
zweig nach der Insel Cuba und nach andern westindischen Besitzungen, zur Nahrung der
dortigen Sklaven verführt wird. —

Am 13ten September verließen wir Corrego secco und reisten nach Ita=
marati und Samampaya; zweyen Niederlassungen die noch die ursprünglichen
indischen Namen tragen und in wilden Bergebirgen liegen. —

Diese Gegenden, die wir nun durchwanderten, boten uns durch die vielen Gruppen
stolzer Palmbäume, durch die schroffen Felsenmassen oder vielmehr durch die kahlen,
spärlich von einigen Bromelien bewachsenen Felsenberge, durch die alten lang-
bärtigen Stämme (von denen die Äste einer Schmarotzer-Pflanze Tillandsia
usneoides oder barba da velha genannt, zwanzig bis dreißig Fuß lang
herabhängt) und durch die nun immer häufiger und in Gruppen vorkommenden
Araucarien, malerische und unserem europäischen Auge ungewohnte bilder von Land-
schaften dar. —

Die Bäche, die jenseits von Corrego secco in gerader Richtung der See
zuströmten, rauschten jetzt mit krystallhellen Gewässern über hohe Felsen
in raschem Strome in entgegengesetzter Richtung. — Der Hauptbach,
dessen beschattete Ufer wir verfolgten, heißt Piabanha (sprich Piaban-
ja) und ergießt sich nebst allen andern dieses Gebirges, nach zwölf bis
fünfzehn legoas in den Fluß Paraiba.

Die erste Niederlassung die wir erreichten ist Itamarati und eine
legoa von Corrego secco entfernt. —— Steile Felsenwände erheben

sich in der unmittelbaren Nachbarschaft aus tiefen Thälern und geben durch die vielen Araucarien und Palmbäume, nebst den in der Nähe der Häuser stehenden Bananen-Waldungen, dieser von Natur rauhen und wilden Landschaft ein höchst freundliches und gefälliges gleichsam cultiviertes Ansehen. —

Der Eigenthümer dieser Besitzung nährt sich, wie beynahe alle seine Nachbarn, theils durch den Ertrag des hier befindlichen ranchos, d. h. Stauen, für Nachtlager der Reisenden bestimmten Schoppens und der Hufschmiede; theils aber auch durch eine große Pflanzung von europäischem Weißkohl, der in diesen kühleren Theile des Gebirges und in Gärten, mit vegetabilischer Erde gedüngten Boden, überaus gut gedeiht, und von hier nach der Hauptstadt Brasiliens, nach Rio de Janeiro verkauft wird, wo man ihn für jeden einzelnen schönen Krautkopf einen halben, und für einzelne schöne und ausgesuchte Köpfe auch wohl ein ~~bis~~ ganzen Franken bezahlt. —

Dem Botaniker ist die umliegende Gegend vorzüglich willkommen, und sie bietet ihm außer einer Menge seltener phanerogamischer Pflanzen auch viele cryptogamische d. h. Farrenkräuter dar, unter denen sich Pteris, Mertensia, Blechnum, Linearia, eine Lomaria foliis tomentosis linearibus und Polypodia, durch Schönheit und Seltenheit auszeichnen. —

In Itámaráti hielten wir uns nicht lange auf, reisten noch eine halbe Stunde weiter und kamen jenen Abend bey guter Zeit in Samampaya an. — Anstatt der dichten Urwaldungen, die wir früher zu unserer Seite hatten, wurde der Weg nun lichter und ebener. Wir verfolgten nun in mancherley Windungen sich schlängelndes Thal, in welchem man rechts und links viele Spuren von Cultur wahrnehmen konnte.

Die Vegetation nahm auch eine andere Gestalt an, und anstatt der majestätischen Bäume in den Urwaldungen, zeigten sich nun Mais und Bohnenfelder, nebst niedrigem Nachwuchs der abgehauenen und verbrannten Urwaldung und strauchartiges dichtes Gefolge, welches Bäume aus der Classe der zusammengesetzten Blumen enthielt, eupatorium, solanum und Farrenkräuterbäume u. Sträucher, die alle Felder und Hügeln bedeckten und überzogen. —

Die Niederlassung, oder nach hiesiger Landessprache zu sprechen, die Fazenda d. h. das Landguth von Samampaya gehört einem geistlichen Herrn, Namens Luiz (Louis) und ist erst vor dreyzehn Jahren angelegt worden. Dieser Geistliche hat durch Fleiß und Beharrlichkeit ein rauhes uncultiviertes Land zu einem fruchtbaren und anmuthigen umgeschaffen gemacht.

So wie man sich dieser Besitzung nähert, so wird auch einmal alles freundlicher. Das große Wohnhaus nebst einer Hauscapelle, liegt auf einer

kleinen

kleinen Anhöhe, von der man eine weitumfassende Aussicht auf das zu beyden Seiten liegende Thal hat, durch welches sich der Fluss Piabanha (sprich: Piabanja) schlängelt. Der Weg oder die Heerstrasse ist rechts und links mit Aloë=Pflanzungen eingefasst (Agave foetida varietas) welche den bepflanzten Ländereyen und eingehegten Viehweiden eine feste und undurchdringliche Befriedigung und zu gleicher Zeit ein sehr gefälliges Ansehen gewähren. —

In der Nähe der Wohnungen ist ein Orangen-Wald, und am Abhange des Berges, auf welchem das Hauptwohngebäude steht, eine terrassenweise und regelmässig gepflanzte zahlreiche ananas-Pflanzung. — Jenseits des Flusses, über welchen eine gute Brücke führt, liegt eine kleine Caffee-Pflanzung; weiter in die Tiefe hin sind Reis= und Zuckerrohr=Anpflanzungen, Quitten= und Pfirsich=Alleen. — — Alles ist zweckmässig, vortheilhaft, und mit Geschmack, dem Auge gefällig, angelegt, und hat ein freundliches klösterliches, geistlich-gefälliges Ansehen. —

Auch für die bessere Aufnahme der Reisenden von Stand ist hier besonders gesorgt, indem diese ein schönes geräumiges, mit Bettstellen, Tischen und Bänken versehenes Gasthaus (hospedaria) nebst einer gut versorgten Wein= und Branntweinschenke (venda) hier finden, in welcher man die gewöhnlichen Landesprodukte oder Lebensmittel, gegen Bezahlung, erhalten kann. —

Es ist freylich wahr, dass man zwar für dergleichen gastfreundliche Zimmer oder Quartiere im Allgemeinen nichts bezahlt, indessen muss dennoch der Reisende, besonders ein Ausländer für die ganz gewöhnlichen Landesprodukte, theure Stadtpreise bezahlen, so dass wir für ein Huhn drey bis vier Franken für acht Eyer 10 Sols und alles in diesem Verhältniss erkaufen mussten. —

Die Geistlichen hier zu Lande suchen, obgleich sie nicht verheurathet sind, und folglich auch keine Kinder als legitime Erben haben, oder haben sollten, auch überhaupt keine irdischen Glücksgüter anhäufen sollten, dennoch ihr zeitliches Vermögen auf alle Arten zu vergrössern und äusserlich sehr zu glänzen. —

Schöne Pferde, Sättel und Zäume, reich mit massivem Silber beschlagen und geziert, ja massive silberne Steigbügel, zahlreiches Gefolge und Sclaven in schönen livrées (eine schöne Kutsche) u. d. m. gehören gewöhnlich zum katholischen ~~geistlichen~~ Stande. — Im Häuslichen herrscht im Allgemeinen; Oeconomie, mit Luxus gemischt ~~ohne~~ besondere Annehmlichkeit, Erziehung oder Lebensart. —

Ich habe einen Geistlichen gekannt, der ein Land Pomeranzen und Welschkorn aufkaufte, um solches nach der Hauptstadt zu verführen; ein anderer trieb

Viehhandel, kauft und verkauft Maulthiere und Milchkühe. — Die edlere Beschäftigung eines großen Theils derselben ist der Ackerbau. — Viele kaufen sich Ländereyen und Negro Sklaven, treiben die Landwirthschaft, und lesen dann am Sonntage eine Messe. —

Nachdem wir unser Absteigquartier in Sampaya genommen und uns in der hospedaria d.h. der geistlichen Wohnung niedergelassen und uns eingerichtet hatten, machten wir dem herrschaftlichen Gebäude unsere Aufwartung und wurden sehr höflich von dem Eigenthümer aufgenommen; dann fingen unsere wissenschaftlichen Beschäftigungen, Excursionen und Arbeiten an, ohne daß sich der Geistliche Herr mehr um uns, als wir uns um ihn bekümmert hätten.

Im Innern würde sich mancher Dorf- als Stadtgeistliche bemüht haben mit gebildeten wissenschaftlichen Fremdlingen in nähere Verbindung zu treten, das scheint aber hier zu Lande nicht der Fall zu seyn; jeder lebt häuslich eingezogen, so daß wir hier eben so wenig wie in Corrego secco irgend eine weibliche Figur von allen den Schwestern, Nichten oder Haushälterinnen des geistlichen Herrn zu Gesicht bekamen.

Die Witterung war während unseres hiesigen Aufenthalts abwechselnd, und gestattete uns sowohl die Gegend von Itamarati, als auch die weiter hin gelegenen des Pater Correa zu besuchen.

Herr Ménétriez erlegte bey den gerade in Blüthe stehenden Orange-bäumen mehrere seltene Vögel und ich bereicherte das herbarium mit neuen Farrenkräutern, unter denen sich Adiantum, Darea, Blechnum, Polypodium u.a.m. auszeichneten. —

Die Nächte und Morgenstunden fanden wir überaus kühl, obgleich die kälteste +10° R. betrug. — Nachdem H. Pater Luiz in Erfahrung gebracht hatte, daß unsere Abreise auf den 19ten September festgesetzt war, ließ er sich am 18ten Morgens früh bey uns anmelden. Gegen 11 Uhr trat er endlich aus seinem hochgelegenen Hause, um uns unten in dem Gasthause zu besuchen. Er führte ein kleines Kind von etwa zehn Jahren bey der Hand und war von fünf Sklaven begleitet, die alle in großem Putze, mit den Hüten in der Hand, ihrem gut genährten Herrn folgten, der sich mit sehr langsamen gravitätischen Schritten uns näherte, unsere Instrumente, Zeichnungen, Pflanzen, Vögel etc. betrachtete, und dann mit einem noch größeren Gefolge, welches sich unterdessen versammelt hatte, nach Hause kehrte. —

Wir waren am folgenden Tage (d. 19ten) Morgens zur Abreise bereit, wurden aber zu unserem großen Leidwesen daran gehindert, weil sich in der Nacht ein Maulthier verlaufen hatte, welches nach langem vergeblichen Suchen endlich am Abend in der Nachbarschaft von Itamarati ¼ Meile weit gefunden wurde. Wir verließen daher erst andern Tages unseren bisherigen Aufenthaltsort, und schickten die Lastthiere mit unseren Sklaven nach

Sumidoiro

Sumidôro, vier legôas entfernt, wo wir am Abend anzukommen, vorher aber noch die fazenda des Pater Correa's zu besuchen uns vorgenommen hatten. —

Die Anlagen oder die Ländereyen dieses Geistlichen sind eine gute halbe Stunde von denen des Pater Luiz entfernt. — Der Weg dahin ist sehr unterhaltend, indem er durch ein sehr cultivirtes Thal führt, worin man Orange-bäume Alleen und regelmäßige Pflanzungen mancherley Art sieht. — Die Heerstrasse ist theils mit dicht aneinander gereihten Aloën, theils mit Dornbaumhecken, (mimosa) eingefaßt. — Die hohe Cultur dieses Thales macht mit den im Hintergrunde stehenden theils felsigten, theils mit Waldungen bedeckten Bergen, einen sehr angenehmen ~~Contrast~~ Abstand.

Wir erreichten bald die geräumige Behausung des Geistlichen und wurden sogleich bey ihm zum Mittagessen eingeladen. Vorher besuchten wir noch die Umgebungen und Anlagen, die als Muster von Ordnung, Oeconomie und Industrie, weit und breit umher bekannt sind, und daher von Ausländern und von Einheimischen sehr häufig besucht werden, besonders weil der Besitzer ein Mann von feinsten Sitten und Erfahrung ist, der sehr ausgebreitete Bekanntschaften hat, und der sich sehr geschmeichelt findet, den Rittern von Charakter und Einfluß, den Wohlstand seines Hauses zeigen zu können. — Er besitzt an 150. Sklaven und hat seine vorzüglichste Aufmerksamkeit auf die Cultur europäischer Fruchtbäume gerichtet, zu deren besserem Gedeihen die kalten Gebirgsgegenden, die er bewohnt, geeignet sind. — Die Quitten- und Pfirsich Anlagen sind sehr ausgedehnt und der Verkauf der Früchte derselben soll jährlich dem Besitzer an fünf bis sechstausend Thaler einbringen. Außer diesen sieht man hier Apfel- Birn- und Feigenbäume, Weinstöcke u. m. a. die alle sehr schmackhafte Früchte geben.

Alles was zur Nahrung und Aufrechthaltung dieses Etablissements gehört, wird in großer Menge und zum Verkauf, hier angebaut; dahin gehören Mandioca, Welschkorn, Bohnen und Reis, und sogar Baumwolle, welche von den Negerinnen gesponnen und zu groben Zeugen, als Kleidung für die Sklaven verarbeitet wird. Das Brennöhl wird hier, so wie allenthalben im Lande aus der ricinus-Pflanze gewonnen, von welcher zwey Arten cultivirt werden, ricinus communis und ricinus americanus. Letztere ist bey weitem größer, giebt mehr und größere Saamenkörner und wird daher als vortheilhafter der erstern vorgezogen. Das Oehl wird auf eine höchst einfache Weise dadurch gewonnen, daß man die Bohnen oder den Saamen röstet und dann in einem Kessel mit Wasser auskocht, da denn das durch das Kochen gewonnene und auf dem Wasser schwimmende Oehl mit Löffel abgeschöpft wird. Es ist zwar etwas dicke, brennt aber mit einem sehr hellen Lichte ohne vielen Rauch oder Ruß abzusetzen.

Cocosbäume, Zuckerrohr und Bananenbäume findet man zwar auch; allein da

in

in sehr kalten Wintern der Wärmemesser bisweilen bis zum Gefrierpunct sinkt,
so erstarren sie alsdann bis an die Wurzeln, und schlagen im folgenden Frühling
wieder aus. Die Pflanzungen dieser Art verdienen daher keiner besondern
Aufmerksamkeit ihres Besitzers. —

Der Küchengarten ist groß, mit hohem Geländer und mit Dornbäumen –
espinhos – eingefaßt und in höchst guter Ordnung. — Wir fanden hier eine
Menge europäischer Gartengewächse, unter andern schönen Weiß= und andern Kohl,
römischen Sallat, Kopfsallat, Erdbeeren und ein ausgedehntes Feld voll Kartoffeln,
von denen uns der geistliche Herr versicherte, daß er sie schon vor mehreren Jahren
gesetzt, und sie sich seitdem stets von selbst fortgepflanzt hätten.

Wenn er Kartoffeln zu essen wünscht, so läßt er solche in jedem Monat des Jahres
aus dem Kartoffelfelde holen. — Auch für das Angenehme ist gesorgt, denn
wir sahen mit vielem Wohlgefallen, die tausendblättrige Rose und einen schö-
nen Nelkenflor und hörten in der Folge, daß von der Letzteren an jedem Sonnabend
durch einen besondern Boten mehrere Körbe voll nach der Stadt geschikt und diese
am Sonntage in allen Häusern einzeln für theures Geld daselbst verkauft
werden, und daß die Aufkäufer sie gerne für das Hundert wenigstens fünf
bis sechs Gulden bezahlen. — Es ist nämlich allgemeine Landessitte, daß
sich die Damen am Sonntage, wenn sie in die Messe gehen mit lebendigen
Blumen schmücken und daß die europäische Nelke jeder andern noch so schönen
brasilianischen Blume vorgezogen wird. Der rancho (Rancho) und die Huf-
schmiede hiesigen Ortes sind größer als an irgend einem andern den wir bis
jetzt besuchten; In Letzterer arbeiten täglich zwölf bis vierzehn Sklaven, deren
jeder wenigstens fünf Dutzend Hufeisen schmieden muß. Das Dutzend wird
für sieben Franken verkauft, folglich gewinnt der Eigenthümer (den An-
kauf des Eisens und die Nahrung der Sklaven abgerechnet, täglich gegen
770. Franken. — Die fertigen Hufeisen werden als Handelsartikel nach
der Stadt verführt.

Das zur Aufnahme der Reisenden bestimmte Haus ist geräumig; doch
möchte es als eine Sonderbarkeit des Geistlichen angesehen werden können,
daß hier keine, einen großen Vortheil gewährende Schenke oder Kneipe,
(venda) zu finden ist, wie fast an allen andern Wohnplätzen. —

Der Reisende muß also seine Zuflucht zu den mitgebrachten Provisionen
d: h: zu schwarzen Bohnen, Brod und getrockneten Fleische nehmen; der

von

von Stande aber wird gastfreundlich aufgenommen, und erhält auf sein Verlangen, wenn er nicht zur Tafel des geistlichen Herrn zu gehen wünscht, sein Essen nach der Gastwohnung geschickt. —

Nachdem wir die hiesigen Anlagen betrachtet und von der bekannten Gastfreundschaft Gebrauch gemacht hatten, ritten wir Nachmittags nach Sumidôrio einem Ort, der noch 2½ legôa von hier entfernt ist. —

Wir verfolgten ein weites ebenes Thal und erreichten nach einer Stunde den Ort: Ponte, d.h. Brücke, bis wohin sich die Besitzungen des Pater Correa's erstrecken, und wo sich noch ein großes rancho und eine venda ~~Wirthshaus und~~ oder Wirthshaus befindet, die dessen Eigenthum sind, und welche er vermiethet hat.

Bey Ponte kommt man vermittelst einer langen sehr hohen hölzernen Brücke auf das linke Ufer des Flusses Piabanka (spreche Piabanja) und findet sich nach einer viertel Stunde bey einem andern Rancho und einer venda, welche Olaria d.h. Ziegelhütte heißt, weil vielleicht ehemals Ziegeln hier gebrannt wurden. —

Der Weg, den man nun verfolgt, ist malerisch schön und abwechselnd. —

Jenseits auf dem rechten Ufer des Flußes sieht man einige ärmliche Hütten von Coffee = Orangen = und Bananenpflanzungen umgeben und findet sich diesseits am Flusse und im Schatten dichter Urwaldungen in Gegenden die bey weitem wilder und weniger cultivirt sind, als jene der beyden geistlichen Herren, deren Industrie wir so eben rühmlichst erwähnt haben.

Nach Ersteigung einiger sehr steilen wild verwachsenen Berge, kamen wir nach Verlauf von einer Stunde nach Magé (spreche Masché) einem Orte, der von der einen Seite am Fuße eines überaus großen kahlen Felsenberges, auf der andern, am Ufer des nun beträchtlich wachsenden Flußes Piabanka (Piabanja) liegt, und so wie alle andere Wohnplätze, von einiger Bedeutung, aus dem herrschaftlichen Gebäude, einem Rancho (Wagen- u. Nachtlager der Reisenden i.e. ein offener Schoppen) ~~einer Schmiede~~, einer venda und einigen Negerhütten besteht. — Wir verfolgten von hier aus das linke Ufer des nun enger gewordenen Thales in welchem der Fluß Piabanka bald in sanfter Stille dahin fließt, bald sich rauschend über Felsen herabstürzt, und erreichten gegen Abend das Ziel unserer heutigen Reise, den Ort Sumidôrio, wo wir ein schlechtes Quartier bey guten Menschen fanden, und wo wir ~~uns~~ zum Theil ~~genöthigt waren uns bequemen mußten~~, nach brasilianischer Weise unter dem von allen Seiten offenen Schoppen, (rancho) in unsere mitgebrachten ~~[illegible]~~ Schlafnetze zu bequemen.

Dieser Ort (Sumidôrio) der nur ~~[illegible]~~ von einigen wenigen Familien bewohnt wird,

ist von allen Seiten mit hohen Gebirgen eingeschlossen und liegt dicht an dem Flusse
Piabanha, der hier eine sehr reissende Strömung hat, und hie und wieder be-
trächtliche Wasserfälle bildet; daher auch der Name Sumi (der Wirbel)
do rio (des Flusses) Sumidorio. Obgleich der Ort viel niedriger liegt als
Corrêgo secco und die Besitzungen des Pater Correa's, so ist er dennoch durch
zufällige Nebenumstände, die ich nicht zu entwickeln wage, von viel kälterer Beschaffenheit

Die vegetabilische Natur mit allen ihren Bewohnern und Umgebungen haben auch
wieder einen andern Anstrich. Die Waldungen spielen in ein anderes Colorit, ent-
halten andere Arten von Bäumen, von Vögeln und von Insecten, als die bisher
besuchten; und da die benachbarten Gegenden weniger angebaut sind und sich die Na-
tur in weit ungestörterer Ruhe befindet, so kann der aufmerksame Naturforscher
hier noch mit mehr Leichtigkeit, als in den cultivirteren, beinahe in jedem Zweige
der Naturgeschichte (Mineralogie ausgenommen) eine reiche Ausbeute machen. —

Es giebt hier grosse Schaaren von verschiedenen Affenarten, worunter der Brüll-
affe (Mycetes) das gelbe Löwenäffchen, (Harpale) der langarmige Klammer-
affe (eine neue Art) Ateles, und mehrere Schweifaffen Pithecia, die
gewöhnlichsten sind; ferner Beutelthiere Didelphis, ohrenweissbäuchige und
andere Ratten, Capyvára's und Cavia — wilde Schweine, vorzüglich das
Bisamschwein, Dicotyles, Rehe, Faul- und Gürtelthiere, Ameisenfresser,
Fledermäuse und Vampyre, Coati's, Tigerkatzen u. a. m.

Die wissenschaftlichen Beschreibungen der eigentlich naturhistorischen neuen Ge-
genstände, werde ich vielleicht, wenn mir ~~ich~~ länger zu leben, vergönnt seyn wird,
bey einer andern Gelegenheit liefern, beschränke mich daher für jetzo nur auf ein-
ige hier folgende allgemeine Bemerkungen.

Das Haus welches wir bewohnten, war voller Ratten, die uns in der Nacht
keine Ruhe gewährten und die sowohl unseren mitgebrachten Lebensmitteln nach-
stellten, als auch die frisch geschossenen und schon zubereiteten Vogelhäute, welche zum
Trocknen die Nacht über auf einem Tische, einer Kiste oder dem Fenster lagen,
zernagten und uns dadurch unangenehmen Schaden zufügten. —

Da die Wohnungen und Zimmer hier zu Lande, ausser den Ziegeln, Latten
und Dachsparren, keine andere besondere Decke haben, so konnten wir bey ein-
brechender Nacht jedesmal die obengenannten Ratten über uns herlaufen sehen,
und waren nicht wenig erstaunt, solche mit blendend weissem Unterleib zu bemerken.
So sehr wir uns auch bemühten, einiger derselben habhaft zu werden, so konnten wir
dennoch in zehn Tagen unseres Aufenthaltes unseren Wunsch nicht befriedigt sehen,
indem es die Hauseigenthümer nicht der Mühe werth hielten uns hiebey einigen
Beystand zu leisten. —

Diese

Diese Ratten sind hier ursprünglich wild, leben in den Waldungen und haben sich erst seit fünf Jahren nach den Häusern der hiesigen Einwohner gezogen, wo sie sich sehr schnell vermehrten. — Es ist dieses eine wirkliche Ratte 13½ Zoll lang, mit geringelten geschuppten und dünne behaarten Schwanze, nebst schneeweißem Unterleib; als welches wohl die besondern Hauptmerkmale sind, durch welche sie sich von allen andern bis jetzt bekannten Rattenarten unterscheidet.

Azara[1]) scheint ein Junges dieser Art unter dem Namen rat à grosse tête unvollkommen beschrieben zu haben. Diejenigen Exemplare die ich in der Folge zu beobachten Gelegenheit fand, zeichneten sich keines Weges durch einen besonders dicken Kopf aus, weshalb ich genöthigt bin dieser Rattenart den Namen der weißbäuchigen (mus leucogaster) ~~zu~~ zu geben.

Da die Weideplätze in der Nähe aller an der großen Heerstraße gelegenen Orte, durch die täglich in großer Menge durchziehende Maulthier-Caravanen (troppas) bald abgefressen sind, und den + Lastthieren kaum Fütterung für die Nacht darbieten, so sahen wir uns gleich beym Anfang unserer Ankunft, genöthigt unsere Maulthiere an einen Ort zu schicken der eine gute halbe Stunde Entfernung von der Heerstraße abgelegen war. — Unser troppeiro, d: h: Truppenanführer (nämlich Maulthier-Aufseher) nebst Neger gehülfen, der Feldtreiber, mußten daher jeden Morgen die Maulthiere in dieser weiten Entfernung zum Weiterreisen herbeyholen. Bey dieser Gelegenheit bemerkten wir jeden Morgen an verschiedenen Theilen des Körpers unserer Thiere, besonders an dem Halse, auf den Schultern und Rücken, kleine Wunden und viel geronnene Blutstreifen und erfuhren nach eingezogener Erkundigung, daß die Fledermäuse, kleine und große d: h: Vampyre, in der Nacht diese Thiere überfallen und solchen das Blut aussaugen; ich benutze daher diesen Umstand um hier einige allgemeine Bemerkungen über die Fledermäuse des hiesigen Landes einfließen zu lassen. —

(+ vielen täglich durchziehenden)

Diese eigentlichen Blutsauger finden sich mehr oder weniger in allen Theilen ~~von~~ Brasiliens und sind in weniger bewohnten Gegenden so lästig und in solcher Menge, daß sie manche Landstrecken schlechterdings unbewohnbar machen. —

Pferde, Maulthiere und das Hornvieh auch sogar Hühner und Menschen werden öfters, wenn sie an offenen Orten übernachten von den Fledermäusen überfallen und durch großen darauf folgenden Blutverlust sehr geschwächt, und kleinere Thiere zu Tode gebracht. — Hierbey scheint es mir höchst sonderbar, daß das gegen einen Mückenstich so sehr empfindliche Pferd oder andere Thiere gegen das Saugen

---

[1]) V: dessen Essays sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay. T. II pag: 82.

einer Fledermaus[3], dessen Eindrücken von vier Vorderzähnen in die ~~Wunde~~ Haut man sehr deutlich sehen kann, gänzlich unempfindlich seyn sollte, dreist als welche Thatsache sich täglich bestätiget. —

Die nach solchem Saugen folgenden Blutungen sind zuweilen sehr stark und schwächen Pferde, Maulthiere und das Hornvieh durch die zuweilen ~~stark~~ darauf folgende starke Nachblutung außerordentlich. —

Der für das Saugen eines Bluthals oder einer Schnecke oder eines ~~Flohs~~ stiche sehr empfindliche Neger fühlt den Biß und das Saugen eines Vampyrs ganz und gar nicht, und mehrere meiner Sklaven ~~ich~~ wurden öfters am frühen Morgen noch dazu veranlaßt, wenn sie sich zuweilen ~~am frühen Morgen~~ beklagten, daß sie in der Nacht von einer Fledermaus gebissen worden seyen. —

Gewöhnlich ist die große Zehe oder die Nasenspitze der bey dem Menschen von diesen Blutsaugern angegriffene Theil.

Bemerkt man bey einem Pferde oder einem Maulthiere den Biß oder die Wunde einer Fledermaus und ergreift keine Maßregel dagegen, so ist es beynahe gewiß, daß ein solches Thier, wenn es in der nächsten Nacht in demselben Stalle, oder auf derselben Weide bleibt, auch bestimmt wieder an ein und ebenderselben Stelle angesaugt wird, wodurch, wenn dieses öfters geschieht, die Wunde nach und nach bösartig wird, und zuweilen wohl gar den Tod zur Folge hat. —

Hüner, Enten, Gänse &c. unterliegen meisten Theils nach dem ersten Angriff. —

Man hat mehrere sehr einfache Mittel um die Wiederholung des Bisses an ein und derselben Stelle zu verhüten, wohin vorzüglich, Tabak, Fischthran und ~~[illegible]~~ spanischer Pfeffer, (sogenannter Cayenne-Pfeffer) in die frische Wunde gestreut, gehören; um aber ein Thier auf eine sichere Weise gegen den Angriff einer Fledermaus gänzlich zu schützen, ist mir kein Mittel bekannt geworden. —

Wie es zugeht, oder woher es wohl kommen mag? daß weder Menschen noch Thiere den Biß oder den Stich und das Blutsaugen dieser Thiere bemerken oder empfinden sollten, ist mir noch immer ein Räthsel. Die Brasilianer behaupten, daß sich die Fledermäuse beym Blutsaugen nicht festsetzen; sondern daß sie in schwebender und gleichsam schwirrender Stellung saugten, wodurch der Schmerz unempfindlich gemacht würde. Dies ist mir, ich gestehe es offenherzig, aber so unbegreiflich.

Nachdem wir uns bis zu Ende Septembers in Sumidorio wissenschaftlich beschäftiget, und reiche naturhistorische Ausbeute erhalten hatten, reisten wir am ersten October wieder von da ab, und verließen nun zugleich die große königliche Heerstraße, die nach der

Gränze von Minas geraes führt, indem wir vermittelst einer hohen Brücke auf das rechte Ufer des
Flusses Piabanha (spr. Piabanja) kamen, der sich hier, wie ich schon oben erwähnt habe,
über hohe Felsenmassen stürzt. — Unser Weg oder vielmehr der Fusssteig auf dem ein Maul-
thier dem andern folgen musste, führte uns theils durch die dichten Urwaldungen, theils
auch an kürzlich niedergehauenen und durch das Brennen urbar gemachten Landstrecken
vorbey.

Die ganze Gegend ist gebirgigt und bietet dem Reisenden manche Abwechselung von Bergen
und Thälern an. —

In den Urwaldungen sahen wir nun, neben den immer häufiger werdenden Kohlpalmbäumen,
schlanke dreissig bis vierzig Fuss hohe Farrenkrautbäume (Cyathea n. spec.) und mehrere
Arten von Bambusrohr, welche wir auf unseren frühern Wegen vermissten. —

Das Erdreich besteht meisten Theils in einer rothen aus Gneis verwitterten Thon-
erde, die bald mehr, bald weniger mit einer aus Blättern, Baumstämmen und
Wurzeln seit Jahrhunderten vermoderten vegetabilischen Erdschicht bedeckt ist. —

Die natürliche Lage und Höhe der Gebirge erzeugen ein kälteres Clima, daher
man sich auch hier mehr auf die Cultur europäischer Gewächse und Producte beschränkt.
Quitten, Pfirsiche, Trauben, Feigen, Mais, Bohnen, Weisskohl u. s. w. gedeihen
überaus gut; dahingegen Zuckerrohr, Bananen, Mandiocca und andere Tropenge-
wächse mit weniger Vortheil gebaut werden können, indem solche in manchen
Jahren dem Froste ausgesetzt sind und bis an die Wurzel erfrieren. —

Die Bohnen und das Welschkorn sind die Hauptproducte der hiesigen Cultur und
werden mit grossem Vortheil von hier nach den Niederungen, das heisst: nach
Porto d'Estrella und ~~der Hauptstadt~~ von da zur Stadt nach der Hauptstadt zugeführt. —

Die Fruchtbarkeit des Landes ist so gross, dass man mich versichert hat, von
dem Welschkorn für einen Scheffel Aussaat zuweilen zwey und sogar dreyhundert Scheffel
voll ~~ge~~hundert zu haben. — Misswachs ist selten; doch geschieht es zuweilen,
dass anhaltende Trockne oder nasse Witterung der Erndte schadet. —

Die kühlere Temperatur dieser Gebirgsgegenden hat nicht nur für europäische Gewächse
und Cultur, sondern auch auf die Natur des Menschen den wohlthätigsten Einfluss. —

Schon in Sumidorio trafen wir angenehmere gefälligere Gesichtszüge der Bewohner, weisse
Haut, rothe Wangen und was in den übrigen Theilen von Brasilien, die ich wenigstens bis
jetzt kenne, selten ist, viele blondhaarige Personen an. — Auch sind die Familien
~~Kinder~~ bey weitem zahlreicher. —

Nachdem wir uns anderthalb Stunden weit von Sumidorio entfernt, und wir auf den
wenigen auf dieser Strecke gelegenen Niederlassungen einen Menge gesund farbiger und
starker portugiesischer Kinder gesehen hatten, so erreichten wir die Fazenda (das Land-
guth) des Militz-Capitains José Caëtano, sonst auch St Antonio genannt, und waren
nicht wenig über die überaus grosse Anzahl Neger-Kinder verschiedenen Alters erstaunt,
welche alle bey der seltenen Erscheinung eines ~~Fremde~~, oder so vieler Fremden in der
varanda d. h. dem Vorhaus oder breiten Gang der ~~geistlichen~~ Wohnung des Gutsherrn
zusammenliefen. — Wir zählten deren achtzehen und zwanzig bey weitem

Nachfrage von dem Landwirth daß dieses alles Kinder von vier hier im Lande gebohrnen
Negerinnen (die man Creolen nennt) seyen, und er ~~wolle~~ von aber denselben in allem
drey und zwanzig lebendige Kinder habe; dieses Beyspiel sollte doch wohl billig jeden
andern Landwirth aufmuntern Sklaven beyderley Geschlechts zu kaufen, und solche mit-
einander zu verheurathen, welches aber leider nicht der Fall ist. — Die meisten
interessirten Gutsbesitzer kaufen nur männliche Sklaven, und wenige oder gar keine
Weiber, weil sie die Zeit der Schwangerschaft, Niederkunft und anderer weiblichen Schwächen
und Gebrechen als einen Verlust für die landwirthschaftlichen Arbeiten ansehen. —

Wir hielten uns nur kurze Zeit bey diesem Capitän auf und verfolgten dann ein
tiefes unregelmäßiges und sehr enges Thal, in welchem wir, eben so wie früher am Morgen,
bald bergan bald wieder bergab stiegen. Es war früher unser Vorsatz an demselben
Tage als wir abreisten, des beschwerlichen Weges wegen, nur bis Sta Rita, der Nieder-
lassung eines gewissen Joaõ Ignacio zu gehen, ließen aber nach Zurücklegung von
einer kleinen legoa (port. Meile) diese kleine unansehnliche Wohnung, gleichsam unbe-
merkt am Abhange eines steilen Berges liegen, und erfuhren erst dann unseren Irrthum als
es zu spät war, wieder zurückzukehren. —

Von Joaõ Ignacio oder Sta Rita an erhebt sich ein sehr steiler hoher Berg, den man
kaum in anderthalb Stunden ersteigen kann. — In der Nähe der Niederlassung
findet man einige Bohnen = Welschkorn = und andere Pflanzungen, kommt aber dann auf
engen mit stachlichten Bambus-Rohr überwachsenen und höchst beschwerlichen Fußsteigen,
in die dichtesten und wirklich majestätischen Urwälder, die in so ferne etwas mit
unseren europäischen Eichwaldungen gemein haben, daß sie hier nicht, so wie wir sie
früherhin bemerkten, dicht verwachsen, undurchdringlich und von kleinerem Ge-
hölze, strickähnlichen Schlingpflanzen, Dornhecken, Bambusrohr u.d. un-
zugänglich sind; sondern eine mehr freye Waldung bilden, die mit den
vielen sehr dicken hohen Stämmen von ganz gerader Richtung, deren Namen,
Natur und botanische Beschreibung wohl noch nach Jahrhunderten die Naturforscher
beschäftigen werden, vorzüglich unsere Aufmerksamkeit und Bewunderung auf sich
gezogen hatten. —

In diesen dunkelbeschatteten und hochgelegenen Urwaldungen, in welche kaum ein
Lichtstrahl der Sonne durchzudringen vermag, erregte die Stille dieser schauderhaften
Dunkelheit eine ganz eigene Seelenstimmung in uns, die durch einige sehr klägliche
und melancholische lang~~gestreckte~~ gezogene aufeinanderfolgende Halbtöne eines Vogels, der
sich einzig nur in dergleichen einsamen Berghöhen aufhält, noch um ein Beträchtliches
erhöht wurde. Nachdem wir diesen Weg noch etwa eine halbe Stunde verfolgt
hatten, wurde der Wald auf einmal lichter und gewährte uns sehr überraschende Aus-
sichten hinauf auf die sogenannten Orgelgebirge, in deren Nähe wir uns nun be-
fanden, die von dieser Nordseite betrachtet nicht jeden Eindruck (?), der sich in der Schweiz von
an jene malerischen Abwechselungen erinnert. — Gegen fünf Uhr Abends
befanden wir uns jenseits am Fuße des mit vieler Mühe überstiegenen Berges,

und

und trafen ganz unerwartet eine alte halb verfallene und ziemlich durchsichtige, aus den
Stämmen der Kohlpalmen verfertigte, und mit Stroh noch einiger Maßen bedeckte
Hütte an, in der wir uns, ohne Wegweiser und der Gegend gänzlich unkundig, nach einiger
Berathschlagung entschlossen, bey der nahe einbrechenden Nacht zu verweilen. —
Unsere mitgebrachten Schlafnetze, die als Hängematten dienten, wurden nun zum
erstenmale ausgepackt und benützt; und da wir auch zugleich alle nothwendigen
Provisionen bey uns hatten, so fiel es uns nicht schwer uns mit einem solchen Nacht-
quartiere zu begnügen. — Unseren Pferden und Lastthieren behagte es indessen
viel besser als uns, indem diese seit der Abreise von der Mandiocca keine bessere
Weide getroffen und sie sich deshalb auch während der Nacht kaum von der Hütte
entfernt hatten. — Im nahen Waldbache fand sich eine Menge ~~unserem~~ dem
Brunnenkreß völlig ähnlichen Pflänzchen, das die ganze Wasserfläche bedeckte, und es ist
sonderbar, daß dieser und der sogenannte Stechapfel (Datura stramonium) in diesen
Provinzen Brasiliens fast neben jeder Hütte zu finden ist. Besonders scheint
diese Pflanze, die meines Wissens keinen besonderen Nutzen hat, dem Menschen
~~unwillkürlich~~ allenthalben unwillkürlich zu folgen.

Am folgenden Morgen machten wir uns wieder auf den uns unbekannten
Weg, nachdem wir die Nacht über sehr kühl und angenehm zugebracht hatten. —
Wir verfolgten ein schönes [illegible] und sich krümmendes Thal,
in welchem wir nach einer Stunde mehrere ärmliche Hütten fanden, die so
klein sie auch seyn mochten, durch die große Kinderzahl, die wir bemerkten,
sehr bevölkert zu seyn schienen und die schon früher gemachte Bemerkung
dieser Gebirgsgegenden immer mehr bestätigten, denn alle die vielen Kinder
hatten eine überaus gesunde Gesichtsfarbe, die jungen Mädchen, unter denen
sich viele Blondinen befanden, hatten größten Theils einen schönen Wuchs,
und auffallend gefällige Gesichtszüge, den Kopf mehr lang als rund und
zuweilen von griechischer Form. — Schade, daß die meisten
derselben nach hiesiger Landessitte sogleich nach unserer Ankunft oder
bey Annäherung schüchtern davon liefen und sich hinter ihren Eltern
oder Hütten versteckten. —

Endlich nachdem wir uns mehreremale verirrt und unsere Lastthiere
sich öfters auf den vielen sich kreuzenden und kaum kennbaren Wald-
wegen verlaufen, und wir solche mit vieler Mühe wieder aufgesucht und
zusammengebracht hatten, erreichten wir, gegen zwey Uhr Nachmit-
tags, die Fazenda (Wohnsitz) von Francisco Jozé Vieira, eines rüstigen
sechzigjährigen Mannes, der uns sehr gastfreundschaftlich bey sich aufnahm,
und dessen Beharrlichkeit und Unternehmungsgeist sicherlich einer besondern
Bemerkung verdient. —

Francisco Jozé Vieira war der erste, der mit einigen wenigen Negern

von Sumidoro und in diese Gebirge einzudringen wagte und der von Jahr zu Jahr weiter vorschritt und neue Felder urbar machte, bis er sich endlich an dem jetzigen Wohnort förmlich niederließ und sich von der Regierung ein Besitzthumrecht darüber verschaffte. —

Welschkorn und Bohnen pflanzt er vorzugsweise, auch etwas Zuckerrohr und Caffe, als welche Pflanzungen aber, der hier herrschenden Nachtfröste wegen, die Hälfte des Jahres ausgesetzt sind; auch die Mandioca Wurzel gedeiht nicht sehr gut. Hornvieh und Pferde, Schweine und Hühner, sieht man hier in großer Menge. Das Futtergras auf den Weiden ist vorzüglich gut, und daher die Viehzucht ganz besonders vortheilhaft

Vor der auf einer kleinen Anhöhe gelegenen Wohnhause hat dieser thätige Mann vor nicht sehr vielen Jahren an drey bis vierhundert Orangenbäume der Erde anvertraut, woraus nun ein wahrer Orangen-Wald entstanden ist, dergleichen ich sonst nirgends in ganz Brasilien gesehen habe. Dieser liefert ihm Jahr aus Jahr ein, in jedem Monat so viele Früchte, daß alle Nachbarn, Bekannte und Freunde damit versorgt werden, indem er ihnen vermöge der gastfreundschaftlichen Gesinnungen ganze Pferdeladungen voll unentgeldlich verab-folgen läßt; und obgleich nun so viele Nachbarn und Besucher dieses Vorzugs theilhaben, und sich an den wohlschmeckenden Früchten erquicken, so hat dennoch keiner bisher ihn erschöpft.

So angenehm es uns auch war, hier eine sehr gastfreundliche Aufnahme gefunden zu haben, so fühlten wir dennoch einen innern Drang sogleich nach Tische, noch anderthalb legoas weiter zu gehen, um einige europäische Freunde und Bekannte, (Schweitzer von Geburt) die sich hier niedergelassen hatten, zu besuchen. — Des Weges unkundig war der würdige Besitzer dieser großen Ländereien von drey legoas (circa 5. Stunden) Francisco Jozé Vieira so gut uns einen Wegweiser mitzugeben, unter dessen Leitung wir Abends gegen fünf Uhr den Weg antraten und unser Gepäck und Maulthiere bis weitern Verfügung bey ihm zurückließen. — Man hatte uns schon zuvor den Weg als sehr schlecht geschildert, und wir erfuhren leider nur allzufrüh die Wahrheit dieser Aussage; denn bald brach die dunkelste Nacht ein, in welcher wir uns auf gänzlich unbekannten Wegen, mit sehr ermüdeten Thieren, in den dichtesten Urwäldern befanden, wo wir ganz buchstäblich nicht die Finger vor den Augen sahen und nur einzig und allein der Stimme unseres Wegweisers folgen konnten. —

Der schmale Pfad führte bergan, bergab; hier durchwadeten wir einen steinigen Waldbach und dort überstiegen wir mühsam einen dicken Baumstamm, der quer über den Weg lag; hier fielen wir in tiefe Löcher und Gruben, und dort stolperten wir über große im Wege liegende Steine; hier war der sich krümmende Weg von einem dunkeln Felsen begrenzt, gegen den wir anstießen, dort warnte der Führer vor einem Abgrund, der Menschen und Vieh hätte gefährlich seyn können, und weiter hin verwundete sich ein dritter in den vielen Dornhecken. — Der eine verdankt sein Leben dem Scharfblick des langsam fortschreitenden Pferdes, der andere folgte

folgte dem unsicheren Tritte desselben, und führte selbst stolpernd sein Pferd beym Zügel, und unter solchen Umständen hatten wir endlich gegen 9. Uhr Abends, d: h: nach vier Stunden, anderthalb legoas, oder circa eine deutsche Meile zurückgelegt und erreichten die Wohnung eines Schweizers, Namens Brücke. —

Obgleich wir uns anfänglich vorgenommen hatten, noch eine halbe legôa weiter bis zu dem Herren de Luze zwey jungen Schweizern ~~von~~ Neuchâtel und meinen Freunde zu gehen, so waren wir dennoch nur allzu froh, nach allem erstandenen Ungemach ein Obdach unter Europäern gefunden zu haben, und nahmen, für dankbar die gastfreundliche Einladung zum Nachtlager an. —

Am folgenden Morgen sahen wir erst eigentlich die wilde gebirgigte und waldigte Gegend, in der wir uns befanden und betrachteten die Anlagen unseres Gastwirthes. Dieser kam vor zwey Jahren als Zimmermann mit einigen andern Schweizern hieher, und übernahm, da er keine eigene Mittel hatte die Verwaltung dieses Guthes, das Eigenthum eines gewissen Herrn Cruchaud's für halbe Rechnung. Diese Besitzung ist zwar nach hiesigen Landesbegriffen, wo man ein und mehrere Quadrat=Meilen besitzen will, nicht sehr ausgedehnt, indessen für die Absicht einer ansehnlichen Coffee, pflanzung doch immer gross genug, und der Verwalter, Herr Brücke hat mit fünf Sklaven in einem Jahre wirklich sehr viel geleistet. — Nachdem er den Wald umhauen, verbrennen, das Land reinigen und die jungen Coffeebäume und andere Saamen hat hervorschiessen lassen, hat er dann nebst einem Gehülfen, in dieser kurzen Zeitfrist an zehentausend Stöcke gepflanzt, und eine ausgedehnte Weide für Kühe und Maulthiere angelegt. — Die Ländereyen liegen auf beyden ~~Seiten~~ Ufern eines beträchtlichen Waldstromes, Paqueqüé, (sprich Pakeke) der in einem der höchsten Theile des Orgelgebirges, entspringt und sich in den Rio preto ergiesst. — Die Wohnungen und Weiden der Niederlassung befinden sich auf dem linken, die Pflanzungen aber auf dem rechten Ufer dieses Flusses, wodurch für die Landwirthschaft die Bequemlichkeit erwächst, dass alle Hausthiere, als Schweine, Hüner, Ziegen, Maulthiere und Kühe vermittelst des mit steilen hohen Ufern begränzten Baches von den Pflanzungen und dem Küchengarten getrennt bleiben, und diese folglich nicht so leicht von dem Vieh gestört werden können. — Ausser der wohl gehaltenen Coffeepflanzung sahen wir auch Welschkorn, Bohnen und Taback, die alle sehr gut gedeihen. — Das Erdreich scheint sehr fruchtbar und die Unternehmung vielversprechend. —

Nach dem uns freundschaftlichst vorgesetzten ländlichen Frühstück, begaben wir uns nun nach einer, unter dem unmittelbaren Schutze der Regierung stehenden, Schweizer-Colonie.

Im Jahr 1819. nämlich, als der König Dom Joaõ VI. dreyhundert Schweizer familien mit ausserordentlichem Kostenaufwand von Europa kommen liess, um europäischen Ackerbau und die Viehzucht in Brasilien zu befördern, stellten sich auch bald mehrere Europ., wohlhabende und mit Kenntnissen und allen möglichen Ackerwerksgeräthschaften versehene Schweizer auf eigene Kosten hier ein, um sich auf den jedem Unternehmer öffentlich von der Krone versprochenen Ländereyen

nieder,

nieder zu lassen *). —

Unter diesen zeichneten sich vorzüglich aus: Mess.rs Fr. u. James de Luze. — Major Graffenried nebst Morel und Gebrüder Fischer. — Die drey Herren Mandrots, Sterki und Berthoud; Schmidt, Maulaz, Cruchaud u. a. m.

Mehrere derselben wollten gemeinschaftlich und andere für sich allein, das Land bebauen, alle aber kamen mit hinreichenden Mitteln hieher um sich Sklaven zu kaufen und nahmen das Gouvernement in Anspruch ihnen ein ihren Mitteln angemessenes und ihren Absichten entsprechendes Land zu zuführen. Einer wie der andere wurde hierauf von dem Minister der äusseren Angelegenheiten zu dem der Innern, von diesem wieder zu dem, von dem Könige für die fremden Colonisten ernannten General Sekretär Monseigneur de Miranda, von diesem wieder zu dem Könige, von diesem zu dem Minister geschickt, und nachdem sie auf solche Weise über acht Monathe um eine versprochene Concession gebethen, viel Geld mit Warten und Pflaster treten in der Stadt Rio de Jan.ro verzehrt, und sich mehrere ihrer mitgebrachten Arbeiter und Handwerker, welche demnächst anderwärts Unterkunft verschafft und die Unternehmer verlassen hatten, so wurde endlich allen den vielen Ankömmlingen, die sich in vier Familienvereine getheilt hatten, eine Quadratlegoa (□ Meile) Landes in diesem kalten abgelegenen unfreundlichen unzugänglichen und felsichten Orgelgebirge ertheilt. —

Mehrere derselben entsagten sogleich ihren Ansprüchen und suchten sich anderwärts anzukaufen, andere kehrten, in ihren Hoffnungen getäuscht, nach Europa zurück; noch andere entzweyten sich, wegen verschiedener Ansichten ihrer Niederlassung und einige wenige nur fiengen an, mit seltener Beharrlichkeit und Ausdauer, zugleich auch mit Kunst und Schicklichkeit, den einer jeden Familie durch das Loos zugefallenen kleinen Antheil von einer viertel Meile Landes zu cultiviren.

Da sich unter den Letzteren einige meiner Freunde und Bekannte befanden, so war es mir höchst interessant diese Gegend zu bereisen und selbst zu sehen, was die verschiedenen Menschen, die alle in einer und derselben Absicht, unter gleichen Umständen, zu gleicher Zeit und gleichsam auf demselben Boden die Cultur angefangen, nach etwa drey Jahren ausgerichtet hätten.

Die erste dieser Niederlassungen, welche dicht an die Landstraße angränzt, gehört den Herren Mandots & C.e und begreift ein fruchtbares enges Thal mit wenig Ebenen und meistens mit Urwald bedeckten Bergen.

Diese von allen Seiten durch Berge und Anhöhen geschützte Ländereyen sind im Vergleich zu den übrigen von den Schweizer colonisten in Besitz genommenen, die

*) S. meine Bemerkungen über Brasilien. Heidelberg 1821. 8.o pag. 68–69 &c

die am tiefsten gelegenen und deshalb im Winter weniger den Nachtfrösten ausgesetzt, als jene. Der [1] Paqequé-fluss bewässert solche und bildet ohnweit der Behausung einen schönen Wasserfall. Die Herren Mandrots fanden schon ein kleines Stückchen Land cultivirt, ein hundert beynahe schon fruchttragende Coffee- und mehrere Orange bäume, eine kleine Wohnung und eine Mühle. — Mit hinreichenden pecuniären Mitteln, mit acht Sklaven, die sie sich sogleich gekauft hatten, fanden sie die Anlage einer neuen Landwirthschaft sehr mühsam; sie verkauften daher diesen ihren Antheil, suchten eine andere vortheilhaftere Besitzung, und kehrten dann nachdem sie nichts ihren Wünschen Entsprechendes gefunden hatten nach vielem Geld und Zeitverlust, hieher zurück und erkauften von Neuem das ihnen früher von dem Gouvernement gratis zugetheilte Eigenthum, wo sie nun mit neuem Muthe in Thätigkeit sind.

Wir verließen bald die Pflanzungen dieser Herren, die uns sehr freundschaftlich in ihren nicht sehr ausgedehnten Anlagen umhergeführt hatten, und erreichten nach einer halben Stunde und nach Besteigung eines sehr steilen und hohen Berges die Niederlassung meiner Freunde der Herren de Luze, welche uns schon längst erwarteten und uns mit offenen Armen empfiengen.

Ein schönes breites von O nach W sich ausdehnendes und etwas hügeliges Thal, das von allen Seiten mit Bergen eingeschlossen und von vielen kleinen Bächen bewässert ist, bietet dem Auge ein gefälliges Aussehen dar. — Einige wohl unterhaltene kleine Brücken, gute feste Wege, gefällige regelmässige Einzäunungen von beyden Seiten, links in der Ebene ein symmetrisch abgetheilter Küchengarten, rechts am Abhang eines Hügels eine nach der Schnur gepflanzte und von allem Unkraut gereinigte Coffeepflanzung, und vor uns eine künstlich angelegte Weide, überhaupt Anmuth, Ordnung und Reinlichkeit machten einen überaus angenehmen Eindruck auf uns, so dass einer dem andern zurief: „Hier sind wir unter thätigen Europäern!"

Die Herren Fritz und James de Luze kamen nicht nur mit hinreichenden Kenntnissen und den besten Schriften über Agricultur und Landwirthschaft; sondern auch hauptsächlich mit einem guten Willen, mit seltener Beharrlichkeit und in der festen Überzeugung hieher, dass man, um zu etwas zu gelangen, mit unverdrossener Ausdauer <u>arbeiten</u> müsse. Da sie mit dem Vorsatz nach Brasilien kamen eine Coffeepflanzung zu gründen, so kostete sie anfänglich der Gedanke sich in diesem ihnen ohne Auswahl zugetheilten, ihren Absichten vielleicht nicht sehr entsprechenden und zu kalten Gebirgsgegenden anzusiedeln, viele Überwindung. — Nachdem sie sich aber in der Folge entschlossen hatten, die königliche Schenkung anzunehmen, so waren sie die Ersten ihrer

1) Sprich: Paketeh

Lands-

Landsleute, die mit Muth, Entschlossenheit und Beharrlichkeit, mit Plan und Überlegung, die sich ihnen entgegenstellenden Schwierigkeiten ohne Ende zu überwinden suchten. —

Zwey kleine elende und von allen Seiten durchsichtige Hütten, welche sie auf dem ihnen zugefallenen Loos vorfanden, suchten sie wieder herzustellen, um sich vor dem Ungestüme der Witterung zu schützen; hierauf kauften sie einige Sklaven und Maulthiere, um auf unwegsamer Bahn einige Lebensmittel herbeyzuschaffen und legten dann, als junge starke kräftige und thätige Männer, selbst Hand an das Werk. Ein kleines in der Nachbarschaft der Hütte vorgefundenes und urbar gemachtes Feld wurde vergrössert; der Wald ward umgehauen, nach hiesiger Landessitte die besten Stämme und Holzarten verbrannt, (weil aus Mangel an Landstrassen kein Transport derselben möglich ist) dann Caffebäume, Welschkorn, Bohnen gepflanzt, ein Küchengarten angelegt und auf diese Art in der Cultur weiter vorgeschritten. —

Nach kaum drey Jahren besitzen die Herren de Luze nun, eine ihrem Bedarf, nicht ganz angemessene Wohnung, nebst allem Zubehör nämlich Küche, Magazine, Stallung, Backofen und viele zum Lebensunterhalt nothwendige Bequemlichkeiten, als Maulthiere, Milchkühe, Hüner, Ferkel und einen Küchengarten in welchem die ausgesuchtesten europäischen Gemüse in der grössten Vollkommenheit gedeihen; unter andern Weiß- und Blumenkohl, Spargeln, weisse gelbe und rothe Rüben, feine Suppenkräuter Kartoffeln, Sallat, etc, auch scheinen viele Arten europäischer Fruchtbäume den besten Fortgang zu versprechen.

Die Caffepflanzung aus ohngefähr 14,000 Bäumen bestehend, auf welche diese Herren bisher ihre vorzügliche Aufmerksamkeit gerichtet hatten, steht zwar in Rücksicht der sorgfältigen Behandlung sehr schön; indessen bemerkt man dennoch offenbar, den Nachtheil und die Einwirkung des kälteren Climas, welches die Besitzer in die höchst unangenehme Besorgniss versetzt, daß sie vielleicht, früher oder später in einem ungewöhnlich strengen Winter, alle ihre Mühe, Fleiß und Hoffnung in einer Nacht durch einen Frost vereitelt sehen, indem der Wärmemesser wirklich schon einmal bis auf 12°. F = 1½° R glücklicher Weise ohne Nachtheil für ihre Pflanzung, gesunken ist. —

Ein anderer Nachtheil besteht in der durch die Kälte verursachten grossen Stockung der Säfte, wodurch die Bäume in ihrem Wachsthum zurückgehalten werden und folglich weniger stark sind als andere von gleichem Alter in den wärmeren Niederungen der Provinz von Rio Janeiro,

Rio Janeiro, weshalb denn auch die Fluth- und Fruchtzeit so ganz verschieden zum Pflücken und Trocknen des Coffee's weniger vortheilhaften Monathe fallen. Alle diese Umstände haben jedoch diese wackern thätigen Männer nicht abgeschreckt vollen Muthes in der mühevollen Unternehmung zu beharren. —

Im traurigen Falle, daß mit der Zeit die Coffeepflanzung mislingen sollte, so ist der Taback dasjenige Product, welches hier vor allen andern mit dem größten Vortheil gebaut werden könnte. Die Umgebungen sind feucht und die täglich dicken Nebel sind dem Gedeihen dieser Pflanze, ja ganz vorzüglich zuträglich. — Einige kleine Versuche die der ältere Herr de Luze in dieser Hinsicht gemacht hat, sind höchst vortheilhaft ausgefallen. —

Wir hatten uns der freundschaftlichen Einladung zu Folge schon früher vorgenommen hier einige Zeit zu verweilen und von diesem Standpuncte aus die benachbarten Gegenden zu durchsehen; ein mehrere Wochen lang anhaltendes Regenwetter aber gestattete uns kaum mehr zu thun, als die übrigen beyden und zunächst gelegenen [illegible] diese Niederlassungen zu besuchen.

Die erste, eine kleine viertel Stunde weit entfernte und dicht angränzende Besitzung gehört den Herrn Rinck und Kropp, zweyen Deutschen, die sobald sie in Erfahrung gebracht hatten, daß diese Königliche Schenkung von einigen Schweitzern ausgeschlagen worden war, sich darum beworben und solche auch ohne Anstand erhalten. —

Das Land welches ihnen auf diese Art zu Theil wurde, ist sehr gebirgigt, und war allenthalben mit dichtem Urwald bewachsen. Kaum konnten sie eine kleine ebene Fläche finden, um darauf eine kleine Hütte zu erbauen und hatten anfänglich gegen desto größere Schwierigkeiten zu kämpfen, da sie nur ein kleines Capital zu ihrer Disposition hatten, und sie durch die höhere einer größern Kälte ausgesetzten Lage ihres Landes von der Anlegung einer Coffeepflanzung gänzlich abgeschreckt wurden. — Sie fiengen mit dem Klären an ihr Land urbar zu machen und wollten sich anfänglich vorzugsweise mit der Viehzucht beschäftigen, daher legten sie künstliche Weiden an, und pflanzten eine hiesige Grasart, gramma, die vor jeder andern den Vorzug verdient, indem sie sehr wuchshaft ist und in kurzer Zeit die Erdfläche so dicht überzieht, daß kaum ein Unkraut dazwischen durchwachsen kann.

Nach wenigen Monathen, als ein schöner Grasteppich um ihre Hütte lag und mit gehöriger Einzäunung verschlossen war, suchten sie sich so viele Kühe Kälber und Stiere zu verschaffen, dass sie sehr die Nothwendigkeit einsahen die Weiden zu vergrössern und die Heerden zu verringern; beydes geschah, und erst nach einem Jahr, als die Caffeepflanzung so vielversprechend den Winter überstanden hatte, entschlossen sie sich gleichfalls zu der Cultur dieses vortheilhaften Nahrungszweiges, und pflanzten auch sogleich mehrere tausend Bäume und legten unter andern eine Caffee baumschule an, die einen weit glücklichern Erfolg gehabt hat als diejenige meiner oben erwähnten Freunde. —

Die Pflanzungen und Anlagen der Herren Rinck und Kropp sind aus mehreren zufälligen Ursachen z.B. Krankheit, Weglaufen der Negersclaven, Unentschlossenheit u. d. m. a. noch etwas zurück und die Wohnungen sind die schlechtesten; Mit etwas mehr Muth und Entschlossenheit aber werden sie hoffentlich mit der Zeit, ihre Mühe belohnt sehen, wenn anders ihnen die Winterfröste nicht grossen Schaden zufügen werden. —

Eine kleine halbe Meile von hier ist endlich die vierte Niederlassung, welche dem Herrn Major von Graffenried nebst den Gebrüdern Fischer durch Loos zugefallen ist. — Diese Herren hatten gleiches Schicksal mit den Herren Rinck, indem sie nur Urwald und nicht das kleinste Fleckchen ~~Landes~~ urbar gemachten Landes vorfanden.

Nachdem die ersten Schwierigkeiten aus dem Wege geräumt waren, fiengen sie damit an, sich eine ordentliche Wohnung zu bauen, welches sie um so viel leichter thun konnten, da sie einen europäischen Zimmermann mitgebracht, ~~hatten~~ und in ihren Diensten hatten.

Die Lage des Hauses ist sehr gut gewählt; es liegt solches auf einem kleinen Hügel, von welchem man ganz artige Thäler und einen grossen Theil der Besitzung übersehen kann. Die Gegend ist offen und ganz hochgelegen; leider aber den Nachtfrösten, Winden und Stürmen, mehr als eine der früher erwähnten Niederlassungen ausgesetzt. — Lange waren sie unschlüssig, ob sie diese ihnen undankbar scheinende Besitzung cultiviren oder verlassen sollten; endlich aber fassten sie den Entschluss, solche zu behalten, und sich mit der Viehzucht daselbst zu beschäftigen. — Sie machten das Land urbar, legten künstliche Weiden von gramma gras an, und säeten auch viele von den aus Europa mitgebrachten Futterkräuter mit dem besten Erfolge. Sie kauften Viehheerden, erbauten eine kleine Mühle und waren dabey stets unentschlossen in den Geschäften ihrer Unternehmung, und mit den Versprechen des Gouvernements unzufrieden. — In der festen Überzeugung, dass sie mit der Viehzucht allein, und mit dem Anbau der Bohnen und des Welschkorns niemals grosse Vortheile erzielen würden, haben sie sich denn auch endlich entschlossen Caffeepflanzungen zu beginnen. — Der Versuch ist noch zu neu, um irgend ein entscheidendes Urtheil darüber zu fällen, ~~indessen~~ er scheint zwar gewagt, indem sich in dieser Lage im Winter zuweilen Reifen und Nachtfröste einstellen, übrigens scheint aber auch die aus mehreren tausend Bäumen bestehende Caffeepflanzung bis jetzt wenigstens, nicht ganz hoffnungslos zu gedeihen. —

Die ausgedehnte und manchem vielleicht langweilig scheinende Auseinandersetzung dieser vier verschiedenen vorzüglichen Niederlassungen, sollte hauptsächlich dazu dienen jedem Europäer die Schwierigkeiten zu zeigen, die mit einer neuen Niederlassung in einem fremden, wenn auch noch so fruchtbaren Lande, verknüpft sind, und diese meine Absicht habe ich dennoch, ich fühle es selbst, nur oberflächlich und unvollkommen erfüllt. — Es ist meiner Meinung nach ein großer Fehler der Regierung so wenige Aufmerksamkeit besonders auf diejenige fremde Ankömmlinge zu richten, die auf ihre eigene Kosten und in der einzigen Absicht hiehergekommen sind, sich häuslich niederzulassen, und sich durch ihren Fleiß und ihre Betriebsamkeit ein besseres Schicksal zu bereiten; es würde ein weit größerer Vortheil für beyde Theile daraus erwachsen, wenn der Staat, die Absichten Kenntnisse, ~~Geschicklichkeit~~ Geschicklichkeit und den Fleiß eines jeden zu erforschen und zu benützen, ihm die seinen Wünschen und Absichten entsprechende Hülfsmittel anzubieten und ihn so schnell als immer möglich, in Thätigkeit zu setzen suchte, damit er die schlechterdings unvermeidlichen Schwierigkeiten, (die sich ohnehin jedem einzelnen bald entgegenstellen werden) desto gelassener zu ertragen im Stande wäre; und zu diesen gehören unter andern z: B: Ungewohnheit des Climas und der ihm gänzlich fremden Lebensmittel der täglichen Nahrung, Mangel der Landessprache, Unkunde des Landes und Bodens und die nothwendige Erlernung der am zweckmäßigsten zu betreibenden Culturzweige; der Ankauf, die Erziehung und der Umgang mit den neuen an Feld= und andere Arbeiten gänzlich ungewohnten Negersclaven, ohne welche keine bedeutende Agricultur= ~~Etablissement~~ Unternehmung bestehen kann, und völlige Entbehrung aller Lebensgenüsse, ja öfters sogar der nothwendigsten Bedürfnisse; zu den vermeidlichen Schwierigkeiten aber, rechne ich: die gewöhnliche Zögerung einer Resolution von Seiten des Staates, und die Entrichtung und Erhebung der hohen Zollgebühren des Einfuhrzolles.

Die Ungewißheit des Ankömmlings, wann er und wie er in den Besitz eines Eigenthums gelangen könne; sey es durch Kauf oder durch eine Schenkung; — die kostbare, mit vielen Unannehmlichkeiten verbundene und zwecklose Eintheilung der Ländereyen, und der gänzliche Mangel an Heerstraßen im Innern des Reiches. — Gegen alle diese Schwierigkeiten hatten jene Schweitzer-Colonisten zu kämpfen; standen aber dennoch von ihrem Unternehmen nicht ab. —

Nachdem wir mehrere Wochen lang hier verweilt und von einem Tage zum andern auf bessere Witterung gewartet hatten, verließen wir endlich am 31ten Octob. bey schönem Wetter die neue Niederlassung der Herren de Luze, die wir [illegible], theils wegen Familienverhältnissen, theils auch wegen deren festen Beharrlichkeit, Constancia getauft haben, und besuchten die im Orgelgebirge am höchsten gelegenen fazenda d: h: Besitzung (Pflanzungsort, Landgut) des Capitän's Clemente (Joaquim).

Am frühen Morgen hatten wir ~~wie~~ gewöhnlich dicken feuchten Nebel und + 15°R. —

Nachdem wir an den Wohnungen der Herren Rinck und Graffenried vorbey waren, traten wir wieder in die dichtesten Urwaldungen, in welchen unter andern überaus viele Palmiten (Kohlpalmen) zu finden sind. — Der Weg

war anfänglich ziemlich gut, wurde aber bald, wegen hohen und steilen Berges
wegen sehr beschwerlich. Auf dem obern Theil desselben, der von Urwald
entblößt, und ganz mit Farrenkräutern (Samambaia) Art und Verschiedenheiten
bedeckt ist, hat man bey heiterem Wetter eine sehr ausgedehnte Fernsicht.

Gegen N. N. O. liegt einer der höchsten Berge, Morro do Engano, Feder
steinberg oder Täuschberg genannt, weil man ihn in sehr großer Ferne schon
sieht und öfters nach vielen Krümmungen und Wendungen, die man machen
muß, geneigt ist, ihn für einen andern zu halten. Gegen S. S. O.
in der Entfernung von etwa drey legoãs, sieht man einige steile, säulen
förmige kahle Felsenberge, welche sehr füglich mit Orgelpfeifen verglichen
worden sind, weshalb das ganze Gebirge den Namen des Orgelgebirges
erhalten hat. — Die Nachbarschaft des Farrenkrautberges ist reich an
seltenen Insecten und Pflanzen. Von der Höhe desselben steigt man auf
einem steilen Zickzack Wege hinab und kömmt theils wieder in dichten
Urwald, theils in kleines (durch abgehauenen Urwald) nachgewachsenes Gehölz, (Capoëira) bis
man endlich in ein großes ebenes, in diesem Hochgebirge gelegenes Wie-
senthal tritt. — Ein weit ausgebreiteter Grasteppich (gramma a)
auf welchem häufig nur dünne Heerden von Stieren, Kühen und Pferden
weiden, bedeckt das meilenlange und meilenbreite Thal in welchem man
nur hin und wieder, einer Insel gleich, kleines kurz aufgeschossenes Gehölz
(Cappoëiro) bemerkt.

Nach Zurücklegung von etwa zwey portugiesischen Meilen (legoãs)
von Constancia aus, passirten wir den Fluß Paquequé (Paladas),
und erreichten bald nachher eine elende Hütte, von einigen Negersclaven
bewohnt, die zur Fazenda von Clementi gehören und zur Aufsicht der
Viehheerden bestimmt sind. Nach einer kleinen Stunde kamen
~~nicht~~ wir zu dieser Fazenda (Wohnort des Gutsbesitzers) und wurden
eigentlich daselbst gar nicht empfangen; denn nachdem wir bey einem
guten steinernen Gebäude, dem einzigen Wohnhause, das wir vorhanden
abgestiegen waren, fanden wir keine Seele darinnen; ließen aber dem-
ungeachtet all unser Gepäcke in das Wohnhaus bringen, suchten und

---

a.) Die gewöhnlichen Grasarten, welche die Wiesen bilden, sind Digitaria adpressa (das ge-
wöhnliche gramma) Panicum, Paspalum, Kyllingia, Cyperus, Cynosurus. Die ge-
pflanzten Gräser sind: Panicum altissimum und Colonum.

1.) Pteris. - Cynosurus u. a. m.

suchten und hungrig und ermüdet einiger Hüner zu bemeistern, und erab-
lieben uns bis zur Ankunft des Aufsehers, der erst gegen Einbruch der
Nacht erkam, und sich dann bemühte uns alle die von ihm abhängende
Bequemlichkeiten zu verschaffen. —

An den nächstfolgenden Tagen unternahmen wir naturhistorische Excur-
sionen, von welchen die auf dem Wege nach Villa de Magé, oder nach
der Hauptstadt zu, die Interessanteste war. —

Nach einer Viertel Stunde Weges, der über Wiesengrund führt,
kommt man in einen selten von Menschen betretenen Urwald, der
eine große Menge seltener Farrenkräuter 1.) enthält, und in Ver-
folgung dieses theilweise nur einiger maßen erträglichen Weges, tritt
man auf einmal, gleichsam wie bezaubert, aus dem wilden Or-
gelgebirge und blickt auf die cultivierteste Gegend Brasiliens.
Hier standen wir plötzlich am Rande einer kleinen Anhöhe, zwischen
den hohen schroffen Orgelpfeifen-ähnlichen Felsen, und blickten dann
~~einmal~~ gleichsam wie bezaubert, auf die großartige Landschaft zu
unseren Füßen — über den vor uns liegenden nordöstlichen Theil
des prachtvollen Meerhafens, so daß wir deutlich den Zuckerhut-Berg
(Eingang des Hafens) den Corcowado, (an dessen Fuße die
Stadt Rio de Janeiro liegt,) und alle Umgebungen der
Hauptstadt erkennen konnten. —

Unserem Astronomen war diese Stelle vorzüglich angenehm,
indem er vermittelst der Bussola, an einem sehr heiteren
Morgen im Stande war unseren Standpunct in der Karte
ganz genau zu berichtigen.

Von dieser Anhöhe, an deren Fuß sich die Villa von Magé (Maschesch)
blicken läßt, führt ein Weg nach der Hauptstadt, der wohl mit
weit mehr Recht, als jene Brücke in der Schweiz (die Teufelsbrücke)
fürwahr der Teufelsweg genannt zu werden verdiente.
Weg kann man es auch eigentlich nicht nennen; denn
es sind mehr halbbrechende Schluchten, durch die man herab-
steigen muß; und die so wie man etwas weiter vorwärts kömmt,

1.) Marattia, Lomaria, Diplazium, Trichomanes u.m.a.

enger, tiefer und ~~geschol~~ voller werden. —

Die bey Platzregen vom Gebirge strömenden Gewässer wachsen zu einem Bergstrom bildend, durch diese Hohlwege und haben die Erde mehr und mehr immer mehr losgewaschen, so daß jetzt an vielen Orten nur noch das nackte, fest, bald spitze, bald schwarzartige Felsengerippe da steht, über welches die elenden Maulthiere getrieben werden. Zudem ist der Pfad oder die Gleise hie und da so enge, daß die Füße der Maulthiere beym Durchgang eingeklemmt werden und daß ein geschickteres Pferd die größte Mühe hat durchzukommen. — Die Lastthiere müssen eigens für diesen Weg bepackt werden, widrigen falls sich das nur etwas zu große Gepäck in den Hohlwegen stemmt, und ~~dies~~ dann nur durch öfteres Umladen durchgebracht werden kann. — Es ist unbegreiflich, wie ein civilisirter Staat, der sich bemüht Colonisten zu begünstigen, und das Land nach und nach mehr zu bevölkern, so gänzlich unthätig für die Beförderung der innern Communication des Landes und Beförderung der Cultur ist seyn kann.

Der Teufelsberg, von dem ich so eben gesprochen und von dem man sich dessen Schauerlichkeit kaum einen Begriff machen kann, ist der Einzige, der die neuen Ansiedler mit der 12 bis 14. Stunden, d.h. 6 bis 7. deutsche Meilen entfernten und in der innern Bay von Rio Janeiro gelegenen villa de Magé, (Mascho) verbindet, von wo aus eine tägliche Wassercommunication mit der Hauptstadt existirt; es ist folglich auch der einzige Weg, auf dem sie sich mit Lebensgefahr alle ihre Bedürfnisse zuführen und worauf sie die Producte und Erzeugnisse ihrer Industrie zu Markte bringen müssten.

Wäre wohl nicht das kräftigste Mittel zur Anfeuerung ihrer Thätigkeit die Errichtung einer ordentlichen und zweckmäßigen Heerstraße? —

Die Fazenda (Besitzung) von Clementi hat an drey legoas Ausdehnung (eine legoa ist etwa 1½ Stunde Wegs) im Quadrat, und begreift einige der höchsten Gipfel des Orgelgebirges, worunter der cabeço do fradre d.h. Pfaffenkopf, der höchste ist. — Der Fluß Paquequé (Paladas) entspringt in diesem Gebirge. — Es findet sich hier ein gutes Steingebäude und an dreyßig Negersclaven, die unter einem Aufseher stehen. Der Eigenthümer kommt nur selten hieher und scheint sich wenig aus diesen seinen Ländereyen zu machen, die der Berge und Schluchten ~~[illegible]~~ wegen in keinem hohen Werthe stehen; auch sind sie der + Kälte wegen, für die Cultur und Anbau des Caffee's, Zuckers und der Baumwolle nicht geeignet, und vorzüglich nur für Bohnen, Weizen und Getreide.

+ hier herrschenden

Das Land

Das Land ist hochgelegen, offen, frey, und das Clima so kalt, daß stillstehendes Wasser im Winter zuweilen, ~~doch~~ nur äußerst selten, gefriert. —
Welschkorn und Bohnen werden nachläßig und blos für Bedürfniß gepflanzt.

Die Viehzucht von Pferden und Rindvieh aber ist, obgleich beträchtlich dennoch gänzlich vernachläßigt, sich selbst überlassen. — An jedem Abend werden an dreyßig bis vierzig Kühe von den entfernteren Weiden nach einer bey dem Wohnhaus von Pfählen gemachten Einfassung, Einzäunung (Coral) oder eine Art von verschlossenem Hofraum getrieben, wo sie die Nacht über, ohne Futter, zubringen; die Kälber werden in einem besondern Stall, abgesondert eingesperrt; an dem nächstfolgenden Morgen kommen dann einige zwölf bis fünfzehnjährige Negerknaben, binden das Kalb an den Vorfuß der zu melkenden Kuh und fangen an zu melken.

Man behauptet durchgehend, daß hier zu Lande die Kühe, ohne ihr Kalb neben sich angebunden zu haben, keine Milch gäben, und sucht es dadurch zu beweisen, weil sie, sobald das Kalb crepirt, oder abgenommen wird, ihre Milch verlieren; die Hauptsache besteht aber wohl darin, daß die Viehzucht überhaupt noch von Niemand zweckmäßig und nach Grundsätzen betrieben worden ist. —

Die Kühe werden täglich nur einmal gemolken, und die Milch alsdann unter die Negersclaven vertheilt; auch wir als Gäste konnten an jedem Morgen einige Flaschen voll Milch unentgeldlich erhalten; nur Nachläßigkeit des Aufsehers kann die Ursache seyn, daß keine Käse gemacht werden, und daß die überflüßige Milch zwecklos vertheilt wird.

Der ganze Vortheil dieser schönen großen Ländereien besteht im Verkauf von einigen Kühen, Kälbern, Ochsen, Stieren und Pferden. (Viehhandel.)

Meiner Einsicht nach verdienten diese Ländereyen die vorzüglichste Aufmerksamkeit sowohl der Regierung als auch eines unternehmenden Privatmannes, der sich mit hinreichenden Capitalien hier niederlassen und nach europäischen Grundsätzen den Ackerbau und die Viehzucht betreiben wollte, oder zu betreiben verstünde. —

Wenn mit der Zeit einmal Luxus und Reichthum in Rio Janeiro zunehmen, so würde dieses der Ort seyn, wo die Reichen im Sommer der drückenden Hitze der Sonnenstrahlen entgehen und einen angenehmen kühlen Sommeraufenthalt finden könnten; da sie ~~sich~~ bey zweckmäßiger Einrichtung, sehr bequem in zwölf Stunden von der Hauptstadt hierher versetzt ~~können~~ ~~[illegible]~~ .

Nach der Analogie zu schließen, so müßten hier alle europäische Ge-

Getreide-Arten und Fruchtbäume sehr gut gedeihen. — Der Paqueque hätte Wasser genug um alle Arten von Mühlen zu treiben; das Mehl würde also wahrscheinlich mit größerem Vortheil von hier als von den nordamericanischen Freystaaten nach Rio de Janeiro gebracht werden können. Der Absatz des Hornviehes ist gewiß, und der Verkauf der Butter, (die gesalzen von Irland, Holland, Frankreich und von Deutschland hieher gebracht wird) und der Käse, würde sicherlich einen beträchtlichen Gewinnst abwerfen.

Ein Gestütte müßte dem Staate zum Nutzen Vortheil und zur Ehre gereichen; alles dieses aber könnte nur in dem einzigen Falle Statt finden, wenn die Regierung eine bequeme Verbindung zwischen der Hauptstadt und diesem Gebirge veranstaltet hätte und solche stets unterhalten würde. —

Ehe ich diesen interessanten Ort verlasse, sey es mir noch zu bemerken erlaubt, daß sich eine Onça d. h. ein americanischer Leopard, (Felis onça; Jaguar.) während unseres hiesigen Aufenthaltes zur Nachtzeit bis in den Viehhof, (Coral) in welchen am Abend die Kühe der Landenge eingetrieben werden, geschlichen, und nach und nach mehrere derselben aufgefressen hat. —

Eines Tages hatte sie sich sogar am hellen Tage den Pferden genähert, und einen solchen panischen Schrecken verursacht, daß alle die Flucht nahmen und ich bey dieser Gelegenheit eines meiner Reitpferde, welches bey der Flucht, in eine Grube stürzte, verlohr.

Es war unsere Absicht von hier über Magé (Mageh) auf dem gebahnten Wege nach der Schweitzer-Colonie von Neufreyburg zu reisen, mußten aber von diesem Vorhaben abstehen, indem es unmöglich war mit unserm großen Gepäcke und den Pferden, den Höllenweg zu passiren und entschlossen uns daher wieder nach Constancia zurück zu kehren und auf einem neuen noch wenig gangbaren Wege, unser Heil der Rückreise zu versuchen.

Am vierten November kamen wir wieder bey dem Herrn de Luze mit dem festen Vorsatze an, am nächst folgenden Tage weiter zu reisen; es hatte sich aber unterdessen so viel Regen eingestellt, daß man den Fluß Paqueque bey Herrn Bruda, des hohen Wasserstandes wegen, nicht passiren konnte, und wir daher genöthigt waren, bey dem mehrere Tage lang anhaltenden Regenwetter bey unserem Freunde zu verweilen. —

Endlich traten wir am 9ten Nov., nachdem sich das Wetter etwas aufgeheitert hatte, unsere Rückreise ~~wieder~~ an, und begaben uns heute nach dem in jener

Dündel-

dunkeln Nacht gemachten Wege bis auf die fazenda des Francisco Jozé Vieira's, woselbst wir uns einige Tage aufhielten, um die Gegend genauer kennen zu lernen und uns für die Reise nach Morro queimado (Krimado) oder Neu Freyburg durch Ausbesserung des Sattelzeuges und Kammwerks, vorzubereiten. — Den Fluss oder vielmehr Waldstrom Paquequé (sprich Pakeké)[1] bey den Herrn Brüdern, fanden wir so sehr angeschwollen, daß wir nur durch deren Hülfe und den Beystand eines Canoës unsere Effecten überschiffen konnten; die Maulthiere und Pferde aber überschwimmen mußten.

Der alte thätige Vieira, von dem ich schon weiter oben gesprochen habe, lud uns täglich zu seiner Tafel ein, wo wir zum Frühstück einen Welschkorn=Coscus mit Milch, am Mittag carne secca oder an der Sonne getrocknetes Rind-Fleisch, Schweinefleisch, Speck und schwarze Bohnen, mit geschälten und in Scheiben geschnittenen Orangen, und Abends Canjica d.h. geschrotenes und gereinigtes, in Wasser ohne Salz gekochtes Welschkorn erhielten, wozu jedoch noch rapadura d.h. der bis zur Syrupdicke eingekochte und in Tafeln geformte Zuckersaft oder mit andern Worten der allergemeinste moscovado-Zucker aufgetischt wurde. — Der bejahrte Sr. Francisco Jozé der ein tüchtiger practischer Landwirth ist, hat außer einer zahlreichen Heerde Kühe und Ochsen und einem kleinen Gestütte, auch noch besonders viele Schweine von denen der größere Theil frey umherläuft und sich von Wurzeln und Kräutern, besonders auch noch vom Abfallen und Einbrechen in die Welschkorn und Zuckerrohrpflanzungen ernährt, die kleinere aber ~~[illegible]~~ verschnitten, in einem Stall gesperrt und mit Maisklayen und den gebrochenen Blättern Stängel und Wurzel von Jgnam (Brodwurzel) fett gefüttert wird. — Ein Gutsbesitzer der noch so viele Milchkühe hat, läßt dennoch keine Butter bereiten; sondern bedient sich zum Schmelzen der Speisen statt der Schweineschmalzes, der aber ganz bestimmt, oder höchst wahrscheinlich von der Hauptnahrung des Welschkorns, ~~bey~~ um vieles schmackhafter ist, als der Europäische.

Am 18ten November traten wir von neuem unsere Rück-Reise an. Zuerst passirten wir zweymal einen beträchtlichen Waldbach Rio de Sta. Rita, der sich in hiesiger Nachbarschaft in den Paquequé[1] ergießt. Wir verfolgten dessen linkes Ufer während einer guten halben legoa (port. Meile) und erreichten die am Paquequé gelegene fazenda (Landgut) von Manoël Muniz (sprich Muniz) wo wir eine sehr freundliche Gegend und viele Spuren von Thätigkeit fanden. —

In der Nähe dieser Niederlassung ist eine venda d.h. eine Wein= und Branntweinschenke die jedoch nur sehr wenig Zuspruch hat, weil die fleißigen Bewohner dieser Gegend, alle ihre Bedürfnisse selbst erzeugen, Wein ausgenommen, und dabey sehr mäßig leben und arm sind.

---

1) sprich: Pakekeh.

(Sprich: Muniss)

Neben den Wohnungen von Manoël Muniz mußten wir auf das rechte Ufer des Paquequé's, der sich unterhalb der venda oder des Wirthshauses mit dem Rio preto vereinigt, übersetzen. Dieser Waldstrom war von einem gestrigen Gewitterregen so sehr angeschwollen, daß wir unsere Maulthiere und Pferde, abpacken, absatteln und überschwimmen lassen mußten; alles Geräthe aber wurde nach und nach auf einem kleinen Einbaum – oder einem Canot, das aus einem Baumstamm verfertigt ist, übergeschifft, welches alles uns einen unangenehmen und langweiligen Aufenthalt verursachte, so daß wir lieber, wenn es anders möglich gewesen wäre, doppelt und dreyfaches Brückengeld bezahlt haben würden. — Sobald wir auf dem rechten Ufer des gedachten Flusses wieder reisefertig waren, hatten wir zuvor einen hohen Berg zu übersteigen, an dessen Fuße jenseits nach zurückgelegter Meile, der große reißende Waldstrom Rio preto (der schwarze Fluß) vorbey lag. Wir verfolgten, des Weges unkundig, auf dem linken Ufer desselben durch, wohl den gangbarsten oder betretensten Waldweg, und konnten uns ungemein nach einer halben Stunde von den Bewohnern einer einzelstehenden ärmlichen Hütte, an der wir vorbeykamen, zu erfahren, daß wir uns noch nicht verirrt hatten. — In der Nachbarschaft dieser Hütte bildet der rio preto, einen sehr schönen Wasserfall. —

Nachmittags gegen vier Uhr, nachdem wir seit dem Vormittag kaum drey legoas zurückgelegt hatten, erreichten wir die dritte am Rio preto gelegene fazenda des Capitain Martin. — Obgleich es unsere Absicht war, heute noch eine Meile weiter bis zur venda de Ferrugencia zu gehen, so mußten wir uns dennoch entschließen, hier Halt zu machen, weil der vom Regengüssen hochangeschwollene Rio preto nicht zu passiren war, und wir durch den Aufenthalt des Ab- und Aufladens unserer Thiere erst spät in der Nacht, an einem uns gänzlich unbekannten Orte würden angekommen seyn. 1) — So wenig einladend auch die mit Stroh nachlässig bedeckte Wohnung des Capitain Martin's war, so konnten wir uns dennoch nicht weigern, bey dem plötzlich einfallenden Gewitterregen unsere Pferde in einigen verlassenen und zerfallenen Negerhütten bringen zu können, und erwarteten sehnsuchtsvoll den Hausherrn, von dem man uns sagte, daß er mit den Sclaven in der rossa 2) sey.

Endlich in der Dämmerung kam anstatt des Herrn Capitains den wir erwarteten der Güterverwalter, ein abgedankter Corporal, der es sehr bedauerte uns nicht aufnehmen zu können und uns ein trockenes Zimmer anwies. —

Sobald wir unter Obdach waren, ließen wir uns, da wir den ganzen Tag noch nichts genossen hatten, ~~uns~~ ein Stück unserer mitgebrachten Bohnen und Speck kochen und der alte Zimmermann setzte uns das hier zu Land allgemein übliche Abendessen, Ganschika d.h. gekochtes Welschkorn mit Zucker und selbstgemachtem Käse vor und fand dagegen unseren mitgebrachten Branntewein so gut, daß unsere Flasche, ehe wir uns versahen, geleert war.

2.) Rossa ist das nach niedergehauenen und verbrannten Urwald frisch urbar gemachte Land.

1.) Die Wohlthat der ~~Errichtung~~ Erbauung von Brücken und Entrichtung des Brückengeldes, lernt man erst bey solchen Gelegenheiten recht erkennen. Wie gerne würden wir nicht ein mehrfaches Brückengeld erlegt haben? —

Diese fazenda des Cap: Martins liegt am Zusammenfluß des Rio preto mit dem Rio de Sta Sebastiana. Die Gegend, erst seit wenig Jahren urbar gemacht, ist überaus fruchtbar, und vorzüglich zum Bohnen= und Welschkornbau sehr geeignet, auch sind hier vortreffliche Weiden, die zur Viehzucht benützt werden. Aus der Milch von dreyßig bis vierzig Kühen werden kleine Käse gemacht, die dem Eigenthümer, der stets in der Hauptstadt lebt, zugeschickt werden. — Obgleich an zwanzig Sklaven zu dem Guthe gehören, so scheint mir doch solches sehr vernachlässigt; die feuchten ausgedehnten Niedrigungen, in denen mit dem größten Vortheil Reis gebaut werden könnte, liegen da unbenützt brach mit Sumpfgräser und Schilf bewachsen; Banane= Caffee= und Orangenbäume sieht man keine und viele Neger werden mit Verfertigung von hölzernen Schüsseln (gamellas) beschäftigt, die kaum den gewöhnlichen Taglohn dabey verdienen.

Was kann der Eigenthümer eines noch so schönen Landes von der Thätigkeit oder den landwirthschaftlichen Kenntnissen eines alten abgedankten Soldaten erwarten?

Am folgenden Morgen (19ten Nov.) als der Fluß Rio preto von dem gestrigen starken Gewitterregen noch bey weitem mehr angeschwollen war, fanden wir wieder größere Schwierigkeiten um unser Gepäcke auf das entgegengesetzte Ufer bringen zu lassen. — Durch Fürsprache unseres Hauswirthes bekamen wir bey gänzlichem Mangel eines brauchbaren Nachens ein ~~[illegible]~~ Fahrzeug geliehen, worauf unsere Maulthiere und Pferde, bepackt und gesattelt den Fluß aufwärts eine Viertel Stunde Weges weit an die Überfahrt geschickt wurden, wo der Canal gleichfalls sehr breit lag. —

Hier verloren wir mehrere Stunden mit dem Überschiffen unserer Effekten und konnten erst gegen Mittag unsere Reise fortsetzen. — Der kurze Weg von einer legoa den wir heute zurückzulegen uns vorgenommen hatten, war der schönste angenehmste und noch längere Zeit der Interessanteste. —

Ein prachtvoller Baum 1.) der mit dicht zusammenstehenden purpurnen Blumen bedeckt war, wahrscheinlich eine Jacarandá, zog anfänglich unsere vorzügliche Aufmerksamkeit auf sich. — Bald nachher, nachdem wir an einigen ländlichen Hütten vorbeygekommen waren, fanden wir in einem dichten Walde an den Ufern des rio preto (schwarzen Flußes) viele neue schöne Farrenkräuter 2.) und wurden noch ~~noch~~ ehe wir zur venda von Ferrugencia kamen, durch das Rauschen und den Anblick eines sehr schönen Wasserfalls überrascht. — Das Wasser jenes Flußes stürzt sich hier mit einem großen breiten Spiegel über die zwölf bis fünfzehn Fuß hohe Felsen, die den Fluß unterhalb von beyden Seiten gleichsam wie in einem durch Kunst gemauerten Canal einschließen. —

Nach einer Viertel Stunde erreichten wir die venda de Ferrugencia, wo wir auch noch am folgenden Tage verweilten, theils um diese freundliche und interessante Gegend näher kennen zu lernen, theils auch um dem Herrn Astronomen Rubzoff, der mit peinlichen Fußbeschwerden behaftet war, Ruhe und Bequemlichkeit genießen zu lassen, die wir uns hier glücklicher Weise verschaffen konnten. —

Am

1.) Bougainvillia.

2.) Diplazium, Lomaria, Polypodium u. a. m.

Am 24ten Nov: verließen wir diese mit Mund- und Lebensmitteln wohl versehene Krämer-/venda/ und nahmen von hier aus einen Wegweiser mit, indem man uns versichert hatte, daß wir die vor etwa sechs Monathen auf Befehl der Regierung neu errichtete Schneiße (Waldweg) oder picada ohne denselben unmöglich finden könnten. —

Anfänglich verfolgten wir am Abhange eines steilen Berges die in tiefem weit offenem Thale sich schlängelnden Ufer des Rio preto's. Dieses entzückende flache Thal, würde für den Anbau des Weizens höchst geeignet seyn, liegt aber gänzlich öde, wüste und verlassen da.

Der am tiefen Abgrund befindliche Fußsteig ist so schmal, daß kein Thier dem andern ausweichen kann, und unsere beladenen Maulthiere stets in der Gefahr waren in das tiefe Thal hinabzustürzen. —

Nach etwa einer halben legôa von der venda von Ferrugencia verließen wir den seit unserer Abreise von Franzisco Jozé eingeschlagenen und wenig bekannten Waldweg, und kamen in den vor wenigen Monathen auf Befehl der Regierung zum besten der sich täglich vermehrenden Bevölkerung dieser Gegend, veranstalteten und neu errichteten Weg, von dem man uns schon längst unter dem Namen der picada de sucavão /sprich: Sucawaung/ gesprochen hatte. —

Wir verließen nun das freundliche fruchtbare Thal und den rio preto und mußten einen höchst beschwerlichen, sehr hohen, mit dichtem Urwald bewachsenen Berg, morro de Fonseca ersteigen, wo der Weg bey Weitem schlechter war, als an allen den bisher durchwanderten Orten — Ein Maulthier stürzte nach dem andern in den, durch die vielen Regen erzeugten tiefen Koth, und eines unserer Maulthiere, gleitete von dem schmalen Fußsteige ab, und rollte mit der schweren Last auf dem Rücken in einen an 60 bis 70 Fuß tiefen Abgrund, wo es von einem Baumstamme aufgehalten auf dem Rücken liegen blieb, und wir alle solches für todt und verlohren hielten. — Der troppeiro /Aufseher der Maulthiere/ und dessen Gehülfe eilten sogleich zu Hülfe und lösten das Gepäcke und den Lastsattel ab, wo wir das große Vergnügen hatten, das Maulthier sogleich wieder aufstehen und fressen zu sehen. — Die Stärke und Ausdauer dieser Thiere, besonders im Vergleich mit den Pferden, ist außerordentlich. — Wir kamen an einigen kleinen ärmlichen, in dickstämmigen Urwald angelegten Niederlassungen vorbey, und erreichten gegen vier Uhr Nachmittags, nachdem wir während des ganzen Tages, und bey vielen Beschwerden kaum zwey legoas (= drey Stunden) zurückgelegt hatten, am linken Ufer des zwar nicht sehr breiten aber sehr tiefen ~~Flusses~~ Flusses Sta Sebastiana an, wo wir zwar jenseits desselben die Häuser und die Besitzung des Joaõ Correa's im Angesicht hatten; allein des tiefen Wassers und Mangel eines Canots wegen, an das Übersetzen mit den Lastthieren nicht einmal denken konnten, und daher geglaubt hatten im Angesicht eines Obdaches unter freyem Himmel übernachten zu müssen. —

Die Noth, die größte Erfinderinn, brachte uns endlich auf Mittel bedacht zu seyn, um jenseits des Flusses versetzen zu können.

Ein [illegible]

6

Ein dünner Baumstamm auf welchem man kaum das Gleichgewicht halten konnte ward über das Wasser bis auf einen Felsen, und ein anderer von diesem bis nach dem jenseitigen Ufer gelegt. — Hierauf wurden alle unsere Fangleinen aneinander gebunden, von Ufer zu Ufer fest angespannt und durch Hülfe einiger langen Stangen noch mehr befestigt, um uns beym Übergang zum Festhalten, gleichsam als Geländer zu dienen; und auf diese Art gelang es uns, uns alle nach einigen Stunden glücklich auf das jenseitige Ufer zu setzen, wo wir von dem uns gänzlich unbekannten Besitzer, mit vieler Herzlichkeit und wahrer Theilnahme empfangen wurden. —

Einige seiner Sklaven zeigten bey dieser Gelegenheit, wahre Seiltänzer-Geschicklichkeit und machten sich anheischig und verbindlich, gegen eine angemessene und billige Belohnung und nach erhaltener Erlaubniß ihres Gebieters, alle unsere Kleider, Kisten u. Kasten mit kostbaren Instrumenten pp. auf dem Kopfe überzutragen, — und verrichteten auch wirklich sogleich dies schwere Geschäfte — ohne den geringsten Unfall. —

Noch vor Einbruch der Nacht war alles in Sicherheit und unter Obdach gebracht, nur die Lastsättel und Maulthiere blieben, die Nacht über, noch jenseits des Flusses.

Diese Niederlassung ist, wie alle in dieser Gegend — neu und existirt erst seit einem Jahr. — ~~Der Boden~~ Das Erdreich ist sehr fruchtbar und durch die Thätigkeit und gute Verwaltung und Anordnung des Unternehmers, der mit nur vier Sklaven angefangen hat, kann diese Besitzung in wenig Jahren sehr vielen Vortheil gewähren und einer sehr zahlreichen Familie einen reichen Lebensunterhalt zusichern. — Bohnen, Reis, Mandubi 1.), und Welschkorn werden vorzüglich gebaut. — Auch Kürbisse als Schweinefutter und um aus den Kernen ein sehr schmackhaftes gutes Oehl zu gewinnen. —
Eine kleine Caffepflanzung, eine Menge junger Orange-bäume und ein artiger Küchengarten, sind alles Beweise einer großen Thätigkeit des Eigenthümers. — An Schweinen und Hühnern fehlt es auch keineswegs. —

Am folgenden Morgen konnten wir erst spät aufbrechen, indem sich unsere Lastthiere noch jenseits des Flusses befanden, und dieser durch einen abermaligen Gewitterregen der die ganze Nacht fortgedauert hatte, wieder von neuem sehr hoch angeschwollen war. — Gegen 10. Uhr folgten wir unserem Wegweiser, der uns nun durch die dichtesten Urwaldungen und über die beynahe unzugänglichen Gebirge führte.
Wäre er uns nicht als ein dieses Weges völlig kundiger Mensch anempfohlen worden, so hätten wir nicht leicht vermuthen können, daß dies ein, zur Erleichterung der Reisenden oder der Bewohner dieser Gegend bestimmter Weg sey; da es im Grund ~~eigentlich~~ kein eigentlicher Weg genannt werden konnte. — Bald wurden wir durch das über diesen Weg hängende dornige Bambusrohr aufgehalten, bald durch einen quer übergefallenen Baumstamm, den wir durchhauen mußten, bald auch durch die in die Tiefe

1.) Arachis hypogaea.

und Moräste fallende Maulthiere, die zum größten Leidwesen der troppeiros oder Maul-
thier=Directors, mitten im Morast losgebunden, abgepackt, zum Stehen gebracht und dann
wieder von neuem aufgepackt werden müßten, und daher Niemand diese Reise von matto dentro d: h:
im Innern der Waldungen mehr verwünschte, als unsere Maulthier=Directors.
Bey einer kleinen Niederlassung, an die wir bald gelangten, war selbst unser Wegweiser unschlüssig und
ungewiß, welchen von den verschiedenen Wegen, denen wir begegneten, er nehmen solle; denn derjenige, den er
früher kannte und als den rechten ansah, war durch einen wahrscheinlich von einem starken Winde umge=
worfenen, und dadurch unkenntlich gewordenen, sehr großen Baumstamme, mit seinen weit ausgebreiteten
Ästen, gleich einem militärischen Verhaue, gänzlich unzugänglich; so daß wir nach vielen Debat-
ten und Berathschlagungen am Ende überein kamen, rings um den Baum herum, im dichten
Walde einen Weg durchzuhauen, wobey wir jedoch wenigstens zwey Stunden zu verlieren,
genöthigt waren, und viel lieber ein großes Chaussée=geld bezahlt haben würden.

Im allgemeinen gesprochen, stiegen wir heute meistens bergan, und kamen gegen Abend,
nachdem uns noch beynahe am Ende unserer Tagereise nochmals ein Maulthier, mit allem Gepäcke
von einer beträchtlichen Höhe, jedoch glücklicher Weise, unbeschädigt, in ein cultivirtes Thal herab,
stürzte, in der Vargem grande d: h: dem großen Felde, an, wo wir ohnweit der Quelle des
Sta Sebastiana-flusses, in einer erst vor einem Jahre neu angelegten kleinen fazenda (Nieder-
lassung) Sta Anna genannt, übernachteten.

Der Hauswirth, der sich bey einer sehr zahlreichen Familie, mit beschränkten Hülfsmitteln und dem
Beystande von zwey Sklaven bisher kaum ein hinreichendes Obdach verschaffen konnte, räumte
uns in die Maiskorn=Vorrathskammer ein, in der uns über die Mais= oder Welschkornkolben
einige ausgebreitete Ochsenhäute als Nachtlager dienten. Der Hunger ist der beste Koch, und dem
Müden, eine Ochsenhaut das weichste Lager.

In der alten Welt rühmt man sonst die reinern unverdorbenen Sitten und die Gastfreundschaft der
von den Hauptstädten entfernten Bergbewohner; in der neuen Welt aber erfuhren wir, hier wenigstens, gerade
das Gegentheil; für einige Hüner, die wir uns, ohne Rücksicht auf den Preis, ausbaten, mußten wir an-
dern Tages für jedes, drey Vinten, für sechs Eyer einen halben Vinten, und für das Welsch-
korn, welches, um es zu verkaufen, viele Meilen weit transportirt werden müßte, den Stock,
preis d: h: für einen Sack voll, zwölf Vinten bezahlen.

Am nächsten Morgen verließen wir diese hochgelegene Gegend in welcher man beynahe in
jedem Winter Eis sieht, und deren Vegetation uns neue Erscheinungen noch nicht beobachteter
Bilder darbot; In den Urwaldungen waren nur wenige dicke Baumstämme zu sehen,
und die Capoëira d: h: das nach abgehauenem Walde nachgewachsene junge Gehölz
enthielt eine Menge bisher noch nicht beobachteter Gesträuche. — Bald nach unserer
Abreise, erstiegen wir ein steil anlaufendes Gebirge, wo wir jedoch in den mäßigen Krümmungen,
wohlerhaltenen, bessere Wege fanden; die Vegetation zeigte sich wie ich oben schon bemerkte in
einem andern Gewande. Ich sah hier einige Farrenkrautbäume, (cyathea) von
wenigstens 30 bis 35. Fuß Höhe, und Tabackpflanzen die ohne cultivirt zu seyn,
am Wege standen und über fünfzehn Schuh hoch waren, und viele andere mir
gänzlich unbekannte Bäume und Gewächse, die wahrscheinlich zu den Syngenesisten*

*) Eupatoria, Cacaliae, Micaniae, Caleae, Conizae u. a. m.

gehören und deren Blüthezeit erst später im Jahre erfolgt; überhaupt schien mir in diesen kal-
ten Gegenden die Jahreszeit noch nicht genug vorgerückt zu seyn, um eine reiche botanische
Ausbeute zu erhalten.

Nach mühsam überstiegenem Berge und nach zurückgelegten 2½ legoas erreichten wir den
rio grande (großen Fluß), der noch eine halbe Stunde von dem Ziele unserer heu-
tigen Tagereise entfernt war. —

Obgleich wir anstatt einer Brücke nur einige gefahrdrohende dünne Baumstämme
über diesen großen und tiefen Fluß gelegt fanden, und folglich unser Gepäcke von
den troppeiro und den Negern überbringen lassen mußten, so verloren wir dennoch
sehr viele Zeit ehe alles dieses geschehen war und ehe die Maulthiere und Pferde endlich alle glück-
lich auf dem rechten Ufer des Flusses angekommen und von Neuem wieder gesat-
telt und bepackt waren, so daß wir erst Nachmittags gegen vier Uhr in der
fazenda des Manoël Soares, (der Name des Gründers und Eigenthümers) an-
kamen, der uns sehr freundschaftlich, und mit großem Erstaunen empfing und
kaum begreifen konnte, wie wir mit so vielem Gepäcke einen noch kaum gang-
baren Waldweg gefunden und glücklich zurückgelegt hätten.

Diese Niederlassung giebt einen augenscheinlichen Beweis, daß ein Mann von
Thätigkeit, landwirthschaftlichen Kenntnissen und Unternehmungsgeist mit
einigen (wenigen) [illegible] Hülfsmitteln hier in Brasilien in kurzer Zeit mehr
ausrichten kann als in irgend einem andern, ~~nicht~~ bekannten, Theile
~~d~~ der Welt.

Vor vier Jahren noch, war diese Gegend mit ~~undurchdringlichen~~ finsteren,
~~und~~ melancholischen und undurchdringlichen Waldungen bedeckt, und jetzo
lächelt einem jeden eine freundliche schöne cultivierte Landschaft
entgegen. — In den ausgedehnten Flächen sind künstliche Wiesen,
(grammapflanzungen) von einer großen Menge Kühe, Ochsen, Pferden und
Maulthieren belebt; am Abhange der benachbarten Berge sind
neben gemischte Felder mit Pflanzungen aller hier gewöhnlichen Pro-
ducte, die dem thätigen Eigenthümer nebst seiner zahlreichen Familie
hinlänglich Erwerb, Wohnung und Vortheil gewähren.

Bey dem günstigsten Eindruck den schon in weiter Ferne das Äußere der
Wohngebäude auf uns gemacht hatte, erreichten wir den Meyerhof, dessen Gebäude
mit selbstgebrannten Hohlziegeln bedeckt sind. —

Ein geräumiger von allen Seiten mit Stallung, Magazinen und Woh-
nungen eingeschlossener, mit Hühnerstuben und Schweinen angefüllter und
ein von Kettenhunden bewachter Hofraum, eine reinliche gut meublirte
Wohnung, gute Anordnung des Ganzen und freundlicher Empfang

und

und endlich einen vollen Tafel mit gut bereiteten Nahrungsmitteln, deren wir schon einen lang entbehrt hatten, erhöhten um vieles unsere schon früher gefaßte gute Meinung dieser Niederlassung. —

Nach Tische zeigte uns der Hausherr seine Stampfmühle von brasilianischer Art, (Munjolo.[1]) in welcher Maismehl (farinha de milho) gestampft wird, und seinen Küchengarten der alle unsere Erwartung übertraf.

Außer vielen Gemüsen und sogenannten Küchengewächsen, nämlich: Kohl, Kartoffeln, Sallat, Gurken u.m.a. fanden wir mehrere europäische medicinische Pflanzen, als: fumaria, Rosmarin, Malven, Chamillen, Holunder, Rauten u.m.a. und außer den Orangen, Quitten, Pfirsichen und anderen hier gewöhnlichen Fruchtbäumen, auch Apfel, Feigenbäume und auch europäische Trauben erzielte Weinreben u.m.a.. Der Garten ist sehr gut unterhalten und dieses Beyspiel kann jedem Unternehmer zum Muster dienen, indem man hieraus deutlich sehen kann wie reichlich die freygiebige Natur hier die Mühe des fleißigen Feldarbeiters lohnt! —

Andern Morgens früh brachen wir in voller Erwartung auf, um noch bey guter Zeit in Neu-Freyburg der neuen Schweitzer-Colonie, auf welche vor einigen Jahren die Aufmerksamkeit von ganz Europa geheftet war, anzukommen. — Wir mußten vorerst ein hohes Gebirge mit dichtem Urwald bedeckt, ersteigen, auf dessen äußerster Höhe, wir die melancholische Stimme jenes unbekannten Vogels hörten, von dem ich bey Gelegenheit meiner Reise nach Francisco Jozé Vieiro sprach. — Unser Wegweiser, der ein großer Jagdliebhaber war, erklärte, daß dieser Vogel schwarz, von der Größe einer Drossel sey, und pasto da serra genannt würde; und da er sich blos in den höchsten und unbesuchtesten Gebirgen, auf den höchsten Bäumen, in dunkeln Urwäldern, aufhält, so mag er wohl nur höchst selten und nur zufälliger Weise einmal geschossen worden seyn; unsere öfteren wiederholten Bemühungen blieben stets fruchtlos. —

Dieser Berg bietet mehrere vegetabilische Schätze dar. — Neue Species von Polypodium, Diplagium, Pteris, Gesneria, Olfersia, hier Maneca genannt. Jenseits desselben öffnet sich ein weites unbegrenztes und mit Gras (gramma) bewachsenes Thal, in welchem ein Königliches Land-Eigenthum liegt. — Die fazenda Real, die eigentlich zum Gestütte dienen soll, schien vernachlässigt; denn wir sahen nur sehr wenige Pferde und diese ohne Auswahl.

Nach einer kleinen Stunde, von hier aus, kamen wir nach der fazenda do Principe wo wir schöne Weiden, ein schönes ausgedehntes Wiesenthal, und ein sehr artiges Haus nebst Mühle, jedoch alles dieses verlassen, vorfanden. —

Bergauf= berg absteigend erreichten wir endlich Nachmittags gegen zwey Uhr die Gegend von Morro queimado (verbrannter Berg); wo die Schweitzer-Colonie

---

1.) V. Mawe's travels in the interior of Brazil &. London 1812. 4o. pag: 134.

angesie=

angesiedelt ist. — Es war gerade Sonntag, wo eine Menge anwesender Menschen beyderley Geschlechts und verschiedener Nationen den Ort sehr zu beleben schienen.

Nachdem ich mich bey dem Director der Colonie, einem brasilianischen Offizier gemeldet hatte, wurde meinen Begleitern eine Wohnung angewiesen; ich selbst aber nahm die freundschaftliche Einladung meines Landsmannes, des Apothekers der Colonie Herrn Bölle's, aus dem Badischen, an, dessen gastfreundschaftlicher gütigen Aufnahme ich mich stets dankbarlichst erinnern werde. —

Ich komme nun zu der Beschreibung der Gründung der ersten europäischen Colonie in Brasilien und will es versuchen, ob es mir gelingt die Ursachen auseinander zu setzen, warum diese mit außerordentlichem Kostenaufwande und auf Königlichen Befehl hieher transportirten Colonisten keineswegs den Wünschen der Regierung oder der allgemeinen Erwartung entsprochen hat.

Herr Gachet (Gaschet) ein Schweitzer, kam 1818 nach Rio Janeiro, wo es ihm nach vielen vergeblichen Versuchen endlich gelang folgende Übereinkunft mit der Regierung zu treffen:

„Ich Endesunterschriebener J. Sebastian Nicolaus Gachet, Beauftragter meines
„Gouvernements, dem Canton von Freyburg, um <u>Sr. Allergetreuesten
„Majestät</u> anzugehen eine Schweitzer-Colonie in Brasilien zu begründen, und
„wegen deren Einrichtung zu unterhandeln, mache mich im Namen der
„Schweitzer Capitalisten, deren Interesse ich vertrete, gegen Sr. Excellenz
„Herrn Thomas Antonio de Villa nova, Staatssecretär's und Minister
„des Innern, Commandeur des Christus-Ordens und des Ordens vom
„Thurm und Degen &c &c verbindlich hundert Schweitzerfamilien (Männer
„Weiber und Kinder beyderley Geschlechts inbegriffen) zu verschaffen und mit
„allen ihren Geräthen und Ackerbaugeräthschaften gegen den Preiß von
„hundert spanischen Piaster pr. Kopf bis in den Hafen von Rio de Janeiro
„zu transportiren, diejenigen Kinder ausgenommen, die noch nicht das
„dritte Jahr erreicht haben, als welche unentgeldlich übergeschifft werden. —

„Vier und zwanzig Stunden nach Ankunft der Schiffen ist die Überfahrt
„geendigt und die Regierung macht sich alsdann anheischig für die Unter-
„haltung der Colonisten zu sorgen. Die Schiffscapitäns welche diese Trans-
„porte übernehmen, können im Fall von Avarie, von Schiffbruch oder
„bey sonstigem Verlust keinen Anspruch an das Gouvernement machen,
„ausgenommen wenn sich solche nach ihrer Ankunft im Hafen ereignen
„sollten; wenn aber unglücklicher Weise einige ~~Passagiere~~ Personen während
„der Überfahrt sterben sollten, <u>so muß demohngeachtet die ganze Über-
„fahrt nach der Einschiffungsliste ohne irgend einen Abzug entrichtet
„werden</u>.

„die

„ die Bezahlung wird nach Art und Weise gemacht, wie solches in einer zu
„ diesem Behuf zu bestimmenden Conferenz entschieden werden soll und
„ zwar in Gegenwart Sr. Exc: des Staatsministers und der Obern der Reichs-
„ Schatzkammer. „

Im Triplicat verfertiget. Rio de Janeiro, den 5ten May 1818.

unterzeichnet: J. V. N. Gachet.

Ich enthalte mich hier aller Bemerkungen, indeß muß es doch wohl jedem sonderbar scheinen, daß die portugiesische Regierung um Colonisten zu erhalten sich anheischig gemacht hat für die Überfahrt einer jeden Person, selbst eines Kindes von drey Jahren, hundert spanische Piaster zu bezahlen! —

Die nächste Frage war nun, wo und an welchem Orte diese projectirte Schweizer-Colonie gegründet werden sollte? — —

Herr Gachet hatte zu entscheiden; – Ganz Brasilien stand seiner Wahl offen. — Als ein Fremder, des Landes unkündig, wurden ihm sowohl von dem Gouvernement als von Privatpersonen verschiedene Ländereyen vorgeschlagen, worauf er auf Inspection umher reiste und den Ort Morro queimado (verbrannter Berg) nebst dessen Umgebungen von etwa acht bis zehn [1]Legoäs □ als den zur Gründung der Colonie geeignetsten erklärte. —

Es ist sehr schwer zu entscheiden ob Herr G: aus wirklicher Überzeugung für die bessere Erfüllung seines Auftrages, oder aber dazu überredet, diesem Orte, vor jedem andern den Vorzug gegeben hat; genug nachdem er über diese uncultivirte und mit Urwaldung bedeckte und ich will auch zugeben sehr fruchtbare Ländereyen den günstigsten Rapport abgestattet hatte, so wurde solcher von S. K. M: zu einem enormen Preiß[2] als Landguth und Eigenthum gekauft! Gleichsam als hätte die Kön: brasilianische Regierung keine andere Ländereyen mehr zu vergeben ! ! ! — —

Herr Gachet benutzte hierauf die günstige Stimmung des K. K: portugiesischen Gouvernements, und reiste mit folgendem abgeschlossenen Vertrag, (den ich der bessern Übersicht wegen, sogleich mit einigen Bemerkungen begleiten will) nach der Schweiz ab, um daselbst die Colonisten anzuwerben und nach Brasilien zu befördern:

1.) eine Legoa ist 1½ Stunde.
2.) Wie man sagt zu circa 80,000 Thlr.

Bedingnisse unter welchen S. Allergetreuesten Majestät geruhet hat dem Herrn Sebastian Niklaus Gachet, Geschäftsträger der Regierung von Freyburg die Gründung einer Schweizer-Colonie in ihren brasilianischen Staaten zu bewilligen :

1.) Da es S. A. Majestät beliebt die Anerbietungen des Cantons Freyburg zu Gründung einer Schweizer-Colonie in Brasilien zu genehmigen, so erhält Sie den Angehörigen desselben, so wie allen andern der übrigen Cantonen die Erlaubniß sich in Ihren amerikanischen Staaten anzusiedeln, und in Folge ihrer Königlichen Freygebigkeit geruhet Sie, die Vergütung der Kosten zu Gründung einer Zahl von Pflanzer-familien, aus Männern, Weibern und Kindern bestehend, bis zum Belaufe von einhundert familien alle sich zur catholisch-apostolisch-römischen Religion bekennend, zu gestatten.

Bemerkung ad 1.

(„Herr G. hat aus Eigennutz das Zutrauen der Regierung, die
„Ehre und selbst die Religion, kurz alles was einem redlichen Mann
„lieb seyn sollte, aus den Augen gesetzt, und hat es um die Anzahl der
„hundert spanischen Piaster als Frachtgeld per Kopf, zu vermehren für
„vortheilhafter gehalten anstatt ein hundert familien d: h: an-
„statt circa 500. Seelen, drey hundert familien oder über zweytau-
„send Seelen von Europa nach Brasilien einzuschiffen, und zwar ohne
„Rücksicht auf Glaubensbekenntniß; obgleich es ihm deutlich vorgeschrieben
„war, daß alle Colonisten römisch-catholischer Religion seyn mußten.
„Auch war ganz deutlich nur von Schweizern die Rede, obgleich Herr G.
„ohne alle Rücksicht auf die von ihm unterzeichneten Bedingungen, Fran-
„zosen, Holländer und Deutsche von allen Religionen, unter dem Namen
„von Schweizer-Colonisten eingeführt hat. „——)

2.) In Folge dieser Gunstbezeugung geruht S. Maj: die Überfahrt dieser Pflanzer bis in den Seehafen von Rio de Janeiro zu bestreiten und ihnen ihre Reise nach dem Bezirk von Cantagallo, ihrem Bestimmungsorte der 24. Stunden Weges von der Hauptstadt entfernt ist, zu erleichtern, so wie denselben Lebensmittel zukommen zu lassen. ——

3.)

3.) Bey ihrer Ankunft werden sich die Colonisten in einstweiligen Wohnplätzen aufhalten, welche S: Maj: befohlen hat zu errichten, bis dass ~~nachdem~~ die Schweitzer ihre Städte und Dörfer werden erbaut haben.

4.*) Jeder familie, je nach ihrer bestehenden Personenzahl, wird ein bestimmtes quantum ganz zinsfreier Ländereyen zum Anbau eigenthümlich angewiesen und eingeräumt werden. Sie wird auch Vieh, als: Ochsen, Pferde oder Maulesel ~~Maulthiere~~ zur Erleichterung ihrer Geschäfte, Kühe, Schafe, Ziegen und Schweine erhalten. —

Zum Pflanzen und Aussäen werden ihr Getreide, Hülsenfrüchte, Bohnen, Reis, Kartoffeln, Welschkorn und Saamen von Mamona (Ricinus communis.) zum Oehl, so wie auch von Hanf und Flachs vertheilt werden.

Nächstdem werden sie noch während der zwey ersten Jahren ihrer Ansiedelung nach dem unter No 4. beygelegten Verzeichnisse, Lebensmittel oder Geld statt derselben, empfangen.

---

* Bemerkung ad 4.) Es ist freylich nicht zu läugnen, dass die Regierung die besten Absichten hatte, die angekauften Ländereyen am Morro queimado, welche sie für einhundert familien bestimmt hatte, gleichmässig zu vertheilen; da aber viermal mehr Personen ankamen als sie erwartet hatte, so wurden in der Folge auf jede familie (nach der Angabe des Herrn G.) sechzehn Personen gerechnet, und das ganze Land in 116. gleiche Theile oder Nummeros eingetheilt, von denen hundert für die Colonisten und 16. für die Anlage der Städte und Dörfer nebst dem dazu gehörigen territorio bestimmt wurden.

Das quantum der zinsfreyen Ländereyen für eine jede familie von 16. Personen beträgt 1500. Klafter lang und 636. Klafter breit, jede Person erhielt also circa 40. Klafter breite auf 90. Kl. Länge, worunter gut und schlechtes Land, Felsen und Berge, Sand und Sumpf, unfruchtbarer und fruchtbarer Boden, begriffen war. — Ein quantum welches sicherlich nicht hinreichen würde, eine familie mit Kühen, Pferden, Ochsen, und Schweinen, Schafen und Ziegen zu ernähren. —

Ochsen Pferde u. s. w. ~~wurden~~ zu Folge dieses 4ten Artikels einer jeden familie von fünf Personen versprochen, da indess die in dem weiter unten vorkommenden Verzeichniss No 1. angegebene Quantität für die durch H. G. künstlich vermehrten familien bey weitem nicht hinreichte, so wurde eine auch zwey Kühe, eine Ziege oder ein Ziegenbock und zwey bis drey Schweinferkel unter die aus 16. Köpfe bestehenden familien lotteriemässig verlost, welches Veranlassung zu Zank, Streit, Neide, Eifersucht u. Zwietracht gab. — Mit der versprochenen Vertheilung des Getreides zum Pflanzen und Aussäen ging es nicht besser. — die meisten der gesagten familien erhielten ohngefähr 1/5 der versprochenen Quantität und nur Saamen v: Mamonna d. h. von ricinus oder palma Christi zum Brennöhl, (eine Pflanze die als ein Art von Unkraut angesehen werden kann) in grosser Menge.

5.) Da es S: M. beliebt hat, jedem Schweizer colonisten für das 1te Jahr seines Aufenthaltes in Brasilien auf jede Person 160. Reis (ein Franken) und den Kd: 80 Reis oder ½ Franken per Tag zu bewilligen, so wird der Betrag der ihnen vorgestreckten Lebensmittel nach dem Ankaufspreise, von den monatlichen Geldern, abgezogen werden.

6.) Unter dieser Menge von Pflanzern die S: M: hier und fürs ansehnlich zu vermehren gesonnen ist, soll die erforderliche Anzahl der nothwendigsten Handwerker vorhanden seyn, als: Zimmerleute, Tischler, Schmiede, Schlosser, Maurer, so wie einige Müller, Schuster, Gerber, Schneider, Weber, Hafner Ziegelbrenner u.s.w. Es wird ihnen obliegen, diejenigen Portugiesen in die Lehre zu nehmen, die sich darauf werden verlegen wollen.

7.) Die Colonie wird sich in Europa mit einem guten Wundarzt, Arzt, einem guten Apotheker, so wie mit einem Kurschmidt versehen. Jedem derselben wird S: M: geruhen jährlich eine Vergütung zu ertheilen. —

8.) Zu Besorgung des Gottesdienstes soll sich die Colonie, aus hundert Familien bestehend auch mit zwey oder vier Geistlichen versehen.

9.) Die Geistlichen werden dem hochwürdigsten Bischof des Kirchsprengels unter, geordnet seyn, zu dem sie gehören werden. Nach ihrer Ankunft werden sie die gleichen Einkünfte beziehen, wie die brasilianischen Geistlichen und Pfarrer genießen. Nebstdem werden sie noch Ländereyen zum Anbau erhalten, deren Nutznießung ihnen zusteht; jedoch werden sie über dieselben nicht eigenmächtig verfügen können, weil diese Ländereyen das Eigenthum der Kirche bilden sollen. Sie werden endlich in Häusern wohnen, welche die Bevölkerung jeder Pfarrey erbauen wird.

10.) Die neue Colonie wird den Anfang mit Gründung einer Stadt und zwey Dörfer: machen. Jeder dieser Gemeinden werden Ländereyen zum Anbau verliehen und eingeräumt werden, deren Ertrag in der Folge zu Bestreitung ihrer bestehenden Verwaltungsauslagen hinreichen wird. 1.)

11.) Die Stadt wird der Hauptort der Colonie und der Mittelpunkt ihrer Verwaltung seyn. Zu Folge der Gewogenheit hat S: M: ihr den Namen Neu-Freyburg ertheilt, und zum besondern Beweise der Zuneigung, die sie zu den Unterthanen, welche sie bevölkern sollen, zu äussern geruht, will Sie auch, daß die Pfarrkirche, den Namen

---

1.) S: oben Bemerkung zu § 3.

Bemerkung ad 10 u 11.) Sonderbarer Gedanke zuerst mit Erbauung einer Stadt anzufangen, und diese mit Bauern und Handwerkern zu bevölkern. —

Ihrer Königlichen Person führen, nämlich des heiligen Johann (dem Täufer) beygelegt, dessen geistlichem Schutze Ihre Majestät Neufreyburg anvertraut.

12.) Aus besonderer Güte für die Schweizer übernimmt Sr. Majestät die Kosten für Erbauung und Anschaffung der Geräthschaften der Haupt-capelle dieser Kirche, die Sie überhaupt mit allem Nöthigen versehen wird; was aber die Kirchen in den Dörfern betrifft, so wird denselben das Gleiche zu Theil werden, was im Königreiche von Brasilien hierüber gebräuchlich ist.

13.) Alle Schweizer welche sich in Folge dieser Übereinkunft werden daselbst niederlassen wollen, werden eben dadurch sogleich bey ihrer Ankunft als Portugiesen naturalisirt. Sie werden den in den Staaten Sr. M: üblichen Gesetzen und Gebräuchen unterworfen seyn und ohne Ausnahme aller den Unterthanen beyder Welttheile bewilligten und zu bewilligenden Vortheile und Vorrechte genießen.

14.) In jeder Stadt und Dorfschaft werden nach den portugiesischen Gesetzen Ortsbehörde für die Verwaltung und Gerichtspflege aufgestellt werden.

15.) Bis zur Errichtung der zu bestellenden Municipalität, soll die Colonie durch einen Director verwaltet werden.

16.) Da S: M: die Colonie mit Wohlthaten überhäufen will, deren Sie alle Schweizer theilhaftig machen möchte, die sich auf ihre Kosten dieser Ansiedlung anschließen werden, so erhält Sie dieselben während zehn Jahren, das ist bis zu Ende des Jahres 1829. die Befreyung von persönlichen und Grund-Abgaben aller Arten als Zehnten.

17.) Davon sind ausgenommen, die Abgaben auf das Gold, als welche die Schweizer gleich den alten Unterthanen S: M: mit dem Fünftel bezahlen werden; so wie die Handelsgegenstände, die in den Königlichen Verträgen begriffen sind, und die Sie sich ausschließlich vorbehalten, für welche im allgemeinen das Portugiesen betreffende Landesverbot besteht, das sich auch auf die Schweizer ausdehnen soll.

18.) Sobald die Colonie 150. waffenfähige Männer von 18 bis 40. Jahren zählen wird, soll sie in ihrem Innern unter der Aufsicht des Generals der Provinz, eine provisorische Wache bilden, als welcher die Handhabung der guten Ordnung obliegen wird. Nach Verfluß der dem Pflanz-orte verheißenen Freyheiten, wird sich die Colonie beeilen, eine Land-militz gleich der Übrigen in ganz Brasilien zu bilden, und wird so

ein

so wie alle Fremden zur Werbung der portugiesischen weißen[a] Truppen beytragen, vorzüglich aber der Schweitzer Truppen wenn S. M. solche in ihrem Dienste hätte. — *)

19.) In Vollziehung des obigen Artikels werden alle unverheuratheten waffenfähige Männer von 18 bis 24. Jahren u. einem zu bestimmenden Zeitpunkte jährlich das Loos ziehen und im Verhältniß einen Mann auf zwanzig ihr Contingent zu den Linien-Regimentern stoßen. —

20.) Jedes Individuum welches das Loos bezeichnet, hat das Recht, einen Ersatzmann für sich stellen zu dürfen und sobald derselbe beym Corps angenommen worden ist, wird der Ersatzte angesehen seyn, als sey er selbst bey der Fahne gegenwärtig, und somit von aller künftigen Loosziehung befreit.

21.) Die Schweitzer, welche sich freywillig anwerben, werden von dem Contingent abgerechnet, das die Colonie zu stellen hat, damit ihr, so viel als nur immer möglich ist, die Hände nicht entzogen werden, deren sie zum Ackerbau und für Künste und Gewerbe bedarf.

22.) Die Dienstdauer eines Schweitzers in der Linie wird nicht mehr als die Frist von vier Jahren betragen können; nach Verfluß derselben ihm gänzliche Entlassung / Abschied / ertheilt werden soll, es sey denn er gehe einen freywilligen Vertrag ein, welches von ihm allein abhängt.

23.) xx In der Absicht die begüterten und bemittelten Schweitzer zu begünstigen, welche ~~das Vorhaben~~ die Absicht haben sollten nach Brasilien auszuwandern und daselbst beträchtliche Landwirthschaft u. s. w. zu betreiben, wird S. Maj: solchen in der Nähe der Colonie Ländereyen verleihen lassen und sie aller Vortheile und Vorrechte theilhaftig machen, die Sie der Colonie zu gewähren geruhet hat.

24.) Endlich als letzten Beweis ihres Königlichen Wohlwollens erklärt S. M. der König; daß wenn unter der Zahl jener Schweitzer, die Sie

---

a.) Zum Unterschied von Neger Truppen

*) Bemerkung ad 18 bis 22. — Es möchte wohl manchem auffallend scheinen in dem Plan zur Gründung einer Agricultur-Colonie, von der Entziehung so vieler arbeitsfähigen Menschen zum Militär zu lesen, da sich sonst allenthalben die neu entstehenden Colonien der gänzlichen Militärbefreyung auf viele Jahre zu erfreuen haben; indeß ist hier zu bemerken, daß Herr G. grade durch diesen Kunstgriff zu seinem Ziele gekommen ist; denn bey der geringen Bevölkerung von Brasilien und den damaligen kriegerischen Verhältnissen und der Nothwendigkeit stets Militär in Montevideo zu unterhalten und dieses mit vieler Mühe und großem Kostenaufwand und unter manchen andern nachtheiligen Bedingungen von Portugal kommen lassen zu müssen, schien die Offerte des Herrn Gachet: nach und nach eine Schweitzergarde zu errichten, sehr vielen Beyfall zu finden, weshalb sich auch das Ministerium sehr gerne in Unterhandlungen mit ihm einließ:

ad 23/xx Es mag hier nur beyläufig gesagt seyn, daß die Herrn de Luze, Mandrot, Graffenried & V. oben pag xx trotz aller ihrer Bemühungen noch nicht bis zu dem heutigen Tage, die gehörigen Titel über das Eigenthum der ihnen gnädigst verliehenen Ländereien erhalten haben!

auf ihre Kosten kommen liess sich einige befänden, welche nach ihrem Mutter-
lande zurückzukehren gedächten oder wünschten, die solches keineswegs
verhindern werde; doch würden solche, während der ersten zwanzig Jahren
der Gründung der Colonie, nur über die Hälfte ihrer Habseligkeiten
an liegenden und unbeweglichen Gütern frey verfügen können, ~~indem die
andere Hälfte ihrer Habseligkeit an liegenden und unbeweglichen Gütern
frey verfügen können~~, indem die andere Hälfte ihrer bestehenden Gemeinde
zukommen soll, in der Absicht ihr Einkommen zu vermehren. —

Ich genehmige die in dem gegenwärtigen Vertrage enthaltenen
Bedingnisse und verspreche solche gründlich zu vollziehen.

unterzeichnet: V: R: Gachet
Geschäftsträger S:r Exc. des Herrn Schultheissen und
der G:H: des Staatsrathes der Stadt und Republik
Freyburg bey S:r Allerglaubigsten Majestät.

NB: Ist es nicht sonderbar diesen Königl:en Vertrag von H: G: allein unterzeichnet
zu sehen? — — ?

Beylage

No 1. Verzeichniß des Viehstandes welches jede Schweizerfamilie bedarf, die sich in Brasilien niederlassen wird, so wie auch anderer Gegenstände für Aussaat.

Für eine Familie von drey bis vier Personen.

Ein Ochs, ein Maulthier oder Zugpferd. Zwey Milchkühe, vier Schafe, zwey Ziegen (Geißen) zwey Schweine. — 1 Alquer Getreide 1 do Hülsenfrüchte 1/4 do Bohnen 2 do Reis. 1 do Kartoffeln 3 dto türkisch Korn (Welschkorn) 1/2 do Mamona-Öhl Saamen 2/3 Hanf- und Flachssaamen.

Für eine Familie von fünf bis sieben Personen.

Zwey Ochsen, zwey Maulthiere, drey Milchkühe, sechs Schafe, drey Ziegen, drey Schweine 1½ Alquer Getreide 1½ do Hülsenfrüchte. ½ do Bohnen 3. do Reis 3. do Kartoffel. 6. do Welschkorn 1¼ do. Mamona-Oehl-Saamen 2. do Hanf- u Flachssaamen.

Für eine Familie von acht bis zehn Personen.

Drey Ochsen, drey Maulthiere oder Zugpferde. vier Milchkühe. Acht Schafe. Vier Ziegen. Vier Schweine Zwey Alquer Getreide. 2 do Hülsenfrüchte 3/4 do Bohnen 4 do Reis. 3 do Erdäpfel. 6 do Mais. 1½ do Mamona-Oehlsaamen 2 do Hanf- u Flachssaamen. *

---

*) Die Absurdität des Ganzen und des Vorschlags des Herrn Gachet's übersteigt alle Begriffe. — Der Mann der einen solchen Antrag gemacht hatte, brachte, wie die Folge gelehrt hat, hundert Familien, jede noch einmal so zahlreich als die stärksten seiner eignen Angabe nach, nach Brasilien; jede dieser Familien aus 16. Personen bestehend, hätte also erhalten müssen zu Folge des Antrags:

6. Ochsen oder für die ganze Colonie 600.
6. Maulthiere - do do - - - - - - 600.
8. Milchkühe - - - - - - 800.
16 Schafe - - - - - - - 1600.
8. Ziegen - - - - - - - 800.
8. Schweine oder - - - - - 800.

und gesetzt auch die Regierung hätte alle diese Heerden herbeyzuschaffen gewußt, wo wären dann die Weiden, wo das Welschkorn, für die Ernährung in den mit Urwaldung überdeckten Ländereyen zu finden gewesen? — — ? Vergleiche hiemit Bemerkung ad No 4..

Bescheinigung des Ministeriums.

Die Bedingniße vom eilften laufenden Monaths des Geschäftsträgers des Cantons Freyburg Herrn Sebast: Nicol: Gachet ~~zu~~ bewilligt und decretirt, durch welche die Erlaubniß zur Gründung einer Schweitzer-Colonie in Brasilien ertheilt ist.

Thomas Anton von Villanova Portugal, Mitglied meines Staatsraths, Staatssecretär, Minister des Innern, einstweilen mit dem Ministerio der auswärtigen Angelegenheiten beauftragt, so wie auch mit jenen des Krieges und Präsident meiner Königlichen Schatzkammer, ist beauftragt, gegenwärtiges Decret zu vollziehen und alle diesfalls nöthigen Verfügungen anzuordnen.

Im Schloß zu Rio Janeiro, den 16ten des Monaths May, Eintausend achthundert und achtzehn mit des Königs Unterschrift.

Unterzeichnet Camill Martin Lage. Erster Beamter des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten. —

Mit diesen officiellen Papieren versehen, reiste nun Herr Gachet sogleich nach seinem Vaterlande ab und machte sie daselbst nebst einigen andern allgemeinen Nachrichten über das Clima und die Erzeugnisse des Bezirks von Canta Gallo, wo die Schweitzer-Colonie gegründet werden sollte, im Drucke bekannt. Sie sind von Greyer den 8ten Octob: 1818. datirt und verdienen keiner besondern Erwähnung.

Er sagt darin unter andern: daß das Wasser von Morro queimado trinkbar sey und keine Kröpfe erzeuge, daß ein Schößling von Kohl wieder Kohl hervorbringe, daß die Schafwolle zwar von geringer Gattung sey, daß sie aber durch regelmäßiges Scheren verbessert werden könne; daß das brasilianische Hornvieh, eben so wie das schweitzerische behaart sey, und glaubt daß die Ausbeutung der Minerale eine Quelle unversiegbaren Wohlstandes für die Colonie werden könnte u. s. w.

Die Aufmerksamkeit von ganz Europa war nun auf diesen wichtigen Versuch der Colonisation gerichtet, und wer hätte sich nicht unter solchen vortheilhaften Bedingungen den glücklichsten Erfolg versprechen sollen?

Die Hauptursachen der Vereitelung der schmeichelhaftesten Hoffnungen sind wohl in folgenden Thatsachen zu suchen:

Herr G.

Herr Gachet hatte, wie ich schon oben erwähnte den mit der
Königl: Portugiesischen Regierung gemachten bedingnissen schnur-
stracks geradezu entgegen gehandelt, indem er anstatt fünfhundert Seelen
deren weit über zweytausend – anstatt Schweitzer; Deutsche, Franzosen, Holländer u. s. w.
anstatt römisch=catholischer Christen; reformirte, protestantische=lutherische u. s. w.
Anstatt Personen mit Auswahl, d: h: bauern, bürger und Handwerker von guter Aufführung
und mit Zeugnissen versehen; viel mehr: wahres Lumpengesindel, französische verabschiedete
Soldaten u. Deserteurs, Taugenichtse, Vagabunden und Abentheurer aller Art, ja sogar,
wie man, als ausgemacht behauptete, des Landes Verwiesene; kurz zusammengeraftes
Volk, der Königl:=Portugiesischen Regierung zugeschickt. — Doch ist keineswegs
zu läugnen, daß auch mehrere sehr rechtliche, brave, in zeitlichen Glücksumständen
durch den Krieg zurückgekommene und andere sehr wohlhabende Familien, die mehrere
tausend Gulden baares Geld bey sich hatten, unter dieser Colonisten aufgenommen waren.
Schon die ersten Ereignisse nach der Abreise von der Schweitz, waren wenig für die Zukunft
versprechend. — Die Regierungen der Uferstaaten hatten den Transport der armen Colo-
nisten von der Schweitz bis nach Holland auf dem Rhein zollfrey versprochen; Zu Cölln
aber wurden mehrere Fahrzeuge arretirt, weil eine Menge Glaswaaren, dem Herrn
Bremont, portugiesischen Consul in der Schweitz und guten Freunde und associé des
H: G: angehörig, entdeckt oder verrathen wurden, die unter dem Namen von Geräth-
schaften und Eigenthum der Colonisten, mit Umgehung der gesetzmässigen Zollabgaben
mit fortgebracht werden sollten —. Die Täuschung des Vertrauens der Regierungen,
die sich mit so vieler Liberalität für dieses Unternehmen zur Beförderung von Menschenwohl,
so geneigt bewiesen hatten, bewirkte einen Aufenthalt, der einen sehr schlechten Eindruck machte,
und in aller Hinsicht auf das Ganze von sehr schädlicher Folge war. —
Ruhestörenden Unordnungen, es folgten Händel, Zank, Streit, Vorwürfe unter den Colonisten
selbst; der Redliche konnte sich nicht mit dem Schuldigen entziehen, es entstand bey ihrer
Ankunft in Holland Mangel an Lebensmittel, so zwar deßhalben widerwärtige Exzesse
und Verheerungen unterblieben, sie auf ihre eigenen Kosten sieben Wochen lang zehren
mußten.
Nachdem sie, des dortigen Winterwetters ungeachtet in feuchten Orten und Scheunen ein-
quartirt waren, stellten sich bald kalte Fieber und andere Krankheiten ein, und so kam
es, daß eine große Menge Auswanderer krank eingeschifft wurden, und daß schon unter
Wegs von Europa nach Brasilien, und ehe sie noch den Erdboden des neuerwählten Vaterlandes
betretten hatten, gegen fünfhundert Individuen, besonders Frauen und Kinder, gestorben waren.
Im September 1819. kamen nun die ersten und bis zu Ende desselben Jahres die
übrigen Transportschiffe alle im Hafen von Rio de Janeiro an. —
Die portugiesische Regierung unwillig und aufgebracht gegen Gachet's Benehmen,
empfing zwar die viermal größere Anzahl der unerwarteten Gäste, war aber zugleich
mit wahrer christlicher Theilnahme von der unverhältnißmäßigen Sterblichkeit der
Colonisten auf mehreren Schiffen, während der Überfahrt, gerührt und betroffen. —
Was sollte die Regierung unter solchen Umständen thun? Gegen Gachet's Ver-
fahren protestiren? — der zufälliger Weise erst auf einem der letzten
Schiffe und zwar drey Monathe später in Rio de Janeiro ankam! —
Sollte sie die Menge der Nicht=Schweitzer, die Protestanten und andere
Glaubensgenossen, diese armen verlassenen Creaturen, die sich nun einmal unter

den Schutz des portugiesischen Zepters begeben hatten, verstoßen? —
Nein der großmüthige menschenfreundliche vortrefliche König
empfing Alle mit gleicher Milde und Güte, und gab sogleich
Befehl die Anzahl der provisorischen Häuser in Neu-Freyburg zu vermeh-
ren, und die hülflosen Menschen alle, bey ihrer Ankunft nach dem Pflanzorte
ihrer fernern Bestimmung zu befördern. —

Über dreyhundert provisorische und meistens jede für eine Familie eingerichte-
te Wohnungen, waren zwar fertig; da aber noch kein Land ausgemessen war,
und solches folglich auch noch nicht vertheilt werden konnte, und die Menschen dennoch
täglich einen Franken Kost erhielten, so wurden sie unterdessen angewiesen Frohn-
dienste zu thun, Wege zu machen, Sümpfe auszutrocknen, Brücken zu bauen u. d.
g. so daß die ersten sechs bis sieben Monathe unbemüht vorbeygiengen
und manchen mit ungewissem Eifer und Thätigkeit beseelten Ansiedlern
die schönsten Bilder eines baldigen Wohlstandes in dem reichen Brasilien,
bald wie ein Traum, verschwanden, indem sie die zu ihrer Unterstützung und
Ansiedelung bestimmte Summe nicht zu ihrem persönlichen Vortheil, sondern
einzig nur zu ihrer Lebenserhaltung verwenden mußten. —

Dazu kam noch, daß der Sommer von 1819–20. d. h. die Monathe
Decemb. Jenner und Febr. ungewöhnlich naß waren, und daher viele
der noch nicht an das hiesige Clima gewöhnte Europäer erkrankten. —

Die Hospitaler waren mit Kranken angefüllt, und es trat bald eine
neue große Sterblichkeit unter den Colonisten ein. — Diejenigen die
noch einiges baares Geld mitgebracht hatten, kauften sich von den
Frohndiensten los, und verzehrten die zu ihrer besseren Niederlassung
bestimmten Summen, im Müßiggang, andere setzten ihren vorigen
Lebenswandel als Landstreicher fort, und noch andere ergaben sich der
Völlerey. — Eines jeden Charakter entwickelte sich nun wieder
nach seiner natürlichen Gestalt; die verschiedenen, von der Obrigkeit ohne
Unterschied behandelten Glaubensgenossen erregten bald unter sich Streit,
Zank und Zwietracht und mußten mit Gewalt voneinander getrennt
werden; viele glaubten sich durch neue Tauf und Übertritt zur
römisch-catholischen Religion Ruhe und Sicherheit zu verschaffen, und
sahen sich in der Folge dennoch in ihrer Hoffnung getäuscht; — Kurz
es gieng drunter und drüber, und es herrschte die größte Unzufrie-
denheit besonders wegen der Frohndienste und wegen der Zögerung der
Ländervertheilung.

Gachet kam auch unterdessen in Rio Janeiro an, konnte sich
nicht rechtfertigen, wurde von dem Könige und seinen Ministern, mit

allen

allen seinen angeblichen Entschuldigungen zurückgewiesen, und durfte es auch nicht wagen sich
in Neufreyburg sehen zu lassen, wo man ihm einstimmig den Tod zugeschworen hatte.
Endlich nach sieben Monathen ward das Land ausgemessen, um mehr als das doppelte vergrössert
und ihm alle Fehlerhaftigkeit verlost; und da in der schon einmal bestimmten und ausge-
messenen Landesfläche von vier bis sechs Quadrat legoas = (Meilen) viele Berge und unfrucht-
bare Felsenberge angetroffen wurden, so nahm die Regierung ~~[illegible]~~ keinen
Anstand noch einige (legoas) [Meilen] guten fruchtbaren Landes dazu zu kaufen und dieses alsdann den-
jenigen zu bestimmen, die unglücklicher Weise einen von den schlechten Bergen erhalten hatten.

Alle eilten nun nach dem ihnen durch das Loos zugefallenen Lande und fanden von Neuem
beynahe unüberwindliche Schwierigkeiten und Hindernisse. — Die meisten mußten die portugie-
sischen Feld- oder Landvermesser bezahlen, um das ihnen zugefallene Numero aufzufinden
und zu bestimmen, und die ganze Colonie ward von Obrigkeitswegen aufgeboten durch
die Urwälder (von denen man in Europa keinen Begriff hat) über Berge, Thäler, Sümpfe
und Flüsse, Wege und Brücken nach den verschiedenen Ländereyen zu machen; so daß
manche erst drey viertel Jahr nach ihrer Ankunft anfangen konnten sich mit der Cultur
und dem Anbau ihres Landes zu beschäftigen. Der Art der Urbarmachung der Pflanz-
ung, des Bodens und der Zeit des Pflanzungsgeschäftes gänzlich unkundig, fiengen dennoch
viele vollen Muthes an, den Wald umzuhauen, zu verbrennen, zu pflanzen und begierig
auf die Ernte zu warten. —

Der Erfolg war nun sehr verschieden; — der eine erhielt in fruchtbarem Lande reiche
Ernte und war höchst zufrieden; der andere erndtete nach dem ersten — zweyten — und
dritten Versuch kaum die Aussaat, war also höchst niedergeschlagen und fand sich im
größten Elend, denn jetzt hörte die bessere Unterstützung der Regierung auf; selbst der
versprochene halbe Frank, wurde unregelmäßig ausbezahlt, die meisten hatten ihre letzte
Habe zur Erbauung ihrer Hütten verwendet; die Lebensmittel waren theuer,
viele verließen daher im Elend Neufreyburg und suchten sich Dienste oder andere Länd-
ereyen; die Regierung wurde gleichgültiger gegen Unzufriedene und Undankbare, die
Nation war in Revolution und der König verließ endlich Brasilien. —

Der Schuldige mußte mit dem Unschuldigen leiden, der Trunkenbold mit dem Nüchternen,
der ehrliche Mann mit dem Schurken, der Fleißige mit dem Trägen, der Wohlhabende
mit dem Bettler. — Das Kind wurde mit dem Bade ausgeschüttet. —
Es beschäftigte sich Niemand mit den eigentlichen Bedürfnissen der Colonie und
diese wurde als untauglich und unwerth der ferneren Fürsorge, verschrien und ver-
worfen. Im Auslande wurde ihr Elend so sehr vergrössert, daß man sogar
fieng an in England, Deutschland und sogar in der Schweiz Collecte für sie zu
sammeln. —

Hier will ich nun einen Augenblick verweilen und diese anfänglich vielversprechende
Nationalunternehmung so betrachten, wie ich sie drey Jahre nach ihrer ersten Entstehung selbst
gefunden habe. —

In einem ausgedehnten flachen etwas sumpfigten, grasreichen, von einem
ziemlich starken Bache bewässerten Thale, das von allen Seiten, theils mit großen

Wohlen stehen, theils mit zugänglichen und mit Waldung bedeckten Bergen eingeschlossen ist, liegen die provisorischen Häuser d. h. die obere Stadt und das untere Dorf von Neufreyburg; In einiger Entfernung von der obern Stadt steht ein großes Haus — das herrschaftliche Gebäude, das Schloß oder das Rathhaus, wo sich die Municipalität versammelt und wo in einer Capelle der Gottesdienst verrichtet wird. —

Obgleich die natürliche Lage des Orts schön genannt werden kann, und gut gewählt zu seyn scheint, so war es dennoch sicher ein großer Mißgriff der Regierung, die provisorischen Häuser oder den Mittelpunct der ganzen Colonie und alles Gewerbes, wir wollen sagen, die <u>Stadt</u> — an das äußerste Ende, oder den Anfang einer Landstrecke von acht bis zehn Stunden Länge und drey bis vier Stunden breite zu verlegen, besonders da man anfänglich noch die eine halbe Stunde zunächst um die Stadt gelegenen Ländereyen, als Stadtbezirk zurückgehalten hatte. Auch war es wohl überhaupt eine unglückliche Gedanke bey <u>Errichtung einer Colonie</u>, mit Anlegung und Erbauung einer Stadt und eines Dorfes anfangen zu wollen, und ein noch größerer Fehler bestand wohl darin, daß obgleich der Vertrag mit Herrn Gachet in der Mitte May 1818. abgeschlossen war, das Gouvernement dennoch zu Ende des Jahres 1819. die den <u>hundert</u> Schweizer-Familien bestimmten Ländereyen noch nicht hatte vermessen lassen. —

Gesetzt die portugiesische Regierung hätte bald nach Abschluß des Vertrags das Land gehörig vertheilen, hätte provisorische Wohnungen machen, und auf jedem für <u>eine Familie bestimmten Land-Eigenthum eine Hütte</u> oder nur ein mit Stroh bedecktes Obdach <u>bauen lassen</u>, wie ganz anders würde der Anfang der Colonie gewesen seyn ? ? Alle hätten sogleich ihr Land in Besitz nehmen und die meisten hätten ihr mitgebrachtes Vermögen nebst der Königlichen Zulage zu ihrem eigenen Vortheil verwenden, ~~können~~ und auf diese Art, die Unfruchtbarkeit des Bodens oder den Mißwachs desto leichter und geduldiger ertragen können. — Nachdem sie aber in der mit unbeschreiblichen Kosten erbauten Stadt ihre Zeit mit Müßiggang und Frohndiensten zugebracht, das Ihrige theils nothdürftig theils auf leichtsinnige Weise verzehrt hatten, dann erst zogen sie mißmuthig und niedergeschlagen auf das ihnen in dicken Wald angewiesene Land, zu dem sie sich zuerst einen Weg bahnen mußten, ehe sie nur daran denken konnten, sich eine Hütte zu erbauen und sich mit der Landwirthschaft zu beschäftigen.

Die Stadt und das Dorf blieben dem größten Theils leer und unbewohnt; denn die zum Theil sehr geschickten Künstler und Handwerker, die eigentlich die Stadt hätten erbauen müssen, hatten kein Beschäftigung noch keinen Verdienst, zogen nach der Hauptstadt und nach andern Gegenden; viele Müßiggänger lebten von der Jagd, und eine große Anzahl derer die weder Bauern noch Handwerker waren, legten Wein- und Branntweinschenken —, Krambuden, Wirthshäuser und dergleichen mehr an, so daß die großen Summen für Erbauung der provisorischen Häuser zwecklos verschwendet waren.

Nicht mit dem allgemeinen Gerücht zufrieden, wollte ich mich selbst durch die That und den Augenschein von dem jetzigen Zustande der Colonie überzeugen, besuchte daher viele Colonisten

in der Nähe und in der Ferne von Neufreyburg, und fand leider! keinen Einzigen, der mit seinem jetzigen Schicksale, mit seiner Lage zufrieden gewesen wäre.

Die Landbewohner der unmittelbaren Nachbarschaft der Stadt haben Gelegenheit, Milch, Butter, Eyer, Hüner, Kartoffeln, Welschkorn, Bohnen, „ „ allein alles um einen sehr geringen Preiß, zu verkaufen. —

Es sind einige Sägemühlen und einig bis drey Mahlmühlen in der Nähe. — Auf letzteren wird zwar Welschkornmehl für die Bewohner der Stadt gemahlen; die Mühlen scheinen aber wenigen Vortheil abzuwerfen, weil sie in sehr kurzer Zeitfrist von einem Eigenthümer auf verschiedene andere Eigenthümer übergegangen und verkauft sind. — Die Ersteren sind beynahe gar nicht beschäftigt, indem kein Absatz der Bretter statt findet, und weil bey den sehr schlechten Wegen, der Transport derselben zu kostbar seyn würde. —

Unter der unverhältnißmäßigen Anzahl von Winzern, die auf Herrn Gachet's Vorschlag eine unversiegbare Quelle des Wohlstandes hier zu finden wähnten, haben sich nur sehr wenige mit dem Anbau der Weinrebe beschäftigt, und ich würde viel zu voreilig handeln, wenn ich für oder gegen das Gedeihen dieser Pflanzungen sprechen wollte. — Meiner Meinung und der bis jetzt gemachten allgemeinen Erfahrung nach, gedeiht der Weinbau in keinem Tropenlande.

Auf dem von der Kälte im Winter verbrannten Berge (morro queimado) wo die Rebe einem wirklichen Winter und Froste ausgesetzt ist, möchte ein mit wirklichen Kenntnissen gemachter Versuch vielleicht einen glücklichen Erfolg versprechen, woran ich jedoch zweifele und vielmehr bestimmt glaube, daß man guten Wein wohlfeiler von Europa beziehen könne. —

Ich will nun die Unzufriedenheit der Colonisten noch mehr auseinander setzen zu können das Beyspiel der Familie Moser einer der rechtschaffensten und fleißigsten von allen, anführen, welche zugleich eine der fruchtbarsten Ländereyen in einer nicht bedeutenden Entfernung von der Stadt, auf die vortheilhafteste Weise zu benutzen gesucht hat. —

Diese Familie aus neun Personen bestehend fieng, sobald sie das Land erhalten hatte, mit aller Thätigkeit an zu arbeiten, und ist jetzt im Besitze einer der schönsten Pflanzungen; sie hat Welschkorn, Kartoffeln und Bohnen in Überfluß, womit Hüner und Schweine gefüttert und gemästet werden; von einer Kuh erzielt sie Milch und Butter, „dies alles," sagte der alte würdige Familienvater, ist nur scheinbarer Überfluß, denn obgleich wir, Gott sey Dank! zu essen genug haben, so sind wir dennoch sehr arm. — In unserem Vaterlande hatten wir auch Lebensmittel im Überfluß, dazu aber auch Kleider; diese aber sind jetzt bey harter Arbeit zerrissen, und wo finde ich Mittel mir und meiner Familie deren neue zu verschaffen? Welschkorn, Kartoffeln, Hüner, Hund, Schweine u. s. w. sind hier wohlfeil; es giebt hier keine Wege, keine Communication, ich habe keine Maulthiere, keine Zeit und keine Kräfte um den Überfluß meines Landes zu Markt bringen zu können. Die Portugiesen kommen hieher und ich bin gezwungen dafür annehmen zu müssen, was sie geben wollen; das Schlimmste aber von allem ist, daß ich nicht die geringste Hoffnung haben kann, jemals zu einem Wohlstand gelangen zu können. — Das Clima der Lage dieses Districtes ist zu kalt; die Colonialproducte gedeihen hier nicht und für einen großen Viehstand haben wir keine Weiden, und auch selbst das würde kaum der Mühe lohnen. — Wer Sclaven, Land hat, und Caffee baut, der kann hier zu Land zufrieden seyn! —

Der gute sechzigjährige Greiß hatte gehört, daß ich Eigenthümer einer zum Caffeebau ganz geeigneten großen Länderey sey und zeigte große Lust dieses sein Eigenthum zu ver-

kaufen oder zu verkaufen und sich von Neuem bey mir ansiedeln zu wollen. So schmeichelhaft es auch für mich gewesen seyn würde, eine so arbeitsame fleissige Familie bey mir in der Mandioca zu besitzen, so suchte ich ihn doch von seinem Entschluss abzubringen, stellte ihm die Schwierigkeiten einer neuen Urbarmachung vor, und sprach ihm Muth ein bey seinem begonnenen Werke zu beharren. —

Wenn dieses nur die Stimmung einer sehr fleissigen Familie ganz in der Nähe der Stadt Freyburg war, so denke man sich nun einmal in die Lage derer die am andern Ende des Bezirks d.h: in der Entfernung von 10 bis 12. Stunden ihre Ländereyen erhalten hatten; die am Freytag oder Sonnabend von Hause weggehen mussten, um Sonntags die Messe hören zu können, und die dann erst Mittwochs oder Dinstags wieder bey ihrer Familie ankommen, ja die in so gänzlich unzulänglichen Gebirgen wohnen, dass sie nicht einmal daran denken können, irgend etwas Welschkorn, Bohnen oder Kartoffeln zu Markte bringen zu können

Die allgemeine Unzufriedenheit und die unglückliche Lage dieser Menschen, ja die Unmöglichkeit bey fortdauernden gleichen Verhältnissen je in eine bessere Zukunft blicken zu können, wurde bald sehr laut und drang bis nach Europa, wo man anfing durch eine milde Beysteuer denselben zu Hülfe eilen zu wollen. — der beste Wille und die edelste Absicht der philanthropischen Gesellschaft in London und der verschiedenen Schweitzer-Cantone, welche eine Collecte einschickten wurde ich weiss nicht wie und wodurch vereitelt?! — Eh noch diese Geschenke in Neu Freyburg angekommen waren, hatte sich schon ein grosser Theil der Unzufriedenen und unglücklichen Familien zerstreut. Einige waren nach Canta gallo, — Campos, — Macahé, u. andern Orten gezogen, um daselbst Caffeepflanzungen anzulegen, andere verschafften sich in der Hauptstadt von Rio Janeiro als Soldaten, Matrosen, Bedienten, Mägde, Putzmacherinngeschäfte pp ihren Unterhalt. —

Die Geschenke die ich zu Ende Novembers 1822. unter die in Neufreyburg noch zurückgebliebenen Colonisten vertheilen sah, waren nicht dazu geeignet den geringsten Stolz der englischen Nation aufrecht zu erhalten, ja kein billiger Richter könnte sie als Geschenke dieser Nation oder der philanthropischen Gesellschaft ansehen! —

Zusammengeraffter Abfall von Fabriken, wurde zu Hemden, veraltete Zeuge zu Kleider und Ausschuss aller Art von Fabrikwaaren, wurde hier ausgetheilt! —

In der That diese auszutheilende Waaren schienen nicht in dieser Form von England gekommen; sondern auf irgend einer Auction auf einem Trödelmarkte als alte verlegene oder als avarirte Güter aufgekauft worden zu seyn. —

Das Ganze schien mit menschlichem Unglück seinen Spott treiben zu wollen. —

Wer Schuhe brauchte, bekam eine Jacke, Wer einen Hut zu haben wünschte bekam Messer und Gabel; Wer um eine Decke bat, bekam ein Paar Schuhe, der eine erhielt Stiefel und der barfussgehende bekam Absatzeisen anstatt einer Axt, noch ein anderer eine Militärmütze oder ein Paar Suppenlöffel; — — kurz die Austheilung geschah mit solcher Unordnung, Confusion und Partheylichkeit, dass der Austheilende selbst seines Lebens nicht froh war und sich die gröbsten Grobheiten und Schelten dieser Menschen gefallen liess!!

Trunkenbolde und träge Menschen die aus eigner Schuld in Elend waren, öffentliche Dirnen und dergleichen erhielten ansehnliche Geschenke während die arbeitsamste Familie z: B: die Mosersche flehend nicht

einmal

einmal ein Paar Schuhe bekam! — „Wenn unsere Töchter H.... und wir Müssiggänger ~~wären~~ und Taugenichtse wären, rief der alte kränkliche Vater aus, dann erst würden wir Unterstützung bekommen! — — bittere Thränen rollten ihm über die Wangen, als er noch ausstotterte: „Gott womit haben wir das verdient?! — —

Wäre es nicht bey weitem besser gewesen anstatt der mannichfaltigen und vielen theils unnütz ausgebrachten Gegenstände jeder Familie oder denen mit gewisser Auswahl bestimmten Personen, die auf eine jede Antheil kommende kleine Summe in baarem Gelde vertheilt zu haben? da sich alsdann ein jeder die ihm nothwendigsten Bedürfnisse ganz oder theilweise hätte verschaffen können? —

Die besten Absichten werden oft durch falsch angewendete Hülfsmittel vereitelt, und dies war bestimmt bey dieser neu anzulegenden Colonie der Fall, die obgleich die portugiesische Regierung an drey bis vier Millionen Franken daran gewendet hatte, dennoch nicht bestehet und nicht bestehen konnte. —

Von sechzehnhundert Individuen sind dermalen höchstens noch fünfhundert auf den ihnen anfänglich bestimmten Ländereyen, und täglich vermindert sich die Anzahl der Schweitzer in Neufreyburg. — Noch ehe ich diesen Ort verliess hatten sich eine Menge Familienväter bey mir gemeldet, und mich um Land angesprochen, denen ich solches auch zugestanden habe, und jetzt sind schon deren vierzehn fleissige Familien bey mir in der Mandioca etablirt,#) die, wie sie sagen, höchst glücklich und zufrieden sind. —

Nachdem die Umgebungen der Colonie, während eines längeren Aufenthalts, nicht völlig unseren Wünschen für Entdeckung naturhistorischer Gegenstände entsprochen hatten, schickten wir uns wieder zur Rückreise an und reisten den 6ten December von Neufreyburg ab. Wir verfolgten nun die gewöhnliche grosse Heerstrasse nach der Residenzstadt, und hatten bald Gelegenheit einen früher nur oberflächlich erwähnten Schwierigkeiten zu bemerken, die sich dem Aufkommen der Colonie entgegenstellen, nämlich gänzlicher Mangel an Unterhaltung ~~der~~ einer Landstrasse.

Wenn ich auch zugebe, dass diese Strasse bey Ankunft der Colonisten vor drey Jahren, auf Kronkosten in ziemlich gutem Zustande gesetzt gewesen, so kann man doch jetzo kaum noch eine Spur davon entdecken.

Die erste Tagereise von Morro queimado oder vielmehr von Neufreyburg bis zur Fazenda des Capitaõ Lorenzo war die allerbeschwerlichste, die wir noch bisher gemacht hatten. — Unsere Thiere stürzten über steile Felsenstufen und blieben im Koth und Moraste stecken; und obgleich sie in gutem Zustande waren und einige Wochen lang ausgeruht hatten, so konnten sie dennoch kaum drey legoas zurücklegen. — [eine legoa ist 1½ Stunde]

Einem armen Portugiesen war auf eben diesem Wege eines seiner Lastthiere

---

#) Nach den in meinen Ansichten einer deutschen Colonisation in Brasilien ausgesprochenen Grundsätzen. S. meine Bemerkungen über Brasilien.

in einen tiefen Abgrund gestürzt, er sprach uns um Hülfe und Beystand an, vermögend seine Ladung zu retten, denn sein Maulthier blieb todt auf dem Platze.

Nach unserer Abreise von Neufreyburg erreichten wir zuerst nach etwa zwey legoas den morro de boa vista, (den Berg der schönen Aussicht) der diesen Namen mit allem Recht verdienen soll; wir mußten es aber unendlich bedauern kein eigenes Urtheil darüber fällen zu können, da Regenwetter und trüber Himmel uns alle Fernsicht benahm.

Eine gute halbe legöa weiter kamen wir an das zweyte und dann an das erste Register, (Registro. = Gränzstation.) wo in früheren Zeiten Militärwachen zur Verhinderung des Schleichhandels mit Goldstaub von Minas, Canta gallo u. s. w. unterhalten wurden, die man aber in der Folge für überflüssig hielt; als die Schweitzer-colonie nach Neufreyburg verlegt wurde, durfte Niemand ohne einen Paß hier vorbey; jetzt aber sind nur noch zwey gemeine Soldaten in jedem Register, die keine besondere Bestimmung haben.

In diesem Gebirge und in der Nachbarschaft dieser Gegend entspringt der Fluß măcăcu, einer der größten die sich im Nördlichen Theile in die Bay von Rio Janeiro ergießt. —

Von dem ersten Register an, wird der Weg etwas besser, und das Clima milder. Die Waldungen enthalten großstämmige Bäume und liefern vieles Bauholz nach der Hauptstadt. — Berg und Thal wechselt häufiger miteinander ab; die vielen Bäche bilden Wasserfälle, und in den Ebenen häufen sich die Gewässer und werden aguas compridas genannt. —

Am Abend erreichten wir die fazenda des Capitäns Lorenzo, der eine kleine Zuckermühle hat. — Hier empfanden wir schon den Mangel an Industrie und Verbindung. Für einen Sack Welschkorn, für den wir am Morgen in Neufreyburg einen Gulden bezahlt hatten, sollten wir hier gegen den gewöhnlichen Preiß von sechs Gulden bezahlt, und konnten für alles Geld keinen erhalten. — Unsere entkräfteten Maulthiere mußten sich oft mit der Weide allein begnügen. —

Andern Tages verfolgten wir die aguas compridas (die langen Gewässer) über welche eine gute starke Brücke führt, die bey Ankunft der Schweitzer gebaut worden war, und erreichten gegen Mittag die fazenda des Obersten Ferreira, der einer der reichsten Gutsbesitzer hiesiger Gegend ist. — Er hat eine Zuckerfabrik, viele Sklaven und Pflanzungen aller Art. — Die zwey Bäche Rio de Batata und aguas compridas vereinigen sich auf dessen Ländereyen und bilden dann den Fluß Măcăcu, der von Rio Janeiro aus bis hieher schiffbar ist, und dadurch allen an dessen Ufer gelegenen Besitzungen sehr große Vortheile gewährt. — Der Weg schlängelt sich nun mehrere legöas weit durch ein weites überaus fruchtbares Thal, in welchem das Kirchspiel von Sta Anna in einer sehr reitzenden Landschaft liegt; die Gegend scheint mehr cultivirt und bevölkert, als irgend eine andere die ich noch in Brasilien gesehen hab. — Auf den fruchtbaren sanft abgedachten und hohen Bergen sind beynahe schon alle Waldungen ausgerottet, und gangbare Wege führen zu den vielen auf die Anhöhen gelegenen

Wohnungen

Wohnungen, um welche Coffee = Mandioc = Bananen = Orangen = und viele andere ~~Wohnungs~~ Pflanzungen zu sehen sind.

Nach einigen in Sta Anna zu uns genommenen Erfrischungen verließen wir nun hier die gewöhnliche große Heerstraße die nach der villa de Măcăcu und Porto das caixas (Deutsch: Kassaß) führt, in welchem letzteren Hafen man sich nach Rio Janeiro einschifft, und bey günstigem Wind in fünf bis sechs Stunden dahin überfahren kann; wir aber wünschten uns nun wieder am Fuße des Orgelgebirges dem Kirchspiele Inhumerim, und zwar auf einem so ungewöhnlichen Wege, daß wir in der Entfernung von etwa 16 bis 17. legoas kaum irgendwo erfahren konnten, ob überhaupt ein Landweg dahin möglich sey? —

Zuerst begaben wir uns nach Passagem (Überfahrt) eine legôa von Sta Anna, wo wir uns in einem Canot auf das rechte Ufer des Flusses Măcăcu übersetzen ließen. Dieser Fluß ist hier schon an dreißig bis vierzig Klafter, bald breiter bald schmäler, je nachdem die Witterung trockner oder nasser ist. — Da das Übersetzen des Gepäckes stets mit großem Zeitverlust verbunden ist, so ließen wir hier bey der Überfahrt, wo eine venda ist, unsere Lastthiere zurück, um diese eher wieder in der Mandiocca d. h. zu Hause anzukommen.

Von Passagem aus, führt ein, wenig gangbarer Fußpfad durch eine niedrige, sumpfigte und nasse Ebene. — Zuerst kommt man nach dem von allen Seiten mit Wasser umgebenen Kirchspiel von Trinidade, dann nach dem Berge und der fazenda von Rebello und erreicht endlich über die weitausgedehnten flachen Ländereyen des Capitäns Angelo (d. i. o campo do capitaõ Angelo.) nach zurückgelegten fünf legôas den Ort Pekxenunca, von wo aus eine lebhafte Wassercommunication mit der Hauptstadt unterhalten wird. —

Wir übernachteten hier in einem sehr artigen Hause das dem Eigenthümer des Wirthshauses (venda) gehört, in welchem wir abgestiegen waren; für unsere Pferde konnten wir kaum für theures Geld etwas Welschkorn erhalten.

Andern Morgens (den 11ten Dec.) früh mit Tagesanbruch machten wir uns wieder auf den Weg und erreichten gegen neun Uhr die villa de Magé, ein überaus anmuthig gelegenes freundliches, und was man hier zu Lande nur selten erblickt, ein sehr reinliches Landstädtchen,# wo sehr viel Handel und Umsatz der Landesprodukte mit der Hauptstadt und der umliegenden Gegend getrieben wird. — Ich habe noch Niemanden gefunden, dem nicht dieser Ort gefallen hätte, ohne daß ich oder ein anderer ihm die besondere Ursache hievon anzugeben gewußt hätte.

Magé liegt am Fuße des Orgelgebirges und steht vermittelst des ~~Fluß~~weges mit der fazenda von Clementi in directer Verbindung. —

---

villa im Gegensatz, ist wesentlich von Cidade Stadt unterschieden. Die Municipalität der verschiedenen villas in einem und demselben District, sind jedesmal der der Hauptstadt desselben untergeordnet.

Nach dem Frühstück bestiegen wir wieder unsre Pferde und suchten den Weg nach Suruí; Es fiel mir hier weniger schwer denselben auszukundschaften, denn allenthalben fanden wir Häuser und Pflanzungen; diese Landschaft ist ganz außerordentlich cultivirt und bevölkert. —

Unter andern kamen wir an einer dem Carmeliterkloster in Rio Janeiro angehörigen Besitzung (fazenda do Carmo) vorbey, wo das Erdreich, so wie allenthalben, wo Klostergeistliche Ländereyen besitzen, überaus gut gewählt und sehr fruchtbar zu seyn schien; doch soll diese (Länderey) fazenda, aus Mangel an guter Aufsicht und Verwaltung keine großen Vortheile abwerfen. —

Gegen Mittag trafen wir in dem Kirchspiel oder der freguezia von Suruí ein, dessen Bewohner einer ganz besondern Erwähnung verdienen; denn ich kenne keinen Ort in der Provinz von Rio de Janeiro, dessen Bewohner mit größerem Fleiß und Industrie ihren Acker bestellten, als dieser. —

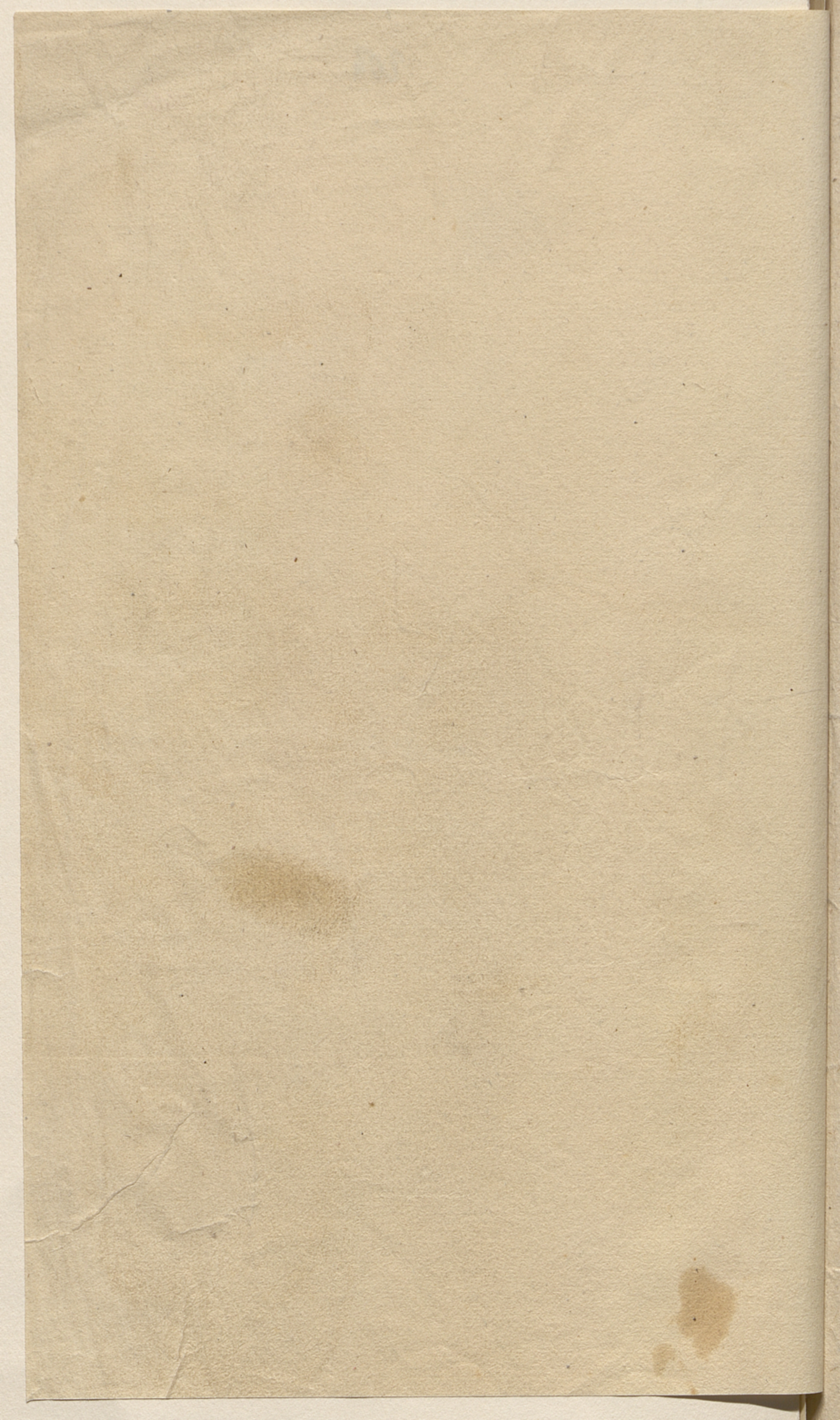
Das hier bereitete Mandioca-Mehl ist das weißeste, feinste und schmackhafteste und die Ländereyen selbst stehen in höherem Werth als anderwärts. —

So wie man in jenen Gebirgsgegenden des Pater Louis und Pater Correa's bey Sumidorio Pfirsichwaldungen findet, so und noch weit mehr findet man hier ganze Berge voll, in regelmäßigen Reihen gepflanzter Baumwaldungen, dergleichen ich früher nirgend anderswo gesehen hatte. —

Ganz Rio Janeiro wird von hier aus das ganze Jahr durch, mit Früchten versehen, deren Absatz durch die Wassercommunication des Flusses gleiches Namens (Suruí) ungemein erleichtert wird. —

Dies ist auch der einzige mir bekannte Ort, in dieser Provinz, wo der cacão, oder der Chocoladenbaum als Handelsartikel angebaut wird. —
Wir hielten uns hier kaum länger auf als nöthig war, um unsern Durst zu löschen, und eilten bald weiter, um mit aller Bequemlichkeit auch unseren Magen, der seit dem Frühstück noch nichts erhalten hatte in der Mandioca d. h. zu Hause, befriedigen zu können, und hatten auch das große Vergnügen noch am Nachmittag bey guter Zeit daselbst anzukommen.

Die angenehmste und mir erfreulichste Nachricht, mit welcher man mich sogleich überraschte, war, daß unterdessen Herr Riedel, ein sehr braver Botaniker in der Mandioca angekommen sey. — Der Eifer, die Kenntnisse und Bescheidenheit mit denen er für die Wissenschaft arbeitet, sind mir Bürge dafür, daß er die Beschwerlichkeiten einer nächst folgenden Reise mit Vergnügen ertragen und er in dieser seiner Lieblingswissenschaft recht vieles leisten wird.



Extrait. 16

Mémoire adressé au duc de Choiseul, par le Comte de Merle, ambassadeur à Lisbonne.

L'Angleterre, endettée de 112 millions de livres St. et désirant trouver par l'extension de son commerce un moyen de relever son crédit, cherchait à prendre pied dans l'Amérique du Sud, et à cet effet, elle médita de se servir du Portugal dans les circonstances suivantes:

A l'embouchure de la Plata est la Colonie Portugaise du Saint-Sacrement, refuge de la contrebande qui s'exerce au préjudice de l'Espagne et devient la cause de querelles fréquentes entre Espagnols et Portugais. Ces querelles fournirent aux Anglais une première occasion d'intervenir en 1754; ils engagèrent le Portugal, sous prétexte de supprimer ces motifs de mésintelligence, à proposer à l'Espagne de lui céder la colonie du Saint Sacrement en échange de quelques colonies confinant au Brésil et de certains territoires sur la frontière de l'Espagne; le tout formant une valeur équivalente à la cession de la riche colonie du Saint-Sacrement.

Après des préliminaires traités à Madrid sous l'influence anglaise, on en vint à la conclusion du traité; c'est alors que les Portugais, exagérant la valeur de leur colonie du Saint Sacrement, demandèrent en échange, non plus ce qui avait été convenu primitivement, mais les sept colonies situées sur le bord septentrional de la Plata et voisines du Brésil, et de plus la

province de Jeins, du royaume de Galice, confinant au Portugal.

Le Roi d'Espagne, pour être assuré de la valeur des contrées qui lui étaient offertes par suite de l'échange demanda l'avis du Gouverneur de Montelledzo, pays situé au nord du fleuve de la Plata. Ce gouverneur était en même temps sollicité par le Portugal de donner un avis favorable aux intérêts de cette dernière puissance qui lui promettait, en reconnaissance de ce service, des avantages personnels ; il se laissa séduire et fournit des informations favorables aux désirs du Portugal.

En conséquence, le marquis de Val de Linos fut expédié de Lisbonne avec des ingénieurs pour préparer l'échange de la colonie du Saint-Sacrement avec les Sept colonies espagnoles et fixer les limites des territoires.

Mais le Gouverneur espagnol de Buenos-Ayres qui avait été invité à seconder les opérations de Val de Linos déclara que l'échange était frauduleux et contraire aux intérêts espagnols ; les Jésuites s'unirent à lui pour résister aux projets du Portugal ; leur provincial fit représenter au Roi d'Espagne par le procureur général de la Société à Madrid, que par l'abandon aux Portugais des Sept colonies, l'Espagne perdait 30,000 sujets et introduisait au cœur de ses possessions américaines une puissance rivale ; que de plus, le bord septentrional de la Plata étant couvert d'arbres de construction, il serait facile aux Portugais et aux Anglais leurs amis de construire une flotte et de pénétrer jusque dans le Paraguay ; de là dans le Potosi, éloigné de quelques lieues seulement, et de se rendre maître des mines d'or ; sans parler du

danger d'élargir en Europe les frontières du Portugal aux dépens de l'Espagne, par la cession de la province de Jeius.

Pendant ce temps, des ingénieurs Portugais et Anglais arrivaient sur le terrain pour établir les limites des échanges. Ils commençaient leurs opérations, lorsque la population des Sept colonies les contraignit à se retirer en protestant contre l'échange qui devait la faire passer sous le joug des Portugais.

Le Roi d'Espagne, instruit de ces événements s'en émut enfin : il demanda de nouveaux rapports et reconnut les désavantages qui devaient résulter pour l'Espagne, de la convention qui lui était proposée. Toutefois, le parti de la Reine l'emporta ; les raisons alléguées par les Jésuites furent écartées et le Roi finit par se laisser arracher l'ordre de conclure un traité, destiné, lui disait-on, à consolider la paix et l'union entre l'Espagne et le Portugal.

Le marquis de l'Encenada fit alors une dernière tentative pour ajourner la signature du traité. Il adressa au Roi des Deux Siciles, par le Prince Jacci, son ambassadeur à Madrid, une dépêche l'avertissant du préjudice que devait causer l'échange à la monarchie Espagnole dont il était l'héritier, et l'engageant à protester en cette qualité.

Le Roi Don Carlos adressa en conséquence une protestation au Roi d'Espagne, son frère. — La Reine et les membres du Conseil, acquis aux intérêts du Portugal et de l'Angleterre, s'écrièrent qu'il y avait un traître dans le conseil du Roi. Les soupçons s'arrêtèrent bientôt sur le marquis de l'Encenada qui fut disgracié ; mais tous ces incidents avaient

éclairé le Roi et la Signature du traité fut ajournée au grand mécontentement des Anglais.

Cependant, l'argent manquait à l'Angleterre pour continuer la guerre contre la France; le parlement promit alors aux Juifs de les naturaliser, moyennant une somme de 11 millions St. payée d'avance, mais le décret causa un tel mécontentement dans la population de Londres que le Parlement en suspendit lui-même l'exécution; il en résulta que les Juifs perdirent leur argent et ne furent point naturalisés.

Le Gouvernement anglais ne trouva pas de meilleur moyen d'indemniser les Juifs de leur déconvenue que de demander au Roi de Portugal de leur accorder le libre exercice de leur religion dans ses états, donnant pour exemple la tolérance dont usait le Pape à leur égard, et faisant valoir les avantages commerciaux et financiers que devait en retirer le Portugal; le Roi prit sur cette question l'avis de son confesseur qui lui représenta que si la crainte des supplices et des entraves de tout genre n'avaient pas empêché les Juifs de parvenir à ce degré de puissance, il arriverait bientôt que le Roi de Portugal ne serait plus que le Roi des Juifs.

Mais le Roi craignait à la fois de mécontenter les Anglais et de perdre les avantages que lui promettaient les Juifs qui s'engageaient à réédifier une nouvelle ville plus belle que l'ancienne, n'écouta pas les raisons de son confesseur. Cependant, le peuple & le clergé murmuraient déjà des concessions qui avaient été faites aux Juifs. Le Roi crut que les Jésuites étaient les promoteurs de cette opposition; il s'irrita contre eux et prêta l'oreille aux calomnies dont ils étaient l'objet; le Gouvernement reprochait surtout aux

Jésuites d'avoir uni leurs efforts à ceux du Paraguay pour empêcher l'échange de la colonie du Saint-Sacrement contre les sept colonies Espagnoles.

Toutes ces fables étaient propagées par les Anglais dans le but de ruiner l'influence des Jésuites, parce qu'ils prévoyaient que ceux ci seraient contraires au projet de mariage entre le duc de Cumberland et la princesse du Brésil.

A la première ouverture faite par l'Angleterre au sujet de ce mariage, le confesseur du Roi lui avait représenté que n'ayant point d'héritier male, le prince, son frère se verrait ainsi privé de ses droits de succession au Trône ; que pour éviter de faire passer la couronne sur la tête d'un prince étranger, il était du devoir et de l'intérêt du Roi d'unir la princesse du Brésil à son frère ; qu'il ferait ainsi justice à sa famille et assurerait en même temps la tranquillité du Royaume, la perpétuité de sa dynastie et les intérêts de la religion.

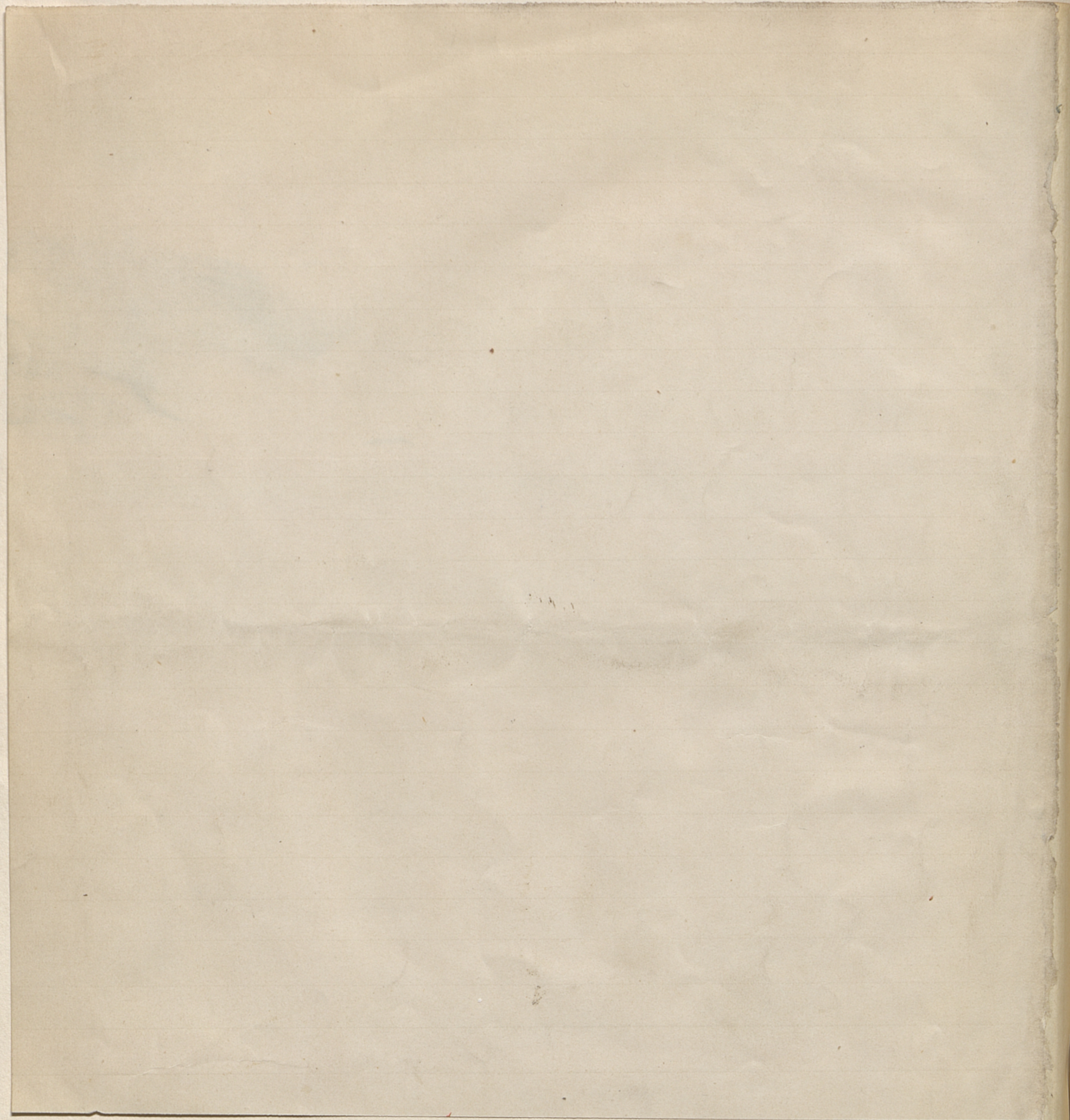
Le Roi n'agréa point ces raisons ; prévenu contre les Jésuites il renvoya son confesseur que l'on accusait de leur être favorable ; l'opposition du Roi d'Espagne au mariage anglais acheva de l'irriter. Le Roi d'Espagne, de son côté, déclara à l'Angleterre que si le duc de Cumberland débarquait en Portugal, il unirait ses forces à celles de la France pour attaquer le Portugal par terre.

Les Anglais se désistèrent de leur entreprise pour ne pas s'attirer de nouveaux embarras et pour ne pas perdre le commerce de l'Espagne qui leur était avantageux. Le duc de Cumberland resta donc en Angleterre, et les Anglais, pour ne pas perdre les

préparatifs qu'ils avaient faits pour le conduire en Portugal, firent sur les côtes de la Guyenne une descente dont on connaît le résultat.

Pendant que la tempête grossissait en Portugal et que la persécution contre les Jésuites devenait de plus en plus violente, - Arriva la catastrophe de 1758 et l'attentat contre la personne du Roi. A dater de ce moment, les informations sont devenues si contradictoires et la haine excitée par le Comte d'Oeyras contre les Jésuites tellement violente que l'on ne peut rien ajouter à l'historique qui précède jusqu'à de plus exactes et de plus amples informations.





Roteiro da viagem do Brilhante, na Provincia de Matto-Grosso ao porto de Tibagy, na Provincia do Paraná, por Antonio Monteiro de Mendonça.

Partindo-se da cidade do Cuyabá desce-se o rio deste nome por espaço de 7 dias á encontrar ao rio de S. Lourenço, no qual desagôa; navegando-se dois dias e meio, este rio entra no Paraguay, no qual depois de uma navegação de 7 dias, sempre a favor da corrente, chega-se á Albuquerque. Para continuar-se a viagem para Miranda sobe-se de novo o Paraguay um dia, e entrando-se no rio de Miranda, e subindo-se por espaço de 6 dias pouco mais ou menos, encontra-se o Forte de Miranda. Deste ponto, sempre subindo-se o mesmo rio por tempo de 5 dias mais ou menos, entra-se no rio Nhicaõ, pelo qual, navegando-se 10 dias contra a corrente, chega-se ao porto da Varacaõ.

Entre este ponto e o porto do Brilhante ha o espaço de doze legoas de campos e uma pequena serra, distante do Nhicaõ 3 legoas. É preciso precorrer-se este espaço, conduzindo-se as cargas e canoas em carros. O terreno presta-se a este serviço, e a passagem faz-se em cinco dias, termo medio

1854 1º Fevº — Forão as canôas lançadas ao rio Brilhante, e embarcados os camaradas e o carregamento; e descendo o mesmo rio, que é extremamente estreito, encontramos 34 corredeiras, das quaes 26 são de difficultoso transito, especialmente duas acima da passagem do = Barbosa =. O rio, n'essa distancia, percorre campos do mais bello aspecto.

2. — Viemos abaixo da passagem do = Barbosa =, e encontramos 2 corredeiras extremamente fortes, nas quaes foi necessario pôr a canôa á meia carga, dando-nos isso menos trabalhos, pelo que a final alcançamos uma grande mata muito densa e magestosa, onde pousamos, e onde encontramos uma extraordinaria abundancia de caça.

3. — Continuamos a descer o Brilhante; e o fizemos sem encontrarmos embaraços até a barra do S. Maria, pequeno rio tributario do Brilhante.

4. — Atravessamos um sangradouro, ou atalho natural, que desvia uma grande volta do rio; e abaixo desse sangradouro encontramos 3 Ilhas cobertas de florestas, extremamente pitorescas.

5. — Descendo o rio, viemos á foz do rio dos Dourados, que é bastante volumoso; encontramos 2 Ilhas pequenas. O rio corre sempre entre grandes matas, e pantanaes.

6. — Navegamos até abaixo da barra do rio = Vaccaria =. Encontramos 5 Ilhas, e abaixo dellas passamos um furado que atalha uma grande volta do rio.

7. — Passamos 2 pequenas Ilhas, e chegamos a um taquaral. —

8. — Chegamos abaixo dos logares habitados pelos Indios Caiuuás; encontramos 2 Ilhas redondas, e logo abaixo dellas, passando no porto desses Indios, fomos chamados pelo Capitão que se apresentou fardado, e apresentou-me um papel pintado, que lhe tinha sido dado por Joaquim Francisco Lopes, de ordem do Barão

1854.

Fever.º 8 de Antonina, que era a sua patente de Capitão. Deixei o mes
" mo Indio na sua persuasão, e fiz-lhe alguns presentes de que se
" mostrou agradecido.

" 9 – Deixando o rio Brilhante á direita, entramos no braço do
" rio Sambabaia, e subindo-o esse dia, ahi passagem.

10 Chegando ao logar em que o Sambabaia faz dous braços,
" dos quaes o da esquerda vae dar no Vaccaria, tomamos o
" braço da direita, e descendo por elle, chegamos ao logar, onde
" faz barra com o Paraná.

11 – Subimos o Paraná até as 5 horas da tarde, mas não
" podemos atravessal-o em consequencia de pelo muito vento
" achar-se o rio agitado, levantando vagas de grande altura.

12. Atravessamos o Paraná que terá mais de mil braças. Feli-
" mente no logar em que se atravessa, há 5 Ilhas que dividem
" o rio em dois grandes canaes de 500 braças mais ou me-
" nos cada um. A passagem faz-se atravessando-se o rio de
" Ilha em Ilha, e só com o tempo calmo, e de manhã.
" O canal encostado á barra do Parapapanema é o mais
" perigoso por ser mais violenta a corrente, e ter paredões de pedra
" naturaes, e pelo encontro das agoas do rio Paranapanema. En-
" contramos outro braço, subindo á esquerda, que tambem sae do
" Paraná, onde há uma Ilha muito grande.

13. Continuamos a subir o rio Paranapanema; Encontramos
" uma Ilha pequena. Desde a barra do rio Paraná, suas mar-
" gens são vestidas de matas, não encontrando nós campos
" em parte alguma.

14 – Pousamos no foz de um pequeno rio; almoçamos em uma
" Ilha, extremamente bonita, bordada de praia, onde en-
" contramos diversas qualidades de pedras, das quaes trouxe algumas
" amostras. –

15. – Viemos acima do Baixio, que é uma corredeira de mais de
" 200 braças de comprido; encontramos com os Indios Caiuaes,
" (em numero talvez de 100), que vinhão para Piritura

16 Viemos pousar em uma volta do rio, e passamos 3 corredeiras
" bastante fortes.

17 Alcançamos acima da Ilha das Antas; encontramos com
" uma expedição, que ia para Miranda, de Pedro Nolasco, que
" perdeo um parte do carregamento de uma canoa, bem como Jo-
" aquim Gonçalves Corteiro, que a perdeo quasi toda. Nesta
" expedição ia tambem Benedicto Camarario e um proprio
" do Barão de Antonina, que ia para conduzir o resto
" dos Indios Caiuaes.

18 Viemos á uma grande, depois de termos lutado todo o dia com
" um baixio.

19 – Encontramos 5 Ilhas pequenas, e encontramos, digo, passa-
" mos 3 Corredeiras fortes, nas quaes foi necessario arrastar
" a canoa por causa da muita correnteza; e ahi encontra-
" mos com Antonio Felippe, que ia para Miranda –

1854.

Fevr.º 20. Alcançamos acima da primeira cachoeira denominada
" Capivara, tendo passado duas outras menores. Quando foi
" preciso passar a canôa a braços de camaradas, encontramos
" com Manoel Preste que ia para Miranda.
21.– Viemos acima da cachoeira das Laranjeiras, tendo passado
" um grande rebojo, que é sempre um grande perigo. Notamos
" que essa Cachoeira seria intransitavel, a não ser um pequeno
" canal que tem do lado direito, onde comtudo é preciso levar a
" Canôa a braço.
22. Navegamos encontrando unicamente uma corredeira extre-
" mamente forte.
23. Tendo, em consequencia da escuridão, passado o rio Tibagy,
" continuamos a subir o rio Paranapanema, e ao amanhecer
" deparando com 5 Ilhas, e uma cachoeira insuperavel, o piloto
" reconheceu que se achava enganado; e em consequencia regressa-
" mos em demanda da mesma barra, e encontrando-a, folha-
" mos os dias 24 – 25 – e 26. –
27.– Entramos no Tibagy, e deixamos o Paranapanema a esquerda.
" Pousamos no principio do primeiro Baixio.
28. Tendo atravessado o Baixio, onde não foi preciso conduzir a canôa
" a braços, alcançamos o fim do baixio de S. Francisco Xavier.
" Este baixio é composto de cachoeiras muito incommodas
" e perigosas, onde é preciso empregar forças extraordinarias para
" se passar, a saber, estas cachoeiras não são de saltos, mas
" sim formadas de pedras movediços, que apartadas para o
" lado, dão logar a um canal, que não é difficil de fazer-se.
Março 1.– Passamos 8 cachoeiras pessimas, e 10 baixios, encontrando
" 7 Ilhas até a foz do rio da Congonha, onde deve ser o porto geral,
" e não no Jatahy. –
2.– Viemos pousar no alto do Benedicto Torres; passamos 2
" Corredeiras e 3 baixios grandes.
3. Chegamos ao porto do Jatahy, onde folhamos 6 dias. –
9. Principiamos a viagem em animaes que nos deo o
" Carreiro do Tnt. Cor.el Francisco de Paula Ribas; e viemos pou-
" sar no porto velho, 2 leguas adiante do porto do Jatahy. O cami-
" nho é pessimo. –
10– Alcançamos o logar denominado Caracol. O caminho está
" todo fechado, e cheio de muito atoleiro. Tem 3 leguas.
11 Chegamos ao rio de S. Jeronimo, 8 leguas do Caracol ao dito
" rio. O caminho continuava a ser pessimo, cheio de morros e
" pantanos.
12 Viemos á fazenda de S. Jeronimo, 3 leguas do rio á fazen-
" da. O caminho é bom; folgamos 3 dias.
16 Viemos alcançar uma roça, distante da fazenda 2 1/2 leguas.
" O caminho é pessimo e de morrarias. –
17 Chegamos a outra roça, 4 leguas de distancia. O
" caminho continuava da mesma maneira. –
18 Desta roça viemos fora do mato na fazenda de Manoel

1854

Mço 18. Ignacio do Couto, denominada = Lagoa =. O caminho é já bom, e tem 5 legoas de distancia.

" 19. Alcançamos a fasenda da Fortalesa, e antes de chegar a ella, passamos outra = Mont' Alegre = do mesmo dono. Há 7 legoas da Lagoa á Fortalesa. O caminho é bom. Todo esta marcha foi feita por campos limpos. Falhamos 2 dias.

" 22. Viemos á passagem do rio da Fortalesa, que é perigosa por ser na cabeceira da cachoeira. O caminho é bom.

" 23. Alcançamos a villa de Castro. Tem 5 legoas de caminho, o qual é bom. —

Eu só fiz nota da minha viagem até esta villa.

Bemfeitorias entre os portos de Nhioac, Brilhante e Jatahy. —

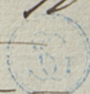
No Nhioac de Matto Grosso ha um destacamento de 12 praças ali postados para protegerem o commercio e a navegação. Há mais dois quarteis ou casas com quatro lanços cobertos de palha, e fechados, que é para deposito das cargas; e outros dois lanços com portas e janellas para os passageiros: egualmente uma roça e grande plantação de mandioca.

Este ponto acha-se reservado pelo Governo para uma povoação, por ser logar muito bonito, e ter boas mattas para a lavoura, e lindos campos para ter grande quantidade de criação. —

No ponto do Brilhante ha um destacamento fixo de 16 praças, e um Alferes Commandante dos 2 pontos, e um quartel coberto de palha de peiraí somente para o destacamento e commandante. Há mais uma tenda de ferreiro, e uma porção de animaes cavallares e 22 bois de carro, e um mandiocal para se soccorrer as monções; e tambem não há um rancho onde os viajantes agasalhem-se ali, e suas cargas por não haver camaradas para se ajuntar para este fim. Este logar é o mais bonito logar possivel; e tambem o Governo já mandou ordem ao dito Commandante para o ir arruando. Tem já bastantes moradores.

No porto do Jatahy ha um rancho grande que foi da olaria, coberto de palmito molle, que nem serve para impedir a chuva; ha um forno velho da olaria, e 8 milheiros de telhas mal feitos; e alem disso 2 ranchos de palha que o Cuyabano Bento de Arruda fez para agasalhar as suas cargas, elle com a sua gente. Ha uma roça n'este logar.

Os passageiros e suas comitivas necessariamente soffrem muitas privações e faltas de todos os recursos. —



Antonio Monteiro de Mendonça

7

18

216

Notice historique
Sur l'état de l'équateur.

L'état de l'équateur est situé sous la ligne équinoxiale dont il a pris son nom, entre le 1er degré 30 minutes de latitude nord et le 4me de latitude sud et entre les 70 et 83me degrés de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

Il a pour bornes, à l'occident l'océan pacifique au nord sur le même océan, la Boca del Ancon, l'embouchure la plus méridionale de rio Mira et dans l'intérieur, le Carchi affluent de cette rivière, qui coule à une demi lieue environ au nord de Tulcan et au sud de Cumbal. Ces limites la séparent des provinces de Buenaventura et de Pasto qui appartiennent à la nouvelle grenade; au sud sur la mer pacifique il est borné par la rivière de Tumbez et dans l'intérieur par celle de Macara qui la séparent du Pérou. à l'Est il s'étend jusqu'aux frontières occidentales du Brésil.

Il est traversé du sud au nord dans toute sa longueur près des côtes de l'océan pacifique par l'immense chaîne des andes qui s'y élève presque partout à la hauteur des neiges perpétuelles, ensorte qu'il présente dans son enceinte, deux contrées tout à fait distinctes: le pays haut ou de montagnes, où l'on rencontre la température les fleurs, les fruits et les animaux de notre Europe et aux pieds des deux versans de ces montagnes, le pays bas ou de palmiers qu'embrâse toujours une chaleur dévorante et où croissent les fruits des tropiques.

Le tableau suivant indique la population de l'équateur par provinces et départements, d'après un recensement fait en 1825.

Tableau de la population de l'états de l'Equateur en 1825.

Départs	Provinces	Chefs lieux de Canton	Nombre des — par province: Villes	Bourgs	Paroisses	Succursales	Population: par province	par dépt	Remarques
Quito	Chimborazo	Rio bamba * Mambato + Guano Guaranda × Alausi Macas	3	"	42	28	115,420		* Capitale à la fois de dépt. de province et de Canton. * Capitale de province et de Canton. + petite ville Chef lieu de Canton. N.B. les chefs lieux de Canton dont les noms ne sont suivis d'aucune marque sont de simples bourgades de peu d'importance
	Pichincha	Quito * Machachi Latacunga + Quijos Esmeraldas +	3	2	88	39	133,169	307,614	
	Imbabura	Ybarra * Otabalo + Cotocachi Cayambe	2	"	20	13	59,025		
Azuay	Cuenca	Cuenca * Cañar Gualasco Giron	1	3	20	9	70,423	110,894	
	Loja	Loja * Zaruma Cariamanga Catacocha	1	3	21	19	34,471		
Guayaquil	Guayaquil	Guayaquil * Daule Babahoyo Baba Pta. Sta. Elena Machala	1	2	17	211	56,038	73488	
	Manabi	Puertoviejo * Xipixapa Monte christi	1	2	14	126	17,450		
3	7	32	12	12	221	445	491,996.	491,996	

Suivant le tableau le nombre des habitans de tout l'equateur l'état ne serait donc que de 491,996, mais il y a lieu de croire que ce chiffre est trop bas. le gouvernement le porte à 520 ou 550,000 individus.

Cette population est fort inégalement répartie entre les deux régions dont nous avons parlé. Depuis le sommet du versant oriental de la chaine des Andes jusqu'aux frontières du Bresil, sur les bords des affluens de l'amazone, le pays est tout entier couvert de forêts impénétrables où errent çà et là comme inapperçues de faibles tribus d'indiens vivant dans l'état sauvage, et même à l'ouest des Cordillere on ne trouve de réunions d'hommes tant soit peu considérables que dans la ville de Guayaquil et ses environs. Les autres lieux qui bordent sur nos cartes l'ocean pacifique, ne sont que de misérables peuplades sans aucune importance et le terrain intermédiaire depuis la côte jusqu'au sommet de la Cordillere est à peu près désert.

Le département de Guayaquil qui renferme dans ses limites toute la partie de la région chaude qu'on peut considérer comme habitée, à l'exception du canton d'Esmeraldas, ne compte comme on l'a vu, guère plus de 73000 ames, ensorte qu'en y comprenant les tribus indiennes à l'est des Cordilleres, on ne peut guère porter le total des habitans des llanos qu'à 85 ou 90000 individus. Tout le reste de la population est dans la montagne où regne un climat ~~tout~~ à la fois doux et salubre; elle habite surtout le plateau de 8 à 10 lieues de large, qui du sud au nord depuis le Paramo de l'Azuay jusqu'à la rivière de Chota, s'étend sur le dos des Andes, entre la double crête de Nevados qui surmonte la masse de ces montagnes.

Les 3 races d'hommes primitives ont toutes contribué à former la population de l'équateur; mais en portion fort inégale

La race blanche ou européenne et la race noire ou d'afrique n'y comptent guère que de 25 à 30000 individus chacune, tandis qu'on porte le nombre des Indiens ou

indigènes purs à environ 300000. le reste de la population se compose d'hommes de couleur de toute espèce, sorti du mélange infini qui a eu lieu entre les trois races.

La caste blanche est répandue sur toute la surface du pays, on la trouve établie partout où son ambition et ses affaires l'ont appelée et surtout dans les grandes villes; mais la race africaine affectionne particulièrement la région chaude et rarement s'en éloigne volontairement. le peu de nègres qu'on rencontre au sommet de la Cordillère, sont esclaves. les indigènes au contraire vivent presque tous dans la région froide ils n'en descendent qu'accidentellement et pour peu de temps, car ils supportent difficilement les grandes chaleurs des 300000 indiens que compte l'équateur, 10000 seulement habitent constamment les plaines. encore ces derniers ne sont-ils pas pour la plupart, de la même espèce que ceux de la Cordillère. Du reste, tous les indigènes ont un grand mépris, un fort éloignement pour les nègres et se mêlent rarement avec eux.

De même parmi les gens de couleur, ceux qu'on appelle plus spécialement Métis (Mestizos), c'est à dire les individus produits par le croisement de la race blanche avec la rouge, se tiennent de préférence dans les montagnes, tandis que les mulâtres et les Zambos (les individus provenant du mélange de la race noire avec la blanche ou la rouge) habitent plutôt le pays chaud.

Mais les habitans de l'une des deux régions ne diffèrent pas seulement en général de ceux de l'autre par la race et la couleur, il existe entre eux bien d'autres traits de dissemblance.

Ils n'ont pas la même langue. les habitans de la région chaude (dans la nouvelle grenade Calentanos) parlent tous espagnol, la plupart de ceux des Montagnes

(Serranos) ne parlent que Quilchua (Inca). Les
negres, les mulâtres et les Cholos sont grands, forts et
bien conformés; ils ont un regard plein de feu, assuré
et parfois insolent qui annonce l'insubordination
et la cruauté, tandis que l'Indien et le métis sont
petits et faibles de corps et laissent apercevoir dans
leur air toujours humble et soumis, un caractère
doux, timide et craintif.

Parmi les blancs mêmes de l'équateur, ceux qui
vivent dans les plaines diffèrent considérablement de ceux
de la Cordillère; car ils sont généralement les uns et les
autres de petite taille. les premiers ont les formes déliées
les traits fiers et délicats, la physionomie spirituelle
et les manières aisées; les seconds au contraire joignent
à un corps épais et trapu, une figure large, peu
expressive et des dehors peu gracieux; les uns vivant
pour la plupart sur le bord de la mer ou des rivières
se livrent au commerce et à la navigation, sont
comparativement actifs et entreprenans; sans cesse en
contact avec les étrangers, ils aiment la société et les
plaisirs bruyans; ils ont l'esprit vif, gai, emporté
turbulent et ami des changemens. Les autres cachés
dans leurs montagnes qui les isolent, pour ainsi dire
du reste du monde, la plupart agriculteurs et fabricans
sont apathiques, casaniers, attachés aux anciens usages
et aux vieux préjugés: ils ont l'esprit sérieux, réfléchi
et aiment par dessus tout le repos et la tranquillité.

Cette différence si marquée dans les dehors,
l'esprit, l'humeur et les habitudes des habitans des
deux régions, a fini par amener entr'eux une véritable
antipathie qui les tient éloignés les uns des autres.
l'habitant des plaines prend en toute occasion, le
montagnard pour l'objet de sa risée, et celui-ci qui se
croit, souvent avec raison, bien supérieur à l'autre, sous
le rapport du jugement et des connaissances solides, se
venge de ses sarcasmes par le mépris et la haine.

enfin on croirait à peine que les deux populations font partie de la même nation si l'on ne retrouvait dans l'une et dans l'autre les mêmes vices et les mêmes [illegible]

La fausseté, la dissimulation, fruits sans doute de 300 ans d'esclavage, forment le fond du caractère de tous les habitans de l'Equateur. on pourrait dire de l'amérique du Sud toute entière. il est bien rare qu'ils vous disent ce qu'ils pensent, qu'ils vous découvrent la veritable cause de leurs actions, même dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, et qu'ils marchent à leur but par la route droite. Toujours ils ont recours aux voies tortueuses, aux moyens détournés. Les affaires tant publiques que privées des habitans des habitans de ce petit état sont accompagnées de plus d'intrigues que celles de la plus puissante nation de l'Europe.

La plupart des Equatoriens sont aussi sans probité, sans foi, sans honneur, débauchés, amis surtout du jeu, défians, superstitieux et jaloux des étrangers.

D'un autre côté, l'hospitalité, la douceur de caractère, l'obligeance, l'affabilité dans les manières, sont des vertus qu'ils poussent aussi tous au plus haut dégré. Pourtant je dois dire, pour être juste, que les vices sont moins prononcés et les vertus plus saillantes et plus réelles chez les habitans des montagnes que chez ceux de la plaine.

Dans la haute classe, les femmes en général, valent beaucoup mieux que les hommes. Celles de Guayaquil surtout se font remarquer par une conduite tout à fait morale et il en est un assez grand nombre à Quito qui donnent l'exemple de toutes les vertus domestiques.

Le sort plus ou moins heureux ou malheureux des diverses classes d'individus qui forment la population de l'Equateur, leur position plus ou moins élevée dans la société sont généralement en raison de la couleur de leur peau, à quelques exceptions près.

La race blanche, quoique probablement la moins nombreuse des trois, y joue, comme partout le premier rôle.

„ D'après la manière dont est organisé ce pays depuis bien long-temps„ dit M. Garcia del Rio, ministre des finances, dans son compte rendu au congrès de 1823, „ un cinquième de la population absorbe toutes les „ richesses, y jouit de toutes les prérogatives, de tous les „ honneurs et est en possession de tous les avantages de „ la société, en sorte que le reste se trouve condamné à la „ misère, à l'avilissement et à la dégradation.„

Ce cinquième si fort privilégié appartient tout entier, à quelques légères exceptions près, à la race blanche qui, non contente de tant d'avantages, est encore celle qui contribue proportionnellement le moins aux charges de l'état.

La race africaine est à peu près moitié libre et moitié esclave. Sur les bords de la mer et des rivières elle se livre aux travaux manuels du commerce et de la navigation, et dans l'intérieur du pays, l'agriculture est sa principale occupation. Les nègres libres vivent généralement dans l'aisance; car ils font chèrement payer leurs services, surtout au commerce, et la vie est facile dans le climat qu'ils habitent. Il en est même qui ayant pris du service dans les armées, pendant la guerre de l'indépendance, sont parvenus à des grades élevés; mais le préjugé les repousse encore de la société de la haute classe. Les esclaves sont aussi heureux que peut l'être l'homme privé de sa liberté et de l'espérance de voir son sort amélioré; leurs maîtres les traitent généralement avec beaucoup de douceur, comme dans toutes les autres parties de l'ancienne Amérique espagnole.

Mais la race rouge ou indigène quoique plus nombreuse que les deux autres réunies est réduite au dernier degré de la misère et de l'avilissement.

Vainement la loi l'a déclaré libre, telle est sa dégradation que cette liberté n'est qu'illusoire et que son sort est pire que celui des esclaves. L'Indépendance du pays n'y a rien changé; elle est restée comme auparavant ilote sur le sol que jadis elle possédait exclusivement et jamais elle n'a pris la moindre part aux événemens qui ont décidé de ses destinées. Les Indiens sont considérés dans l'équateur comme incapables de service militairement, et pas un d'eux ne s'en chargé de prouver jusqu'ici de prouver que cette assertion fut fausse. Ils ne sont occupés dans leurs montagnes que des travaux de l'agriculture et de la fabrication des tissus de laine et de coton principalement à leur usage et à celui de tout le reste de la basse classe.

Les moins malheureux d'entr'eux sont ceux qui vivent dans les Resguardos; ce sont des terrains d'une certaine étendue, appartenant dans chaque paroisse, exclusivement aux indiens qui habitent dessus et qui les possèdent en commun. Chaque indien âgé de 21 ans a droit à un morceau de ce terrain proportionné en grandeur à ses besoins et à ceux de sa famille; Il en jouit à titre d'usager, à moins qu'il ne l'abandonne de sa propre volonté et tous les fruits qu'il y récolte lui appartiennent en entier, moyennant qu'il paye à l'état pour toute contribution un tribut annuel de 3 piastres 1/2.

Les Indigènes qui se trouvent dans cette classe sont en général comparativement heureux; mais ils ont de la peine à s'y maintenir. Les blancs qui les environnent ont intérêt et cherchent par tous les moyens, à les en faire sortir. Le curé, le Préfet, le Corrégidor, les Alcades et même les simples particuliers blancs, sous un prétexte ou sous un autre, les accablent de réquisitions, de demandes de services presque toujours injustes et non rétribués. Les exactions répétées

réduisent souvent le pauvre indien à une telle misère que ne pouvant plus subvenir aux premières nécessités de sa famille, il se voit contraint d'aller demander secours à l'un des riches propriétaires du voisinage. Celui-ci s'empresse toujours d'accéder à sa demande [illegible]. La condition ordinaire déterminée par la loi ou l'usage, c'est que l'emprunteur remboursera le prêt en nature, c'est à dire, en allant travailler sur les terres du prêteur, jusqu'à parfait payement. Dès lors le malheureux peut être considéré comme serf, comme attaché à la glèbe pour toute sa vie. Son salaire chez le nouveau maître qui s'est donné, outre la nourriture et le logement, est réglé par la loi à 18 ou 90 francs par an. Le tribut dû à l'état, les redevances à payer chaque année au Curé pour confessions, baptêmes ou enterrements, fêtes patronales &c. réduisent encore considérablement cette faible somme, en sorte que ce qu'il en reste à l'Indien, ne suffit pas pour le vêtir lui et sa famille. La dette donc qu'il a contractée au lieu de diminuer ne peut que s'accroître avec le temps et désormais il ne lui reste plus que le triste droit de changer de maître, lorsque celui entre les mains duquel il est tombé, lui paraît trop rigoureux. encore faut-il dans ce cas, qu'il en rencontre un autre qui, en l'admettant à son service, l'acquitte envers le premier. Ce qui lui est difficile, s'il est rien vu que la somme dont il est redevable, soit tant soit peu considérable.

Il est vrai de dire que ce n'est pas toujours par les exactions que les indiens se trouvent réduits à cet état de servitude. l'inconduite y en mène quelques uns; mais en général, les blancs qui sans eux n'auraient personne pour cultiver leurs terres et mettre en œuvre leurs fabriques, favorisent de toutes leurs forces un abus que réprouvent à la fois la justice et l'humanité. Les indigènes qui en sont les victimes avec l'espérance perdent ordinairement

10

le courage. leur sort ne pouvant désormais plus changer, à quoi bon les efforts? aussi le travail journalier d'un de ces infortunés n'équivaut-il pas peut-être à la dixième partie de celui d'un de nos paysans.

En somme, jamais êtres ne m'ont paru plus dignes de commisération que les indiens de l'équateur. ils sont à la merci de tous et sans cesse exposés aux mauvais traitemens et aux injures. Pour eux il n'y a ni justice, ni lois ni protecteurs. Vivant généralement sous un climat froid, ils n'ont pour abris que de misérables huttes humides ouvertes à tous les vents et dans lesquelles ils ne peuvent se tenir qu'accroupis comme les bêtes, pour lits que la terre, pour vêtemens que des haillons qui ne les couvrent qu'à moitié et qu'ils ne changent et ne remplacent que quand ils leur tombent du corps par lambeaux. leur meilleure nourriture est la farine d'orge toute crue ou bouillie dans de l'eau; mais souvent ils passent des jours entiers sans manger ou bien ils se repaissent par nécessité des animaux les plus dégoutants et surtout de la vermine qui les dévore.

Les blancs leur reprochent beaucoup de vices et sans doute ils en ont: ils sont voleurs, menteurs sans foi, ingrats, immoraux, paresseux, ivrognes, ennemis de notre race; mais la plupart de ces vices, leur ont été enseignés par les blancs eux mêmes qui leur en ont donné l'exemple, ou ils ne sont que la conséquence naturelle de l'état d'avilissement dans lequel ils gémissent. ne faudrait-il pas aussi leur tenir compte de l'extrême douceur de leur caractère, de la patience et de la soumission avec lesquelles ils l'avaient souffert?

Les métis ou gens de couleur libres de toute espèce qui habitent l'équateur y forment une classe intermédiaire que l'on peut appeler celle des artisans puisqu'ils exercent presque tous les arts mécaniques.

il existe pourtant un assez grand nombre qui ont su s'élever aux emplois publics; mais en général ils ont hérité des vices communs aux deux races dont ils sortent, et ils portent ces vices au dernier degré.

Ces détails sur la population de l'Equateur m'ont paru une introduction utile à la notice historique que je me suis proposée et que je vais entreprendre de tracer.

Pendant la domination espagnole dans le nouveau monde, l'Equateur était connu sous le nom de Présidence de Quito. Il fit partie tantôt de la vice-royauté du Pérou, tantôt de celle de la nouvelle grenade.

Bien qu'il ne soit parvenu que tard à conquérir définitivement son indépendance, il fut un des pays de l'Amérique Espagnole où se firent les premiers efforts pour secouer le joug de la métropole.

Dès le 10 août 1809, Quito fut le théâtre d'un mouvement révolutionnaire qui, bien que fait au nom de Ferdinand VII, alors prisonnier en France avait évidemment pour but de renverser le pouvoir espagnol dans cette partie du nouveau continent. Ses habitans, à l'exemple de leurs frères de l'ancien monde, établirent entr'eux une junte de gouvernement provisoire, à la ~~quel~~ tête de laquelle fut mis un de leurs concitoyens, le Marquis de Selva Alegre, et intimèrent au Comte Ruiz de Castilla qui gouvernait alors la présidence pour l'Espagne, que ses fonctions avaient cessé; mais les provinces voisines comprimées par leurs gouverneurs espagnols, ne purent imiter l'exemple de Quito et sa junte, au bout de 3 mois environ d'existence, se vit contrainte de remettre le pouvoir aux mains de l'ancien Président Ruiz.

Ce mauvais succès n'empêcha pas que dans le mois de septembre de l'année suivante il n'y eut encore à Quito, toujours au nom de Ferdinand VII, une autre tentative du même genre; elle était

dirigée par Don Carlos Montufar, fils du marquis de Sylva-Alégre, que la junte centrale de la métropole avait revêtu de pleins pouvoirs, pour établir un nouveau gouvernement à Quito. — Toute la Présidence, la province de Guayaquil exceptée, ressentit les effets de ce second mouvement qui dura aussi un peu plus long-temps que le premier. Menacés par les vice-rois du Pérou et de la nouvelle Grenade, les habitans de Quito prirent les armes pour se défendre et ce ne fut qu'après quelques combats et quand leur territoire eut été envahi par une force supérieure qu'ils se soumirent de nouveau à l'autorité espagnole, vers le milieu de l'année 1811.

Depuis cette époque la présidence de Quito ne paraît pas avoir fait de nouveaux ~~progrès~~ efforts pour conquérir sa liberté, jusque vers la fin de 1820. Le 8 octobre de cette même année, les habitans de Guayaquil s'insurgèrent à leur tour, expulsèrent (et ce fut pour toujours) les autorités espagnoles de leur ville et constituèrent leur province en une petite république indépendante.

Quito continua encore près de deux ans, à obéir aux ordres de la métropole. Ce ne fut qu'en mai 1822, que la victoire de Pichincha remportée sur les Espagnols par le général Sucre, rendit définitivement la liberté à cette partie du pays. Bolivar ne tarda pas non plus à y arriver après avoir triomphé de Pasto.

Les habitans de Quito dans leurs transports de reconnaissance et d'admiration pour leurs libérateurs se décidèrent sans peine à reconnaître l'autorité de Bolivar et à réunir leur territoire à la république colombienne qu'un congrès rassemblé à Cuenca venait de constituer définitivement; mais il n'en fut pas de même de Guayaquil, cette province qui avait conquis par elle-même son indépendance, voulait conserver et lors même qu'elle se fut décidée à s'adjoindre à une des républiques limitrophes, elle se fut prononcée, si sa volonté eut été libre, non pas pour la Colombie dont elle était séparée par une immense distance, par plusieurs chaînes de montagnes et avec laquelle elle n'avait conséquemment

que des communications difficiles et rares; mais en faveur du Pérou vers lequel sa position géographique, ses relations commerciales, ses intérêts, ses mœurs et les coutumes de ses habitans l'appelaient naturellement. Ces considérations n'arrêtèrent pourtant pas Bolivar. Il marcha, à la tête de ses troupes victorieuses, sur Guayaquil qui, moitié de gré moitié de force, finit par lui ouvrir ses portes et par se soumettre définitivement à l'autorité du gouvernement de Bogota.

Ainsi la présidence de Quito se trouva toute entière annexée à la Colombie et elle fit dès lors partie intégrante de cette république dont elle forma les trois départements les plus méridionaux, sous les noms d'équateur, Guayaquil et Azuay, jusqu'au commencement de 1830.

Des événemens qui se sont passés pendant ce laps de temps dans la Colombie je ne consignerai ici que ceux dont l'équateur a été le théâtre ou qui sont indispensables pour l'intelligence de son histoire.

Ce fut dans le Sud qu'achevera de se préparer et que partit de Guayaquil en 1823 l'expédition qui alla délivrer le Pérou du joug espagnol, sous les ordres de Bolivar.

Quand le Chef eut terminé cette grande entreprise, ce fut aussi par Guayaquil qu'il rentra en Colombie (Septembre 1826). Rappelé par ses concitoyens pour appaiser les troubles qui avaient éclatés peu de mois auparavant (avril 1826) dans la partie orientale de la république. Bolivar enivré de ses triomphes, avide d'ajouter chaque jour à sa renommée et à sa gloire persuadé que rien désormais ne lui serait impossible songeait alors à établir un empire dont il serait le Chef et qui comprendrait dans ses limites les deux Pérou et toute la Colombie. Il avait dans ce dessein donné au haut Pérou appelé de son nom Bolivie, une Constitution suivant laquelle le Président serait nommé à vie, ne serait pas responsable et aurait le choix de son successeur. Il avait fait adopter sans peine cette constitution dans le bas Pérou, et pour obtenir le même résultat en Colombie il s'était fait précéder à Guayaquil

et sur divers autres points du pays par des émissaires secrets chargés de lui préparer les voies. En effet, à peine était il débarqué à Guayaquil que cette ville le pria par une adresse, de se revêtir de la dictature et de donner à la république les institutions qu'il jugerait les plus convenables. Quito et tout le reste de la présidence suivirent cet exemple; mais les autres parties de la Colombie montrèrent une extrême répugnance pour ce projet qu'un événement inattendu ne tarda pas d'ailleurs de venir renverser de fond en comble.

Guayaquil en fut encore témoin; on vit tout à coup débarquer dans ce port (janvier 1827) toute la 3ème Division de l'armée auxiliaire colombienne que Bolivar avait laissée au Pérou pour soutenir le gouvernement qu'il y avait établi. Loin d'entrer dans les vues de leur chef, ces troupes peu de mois après son départ, avaient favorisé à Lima un mouvement révolutionnaire qui avait détruit l'administ.on qui gouvernait le pays en son nom, et elles rentraient en Colombie avec l'intention prononcée d'y renverser aussi son autorité.

Elles ne rencontrèrent à Guayaquil aucun obstacle à leur projet; mais le général Juan José Florès commandant militaire du Dépt. de l'Equateur osa entreprendre de les arrêter dans leur marche. Comme il n'avait que peu de troupes à leur opposer, il crut prudent d'y employer l'adresse plutot que la force et en effet il parvint par la ruse à opérer parmi les bataillons révoltés une contre-révolution à la suite de laquelle ils se rangèrent en majeure partie sous ses ordres.

Le général Florès a eu une si grande part dans ce que nous avons encore à dire sur l'état de l'Equateur qu'il nous paraît nécessaire de reprendre son histoire de plus haut.

Il est né à Puerto Cabello dans la Venezuela sa mère était de basse condition et même dit-on de race indienne, on ignore quel fut son père, ce qui a fait croire qu'il était enfant naturel. Entré très jeune au service dans les armées colombiennes, il s'y était fait remarquer par du courage de l'activité et surtout par un esprit pénétrant et délié. Ces qualités jointes à des manières agréables et insinuantes lui avaient gagné la faveur de ses chefs. Il accompagna l'armée qui s'avança de Venezuela pour délivrer le centre et le centre de la république. Il était lieutenant colonel au commencement de la campagne entreprise par Bolivar en 1822 contre les habitans de Pasto. Peu de temps après il avait été nommé colonel, puis chef d'état major de l'armée libératrice, mais ayant eu besoin d'un homme adroit et actif pour contenir la province encore mal disposée de Pasto, Bolivar avait jetté les yeux sur lui et l'avait en conséquence, en partant pour le Pérou, laissé à Quito comme commandant général du dépt. dont cette ville était la capitale.

Au retour du libérateur en 1826, Flores avait été un des hommes qui avaient le plus puissamment contribué à ce que Quito à l'exemple de Guayaquil le proclamât Dictateur et se prononça en faveur de la constitution Bolivienne. Bolivar en conséquence de ce service, l'avait élevé au grade de général de Brigade en lui laissant en même temps son poste de command. général du dépt. de l'Equateur.

La réduction de la 3ème divon militaire dont nous venons de parler, en donnant à Florès de nouveaux titres à la faveur de Bolivar dont il devint le principal agent dans le Sud, lui donna aussi une plus grande influence sur les affaires de ce pays, ou plutôt on peut dire qu'à partir de cette époque, il y exerça un pouvoir à peu près absolu.

Les depts. méridionaux de la Colombie ne tardèrent pas à devenir le théâtre d'évènemens plus importans encore. Bolivar proclamé Dictateur à Bogota (Juin 1828) après la dissolution de la convention d'Ocaña résolut définitivement de faire la guerre au Pérou.

il chargea Florès en conséquence de réunir dans le Sud une petite armée dont il lui donna d'avance le Commandement. Florès se montra digne de la confiance que reposait en lui le Dictateur. à force de soins, de zèle et de persévérance il parvint en peu de temps à former au milieu de circonstances fort difficiles un corps de troupes d'environ 4000 hommes.

La guerre s'étant en effet déclarée entre les deux républiques, Bolivar en attendant que des affaires importantes qui le retenaient encore à Bogota, lui permissent d'en aller prendre en chef la direction, crut devoir la confier au général Sucre qui venait d'arriver de la Bolivie à Quito. Florès ainsi placé en sous ordre n'en continua pas moins à déployer dans toute la campagne beaucoup d'activité, de zèle et de bravoure.

Les Péruviens commencèrent les hostilités en attaquant par mer la place à peu près ouverte de Guayaquil que les Colombiens qui n'avaient aucune force navale à leur opposer furent obligés de leur abandonner.

Encouragés par ce succès et par de faux renseignements que Florès lui-même fit tomber entre leurs mains, les forces de terre péruviennes commandées par le Président Lamar, traversèrent alors le désert de Tumbez qui sépare la Colombie du Pérou, dans l'espoir de surprendre l'ennemi, mais elles furent surprises elles-mêmes. Sucre par d'habiles manœuvres les força à accepter la bataille dans une position qui leur était désavantageuse au lieu appelé le Portete de Tarqui, déjà rendu fameux par les observations astronomiques qui firent en les académiciens Français chargés de mesurer les 3 premiers dégrés du méridien. Les Péruviens furent complettement battus et forcés à signer un traité par lequel ils s'obligèrent à rentrer immédiatement sur leur territoire et à évacuer la ville de Guayaquil. Le gal Florès eut, de l'avis de tous, la principale part à cette victoire. Sucre le nomma sur le champ de bataille général de Division et Bolivar s'empressa d'approuver cette promotion.

Le général Péruvien qui commandait à Guayaquil refusa d'abord de rendre la place conformément au traité conclu; mais le feu ayant pris par accident à bord de la frégate la Prueba qui faisait sa principale force, ce bâtiment sauta avec une partie de son équipage et la ville serrée de près du côté de terre par les troupes de Bolivar qui avait enfin rejoint son armée, fut obligé de capituler (Juillet 1829). Un nouveau traité fut signé qui mit fin non seulement aux hostilités, mais à tous les différens qui existaient entre le Pérou et la Colombie.

Dès l'année précédente, Bolivar en vertu de son pouvoir dictatorial, avait divisé la Colombie en quatre préfectures générales, ou grands gouvernements, dans chacun desquels le même fonctionnaire devait exercer à la fois l'autorité civile et l'autorité militaire. Il avait déjà réparti ceux de l'Est, du nord et du Centre, entre trois de ses plus habiles et de ses plus fidèles généraux. En partant pour retourner dans sa capitale, il confia le 4eme composé des 3 dép^{ts} méridionaux au g^{al} Florès qui se vit ainsi de droit comme de fait à la tête de toute l'ancienne présidence de Quito et revêtu d'un pouvoir presqu'égal à celui qu'y avaient autrefois exercé les Présidens espagnols.

Cependant tandis que Bolivar était encore occupé des affaires du Sud, Paez méconnaissait au Nord-est son autorité et séparait la Venezuela du reste de la Colombie. Le Congrès national convoqué par le Dictateur ne s'en réunit pas moins à Bogota (Commencement de 1830); les députés de Venezuela même y assistaient. Cette assemblée devait donner de nouvelles institutions à la Colombie et les personnages les plus importans de la république las de tant de dissentions civiles et d'oscillations politiques avaient songé à chercher un abri dans la monarchie constitutionnelle. Bolivar lui-même soit qu'il eût réellement le désir de ceindre la couronne, soit qu'il voulut seulement qu'on la lui offrît, pour avoir la gloire de la refuser et de confondre ainsi ses détracteurs, Bolivar dis-je, avait d'abord applaudi à ce projet; mais il le repoussa bien vite dès qu'il eut quelques yeux de tourné vers un prince étranger

et au lieu de se mettre franchement à la tête du Congrès pour chercher du moins le meilleur moyen qui restait encore de sauver l'état; il abdiqua entre les mains de cette assemblée dès sa première séance le pouvoir dictatorial et la Présidence, en déclarant que rien désormais ne pourrait le décider à reprendre en main les rênes du gouvernement.

On assure que Florès dévoré d'ambition et impatient du joug n'attendait depuis quelque temps déjà, pour le secouer, qu'une occasion favorable: elle lui parut sans doute arrivée; car dès qu'il eut connaissance de l'abdication du Dictateur, il fit publier partout par ses affidés que la république de Colombie était entièrement dissoute tant par la retraite de celui qui l'avait créée que par la scission de Venezuela, et qu'il était temps que le Sud songeât à pourvoir lui-même à son avenir.

La grande majorité des habitans du Sud, n'aspiraient eux-mêmes depuis quelque temps qu'à s'affranchir du gouvt. de Bogota. Cette mesure était surtout désirée par les principaux d'entr'eux dont elle flattait l'amour propre et à l'ambition desquels elle ouvrait une nouvelle carrière. Ils répondirent donc à l'appel de Florès. Des assemblées populaires eurent lieu dans toutes les villes; elles demandèrent d'une voix unanime à ce que les 3 dépts. méridionaux se formassent en un état distinct qu'on appelât provisoirement état du Sud et en attendant la réunion d'un congrès qui donnât une constitution à cet état; elles en proclamèrent le gal. Florès chef suprême. (mai 1830.)

Ce n'est pas que les dispositions des habitans du Sud fussent favorables au gal. Florès, comme nous ne tarderons pas à le voir; mais il était le principal promoteur du changement qui s'opérait. Entouré de troupes composées en majeure partie de Vénézuéliens ses compatriotes il avait en main un pouvoir que personne n'était en mesure de contrebalancer il était le seul général de quelque habileté qu'on put opposer à la nouvelle Grenade dans le cas où refusant de reconnaître la transformation politique du Sud

elle prétendrait comme on le craignait, revendiquer à force armée des droits sur un territoire qui lui avait en quelque sorte autrefois appartenu. enfin il avait su attacher par leur intérêt, à l'existence de son administ. quelques hommes d'une grande influence dans le pays. Toutes ces causes réunies contribuèrent à le maintenir provisoirement à la tête du nouvel état. on croyait, d'ailleurs qu'il y resterait peu de temps : on comptait que le gl. Sucre qui se trouvait alors au congrès de Bogota comme représentant de la province de Quito, serait de retour à temps pour lui disputer la présidence devant le congrès convoqué à Rio Bamba pour constituer définitivement le Sud et l'on ne doutait pas qu'il ne l'emportât sur lui. Les victoires de Sucre sur les Espagnols tant en Colombie qu'au Pérou, les talents qu'il avait déployés dans l'administration de la Bolivie, l'expérience qu'il y avait acquise, lui donnaient en effet un immense avantage dans l'opinion publique sur son concurrent.

Mais un mois s'était à peine écoulé que la nouvelle de sa mort vint frapper d'étonnement et d'horreur toute la Colombie. le gl. Sucre, dans le temps qu'il revenait en toute hâte de Bogota à Quito, fut assassiné sur la route (juin 1830) au moment où il traversait le défilé de Berruccos entre Popayan et Pasto. Une douzaine d'hommes masqués qui l'attendaient au passage firent tous à la fois feu sur lui et le percèrent de huit balles dont il mourut sur le coup.

La voix publique se partagea alors et est encore partagée maintenant sur les auteurs d'un si lâche et si noir attentat. les uns en accusent Obando et Lopez, les autres le gl. Florès. Des renseignements positifs que j'ai pu recueillir tant à Bogota qu'à Quito, je crois pouvoir conclure aujourd'hui, sans manquer à l'impartialité historique, qu'aucun des trois accusés n'en resté étranger à la mort de Sucre et que si le gl. Florès n'y a pas eu une part active, du moins eût-il été prévenu. je sais à n'en pas douter que peu de temps avant

le crime, il avait reçu une lettre d'Obando dans laquelle celui-ci lui demandait: quel sort il devait faire à Sucre. On ignore que Florès répondit à une question aussi étrange; mais il est de fait qu'il n'en manifesta rien à Sucre ni à la famille de sa femme qui était pourtant à Quito.

Cet événement assura le triomphe de Florès; au moyen du pouvoir qu'il exerçait il put presque partout se rendre maître des élections, en sorte que le Congrès de Rio-Bamba se trouva presqu'en totalité composé de ses créatures, d'hommes dévoués à ses volontés. Cette assemblée se réunit au mois d'Août 1830; elle régularisa ce qui n'avait été fait jusqu'alors que par des réunions populaires; sans briser entièrement les liens qui unissaient naguère les 3 dép.ts du Sud, au reste de la Colombie, elle les érigea en un seul état distinct qui prit le nom d'Equateur; elle lui donna en peu de jours une constitution démocratique qui ne diffère essentiellement de celles des autres républiques américaines qu'en ce que le pouvoir législatif réside dans une seule chambre; enfin en vertu de cette Constitution, elle élut (10 7.bre 1830) le g.al Florès président de l'état pour 4 ans. Toutes ces opérations ne s'exécutèrent pourtant pas sans que quelques membres du Congrès ne manifestassent de l'opposition aux vues ambitieuses de ce Chef. Ils parvinrent même quelques fois à se faire écouter. Les plus chauds partisans de Florès, afin de lui assurer pour long-temps l'autorité, avaient proposé d'établir en principe dans la Constitution que le Président serait élu pour 10 ans et rééligible. L'opposition avait réussi à faire réduire à 4 ans la durée de la Présidence et à faire décider par la négative la question de la rééligibilité.

Des trois grandes sections qui composaient la Colombie, deux s'étaient donc déjà soustraites de fait à l'autorité de son gouvernement. Le Congrès

général qui siégeait à Bogota n'en avait pas moins donné une nouvelle Constitution à la république et en avait élu Président Mr Domingo Cayzedo.

Bolivar avait alors quitté la Capitale et s'était rendu à Carthagène dans le dessein, disait-il, de passer en Europe; mais il n'avait au fait abandonné le pouvoir qu'à regret, par dépit, parcequ'il avait jugé cette démarche nécessaire pour reconquérir au dehors son ancienne réputation d'homme désintéressé et au dedans l'influence qu'il avait perdue, parcequ'enfin il espérait que son éloignement des affaires amènerait tant de désordres et de calamités dans la République qu'il ne tarderait pas à être replacé, comme malgré lui, au poste suprême. Je crois même pouvoir avancer qu'il n'avait pas quitté Bogota sans avoir travaillé par dessous main à amener ce résultat.

Du moins trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son départ qu'il avait éclaté à Bogota (août 1830) une révolution militaire qui avait renversé Mosquera et à la suite de laquelle le gal Bolivar avait été de nouveau proclamé Dictateur. On lui avait député 2 Commissaires à Carthagène pour l'instruire de ce qui s'était passé et en attendant sa détermination, le gal Raphaël Urdaneta, principal agent de la Révolution avait été mis à la tête des affaires.

Mais les généraux Obando et Lopez qui commandaient dans le dept. du Cauca, sous l'admon de Mr Mosquera, et qui s'était en dernier lieu, surtout montrés ennemis déclarés de Bolivar, refusèrent de reconnaître le nouvel ordre de choses inconstitutionnellement établi à Bogota, et pour être plus en mesure de résister aux forces qu'Urdaneta se disposait à envoyer contre eux, ils parvinrent par leur influence à faire déclarer la ville de Popayan et tout le district environnant qui leur obéissait, indépendants du gout. de Bogota et à les faire adjoindre à l'état de l'équateur. Flores

d'un autre côté, depuis l'émancipation du sud avait toujours conservé des troupes à Pasto et s'était emparé peu de temps avant l'époque dont nous parlons de la province de Buenaventura, en sorte que l'Equateur semblait s'être augmenté de tout le dépt. de Caüca, non moins important par ses richesses que par son étendue.

Cependant Bolivar différait sous un prétexte ou sous un autre de se rendre à Bogota comme l'en pressaient ses adhérens. Ce n'est pas qu'il désapprouvât la révolution qui y avait eu lieu; s'il n'en était pas le promoteur, comme on le croit, elle entrait trop parfaitement dans ses vues pour qu'il n'en ressentît pas au contraire une grande joie. il avait même accueilli publiquement avec beaucoup de bienveillance les commissaires qu'on lui avait envoyés; mais ce n'était encore qu'une partie du pays ou pour mieux dire qu'une faction à main armée qui le rappelait au pouvoir. il craignait en l'acceptant ainsi de se démasquer, de perdre le fruit du rôle qu'il jouait depuis 9 mois et de compromettre sa gloire et sa dignité; il lui avait donc paru plus convenable et plus sûr d'attendre qu'il y fût comme forcé par les acclamations de toutes les parties du pays à la fois et de hâter lui-même par des menées secrètes cet événement. Il avait en conséquence dépêché des émissaires au nord et au sud de la république pour y opérer des révolutions pareilles à celle qui venait d'avoir lieu dans le centre. Ce fut le gal. Louis Urdaneta qui fut chargé de cette mission dans l'état de l'équateur. Dès qu'il fut débarqué à Guayaquil (novembre 1830) il mit en avant le nom du libérateur. Aussitôt les troupes qui y étaient cantonnées, se rangèrent sous ses ordres et il parvint en peu de jours sans coup férir, jusqu'à Latacunga à 15 lieues de Quito. Florez qui se

trouvait alors à Pasto se vit en un instant déserté de tous les siens; c'en était fait de son autorité et l'Equateur, comme probablement tout le reste de la Colombie allait rentrer sous l'obéissance de Bolivar lorsque sa mort arrivée le 17 décembre 1830 vint couper court à tous ses plans et à ceux de ses partisans. Dès que la nouvelle de cet événement se fut répandue dans l'équateur, les choses changèrent immédiatement d'aspect. Une contre-révolution eut lieu parmi les troupes (févr. 1831). Elles repassèrent toutes du côté du Président qui fit encore preuve de beaucoup d'habileté dans cette circonstance et Louis Urdaneta se crut fort heureux de pouvoir sortir de l'Equateur avec la vie sauve au moyen d'une convention qu'il fit avec Flores. Ainsi celui-ci se vit encore maître plus absolu que jamais du pays, dont il expulsa tous les officiers qui avaient pris parti pour Urdaneta; mais ce fut là le terme de ses succès.

Une contre-révolution ne tarda pas non plus à avoir lieu à Bogota, en conséquence de la mort de Bolivar. Le g.al Raphaël Urdaneta pressé d'un côté par Obando et Lopez, de l'autre par un g.al Moreno qui s'avançait contre lui des Planos de Casanaré, se vit aussitôt contraint d'abandonner le pouvoir qui en l'absence du Président retourna aux mains du V. Président M. Caycedo.

Celui-ci Grenadin de naissance, jugeant non sans raison que tout effort serait désormais inutile pour ramener à l'obéissance du gouv.t g.al les deux grandes sections de la république qui s'en étaient séparées, crut que la seule chose qui lui restait à faire, était de faciliter à son pays les moyens de pourvoir aussi lui-même à son avenir. En conséquence et suivant d'ailleurs en cela les vœux de la plupart de ses compatriotes, il convoqua un congrès des députés du Centre de la République. Cette assemblée se réunit en 9.bre 1831; elle rendit son nom à la nouvelle

Grenade, l'érigea en un état distinct et lui donna une constitution et un gouvernement propres.

Telle fut la fin de la république de Bolívar. elle s'éteignit, comme on voit, bien peu de temps après son fondateur.

Un des premiers soins du gouvert. de la Nouv. Grenade fut de réclamer le Dépt du Caüca qui, sous la domination espagnole et de tout temps, avait fait partie de son territoire. la province de Popayan dans laquelle Obando et Lopez n'avaient cessé d'exercer leur autorité retourna bientôt en effet sous son obéissance, sans que l'Equateur pût s'y opposer. mais le gal Florès qui avait des troupes à Pasto et à la Buenaventura et qui d'ailleurs était soutenu dans ses prétentions sur ces deux provinces par la plupart de ses administrés songea sérieusement à les conserver à l'Equateur. Vainement la nouvelle Grenade lui envoya à ce sujet deux commissaires; elle ne put rien obtenir; elle eut alors recours aux armes et cette querelle aurait probablement occasionné une guerre entre les deux états si dans le même temps l'Equateur n'eût perdu presqu'à la fois la meilleure partie de sa petite armée.

Il existait parmi ces troupes de forts germes d'indiscipline et d'insubordination; elles avaient été les témoins et souvent les instruments des révolutions et des troubles antérieurs; cependant sur elles reposait la sûreté du pays et l'existence même du gouvt. Le gal Florès aurait donc dû sentir combien il était important de les tenir satisfaites et ne négliger aucun moyen pour y parvenir: loin de là, par une inconséquence impardonnable et autant par insouciance que par manque de ressources, il les laissait souvent plusieurs jours sans paye et sans ration et semblait même entièrement les oublier. Elles se

rappelèrent à son souvenir d'une manière terrible: ses deux plus beaux bataillons composés de Vénézueliens et de Grenadins se soulevèrent presque en même temps, massacrèrent ou arrêtèrent tous leurs officiers et prirent la route de leur pays. Florès pour les ramener ou pour ne pas laisser leur rébellion impunie les fit poursuivre par les corps qui lui étaient restés fidèles; mais il fallut les exterminer presqu'entièrement pour les réduire et ils furent totalement perdus pour l'Equateur.

Lors donc que le président apprit que la nouvelle Grenade faisait marcher des troupes sur Pasto aux ordres d'Obando, il se trouva incapable de résister et ne put que commander aux siennes de se replier sur Quito. Il n'y eut entre les deux partis que quelques escarmouches de peu d'importance, à la suite desquelles Florès entama avec le gal Grenadin des négociations qui se terminèrent (fin de 1832) par un traité de limites aux termes duquel la nouvelle Grenade rentra en possession des deux provinces, objet de la dispute.

Alors un grand mécontentement se manifesta dans tout le pays et surtout à Quito contre le Président. La perte des deux provinces n'était pas à beaucoup près, la seule cause de cette désaffection elle venait de bien plus loin.

Le général est, comme nous l'avons dit, affable et insinuant; il a de plus beaucoup d'obligeance et même de la générosité dans les sentimens; mais telle est son ambition que pendant le cours de son admon elle lui avait fait souvent oublier non seulement ses dispositions naturelles mais les principes les plus inviolables de la justice et de la moralité et que pour la satisfaire il n'avait reculé devant aucun moyen et n'avait rien eu de sacré. Il n'avait point hésité à employer au besoin la calomnie, la perfidie, l'intrigue, la violence et même le crime pour parvenir

à ses fins, on l'avait vu assez souvent déshonorer au moyen de calomnies adroitement semées par ses partisans et par lui-même les familles les plus respectables et sacrifier à l'intérêt du moment, à la soif de la popularité ses plus chauds adhérens, ses amis les plus dévoués. Nous avons dit qu'on l'avait accusé de la mort du gal Sucre et qu'il n'avait point balancé à employer la force et l'intrigue pour se maintenir au pouvoir. De pareils actes n'avaient pu manquer de lui aliéner bien des esprits. La plupart des Equatoriens et particulièrement ceux de la haute classe qui se croyaient appelés eux-mêmes à gouverner leur pays ne lui pardonnaient pas surtout de s'être emparé de l'autorité suprême; car bien qu'il se fut allié, n'étant encore que colonel, à une des familles les plus distinguées de Quito, bien qu'il n'eut cessé depuis 10 ans d'habiter le Sud et d'y remplir les premiers emplois, bien enfin qu'il eût été le principal auteur de la révolution qui avait fait de l'Equateur un état indépendant, tels sont chez les Quiteños l'esprit de provincialisme, le préjugé de la naissance, la basse jalousie, qu'ils le considéraient encore, et surtout depuis leur séparation de la Colombie, comme un étranger obscur, un misérable indien (par allusion à sa mère) usurpateur de leurs droits.

Florès qui n'avait pu ignorer l'opinion qu'avaient de lui les Equatoriens et leurs dispositions à son égard, avait en conséquence continué à s'entourer de Venezueliens et d'autres étrangers sur lesquels il croyait pouvoir compter. mais cette politique pour lui toute de sûreté en blessant l'amour propre des nationaux, avait excité chaque jour d'avantage leur indignation contre lui et achevé de placer son gouvernement comme en dehors de la population.

Ces sentimens contre le g.al Flores avaient pourtant semblé disparaître ou du moins se calmer, lors de l'invasion du g.al Obando. Tremblant pour l'indépendance de leur petit état, les Equatoriens avaient senti dans cette circonstance le besoin qu'ils avaient des talens du g.al Flores et ils avaient parus disposés à se rallier franchement à son gouvern.t; mais ces dispositions n'avaient guères plus duré que le danger, et la haine n'avait pas tardé à reprendre le dessus.

L'administration du président de l'Equateur n'avait pas non plus été fort propre à lui concilier l'amour de la majorité de ses concitoyens. A l'époque où sous le g.al Bolivar il avait pris pour la 1.re fois la direction en chef des départ.ts du Sud, il avait trouvé les affaires publiques dans le désordre le plus complet. Les finances surtout étaient de longue main déjà en proie à la fraude, à la malversation et aux dilapidations de tout genre. Sans doute pendant le cours de son gouvern.t le g.al Flores avait dû s'apercevoir plus d'une fois de quel grand intérêt il serait pour lui même comme pour le pays, de faire cesser tous ces abus; mais il avait vu en même temps qu'il fallait pour cela se mettre en état d'hostilité avec tous ceux qui en profitaient, c'est-à-dire avec ses principaux adhérens, avec des hommes à la bourse desquels il avait souvent eut déjà besoin d'avoir recours, avec tous les employés du gouvern.t, avec les principaux propriétaires, enfin avec tout ce qui exerçait quelque influence dans le pays. Or, il avait senti que loin de se trouver en mesure de pouvoir braver de nouvelles inimitiés, il avait besoin de se concilier les bonnes grâces de la haute classe et de s'en faire un appui. Les troupes dont il était entouré

ne suffisaient pas pour le rassurer et il n'ignorait pas et il n'ignorait pas que quelques services qu'il eût rendus par une réforme à la masse du peuple elle était trop ignorante, trop apathique et trop arriérée pour lui en savoir gré encore moins pour le soutenir contre le ressentiment qu'une tentative de ce genre ne pouvait manquer d'allumer contre lui dans l'esprit des grands. D'ailleurs il ne lui avait véritablement guère été possible de s'occuper de réformes, puisque le pays n'avait cessé d'être le théâtre d'événemens qui avaient demandé tout son temps, tous ses soins et bien plus propres à augmenter le désordre qu'à le faire cesser.

Enfin disons-le, le g.al Flores n'ayant reçu qu'une éducation fort commune, n'ayant auprès de lui personne capable de l'aider, n'était pas malgré son esprit naturel, à la hauteur d'une pareille tâche et le rôle de réformateur qui exige de la sévérité, de l'ordre et de l'économie était entièrement opposé à son caractère condescendant jusqu'à la faiblesse, insouciant et prodigue.

Par prudence, par nécessité comme par disposition naturelle, il avait donc laissé aller les choses comme par le passé; mais les dépenses extraord.res qu'avait occasionnées l'invasion de la 3me division auxiliaire Colombienne, les troubles dont elle avait été la cause, la guerre contre le Pérou et l'établissement du nouvel ordre de choses dans l'équateur, jointes aux dilapidations journalières, n'avaient pas tardé à produire un grand déficit dans le trésor. Le g.al Flores avait cherché à le combler par des contributions extraord.res et des réquisitions de toute espèce, par l'établissement de monopoles, véritables privilèges commerciaux, par des emprunts successifs et par l'émission de nouveaux bons sur la douane de Guayaquil

Mais ces remèdes n'avaient fait qu'augmenter le mal loin de le guérir. Les réquisitions et les monopoles en nuisant à beaucoup de gens avaient peu produit au trésor. Les emprunts faits à des intérêts exhorbitans avaient enlevé d'avance une partie des ressources de l'avenir et l'augmentation de la circulation des billets avait donné lieu à un agiotage effréné dont les employés du gouvernement surtout et leurs protégés avaient profité pour s'enrichir, et auquel on avait accusé le Président lui-même de prendre part.

Bref le gouvernement s'était trouvé en d.er lieu sans moyens de pourvoir même aux dépenses les plus urgentes. L'armée, les employés de l'administration, les créanciers de l'état n'étaient plus payés ou ne recevaient que de faibles à-comptes. Enfin la banqueroute était aux portes et pour comble de maux, un véritable déluge de fausses monnaies inondait le pays.

De là le soulèvement de 2 bataillons, la perte des deux provinces, la misère et le mécontentement général dont nous avons parlé.

Les circonstances difficiles où s'était trouvé presque constamment le g.al Florès, auraient dû plaider en sa faveur; mais les peuples généralement et surtout les peuples ignorants ne savent guère tenir compte au gouv.t que les régit des obstacles qu'il a à vaincre; ils ne le jugent que par les résultats que sa marche a pour eux. Or on ne pouvait nier que depuis l'adm.on de Florès le sort des Equatoriens n'eût beaucoup empiré. D'ailleurs le président ne pouvait guère mettre en avant la difficulté de sa tâche; car il s'en était chargé volontairement sans y être forcé; mais contre le gré de la plupart de ses administrés.

Quoiqu'il en soit, il vit enfin clairement que la route dans laquelle il s'était laissé aller le conduirait plus sûrement et plus promptement encore à sa perte que celle que l'intérêt g.al du pays et le sien propre eussent dû lui persuader de suivre tout d'abord et à tout risque, il résolut donc de l'abandonner.

M. Garcia del Rio le même qui en 1820 avait pris à Bogota une part fort active aux affaires de la Colombie, arriva sur ces entrefaites à Payta port du Pérou voisin des côtes de l'Equateur. Il annonçait qu'il se rendait à Lima pour y régler des affaires d'intérêt; au fait on ignore si ce fut lui qui demanda de l'emploi à Florès, au parti duquel il avait appartenu sous Bolivar ou si ce fut celui-ci qui ayant entendu vanter ses talens, son activité et son énergie, et comptant trouver en lui l'homme qu'il lui fallait pour opérer la réforme qu'il méditait l'appela spontanément auprès de lui; ce qui est positif c'est que M. Garcia ne tarda pas à se rendre à Quito (fin de 1832) et à y être installé comme ministre des finances avec la mission spéciale d'introduire une réforme complette dans cette branche de l'Administraon.

Peu de mois après (Mars 1833) revint aussi à Guayaquil son pays natal après une longue absence M. Vicente Rocafuerte. Ce personnage appartient à une des familles les plus anciennes et les plus respectables de Guayaquil. il a été élevé en Espagne Europe. Il a résidé quelque temps en Angleterre comme Ministre du Mexique, puis ensuite dans ce d.t pays. Il paraît que partout il s'en fait remarquer par l'exactitude de ses principes démocratiques et par la violence de son caractère. On lui attribue de l'esprit, mais un esprit faux qui borde sur la folie et plein de théories inapplicables aux nouveaux états de l'Amérique. Un pareil homme dans sa position, dans son pays, au milieu de gens ignorans et mécontens ne pouvait manquer d'exercer par sa présence une grande influence sur les évènemens politiques, et le g.al Florès dans ces circonstances surtout avait sujet de redouter son inimitié. Roca Fuerte sembla d'abord vouloir le rassurer; il lui écrivit dès son arrivée une lettre pleine d'égards, par laquelle il lui offrit son amitié.

Florès heureux de recevoir ces ouvertures de paix ne se contenta pas d'y répondre avec bienveillance; il voulut (c'est d'ailleurs sa coutume avec les gens dont il croit avoir besoin) gagner Rocafuerte et se l'attacher tout à fait. Il lui fit donc proposer un ministère; quelques personnes mêmes prétendent qu'il lui offrit de le placer à la présidence au moment où il la quitterait.

Mais peu de temps avait suffi pour changer les dispositions de M. Rocafuerte. Ce qu'il avait appris de la marche du gouvernement du g.al Florès était entièrement opposé à ses idées; il retrouvait sous ses pas un homme (M.r Garcia) dont il s'était déclaré dès l'époque de son séjour en Europe, l'ennemi le plus acharné pour différences d'opinions politiques et avec lequel il lui était impossible de marcher.

Enfin quelque brillante que parut au premier abord la proposition qui lui était faite, au fond son ambition n'y trouvait pas son compte; car en supposant qu'il pût arriver à la Présidence, au moyen de l'association qu'on lui proposait, il n'aurait jamais de fait qu'un pouvoir secondaire dans l'Equateur tant que Florès continuerait à y résider puisque celui-ci y disposerait toujours de la force militaire composée presqu'entièrement de Venezueliens ses compatriotes. M. Rocafuerte crut sans doute pouvoir mieux faire et arriver à la Présidence par d'autres moyens. Il répondit donc au g.al Florès qu'il ne désirait aucun emploi du gouvernement, que la seule charge qu'il ne se croirait pas libre de refuser, serait celle de Député au Congrès si ses concitoyens jugeaient convenable de l'y envoyer. Le Président put facilement conclure de cette réponse ce qu'il devait définitivement attendre de M. Rocafuerte, et s'il lui était resté quelques doutes sur ses intentions, celui-ci prit soin de les lever tout; car il ne tarda pas à se faire l'éditeur d'un journal dirigé contre le gouvt. et le point de ralliement de tous les mécontens. Son influence

parurent dès lors tellement à craindre au G.al Florès qu'il crut nécessaire de se rendre lui-même à Guayaquil pour en arrêter les effets : il y parvint, mais ce ne fut pas pour long-temps.

Cependant M. Garcia avait entrepris sérieusement et avec zèle la tâche que lui avait confiée le chef du gouvernement. Il avait fait des réformes très utiles et était déjà même parvenu à ramener quelqu'ordre dans les finances ; mais lui aussi était étranger au pays, (il est né à Carthagène et a été élevé en Europe) pour lui confier le portefeuille des finances, il avait fallu l'ôter à l'un des hommes les plus riches de Quito, M.r Valdiviesso qui bien qu'incapable et reconnu comme dilapidateur de fonds n'en avait pas moins éprouvé un grand mécontentement qu'il avait fait partager à ses concitoyens. Enfin pour corriger les abus, il avait fallu que le nouveau ministre des finances lésât beaucoup d'intérêts puissants. Un cri général s'éleva donc bientôt contre lui de toutes les parties du pays. M.r Olmedo entre autres alors Préfet de Guayaquil en conséquence d'un ordre qu'il reçut de M. Garcia fit démission de son emploi et lança en même temps dans le public une espèce de manifeste non seulement contre le Ministre, mais contre la marche générale du gouvernement.

Il y a lieu de croire que cette sortie de M.r Olmedo avait surtout été causée par l'adoption de certaines mesures qui coupaient court à des ~~mesures~~ abus dont il profitait ; mais la plupart l'attribuèrent exclusivement à la propre infidélité du Ministre, qui tandis qu'il semblait vouloir arrêter d'un côté les malversations et l'agiotage d'un autre abusant de sa position, employait les mêmes moyens pour s'enrichir lui et ses affidés

Quoiqu'il en soit, le manifeste de

M. Olmedo un des hommes les plus distingués du pays, qui avait constamment exercé d'importantes fonctions et peu de temps auparavant celle de Vice Président, fit une telle sensation, qu'il peut être considéré comme le premier signal d'une révolution et que le gal. Florès qui avait jusqu'alors soutenu son ministre, jugea prudent de l'engager à suspendre jusqu'à nouvel ordre, l'exécution de ses projets. Au lieu donc d'être utile au gouvernement, cette tentative de réforme n'eut pour résultat que d'allumer contre lui une plus violente inimitié.

Sur ces entrefaites, de nouvelles élections eurent lieu. Le gal. Florès eut encore assez de force pour s'assurer la majorité dans la plupart des assemblées électorales, mais il ne put empêcher Mr. Rocafuerte de se faire élire à Quito, même où l'inimitié contre l'administ.on était plus vive et plus générale que partout ailleurs. Elle s'augmenta encore, s'il est possible, lorsque les mécontens crurent savoir à n'en pas douter, que l'intention du gal. Florès était de se perpétuer à la Présidence, et qu'à cet effet, il comptait faire reviser par le Congrès de 1834 l'article de la Constitution qui s'opposait à sa réélection.

Soit que le gouvt. ne se crût plus assez fort pour résister par les moyens ordinaires à l'orage qui le menaçait, soit qu'il eût en effet les intentions qu'on lui prêtait, il résolut de s'armer d'un pouvoir extra~~ordinaire~~ légal; en conséquence peu de jours après la réunion du congrès, le Président lui adressa un message par lequel il exposait le danger ~~imminent~~ que courait la tranquillité publique, et demandait à ce corps, pour la défendre les facultés extraordres. ou dictatoriales que la Constitution l'autorisait à lui accorder en pareille circonstance. L'assemblée composée en majeure partie, des créatures du Président, n'hésita pas à accéder à sa demande.

M. Rocafuerte retenu chez lui pour cause de maladie, n'assistait point aux séances dans lesquelles fut traitée cette affaire importante; il ne put donc prendre part à la discussion qu'elle occasionna; mais dès le lendemain du jour où la Dictature fut décrétée, il fit et publia le protêt dont je joins ici traduction afin de faire mieux connaître son auteur. Deux ou trois autres Députés donnèrent aussi leur démission; mais avec plus de mesure. Le Congrès répondit à la publication de Mr Rocafuerte en l'expulsant de son sein. Le gal Florès de son côté en vertu de ses pouvoirs extraordres l'exila du pays et le tribun conduit par la force armée, et vit bientot malgré toutes ses protestations sur la route du Pérou.

Les mécontens poussés à bout par ces mesures résolurent d'exécuter sans plus de délai un plan de soulèvement contre le gouvernement qui était déjà organisé dans tout le pays. A Guayaquil ils réussirent à mettre dans leurs intérêts le Lieut. Colonel Mina ancien forçat Vénézuelien qui commandait la garnison de la place composée aussi en majeure partie de Vénézueliens. Ils parvinrent à s'assurer également par la séduction de la force navale que l'Equateur avait héritée de la Colombie et qui se trouvait dans le port. Elle consistait en une frégate de 64 canons appelée Colombia et en quatre ou cinq petites goëlettes armées chacune d'un canon monté sur pivot.

La révolution se fit donc sans difficulté à Guayaquil le 12 octobre 1833. Cependant peu d'individus de marque y prirent part ostensiblement. Les mécontens se recrutèrent presqu'entièrement dans la basse classe et surtout parmi les nègres et les mulatres, castes redoutées sur toutes les côtes de l'amérique méridionale qui jettent toujours un vilain lustre sur la cause qu'elles embrassent et en font craindre le triomphe aux classes plus élevées.

Parmi la classe blanche, il n'y eut, à deux ou trois exceptions près que des jeunes gens ou des gens perdus de vices, qui joignirent les insurgés. leur nombre d'ailleurs ne dépassa jamais cinq ou six cents et les Soldats Venezuelien firent toujours leur principale force.

Une de leur première pensées fut naturellement de chercher à délivrer Mr. Rocafuerte qui se trouvait encore à Cuenca dans sa route vers le Pérou. Ils y envoyèrent un détachement commandé par un chef adroit qui en exhibant aux autorités de Cuenca ~~dans sa route vers le Pérou~~ des ordres contrefaits, parvint à se le faire livrer et à le ramener en triomphe à Guayaquil.

Mina invita alors la municipalité et les principaux citoyens à se réunir pour établir un gouvernement provisoire. Cette invitation ou pour mieux dire, cet ordre, n'ayant pas été obéi une première fois, il fut répété, et l'assemblée eut lieu le 20 octobre. Les plus riches habitans y assistèrent; mais par crainte et forcément.

M. Rocafuerte y fut élu chef Suprême (Jefe Supremo) du Dept. de Guayaquil et Mina Commandt. militaire. Ce dernier en recompense des services rendus et à rendre, y fut en outre élevé au grade de général de brigade. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette operation, c'est que le procès verbal constatant ces nominations fut signé en première ligne par Rocafuerte et par Mina eux mêmes.

Dès le premier jour que les insurgés avaient pris possession de Guayaquil, ils s'étaient livrés à des exactions contre plusieurs individus. J'ai rendu compte au dept. de la violation qu'ils commirent, entre autres contre le domicile et la propriété de Mr. Iturburu, citoyen français et agent de notre commerce. L'arrivée et l'installation de Mr. Rocafuerte ne firent qu'encourager

ces excès. Vingt ou vingt cinq chefs des principales familles de Guayaquil considérés comme amis de Florès, furent d'abord condamnés à la déportation. Puis les insurgés voyant que par crainte de pis, les exilés ne demandaient pas mieux que de se retirer à l'étranger, ils exigèrent de chacun d'eux pour les laisser partir une rançon de 4 à 10 mille piastres suivant la fortune des individus

Du reste Mina et Bocafuerte étaient loin de marcher vers le même but. Le premier, étranger à l'Equateur comme Florès, ne songeait point à le renverser parcequ'il savait bien non seulement qu'il ne pourrait pas prendre sa place, mais qu'il s'exposerait à être expulsé lui-même. Son but en se laissant entrainer dans la révolution avait été simplement de s'enrichir par le pillage et de forcer Florès à lui accorder le titre de général et des garanties pour l'avenir. Bocafuerte au contraire ne tendait à rien moins qu'à chasser de l'Equateur, Florès d'abord, puis Mina lui-même et enfin tous les Venezueliens qui seraient toujours un sujet d'alarme pour son autorité comme pour la liberté du pays. aussi la discorde ne tarda-t-elle pas à se mettre entre les deux chefs. Les choses en vinrent au point qu'au bout de peu de jours, il fut question parmi les gens de Mina de déposer Bocafuerte, ce qu'ils auraient promptement exécuté si les évènemens ne fussent venus les en empêcher.

La nouvelle de la révolution de Guayaquil étant parvenue à Quito, le gal Florès avait réuni à la hâte environ 900 hommes de troupes à la tête desquels il s'était mis en marche sans délai pour Guayaquil. La nuit même du jour où il était sorti de la capitale (le 29 octobre) les mécontens y tentèrent aussi une révolution; ils croyaient s'être assurés au moyen d'une petite somme qu'ils leur avaient

distribué, du peu de troupes qui étaient restés dans la ville; mais au moment où ils s'avancèrent vers les casernes pour en prendre possession, la troupe fit une sortie contre eux, en laissa cinq ou six morts sur la place, entr' autres un Anglais nommé Hall, et dispersa le reste. On assure que le gouvernement de l'Equateur non seulement n'ignorait pas que ce mouvement se préparait, mais qu'il le fomenta lui-même pour avoir l'occasion de se défaire, d'un seul coup des hommes qui lui faisaient le plus d'ombrage. il paraît en effet que ne sachant comment arrêter leurs machinations et les arrêter attendre, il leur avait envoyé des agens provocateurs qui les avaient décidés à cette levée de boucliers. Un grand nombre de jeunes gens des principales familles de la ville y avaient pris part, entr' autres le général Saenz fils d'un ancien espagnol ruiné par la révolution qui parvint pourtant à se sauver à Pasto.

Florès n'en continua donc pas moins sa marche vers Guayaquil. Par une manœuvre habile, il arriva inaperçu avec sa troupe, à travers des sentiers impraticables, au milieu des bois et des marais, jusqu'auprès de la ville; il y pénétra le 23 novembre au soir sans éprouver pour ainsi dire, de résistance de la part des insurgés qu'il surprit. Ils célébraient alors leurs premiers succès dans un banquet; ils n'eurent que le temps de se réfugier à bord de leurs navires. On crut d'abord que découragés par l'échec qu'ils venaient d'éprouver et par la perte de Guayaquil, ils se désisteraient de leur entreprise et se soumettraient au gouvernement; mais le Président ne pouvant les atteindre sur leur flotille, ils reprirent bientôt courage, transportèrent leur quartier g.al sur l'île de la Puna, à l'embouchure de la rivière de Guayaquil et revinrent avec la frégate mettre le blocus devant la ville.

Le général Wright Irlandais de naissance,

marin de profession, qui avait fait sous Bolivar toute la guerre de l'indépendance, repoussé par Florès qui se défiait de lui, joignit bientôt leur parti et prit le commandement en chef de leurs forces navales.

Le Président de l'Equateur rendit alors un décret par lequel il dénonça comme pirate aux stations navales étrangères, la frégate Colombia et leur permit de courir sus.

Rocafuerte n'hésitant point à se considérer comme le Chef d'un gouvernement légitime et dûment reconnu par les nations étrangères, déclara à son tour par un décret le port de Guayaquil en état de blocus; il partit ensuite au bout de fort peu de jours pour le Pérou, afin de tenter de s'y procurer des secours en hommes, vivres, armes et munitions et de les envoyer à son parti.

Mina resta seul chargé de continuer la guerre. Pressé par ses compagnons d'armes et comme malgré lui, il attaqua deux fois la ville de Guayaquil, mais sans succès. Divers autres engagemens partiels tant par terre que par mer qui eurent lieu entre les deux partis, n'amenèrent non plus aucun résultat définitif.

M. Rocafuerte n'ayant pu obtenir au Pérou rien de ce qu'il y était allé chercher revint à la Puna vers le milieu du mois d'avril. J'eus occasion de le voir moi-même sur cette île lorsque j'y passai, dans les premiers jours de mai, à mon retour de Quito.

Guayaquil et ses environs présentaient alors le tableau le plus déplorable. une partie des habitans pour échapper aux fureurs des partis ou pour ne pas être enrolés dans leurs rangs avaient fui soit en pays étrangers soit dans les

villages de l'intérieur où ils avaient eu beaucoup à souffrir des inondations et des maladies de la saison. Ceux qui étaient restés en ville avaient encore été plus malheureux. Depuis 7 mois déjà ils vivaient dans des alarmes continuelles, pouvant à peine pour la plupart subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs familles, à cause de la rareté et de la cherté des provisions; ils avaient néanmoins été soumis chaque jour à des contributions et à des réquisitions de tous genres. Pour comble de maux, une épidémie terrible s'était déclarée parmi eux. Presque tous en avaient été atteints et le fléau continuait ses ravages. Un tiers de la population avait déjà succombé et ceux qui avaient survécu, rongés par la maladie et la misère, ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des êtres vivants.

Le gal. Florès avait perdu par l'épidémie la moitié de ses troupes: un quart était en outre encore à l'hôpital. Les insurgés n'avaient guère été plus épargnés et le fléau les avait forcé à débarquer la majeure partie de leurs troupes et à les cantonner dans la province de Manabí (sur la rive droite du fleuve); mais de chaque côté on s'était recruté dans les cantons environnants, en employant la force, bien entendu, et la guerre continuait avec la même fureur.

La frégate Colombia mouillée à deux lieues environ au dessus du village de la Puna, se préparait, dit-on, à renouveler ses attaques contre Guayaquil. En attendant et depuis fort long-temps les insurgés ou plutôt les forbans qui la montaient, dépourvus de vivres comme de tous sentimens humains, se livraient à toute espèce de brigandage sur les deux rives du fleuve; ils y faisaient chaque jour au loin des incursions dans lesquelles non contens d'enlever aux

malheureux habitans, troupeaux, récoltes, provisions argent; ils les maltraitaient et les obligeaient à s'enfuir dans les bois. Ils commettaient aussi des exactions sur les bâtimens de commerce étrangers; ils les soumettaient en vertu du prétendu décret de blocus, à des visites, à des délais et à des contributions arbitraires et indues.

J'avais intention de profiter de la présence de la Corvette du Roi la Favorite qui était venu me chercher à la Puna pour demander aux chefs des insurgés raison de l'avanie faite à M.r Iturburu et pour assurer le passage d'un de nos bâtimens marchands, la Flavie du Havre qui se trouvait alors mouillé vis-à-vis Guayaquil; mais le Dep.t sait dans quelle affreuse situation je trouvai à mon retour de Quito, l'équipage de la Favorite et que je fus moi-même recruter des hommes pour la sortir de la rivière de Guayaquil et la conduire à Payta.

J'ai déjà rendu compte au dep.t de ce que j'ai appris sur les affaires de l'Equateur depuis que j'ai quitté ce pays; cependant, pour compléter autant que possible cette notice, je crois devoir consigner de nouveau ici les mêmes événemens; je le ferai le plus brièvement possible.

Le général Saenz que nous avons vu se retirer à Pasto après la tentative de révolution de Quito du 29 octobre, était rentré sur le territoire Equatorien à la tête d'une centaine d'hommes, et s'était avancé jusqu'à quelques lieues de la capitale, a été défait et tué le 21 avril dernier, dans un engagement entre sa troupe et un détachement de Cavalerie envoyé contre lui par le gouv.t après sa mort et pour la venger, deux ou trois autres guerillas se sont montrées sur le plateau de Quito. L'une d'elles parait avoir mis en déroute la petite force que le gouv.t avait

envoyée à leur poursuite et l'on ajoute (ces faits demandent pourtant confirmation) qu'en conséquence de cette défaite, une nouvelle révolution a éclatée à Quito; que le V. Président chargé du pouvoir exécutif M. Sarrea, a été renversé, les ministres des finances et de la guerre MM. Garcia del Rio et Sallarés arrêtés et Mr Valdivieso l'ancien ministre des finances nommé chef suprême du Dépt. de Quito.

D'un autre côté vers le milieu du mois de juin, le Gal. Florès, par un habile coup de main a fait enlever Rocafuerte de l'île de la Puna où il était resté seul et sans défense, pendant que la frégate *Colombia* et les goëlettes étaient allés bloquer de plus près la ville, et la fait conduire à Guayaquil.

Depuis ma dernière dépêche au Dept. datée de Payta, nous avons appris de plus au sujet de cet événement, que Mina fortement soupçonné d'avoir livré lui-même Rocafuerte avait été déposé de son commandement, par les partisans de celui-ci exilé de l'Équateur et envoyé à Payta; que cependant Rocafuerte se voyant entre les mains de Florès, craignant sans doute pour sa vie ou gagné par les offres de ce dernier, était entré enfin avec lui dans un arrangement, en conséquence duquel il avait rendu une proclamation qui invitait ses adhérens à se soumettre au gouvernement de l'Équateur et qui même les menaçait en cas de refus, de la *tâche de la loi*; que Rocafuerte était allé porter lui-même cette proclamation à bord de la frégate *Colombia*: que ses anciens compagnons avaient d'abord refusé d'entendre à aucun compromis; mais qu'ils y avaient été forcés par deux corvettes américaines qui se trouvaient dans la

rivière et qui s'étaient portées médiatrices entre les deux partis. Quoique ces derniers faits soient moins avérés, ils me paraissent dignes de croyance. J'ai vu à Lima un exemplaire de la proclamation attribuée à Rocafuerte et je sais (j'en ai donné avis dans le temps au Département) que deux corvettes des états-unis s'étaient dirigées vers la rivière de Guayaquil et devaient s'y trouver à l'époque présumée de l'arrangement en question. On assure même qu'elles ont atteint le but qui les y avait conduites. Une partie des $ 4,000 enlevés à l'américain Auden ont été trouvés dans les malles de M. Rocafuerte et restitués par Florès au véritable propriétaire.

Je ne serai plus à même désormais de suivre les évènemens de l'Equateur: je terminerai donc ici cette notice.

Du tableau affligeant que je viens de tracer, tableau qu'on trouve à peu près le même dans toutes les nouvelles républiques qui se sont formées de l'ancienne Amérique espagnole, je crois pouvoir tirer les conclusions suivantes.

La transformation politique qui a eu lieu dans les 24 dernières années, chez les divers peuples du nouveau monde, a été prématurée. Leur état moral actuel est absolument incompatible avec les institutions après lesquelles ils aspirent et avec tout système de gouv.t libre.

Le gouv.t militaire, voilé si l'on veut sous des formes républicaines sera long-temps encore le seul possible chez eux; mais pour qu'il s'y établisse d'une manière durable, il faut que le pays se fractionne en un grand nombre de petits états à peu près comme l'était la France sous le système féodal, et comme l'est

encore aujourd'hui une partie de l'Allemagne; car chaque chef n'exerce ici de véritable autorité qu'au lieu où il se trouve et dans un cercle fort borné; la force du pouvoir s'énerve dans ces solitudes dès qu'il veut la déployer à quelque distance: il n'est obéi qu'autant que ses délégués sont, pour ainsi dire, sous ses yeux et craignent de sa part une répression ou un châtiment immédiat. Voilà ce qui fait que le Docteur Francia et le gal Santa Cruz se maintiennent. Ce dernier l'a si bien senti, que malgré la petite étendue de l'état qu'il gouverne, il ne réside jamais long-temps au même lieu et se transporte chaque année sur les divers points de la Bolivia, multipliant pour ainsi dire son autorité par ce moyen.

Sans doute il est à regretter pour l'Amérique méridionale que sa séparation de l'Espagne aille aboutir au despotisme militaire; mais pour quelque temps encore, c'est l'état le plus heureux auquel elle puisse prétendre. S'il manque de prendre racine sur son sol (et cela peut fort bien arriver, car l'absolutisme lui-même a besoin, pour se soutenir de rencontrer au moins dans quelque fraction de la population qu'il est appelé à régir, certains principes de religion, de moralité ou d'honneur dont il ne reste plus ici que de bien faibles vestiges) elle continuera à rouler dans un abîme sans fonds de révolutions et de misères jusqu'à ce qu'une réforme complette se soit opérée dans ses mœurs; ou plutôt les blancs finiront par être expulsés en masse de son territoire, et cet événement, dans certaines parties, ne me paraît pas même fort éloigné.

Nous avons vu dans cette notice combien la race blanche est peu nombreuse dans l'Equateur

relativement aux deux autres et surtout à la race indigène: il y a à peine un blanc sur 17 individus. Plusieurs autres états américains, les deux Pérou entr'autres se trouvent dans une position pareille sinon pire. Serait-il donc bien extraordinaire, dans cet état de choses que les deux races noire et indienne qui ont tant à se plaindre de la nôtre ne finissent, à force d'entendre parler d'indépendance à force de prendre part aux combats que se livrent entr'eux les blancs pour se compter, par chasser leurs oppresseurs et par se rendre enfin maîtresses du pays? la race indienne seule peut y suffire et au delà.

La crainte d'un soulèvement des nègres et des mulâtres est déjà générale sur toute la côte que j'ai parcourue tant dans l'Atlantique que dans la mer pacifique, surtout depuis l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, et il paraît que dans les deux Pérou, les indigènes se sont beaucoup aguerris pendant les dernières années et qu'il ne leur manque plus que de la résolution et des chefs pour écraser les blancs, si cet événement avait lieu et la fin prochaine des troubles civils me paraît seule, je le répète, pouvoir l'empêcher, les arts, les sciences et les habitudes de la vie sociale n'ayant jetté de profondes racines en Amérique que parmi les blancs, les germes de la civilisation achèveront de disparaître avec eux de cette partie du nouveau monde et les peuples qui l'habitent rentreront, pour des siècles encore dans un état de demi barbarie. l'Exemple de St Domingue est sous nos yeux.

A bord de la Corvette du Roi la Victorieuse en mer sous le tropique du Capricorne long. 83° 25' à l'ouest du méridien de Paris le 19 août 1834. Le Commissaire du Roi près l'état de l'Equateur.

Signé Buchet Martigny.

Protêt de M. Rocafuerte adressé au Président du Congrès de l'Equateur.



Une forte fièvre m'a empêché d'assister à la séance du congrès du 14 du courant. Aujourd'hui que je suis convalescent et que l'état de ma santé me le permet, je crois que mon premier devoir est de me présenter au congrès comme député de la province de Pichincha et de protester solennellement contre les attentats commis en dernier lieu par un ministère pervers, (malvado) oui pervers, je le répète et je le prouve: De qui se compose le Cabinet actuel? d'un vil Garcia del Rio, d'un de ces phénomènes d'iniquité qu'enfantent les révolutions, et que l'opinion publique des habitans de Lima désigne comme le voleur (el ladron) de l'emprunt du Pérou, du plus grand ennemi de l'indépendance de l'Equateur, car il fut le ministre sanguinaire de l'usurpateur Urdaneta, enfin un homme qui pour ses crimes et ses bassesses, fut expulsé de son pays natal en 1830. — d'un Gotti (Godo) hypocrite, esclave de Ferdinand VII qui s'est converti en bourreau de la liberté Equatorienne. — Enfin d'un avocat accusé publiquement de vénalité, toujours vendu au pouvoir triomphant et qui est encore couvert du sang d'illustres patriotes. Quelle confiance peut inspirer, quel bien peut faire à l'Equateur, ce triumvirat exotique de perversité, d'hypocrisie et de bassesse? qui peut être assez stupide pour croire aux paroles et aux protestations de probité politique de ces héros de l'empire criminel de la tyrannie révolutionnaire. S'appuyant sur la force brutale des armes, renforcés par l'arrivée du bataillon Vargas qui était à Otavalo et par l'immoralité d'un congrès corrompu, composé en majeure partie d'ecclésiastiques ambitieux,

d'employés serviles et de monopoliseurs intéressés à la continuation de l'agiotage et des fermes. ils ont déployé les étendarts de l'insolent despotisme militaire et avec des menaces insultantes ont renversé la constitution et détruit toutes les garanties sociales; ils ont forgé (Grajuado) une de ces conspirations insignifiantes qu'invente facilement le machiavélisme sans se donner la peine seulement de la cacher sous des apparences de vraisemblance et sans se souvenir que trois jours auparavant, le Président, dans son message au Congrès avait annoncé que la paix et la tranquillité régnaient dans la république. pourquoi donc la troubler par l'inique demande de facultés extraordinaires? pourquoi supposer un état de guerre civile qui n'existe pas ou des calamités imprévues qui ne sont arrivées à la connaissance de personne? pourquoi donner le scandale de concéder des facultés extraord.res quand elles sont le moins nécessaires et quand commencent les séances du congrès? La raison en est toute simple, c'est ~~que les pervers~~ parceque les pervers ne reculent devant aucuns moyens quelqu'iniques qu'ils soient pour satisfaire leur rancune, leur ambition et leur avarice; parceque les Ministres se sont proposé d'éteindre la liberté de la presse; parcequ'ils ne respirent que la vengeance contre les courageux écrivains qui couverts de l'art. 64, titre 8 de la Constitution, ont fait circuler des écrits auxquels ils ne peuvent répondre victorieusement et qu'il leur est plus facile de réprimer par les emprisonnements, l'exil et les cruelles persécutions, parcequ'ils prétendent détruire les moyens de reconnaître la vérité, parcequ'ils veulent envelopper d'obscurité tous les actes de leur tortueuse administ.on

parcequ'ils ont l'intention de détruire tout esprit de républicanisme et travaillent enfin à éloigner tous les obstacles qui s'opposent à l'exécution de leurs plans de trahison et à leurs futures entreprises d'un agiotage lucratif. Telle est mon opinion. Je la dois représenter dans le Congrès comme député de la province de Pichincha et je l'expose avec toute la franchise qui convient au vrai représentant du glorieux (glorioso) peuple qui est reconnu comme le premier né de l'indépendance.

Incapable de trahir mes sermens et voyant l'impossibilité de remplir les espérances de mes commettans, ma conscience et mon patriotisme m'imposent le devoir de me séparer d'un congrès qui a perdu toute sa force morale par la concession intempestive de facultés extraordinaires et qui a coopéré au triomphe de la tyrannie militaire sur la ruine de la Constitution et des lois.

Quito le 16 Septembre 1833.

Signé — Vicente Rocafuerte

(Msc. 7588.)

Cy commence la très noble et la très merveilleuse histoire du Purgatoire Saint Patrice.

Ou temps que Saint Patrice le grand preschoit en Islande la divine parolle de Dieu, N.-S. s'apparust a luy et conferma son preschement par glorieux miracles. Or est verité que apres un petit de temps, mena N. S.r J. C. le glorieux Saint Patrice en un lieu ou il y avoit moult grant desert; et adonc lui monstra une moult grande fosse qui estoit moult obscure par dedans, et lui commencha a dire en ceste maniere, : car quelconques qui enterroit dedans vray confes et repentant de ses pechés, et bien créans en la foy, il seroit pour vray tout espurgiés en un jour et en une nuyt de tous les pechiés quil fist onques depuis l'eure quil nasquist du ventre de sa mere, et si verroit les tourmens des mauvais et les joie des bons.

Et lors, quant N. Sire lui eust ce dit, si s'en alla et s'absenta de ses yeulx, et adonc fu li preudome moult liez d'avoir veu N. S. et aussi de ce quil lui avoit monstré la fosse par quoy il porroit à l'aide de Dieu convertir tout le peuple d'Ybernie. Et fist une moult belle eglise ou

ung lieu de ce lieu et y mist et ordenna chanoines
riuller de l'ordre de S. augustin. Et fist la fosse qui
est devers Orient close de bons murs, a bonne pierre
tailleis, et fist et ordenna le cemitaire ou ung lieu
du cloistre, et fist faire bonnes portes, et fist mettre
bonnes serreures, à fin que nuls n'y entrast sans congié.
Et commenda ~~tout temps~~, que le prieur de léans
gardast la clef de la porte; Et est verité que depuis
moult de gens entrèrent en celle fosse ou temps du bon
preudomme S. Patrice pour leur penitance faire
qui en sont retournés, et disoient quand ils estoient
revenus quils avoient souffert moult grant paine
et moult grans tourmens, et aussi avoient veu maintes
joies.

Après la mort Saint Patrice, preudomme
de bonne vie, fist faire le prieur de léans un moult
bel habitacle delez le dortouer aux chanoines. Car
celi prieur si estoit très viel quil n'avoit que une seule dent
en sa bouche, et pource, il ne vouloit mie que les
jonnes religieus de leans l'eussent point en despit pour
sa viellesse, ne quil leur feist nulle ennuy. Car saint
Grégoire ~~dire~~ nos dist en cette manière que non
obstant ce que le viel homme ne soit mie de son corps
malade, si est-il non pourtant en aucune enfermité
pour le non povoir et la foiblesse de son corps.

Or est vrai que les plus jonnes hommes
de leans si le aloient moult souvent, celi preudomme
visiter et veoir. Et lui disoient par amours et par joie
et par jeu en ceste manière: "Beau-père, combien

longuement vouldrois-tu encore demourer en ceste présente vie, et aussi dedans combien de temps t'en vouldroit departir?" Et adonc li preudomme leur respondi en disant aussi: "Certes beaux filz je vouldrois mieulx (se à Dieu plaisoit) tost departir de ceste vie que ainssi si très longuement vivre en mourant. Car ycy ne sens-je la douleur non."

Et est bien la verité que ceulx qui ce lui demandoient, avoient ouy maintes fois chanter par nuit les angles en l'abitacle du S. Preudomme, et les chans que les angles chantoient si estoient tels: "Eu es benoit et benoit soit le dent qui est en ta bouche, qui delitable viande ne savoura oncques." Car le preudomme ne mengoit que pain noir tout sec et sans sel, et bevoit eaue froide. Et au derrenier il avint qu'il trespassa de ce siecle à l'autre, et après sa mort, si entrerent maint homme en celui purgatoire dont les uns revindrent et les autres si ne revindrent mie, ainçois périrent de tout en corps et en ame.

Or est vray que tout ce que ceulx dirent qui revindrent, si comme ils virent et sentirent, si est de point en autre mis tretout en escrit en l'esglise. Et la coustume est telle que nul n'y peust entrer en ce purgatoire se ce n'est pour ses péchiés espurgier, et aussi par le congié de l'evesque soubs qui est celi purgatoire.

Et adonc quant aucun veult entrer en celi purgatoire, il vient à l'évesque du lieu et lui dist son tatent. Adonc l'evesque, avant toute euvre, lui consilie et deslos qu'il n'i entre mye, et si lui dist que maint homme y sont entrés devant lui qui oncques depuis ne

revindrent. Et adonc s'il voit que li hons est constant et quil ne veult lessier son propos pour chose qu'on luy die, adonc il lui baille ses lettres et l'envoie au prieur de l'Eglise. Et quant le prieur a leu les lettres, il lui dist adonc son propos et sa volenté, Et adonc li prieur li desloe tres durement qu'il n'entre mye dedens le purgatoire. Quant le Prieur voit sa ferme constance, il le fait entrer en l'eglise et estre en jeunes et en oroisons nuyt et jour. Et au chief de XV jours il assemble tout le clergie d'ilec entour, et adonc le prieur le confesse et li administre le precieulx corps N.S. et adonc prent l'eaue benoicte et la beneiscon que S. Patris et ses ancesseurs y establirent, et le maine le prieur et le clergie à l'uis du Purgatoire à moult grant prièrs et a moult grans processions, chantans la letanie moult devotement.

Et adonc lui euvre le prieur l'uis et si lui dit et expose moult expressement tout le peril qui y est, et quil peust estre en son véaige, et comment les ennemis infernaulx l'assauldront. Et comment maint homme y ont esté perils et se li homs ne veult laissier son proppos pour chose quil lui dit, adonc le seignent et beneissent tous les prestres qui sont ilec, et adonc il se recommande a leurs oroisons et adonc le seignent et puis entre en la fosse.

Et le prieur ferme l'uis après lui: et la procession s'en reva. Et l'endemain au matin revienent tuit li prestre et li clerc a luis de la fosse et le prieur euvre l'uis. Et se l'homme y est trouvé, on le maine à grant feste en l'eglise et demeure la XV jours, mais se ils ne le treuvent à celle meisme heure

qu'il y ait entré le jour devant, il y scetent bien certainement qu'il est perdus en corps et en ame et adonc le prieur referme l'uis et ainsi il se revient.

Ore est bien la verité que ~~du temps~~ du roi Achevenon qui fust roi d'Engleterre, avint que un chevalier qui avoit à nom Essever se vint confesser a l'Evesque en quelle ~~eveschie~~ cil purgatoire est, et quant l'evesque ot ouye sa confession il le comença mlt à blasmer pour les désordennances de ses horribles pechiés. Et lors fut li chlr moult dolent, et si porpensa mlt amerement comment il porroit faire satisfaction et condigne peniten~~ce~~ de ses péchiés.

Et adonc si comme l'evesque lui volt chargier penitance de ses pechiés, selon ce que son delit le requeroit, adonc le chlr lui commença à dire: "Sire vrayement je prendray la plus greve penitence de toutes les autres, car je y enterray ou purgatoire S. Patris. Lors l'evesque se le reconcilia moult quil feist autre penitence, ~~de toutes les autres~~ ~~[illegible]~~ et lui dist quil procurast à entrer en aucune religion. Et il lui respondi que non feroit jusques à tant quil eust esté ou purgatoire. Lors l'envoia l'evesque par devers le prieur du lieu. ~~et ~~ ~~tant~~ Et fust en l'eglise par l'espace de XV jours en jeuner et en oroisons, et au chief de XV jours tout le clergie d'ilecques entour si furent assemblés et chanta l'en la messe très bien matin. Et adonc le chlr se escommunga et prist l'eaue benoicte et puis d'ilecques le menerent le clergie à moult devote et grant procession jusques à l'entrée de la fosse, et quant le prieur ot l'uis ouvert il dit au chlr devant tous culs qui la estoient: "Beaulx " amis vecy-ci le lieu où tu veulz entrer, mais se tu veulz croire

nostre conseil, tu t'en retourneras et amenderas ta vie en autre manière en cest siècle; car maint homme sont léans entrés qui oncques ne revindrent depuis. Adonc li Chlr respont comment quil aille qu'il y enterroit la dedens pour le espurgier de ses péchiés.

Lors le priour lui commença à dire: Ore doncques puis qu'il est ainsi, tu t'en yras moult longuement par ceste crente sente, et au destrain en la parfin, ystras hors, et trouveras un champ ou tu trouverras une moult grant salle faitte par tres grant maistrisse, et par mlt grant artifice merveilleus; Et aussi comme tu enterras ens, Dieu t'envoiera ses messagers qui te enseigneront que tu feras. Et après ce que t'auront enseigné ils se despartiront de toi et te lairront tout seul.

Et adonc, cil qui avoit esté à mainte place armés de fer et d'acier en mainte guerre et en maintes batailles, encontre les gens de cest siècle, si s'en volt de sa proppre volunté et mouvement aler combattre ou nom de Dieu moult hardiement en soy vengent de ses pechiés encontre les ennemis de l'humain ligne, armé de foy d'esperance et de justice.

Ore est-il vrai qu'adonc avant toutte chose, il se recommanda mlt devotement aus orisons des preudens hommes de léans, et fist faire son obseque si comme se il fust trespassés de cestui siècle et leur donna assez du sien pour ce faire. Et en après il se saigna mlt bien et dévottement et puis entra hardiement en la fosse. et adonc le Priour de léans ferma l'uys desus lui.

Ore est vrai que quant li Chlr ot pris congié il s'en ala tous jors devant soy moult longuement et mlt hardiement tout seul par my celle fosse parfonde et tant ala quil perdi lumière et toute clarté. et quant il fust alés mlt longuement en celle obscurté, si lui vint une petite clarté, aussi comme ce seroit le point du jour. et par celle clarté il vint ou champ et en la salle que li priour lui avoit

paravant dist.

Ore est vrai quel là n'avoit point de clarté se ce non comme il y a en ce monde es jours d'ivers vers le vespre. La salle si n'estoit mie de parois entieres, ainçois estoit a coulombes et a arches entiers moult merveilleusement edifiée et estoit tellement ordenné et composé quil sembloit estre uns droit cloistre à moignes. et si comme il consideroit et disoit en soy meismes quil n'avoit oncques veu le pareil ne nulle si très belle en cest monde; adonc quant il ot assis une moult grant pièce si vindrent à lui XII grans hommes qui sembloient estre d'ordre de religion nouvellement vestis et tous estoient vestus de blanches robes. lors ils entrèrent léans et le saluerent de par Dieu et puis s'assisdrent. Et li uns qui bien sembloit estre le premier et maistre de tous les autres commença à parler à lui pour touls et lui dist en ceste manière: "Benoist soit Dieu
" qui toutes choses a en son povoir et qui en ton cueur et
" coraige a mis si très bon propos et si commencié le bien quil
" à commencié en toy. Ores entens mon beau filz ce que te
" convient faire.

"Il est bien la verité que si tostost que nous serons
" yssus et departis de ceste salle, elle sera tantost toute plaine
" de déables qui moult cruellement te tourmenteront et te
" menaceront encore d'avoir pis; affin quils te facent destourner
" de ton bon propos. et se tu t'assentes en rien a euls pour
" mesaise quelconque quils te facent, tu periras en corps
" et en ame. Et se tu es bien constant en la foy de JHC, et que
" du tout tu mettes ta fiance en Dieu, toutes tes faillies et
" pechiés te seront pardonnés et quittes. ore mon beau filz
" entens bien ce que je te dirai. Garde bien que tu aies le nom
" de Dieu en ta remembrance, et par ce tu seras tousjors delivré de
" tous les tormens où tu seras ne quils te porront faire. mon
" beau filz, nous ne povons plus ci demourer avec toy; nous te
" commandons à Dieu." Et adonc lui donnerent leur beneiçon, et tantost s'en partirent. Et il demoura tout seul armé du haubert de justice, couvert de l'escu de foy, et le cueur et le chief armé du bouclier d'esperance.

Ore donc quant avint que comme le chlr se seoit

tout seul en la salle, et attendoit en mlt grant hardement
la venue et les batailles et tormens des ennemis d'enfer,
il ouy soudainement une si très grant noise, si comme se
se tout le monde se feust esmeus. Car il lui sembla
certainement que se toutes les gens et toutes les bestes de
cest monde feussent assemblées ensemble et criassent
chascun son cry, et tous ensemble à une vois, ils ne
feissent mie greigneur noise; Et se la vertu de Dieu ne
l'eust aidé et garanti, pour vrai il fust yssus hors de son
sens.

Ore est bien la vérité que après ceste noise
qui fust si très grant et si très hydeuse, avint l'orrible
vision des déables qui sont persécuteurs des pecheurs, qui
de toutes parts de la grant salle là devant lui tresbuchoient,
saillouent, dansoient, grimassoient, si très espessement,
que nuls ne les povoit compter.

Ore est certain qu'il les veoit bien en
mlt hideuses et horribles et diverses fourmes et en laidier
et le saluoient en gibbant, et lui disoient aussi comme en
reprouche en ceste manière: "Les aultres hommes qui
nous servent ne viennent mie à nous jusque après la
mort, et pour ce, te devons plus grant gré savoir et dois
avoir greigneur loyer. Et soies en certain que nous te
rendrons plainement tout ce que tu as deservi ou
temps passé. Ore meschant malheureux, tu es ci venu
pour souffrir tourmens pour les pechiés que tu as fait. Or
auras-tu avecques nous paines et douleurs perpetuelles, mais
pour ce que tu nous as bien servi ou temps passé, nous te
~~ferons tant de grace~~ se tu veuls croire nostre conseil, et
tu t'en vueilles aller arrière ou monde, nous te ferons
grant bonté et grant courtoisie, car nous te lairrons
encore mlt longuement vivre en grant joie et mult
grant prosperité; ou se ce non, tu perdras toutes les
choses qui te sont doulces, tu les trouveras mlt ameres et
au corps et à l'ame."

Et tout ce lui disoint-ils pour le J.
de avoir et oster hors de son propos, et le menus... par
leurs losenger en maintes manières. mais le Chlr de Dieu,
disoit en son couraige quil n'en feroit riens et J. despitoit
en son cuer tout ce quilz lui disoint; ne tenoit compte de
leurs menaces, ne de leurs losenger, ne oncquez in fust esbahi
ne pour l'un ne pour l'autre, ains se seoit en la grant salle
devant culx tout cois, et oncquez mot pour tant de
preschemens il ne leur donna ne dist.

Adonc quant les deablez virent quil les
despisoit du tout, culx, leur menacer et leur losaigner adonc
ils commancherent à croistre et a estraindre leurs dens sur
lui et mlt hideusement, et adonc ils firent mout mlt grand
feu ou mylieu de la salle et li lierent les piés et les mains
et le getterent mlt despiteusement ou mylieu du feu et le
trainerent par le brasier. mais cil qui fu mlt garni du
Sél N. S. J. C. n'oublia mie ce que les preudes hommes
lui avoient enseigniés, ains tantost appella le nom N. S. J. C.
et ainsi se deffendi de leurs assaulx. J. ot adonc mlt grant
joie en son cuer.

Ore est vrai quilz firent un autre plus grant feu
et le rejetterent dedens, mais quant il nomma le nom J. C.
de fait tout le feu se destaigny quil ne demoura oncquez
une estincelle. Lors firent les deables mlt grant dueil et s'en
yssirent mlt courroucié hors de celle salle, et se departirent
d'ilec pour aller en diverses contrees, mais ne pourtant, en
demoura assez foison entour le Chlr.

Et adonc culx qui y demourerent, le menerent
parmi mlt gaste terre. celle terre estoit noire et mlt
tenebreuse, ne oncquez rien du monde ne vist, J.
grant quantité de déables non, qui le trainoient parmi
celle terre. La ventoit un vent J. tres fort que a paine
le povoit l'en oir. mais il fust avis au Chlr quil le perçast
de part en part emmi parmy le corps.

En apres dela, le menerent tout droit vers
Orient où le soleil se liève ou plus longs jours d'esté, et
adonc quant ils furent la, J. tournerent le chlr vers celle
partie où, les plus longs jours d'yver le soleil se liève, et

jusques se viendront autres comme à la fin du monde.

Là, ouy le chlr crier, plourer et braire si tres hideusement que lui sembla que toutes les gens qui sont en cestuy monde fussent ensemble pour en faire grant dueil. Et comme il vint plus près, et plus cler les oy, et plus y avoit de doulours. Ore quant ils eurent tant longuement mené ça et là par diverses contrées, si le menèrent en un plain champ mlt long et mlt plain de doulours et de chetiveté. il ne povoit nullement veoir la fin du champ tant estoit long. La avoit hommes et femmes de divers ages qui se gissoient tout nus trestous estendus à terre le ventre dessoubs, qui avoient des clous ardans fichiés parmi les mains et parmi les piés. Et y avoit ces grans dragons touls ardans qui se seoient sur euls, et leur fichoient les dens tous ardans dedens la char, et sembloient qui les voulsissent mengier. De la grant angoisse que euls souffroient ils mordoient la terre telle heure estoit, et aulcunes fois ils crioient mlt piteusement mercy! mercy! mais là, n'y avoit qui pitié en éust ne mercy. Car les deables couroient entre euls et par dessus euls qui les battoient mlt cruellement.

Adonc disrent les deables au chlr: "Ces tormens souffreras-tu se tu ne crois nostre conseil, et nous ne te requerrons autre chose fors que tu laisses ce que tu as encommencié, et si t'en retourne. et nous te convoierons et ramenerons à la porte par où tu y entras. et si t'en yras sans mal souffrir; et le chlr ne les deigna onques oïr ne respondre; et quant ils virent ce, ils le gecterent contre terre, et lui vouldrent ficher les clous parmi les mains et parmy les pieds; adonc il appella le nom J.C. et lors ne porent onques li deables nul mal faire.

Lors, de ce champ li deables le menerent en un autre champ. Là, avoit-il assez plus grant doulours que ou premier. Ce champ estoit plain de divers gens de divers ages qui estoient ainsi appareillés qu'ils estoient si comme les autres fichiés de clous ardans parmy leurs membres, mais ceulx cy

[illegible] avoit [illegible] Et il y avoit des [illegible] qui
les [illegible] le vent et la tourmente, et
[illegible] les diables [illegible] par [illegible]
[illegible], et [illegible] sur leur [illegible], et
[illegible] [illegible] [illegible] tous ardans et [illegible]
[illegible] la [illegible]. Et il y avoit grant compaignie [illegible]
[illegible] ardans, qui avoient les [illegible], et les [illegible]
[illegible] parmi leurs piés, et [illegible]
[illegible] dehors [illegible], et les diables couroient parmy
[illegible] partout [illegible] sans avoir pitié nul. Et les
diables [illegible] en [illegible], [illegible] en tous [illegible] souffrirons [illegible]
[illegible] retournés, [illegible] qu'il a [illegible]
[illegible] les diables le [illegible] à force, mais [illegible]
[illegible] pour [illegible] appella le nom de N. S. J. C. et [illegible]
[illegible] et le [illegible] dans le [illegible] champ [illegible]
[illegible], [illegible] il y avoit [illegible] de quoy on peust avoir [illegible]
[illegible] grant compassion au cuer.

[illegible] avoit tant de gens de diverses [illegible] et
[illegible] le champ en [illegible] tout plain, qu'il n'y a nul
[illegible] qui peust compter les gens qui [illegible] encontre la
[illegible] tous ardans, qui [illegible] jusques [illegible] piés
[illegible] de [illegible] [illegible]
[illegible], [illegible] plusieurs autres [illegible]
[illegible] qui sont bien près de la mort et à paine pourroient [illegible]
[illegible] les [illegible], et [illegible] autres, [illegible]
le [illegible] que nous [illegible] de [illegible] et
[illegible] qu'il [illegible] de part en part. [illegible]
[illegible] les diables les [illegible] en [illegible]
[illegible] grant [illegible].

[illegible] le vent [illegible] les diables [illegible]
[illegible] souffrirons [illegible] [illegible]
[illegible], [illegible] pour [illegible]
[illegible] qu'ils [illegible], [illegible] autres, [illegible]
[illegible] [illegible], et le [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] le nom de N. S. J. C. [illegible]
[illegible], [illegible] [illegible] les diables de la [illegible] et [illegible]
[illegible] [illegible] les diables de la [illegible] et [illegible]

y estoient envers. Et il y avoit des serpens mordans qui les mordoient les oreilles, les yeulx, le nes et la bouche. et avoit des déables qui leur boutoient par my les bras et membres des clous ardans, et leur mettoient leurs testes sur leurs pis. et si leur fichoient des aguillons tous ardans es cuers. Et sur les pis de tieulx, il y avoit grans crapaux moult hideux trestous ardans, qui avoient les becs agus, et les leur fichoient moult angoisseusement parmi leurs pis, et moult se enforçoient leurs cuers dehors saichier; et les déables couroient parmy eulx et partout les batoient sans avoir pitié nul. Et les deables disoient au Chlr; "ainsi en tous mens souffreras tu si tu ne t'en veulx retourner. et pource quil n'en volt rien faire les deables le vouldrent tourmenter à force, mais ils ne porent pour cequil appella le nom de N. S. J. C. et delà puis le prindrent et le menerent dans le second champ ou tiers, où il y avoit assez cause de quoy on peust avoir en moult grant compassion au cuer.

Car là avoit tant de gens de diverses aages et tant que le champ en estoit trestout plain; qui n'y a nul vivant qui peust compter les gens qui la gissoient encontre la terre tous ardans, qui dez le chief jusques aux piés ne trouvast on mie tant de place où on peust l'un mettre son doit. Or est verité que eulx s'en pleignoient aussi comme font ceulx qui sont bien près de la mort, et à paine pouvoient ils fourmer leurs voix; ils étoient nus comme les autres; et est bien la verité que uns vens ventoit sur eulx si très froit et si très fort quil les brisoit tous, et percoit de part en part. Et de rechef les deables les battoient et tourmentoient que c'estoit moult grant hideur à veoir.

Adonc lui vont dire les déables en cestemanière: le grant tourment souffreras tu avecques nous se tu ne retournes au monde, mais pour paours ne pour promesse que ils lui faisoient, il ne volt oncques consentir. dont le commencerent a gecter contre terre, et le vouldrent tourmenter, mais il appella le nom de N. S. J. C. et ainsi s'en eschappa. moult se penoient les deables de le grever et de

tourmentes.

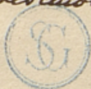
Et adonc du tiers champ ils le menerent ou quart champ, qui tout estoit plain de feu grégeois, et en ce champ estoient toutes manières de douleurs et de tourmens et a merveilles y avoit mlt grant foisons de gens de diverses aages. Dont les uns pendoient par les piés à chaines de fer ardant, les autres par les mains les autres par les bras, les autres par les jambes, et avoient leurs testes dessoubs, qui ardoient en feu et flambes de feu, de souffre, moult hydeusement. Et tiels avoient cros de fer tous ardans par les yeulx et par les ~~main~~ narines, et par les oreilles, et par les faces, ou par les membres et par les mammelles, ou par les autres membres honteux. Les autres si ardoient en fournaise, tous bullans de feu, toutes plaines de souffre et les autres rotissoient sur grans grils de fer; les autres tournoient dessus le feu. Les autres degouttoient les gouttes de divers metaulx que les deables fondoient sur eulx. Et ainsi diversement les tourmentoient nuit et jour sans point cesser, ne n'y avoit nully qui en eust pitié ne mercy.

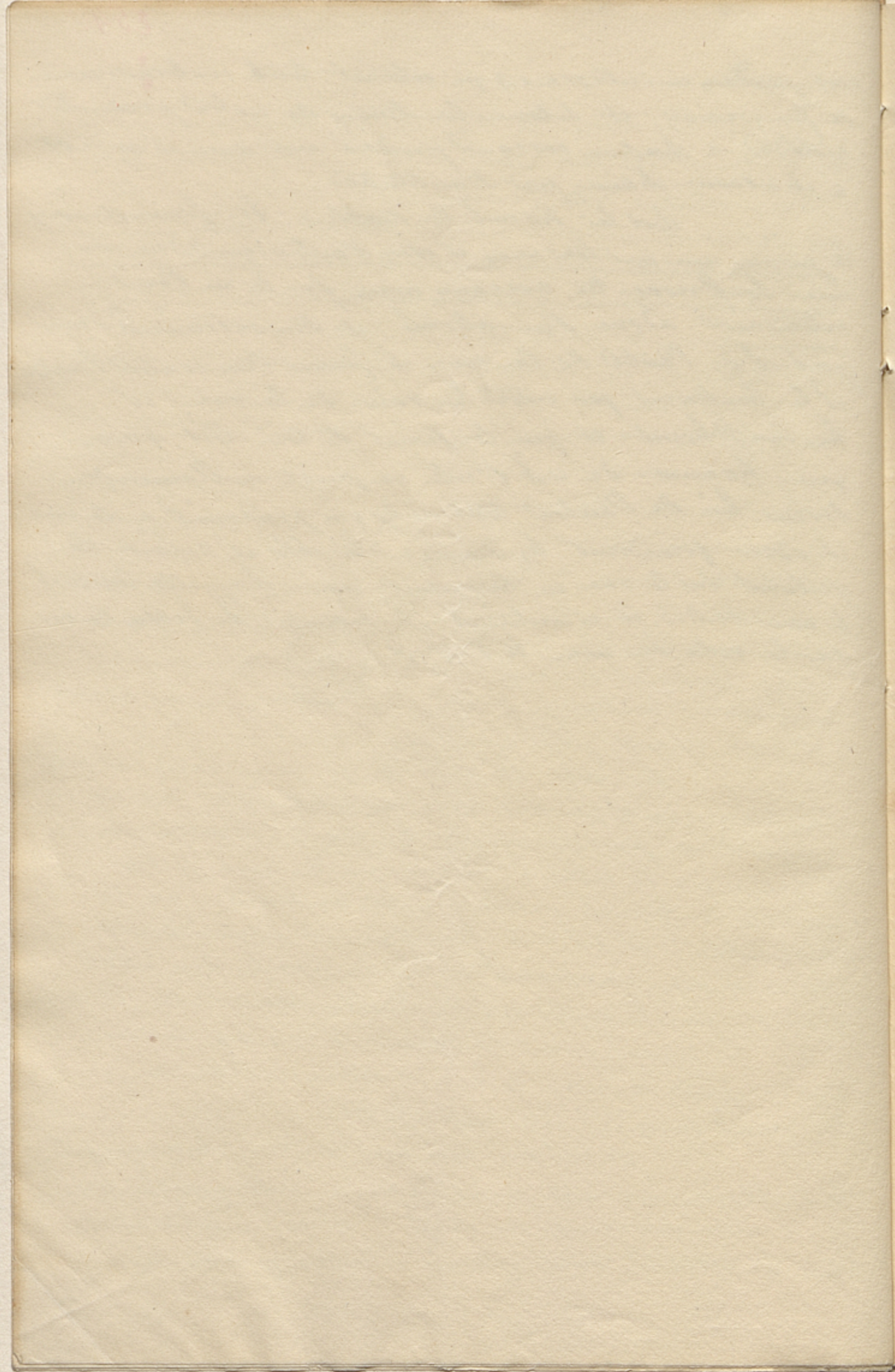
La vitt le chlr de ses compaignons et mlt bien les congnutt, et bien vrai est qu'il n'y a homme au monde qui porroit compter les cris, les brais, ne les villainies qui la estoient. Car avecques les gens qui les martires souffroient y estoient aussi les deables qui les tourmentoient et qui très horriblement menoient mlt grande noisse et crioient et ulloient et les dens estraignoient. La le vouldrent les déables tourmenter. Et adonc le chlr qui avoit grant hardement et bon cuer en son ventre appella le nom de N. S. et adonc les ennemis ne lui porent oncques nul mal faire.

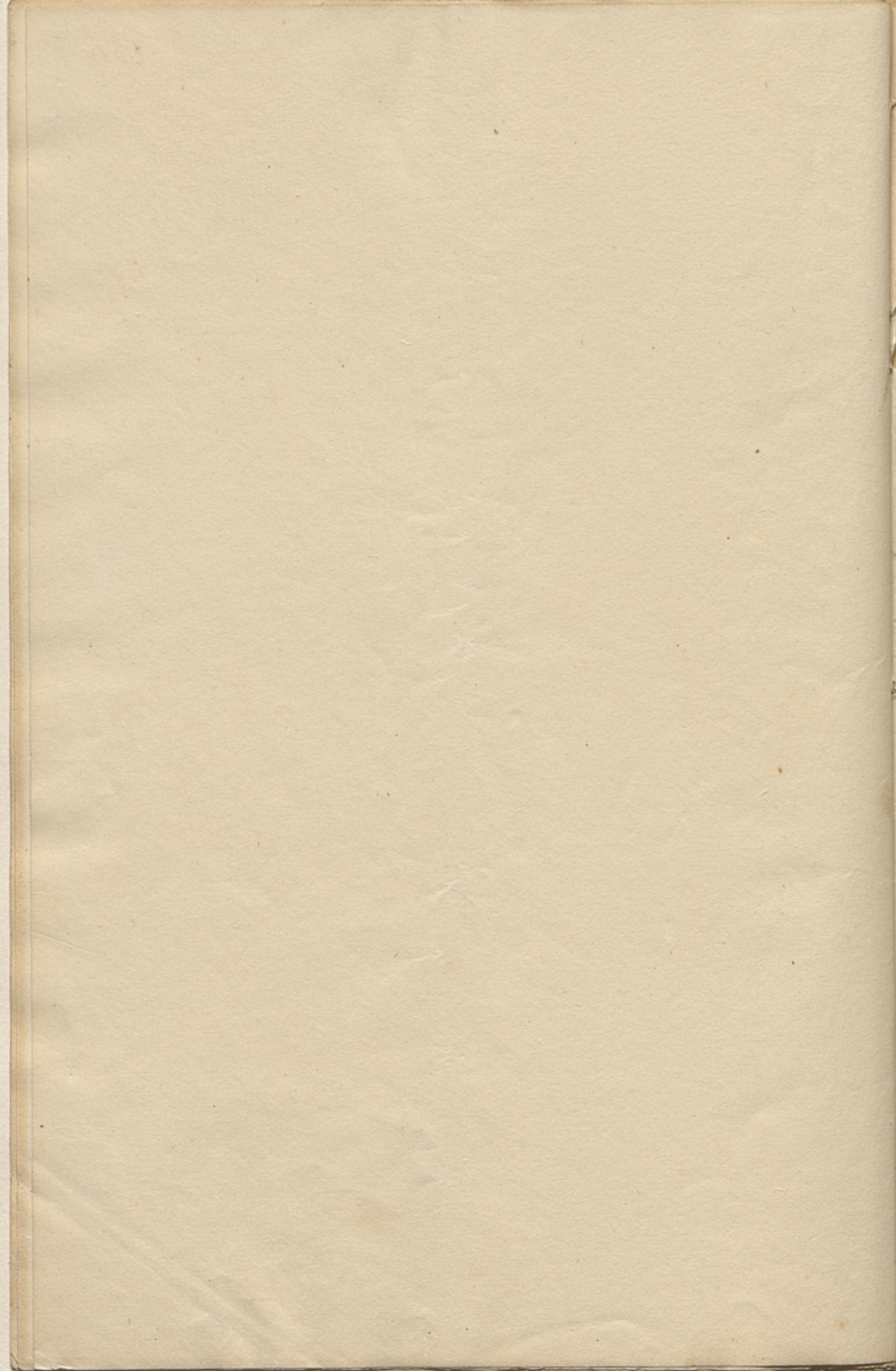
Or est bien vrai que après ce, le menèrent les deables en une mlt grant valée et mlt parfont où il vit une mlt grant roe de fer tout ardant dont les rais si estoient toutes plaines et encharges de chaines et —

vos pendans en icelle graie, qui estoient tous embrasés de feu gregeois; et selonc la teneur de notre presente histoire, a chascun avec qua pendoit une ame et autres a chascune chaine, par similitude.

Lors lui distrent les deables: briefement nous te jurons que en tous nous et asses d'autres que tu ne voi mie souffreras-tu avecques nous se tu ne t'en retournes. adonc s'en alerent et s'en retrairent d'une part et de l'autre de la roue et furent l'un contre l'autre, et le boutterent par entre les rais de la roe et le souffleront et puis la firent si très tost tourner que homme de cest siecle ne peust nullement deviser lui de l'autre tous ceulz qui pendoient a la roe; et adonc prindrent les deables le chlr et defait le getterent sur la roe en tous nant, mais il appella tantost le nom de N. S. et incontinent il descendit de dessus la roe par la vertu du nom N. S. J. C.







Le Claquet
de la Fronde
sur la Liberté
des Princes.
avec une Elegie
aux Dames
Frondeuses
Par le menuisier de Nevers.



M. DC. LI.





Le Caquet de la Fronde
Sur la Liberté de Messieurs les Princes
avec une Elegie aux Dames Frondeuses.

Parmy tant de subjets que le Ciel nous Envoye
Pour bannir la tristesse et vacquer à la joye,
après avoir souffert tant de justes douleurs
que nous avoient causé les ministres voleurs,
En ces jours consacrés à la Resjouissance
Un Air qui deja plait à toute la France,
de voir que la douceur vange la Cruauté
que nos princes remis en pleine liberté
semblent autoriser l'allegresse publique
à leur prester sa voix, afin qu'elle s'explique;
il est temps desormais de gouster des plaisirs,
souhaités ardamment avec tant de desirs,
puisque l'heureux projet qu'avoit conçu la Fronde,
Reussit à la fin au gré de tout le monde,
il est vrai que ce fou de qui l'ambition
fomentoit les motifs de notre affliction,
pourra de desplaisir mettre fin à sa vie
Mais qu'il peste s'il veut et qu'il meure d'envie
une brebis galeuse ou deux ou trois agneaux

Ne doivent pas gater tout le corps des troupeaux.
Le rouge cramoisi n'a plus rien qui nous flatte,
L'Eminence est au bas avec son ecarlatte,
les coyons qui jadis lui portoient du respect
fuyent honteux de lui dedaignant son aspect.
La france toute entiere a conspiré sa perte,
de nos braves captifs la prison est ouverte
d'autant moins supportable à des princes françois
que meme elle n'est pas permise par les loix,
un superbe apperçoit trop tard à son dommage,
qu'un vassal qui s'attaque aux princes n'est pas sage,
il connoit son deffaut et je crois sans mentir
qu'il n'est pas à present à s'en bien repentir,
Encor n'est il pas seul de cette humeur fantasque,
des françois s'ont melés dans la meme bourasque,
mais tous les sectateurs de ce lache parti
ont dans un corps françois un coeur mal assorti
ils enragent de voir l'apostheme crevée
et de leur maudit chef la puissance enervée.
il etoit trop enflé de ses prosperités
il falloit ce revers à ses iniquités,
et que pour s'opposer à son orgueil extreme,
Gaston interposât sa puissance supreme,
[illegible] a fait un coup d'Etat
En rabattant ainsi les cornes de ce fat,

Prince tres Genereux dont l'illustre naissance
Fait de nostre Grand Roi la plus noble alliance
Chassez le Tyranneau qui malgré votre sang
Veut usurper sur vous meme le premier rang
et ne permettez pas que le vilain Bardache
publie aux Etrangers nostre pays Gavache:
Sages dispensateurs des Tresors de Themis,
Sur cet auguste Throsne ou les dieux vous ont mis,
ou sont en champs d'azur les fleurs de Lys semées,
Gardez le droit du Roi, Gardant vos Renommées,
punissez le Coupable et vangez les affronts
que le ~~traitre~~ a promis de mettre sur vos fronts,
Frondez si fortement que le bruit de la Fronde
Etau de son pouvoir, vainqueur par tout le monde,
Enfin faites connoitre à la posterité
que vous etes Tuteurs de la minorité,
invincibles Frondeurs honneurs de nos Provinces,
appuys de ce Royaume et soutiens de nos princes,
Tachez pour couronner la Gloire de vos faits
qu'en ces jours nous puissions voir renaitre la paix;
C'est le plus noble emploi que vous deviez pretendre
et que nostre Grand Roi de vos vœux doive attendre.

Elegie

Aux Dames Grondeuses.

Mesdames de la Gronderie
ô Vous dirai! il faut que je die,
quand j'entends appeler Grondeur
ce qui proprement est Frondeur:
mais il n'importe appelez Gronde
ce qu'il faut nommer une Fronde;
ce n'est dispute que du mot,
et vous me prendriez pour un sot,
si la muse qu'ici j'invoque
s'arretoit à cet Equivoque;
il suffit que vous m'entendez
lorsque je dis que vous Grondez.
ô Donc, Mesdames les Grondeuses,
vous parlez sans etre honteuses
et sans que vous cliniez les yeux,
de ce que vous aimez le mieux;
car le mot de Gronde en usage
ne rougit point votre visage,
une dit, dans votre Entretien,
ah! que mon mari gronde bien!
lorsque je parle au milieu de Gronde,

(Dit l'autre) aussitot il me gronde
si quelqu'un vient soudainement
ou mêle un mot du parlement
pour cacher la supercherie
de cette basse fronderie.

Epigramme

aux mêmes

Belles, la liberté plait tant à nos humeurs
qu'elle tient un Empire absolu sur nos cœurs
son nom pourroit charmer les esprits plus farouches
Mais nous sommes d'avis, que c'est avec raison
qu'un Esclave benit ses fers et sa prison
lorsqu'il est prisonnier sous les liens de vos bouches.





4

Note sur la médaille de Khaïr-ed-din.

une médaille à l'effigie de Khaïr-ed-din
est conservée à la belle collection de la biblio-
thèque du roi où M.   a eu
la bonté de nous en fournir une double
empreinte qui a servi à la reproduire ici
par le moyen de la gravure. M. Reynaud
conservateur de la collection des manuscrits en
possède une pareille qu'il a bien voulu
nous communiquer aussi avec une obligeance
bien précieuse pour les personnes qui comme
nous sont si souvent dans le cas de recourir
à ses lumières.

Nous pensons à l'examen de cette curieuse
pièce qu'on ne doit l'attribuer ni aux turcs
de Constantinople ni à ceux d'alger non plus
qu'aux maures de cette ville 1° parceque les
musulmans se sont fait une loi religieuse de ne
jamais reproduire l'image d'aucun homme : et qu'en
effet on n'en remarque point sur leurs monnaies
non plus que sur aucuns de leurs meubles. 2.
parceque l'inscription turque présente des irrégularités

orthographique qui ne peuvent provenir que de personnes médiocrement familiarisés avec cette langue. 3° parceque le nom de Barbarossa adopté en Italie et en Espagne décèle une origine au moins Européenne.

Nous pensons d'après ces mêmes observations que cette médaille a été fabriquée en Italie, peut-être à Venise, un peu avant le milieu du 16me siècle, à cette époque où tant de chrétiens renégats s'étaient attachés à la fortune de Barberousse et intéressés aux succès de ce certain conquérant en faisant leur héros et cherchant à le flatter par tous les moyens qui répondaient le mieux à sa ~~orgueil~~ vanité et à son ambition. peut-être que Barberousse, d'origine chrétienne ~~lui-même~~ et fort au courant des usages européens se prêtait ~~...~~ lui même à cette fabrication de médailles qui selon l'usage qu'en faisaient habituellement les souverains d'Europe pour leur propre gloire pouvait transmettre à la postérité son nom et la mémoire de ses hauts faits.

L'un des cotés de cette médaille représente Khair

ed-Din, vu en profil et du côté droit. Sa ~~[illegible]~~ physionomie est remarquable d'expression; on y voit, la finesse, l'observation la ruse et peut-être même la cruauté. Si l'on compare cette figure avec celle que nous ~~avons~~ donnons en tête du 2e volume et que le crayon si habile de M. Achille Devéria a bien voulu, par intérêt pour notre publication tirer de la belle collection de Paul Jove, on remarquera une grande ~~analogie~~, ressemblance qui peut ajouter à la confiance que cette médaille doit inspirer. Toutefois il n'est pas démontré que l'une des figures a été imaginée d'après l'autre. mais un fait remarquable et qui doit dans tous les cas ajouter à cette confiance c'est la reproduction sur la médaille de la petite loupe que Kheir-ed-Din portait au-dessous de l'œil droit et qui n'a jamais encore été signalée que par l'auteur du manuscrit arabe que nous livrons aujourd'hui au public; le rapprochement de ~~notre~~ la médaille de la collection du Roi et de notre manuscrit ne peut donc manquer d'être favorable à l'une et à l'autre sous le rapport de la vérité historique. c'est un point qui mérite d'être remarqué.

M. Jouannin interprète du Roi qui dans plusieurs circonstances a bien voulu nous éclairer de ses lumières a traduit comme nous allons le faire voir l'inscription turque du revers de cette médaille. un seul caractère

a échappé aux traducteurs ce qui ne paraîtra pas étonnant quand on saura quelle orthographe des autres mots est assez importante pour avoir de la difficulté à les reconnaître. cette inscription se borne cependant à ceci

KHAIR-ED-DIN PA
CHA ALGER ✗
SULTAN

KHAÏRADIN PA
CHA, DJEZIR ✗
SULTANI

Khair-ed-din-Pacha, Roi d'Alger.
L'étoile indique le plan ou est la lacune indéchiffrable toutes fois dans le sens inverse.

J. Marcel

Inez, ou Ignez,

Inez, qui

Ignez, nom propre de femme, uniquement usité en Portugal et en Espagne, et qui dans les idiomes, assez ressemblants, de ces deux pays limitrophes répond entièrement aux noms propres Agnes, en latin, Agnese en italien, Agnès en français &c. Le nom d'Ignez, qu'on ne trouve dans aucun document antérieur à l'établissement de la monarchie de Don Pelasge, ne passa de l'Espagne en Portugal [tellement] que vers la fin du XIII.ème siècle. La première personne marquante qui le porta dans ce Royaume fut la malheureuse et célèbre Ignez de Castro, issue d'une famille qui, étant originairement Portugaise, avait cependant résidé longtemps en Espagne. Tout le monde connait l'histoire romantique de cette dame de la cour d'Alphonse IV qui la condamna à une mort barbare pour avoir épousé secrètement le Prince Don Pedro, héritier présomptif de la couronne, et qui, devenu Roi, fit rendre au corps inanimé de sa épouse tous les honneurs de la Royauté, et vengea ce meurtre [illegible] contre les [illegible] son Père. On n'ignore [illegible] que les amours et les malheurs d'Ignez de Castro ont inspiré au célèbre Camoens le plus bel épisode de ses Lusiades, où il chanta les prouesses de Vasco da Gama dans les Indes Orientales. Ceux qui [illegible] dans la litterature Portugaise savent aussi que l'action épisodique du Camoens a fourni le sujet de la plus belle tragédie de Ferreira [le second auteur dramatique depuis la renaissance des lettres qui, comme son devancier Trissino, composé dans le stile des anciens] et des deux excellentes pièces modernes de Quita et de Gomes, ainsi que d'une cantate et d'un sonnet de Bocage et de deux sonnets de Moser et de Ribeiro dos Santos qui passent pour des chefs d'œuvre, sans parler d'un nombre infini de compositions poétiques imprimées et inédites, et plus ou moins bonnes que ce sujet national a inspiré, et inspire chaque jour, à ceux surtout qui ont visité à Coimbre la Fontaine des Larmes, seul témoin oculaire de ces amours tragiques qui reste encore debout. Ce qu'on ignore peut-être, et que je tiens d'un Portugais, mon ancien collègue à Petersbourg, et qui, par une singulier rapprochement

des circonstances, à le sang de l'Homere Portugais, des Heros
que celui-ci a celebré, et de celle dont le triste sort a fourni
le sujet du fameux Episode de ce premier poeme moderne,
c'est que les beaux cheveux blonds du principal personnage
de ce dramme tragique ont été il y a vingt quatre ans la
cause innocente d'une scene assez comique. Le tombeau
d'Ignez de Castro ayant été, ainsi que les autres mausolées
existans dans l'ancien couvent des Bernardins d'Alcobaça,
la proie du vandalisme pendant la guerre Peninsulaire,
on n'a pu sauver des restes de la malheureuse epouse de Dom
Pedro que quelques débris de la belle chevelure qu'un des
moines recueillit et garda soigneusement jusqu'à ce que,
la tranquillité étant retablie ainsi que les communications
du monastere avec la capitale, les precieuses reliques ont
été remises au Marquis de Borba, un des Regens du Royaume,
qui les adressa au Comte de Linhares, un de ses parens, qui
pour lors Ministre d'Etat à la Cour de Rio de Janeiro.
Celui-ci s'empressant de les remettre au Roi en plein Conseil,
le malheur voulut qu'au moment où le Comte ouvrit le coffre
qui contenait les blonds cheveux, que le religieux y avait
mis épars comme ils étaient quand il les avait ramassé, un
terrible coup de vent, precurseur d'une de ces orages qu'on
a chaque jour à Rio de Janeiro, et dont Jean VI avait la plus
grande peur, enfonçant les fenetres de la salle du Conseil
fit envoler çà et là les cheveux de l'Heroine de l'amour, au grand
regret du Ministre, qui en etait porteur, et qui, après avoir
vainement tenté de sauver quelques uns en grimpant, malgré
ses soixante ans, au haut de tous les meubles de l'appartement,
tandis que le Roi s'echapait par la crainte de l'orage,
, s'adressait d'une des
fenetres à des negres qui travaillaient au jardin de la Cour
d'accourir au secours des reliques egarées, mais ceux-ci
n'ayant entendu que le mot tombées, croyerent qu'il s'agissait
de foudre qui serait tombée dans l'appartement du Roi, ils
se mirent à courir, en poussant des cris de desolation,
pour avertir les gens de service auprès du Prince qui n'y
trouverent que le malheureux Comte
en butte aux sarcasmes de son caustique collegue Galveas, et
s'arrachait les cheveux pour avoir été la cause involontaire
de la perte de ceux d'Ignez de Castro. Après cette plaisante

anecdote je crains bien qu'on trouvera déplacée la citation que je vais faire de ~~deux pièces de poesie~~ cette belle et tendre stance de Camoens:

Estavas, Linda Ignez, posta em socego,
De teus annos colhendo doce fruito,
Naquelle engano d'alma, ledo e cego
Que amor naõ deicha durar muito;
Nos saudosos campos do Mondego
De teus formosos olhos nunca enxuito,
Aos montes ensinando e ás ervinhas
O nome que no peito escrito tinhas.

Voici la traduction en prose de ~~ces~~ beaux vers mis en rime dans toutes les langues de l'Europe, mais qui n'y ont pas conservé l'expréssion qu'ils ont dans l'original Portugais.

Belle Ignez, tu ~~[illegible]~~ voyais couler tranquillement ~~[illegible]~~ les années de ta jeunesse ~~[illegible]~~ dans cette joyeuse et aveugle illusion, que l'amour rend peu durable, ~~[illegible]~~ indicant aux montagnes et aux petites plantes des bords du Mondego [qui invitent à une douce reverie et toujours arrosé des ~~[illegible]~~ larmes sorties de tes beaux yeux] le nom qui était gravé au fond de ton coeur.

Pour ne pas alonger cette article je ne transcrirait pas en entier le beau sonnet, que j'ai déjà mentionné, de Mr. de Bocage, me bornant a citer le dernier vers:

Abre, desce, olha, geme, abraça, e c'rôa.

L'Auteur ~~[illegible]~~ le couronnement du cadavre de Ignez par Dom Pedro dans le Caveau de l'Eglise de Montemor-o-Velho, où reposait le cercueil jusqu'~~au~~ jour ou ce Prince le fit transporter au monastère d'Alcobaça, dit:

Il ouvre, il descend, il regarde, il ~~[illegible]~~ geme, il embrasse, il couronne.

Le marquis de Rezende   1847 Juin

[illegible] qui [illegible] [illegible] cette [illegible] Ignez de Castro:

Estavas, linda Ignez, posta em socego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano d'alma, ledo e cego,
Que a fortuna não deixa durar muito;
Nos saudosos campos do Mondego
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando e ás hervinhas
O nome que no peito escrito tinhas.

Voici la traduction en prose de ces vers qui ont été rimés dans toutes les langues de l'Europe, mais qui n'ont pas conservé l'expression qu'ils ont dans l'original Portugais.

Belle Ignez, tu [illegible]

[illegible] des années de ta jeunesse [illegible] cette [illegible] illusion, que l'amour rend peu durable, [illegible] enseignant aux montagnes et aux petites plantes des bords du Mondego [que] tu [illegible] [illegible] de tes beaux yeux, et toujours [illegible] le nom qui était gravé au fond de ton cœur.

Pour ne pas allonger cet article, je ne transcrirai pas en entier le beau sonnet que j'ai déjà mentionné, de M. de Bocage, qui commence ainsi:

Morre, Ignez, bella, joven, afflicta, e casta

L'auteur [illegible] du couronnement du cadavre de Ignez par Dom Pedro dans le caveau de l'église de [illegible], [illegible] jusqu'à [illegible] [illegible] en [illegible]:

[illegible], il embrasse, il couronne.

Le marquis de Resende 1837 Juin

Graphotechnie Comparée

Lettres Mineures

а а
б б
в в п
г г
д д
ж ж
з з

и и
к к п
л в
м ы м
н ы
п п
р р г

т т т
у у
ф ф
х х х
ц ц
ч ч
ш ш

щ щ
ъ ъ
ы ы
ь ь б
ѣ ѣ ѣ
ю ю
я я

Lettres Majeures

А А
Б Б
В В

Г Г
Д Д
Е Е

Ж Ж
И И
Н Н

П П
Р Р
Т Т



Abreviations

ан = ангъ
ан = ангелъ

ц = царь
ц = цитъ

о = отъ
ч = ихъ

б = боръ

К К

alphabet usuel

1	А а	А а	âz	1 a		
2	Б б	Б б	bouki	2 bé		
3	В в	В в	vedi	vé		
4	Д д	Д д	dobrô	dé		
5	Г г	Г г	glagkol	jé		
6	Е е	Е е	iesi	é		
7	Ж ж	Ж з	jivité	ji		
8	З з	З з	zemlia	zèd		
9	И и	И и	ijé	i		
10	К к	К к	kakô	ka		
11	Л л	Л л	liudi	èl		
12	М м	М м	mouisliété	èm		
13	Н н	Н н	nach	èn		
14	О о	О о	ôn	ô		
15	П п	П п	pôkoy	pé		
16	Р р	Р р	rtzi	èr		
17	С с	С с	slovô	ès		
18	Т т	Т т	tverdô	té		
19	У у	У у	ou	.		
20	Ф ф	Ф ф	fert	èf		
21	Х х	Х х	khièr			
22	Ц ц	Ц ц	tsi			
23	Ч ч	Ч ч	tchèrv			
24	Ш ш	Ш ш	cha			
25	Щ щ	Щ щ	chtcha			

~~26 Ш~~

26	Ъ ъ	ier
27	Ы ы	ieri
28	Ь ь ь	ièr
29	Ѣ ѣ ѣ	iat
30	Ю ю	iou
31	Я я	ià

Philippa Tsaria Makedonskagho pis'mo k' Aristotelou
Филипа царя македонскаго письмо къ Аристотелю въ Аѳины
v' Afini

Филиппъ Аристотелю здравія желаетъ:
Philipp' Aristotélou zdraviia jélaet:

извѣстно тебѣ буди что мнѣ боги
izviestnô tébie boudi tchtô mnié bôghi

даровали сына. Я не столько ихъ благодарю
darovali sina. ia né stol'kô ikh blaghodariou

за сына, сколько за то что ему при жизни
za sina, skol'khô za tô tchtô emou pri jizni

твоей случилось родиться, отъ котораго
tvôey sloutchilos' rodit sia. ot' kotoraghô

такъ воспитанъ и обученъ быть можетъ
tak' vospita'n i oboutche'n bouit mojet.

что со временемъ и насъ достойнымъ и
tchtô sô vrémenem' i nas' dostoynim i

къ правленію по насъ толь великаго
k' pravleniiou pô nas' tol' velikagho

государства учинится способнымъ.
gosoudarstva outchinitsia sposobnim.

Ибо по моему мнѣнію лучше бытъ
ibô pô moémou mnieniou loutchché bouit.

безъ дѣтей нежели имѣтъ такого
biez' Dietey néjéli imiet tákoghô

воспитанія, чтобъ они были предкамъ
vospitania tchtob oni bouili prédkam

своимъ на порокъ а себѣ на пагубу
svoïm na porok a sébié na pagoubou.

Великій государь хотя жизнь моя и
Véliki y ghossoudar khotia jizn moia i

всегда зависѣла отъ твоего здравія.
vsegda zavisiela ot tvoégô zdravia.

но особливо какъ я разсуждаю зависитъ
no osobliwo kak' ia razsoujdajou zavisit

при нынѣшнемъ случаѣ такъ что
pri niniechnèm slutchaie tak tchto

ты симиосвященными устами не менше
ti simi osviachttchénnimi oustami né mènché

мнѣ какъ себѣ, жизннаго духа
mnié kak' sébie, jiznennaghô doukha

принимаешь. Въ нанесенномъ оклеветаніи
prinimaech. V' nanésennom' oklevetanii

убійства оправдитъ меня твое здравіе
oubiistva opravdit' menia tvoé zdravie.

Прошу и молю дать мнѣ животъ по
prochou i molou dat' mnié jivot' pô

полученіи здравя. Оставь опасность и
poloutchénii zdravia. Ostav opasnost i

попусти лѣкарству разойтиться по жиламъ.
popousti lekarstvou razoidtsia po jilam.

Успокой духъ твой, которой вѣрные
Ouspokoy Doukh' tvoy kotoroy vernie

друзья отъ излишней ревности безвременно
drouzia ot' izlichney revnosti bezvremennô

возмущаютъ " Сія рѣчь учинила царя
vozmouchtchaiout Siia rietch outchinila tsaria

не токмо безопаснымъ но радостнымъ и
ne tokmô bezopasniim no radostniim i

благонадежнымъ, и того ради сказалъ ему:
blagônadejniim, i toghô radi skazal' emou:

" Филиппъ ежелибы боги позволили тебѣ
Filipp éjeliboui boghi pozvolili tebié

выбрать способъ для извѣданія моей къ
vouibrat sposob' dlia izviedania moey k'

тебѣ склонности: но другой похотѣлъ выбрать;
tebie sklonnosti: no droughoy pôkhotiel vouibrat;

однакожъ достовѣрнѣйшаго какимъ уже ты
odnakoj dostoverniéichago kakim ouje ty

оную извѣдалъ желать тебѣ не можно. Сіе
onouiou izviédal jelat tébié ne mojno. sié

писмо хотя я и получилъ: однакожъ составленное
pismo khotia ia i poloutchil: odnakoj sostavlènnôé

отъ тебѣ лѣкарство выпилъ и нынѣ
ot tebia liekarstvo voüpil i ninie

увѣренъ что ты не меньше о показанїи
ouvieren tcho ti ne menché ô pocazanii

вѣрности как о моемъ здравїи имѣшь
viernosti kak o moem zdravii imiech

попеченія по окончанїи рѣчи Филиппъ
popetchenia po ôkontchanii retchi philippa

къ рукѣ.
k' roukie.

nº1

га	ге	ги	го	гу	агъ	
gha	ghé	ghi	ghô	ghou	aghe	= agh'
ка	ке	кі	ко	ку	акъ	= ~~ak'~~
ka	ké	ki	kô	khou	ake	= ak'
ха	хе	хі	хô	ху	ахъ	
kha	khé	khi	khô	khou	akhe	= akh'
жа	же	жи	жо	жу	ажъ	
ja	jé	ji	jo	jou	aje	= aj'
ша	ше	ши	шо	шу	ашъ	
cha	ché	chi	cho	chou	ache	= ach
за	зе	зи	зо	зу	азъ	
za	ze	zi	zô	zou	aze	= az'
са	се	си	со	су	асъ	= ~~as'~~
sa	se	si	so	sou	ase	= as

на не ни но ну анъ
na ne ni nô nou ane = an'

ла ле ли ло лу алъ
la le li lô lou ale = al'

ра ре ри ро ру аръ
ra ré ri ro rou are = ar

да де ди до ду ад
da dé di dô dou ade = ad'

та те ти то ту атъ
ta té ti tô tou. ate = at

ва ве ви во ву авъ
va vé vi vô vou ave = av'

фа фе фи фо фу аф
fa fé fi fô fou afe = af

ма ме ми мо му амъ
ma mé mi mô mou ame = am'

ба бе би бо бу абъ
ba bé bi bo bou abe = ab

па пе пи по пу апъ
pa pé pi po pou ape = ap

ча че чи чо чу ачъ
tcha tché tchi tcho tchou atche = atch'

ща ще щи що щу ащъ
chcha chché chchi chchô chchou achche = achch'

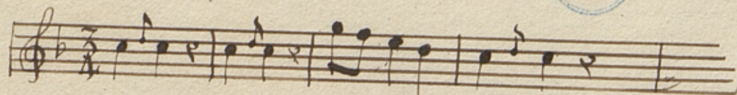
ца це ци цо цу   аць –
tsa tsè tsi tso tsou   atsʼ = atsʼ

ай ей ій ой уй
ay' èy' iy' oy ouy'
аль ель иль оль уль
al' el' i'l ol oul

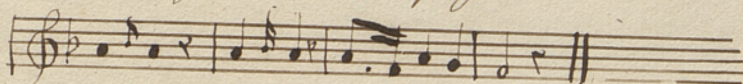
ань ень инь онь унь   
agn' ègn' ign' ogn' ougn'.

Air des Iles Aleoutiennes



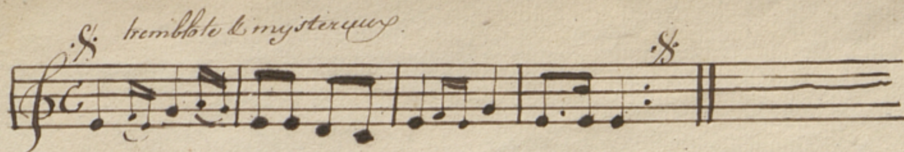


Cet air se joue avec accompagnement de Tambourin

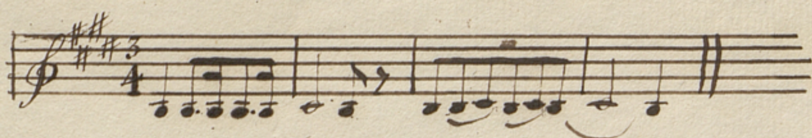


Notes extraites de Mr Choris

musique Californienne

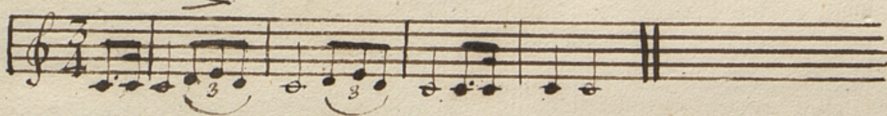


air des Iles Sandwich comme psalmodié en bredouillant



Air des Iles Radak servant à chanter toutes les anciennes traditions.

Andante lento.

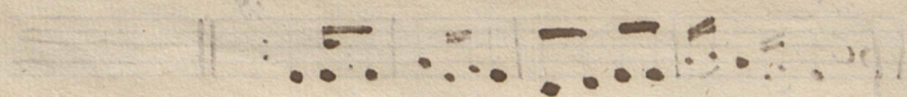


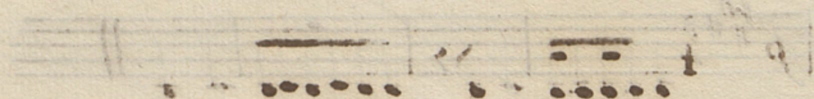


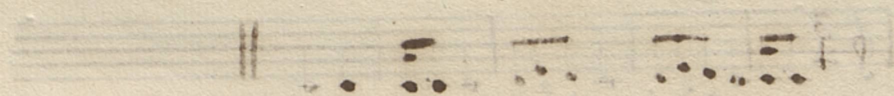
air des Iles carolines

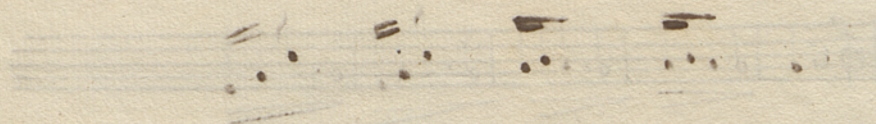


Les ~~triangles~~ traits placés dessous doivent partir des notes











Libros raros españoles q.e al presente tiene p.a vender Urbano Lopez, q.e vive en el Chaussée de Menilmontant N.o 142 à Belleville

Dos esplicaciones manuscritas de las 80 Estampas de los caprichos de Goya copiadas del exemplar q.e tenia D.n J. M. R. que era querido del mismo Goya, y cuyas esplicaciones son las unicas q.e se conocen q.e yo sepa.

La una puede ponerse con las dichas estampas q.e se venden en la imprenta Real de Madrid p.r 20 francos.

La otra que demuestra à Maria Luisa y Godoy tiene ademas espresiones q.e no son mui decentes, p.a ponerlas à la vista de ciertas personas.

Chronica del mui esclarecido principe y Rey D.n Alonso el cual fue par de Emperador, y hizo el libro de las siete partidas.

Y assi mismo al fin de este libro va incorporada la Chronica del Rey D.n Sancho el Bravo, hijo deste Rey D.n Alonso el Sabio.

Con privilegio imperial

Ympresso en Valladolid en 1554.

en folio letra gotica (tiene una hoja q.e esta bien imitada q.e apenas se distingue de las otras)

El Privado Cristiano con los movimientos de las provincias de Cataluña y portugal p.r el p.e M.tro F. Joseph Laines Predicador de S. M.

Madrid 1641 en folio bien encuadernado.

Antiguedades del principado de la ilustrisima Ciudad de Sevilla y chorografia de su Convento Juridico, ò antigua Chancilleria

P.r el D.r Rodrigo Caro

En Sevilla 1634 folio pergamino.

Cataluña ilustrada contiene su descripcion en comun, y particular con las poblaciones, dominios, y sucesos, desde el principio del mundo hasta q.e p.r el valor de su nobleza fue libre de la opresion sarracena.

Escribiolo Estevan de Corvera corregida y añadida de algunas advertencias, y apendices concernientes à estas ilustraciones.

En Napoles p.r Antonino Gramiñani 1678

en folio pergamino.

Crisis de Cataluña
en 4º libro grueso impreso en 1684 creo q. sera en Barcelona sin asegurarlo p. q. le falta la portada y la ultima hoja del indice.

Marco Aurelio con el Relox de principes
impreso en Sevilla en 1534
en folio con letra gotica esp. perg. tiene varias polillas

Chronica del mui esclarecido principe y Rei Dn. Alonso el Onceno deste nombre de los Reyes ~~de~~ q. reinaron en Castilla y en Leon padre q. fue del Rei Dn. Pedro
Con privilegio imperial
Valladolid 1551 folio letra gotica pergamino.

Antiguedades y blasones de la Ciudad de Lorca y historia de Sta. Maria la Real de las ~~Huelgas~~ Huertas q. el Rei Dn. Alonso el Sabio trajo p.a la Conquista y dejo en ella p. su Amparo y defensa año de 1242
Por Fr. Pedro Morote Perez Chuecos
Murcia 1741 en folio pergamino.

Cronica del Serenisimo Rey Dn. Juan Segundo deste nombre impresa p.r mandado del catholico Rey Dn. Carlos su trinieto en la Ciudad de Logroño el año de 1517
Y agora de nuebo impresa con licencia de S. M. en la Ciudad de Pamplona p. el original impreso en la Ciudad de Logroño de letra Colorada
Por thomas Porralis MDXC en folio perg.

Cronica del Rei Dn. Pedro edicion de Sancha

Compendio de la Suma de toledo en lengua Castellana
Por el Mtro. Fr. Juan de Soto predicador mayor del Colegio Real de Sn. Agustin de Alcala.
corregido y enmendado en esta segunda impresion de muchos yerros q. la primera tenia.
Alcala 1614 en 32º grueso

Trois tables espagnol, françois
la I de l'ancienne Doctrine de Dieu & de la nouvelle des Hommes. La II de la S. Cene, & de la Messe.

La III Del' Antechrist, & ses marques
A Saumur. Par Thomas Portau [illegible] CIƆ.IƆCI 16º perg.
Este libro tiene en una cara el frances y en la otra el español. Todo el mundo sabe q. en España se han consentido facilmente los libros escandalosos, pero se han prohibido siempre con un estremo rigor estos libros q. dicen ser el papa el Antechristo, y q. lo prueban a su modo con otras cosas. P. esta razon no se encuentra un solo exemplar ni aun en las bibliotecas publicas.

Tratado p.ª confirmar los pobres Cattivos de Berberia en la catolica y antigua fe, y religion Christiana, para los consolar con la palabra de Dios en las afliciones q. padecen p. el evangelio de Jesuchristo.

Por tu causa, O Señor, nos matan cada dia: somos tenidos como ovejas para el degolladero. Despierta, porque duermes Señor? Despierta no te alejes p.ª siempre. psalmo 44-23.

Al fin deste tratado hallareis un enxambre de falsos milagros, y ylusiones del Demonio con que Maria de la Visitacion priora de la Anunciada de Lisboa engaño á muchos: y de como fue descubierta y condenada al fin del año de 1588. En casa de Pedro Shorto 1594 en 12º pergamino.

Este libro p. la misma razon q. el de mas arriba es rarisimo. la inquisicion no transijio jamas con ellos.

Contentus Mundi trasladado del latin en romance nuebamente impreso, y enmendado p. Fr. Thomas de Kempis. Fue impreso en Medina del Campo 1553 letra gotica. Siguense 100 problemas ó cuestiones con sus respuestas de la oracion y de cosas q. en ella acontecen á los hombres spirituales. Compuestas en ytaliano p. el R. P. D.ⁿ Serafino de Fermo canonigo regular y predicador excelente agora nuebamente trasladadas en castellano. Letra gotica Medina del Campo 1553

Arte p.ª servir á Dios p. Fr. Alonso de Madrid Zaragoza 1583

Espejo de ilustres personas p. el mismo autor. A peticion de la ilustre Señora D.ª Maria Pimentel Osorio Marquesa de Villafranca. Y contiene despues del prologo 16 capitulos: segun q. p. la presente tabla lo veran.

Todos estos tratados estan en un grueso volumen en 12º.

Abreviada relacion arreglada á las noticias dadas á tan

de la S.te Casa. recogidas ahora en este pequeño libro con un indice exacto de las alhajas del tesoro de este Santuario Loretano en Loreto 1765 (en 8.o

Historia de las antiguedades de la Ciudad de Salamanca vidas de sus obispos y cosas sucedidas en su tiempo. p.r Gil Gonzalez Dabila Salamanca MCVI en 4.o perg.

Relacion de la vida del Escudero Marcos de obregon p.r el M.tro Vicente Espinel. Madrid 1774 en 4.o perg.

Cornelia Bororquia ó la victima de la inquisicion. un tomo en 8.o pasta Madrid 1821

Coleccion de Sabbiectos p.r Geronimo de Contreras en prosa y verso en 8.o esta bastante estropeado.

el libro del viajero en Granada Descripcion histo-rica y detallada de sus monumentos p.r D.n M Lafuente Alcantara. en 8.o Granada 1843.

examen de las aguas minerales q.e se hallan en el Reyno de Granada. Por el Doctor D.n Juan Bautista de Solsona primer medico honorario de los R.s exer-citos &. un tomo en 8.o Almeria 1824.

Historia de la Monja Alferez D.a Catalina de Erauso escrita p.r ella misma. ilustrada con notas y documentos p.r D.n Joaquin Maria Ferrer, con el retrato de la Autora. un tomo en 8.o Paris 1829.

Historia de D.n Carlos hijo primogenito de Felipe 2.o y de D.a Maria de portugal. paris 1826 un tomo en 8.o

Don Carlos novelle historique Amsterdam 1672 en frances 8.o

Hernan perez del pulgar el de las hazañas p.r D.n Fran.co Martinez de la Rosa Madrid 1834 un tomo en 8.o

Noticia Bibliografica de D.n Antonio Llorente Paris 1818 en 8.o

Memorias p.a la Historia de la Revolucion Española con documentos justificativos. p.r D.n Juan Nellerto (Llorente) Paris 1814 2 tomos en 4.o

3

y algunas comedias sueltas en Español. Una traduccion de tirante el blanco en frances impresa en Londres el ~~siglo pasado~~ en 1775, ~~otra id del caballero de~~ un estracto del caballero del sol y su hermano Rosiclet tomado de 30 volumenes q.e hablan de sus descendientes en 2 tomos en frances en 8.o impresos en Amsterdan en 1780.

obras escogidas de D.n Fran.co de quevedo con un Vocabulario Español y frances p.a la inteligencia de ellas 2 tomos en 8.o pasta Amberes MDCCLVII.

el telemaco traducido en Español en 2 tomo 8.o pasta Paris 1733

Censura de Don Marcelo Francisco Garcia profesor de lengua latina, retorica y poetica con R.l titulo de S. M. el Rey Don Fernando VII (Q. E. G. E.) y miembro de la Subdelegacion Greco-Latina del Reino de Leon en correspondencia con la R.l Academia Greco-Latina de España en Madrid &c &c sobre el Diccionario, que ha publicado el Señor de Olive con el titulo de Diccionario de los sinonimos de la lengua Española, cuyo propietario el Señor Boit editor Español presenta una nueva edicion, que se imprime en Paris en este momento en la Imprenta de la Viuda Lacombe calle de Enghien n.º 14.

Ante todas cosas el Diccionario llamado de sinonimos por el Sr. de Olive ó mas bien compuesto por Peñalver y por otros no siendo tal ó no pudiendo serlo sino en una muy pequeña parte es mas bien Diccionario de algunos sinonimos muy raros y de la analogia de las voces con su diferencia intrinseca (valor genuino y primario) y extrinseca (valor convencional) y asi en lugar de ganar con su titulo pierde muchisimo de su verdadero merito digno de sus autores.

El Prólogo de dicho Diccionario es muy difuso, confuso y descabellado, pues al principio admite

sinonimos, en el medio dice que hay muy pocos y
al fin añade que los Romanos no los admitian
en la Latina lengua madre, sin contar los crasisimos
errores de ortografia, que hormiguean ora en el Prólogo
ora en todo el resto de este Diccionario.

Usa de palabras anticuadas tirando á veces por
tierra las decisiones de la Rl. Academia Española
y su Diccionario.

Casi nunca coloca bien el punto y coma, dividiendo
en la frase la protasis del apodosis con este signo or-
tografico, usando mal de la coma, en otras ocasiones
no usa bien tampoco del punto y coma ni de los dos puntos,
por ser los miembros del antitesis ó contraposicion
demasiado cortos para haberlos de separar con dos
dos puntos ó punto y coma, estando mas en uso lo pri-
mero en los miembros largos pero contrapuestos de
una frase.

Hace en la impresion de España malas separaciones
v.g. ac-cion - cal-lar - ú otras por este estilo y aun mas
ridiculas, que los impresores y correctores deben procurar
con todo esmero evitar en Español.

Cuando esplica las accepciones de los adjetivos amante,
aficionado, apasionado, enamorado, es hasta licencioso
con escandalo de los oidos castos sobre todo del secso fe-
menino &c y en otros parages tambien es bastante ligero,
por no decir otra cosa, con perjuicio de la sana moral
ó buenas costumbres Españolas.

Para hacer ver que es un Diccionario nuevecito y

flamante, acabado de salir del tipo, que queda aun hu-
meando y despidiendo la tinta de su primera fabri-
cacion, Olive habla de otros Diccionarios Franceses de
la época, llamandoles como al suyo, habla de asuntos de
nueva ó soñada politica estrangera, pasando á despreciar
la lengua Francesa poniendola en ridiculo á los
lectores de su Diccionario, que deberia decir nuestro
contando al menos con Peñalver, sin que la tal ri-
diculez venga al caso para esplicar el valor intrin-
seco y estrinseco de las voces Españolas y mucho mas
siendo evidente que cada lengua tiene su merito
particular sobre todo la Francesa tirada como
la Española de la Latina en lo principal y adoptada
por su precision por la Diplomacia para negocia-
ciones arduas y las mas complicadas, no admitiendo
esta lengua tantas anfibologias como la Española
(sobre todo) y otras.

Puede muy bien decirse que ciertas voces Francesas
han filtrado por el Pirene introduciendose como por
resbalon en España por el curso declive de las
cristalinas aguas que despiden los ricos manantiales
de las fuentes Pirenaicas, voces, que llevan consigo
el merito de la buena filosofia Francesa y demas
sana literatura de los clasicos de la Francia
celebre sin duda bajo todos los puntos de vista,
sin despreciar por eso las lumbreras de nuestra
querida Patria ni mancillar sus adquiridas
glorias.

Del mismo modo puede decir un Frances que se han
introducido en la lengua de su Nacion ciertas voces
de las otras sobretodo la española, que la Francia
usa en sus obras literarias ó mas bien recita en letra

bastardilla ò italica como admiradora de las cosas grandes de otras naciones sin rivalidad.

Esta introduccion de voces es muy facil ora à causa de las emigraciones y viages sobre todo y con el contacto mayor ò menor de los dos pueblos por el terreno limitrofe ora à causa de su alianza y relaciones comerciales y lectura mutua de la literatura respectiva.

Podria decirse con modestia que en tal y tal caso una lengua española, francesa ù otra es mas rica que su convecina ò lejana &c pero ni aun de esto hay una necesidad no digo absoluta pero ni aun la mas simple, cuando no se trata de ponerlas en parangon unas con otras relativamente para explicar al lector la riqueza respectiva de ellas.

De la lengua pasa Olive à poner en ridiculo las maneras francesas y otras cosas, obrando en esto con indiscrecion è injusticia, porque en buena logica ex particulari ad generale non concluditur vel nulla est consequentia, haciendo ver con esto su loca antipatia contra la Francia, antipatia que de padres à hijos las generaciones futuras Españolas de origen ò de lengua podrian bebe en tan inmunda piscina, y reproducir y resucitar y renovar llagas, odios olvidados para siempre al menos en pechos nobles, generosos è imparciales y por consiguiente justos, que saben pesar en la justa balanza lo que va de ayer à hoy y muchas mas las distancias que por demasiado remotas se pierden de vista y yacen sepultadas en el silencioso y mudo sepulcro à causa de la civilizacion, madre general.

Medalhas Militares Portuguezas dadas por ElRey
o Snr. D. João 6º de Saudoza Memoria, o Exercito Lusitano.

1810 Medalha de Fidelidade o Exercito de Cabo Verde
1814 Medalha Peninsular dada os Offes. e Soldados Açores
1814 Medalha de Nivelle dada os Commdtes. d'Açores
1823 Medalha de Fidelidade dada a Offes. Militares
1823 Medalha de Fidelidade dada o Exto. q. acompanhou ElRey
1823 Medalha de Fidelidade dada o Exercito do Sr. Infte.
1823 Medalha de Fidelidade dado o Exercito Transmontano
1825 Medalha de Fidelidada ao Exercito de Montevideo
1825 Medalha de Fidelidade ao Exercito do Rio da Prata
1825 Medalha o Empregados Civis (em 3 formas)

Medalhas Historicas

Ha huma Medalha de D. Miguel gravada por Almeida
Ha huma Medalha de D. Jº 6º (Regente) por Valle)
Ha duas Medalhas de D. Maria 1ª (por Valle)
Ha: huma Medalha q. só Usão os Rey d'Armas.

N.B. De todas estas Medalhas há Decreto del Rey
sobre a sua Instituição, cujo humildemte. Offereço
a V. Sa. de quem tenho a honra de ser

Mto. Reverente Servo

L. em 2 de Abril d 1846

Luiz Gonzaga Pereira



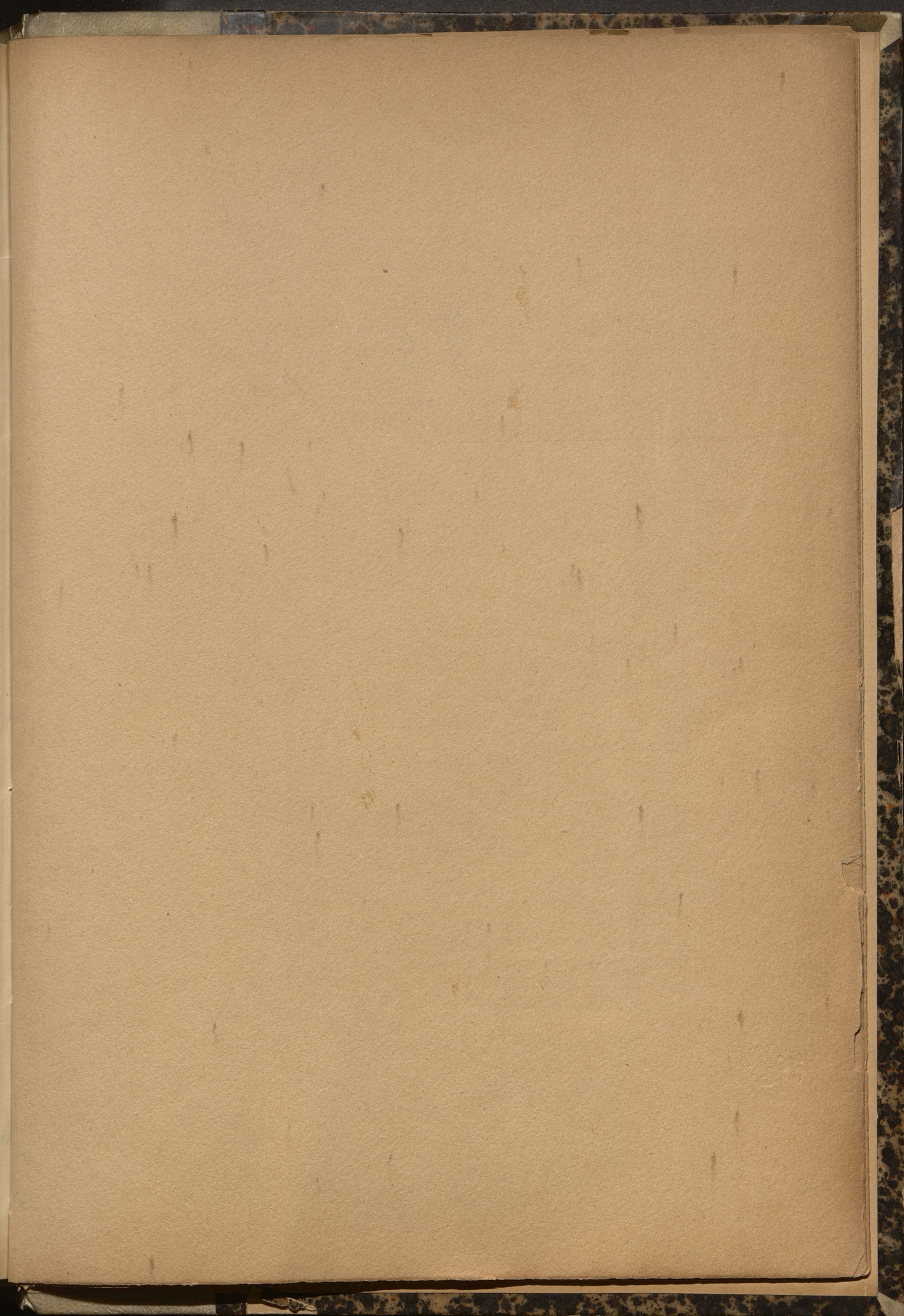
Ill.mo Sr.

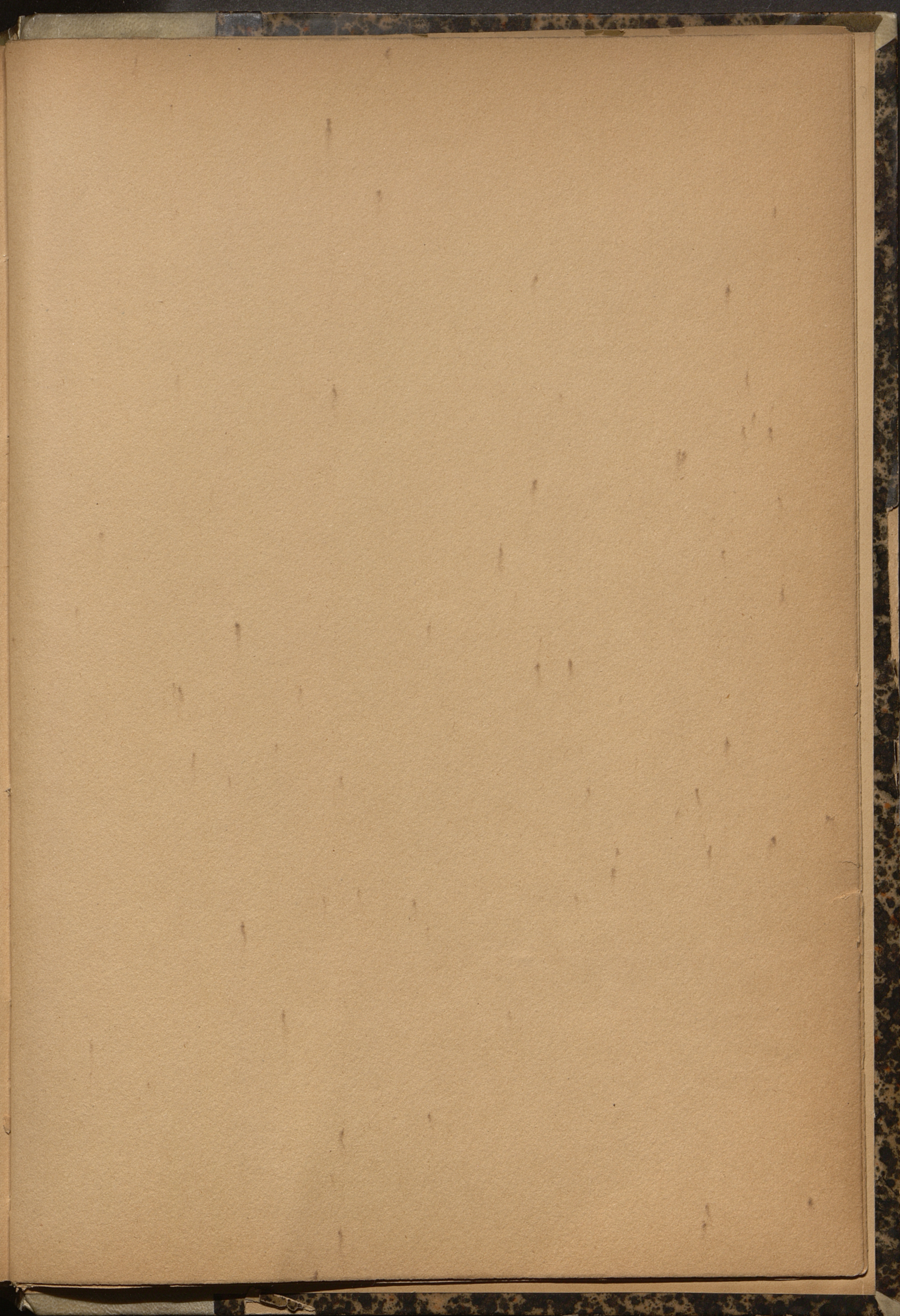
Consul da Nação Franceza

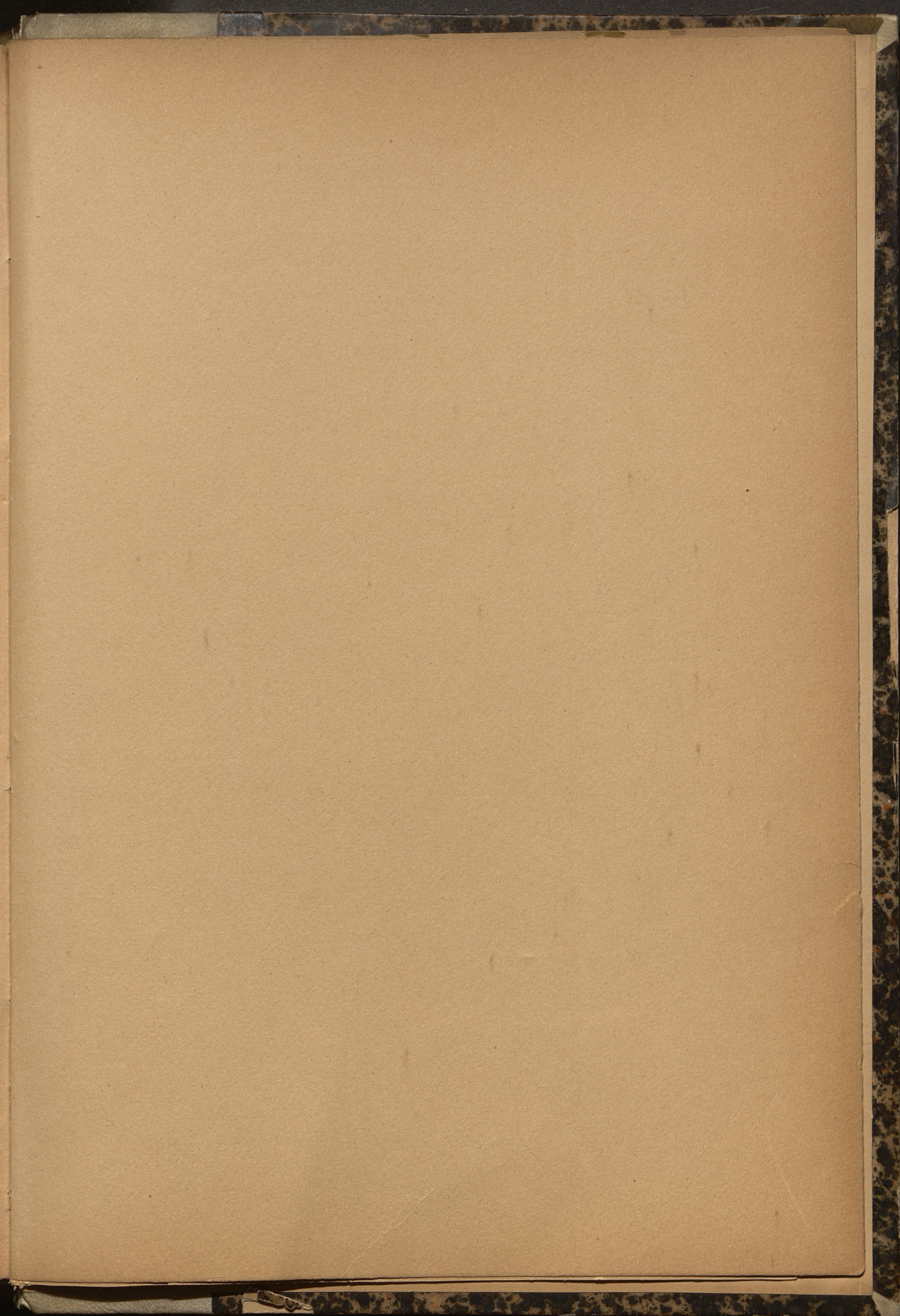
G.e D.s

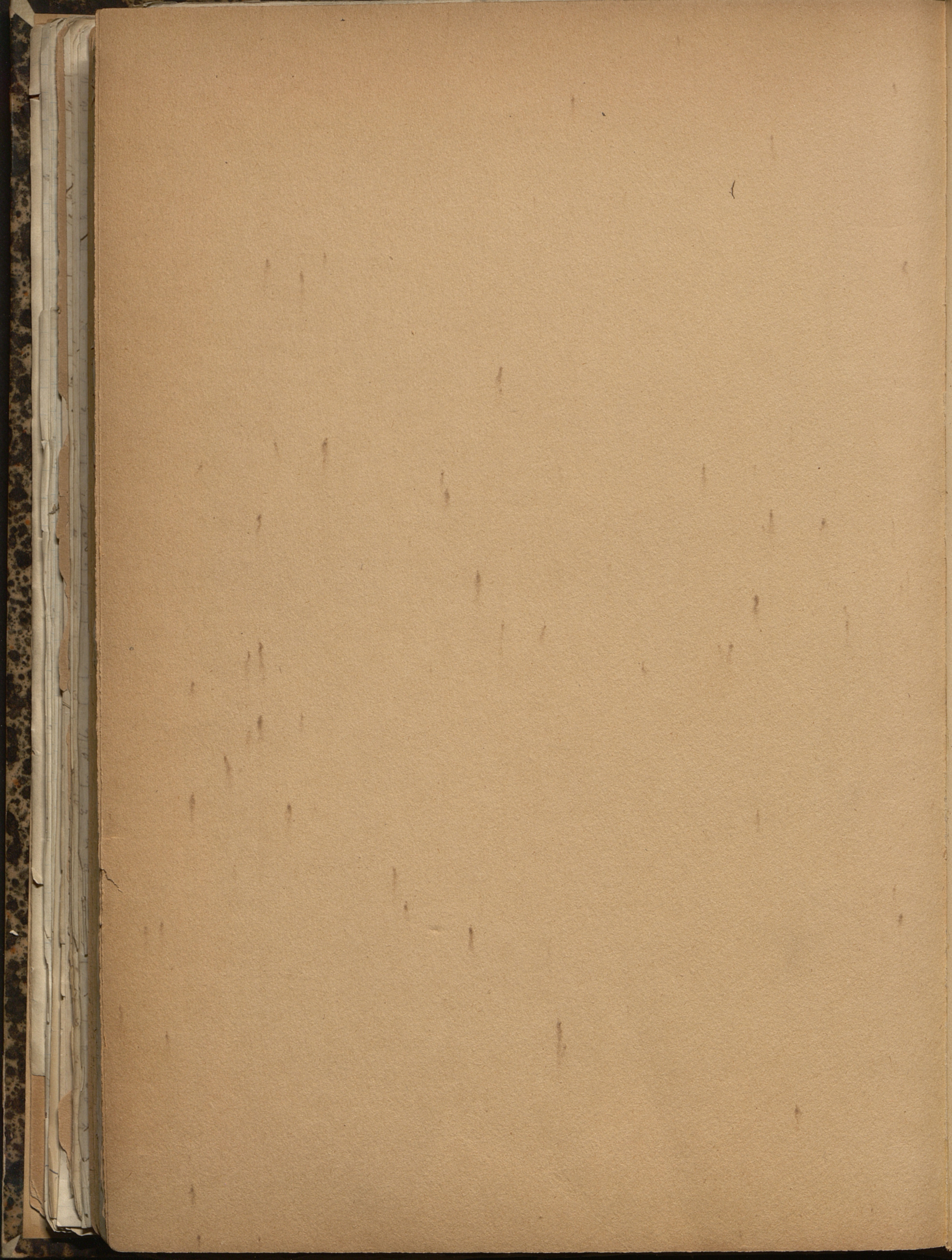
&c &c &c

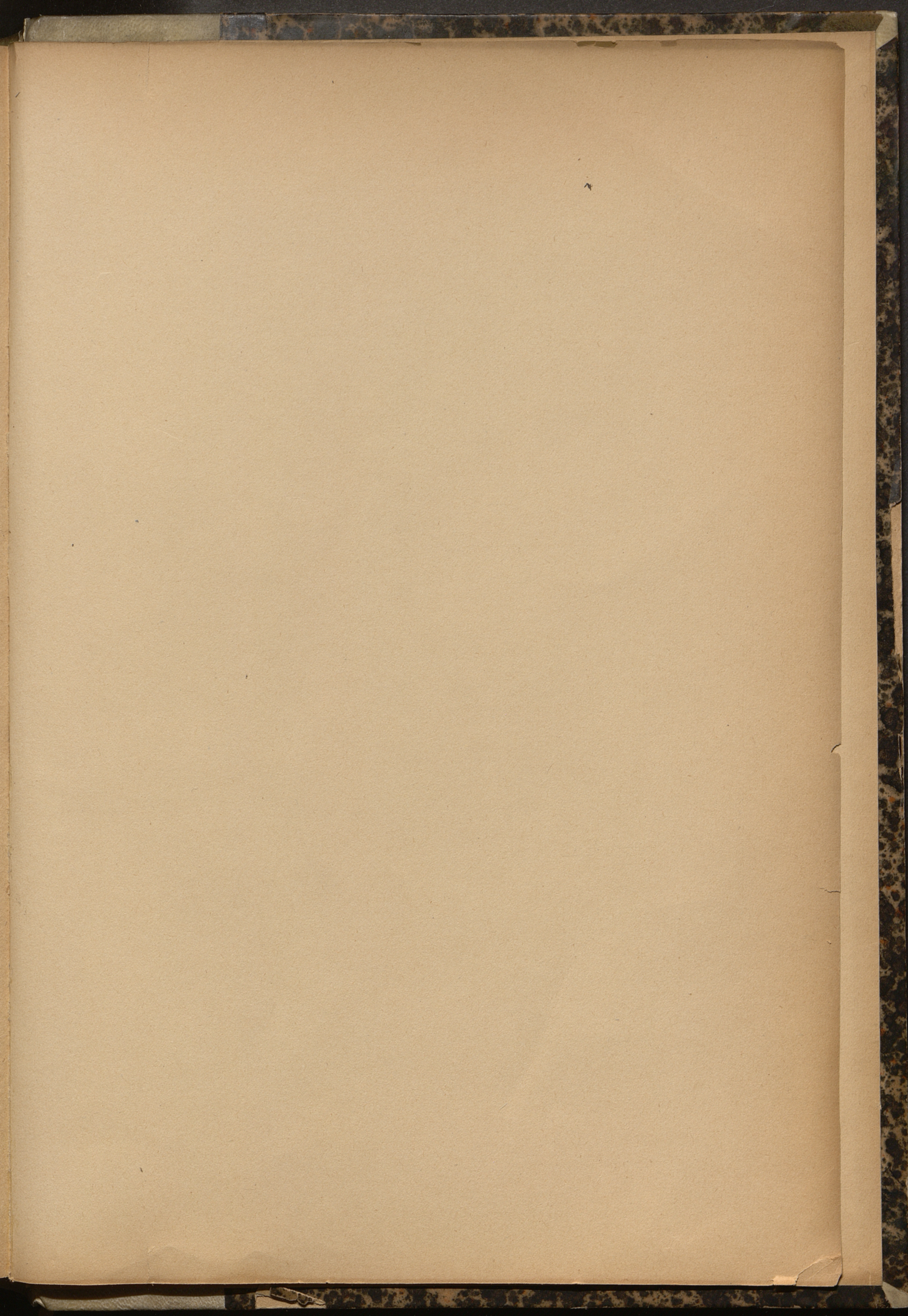
de J. da C. da Moreda

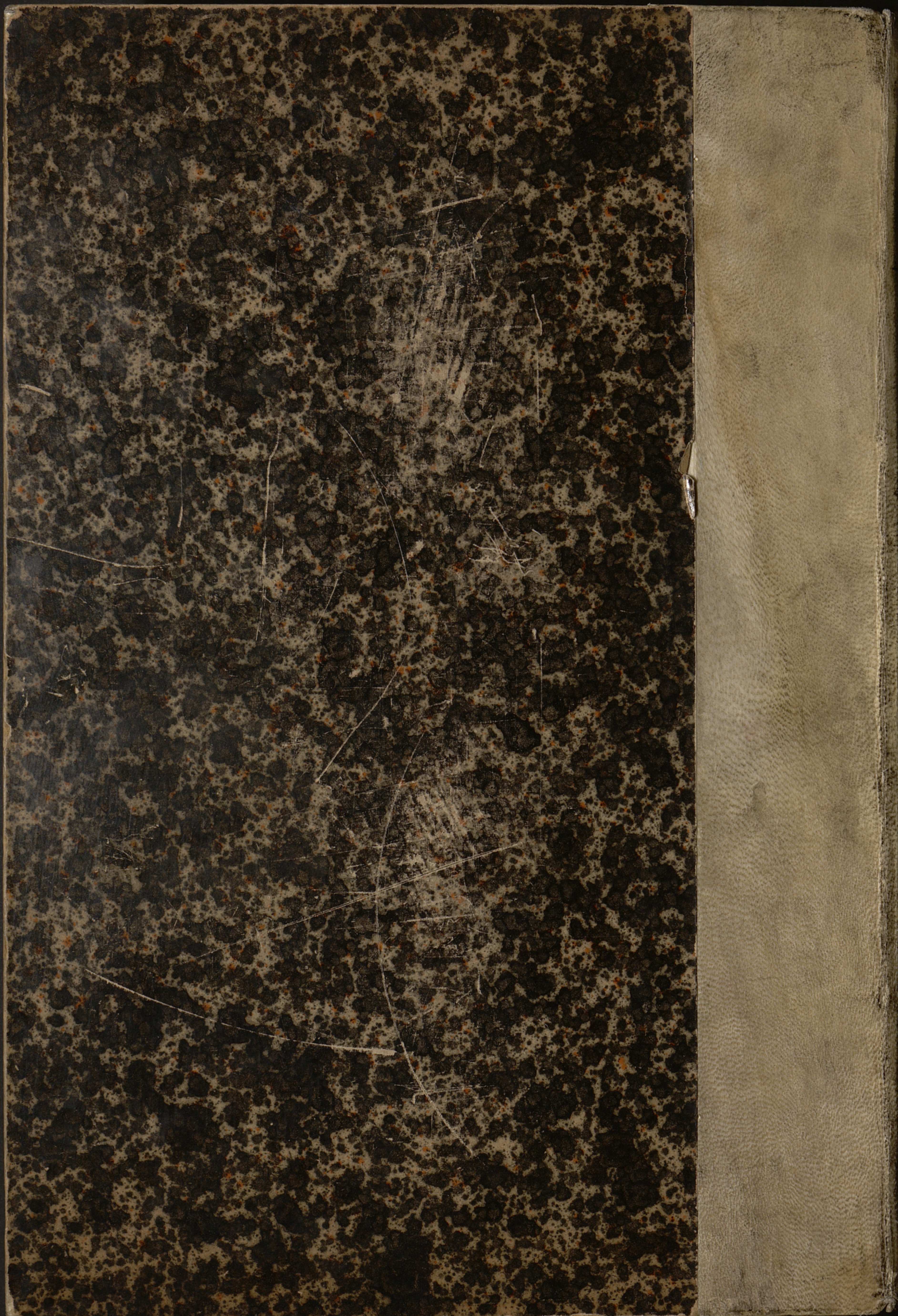












PAPIERS
FERD.
DENIS

MÉLANGES
DE
BIBLIOGRAPHIE
ET
DE LITTÉRATURE